

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME LIV

2016

N^{os} 1–4, Janvier–Décembre

SOMMAIRE / CONTENTS

- NICOLAE SARAMANDU, *Concordances linguistiques européennes et balkaniques à partir de l'Atlas Linguarum Europae (ALE)* 5

Relations entre les Balkans et le Caucase: la vie sociale et religieuse

- DAVIT GHAZARYAN, LUSINE SARGSYAN, *Some Armenian Amulets in Scroll from the Romanian Collections (Part I)* 13
- ELEFThERIOS P. ALEXAKIS, *Rituals of the Hearth in the Balkans and the Caucasus, with emphasis on Greece and Armenia* 43

Histoire médiévale du Sud-Est européen

- KRISTINA NIKOLOVSKA, *Tsar or Son of Perdition. South Slavic Representations of Ottoman Imperial Authority in Church Slavonic Paratextual Accounts (1466–1710)* 75
- ELENA KOYTCHÉVA, *Travelling and Communication of the Early Crusaders along the Danube River* 87
- CRISTIAN ANTIM BOBICESCU, *Tyranny and Colonization. Preliminary Considerations about the Colonization Plans of Moldavia during the Time of Jan Zamoyski* 99

Histoire culturelle et politique du Sud-Est européen au XVII^e et au XVIII^e siècle

ANDREI TIMOTIN, Prophéties anti-ottomanes à Venise à la fin du XVII ^e siècle. Nicolas Arnou (1629–1692), lecteur des oracles byzantins.....	119
TUDOR TEOTEOI, Une singulière cérémonie (1658) dans le protocole princier de la Valachie	135
MARGARITA KUYUMDZHIEVA, On the Interrelations between Wallachia and Bulgarians during the 17 th Century: Benefactors and Beneficiaries....	151
IOANA FEODOROV, Petet Movilă's Portraits Preserved in Museums and Collections of Kiev	171
ANDREI PIPPIDI, From Phanariote Chronicles to Nation-Building.....	189

Histoire culturelle et contacts scientifiques (XVIII^e–XX^e siècles)

CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU, Un traité anglais sur les langues du monde appartenant à un prince de la famille Cantacuzino au début du XVIII ^e siècle	201
FLORIN ȚURCANU, Charles Diehl et la Roumanie – quelques documents d'archive inédits.....	213

Histoire sociale et politique autour de la Première Guerre Mondiale

ALEXANDRE KOSTOV, Mobilité du capital humain de l'Europe occidentale vers les Balkans (1850–1914) – les cas belge et suisse	225
ȘTEFAN PETRESCU, Romanian Journalists of the Balkan Wars (1912–1913)....	233
DANIEL CAIN, En attendant la guerre: les relations roumano-bulgares entre juillet 1914 et août 1916	259

Relations diplomatiques dans les Balkans dans l'entre-deux-guerres

CONSTANTIN IORDAN, La Roumanie, la Bulgarie et les relations interbalkaniques dans les années '20 du XX ^e siècle: tentatives de médiation et de bons offices	275
---	-----

GEORGE UNGUREANU, Le pacte d'amitié perpétuelle bulgare-yougoslave du 24 janvier 1937 et son impact régional. Quelques perceptions et évaluations.....	283
--	-----

Histoire politique des Balkans à l'époque contemporaine

ANETA MIHAYLOVA, The Emergence of Another “Little Entente”? the “Prague Spring” and the New Divisions in the Balkans.....	301
BISER BANCHEV, Rumania's Position on Serbia's EU Admission Negotiations in February-March 2012 and its Reflection in the Bulgarian Media	315

Discussions

Élites, idées et culture politique, leur institutionnalisation dans l'espace roumain (<i>Elena Siupiur</i>).....	327
--	-----

Comptes rendus

Robert GARLAND, *Wandering Greeks. The Ancient Greek Diaspora from the Age of Homer to the Death of Alexander the Great*, Princeton, 2014 (*A. Robu*); *The Life of St. Basil the Younger*, ed. Denis SULLIVAN, Alice-Mary TALBOT, Stamatina McGRATH, Washington D.C., 2014 (*A. Timotin*); Paolo ODORICO, *Des textes et des contextes dans la littérature byzantine*, Bucarest-Brăila, 2013 (*A. Timotin*); *Héritages de Byzance en Europe du Sud-Est à l'époque moderne et contemporaine*, éd. Olivier DELOUIS, Anne COUDERC et Petre GURAN, Athènes, 2013 (*A. Timotin*); Catherine JOLIVET-LÉVY avec la collaboration de Nicole Lemaigre Demesnil, *La Cappadoce un siècle après G. de Jerphanion*, 2 tomes, Paris, 2015 (*O. Iacubovschi*); *Il Commonwealth veneziano tra 1204 e la fine della Repubblica. Identità e peculiarità*, a cura di Gherardo ORTALLI, Oliver Jens SCHMITT, Ermanno ORLANDO, Venezia, 2015 (*A. Pippidi*); Matei CAZACU, *Au carrefour des Empires et des mers: Etudes d'histoire médiévale et moderne*, ed. Emanuel Constantin Antoche, Lidia Cotovanu, București – Brăila, 2015 (*A. Pippidi*); Costin FENEȘAN, *Cavalerii teutoni în Banatul Severinului și la Dunărea de Jos în prima jumătate a secolului al XV-lea. Documente și extrase / Der Deutsche Orden im Severiner Banat und an der Niederen Donau in der ersten Hälfte des XV. Jahrhunderts. Urkunden und Auszüge*, Timișoara, 2015 (*A. Pippidi*); Viviana NOSILIA, Marco PRANDONI (a cura di), *Trame controluce / Backlighting Plots. Il patriarca,, protestante” Cirillo Loukaris / The, Protestant’ Patriarch Cyril Loukaris*, Firenze, 2015 (*A. Pippidi*); Cristian LUCA, Laurențiu RĂDVAN, Alexandru SIMON (eds.), *Social and Political Elites in Eastern and Central Europe (15th-18th Centuries)*, London, 2015 (*A. Pippidi*); *Cronica lui Constantin Manasses*, versiunea în slavona mediobulgară, ediție îngrijită și prefață de Dușița RUSTIN, text de Ioan BOGDAN, București, 2015 (*M. Țipău*); Andrei TIMOTIN, *Profeții bizantine și postbizantine în Țările Române (sec. XVII–XIX)*, București, 2015 (*T. Teoteoi*); Anders INGRAM, *Writing the Turks. Turkish History in Early Modern England*, Palgrave, 2015 (*A. Pippidi*); Mihai ȚIPĂU, *Ορθόδοξη συνείδηση και εθνική*

<i>ταυτότητα στα Βαλκάνια (1700–1821)</i> , Thessalonique, 2015 (<i>St. Petrescu</i>); <i>Religion und Kultur im albanischsprachigen Südosteuropa</i> , hrsg. Oliver Jens SCHMITT, Peter Lang, 2010 (<i>C. Vătăşescu</i>); Paschalis M. KITROMILIDES, <i>Enlightenment and Revolution. The Making of Modern Greece</i> , Harvard, 2013 (<i>A. Pippidi</i>); Violeta BARBU, Nikolaus NETZHAMMER (coord.), <i>Raymund Netzhammer în România. Pe urmele spiritului locului</i> , Bucarest, 2014 (<i>C. Dogaru</i>); Liviu ROTMAN, <i>The Romanian Kehillah: the Pulse, Character, and History of the Jewish Community in Romania</i> , Tel Aviv, 2015 (<i>E. Şupîur</i>); <i>Dvivekovnijat pat na edno ponjatie. «Balkanskijatpoluostrov» (1808–2008) (Le chemin de deux siècles d'une notion : «La Péninsule balkanique» (1808–2008)</i> , éd. Ivan PARVEV, Marija BARAMOVA, Sofia, 2014 (<i>C. Jordan</i>); Petru NEIESCU, <i>Dicţionarul dialectului istroromân</i> , vol. I. A-C, Bucarest, 2011, vol. II. Č-K, Bucarest 2015 (<i>C. Vătăşescu</i>); <i>Epoca lui Constantin Brâncoveanu în context sud-est european : biserică, societate, geopolitică</i> , ed. N. CHIFĂR, I.O. ABRUDAN, P. GURAN, Sibiu, 2014 (<i>P.E. Michelson</i>).....	333
Vie scientifique de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes 2015 (<i>V. Blînda</i>)	371
Livres reçus (<i>L. Ionescu</i>).....	381

CONCORDANCES LINGUISTIQUES EUROPÉENNES ET BALKANIQUES À PARTIR DE L'ATLAS LINGUARUM EUROPAE (ALE)

NICOLAE SARAMANDU

(Institut de Linguistique « Iorgu Iordan – Al. Rosetti »,
Académie Roumaine)

Dans les langues balkaniques on constate – dans le vocabulaire, la morphologie, la syntaxe, etc. – quelques concordances avec les autres langues européennes. À partir de données de l'*Atlas Linguarum Europae*, la contribution présente met en évidence une partie de ces concordances, auxquelles la langue roumaine avec ces dialectes participe parfois.

Mots-clés : linguistique balkanique, langues en contact, géo-linguistique, dialectologie, atlas linguistiques.

Mis en chantier il y a quarante ans sous les auspices de l'UNESCO, *Atlas Linguarum Europae (ALE)* s'est imposé dès le début comme un modèle de collaboration entre les divers pays de l'Europe, de l'ouest et de l'est, au-delà de leur régime politique.

Atlas Linguarum Europae représente le projet le plus complexe de *géographie linguistique* réalisé jusqu'à présent. Neuf volumes, contenant 102 cartes linguistiques, sont déjà publiés; chaque volume est accompagné d'un livre de commentaires linguistiques¹.

L'Atlas linguistique de l'Europe est coordonné par un *Comité International*, dans lequel sont représentés tous les pays de notre continent. Il y a aussi 47 *Comités Nationaux*, qui dirigent l'activité au niveau de chaque pays. Dans l'Atlas sont illustrées plus de 90 langues (et dialectes) européennes, réparties en cinq familles: *indo-européenne*, *ouralique*, *altaïque*, *caucasienne*, *sémitique*, auxquelles s'ajoute la langue *basque*.

Le réseau de l'Atlas comprend 2631 localités. Dans le réseau sont représentées non seulement les langues majoritaires mais aussi les langues minoritaires. Par exemple, dans le réseau établi pour la Russie sont incluses, à côté du russe, beaucoup d'autres langues, non-slaves: carélien, lapon, langues ouraliques, iraniennes (l'ossète), caucasiennes, turques et mongoles. Le réseau renferme en Roumanie sept localités pour les langues hongroise, allemande et slaves (ukrainienne et serbe). Dans le réseau de l'ALE sont représentées aussi les langues tziganes parlées en Europe.

¹ *Atlas Linguarum Europae (ALE)*, I. 1, 1983; I. 2–4, Assen / Maastricht, 1986, 1988, 1990; I. 5–7, Roma, 1997, 2002, 2007; I. 8–9, București, 2014, 2015.

En utilisant une formule habituelle dans le langage cybernétique, L'Atlas linguistique de l'Europe s'inscrit dans la quatrième « génération », après les atlas régionaux, les atlas nationaux et les atlas par familles de langues. Les auteurs de l'Atlas linguistique de l'Europe ont beaucoup profité de l'expérience accumulée auparavant dans les divers pays, y compris la Roumanie, avec une tradition de presque un siècle dans le domaine de la géographie linguistique.

Tradition et innovation – c'est la formule la plus brève qui exprime le rapport entre L'Atlas linguistique de l'Europe et les atlas élaborés auparavant. La plus importante innovation est l'apparition d'un type de carte linguistique inexistant dans les atlas antérieurs: la *carte de motivations*, qui met en évidence la relation entre langues et cultures différentes. Par exemple, en anglais le mot *saturday* signifie « le jour du dieu Saturne », dans la tradition pré-chrétienne, tandis que le mot français *dimanche* (< lat. *dominica dies* « le jour du Seigneur ») s'inscrit dans la tradition chrétienne, illustrée pour toutes les langues néo-latines.

À la base des cartes motivationnelles² se trouve « la mentalité commune » des locuteurs de langues différentes, appartenant à la même famille ou à plusieurs familles linguistiques. Elles ont le but de refléter la dynamique de la langue, en relevant un aspect moins connu ou moins approfondi jusqu'à présent, notamment la motivation et la « remotivation » du signe linguistique par les locuteurs.

Le long du temps, le motif (la motivation) s'efface, le signe devient opaque et c'est à ce moment qu'intervient la « remotivation ».

On peut illustrer ces considérations par de nombreux exemples empruntés à diverses langues européennes.

Les noms pour « épi » (cf. CAZACU, SARAMANDU 1988–1991) relèvent le fait que la majorité des termes des langues européennes ont à la base un radical dont le sens originaire est 'pointu, aigu, piquant, perçant'.

Dans les langues romanes, par exemple, le terme le plus répandu provient du lat. *spica* (fem.), *spicum* (neutre), qui a comme base le radical ie. **sp(e)i-ko* 'pointe': it. *spiga*, esp., cat., port., occ. *espiga*, fr. *épi*, rom. *spic*. Dans les langues germaniques on trouve des termes provenant du radical ie. **akes-*, **aks-* [qui est à l'origine du lat. *acus*] 'pointu': suéd. *ax*, norv. *aks*, all. *Ähre*, angl. *ear* etc. La motivation s'opacifie et les locuteurs ont « remotivé » le terme. Ainsi, dans les langues romanes, on trouve des noms comme occ. *cabelh* (< lat. *capitulum* 'petite tête'), galic. *cabeza* (< lat. *capitūa*, fr. *tête* (< lat. *testa*); le phénomène est le même pour les langues germaniques: angl. *head* 'tête'.

En grec, à côté du terme courant *στάχι* (< ie. **stengh-* 'être aigu'), on trouve aussi *κεφάλι* 'tête', *κρηυφή* 'pointe, proéminence'. En turc, *başak*, au sens de 'épi', est dérivé de *baş* 'tête'.

Les noms de la 'sangsue' dans les langues romanes (cf. SARAMANDU, NEVACI 2015) mettent en évidence le fait que la forme classique latine *hirudo*, *-inis*

² Pour les premières cartes linguistiques motivationnelles élaborées au niveau européen, cf. Alinei, BELETTE (1983); en ce qui concerne les aspects théoriques, cf. Alinei, *Aspects* (2001).

‘sangsue’, devenue opaque, a été remplacée en latin vulgaire par la forme populaire « motivée » *sanguisuga*, composée de *sanguis* ‘sang’ et *sugere* ‘sucrer’ (attestations à partir du I^{er} siècle AD).

C’était une première réaction des locuteurs au caractère opaque du mot latin classique, par la création d’un terme – avec une *motivation* évidente – par rapport au référent: le fait que la sangsue ‘succe le sang’.

Les descendants du lat. *sanguisuga* (avec les dérivés **sanguisugiola* et *sanguinaria*) existent dans toutes les langues romanes occidentales: it. *sanguisuga*, sard. *sanguisugu*, occitan. [sãnsyga], oïl (fr.) *sangsue*, port. [sɐmʃugɐ], esp. *sanguijuela* (< **sanguisugiola*), cat. *sangonera* (< *sanguinaria*).

On peut constater dans les langues romanes occidentales une nouvelle réaction aux formes mentionnées plus haut, devenues de plus en plus opaques par rapport à la motivation originare. Avec le temps, les mots ont perdu leur « transparence »; par la suite, ils ont été « réanalysés » et « remotivés » par les locuteurs. La preuve de ce fait sont les nombreuses formes attestées au niveau dialectal. C’est le cas, par exemple, du terme enregistré en Italie méridionale, *succia-sangue*, formé avec le verbe *succiare* ‘sucrer’ et *sangue* ‘sang’.

Dans le domaine gallo-roman, le verbe latin *sugere* ne s’était pas transmis (fr. *sucer* provient du lat. **suctiare*, dérivé de la forme du participe *suctus* du verbe *sugere*). Par conséquent, les locuteurs ont cessé de voir dans *-suga* (de *sanguisuga*) une rémanence de ce verbe. La partie finale du mot a été perçue comme une terminaison, commutable dès lors avec divers suffixes (*-ura*, *-otta* etc.), attachées à la partie initiale du mot signifiant ‘sang’. Le mot a été donc « réanalysé » et « remotivé », le résultat étant les formes attestées, au niveau dialectal, en occitan, francoprovençal et en langue d’oïl (y compris le wallon): occ., oïl, wall. [sãsyɾ], occ., fr.-prov. [sãs'ɔt] etc.

La « remotivation » du terme, de nouveau dans le domaine gallo-roman, s’est réalisée par la création de diverses formes dérivées ou composées, qui ont comme base d’autres verbes exprimant l’idée de ‘sucrer’: fr. *téter* (forme de *tette* < lat. vulg. **titta*) ‘sucrer’ (en parlant de bébés, très jeunes animaux), *boire*, *tirer*. Des formes pareilles ont été enregistrées en occ. [tetasã] [= qui succe le sang], occ. [sãmbeulo] [= qui boit du sang], fr.-prov. [tirasã] [= qui tire le sang] etc. En occitan on a noté aussi la forme « remotivée » [sukopɛ] [= qui succe le pied].

Au niveau dialectal, on a enregistré en français aussi la forme [tɔsvɛtʃ] ‘tête vaches’ [= qui tête les vaches], „par allusion à l’habitude des éleveurs de sangsues de faire patauger dans leurs mares d’élevage les bêtes destinées à l’abattoir” (explication du Comité français de l’Atlas linguistique roman).

Dans le domaine italo-roman il y a aussi, au niveau dialectal, des termes « remotivés », dérivés de l’un des composants de la forme de base, d’habitude le composant qui signifie ‘sang’: it. dial. *sanguetta*, *sanguettula*, etc.

On peut constater la manifestation d’une « conscience » étymologique aussi dans le domaine ibéro-roman: la partie initiale du mot signifiant ‘sangsue’ a été

modifiée, par « remotivation », c'est à dire par association et puis par remplacement avec l'esp. *sangre* 'sang': esp. [saŋgriχwela], cat. [saŋgrizola].

En catalan, à coté de la forme *sangonera* (< lat. *sanguinaria*), mentionnée auparavant, il y a aussi la forme [saŋgoneɫa], où la partie finale a été remplacée par le suffixe *-ella*, par « motivation » dérivationnelle.

En portugais et en galicien, le terme [səmʃugə] est concurrencé, au niveau dialectal, par un descendant du lat. **bīstia* (< lat. clas. *bēstia* 'animal'): port. [biʃɐ], gal. [bitʃa]. *Bicha* représente un euphémisme qui permet le renvoi à un animal indésirable. En portugais, les deux termes ont des sens différents: *sangessugas* sont les sangsues, plus petites comme dimension, rencontrées dans les rivières et qui ne sont pas dangereuses pour l'homme, tandis que *bichas* sont les sangsues à forme allongée, que les gens utilisaient autrefois pour traiter les malades.

Le lat. *sanguisuga* n'a pas été hérité en roumain. Les dialectes roumains se présentent comme des aires unitaires, chacune connaissant un seul terme. Le dr. *lipitoare*, terme « transparent », « motivé », provient du verbe *lipi* 'coller', d'origine slave (< vsl. *lēpiti*). Dans les autres dialectes, il y a des emprunts au slave: mégl. *pi~áviṭă* (< bg., slave mac. *pijavica*), istr. *pi~áviṭa* (< cr. *pijavica*) – des termes motivés dans les langues d'origine, en provenant de verbes qui signifient 'boire, sucer' – ou du grec: ar. *avdelă* (*avdelă*) < gr. □βδέλλα. Il faut remarquer que, bien que le verbe d'origine slave *lipi* se retrouve dans tous les dialectes, il n'y a que le daco-roumain qui connaît *lipitoare*. Il faut aussi admettre que *lipitoare* 'sangsue' est une création relativement tardive, dans le sens qu'elle est apparue après la séparation des Istro-roumains (qui ne connaissent pas le terme) des Daco-roumains.

Le fait que le lat. *sanguisuga* n'existe pas en roumain peut sembler surprenant, car il existe en albanais, comme mot emprunté au latin: *shushunjë* (et *ushunjëz*, forme dérivée avec le suffixe diminutif *-z(ë)*). *Sanguisuga*, comme mot hérité du latin, a existé en dalmate: dalm. *sansaik* (MIHĂESCU 1993: 116). Dans la perspective de la linguistique spatiale, la présence du mot latin en albanais et en dalmate et son absence en roumain s'expliquent par l'existence des deux aires de latinisation: l'*aire illyro-dalmate* (qui se trouve à l'origine du dalmate et des éléments latins de l'albanais) et l'*aire continentale* (à l'origine du roumain).

GREC, LATIN, ALBANAIS. COMMENTAIRES AUX CARTES ALE

PAPIER ET CAHIER (ALE I. 9)

L'histoire des mots qui désignent le PAPIER et le CAHIER dans les langues européennes est une partie de l'histoire culturelle de notre continent. En même temps cette histoire met en évidence les relations intimes entre le grec et le latin, les deux langues de culture de l'antiquité.

Parmi les mots utilisés pour nommer le PAPIER il y a deux qui nous intéressent ici: le lat. *papyrus* et le grec *χαρτί*. Le mot latin provient de l'ancien grec

πάπυρος (proprement dit ‘roseau d’Égypte’ et, par extension, ‘papier fait avec ce roseau’).

A partir des langues romanes occidentales, qui ont hérité *papyrus*, sous diverses formes (fr. *papier*, cat. *paper*), le mot latin s’est répandu dans beaucoup d’autres langues, germaniques, slaves etc. (engl. *paper*, all. *Papier* etc.). A son tour le grec *χαρτί* (y compris sous la forme medio-grecque *χαρτίον*, dim. de *χάρτης*) a pénétré dans le vieux slave: *chartija* (cf. bg., serb., cr. *hartija*) et en roumain (*hârtie*), par filière slave.

Une concordance grecque-latine est aussi à signaler dans les dénominations du CAHIER dans une grande partie des langues européennes. Il s’agit d’une motivation commune qui se trouve à la base du mot grec *τετράδιον* et du mot latin *quaternus*, qui signifient ‘(feuille) pliée en quatre’. Le mot grec a pénétré dans les langues slaves par les textes religieux traduits par Cyril et Methode du grec en vieux slave. Il se trouve aujourd’hui dans toutes les langues slaves de rite orthodoxe. À partir des langues slaves, plus exactement à partir du russe, le mot d’origine grecque a été introduit dans une grande nombre de langues de l’Europe orientale. A son tour, le mot latin *quaternus*, hérité par les langues romanes, connaît une certaine diffusion (par exemple, en polonais: *kajet*).

Il faut ajouter ici le mot arabe *defter* ‘cahier’, qui est à l’origine le mot grec *διφτέρα* ‘paire de rouleaux de cuir’, avec la motivation originare ‘plié en deux’. Le mot arabe connaît une large diffusion parmi les langues non-slaves parlées sur le territoire de la Russie. Pénétré aussi en turc, le mot est revenu dans la langue grecque sous la forme *τεφτέρι*.

BELETTE (ALE I. 2)

Langue et mentalité – voilà un aspect largement illustré dans l’Atlas linguistique de l’Europe. Le noms de la ‘belette’ (ALE II 128) relèvent une mentalité commune à travers les langues européennes: le *tabou*, qui se manifeste en diverses manières. On utilise, par exemple, des hypocoristiques, à partir d’un terme signifiant ‘femme, dame’: it. *donnola*, port. *doninha*, etc., à partir d’un qualificatif signifiant ‘belle, jolie’: fr. *belette*, occ. *polida*, ou ‘chérie, douce, bonne’: russ., pol., ukr. *laska*, tchèq. *laska*, *lasička*, slovaq. *lasica*, *laska* etc.

Un cas intéressant est représenté par le sud-est-européen, qui constitue une aire linguistique à part, caractérisée par l’utilisation des mots signifiant ‘nouvelle mariée, épouse, bru’: gr. *nifitsa*, alb. *nusezë*, bg. *nevestulka*, *nevestica*, serb. dial. *neveska*, *nevestica*, roum. *nevăstuică*, tc. *gelincik*. Mario Alinei, l’auteur de la carte ‘belette’ dans l’ALE, considère que l’utilisation des termes de parenté représente la forme la plus archaïque de croyance religieuse, notamment le *totémisme*. L’utilisation des termes de parenté pour nommer les animaux est d’origine totémique. Il s’agit d’un toteme, animal protecteur qui se trouve à l’origine d’une collectivité, d’un tribu.

MÛRE (ALE I. 4)

La carte MÛRE nous offre un cas intéressant de concordance entre le grec et le latin (y compris les langues romanes). Parmi les nombreux dénominations de la 'mûre' dans les langues parlées en Europe [78], le grec et le latin se distinguent à l'intérieur de la famille indoeuropéenne par l'utilisation du même terme, provenant du radical indoeuropéen * *msr*: lat. *mōrum*, gr. class. *móron*: (masc.) it. *moro*, (fém.) esp., cat., it., frpr. *mora*, fr. *mûre*, rhrom. *mura*, roum. *mură*, gr. [m'uro] (netr.), [m'ura]. S'ajoutent les formes composées avec suffixes: fr. *moureau*, *mûreau* (suf. lat. *-ellus / -ellum*), gr. [m'urono] et les formes composées; par exemple it. *mora* (*moro*) *di spire*, gr. *βατόμυρο*.

LES JOURS DE LA SEMAINE (ALE I. 6)

Les rapports entre le grec ancien, le latin et la langue des ancêtres des Albanais sont mis en évidence par les noms des jours de la semaine dans les trois langues.

Dans les langues européennes, la nomenclature des jours de la semaine est dominée par deux systèmes de base, l'un *numérique*, et l'autre *planétaire*.

Dans la *nomenclature numérique*, qui garde généralement sa transparence, le jour de départ de l'énumération varie non seulement entre les différentes traditions – juive, musulmane et chrétienne – mais aussi à l'intérieur de la tradition chrétienne. Par exemple, le nom du *mardi* présente une motivation par 'deux' dans les langues slaves (russ., bg. *vtornik*, serb. *utorak* etc.), mais par 'trois' en grec (gr. *τρίτη*).

La *nomenclature planétaire*, plus exactement astrale, témoigne d'un système de croyances polythéiste. D'origine probablement égyptienne, elle s'est généralisée à Rome (au début de l'ère chrétienne, à partir du II^e siècle), d'où elle s'est répandue, en emprunts et en calques, en celtique, en germanique et en albanais.

Parmi les trois langues ici en discussion – le grec, le latin (représentée dans notre exposé par le roumain) et l'albanais – le grec actuel conserve en grande partie le *système numérique*: Δευτέρα (δευτέρα Σαββάτου), Τρίτη, Τετάρτη, Πέμπτη. Le système planétaire est bien représenté dans les autres deux langues, mais d'une manière différente. L'albanais est la seule langue qui a gardé le nom de la planète Saturnus pour *samedi*: alb. *shtunë*. Même pour *dimanche* l'albanais conserve le nom du 'soleil' dans la forme *e diel*, qui se rapporte au mot *diell* 'soleil; lumière'. Il s'agit ici d'un calque du lat. *solis dies*, qui n'a pas survécu dans les langues romanes.

A l'exception exactement de ces deux jours – *samedi* et *dimanche* – le latin témoigne d'un système planétaire pour les noms des autres cinq jours: *lunis dies* 'jour de la lune', *martis dies* 'jour de Mars', *Mercurii dies* 'jour du dieu Mercure', *Jovis dies* 'jour de Jupiter', *Veneris dies* 'jour de Vénus': fr. *lundi*, *mardi*, *mercredi*, *jeudi*, *vendredi*, roum. *luni*, *marți*, *miercuri*, *joi*, *vineri*. Comme emprunts ou calques du latin les noms des trois jours ont pénétré en albanais: *e hënë* (*hënë*)

'lune') 'lundi' calque du lat. *lunis dies*, *e martē* 'mardi' (emprunt du latin), et *mērkurē* 'mercredi' (emprunt du latin). L'origine de l'albanais *e enjte* 'jeudi' reste inconnue. Obscure est aussi l'origine de l'albanais *e premtë* 'vendredi' avec une motivation religieuse possible, 'le jour de la préparation', avec laquelle concorde le grec *Παρασκευή* (= *ετοιμασία* 'préparation').

Les noms du *samedi* et *dimanche* en grec et en latin s'inscrivent dans la tradition chrétienne. Le grec *Σάββατο* et le latin **sambata, sambatum (sambati dies)* signifient 'le jour du sabbat; jour de repos des Juifs et des certains sectateurs chrétiens, emprunt en latin chrétien de l'hébreu *schabbat* 'repos'. *Le sabbat* était le septième jour de la semaine et, d'après le texte biblique, le jour du repos de Dieu après la création. La violation du sabbat était punie de mort. Les Juifs s'appliquaient à l'observation de ce précepte avec une fidélité excessive et formaliste, contre laquelle Jésus s'éleva souvent. Après la résurrection de leur maître Jésus, les apôtres firent du dimanche, jour de cette résurrection, le jour du Seigneur, et y transfèrent les obligations propres au sabbat mosaïque.

ARBRE (ALE I. 7)

La carte ARBRE présente quelques aspects intéressants concernant les diverses couches étymologiques à travers le temps et aussi le croisement entre les mots qui désignent *l'arbre* et les mots qui désignent *le chêne*.

Apparemment le grec et l'albanais se délimitent cette fois des langues romanes. En effet, dans les premières deux langues les noms pour ARBRE proviennent du radical ie **deru-* (**dru-*): alb. *dru*, gr. *δέντρο*, tandis que les noms pour ARBRE dans les langues romanes descendent du mot latin *arbore(m)*: fr. *arbre*, it. *albero*, esp. *árbol*, roum. *arbore*. Le radical ie. **deru-* se trouve à l'origine des mots qui désignent l'ARBRE dans la majeure partie des langues européennes actuelles, par exemple dans toutes les langues slaves, dans la plupart des langues germaniques (l'anglais, le danois, le norvégien, le suédois): russ. *derevo*, bulg. *dǎrvó*, serb., cr. *drvo*, sloven. *drevo*, angl. *tree*, dan. *træ*, norv. *tre*, suéd. *trä*. Il faut ajouter ici le breton parmi les langues celtiques: bret. *nerùenn* (du radical ie. **deru-*), qui signifie non seulement 'arbre' mais aussi 'chêne' (assimilation avec l'article indéfini et fausse coupe: (an) *derùenn* > (e)nnerùenn > *nerùenn*, ALE I.3: 125). Le mot breton est particulièrement intéressant parce qu'on trouve en français la forme *derlin* qui „est très probablement un reliquat du substrat gaulois contenant la même racine que les formes celtiques actuelles” (ALE I. 3: *ibid.*) Il est à supposer que le latin *arbore(m)* a remplacé le mot du substrat gaulois et qu'à l'origine, avant la conquête romaine, il y avait en Gaule la même situation linguistique qu'en Grèce ancienne. En plus, dans la langue grecque les mots qui désignent *l'arbre* (*gr. *δέντρο*) et le *chêne* (gr. *δρυς* et *δρυσός*) s'attachent à la même racine ie. **dru-* (**deru-*). „Gr. *dry̅s* < ie. **drū-* 'arbre' avait déjà en gr. class. (*drūs*, gén. sg. *drūsos*) non seulement le sens de 'arbre' mais aussi de 'chêne', qui était considéré comme «l'arbre par excellence» et comme «l'arbre de Zeus»” (ALE I. 3:

124). Il faut ajouter ici les langues roumain et albanais. Nous avons en roumain le mot *copac* ‘arbre’, qui signifie aussi ‘chêne’ sous la forme *copac* (dial. en dacoroumain; cf. ALE I. 3:125), *cupac* (en aroumain). De même, le mot albanais *kopaç* signifie ‘arbre’ et le mot *lis* (d’origine obscure) signifie ‘chêne’ et ‘arbre’. De cette manière nous avons maintenant l’image d’un espace où le même mot désignait le *chêne* et *l’arbre*; il comprendrait autrefois non seulement la partie méridionale de notre continent mais aussi les territoires des langues celtiques (voir ALE I. 3: 131, la carte).

Les contacts entre le grec et le latin (y compris les langues romanes), entre le grec et les autres langues indo-européennes parlées dans la région (l’albanais, les langues slaves), le christianisme (particulièrement le christianisme de rite orthodoxe) sont les facteurs qui expliquent les concordances relevées dans notre exposé à partir de *l’Atlas linguarum Europae*.

BIBLIOGRAPHIE

- ALE I. 1–9, M. Alinei, A. A. Weijnen, N. Saramandu (eds.), *Atlas Linguarum Europae*, I. 1., Assen, 1983 ; I. 2–4, Assen/Maastricht, 1986, 1988, 1990 ; I. 5–7, Roma, 1997, 2002, 2007 ; I. 8–9, București, 2014, 2015.
- Mario Alinei, *ARC-EN-CIEL*, *Carte onomasiologique et cartes de motivations*: Cartes I. 6–9; Commentaire VI, in ALE I. 1, Assen, 1983, pp. 47–80.
- Mario Alinei, *BELETTE*, *carte de motivations*: Carte I. 28 ; Commentaire VIII, in ALE I. 2, Assen/Maastricht, 1986, pp. 145–224.
- Mario Alinei, *Aspects of a theory of motivation (iconymy)*, in „Versus. Quaderni di studi semiotici”, 88/89, 2001, pp. 89–97.
- B. Cazacu, N. Saramandu, *Die Karte ‘Ähre’ des Atlas Linguarum Europae (ALE)*, in „Anuar de lingvistică și istorie literară”, 32, Iași, 1988–1991, pp. 107–118.
- Przemysław Dęboviak, Jadwiga Waniakowa, *PAPIER*, *carte onomasiologique*: Carte I. 99; Commentaire LXVII, in ALE I. 9, București, 2015, pp. 295–322.
- Gerd Eklund, *ARBRE*, *carte onomasiologique*: Carte I. 73; Commentaire LI, in ALE I. 7, Roma, 2007, pp. 1–54.
- Humphrey Lloyd Humphreys, *DIMANCHE, LUNDI, MARDI*, *cartes de motivations*: Cartes I. 70–72; Commentaires XLVIII, XLIX, L, in ALE I. 6, Roma, 2002, pp. 177–214.
- Humphrey Lloyd Humphreys, *SEMAINE*, *cartes de motivations*: Cartes I. 69; Commentaires XLVII, in ALE I. 6, Roma, 2002, pp. 161–176.
- N.A. Kožina, *MÛRE*, *carte onomasiologique et carte de motivations*: Cartes I. 39–40; Commentaire XXVIII, in ALE I. 4, Assen/Maastricht, 1990, pp. 53–88.
- H. Mihăescu, *La romanité dans le sud-est de l’Europe*, București, 1993.
- Nicolae Saramandu, Manuela Nevaci, *CAHIER*, *carte de motivations*: Carte I. 98 ; Commentaire LXVI, in ALE I. 9, București, 2015, pp. 271–294.
- Nicolae Saramandu, Manuela Nevaci, *SANGSUE. Synthèse romane*, in: J. Veny, M. Contini (eds.), „Atlas linguistique roman”, IIC, Roma, 2015 (à paraître).

Relations entre les Balkans et le Caucase: la vie sociale et religieuse

SOME ARMENIAN AMULETS IN SCROLL FROM THE ROMANIAN COLLECTIONS (PART I)

DAVIT GHAZARYAN

(Matenadaran, Scientific Research Institute of Ancient Manuscripts
named after Mesrop Mashtots, Yerevan, Armenia)

LUSINE SARGSYAN

(Department of Armenian Art History and Theory,
Yerevan State University, Yerevan, Armenia)

This paper studies some Armenian amulets in scroll from Romanian collections. Two of these amulets are being studied for the first time (Dud. Ms. n. 17 and Cl. Nat. Arch. Ms. n. 20 + 21), and for another one (Cl. Univ. Lib., Amulet without inventory number) summary information was provided by the French Armenologist Frédéric Macler. Taking into consideration this fact, it became necessary to describe the exterior and contents of these amulets, as well as refer to illustrations. The amulets have some lost pieces both from the beginning and from the end, and that is why the main colophons, which are usually reflected at the end, are not accessible to us. Thus, we cannot provide complete information on the circumstances of creation of these amulets. However, the study of both paleography and illustrations indicate that the amulets in scroll date back to the 18th century.

Keywords: Armenian art, amulets in scroll, miniature art, folk tradition, the Lamb of God, Crucifixion, Sacrifice of Isaac, Madonna and Child, Saint Gregory the Illuminator, Saint Nerses Shnorhali.

“(H)mailner” (amulets) – a collection of spells – among the ancient Armenian manuscripts differ by their shape (a scroll), and miniatures. They are objects prepared with “magic” prayers, aimed to preserve their holders from diverse misfortunes¹. The word itself originates from the word *humav* (= blessing) in Pahlavi (Old Persian) language². The scribes called the collection of spells “(H)mail”, “(H)amail” or “Cyprianos”, “Cprianos”. As a rule “Cyprianos” is called the amulets, which includes the story of the patriarch Cyprian. In the story the mage, who has had many servants from demons and devils, takes Christianity.

Talismans have a very ancient origin and their first examples go back to old Egypt where they were prepared for Egyptians in the form of sacred beetles.

¹ Мещерская Е. Н., *Сирийские заклетательные сборники из Матенадарана, Полестинский сборник*, Вып. 27, Ленинград, 1981, стр. 96.

² *Hayeren bac'atrankan ba'aran* [Armenian explanatory dictionary], composed by St. Malkhaseanc, v. 3, Yerevan, 1944, p. 113; *Hayeren armatakan ba'aran* [Armenian root word dictionary], Hr. Acharyan, v. 3, Yerevan, 1977, p. 103.

According to local beliefs those who bore them became immortal, as the etymology of *khepir*, the beetle's name in Egyptian, meant also "being". In the Egyptian mythology the god of sun and dawn was also bearing this name and one of his symbols was the beetle. Egyptian talismans were made of diverse stones, or enameled clay, with inscriptions in their inner part, mostly from the *Book of Death*. They were even put at the place of the dead men's heart taken out before mummifying³.

The roll is the oldest form for magic miscellanies and its roots go back to old magic experience. People used to believe that rolled prayers or maledictions don't undergo outside spiteful influence and, thus, acquire great power⁴. It's for this very reason that the oldest form of Armenian amulets or magic miscellanies is the roll or the ribbon as well, the influence of which is evident in the printed amulets, too. In 1659–1731 in five printing houses were published 19 amulet-scrolls⁵. There is no amulet in the form of book in the early period of Armenian book printing.

In general talismans can be material, symbolic and folk⁶. In our case we are dealing with the beautiful synthesis of two forms: material and folk, which are often decorated with pleasant illustrations. This fact is the main argument which allows us refuting a very frequent opinion⁷, according to which roll amulets and relatively later appeared book talismans weren't meant to be read, as they were mostly used in the milieu of men with no instruction and that they were supposedly meant to be borne as amulet which could preserve from misfortunes.

The miniatures of the amulet-scrolls are somehow elongated, which is dictated by the sizes of the manuscripts. The width of the amulet-scrolls, as well as, the fact that the scribes performed the work of miniaturists themselves, brought to the non-natural depiction of a human figure. In some amulet-scrolls human figures are unrecognisable.

Miniatures of the scroll shaped amulets, as a rule, have no perspective – no background. The background of the artistic compositions of the amulet-scrolls is the natural color of the parchment or the paper. To show the perspective, some miniaturists set the human figures up under the arches of khorans or artistically decorated canon tables or represented them partially one above the other.

Numerous miniatures differ by the simplicity of execution, which is typical for the Armenian miniature's of folk tradition.

Miniatures of amulet-scrolls can be divided into five main groups: figurative representations, decorated headings, ornamented letters, ornamented margins, textual decorations. Miniatures of amulet-scrolls relate to the content of the texts of

³ Брокгаузъ Ф. И., Ефрон И. А., *Энциклопедический словарь*, Том 59, Санкт Петербург, 1900, стр. 176–177.

⁴ Мещерская Е. Н., *Сирийские заклетательные сборники из Матенадарана...* стр. 96.

⁵ Ghazaryan D., *Չարաբախյեւ հայկերի քրոջի արայեքա* [The first printed example of amulets in scroll], *Review Ejmiasin*, 2013/Ծ, p. 142–147.

⁶ Брокгаузъ Ф. И., Ефрон И. А., *Энциклопедический словарь*, Том 42, Санкт Петербург, 1897, стр. 500.

⁷ Мещерская Е. Н., *Сирийские заклетательные сборники из Матенадарана ...*, стр. 96.

invocations. They also represent the images of authors or personages, to which the texts of amulet-scrolls are dedicated. In the miniatures of amulet-scrolls dogmatic adherence to the canons is not traced. This demonstrates some creativity of an artist. According to the fact that the miniatures are simple and, to some extent, even primitive, it can be said that most of the scribes performed the work of miniaturists themselves.

The earliest examples of Armenian amulet-scrolls, which are known to us, belong to the XVth century. Due to the fact that they were held by the owners and repeatedly re-read for ritual purposes, amulet-scrolls worn out, lost their original luster and came down to us in part – with heavy losses. This fact has led us to certain difficulties in conducting study of Armenian Amulets in scroll. Nowadays, the Amulets are still in use, and people keep it for goods.

The biggest collection of Amulets in scroll is in the Mesrop Mashtots Matenadaran in Yerevan (Armenia). There are 546 Amulets. There are Amulets in the collections of Mother See of Holy Etchmiadzin (Armenia, 46)⁸, The Library of Congregation of the Mkhitarists on St. Lazarus island in Venice (44)⁹, Holy Savior Cathedral in New Julfa (Iran, 43)¹⁰, The Museum of History of Armenia in Yerevan (13), The British Library in London (13)¹¹, The Library of Congregation of the Mkhitarists in Vienna (11)¹², The National Library in Paris (6)¹³ and in others in state and private collections.

There are collections of Armenian manuscripts with different spiritual and secular contexts in the libraries and archives of Romania. Among those manuscripts there are three Amulets in scroll, which this paper aims to study¹⁴. One

⁸ *C'uc'ak Mayr Ato' Surb Ejmiacni nor stac'vac je'agreri* [Catalogue of new received manuscripts of Mother See of Holy Ejmiacin], "Review Ejmiacin", 1952/D, p. 59–60; 1961/ŽB, p. 59; 1962/ Θ, p. 63; 1963/E, p. 61–62; 1970/ ŽB, p. 58–59; 1971/E, p. 61–62; 1971/ ŽA, p. 46; 1975/ŽA, p. 60–63.

⁹ Fejdít Frédéric, *Amulettes de l'Arménie chrétienne*, Venise, St. Lazare. 1986. Ter-Vardanean G., *C'uc'ak Yarutiwn K'iwrtian havak'acoyi hayerēn žapawinafew je'agir hmayilneri* [Catalogue of Armenian amulets in scroll from the collection of Harutyun Kyurtean], "Review Ejmiacin", 2013/G (III), p. 62–98.

¹⁰ Minasian Levon, *Nor Jughayi S. Amenaphrkich vanqi hayeren grchagir u tpagir hmayilnery* [The Armenian handwriting and printed Amulets in scroll of Holy Savior Cathedral of New Julfa] Separate publishing, from the Hask Armenological Review's IV–V years of the new period (1983–1984), Antelias, Lebanon.

¹¹ Nersessian Vrej Nerses, *A catalogue of the Armenian manuscripts in the British library acquired since the year 1913 and of collections in other libraries in the United Kingdom*, Vol. 1–2, London, 2012, vol. 2, pp. 1077–1110, vol. 1, plate XXVIII.

¹² *C'uc'ak hayeren je'agrac' Mxitarean Matenadaranin i Vienna* [Catalogue of Armenian manuscripts from the Library of Mkhitarist's in Vienna], composed by H. Voskean, Vienna, 1963, v. B (II), p. 383–385, 879–880; *C'uc'ak hayeren je'agrac' Mxitarean Matenadaranin i Vienna* [List of Armenian manuscripts from the Library of Mkhitarist's in Vienna], composed by O. Sequlean, 1983, v. G (III), Vienna, p. 378–379, 1000.

¹³ Kévorkian R.-H., Ter-Stépanian A., *Manuscrits arméniens de la Bibliothèque nationale de France*, Catalogue, Paris, 1988, pp. 295–303.

¹⁴ The number of the Armenian Amulets in scroll in Romanian collections is not limited to the above-mentioned three. The study of others will be presented on another occasion.

of these Amulets is preserved at the library of the Dudean Cultural House of Armenian Apostolic Patriarchate in Romania under the inventory number 17. Two others are kept in Cluj-Napoca: one at the Special Collection of “Lucian Blaga” Central University Library (without inventory number), and the other at the Fund of Gherla of the National Archives. The last Amulet is divided into two parts, and hence it is kept under two inventory numbers: Ms. n. 20 and Ms. n. 21. However, since during our study it became clear that they are two parts of the same Amulet, and thus the Amulet will be presented by combining the current inventory numbers: Ms. n. 20 + 21.

Notes about Armenian manuscripts in Romania are written on different occasions. The earliest one is the article aimed to elucidate the Armenian art exhibition of Bucharest. The article published by Hakob Siruni in the Review *Anahit* in 1930¹⁵. Here the author describes the illuminated Amulets (without specifying their number), which were kept as the sacred relics at the Armenian families of Romania¹⁶. As there isn't any other information about the above-mentioned Amulets, it is difficult to judge whether the manuscripts of our interest were among them. Then, in the article published by Suren Qolanjyan in 1948, among the objects of the collection of Dudean Cultural House there is a brief note about an Amulet with the size 10 x 40 metres and dating back to the XVIIIth century¹⁷. In the catalogue of the manuscripts of the same collection we were able to find the following description about the above-mentioned Amulet: size: 9 x 10.40 metres, date: XVIIIth–XIXth centuries, owner: merchant Pəyək'leanç' Ōhanēs¹⁸. The contradictory information about the size of the amulet probably is a typing mistake. However, comparing these descriptions with the Amulet which is the subject of our study, it is clear that they are different objects. So, we can assume that the Amulet under the inventory number 17 could have appeared in this collection after 1948.

In the publications about Armenian manuscripts of Transylvania authored by Mkhitarists from Vienna – Grigor Govrikean¹⁹, Hamazasp Voskean²⁰ and others,

¹⁵ Before that, in 1928, in the articles published by the same author, there are brief notes about the collections of Armenian manuscripts in Romania, but without any information about the Amulets (see Siruni H., *Manuscriptele armenesti din România*, Ararat, revista lunara ilustrata, București, 1928, n. 45, p. 1–2; n. 46, p. 2–3; n. 47, p. 2).

¹⁶ Siruni H., *Puk'reši hay arvesti c'uc'ahandesə* [Armenian Art exhibition in Bucharest], Review *Anahit*, Paris, 1930, September–October, p. 112.

¹⁷ Qolanjyan S., *Ėuminahay mtk'i ganġaran “Hay mšakuyti tunə”* [The intellectual treasury of Armenians from Romania, “Armenian Cultural house”], Review *Echmiadzin*, 1948/E, October–November–December, p. 65.

¹⁸ Qolanjyan S., *Mayr c'uc'ak hayeren ĵėragrac' Buxaresti “Hay mšakuyti tan” matendarani* [Main list of Armenian manuscripts from the library of the “Armenian cultural house” in Bucharest], without type, Yerevan, 1948, p. 149.

¹⁹ Govrikean Gr., *Dransilvaniöy hayoc' metropolisə kam nkaragir Kerla Hayak'alak'i i gir ev i patkers* [The Armenian Metropolis of Trasyvania or description of the Armenian city Gherla with letters and images], Vienna, 1896, p. 318–348.

also by Frédéric Macler²¹, Suren Qolanjyan²², Charles Renoux²³ and Sylvie Agemian²⁴, there are some notes about the Amulet from the “Lucian Blaga” Central university library only in the monograph of Fr. Macler. Writing a brief description of the Amulet the author erroneously dated it back to the XVIth–XVIIth centuries²⁵:

The artistic decorations of these Amulets in scroll are directly related to the contexts of the Amulets and emphasize the objective and aim importance of their creation, strengthening the faith on their effective influence. This belief is the occasion to illuminate the Amulets with the portraits of Saints and different thematic images.

As there are losses at the beginning and at the end of the Amulets, it is impossible to see the whole picture of their illumination. Anyhow, the present state is enough to say that the portraits of the saints are followed according to superiority among each other. Hence, the portraits of Christ, the Lamb of God, and the Apostles (figs. 4 and 8) are followed by the portraits of the main intercessors – Holy Virgin (Child Jesus in her arms) and Saint John the Baptist, then the first martyred Saint for the Christian faith – saint Stephen Protomartyr, shakes a censer with his right hand and holds a model of the church in his left hand (fig. 1).

Among the all Christian saints there are also portraits of local saints, such as St. Nerses Shnorhali (Cl. Nat. Arch., Ms. n. 20 + 21, the upper side of the miniature is lost), St. Gregory the Illuminator (fig. 6) and St. Sargis (figs. 9 and 10). The portrait of St. Nerses Shnorhali is illuminated before the text of “In faith I confess”. Such structure of illumination is typical to Armenian Amulets in scroll since 17th century, becoming standard also for the printed examples²⁶. In the Amulet from the Univ. Lib. (without inventory number) St. Sargis is portrayed with his son Martiros, which is a less common iconographic form in the art of Amulets (fig. 9).

The thematic images like “Crucifixion” (fig. 5) and “Sacrifice of Isaac” (fig. 7) are also remarkable: the representation of these two scenes from the Old and New

²⁰ Voskean H., *C'uc'ak je'agrac' vor i Handēs Amsōreay: hayerēn je'agirner Ke'rla Hayak'alak'i* [List of manuscripts in Handes Amsoreay: Armenian manuscripts of the Armenian city Gherla], Vienna, 1976, p. 192–295.

²¹ Macler Fr., *Rapport sur une mission scientifique en Roumanie (Juin-Aout 1927)*, «Revue des études arméniennes», tome X, fascicule 1, Paris, 1930, p. 1–80; Macler Fr., *Manuscrits Arméniens de Transylvanie: Rapport sur une mission scientifique en Transylvanie (Septembre-Octobre, 1934)*, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1935.

²² Qolanjyan S., *Hama'ot c'uc'ak hayeren je'agrac' Ge'rla Hajak'aghak'i* [Brief list of the Armenian manuscripts of Gherla], Banber Matenadarani, v. 9, Yerevan, 1969, p. 433–485.

²³ Renoux Ch., *Notes sur quelques manuscrits arméniens de Roumanie*, «Revue des études arméniennes», tome XI, Paris, 1975–76, p. 173–178.

²⁴ Agemian S., *Manuscrits arméniens illustrés dans les collections de Roumanie*, éditions Meridiane, Bucharest, 1982.

²⁵ Macler Fr., *Manuscrits Arméniens de Transylvanie: Rapport sur une mission scientifique en Transylvanie ...*, p. 67–69:

²⁶ Ghazaryan D., *Pahpanut'yan greri (“Hmayilneri”) gelarvestakan hardarank'ə (15-rd daric' minčev 1659 t'vakani)* [Artistic Decoration of Scroll Shaped Amulets (from the 15th century till 1659)], PhD thesis, Yerevan, 2013, p. 68:

Testaments of course is not just a coincidence. Probably they are chosen to highlight the symbol of sacrifice: in one case crucifixion of Jesus Christ, and in the other case of Isaac.

The idea of death and salvation of the soul can be seen in the image of Archangel Gabriel who takes the soul of the deceased (Dud. Ms. n. 17 (fig. 2); Cl. Nat. Arch. Ms. n. 20 + 21). Next to the prayers for the protection from the evil forces the portrait of Saint George on horseback slaying the dragon (Dud. Ms. n. 17 (fig. 3); Cl. Nat. Arch. Ms. n. 20 + 21), and portraits of other saints scolding the Satan (Dud. Ms. n. 17) are also presented.

In the Amulets, which were foreseen for the private use within ordinary people, allowed to paint more free and daring. Due to this very often in the art of Amulets unusual iconographic details can be seen. For example: the twelve portraits encircled below the image of Christ (Cl. Univ. Lib., Amulet without inventory number, fig. 8). At the first sight it seems that here are the portraits of twelve Apostles, but the inscription written on the side – «*surb Polos*» (saint Paul), «*surb Petros*» (saint Peter), «*surb Andrēas*» (saint Andrew), «*surb P'ilippos*» (saint Philip), «*surb Yokobos*» (Saint James), «*surb Bard[u]al[e]mos*» (saint Bartholomew), «*surb T'umas*» (saint Thomas), «*surb Šmawon*» (saint Simeon), «*surb Mat'ēos*» (saint Matthew), «*surb Markos*» (saint Marc), «*surb Łukas*» (saint Luke)), «*surb Yohannēs*» (saint John), proves something else. It is obvious that the painter depicted the portraits of Evangelists Marc and Luke instead of two Judas in order to sequentially represent the four Evangelists at the end. Because of simple, linear styling these Amulets leave an impression of primitive art. Often we can see similarities in the facial features and clothing of the figures such as the images of Apostles.

It is evident that in the Amulet illuminations we deal with unique pieces of arts of the masters who are very well aware of the Armenian miniature painting, spiritual values and faith. These Amulets are pieces of art enriched with simplistic elements of popular art. They identify the elements of faith of the Armenian nation preserved for centuries, as well as aesthetic aspects and creative freedom and easiness in reflections of the art²⁷. Below is the description of the above-mentioned Amulets in scroll²⁸.

²⁷ Ghazaryan D., *Pahpanut'yan greri ("Hmayilneri") gelarvestakan hardarank'ə (15-rd daric' minčev 1659 t'vakan)* [Artistic Decoration of Scroll Shaped Amulets (from the 15th century till 1659)], PhD thesis, Yerevan, 2013, p. 71:

²⁸ The present study was made possible through a grant provided by New Europe College (Institute of Advanced Study, Bucharest) during the academic year 2013–2014 to the co-author of the article – Lusine Sargsyan. We are grateful to the entire staff of the New Europe College, and also our gratitude to bishop Datev Hakobyan – the leader of the Armenian Apostolic Patriarchate in Romania, Dr. Paola Ivan – the director of National Archives in Cluj-Napoca and Mr. Valentin Dalalau – the librarian, Prof. dr. Doru Radosav – the director of "Lucian Blaga" Central University Library in Cluj-Napoca and Ms. Judit Kolumban – the librarian, for their willingness and support.

1

Library of the Dudean Cultural House, Bucharest

Ms. n. 17

AMULET IN SCROLL

XVIIIth century

OWNER: Yunan.

MATERIAL: paper. SIZE: 347×8 cm. WRITING: one column (6 cm). SCRIPT: notrgir.

ILLUMINATION: Colors: red, green, orange, rosy, black, bronze (partly missing).

STATE: Satisfactory. The manuscript is incomplete and there are losses at the beginning and at the end. The edges of the Amulet are worn. There are noticeable losses at the edges of the beginning of the Amulet.

CONTENTS AND ILLUMINATIONS

///

I. The Lord

Note: The upper part of the miniatur is lost.

1. [Prayer of Nerses Shnorhali – “In faith I confess” (Fond of Gherla, National Archives of Cluj-Napoca, Ms. n. 20+21, 1.)]... **To the servant of the God Yunan. To Martirōs** (XVIII century, notrgir).

[Աղօթք տեսնն Ներսէս հայրապետի ասացեալ - Հաւատով խոստովանիմ եւ երկիր պագանեմ... (Կղուժ-Նապոկայի Ազգային Արխիւ, Հ^{մր} 20+21, Ա.)]/// Պահապան ամենայ[ն]ի Զրիստոս աջ հովանի լիցի ի վերայիմ... եւ ամենայն սրբոցն քոց՝ երկնաւորաց եւ երկրաւորացն, եւ քեզ փառք, երկիրպագութիւն Հօր եւ Որդոյ եւ Հոգոյն Սրբոյ: **Ծառայիս Աստուծոյ Յունանին: Մարտիրոսին** (ԺԸ. դար, նոտրգիր):

II. The Lord

III. 6 apostles

IV. The Lamb of God

V. 6 apostles

Note: The miniatures II-V are into the circles. The apostols are binary in every line. The parts, which are out of circles, are decorated with flowers.

VI. The Crucifixion

2. Prayer against the spells of demons and witches and sects, and for the successful judgment and pleasure and lucky ...

Աղօթք վասն կապանաց դիւաց եւ կախարդաց եւ աղանդաւորաց եւ վասն դատաստի (=դատաստանի) աջողելոյ եւ վասն քաղցրութեան եւ ես քախութեան (=երեսրախտութեան) – Թագաւոր հզօր, ապաւէն ծառաւելոց...

ծառայիս Աստուծոյ (անուն տեղը բաց, չլրացուած) օգնական եղիցի եւ պահապան եղիցի: Չար իշխանք հալածին... եւ ոչ ի նետէ, որ թռչի ի տուէ:

VII. Madonna with the Child Jesus in her arms

3. Prayer to the Holy Madonna... **Help and protect, health and treatment: and the pain and the illness, the fever and the calenture of the servant of the God have gane out** (XIXth century, notrgir).

Աղօթք սուրբ կոյս Մարիամ Աստուածածնին - Աստուածածին ամենօրին[եալ] զպաղատանս մեր ընկալ... առ բան Աստուած բարեխօս լեր, ի փորձանաց զմեզ փրկել ծառայիս Աստուծոյ: **Օգն<ն>ական եւ պահապան եղիցի, բրժկություն եւ առողջություն եւ խափանեաւ զգաւս եւ զհիւանդությունս, զջերմն եւ զտենտրն ծառային Աստուծոյ** (ԺԹ. դարի սկիզբ, նոտրգիր):

VIII. Saint John the Baptist

4. Prayer to John the Baptist

Աղօթք սրբոյն Յովանու Կապապետին – Այլեւ բարեխաւսութեամբ սրբոյն Յովանու Կարապետին, Մովսէսի, Ահարոնի... Մաղաքիայ, Դանիէլի եւ ամենայն սուրբ մարգարէիցն ծառայիս Աստուծոյ (անուն տեղը բաց, չլրացուած):

IX. Saint Stephan Protomartyr

5. Prayer to Saint Stephan Protomartyr... **Help and protect, health and treatment to the servant of the God** (XIXth century, notrgir).

Աղօթք սրբոյն Ստեփանոսի նախալվկային - Ի քէն հայցեմք արտասուլայգին նախալվկայ Տեռն Արարչի... բարերանել զոյսն անքննին ծառայիս Աստուծոյ: **Օգնական եւ պահապան եղիցի, բրժկություն եւ առողջություն ծառայիս Աստուծու** (ԺԹ. դարի սկիզբ, նոտրգիր):

X. Saint Gregory the Illuminator

6. Prayer to Saint Gregory the Illuminator... **to the servant of the God Yunan. To Martiros** (XVIIIth century, notrgir).

Աղօթք սրբոյն Գրիգորի մերոյ Լուսաւորչին - Իսնդրեմք ի քէն հայր պատուական՝ Լուսաւորիչ ազգի մարդկան... եւ բարին առաջնորդեալ ծառայիս Աստուծոյ **Յունանին: Մարտիրոսին** (ԺԸ. դար, նոտրգիր):

Note: The units 3–6 and the miniatures VII–X are into the circles. The parts, which are out of circles, have vegetal decorations.

XI. The sacrifice of Isaac

7. Prayer of Saint Abraham and to the Lord's saint signs... **to the servant of the God Yunan. Be protect to the servant Martiros** (XVIIIth century, notrgir).

Աղօթք սուրբ Հօրն Աբրահամու եւ սուրբ նշանացն Քրիստոսի Աստուծոյ մերոյ - Եւ էառ Աբրահամ գորդին իւր՝ զՍահակ եւ տարաւ զենելիս իւր... եւ հանգաւ խաղաղութեամբ ի Քրիստոս: Բարեխաւսութեամբ նահայպետին՝ հաւրն մերում Աբրայիսամու, պահեայ եւ փրկեայ զծառայս Աստուծոյ (անուն տեղը բաց, չլրացուած) օգնական եղիցի եւ պահապան, ամենայն չարէ պահեսցէ Տէր Աստուած զծառայն. ամէն:

– Բարեխաւսութեամբ սուրբ Աստուածածնին, սուրբ նշանացն Քրիստոսի Աստուծոյ մերոյ, բարեխոսեայ Քրիստոս վասն ազգի մարդկան... եւ այլ ամենայն սուրբ նշանացն, որք ընդհանիր տիեզերս ցեն սոցին սուրբ աղօթիք եւ արժանաւորք աղօթիքն ողորմեայ Քրիստոս Աստուած ծառայիս Աստուծոյ **Յունանին**: *Ծառայիս Մարտիրոսին պահապան* (ԺԸ. դար, նոտրգիր):

Note: The unit 7 consists of 2 prayers, which are written in slanting-intersecting lines, except the title and the end of second prayer. The rhombuses, which are emerged from the slanting-intersecting lines, are decorated with vegetal ornaments.

XII. Archangel Gabriel takes the soul of the deceased

9. Prayer for the protection of Archangels... **to the servant of the God Yunan...**

Աղօթք հրեշտակաց պահպանութեան – Գաբրիէլ, Միքայէլ, Ռայփայէլ, Դակուէլ, Աթանիէլ... ծառայիս Աստուծոյ **Յունանին**... եւ այլոց սուրբ թագաւորացն եւ աստուածայէր իշխանացն բարեխաւսութեամբն պահեայ եւ փրկէյն գծառայս Աստուծոյ (անուն տեղը բաց, չըացուած):

10. Prayer for the travelers

Աղօթք վասն ճանապարհորդաց – Կենդանայմել, Կենդանայմել, որ էք ըսպասաւորք Աստուծոյ... եւ շահաւոր արարէք սմայ անուամբ Հոր եւ Որդոյ եւ Հոգոյն Սրբոյն աժ (=այժմ) եւ միշտ եւ աւիտեանս աւիտենից. ամեն, ծառայիս Աստուծոյ (անուն տեղը բաց, չըացուած):

11. [Prayer against the evil fear and the evil tangle (Fond of Gherla, National Archives of Cluj-Napoca, Ms. n. 20+21, 15.)]

[Աղօթք չար նագարի եւ չար լեզուի. ամեն (Կրուժ-Նապոկայի Ազգային Արխիւ, Հ^տ 20+21, ԺԵ.)] – Հրանիւթ, Հրայփայլ, Հրատն, Համատուն, Հմայկեզ, որ էք ըսպասաւորս Աստուծոյ... եւ չար զգայարանքն պատառի եւ խաւար դառնայ ի դիմաց ծառայիս Աստուծոյ (անուն տեղը բաց, չըացուած) գնայական (=օգնական) եւ պահապան եղիցի. ամեն:

12. Prayer for the childbirth

Աղօթք զավակ ծնանելոյ – Նայեայ զաղաչանս ծառայիս քո եւ ախաղնոյս... եւ որպէս բժշկեր զջուրն առ Եղիսայի մարգարէի եւ տուր զաւակ ծառայիս Աստուծոյ **Յունանին**:

XIII. Saint George on horseback slaying the dragon

13. Prayer to Saint George the general... **save the servant of the God Yunan.**

Աղօթք սրբոյն Գեւորքայ զօրաւարին – Բարեխոսութեամբ սուրբ զօրաւարացն՝ սրբոյն Գեւորքայ զօրաւարին եւ Մեռկեռիոսի զինայորին... եւ Խարիթեանցն եւ ալ (=այլ) ամեն սրբոց բարեխոսութեամբն պահեայ եւ փրկեայ գծառայս Աստուծոյ **Յունանին**:

14. These are the names of angels... **to the servant of the God Hunan.**

Այս են անուանք հրեշտակաց – Սարսիէլ, Սարմիէլ, Գուրիէլ, Գանձիէլ, Սեդրաք, Միսաք, Միսայէլ, Էզեկիայ, Գանձիայ, Սարմի, Ուրիէլ, Տածիէլ, ուր աս (=այս) անուանքս յիշվի, անդ ոչ մերձենայմք ի ծառան Աստուծոյ **Յունանին**:

15. Prayer against the evil fear and the evil tangle... **from the servant of the God Yunan...**

Աղօթք չար նազարի եւ չար լեզուի – Տէր Աստուած մարդայսէր, մարդասիրի Հօր Որդի... ի ծառայս Աստուծոյ **Յունանին**... եւ ամենայն թիւնաւորաց պահեայ եւ փրկեայ զծառայս Աստուծոյ (անուն տեղը բաց, չըրացուած):

16. Prayer for headache and pain in eyes... **the servant of the God Yunan.**

Աղօք գլխայցաւի եւ աչաց ցաւի – Գայր զեւս մի Որդանայն եւ բերէր ծառ մի գեղեցիկ եւ պատուական... ՅԿԵ. (365) ցեղ ցաւի, զոր ազատեալ եղիցի ծառայիս Աստուծոյ **Յունանին**:

XIV. Saint Sargis on horseback

17. Prayer to Saint Sargis the general and his son Martiros... **To the servant of the God Yunan. Melk"on** (XVIIIth century, notrgir).

Աղօթք սուրբն Սարգսի զօրայվարին եւ որդոյ նորայ՝ Սարտիրոսին – Երջանիկ մեծ զաւրական եւ Քրիստոսի յաղթող վկան... հան զնոսա ի չար կապից մեծ գերեհան սուրբդ, Հօրն փառօք Որդոյն պատիւ եւ Սուրբ Հոլոյն այժմ յաւիտեանս յաւիտենից. ամէն: Ծառայիս Աստուծոյ **Յունանին: Մեղօն** (ԺԸ. դար, նոսրգիր):

XV. A Saint chides the demon

Note: The upper part is preserved.

/// (continuation is lost).

ANNOTATION: At the beginning of versum: "XVIII".

2

Special collection, "Lucian Blaga" Central University Library, Cluj-Napoca
Amulet without inventory number
AMULET IN SCROLL

XVIIIth century

OWNER: Yovsēp'.

MATERIAL: paper. SIZE: 364×9 cm. WRITING: one column (6,8 cm).
SCRIPT: notrgir.

ILLUMINATION: Colors: red, blue, green, yellow, orange, rosy, black and bronze (partly missing).

STATE: Satisfactory. The manuscript is incomplete and there are losses at the beginning and at the end. The paper is changed its color and yellowished from moisture. The manuscript was renovated in XIXth century by gluing a white cloth along the length of versum.

CONTENTS AND ILLUMINATIONS

///

1. [Prayer of Nerses Shnorhali – “In faith I confess” (Fond of Gherla, National Archives of Cluj-Napoca, Ms. n. 20+21, 1.)]... Protect your servant **Yovsēp’**.

[Աղօթք տեսնն Ներսէս հայրապետի ասացեալ - Հաւատով խոստովանիմ եւ երկիր պագանեմ... (Կրօժ-Նապոկայի Ազգային Արխիւ, Հ^{մր} 20+21, Ա.)]/// ը[ն]դունել ի քէն զինդրուածս իմ եւ ողորմեայ: Հայր երկնաւոր... եւ ամենայն սրբոց քոց՝ երկնաւորաց եւ երկրաւորաց, բարեխօսութեամբն պահեա՛, Տէր Աստուած, զծառայս քո **Յովսէփին**:

2. Prayer for protection and for getting rid from all the evil enemies of the servant of the God [**Yovs ēp’**] *Mariam* (is written upon the name of the first owner, XVIII century, notrgir)... to [**Yovsēp’**] *Mariam* (is written upon the name of the first owner, XVIIIth century, notrgir).

Աղօթք պահպանութեան եւ ամենայն չար թշնամեացն ազատութեան ծառայն Աստուծոյ **[Յովսէփին] Մարիամի** (գրուած ստացողի անուան վրա, ԺԸ. դար, նոտրգիր) – Տէր մեր եւ փրկիչ Յիսուս Զրիստոս՝ Հօր նառագա[յ]թ եւ լոյս փառաց... անճառ լոյսով զարդարեայ զծառայս քո **[Յովսէփին] Մարիամն** (գրուած ստացողի անուան վրա, ԺԸ. դար, նոտրգիր) յամենայն փորձանաց. ամէն:

I. The Lord

II. 12 saints (apostles and evangelists)

Note: The miniatures I–II are into the circles. The saints are binary in every line. Those parts which are out of circles have vegetal decorations.

3. Thanks giving to the apostles of the Lord for protection of the servant of the God [**Yovsēp’**] *Mariam* (is written upon the name of the first owner, XVIIIth century, notrgir)... [**Yovsēp’**] *Mariam* (is written upon the name of the first owner, XVIIIth century, notrgir). Ame[n].

Մաղթանք սրբոց առաքելոցն Զրիստոսի վասն պահպանութեան ծառային Աստուծոյ **[Յովսէփին] Մարիամի** (գրուած ստացողի անուան վրա, ԺԸ. դար, նոտրգիր) – Բարեխօսութեամբ սրբոց առաքելոցն Պետրոսի եւ եւ Պողոսի, Յոհաննու եւ Յակոբայ... եւ այլ ամենայն սրբոց բարեխօսութեամբն պահեայ, Տէր, զծառայս քո **[Յովսէփին] Մարիամին** (գրուած ստացողի անուան վրա, ԺԸ. դար, նոտրգիր). ամէ[ն]:

4. Gospel of St. John (1: 1–17) for protection of the servant of the God [**Yovsēp’**] *Mariam* (is written upon the name of the first owner, XVIIIth century, notrgir), *And Xacik* (on the right margin, XIXth century, notrgir)...

Սրբոյ Աւետարանս Յոհաննու (Ա. 1–17) վասն պահպանութեան ծառայս Աստուծոյ **[Յովսէփին] Մարիամին** (գրուած ստացողի անուան վրա, ԺԸ. դար, նոտրգիր), **Եւ խաչիկին** (աջ լուսանցքում, ԺԹ. դար, նոտրգիր) – Ի սկզբանէ էր բան, եւ բանն էր առ Աստուած... շնորհք եւ նշմարտութիւն ի ձեռն Յիսուսի Զրիստոսի եղեն:

5. Prayer for fever's treatment to the servant of the God **Y[ovsē]p', to Mariam** (is written upon the name of the first owner, XVIIIth century, notrgir), **And to Xaçik** (on the right margin, XIXth century, notrgir)... **to Mariam** (is written upon the name of the first owner, XVIIIth century, notrgir), **And to Xaçik** (XIXth century, notrgir)... Amin.

Աղօթք վասն [ջ]երմի բժշկութեան ծառային Աստուծոյ **Յ[ովսէ]փին Մարիամին** (գրուած ստացողի անուան վրա, ԺԸ. դար, նոտրգիր), **Եւ խաչիկին** (աջ լուսանցքում, ԺԹ. դար, նոտրգիր) – Տէր Աստուած, որ գրած ես եւ ողորմած... եւ խափանեայ զգալս եւ զհիւվանդութիւնս եւ զջերմն ի ծառայէն Աստուծոյ **Մարիամին** (գրուած ստացողի անուան վրա, ԺԸ. դար, նոտրգիր), **Եւ խաչիկին** (ԺԹ. դար, նոտրգիր), օգնական եւ պահապան եղիցի, յամենայն չարէ փրկեսցէ. ամէն:

III. Madonna with the Child Jesus in her arms

6. [Prayer to the Holy Madonna (Fond of Gherla, National Archives of Cluj-Napoca, Ms. n. 20+21, 5.)]

2. [Աղօթք սուրբ կոյս Մարիամ Աստուածածնին (Կլուժ-Նապոկայի Ազգային Արխիւ, Հ^մ 20+21, Ե.)] - Աստուածածին ամէնօրինեայ զպաղատանքս մեր ընկալ... առ բանն Աստուած բարէխօս լեր, ի փորձութեանց զմեզ փրկել:

IV. Saint Stephan Protomartyr

7. [Prayer to Saint Stephan Protomartyr (Fond of Gherla, National Archives of Cluj-Napoca, Ms. n. 20+21, 7.)]

[Աղօթք սրբոյն ըՍտեփաննոսի նախավկային (Կլուժ-Նապոկայի Ազգային Արխիւ, Հ^մ 20+21, Է.)]- Ի քէն հայցեմք արտասուլայզին նախայվկայ Տեառն Արարչին... բարեբանել զոյսն անքն<ն>ին:

V. Saint John the Baptist

8. [Prayer to John the Baptist]

[Աղօթք սրբոյն Յովաննու Մկրտչին] – Թագաւորին, երկնաւորին, երկրպագօղ ի յարգանդին... այլ միշտ հոգով լիցուք արթուն:

VI. Saint Gregory the Illuminator

9. [Prayer to Saint Gregory the Illuminator (Fond of Gherla, National Archives of Cluj-Napoca, Ms. n. 20+21, 8.)]

[Աղօթք սրբոյն Գրիգորի Լուսաւորչին (Կլուժ-Նապոկայի Ազգային Արխիւ, Հ^մ 20+21, Ը.)] - Խնդրեմք ի քէն հայր պատուական՝ լուսաւորիչ ազգի մարդկան... ի բանաարկուէն զմեզ թաբեայ եւ ի բարին առաջնորդեայ:

Note: The units 6–9 and the miniatures III-IV are into the circles. The parts, which are out of circles, have vegetal decorations.

VII. The sacrifice of Isaac

10. [Prayer of Saint Abraham and to the Lord's saint signs (Fond of Gherla, National Archives of Cluj-Napoca, ms. n. 20+21, 11.)]... **to Mariam** (is written upon the name of the first owner, XVIIIth century, notrgir), **And to Xaçik** (XIXth century, notrgir).

[Աղօթք սուրբ Հօրն Աբրահամու եւ սուրբ նշանացն Քրիստոսի Աստուծոյ մերոյ (Կլուժ-Նապոկայի Ազգային Արխիւ, Հ^մ 20+21, ԺԱ.)] - Եւ

առեալ Արրահամ զորդին իւր՝ Իսահակ եւ տարաւ ի զենելիս... հանգեալ խաղաղութեամբ ի Քրիստոս: Բարէխօսութեամբ սուրբ հօրն Արրահամու եւ Սահակայ պահեա, Տէր, զժառայս **Մարիամին** (գրուած ստացողի անուան վրա, ԺԸ. դար, նոտրգիր), **Եւ խաչիկին** (ԺԹ. դար, նոտրգիր):

– Բարէխօսութեամբ սուրբ եւ ա[ստուա]ծային նշանացն Քրիստոսի Աստուծոյ մերոյ, որ անբարբառ բարէխօս էր Քրիստոսի վասն ազգի մարդկան... եւ այլ ամենայն սուրբ նշանացն Քրիստոսի Աստուծոյ, զօրութեամբ եւ բարէխօսութեամբ պահեալ, Տէր, զժառայս քո յամենայն փորձանաց. ամէն:

Note: The unit 10 consists of 2 prayers, which are written in slanting-intersecting lines. The rhombuses, which are emerged from the slanting-intersecting lines, are decorated with vegetal ornaments.

VIII. Saint Sargis and his son Martiros on horseback

11. Prayer to Saint Sargis the general for protection of the servant of the God *Mariam* (is written upon the name of the first owner, XVIIIth century, notrgir), *And to Xacik* (on the right margin, XIXth century, notrgir)...

Մաղթանք սրբոյն Սարգսի զօրայ[վարին], վասն պահպանութեան ծառային Աստուծոյ **Մարիամին** (գրուած ստացողի անուան վրա, ԺԸ. դար, նոտրգիր), **Եւ խաչիկին** (աջ լուսանցքում, ԺԹ. դար, նոտրգիր) – Երջանիկ մեծ զօրական եւ Քրիստոսի յաղոթող վկայն... սուրբոյ Սարգիս ի մեզ գրած, մատայ զձայն մեր մաղթանաց առ ողորմած Քրիստոս Աստուած, որ է օրհնեալ իւր արարած:

12. Prayer for pleasure and lucky to the servant of the God *Mariam* (is written upon the name of the first owner, XVIIIth century, notrgir), *And to Xacik* (XIXth century, notrgir)...

Աղօթք քաղցրութեան եւ երեսբաղթութեան ծառային Աստուծոյ **Մարիամին** (գրուած ստացողի անուան վրա, ԺԸ. դար, նոտրգիր), **Եւ խաչիկին** (ԺԹ. դար, նոտրգիր) – Յանժամ բացան երկինք եւ իջին ԿԶ. (66) հրեշտակք եւ ունէին ի ձեռս իւրեանց ԿԶ. (66) բանալիք: Հրամայեաց Տէրն մեր Յիսուս Քրիստոս եւ ասէ՛՝ ո՛ւր երթայք: Պատասխանի// (շարունակութիւնը թափուած):

Note: Only the title and 5 lines of the text is preserved.

///(continuation is lost).

3

Fond of Gherla, National Archives of Cluj-Napoca

Ms. n. 20+21

AMULET IN SCROLL

XVIIIth century

OWNER: Malxas.

MATERIAL: paper. SIZE: 449 (178+271) × 7,5 cm. WRITING: one column (6 cm). SCRIPT: notrgir.

ILLUMINATION: Ornamented letters: vegetal (9), geometric (5). Colors: red, blue, green, orange, rosy, gray, silver.

STATE: Satisfactory. The manuscript is incomplete and there are losses at the beginning and at the end. The edges of the beginning of the Amulet are worn.

CONTENTS AND ILLUMINATIONS

///

I. Nerses Shnorhali (IV the Grocious)

Note: The upper part of the miniature is lost.

1. Prayer of Nerses Shnorhali – “In faith I confess”... To the servant of the God **Malxas** (the name of the first owner is deleted by ink-line), *To Xacatur* (XVIIIth century, notrgir)... Amen.

Աղօթք տեսնոն Ներսէս հայրապետի ասացեալ - Հաւատով խոստովանիմ եւ երկիր պագանեմ... եւ ամենայն երկնային զօրացն եւ քեզ վայել է փառք, իշխանութիւն անբաժանելի Սուրբ Երրորդութիւն եւ միաճնութիւն այժմ եւ միշտ եւ յաւիտեանրս յաւիտենից. ամէն: Ծառայիս Աստուծոյ **Մալխասին** (անունը թանաքագծով ջնջած), *Խաչատուրին* (ԺԸ. դար, նոտրգիր) օգնական եղիցի եւ պահապան ամենայն չարէ, պահեցէ յերեւելի եւ յաներեւոյթ թշնամոյն պահեցէ, Տէր Աստուած. ամէն:

II. The Lord

III. 6 apostles

IV. The Lamb of God

V. 6 apostles

Note: The miniatures II–V are into the circles. The apostols are binary in every line. The parts, which are out of circles, have vegetal decorations.

2. Prayer for protection from the evil fear and the evil tangué... to the servant of the God **Malxas**, *To X[a]c[aj]tur* (XVIIIth century, notrgir)...

Աղօթք չար նազարի եւ չար լեզւի պահպանութեան – Որպէս Հայր Աստուած առաքումն Որդոյ իւրոյ քաղցրացաւ եւ Որդին ի փրկութեան մարդկան քաղցրացաւ... եւ նոքայ հնազանդ լինին ծառայիս Աստուծոյ **Մալխասին**, *Խ[ա]չ[ա]տուր[ի]ն* (ԺԸ. դար, նոտրգիր) օգնական եղիցի եւ պահապան ամենայն չարէ, պահեցէ յերեւելի եւ յաներեւոյթ թշնամոյն պահեցէ. ամէն:

3. Prayer against the evil fear and the evil tangué... to the servant of the God **Malxas** (the name of the first owner is deleted by ink-line), *To Xacatur* (XVIIIth century, notrgir)...

Աղօթք չար նազարեւ(=ի) եւ չար լեզւի – Յանուն Աստուծոյ ամենակալին եւ ինն դասուց հրեշտակաց նորա... ծառայիս Աստուծոյ **Մալխասին** (անունը թանաքագծով ջնջած), *Խաչատուրին* (ԺԸ. դար, նոտրգիր)... Աստուած, օգնել ինձ նայեաց եւ, Տէր, ընկերել ինձ փութայ:

VI. The Crucifixion

[N 21] 4. Prayer against the spells of demons and witches and sects, and for the successful judgment and pleasure and lucky... to the servant of the God **Malxas** (the name of the first owner is deleted by ink-line), *To Xacatur* (XVIIIth century, notrgir)...

Հ^մ 21| Աղօթք վասն կապանաց դիւաց եւ կախարդաց եւ աղանդաւորաց եւ վասն դատաստանի աշողելոյ եւ վասն քաղցրութեան եւ երեսբախտութեան. ամէն – Թագաւոր հզօր, ապաւէն ծարաւելոց... ծառայիս Աստուծոյ **Մալխասին** (անունը թանաքագծով ջնջած) *Խաչատուրին* (ԺԸ. դար, նոտրգիր) օգնական եղիցի եւ պահապան ամենայն չարէ պահեսցէ: Չար իշխանք հալածին... եւ ոչ ի նետէ, որ թռչի ի տուէ:

VII. Madonna with the Child Jesus in her arms

5. Prayer to the Holy Madonna... the servant of the God **Malxas** (the name of the first owner is deleted by ink-line). Amen. *Xacatur* (XVIIIth century, notrgir).

Աղօթք սուրբ կոյս Մարիամ Աստուածածնին - Աստուածածին ամենաւրինեալ ըզպադատանքս մեր ընկալ... առ բանն Աստուած բարեխօս լեր, ի փորձանաց զմեզ փրկել ծառայիս Աստուծոյ **Մալխասին** (անունը թանաքագծով ջնջած). ամէն: *Խաչատուրին* (ԺԸ. դար, նոտրգիր):

VIII. Saint John the Baptist

6. Prayer to John the Baptist... *Xacatur* (XVIIIth century, notrgir).

Աղօթք սրբոյն Յովաննու Կարապետին. ամէն – Այլեւ բարեխօսութեամբ սրբոյն Յովաննու Կարապետին, Մովսէսի, Ահարոնի... Մաղաքիայ, Դանիէլի եւ ամենայն սուրբ մարգարեիցն պահեա՛ եւ փրկեա՛ *Խաչատուրին* (ԺԸ. դար, նոտրգիր):

IX. Saint Stephan Protomartyr

7. Prayer to Saint Stephan Protomartyr

Աղօթք սրբոյն ըՍտեփաննոսի նախավկային - Ի քէն հայցեմք արտասոււազին նախավկայ Տեառն Արարչին... բարեբանել զոյսն անքն<ն>ին:

X. Saint Gregory the Illuminator

8. Prayer to Saint Gregory the Illuminator

Աղօթք սրբոյն Գրիգորի Լուսաւորչին - Խընդրեմք ի քէն հայր պատուական՝ լուսաւորիչ ազգի մարդկան... ի բանսարկուէն զմեզ փրկեա եւ ի բարին առաջնորդեա:

9. Prayer for protection... the servant of the God **Malxas** (the name of the first owner is deleted by ink-line), *To Xacatur* (XVIIIth century, notrgir)...

Աղօթք պահպանութեան – Հայր Սուրբ սրբեա զիս, Որդի Սուրբ պահեալ զիս... զի ընդ հրեշտակըս քո աւրինեմք ըզքեզ. ծառայիս Աստուծոյ **Մալխասին** (անունը թանաքագծով ջնջած), *Խաչատուրի* (ԺԸ. դար, նոտրգիր) օգնական եղիցի եւ պահապան ամենայն չարէ պահեսցէ յերեւելի եւ յաներեւոյթ թշնամոյն <պահեսցէ յերեւելի եւ յաներեւոյթ թշնամոյն>. ամէն:

10. Prayer for protection

Աղօթք պահպանութեան – Տէր Յիսուս, դու ես օգնական իմ... զի դու, Տէր, կարող ես ամենայնի եւ քո են փառք եւ զօրութիւն այժմ եւ անվաղնան յաւիտեանս. ամէն:

Note: The units 5–10 and the miniatures VII–X are into the circles (The units 9–10 in binary). The parts, which are out of circles, have vegetal decorations.

XI. The sacrifice of Isaac

11. Prayer of Saint Abraham and to the Lord's saint signs... the servant of the God **Malxas** (the name of the first owner is deleted by ink-line), *Xacatur* (XVIIIth century, notrgir), help him. Amen.

– ... to the servant of the God **Malxas** (the name of the first owner is deleted by ink-line), *To Xacatur* (XVIIIth century, notrgir), help him and protect. Amen.

Աղօթք սուրբ Հօրն Աբրահամու եւ սուրբ նշանացն Քրիստոսի Աստուծոյ մերոյ - Եւ էառ Աբրահամ գորդին իւր՝ զՍահակ եւ տարաւ զենելիս իւր... եւ հանգեաւ խաղաղութեամբ ի Քրիստոս: Բարեխօսութեամբ նահապետին՝ հօրն մերում Աբրահամու, պահեա եւ փրկեա զձառայս Աստուծոյ **Մալխասին** (անունը թանաքագծով ջնջած), *Խաչատուրին* (ԺԸ. դար, նոտրգիր) օգնական եղիցի. ամէն:

– Բարեխօսութեամբ եւ աստուածային սուրբ նշանացն Քրիստոսի Աստուծոյ մերոյ եւ անբարբառ բարեխօսացս Քրիստոսի վասն ազգի մարդկան... եւ այլ ամենայն սուրբ նշանացն, որք ընդհանիւր տիեզերս իցեն սոցին սուրբ եւ արժանաւոր աղօթիքն ողորմեա՝ Քրիստոս Աստուած ծառայիս Աստուծոյ **Մալխասին** (անունը թանաքագծով ջնջած), *Խաչատուրին* (ԺԸ. դար, նոտրգիր) օգնական եղիցի եւ պահապան. ամէն:

Note: The unit 11 consists of 2 prayers, which are written in slanting-intersecting lines, except the end of second prayer. The rhombuses, which are emerged from the slanting-intersecting lines, are decorated with vegetal ornaments.

XII. Archangel Gabriel takes the soul of the deceased

12. Prayer for the protection of Archangels... to the servant of the God **Malxas** (the name of the first owner is deleted by ink-line), *To Xacatur* (XVIIIth century, notrgir), help him and protect, keep out from the all evils. Amen.

Աղօթք հրեշտակաց պահպանութեան – Գաբրիէլ, Միքայէլ, Ռաֆայէլ, Դակուէլ, Աթանիէլ... չորանայ եւ փայտ դառնայ ի դիմաց ծառայիս Աստուծոյ **Մալխասին** (անունը թանաքագծով ջնջած), *Խաչատուրին* (ԺԸ. դար, նոտրգիր) օգնական եղիցի եւ պահապան, ամենայն չարէ պահեացէ. ամէն:

13. These are the names of angles, those protect from the all kinds of evils... to the servant of the God **Malxas**, help him and protect. Amen.

Այս են անուանք հրեշտակաց, որ պահեն ամենայն չարէ. ամէն – Սարսիէլ, Սարազմիէլ, Գուրիէլ... ուր այս անուանքս յիշեն, անդ ոչ մերձենամք ի ծառայն Աստուծոյ **Մալխասին**, օգնական եղիցի եւ պահապան. ամէն:

14. Prayer for the travellers... to the servant of the God **Malxas** (the name of the first owner is deleted by ink-line), *To Xacatur* (XVIIIth century, notrgir)...

ԺԴ. Աղօթք վասն ճանապարհորդաց. ամեն – Կենդանայմէ, Կենամայմէ, որ էք ըսպասաւորք Աստուծոյ, դուք ճանապարհորդակից լերուք ծառայիս Աստուծոյ **Մալխասին** (անունը թանաքագծով ջնջած) **Խաչատուրին** (ԺԸ. դար, նոտրգիր)... եւ շահաւոր արարէք սմայ անուամբ Հօր եւ Որդոյ եւ Հոգոյն Սրբոյն այժմ եւ միշտ եւ յաւիտեանս յաւիտենից. ամեն:

15. Prayer against the evil fear and the evil tangle... to the servant of the God **Malxas**... the servant of the God **Xaçatur** (XVIIIth century, notrgir), help him and protect. A[men].

Աղօթք չար նազարի եւ չար լեզուի. ամեն – Հրանիւթ, Հրափայլ, Հրատն, Համատուն, Համակէզ, որ էք ըսպասաւորք Աստուծոյ... ծառայիս Աստուծոյ **Մալխասին**... եւ չար զգայարանքն պատառի եւ խաւար դառնա ի դիմաց ծառայիս Աստուծոյ **Խաչատուրին** (ԺԸ. դար, նոտրգիր) օգնական եղիցի եւ պահապան. ա՛:

16. Prayer for the childbirth... and give a child to the servant of the God **Malxas** (the name of the first owner is deleted by ink-line), **To Xaçatur** (XVIIIth century, notrgir), help him and protect, keep out from the all evils. Amen.

Աղօթք վասն զաւակ ծնելոյ. ամեն – Նայեայ յաղաչանս ծառայիս քո եւ աղախնոյս... եւ որպէս բժշկեցեր զջուր առ Եղիիւ մարգարէիւ եւ տուր զաւակ զծառայիս Աստուծոյ **Մալխասին** (անունը թանաքագծով ջնջած), **Խաչատուրին** (ԺԸ. դար, նոտրգիր), օգնական եղիցի եւ պահապան, ամենայն չարէ պահեցէ. ամեն:

XIII. Saint George on horseback slaying the dragon

17. Prayer to to Saint George the general... to the servant of the God **Malxas** (the name of the first owner is deleted by ink-line), **To Xaçatur** (XVIIIth century, notrgir)... the servant of the God **Malxas** (the name of the first owner is deleted by ink-line), **Xaçatur** (XVIIIth century, notrgir), help him and protect. Amen.

Աղօթք սրբոյն Գեորգայ զօրավարին – Բարեխօսութեամբ սուրբ զօրավարացն՝ սրբոյն Գեորգայ զօրավարին եւ Մեռկեռիոսի զինաւորին... զծառայս Աստուծոյ **Մալխասին** (անունը թանաքագծով ջնջած), **Խաչատուրին** (ԺԸ. դար, նոտրգիր)... եւ այլոց սուրբ թագաւորացն եւ աստուածաւեր իշխանացն բարեխօսութեամբն պահեա՛ եւ փրկեա՛ զծառայս Աստուծոյ **Մալխասին** (անունը թանաքագծով ջնջած), **Խաչատուրին** (ԺԸ. դար, նոտրգիր), օգնական եղիցի եւ պահապան. ամեն:

18. Prayer against the evil fear and the evil tangle... the servant of the God **Malxas** (the name of the first owner is deleted by ink-line), **Xaçatur** (XVIIIth century, notrgir), help him and protect. Amen.

Աղօթք չար նազարի եւ չար լեզուի – Տէր Աստուած մարդայսէր, մարդասիրի Հօր Որդի... եւ ամենայն թիւնաւորաց պահեա՛ եւ փրկեա՛ զծառայս Աստուծոյ **Մալխասին** (անունը թանաքագծով ջնջած), **Խաչատուրին** (ԺԸ. դար, նոտրգիր), օգնական եղիցի եւ պահապան. ամեն:

19. Prayer for headache and pain in eyes... the servant of the God **Malxas** (the name of the first owner is deleted by ink-line), **Xaçatur** (XVIIIth century, notrgir), help him and protect. Amen.

Աղօթք գլխացաւի եւ աչաց ցաւի – Գայր զետն ի Յորդանան եւ բերեր ծառ մի գեղեցիկ եւ պատուական... ՅԿԵ. (365) ցեղ պիղծ ցաւոց, զոր ազատեալ եղիցի ծառայիս Աստուծոյ **Մախասին** (անունը թանաքագծով ջնջած), **Խաչատուրին** (ԺԸ. դար, նտորգիր), օգնական եղիցի եւ պահապան. ամէն:

XIV. Saint Sargis on horseback

20. Prayer to Saint Sargis the general

Աղօթք սուրբն Սարգսի զօրավարին – Երջանիկ մեծ զօրական եւ Քրիստոսի յաղթող վկայն... սուրբը Սարգիս ի մեզ գթայ, մա/// (շարունակութիւնը թափուած):

Note: Only the title and 14 lines of the text is preserved.

///(continuation is lost).

ANNOTATION: At the glued paper of the beginning of versum: “N 20”. At the beginning of versum: “T. 2470”. At the glued paper of the N 21’s beginning of versum: “N 21”.

TABLE OF THE TRANSMISSION FROM AMRENIAN

Ա ա – A a	Ծ ծ – C c	Ջ ջ – J j
Բ բ – B b	Կ կ – K k	Ռ ռ – R r
Գ գ – G g	Հ հ – H h	Ս ս – S s
Դ դ – D d	Ձ ձ – J j	Վ վ – V v
Ե ե – E e	Ղ ղ – L l	Տ տ – T t
Զ զ – Z z	Ճ ճ – Č č	Ր ր – R r
Է է – Ē ē	Մ մ – M m	Յ ջ – C’ c’
Ը ը – Ə ə	Յ յ – Y y	Ի լ – W w
Թ թ – T’ t’	Ն ն – N n	Փ փ – P’ p’
Ժ ժ – Ž ž	Շ շ – Š š	Զ ջ – K’ k’
Ի ի – I i	Ո ո – O o	Օ օ – Ō ō
Լ լ – L l	Չ չ – Č č	Ֆ ֆ – F f
Խ խ – X x	Պ պ – P p	Ու ու – U u

ABBREVIATIONS

Collections of Manuscripts

Dud. – Library of the Dudean Cultural House at Armenian Apostolic Patriarchat of Romania in Bucharest.

Cl., Univ. Lib. – Special collection, “Lucian Blaga” Central University Library, Cluj-Napoca.

Cl., Nat. Arch. – Fond of Gherla, National Archives of Cluj-Napoca.



Fig. 1. Detail: Madonna with the Child Jesus in her arms, Saint John the Baptist and Saint Stephan Protomartyr, XVIIIth century, Amulet in scroll, Dud. Ms. n. 17 (photo from the personal archive of Lusine Sargsyan).



Fig. 2. Detail: Archangel Gabriel takes the soul of the deceased, XVIIIth century, Amulet in scroll, Dud. Ms. n. 17 (photo from the personal archive of Lusine Sargsyan).



Fig. 3. Detail: Saint George on horseback slaying the dragon, XVIIIth century, Amulet in scroll, Dud. Ms. n. 17 (photo from the personal archive of Lusine Sargsyan).



Fig. 4. Detail: The Lord, 6 apostles, the Lamb of God and 6 apostles, XVIIIth century, Amulet in scroll, Cl. Nat. Arch., Ms. n. 20+21 (photo from the personal archive of Lusine Sargsyan).



Fig. 5. Detail: The Crucifixion, XVIIIth century, Amulet in scroll, Cl. Nat. Arch., Ms. n. 20+21 (photo from the personal archive of Lusine Sargsyan).



Fig. 6. Detail: Saint Gregory the Illuminator, XVIIIth century, Amulet in scroll, Cl. Nat. Arch., Ms. n. 20+21 (photo from the personal archive of Lusine Sargsyan).



Fig. 7. Detail: The sacrifice of Isaac, XVIIIth century, Amulet in scroll, Cl. Nat. Arch., Ms. n. 20+21 (photo from the personal archive of Lusine Sargsyan).



Fig. 8. Detail: The Lord, 12 saints (apostles and evangelists), XVIIIth century, Amulet in scroll, Cl., Univ. Lib., Amulet without an inventory number (photo from the personal archive of Lusine Sargsyan).



Fig. 9. Detail: Saint Sargis and his son Martiros on horseback, XVIIIth century, Amulet without an inventory number, Cl., Univ. Lib (photo from the personal archive of Lusine Sargsyan).



Fig. 10. Detail: Saint Sargis on horseback, XVIIIth century, Amulet in scroll, Cl. Nat. Arch., Ms. n. 20 + 21 (photo from the personal archive of Lusine Sargsyan).

BIBLIOGRAPHY

- Брокгаузь Ф. И., Ефрон И. А., *Энциклопедический словарь*, Том 42, Санкт Петербург, 1897.
- Брокгаузь Ф. И., Ефрон И. А., *Энциклопедический словарь*, Том 59, Санкт Петербург, 1900.
- Мещерская Е. Н., *Сирийские закленательные сборники из Матенадарана // Полестинский сборник*, Вып. 27, Ленинград, 1981.
- Agémian S., *Manuscrits arméniens illustrés dans les collections de Roumanie*, éditions Meridiane, Bucharest, 1982.
- C'uc'ak Mayr Ato' Surb Ejmiacni nor stac'vac je'agreri* [Catalogue of new received manuscripts of Mother See of Holy Ejmiacin], "Review Ejmiacin", 1952/D, p. 59–60; 1961/ŽB, p. 59; 1962/ Ө, p. 63; 1963/Е, p. 61–62; 1970/ ŽB, p. 58–59; 1971/Е, p. 61–62; 1971/ ŽA, p. 46; 1975/ŽA, p. 60–63.
- C'uc'ak hayeren je'agrac' Mxitarean Matenadaranin i Vienna* [Catalogue of Armenian manuscripts from the Library of Mkhitarist's in Vienna], composed by H. Voskean, Vienna, 1963, v. B (II).
- C'uc'ak hayeren je'agrac' Mxitarean Matenadaranin i Vienna* [Catalogue of Armenian manuscripts from the Library of Mkhitarist's in Vienna], composed by O. Sequelean, 1983, v. G (III), Vienna.
- Fejdit Frédéric, *Amulettes de l'Arménie chrétienne*, Venise, st. Lazare. 1986.
- Ghazaryan D., *Žapavenašev hmayilneri tpagir arajnekə* [The first printed example of amulets in scroll], Review Ejmiacin, 2013/Ө, p. 142–147:
- Ghazaryan D., *Pahpanut'yan greri ("Hmayilneri") gelarvestakan hardarank'ə (15-rd daric' minčev 1659 t'vakan)* [The artistic decoration of the letters of protection (Hmayils) from 15th century untill 1659]” trebuie înlocuit cu “[Artistic Decoration of Scroll Shaped Amulets (from the 15th century till 1659)], PhD thesis, Yerevan, 2013.
- Govrikean Gr., *Dransilvaniy hayoc' metropolisə kam nkaragir Kerla Hayak'atak'i i gir ev i patkers* [The Armenian Metropolis of Trasylvania or description of the Armenian city Gherla with letters and images], Vienna, 1896, p. 318–348.
- Hayeren armatakan bařaran* [Armenian root word dictionary], Hr. Acharyan, v. 3, Yerevan, 1977.
- Hayeren bac'atrankan bařaran* [Armenian explanatory dictionary], composed by St. Malkhaseanc, v. 3, Yerevan, 1944.
- Kévorkian R.-H., *Ter-Stépanian A., Manuscrits arméniens de la Bibliothèque nationale de France*, Catalogue, Paris, 1988.
- Qolanjyan S., *Řuminahay mtk'i ganřaran "Hay mřakuyti tunə"* [The intellectual treasury of Armenians from Romania], Review Ejmiacin, 1948/Е, october-november-december, p. 56–72:
- Qolanjyan S., *Mayr c'uc'ak hayeren je'agrac' Buxaresti "Hay mřakuyti tan" matenadaranani* [Mayr list of Armenian manuscripts from the library of “Armenian cultural house” in Bucharest], without type, Yerevan, 1948.
- Qolanjyan S., *Hamařot c'uc'ak hayeren je'agrac' Geřla Hajak'aghak'i* [Brief list of Armenian manuscripts of Gherla], Banber Matenadaran, v. 9, Yerevan, 1969, p. 433–485.
- Macler Fr., *Rapport sur une mission scientifique en Roumanie (Juin-Aout 1927)*, « Revue des études arméniennes », tome X, fascicule 1, Paris, 1930, p. 1–80.

- Macler Fr., *Manuscrits Arméniens de Transylvanie: Rapport sur une mission scientifique en Transylvanie (septembre–octobre, 1934)*, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1935.
- Nersessian Vrej Nerses, *A catalogue of the Armenian manuscripts in the British library acquired since the year 1913 and of collections in other libraries in the United Kingdom*, Vol. 1–2, London, 2012, vol. 2, pp. 1077–1110, vol. 1, plate XXVIII.
- Renoux Ch., *Notes sur quelques manuscrits arméniens de Roumanie*, « Revue des études arméniennes », tome XI, Paris, 1975–76, p. 173–178.
- Siruni H., *Manuscriptele armenesti din România*, Ararat, revista lunara ilustrata, Bucuresti, 1928, n. 45, p. 1–2; n. 46, p. 2–3; n. 47, p. 2.
- Siruni H., *Puk'reši hay arvesti c'uc'ahandesə* [Armenian Art exhibition in Bucharest], “Review Anahit, Pari”, 1930, september-october, p. 105–113.
- Ter-Vardanean G., *C'uc'ak Yarutiwn K'iwrtean havak'acoyi hayerēn žapawinajew jēragir hmayilneri* [List of Armenian amulets in scroll from the collection of Harutyun Kyurtean], “Review Ejmiacin”, 2013/G (III), p. 62–98.
- Voskean H., *C'uc'ak jēragrac' vor i Handēs Amsōreay: hayerēn jēragirner Keṛla Hayak'alak'i* [List of manuscripts in Handes Amsoreay: Armenian manuscripts of the Armenian city Gherla], Vienna, 1976, p. 192–295.

RITUALS OF THE HEARTH IN THE BALKANS AND THE CAUCASUS, WITH EMPHASIS ON GREECE AND ARMENIA

ELEFThERIOS P. ALEXAKIS
(Democritian University of Thrace)

This paper examines rituals of the hearth from a comparative viewpoint in two almost neighbouring areas, the Balkans and the Caucasus, in order to identify similarities and differences in ideology, in symbolic actions associated with marriage (bride incorporation), the division of the multinuclear family, the customs of the annual cycle, etc. My paper is based on fieldwork in Greece and Armenia, and on unpublished ethnographic and folklore material, as well as on published works by Greek and foreign scholars.

Keywords: Balkans, Caucasus, hearth, ritual, Greeks, Armenians.

INTRODUCTION

The disciplines of Comparative Folklore (Laographia) and Ethnology have been little cultivated in Greece, with the exception of Nikolaos Politis, who in accordance with the spirit of his time (Frazer, Mannhard, *et alii*) had applied himself to a comparative Laographia which could be considered a form of proto-Structuralism (Alexakis 2012a: 74; and in general Puchner 2009).

Ethnology and Social Anthropology, of course, despite the Structural-Functionalism which subsequently predominated, have never ceased to be also comparative disciplines. After all, every discipline has to be comparative in order to be accepted. But the comparison is now made at a more contemporary level. It is the so-called controlled comparison, to use the term coined by the American cultural anthropologist Alfred Eggan (Alexakis 1993: 28, 40, n. 11), and is a basic scientific tool for eliciting on the one hand cultural and social canons and norms, and on the other historical and cultural affinities, through isoglosses and isoethnoses, without of course the external similarity necessarily meaning similarity of semantics or of content.

In Greece, comparison could be applied to Greek space primarily. However, this has not happened. On the contrary, the so-called “monadologies” have held sway, as in Social Anthropology too, that is, works on the society or the folklore of one community.

Mainly, however, comparison should be extended firstly to the neighbouring Balkan peoples, because these are akin to the Greeks in culture and religion, and secondly to the related peoples, in terms of culture and religion, of Anatolia and the

Caucasus, such as Assyrians, Georgians, Armenians. This, of course, does not leave out the Muslim populations (Turks and Kurds) of the neighbouring regions, which were possibly Christian in earlier times.

The lack of comparative studies in Greece could perhaps be explained with regard to the Balkan peoples by the fact that until 1990 these countries were watertight, due to their regimes, although scientific communication with them did exist. The issue was more an ideological one, because the view that Greece was more a Western country than a Balkan one had prevailed.

In the present study I shall attempt a comparison of rituals of the hearth among the Greeks and the Armenians, using the neighbouring Balkan and Caucasian peoples as a frame. I speak of rituals but these are not always organized in a system. Frequently they are simple magical or symbolic acts, but ones that have a particular gravitas in the symbolic system of a people.

We divide the Balkan peoples into Palaeo-Balkan, that is, those which existed in the peninsula in pre-Christian times, mainly the Greeks and the Albanians, and Neo-Balkan, such as the Serbs and the Bulgarians, who appeared in the peninsula during the Christian era. The Romanians should also be included in the comparison, even though Romania is not considered a Balkan country. And this because the Romanian culture has a Balkan affinity or starting point; what holds in the Balkans holds in Romania too, to a great degree (cf. Vulcănescu 1966, 1970, 1985).

In the Caucasus again, where we encounter many peoples of diverse provenance and numerous languages, there is in general outline a cultural homogeneity, but there are also important differences. Of these peoples, one group, such as the Georgians, the Abkhazians, the Circassians, the Chechens, the Lesgins, the Ingushetans, and others, speaks Caucasian languages which are not of Indo-European, Semitic or Turkic origin. The Armenians and the Ossetians, on the contrary, are considered Indo-European peoples. The first of Thracian-Phrygian origin, with Balkan starting point, and the second of Iranian (Alanian) origin. For example, North Ossetia, which belongs administratively to Russia, is called Alania. However, there are also Turkic-Mongolian populations and peoples, such as the Nogai and the Azeri.

The paper is based largely on bibliographical research and to a lesser degree on ethnographic fieldwork in Greece and Armenia (Ashtarak region). I note that the affinity of the regions and the cultures had earlier preoccupied foreign scholars, such as Nicolas Marr and Georges Dumezil, with best known the Japhethitic theory for detecting the third ethnological element, namely the Caucasian, in the Mediterranean cultures, in addition to the Indo-European and the Semitic.

THE PEOPLES OF THE BALKANS AND THE GREEKS

I shall start with the Albanians, about whom much has been written relating to the hearth, both its construction and its symbolism. I note that the Albanian word for hearth is *vatra* (*vatër*), *votra*, a term widespread from Romania and the Ukraine

as far as Greece, and the etymology of which, according to some researchers, derives from the Latin word *atrium* (Gr. *αἶθριο*). The word *vatra* is considered to be related to the Iranian as well as the Armenian word *atar*, meaning fire, fuel, cf. also *atrushan*, meaning pyre altar (Huld 1984: 124, 155, 163, 167 and map; Hamp 1976).

Before proceeding to the presentation, I should mention that two-thirds of Albanians are Muslims and thus it is possible that some customs and conceptions that are widely diffused among the Christians of the Balkans are not encountered in Albania to the same extent.

In older Albanian houses the hearth was built at the centre of the large room which is named “house of the fire” or “house of the bread (*shtëpia e zjarrit* or *shtëpia e bukës*). Later, it was constructed at the edge, near the wall, while even later it took on the form of a fireplace (*ojakh*), with chimney. The shape of the hearth in the floor was usually square and only rarely round. The cauldron for cooking the food was hung above the hearth from a chain. This chain plays an important role in the ritual of marriage (see photos 1, 2) (Nopcsa 1925: 10, 11, 78–81, 91, 95 ff.; Riza 1986: 79–104; Muka 2001).

The particular importance of the Albanian hearth for the family is apparent in the belief that there reside the female spirit which protects the kin group, the so-called “mother of the hearth” (*nëna e vatrës* or *ëma e vatrës*), and the ancestors, who are always linked with the belief in the “household snake”. Related to all these is the belief in the “*vitora*”, which is encountered also among the *Arvanites* of Greece (see below) (Nopcsa 1925: 77, 88; Tirtja 1980: 63–78; Alexakis 2001a).

Various rituals relating to marriage and the incorporation of the bride in her new family are celebrated in the “room of the fire” and around the hearth. First of all, when the bride leaves her parental home she circles the hearth three times, bidding farewell to her ancestors. In the groom’s house, the brothers-in-law lead the bride to the room with the hearth, where she repeats the same ritual around the hearth of her marital home. Her father-in-law, mother-in-law and one other old man of the family are seated there, and they place a white kerchief on her head. Purpose of all this ritual is the symbolic incorporation of the bride in the groom’s family (Mitrushi 1976: 64–65, Dojaka 1979: 138).

Among other customs, at least among the Christian Albanians, is the placing of a large log on the hearth or in the fireplace on Christmas Eve (Schneeweis 1935: 158).

Among the Serbs too, the hearth (*ognista*) initially had a similar construction. It was situated at the centre of the room, before it was replaced by the fireplace with chimney. Moreover, this development is observed from Romania as far as the southernmost regions of Greece (Crete, etc.) (Banateanu 1960; Stahl-Petrescu 1987: 38 ff.; Alexakis 2007: 81). Here too the hearth is associated with the preservation of the family and with the ancestors. Among these Slavs there is the belief that fire wards off the evil spirits and therefore attracts the benign ones, which are the souls of the ancestors, which come to warm themselves. That is why the hearth is considered dwelling-place of the souls of the family dead and that is why the fire should not be left to go out. It goes out only in the case of death in the family and later a new fire is lit (Schneeweis 1935: 42, 70, 123, 140).

For the Serbs the chain of the hearth in particular is considered to have great magical aversive power. They bring to this and place upon it the newborn babe, so that it will become strong (as they do on the actual hearth), thus welcoming also the youngest member of the family. But with the chain they also beat “for good luck” the bride, when she enters the house of the groom, which is also a magical act of her incorporation (Schneeweis 1935: 38, 62, 70, 101).

Furthermore, at marriage, when the bride comes to the groom’s house, she holds gifts of bread and wine, and after circling the hearth thrice and venerating it, she leaves the gifts on the hearth and makes the wish: “May the cows bring forth calves, the ewes lambs, the sows piglets, and so on”. The same act is performed in Bulgaria too. A similar custom with good wishes is observed on Mayday. The children go into the house, holding cherry branches, which they cast on the hearth while making the wish: “male children, male cattle, female sheep, and so on” (Schneeweis 1935: 104, 178).

The Christmas Eve custom too, with the placing of one log or two on the hearth, is encountered also among the Serbs and the Bulgarians (Schneeweis 1935: 153–156, 158).

There is, besides, the belief that if they bring water from the well late at night, they should throw a little on the hearth before a drinking, because otherwise they are in danger of turning into vampires (Krauss 1908:139).

The Greeks have many names for the hearth, such as *εστία* ([h]estia), *στιά* (stia), *βάτρα* (vatra), *φόκος* (fokos), *αγνίστρα* (agnistra) or *ογνίστρα* (ognistra), *τζάκι* (tzaki), *παρακαμίν* (parakamin), *γωνιά* (gonia), *τσιμινιά* (tsiminia) and others. The hearth is linked with many magico-religious rituals and practices, as well as superstitions, relating to the constitution of the family, the wealth of the household, the fertility of people, animals, plants and fields, the future (prophecy), etc.

In Greek traditional society too, as I have said already, the hearth was in earlier times at the centre of the room. Later, they began to construct fireplaces in the side walls (Mainland) or in the corners (coastal areas, islands), hence the name “gonia” (= corner) for the hearth. Sometimes the fireplaces are lavishly decorated with relief or incised representations of various symbols, such as snakes, crescent moons, etc. (see photo. 5).

The major problem was how to construct the hearth or fireplace on the wooden floor, without this being a fire hazard. The solution was to fill in with earth and to create a kind of platform (Gr. *vathro*), which in one view is perhaps why the hearth is named also “vatra”. On this platform they placed or lay the tiles for the “parastia” or fireside (see Kostakis 1960: 289, 322; Megas 1962: 297, 298). On the contrary, the hearth (*κλιβιάνιν* [klivianin] or *χόνος* [chonos]) of the Greeks of Pontus, which is usually round, is opened in the ground or the floor. This practice is widespread in Transcaucasia, Anatolia, the Middle East and Southeast Asia, while we come across it too in prehistoric times in the Aegean and Minoan Crete, something that points to the affinities and migrations of populations (Metaxa-Muhly 1984; Greppin 1991: 204, Alexakis 2008: 63–64) (see photo. 10).

We shall examine in detail the symbolic and ritual ramifications of the hearth and the household fire. The hearth is the strength and the symbol of the family and the ancestors, which is why when a new family is going to be created by the division of the old, the new family head (*pater familias*) takes fire from the paternal or the grandparental hearth and with it lights the hearth in his new home. They consider the fire of the hearth sacred and say that the “fire is an angel and we should not blaspheme it” or they swear an oath on the hearth, saying: “by the angel of the fire” or “by the holy things that this fire raises” (Megas 1949: 96).

In many regions of Greece and particularly where *Arvanites* are settled they believe that there is a relationship between the hearth (*βάρπας* [*vatra*]) and the “protective snake of the house” (usually considered to be a female and maternal symbol), which is to be expected, because the hearth is considered by many peoples as the entrance to the Underworld. This holds for the hybrid (human-serpentine) *Vitora*, protectress of the house, in Attica, but also, as we have seen, and for the “mother of the hearth” among the Albanians (Alexakis 2001a, 68–76, n. 18). In western Macedonia too (area of Kozani), the female spirit of the house, *Saiada*, just like *Vitora*, frequents the fireplace. The same applies to the protecting fairy of the house, the *maïssa* of the Greeks of Pontus, which they believe at other times hangs around the roof of the house too (Psychogiou 1984: 564–576; Alexakis 2008: 47, 57).

When a wedding is celebrated and they bring the bride into her new home, which is that of the groom, they lead her to the fireplace and she venerates it three times, in this way expressing her respect for her husband’s “gods of the hearth” (Kyriakidis 1938: 516). Sometimes she also rests her foot lightly on the fireside. Other times they lead her to the symbolically equivalent iconostasis of her husband’s house, which she venerates. These are acts of incorporation of the bride into the groom’s family.

There is information too that the exchange of rings by making the sign of the cross, at the betrothal of the young couple, is performed by the oldest member of the family in front of the blazing fire (Kassotaki 1992: 59). In other regions, the betrothal meal takes place beside the hearth and the bride’s relatives put the father-in-law (groom’s father) to sit at its right side, which is considered a particularly honorific position. Moreover, they put on the table the betrothal rings, which they have already exchanged during the giving of the word (*λογόδοσμα*). Furthermore, the groom’s godfather also sits on the right, honorary side of the hearth, at the wedding (Vikas 1913: 541, 548). The relation of the position by the hearth to the honour accorded to various persons of importance in the social hierarchy (nobles, visitors, etc.), is also apparent from the Pontic proverb originating from Kerasunta: “The bad bride puts her mother-in-law to sit on the dying embers” («κακέσσα η νύφε την πεθερά ς’ αποδαύλια καθίζ»). The embers (Gr. *αποδαύλια*) are the half-burnt pieces of wood of the fire, which are found in its lower part. This position is considered less honorific than the upper part of the fire, which is called by the

Turkish name “*oçak pashin*”, meaning the head of the hearth, which is the position usually offered to guests (Papadopoulos 1917: 50–51).

Most customs relating to the wealth and the well-being of the house are celebrated at Christmas and New Year. The most widely disseminated in Greece is the so-called “marriage of the fire” (*πάντρεμα της φωτιάς*). Two thick logs are placed upright in the fireplace on Christmas Eve or New Year’s Eve and left to burn all night. In other cases, a large log which they call “*babo*” is burnt (Kyriakidis 1934–1937: 661). The burning fire of the hearth wards off the evil spirits which are believed to appear during the Twelve Days of Christmas or *Dodekaimeron*, the goblins known as *kalikantzari*, and others. Also, when the children singing the carols enter the house they are led to the fireplace and one child takes hold of the poker (Gr. *μασιά* or *συνδάλιτρο*), pokes the fire and makes the wish: “male children and female goats and sheep”. As far as the fields are concerned, in many areas of Greece the peasants take the ash from the hearth and scatter it over the sown fields, vineyards and fruit trees, in order to secure a good harvest (Kyriakidis 1934–1937: 661; Kassotaki 1992: 58).

The adversive nature of ash from the hearth is evident also in the custom at Epiphany, when the priest blesses and expels the *kalikantzari*, of sprinkling ash from the fireplace around the house (Kyriakidis 1934–1937: 661). Negatively, the happiness, wealth and strength of the family are preserved by the prohibition (taboo) on giving fire to others at night or during the season of sowing or of the birthing of livestock, or when there is a nursing mother in the house, because her milk will curdle and dry up (Kyriakidis 1938: 516; Kassotaki 1992: 58; Alexakis 2001β: 111). In Aetolia, they believe that if they lend fire at night, the “coolness” (Gr. *δροσιά*) leaves the house, which is why they only lend fire during the day (Loukopoulos 1938: 13). In Laconia, they believe that if they give fire at night, the neighbours may quarrel.

There is a taboo on throwing the milk of a nursing mother on the fire of the hearth, because lactation will cease and the breasts will shrivel. A nursing mother’s milk can be thrown in a place that is not trodden – behind a fireplace, on ash, on plants or on running water –, in order for her to have plenty of milk. For the same reason, a nursing mother should avoid approaching the bakery. If she passes outside a bakery, she must be given a piece of bread, to prevent her milk from drying up. Otherwise, if they want to stop the milk, they take three pieces of glowing charcoal and extinguish them with the mother’s milk. These pieces of charcoal are kept and are used, by lighting them, when the next child is born, in order to ensure the flow of milk.

At the level of fantasy, the large over-size breasts of supernatural female/maternal beings (giantesses, lamias, one-breasted creatures, etc.), which they can throw behind them onto their back, in order to suckle the babies, are likened to cloths used for cleaning the oven. In other words, these imaginary creatures are linked with the household hearth (fireplace, oven, etc.). Oven and hearth, like the iconostasis with the hanging lamp, are considered ethnographic equivalents in both

significance and symbolism, in Greece, the Balkans and the rest of Europe, as has been noted already (cf. Rhomaios 1923: 360, n. 2)

In many cases, indeed, nursing itself is associated with the household hearth, as is apparent from magical rituals. For example, when the woman's bosom hurts, in order to relieve the pain she must lean on the firebricks of the fireplace or put an oven cloth on her breasts. The relationship of elderly women with the hearth and the oven is apparent also from other customs. For example, among the *Arvanites* of Attica, the *propyra* (first trial bread bun) taken out of the oven is offered to the *mamitsa* (grandmother, nurse) of the house (Alexakis 2001b: 111, 115, 116–118 and n. 47, 121, n. 49).

The hearth also plays an important role in foretelling the future. Various magico-religious acts are performed to make predictions (Christmas, New Year, Carnival). For example, they put on the fireside eggs, which they name, and whoever's egg perspires first will be strong all year round, or they put wheat grains or olive leaves or walnut leaves, etc., and whoever's bounces will be lucky and strong all year round (Megas 1949: 122, 1950: 11).

Also, when the fire (flame) of the hearth makes a noise (moans, mumbles), they believe that someone, either friend or foe, is talking about the house or the family. Then they say: "if he is friend may he be happy and if he is foe may he burst!" (Loukopoulos 1938: 2).

Furthermore, they should not throw salt on the fire, nor should they poke it all together, because they may quarrel and become enemies. On the contrary, if the fire flares into flames when one person pokes it, they consider that he is crafty enough for matchmaking (Loukopoulos 1938: 3).

THE PEOPLES OF THE CAUCASUS AND THE ARMENIANS

For the peoples of the North Caucasus we have the classic work by Louis Luzbetak, who gives us important information on the significance and the rituals of the hearth in this region, and refers to the Ossetians, the Circassians, the Abkhazians, the Chechens, the Ingushetans, the Lesgins, and others.

The main characteristic is that the hearth is considered the symbol of the continuity of the family and of the wider kinship group, as well as of the ancestors, which is why the fire must never be left to go out. I cite a typical example from Dagestan in the Caucasus, where the wife disobeys her husband's ban on throwing anything onto the fire, and she throws some liver, with the result that the fire is extinguished and great hardships and dangers ensue for the family and for the husband himself (Chenciner 1997: 84).

The hearth is situated in the middle of the house and hanging above it from a chain is the cauldron for cooking the food. This chain is believed to symbolize the ancestors and to unite the living with the dead of the family (Luzbetak 1951, *passim*).

The rituals of birth take place at the hearth. The newborn baby is brought to the hearth in an act of its recognition as a full and the youngest member of the family, and comes into contact with the ancestors, accepting their protection. This ceremony is encountered among the Ossetians and the Kurds, peoples of Iranian provenance, (Luzbetak 1951: 144). The Abkhazians at the birth of the child sacrifice a chicken and address a prayer to the god of the family and of the hearth (*achvstaara*) (Benet 1974: 82) (see photo. 6).

The hearth plays an important role in the betrothal ceremony. The prospective groom visits his future father-in-law and during the evening the fire in the hearth goes out, and the prospective spouses join hands, as a ceremony of confirmation and finalization (closing) of the marriage agreement. Only after this can the negotiations for the sum of the bride-price (*kalym*) begin (Luzbetak 1951: 100–101).

The marriage ceremony also takes place at the hearth. The incorporation of the bride in her new house and new family is completed by her procession three times around the hearth. The bride venerates the hearth and in this way shows the appropriate respect for her husband's ancestors. This custom is found among the Ossetians, the Circassians and the Ingushetans. It is encountered among the Lesgins too, but it seems that there it is an exception; Kovalevskij found it only in one tribe (*aul*), near the Georgian border (Luzbetak 1951: 115, 120, 130, 197). It is strange that the custom of incorporation of the bride by parading her around the hearth is not encountered in Dagestan, where worship of the hearth existed until recently but not the wedding ceremony. Luzbetak explains this by saying that here the wife is not a stranger, as she has to be chosen from within the clan. The populations are Muslim and keep the custom of marriage between cousins (Luzbetak 1951: 127).

In some cases the hearth plays a role also in the ritual of divorces, because wherever these happen (mainly among Muslims), for example in Dagestan, a specific procedure is followed. The woman who has been "declared" divorced takes a handful of ash from the hearth and scatters it to the wind, thus showing that she ceases to have any relationship to her husband and his ancestors, which theoretically has been ratified by the preceding ritual of her incorporation, even if today the two ceremonies do not coincide (Luzbetak 1951: 137).

The hearth plays the role also of sacred asylum (sanctuary) for whoever asks protection from the family (murderers, etc.). He who touches the chain of the ancestors is protected even if family members are put at risk. They believe that with this act the victim's ancestors approve the family's adoption of the murderer. Acts of bloody revenge (*vendetta*) must never take place in front of the hearth or a woman. The chain of the hearth and the woman are considered the symbolic equivalents of sanctuary. The chain is the symbol of the family and for one to pull it down and to remove it is considered the most sacrilegious and abominable insult of the living and the dead of the clan, which must be punished even by death. Because the chain is the symbol of the family, it is buried together with the last member of a clan that has died out. Also, the oath invoking the chain of the

ancestors is considered an infallible criterion that the person who swears it is telling the truth, because to lie in this case is inconceivable; this oath would be a curse for the entire clan and the ancestors. In other words, the ancient solidarity of the clan is closely linked with the ancient religion of the North Caucasians and the shrine or the temple of this religion is the hearth (Luzbetak 1951: 127, 159, 199).

All these practices connect fundamentally the worship of the ancestors and the cult of the dead with that of the hearth, constituting also the cultural link between the Indo-Europeans and the North Caucasians, which is focused on the cult of the hearth (Luzbetak 1951: 199).

The importance of the hearth from the practical, ritual and religious viewpoint, has been noted in the Caucasus since prehistoric times. Archaeologists have excavated in houses of assorted plans (round, square, etc.) many hearths, which are usually situated in the centre of the room, close to the pillar of the house (photo. 13). The hearths are usually permanent constructions on the ground, while in some cases they are portable and of clay. Archaeologists associate the hearths with domestic cult and postulate possible Iranian influences on the worship of fire, as well as of the sun. Some hearths are outside the houses, while there are indications that these were used also for sacrifices (Burney and Lang 2001: *passim*; Harutunian 2012: 15 and photo.).

Among the Armenians too the hearth, which is called *t'onir*, as in many other neighbouring peoples, with minor differences: *tone*, *tuntir*, *tantir*, *tantu*, *tenur*, *tanur*, etc., and is considered a very ancient word of the wider region, as it is encountered in texts in cuneiform script, Akkadian (*tinuru*), Aramaic (*tannura*), even Hebrew (*tannuri*), is the main symbol of the family (Greppin 1991: 204; Bläsing 2003: 200; cf. also Goldstein 1993: *passim*). It was often used to denote the family, instead of the noun *endanik* (family), as was the word *chukh* (smoke) (Maroutian 1989: 86; Kharatian 1989: 40). It symbolizes also the ancestors, who are considered to frequent this point (at the centre of the house).

Besides, the “snake protector” of the house *Shahapet* (translated as king, lord), *Shvaz* or *Shvod* (with whom naughty little children are frequently frightened) is usually to be found near the hearth or, according to others, in the earth of the flat roof of the house. *Shvod* is imagined in its human form, as a small black manikin with rickety legs, something like a goblin. I suspect that it is related to the “*arapis*” (black man), spectre of the house in Greece and the Balkans, which guards treasures, gold, etc. Some researchers associate the name with the Syriac word *Shubat*, which corresponds to the month of February. Others consider certain that initially *Shvod* was the name of a category of spirits. Comparable is the spirit *tan dovlav* (wealth of the house) (Kharatian 1989: 42).

It is believed that this sacred snake or “housesnake” (*tanotz*) exterminates the mice that eat the grain in the granaries. This snake, which must be respected and fed with milk, of which it is particularly fond, is also said to bring happiness and wealth (gold, etc.) to the house. They believe that if they kill it, great evil will befall the house. The Armenians sometimes depict snakes on the pillars, the doors or items of property of the houses to protect them from the evil eye. Sometimes

they incise the image of a snake on the stone of the nearest well. Even pregnant women sometimes wear snake-shaped amulets. They consider that the snake is the physical incarnation of the ancestral spirits, which appear also in human form as visitors, which is why one must be very hospitable to strangers-guests, so that no disaster is caused by their displeasure (cf. Ananikian 1925: 74–76, 391, n. 16; Hoogasian Villa – Kilbourne Matossian 1982: 130).

The Armenians' hearth is constructed in a particular way. It resembles closely the hearth of the Greeks of Pontus, with whom the Armenians are, of course, neighbours. It is situated at the centre of the room and is round, opened into the ground or the floor to a depth of 3-5 feet, and coated up to the rim with clay, in the shape of a cylinder (Ananikian 1925: 55; Hoogasian Villa – Kilbourne Matossian 1982: 33). Close to the *t'onir* there is usually a small round depression, in which the woman or another person sits cross-legged when baking the flatbread. The hearth is used mainly for baking the large flatbreads (*lavash*), as well as food, such as *horovats* (roast meat). For this reason it is considered particularly sacred (Geramian 2006: 22–23). In other words, roasting-baking is a sacred ritual. In Zangezur they say: “the *t'onir* feeds, heats and cleans” (Maroutian 1989: 87). The flatbread is baked on the clay walls by sticking it to them at the right moment, when these are hot (see photo. 7). Sometimes the *t'onir* is not used but instead a horizontal hearth in the wall “*pur*” [fireplace?] (Petrosian – Underwood 2006: 30).

One of the tourist attractions in Armenia is to photograph a peasant woman from the village (or a city woman acting the part) baking *lavash* in the *t'onir*. If you search the internet for the Armenian *lavash*, you'll be overloaded with images of the Armenian national flatbread: *lavash* in the *t'onir* or on the pillow, piled up *lavash*, flying *lavash*. What else? Perhaps some Armenian businessman will sell concentrated aroma of freshly-baked *lavash* on e-bay (Petrosian – Underwood 2006: 27).

There are many proverbs about the *t'onir* among the Armenians and neighbouring peoples, Georgians, etc. I mention just one, which is characteristic: “*t'onir tak-tak lavash kolê kê tan*” (slap the *lavash* on the wall of the *t'onir* while it's still hot), which is similar to our own “strike the iron while it's hot” (Bläsing 2003: 199). For fuel they use dried cow pats (*goashgur*), vine twigs, wood or dry branches, pinecones, and so on. Baking in this way is general among the Armenians and neighbouring peoples, with the exception of some regions of Artsakh (Nagorno Karabakh) where the flatbread (*lavash*) is baked on a metal tray which is heated on the fire (charcoal, etc.). A large *t'onir* with raised clay rim is used also in professional bakeries where they bake flatbread, even in large supermarkets and so on. Inside they have a great circular depth, resembling a well shaft, and the fire burns low down (see photo. 12).

As among the other peoples of the Caucasus, the hearth symbolizes life, the longevity and the vigour of the family, as is apparent from many wishes/curses, proverbs and expressions, such as “*mukhud chē mare*” (May your hearth [literally smoke] never go out) or “*mukhus maretsav*” (my hearth has gone out), and so on. Even the power of the royal or ruling family is declared by the strength of the fire

in the hearth. There are many such expressions in the Armenian epic *David of Sassoun* (Surmelian 1964: passim; cf. also Hoogasian 1966: 70; Hoogasian Villa – Kilbourne Matossian 1982: 34). For this reason the women responsible for keeping the fire alive must take care that it does not go out, by any means. In the fairytales, the fire of the hearth was extinguished when a kitten disgruntled by the girl guarding the hearth because she did not give it a raisin, urinated on it. We do not know exactly the symbolic relationship of the cat with fire, as among many peoples the cat is considered the animal/symbol of water. The girl, however, searches on the mountain to find fire, which is offered to her in the end by seven giant sisters. The girl brings the fire to the house, hidden in her skirt (cf. Hoogasian Villa 1966: 115).

The rituals of marriage and of baptism/christening are celebrated at the hearth. The bride, on leaving her paternal home, kneels down and takes a handful of ash from the *t'onir* (Maroutian 1989: 87), while when she enters the house of the groom for the first time, she walks three times around the hearth and together with the groom venerates it at its clay rim. In addition, she throws the ash and incense which she brings from her father's house into the *t'onir* of her new home, so showing respect for the hearth and for the dead ancestors of her husband (Ananikian 1925: 55, Petrosian-Underwood 2006: 36). To the hearth they bring the newborn baby, as well as anything new they acquire, by purchase or other means, such as flocks of livestock, and so on. As the Armenians put it, the hearth is like a sacred registry office. The woman sits near the hearth when she is giving birth. In fact, sometimes they take ash from the hearth and bring it to her so that she can give birth over it, saying: "for the angels of the hearth to help" (Kharatian 1989: 40). The cleaning of the house too, with candles and censuring with incense, performed by all Armenians on Saturdays, is also considered a vestige of the worship of the hearth and the ancestors (Ananikian 1925: 56).

The creation of a new family (house), by hiving off from the extended family (*kerdastan*), was symbolized by the fire that the new head of the household took from the paternal hearth and brought to the new dwelling. It was considered that in this way the tradition of the family was symbolically continued. The hearth also plays a symbolic role in cementing a matchmaking for marriage. They say: "We've come to take a handful of earth from your fireplace", "We've come to take a handful of ash from your fireplace to mix it with the ash of our fireplace", or "we've come to take fire from your fireplace" (Kharatian 1989: 40; Maroutian 1989: 86).

Some large houses had two *t'onirs*, a small one for cooking and a larger one for baking the flatbread. In more sophisticated houses there is also a fireplace (*otzak*). The word is Turkish and means the hearth built into the wall, which is used for warmth. In many Armenian houses there is a combination of *t'onir* and *otzak*, that is, one, two or more *t'onirs* inside a fireplace in the wall (see photo. 8). The fireplace too symbolizes the family. They say: "*metz otzak*" (great fireplace, affluent or wealthy family) and "*shen otzak*" (comfortable family) (Maroutian 1989: 86). I note that in Armenia today fireplaces are few or have disappeared, because natural gas is used in all houses, even rural ones. So, many customs

associated with the fireplace have been modified or lost. The *t'onirs*, however, are still used and in some cases they are organized in a system (with air vents, etc.) in a special room or space, as I had the opportunity to observe in the village of Karbi in Ashtarak.

In other words, the *t'onir* is usually inside the *tonratun* (oven), a shed intended for baking the flatbread. In general, the space in which the *t'onir* for baking the flatbread is installed is called "*hatsatun*", which means "bread house" (Maroutian 1989: 73). Many rural families in Armenia today use "*atar*" (cow-dung bricks) as fuel in the *t'onir*. These can be seen piled up next to the house (Petrosian – Underwood 2006: 28–29).

A new *t'onir* is something to be proud of and pleased with, in much the same way as a microwave oven for the owner of a modern kitchen. But a god-fearing villager would never use the new *t'onir* without first inviting the priest to bless it and to sprinkle its inside walls with holy water. As I have said, according to Armenian superstitions, all evil spirits dwell in the ground, and so the *t'onir* has to be protected from the chthonic world. Bread, crumbs in the ground were considered a sin, because it could feed the daemonic forces in the form of bugs and worms (Petrosian – Underwood 2006: 36–37).

It was a bad omen if a little butter fell into the *t'onir*; bad news would arrive. It was a good omen if two pieces of flatbread stuck together while baking. The custom was to break or tear apart the joined flatbreads over the head of a family member, who would thus become rich. It was also a bad sign when the children, while playing, put the *lavash* over their head, and they were scolded. The commonest belief was that very bad weather would come or that the local prices of goods would rise (Petrosian – Underwood 2006: 37).

The traditional central point of the house, the *t'onir* was not only for cooking and for heating. Family members could place a low table, which is called "*kursi*" in Arabic, above the sunken *t'onir*. They would eat around the *t'onir* or relax in its warmth. During the cold winters, the whole family slept close to the *t'onir*, with the feet wrapped under a blanket upon the "*kursi*". Moreover, the main room with the *t'onir* was the place where the Armenians entertained their guests (Petrosian – Underwood 2006: 176–177).

Even before the Armenians received the Persian influence of Zoroastrianism they worshipped and respected fire. They use two words for fire, which is considered feminine – they say "sister fire" and "brother water": *hur*, which is equivalent to the Greek word *pyr*, and *krak*, which some researchers link with the Armenian word *tzrag* (candle), arguing that it derives from the corresponding Persian *kiratz*, *tsiratz*, also meaning candle (Ananikian 1925: 55).

Fire is associated with some pre-Christian deities, such as the Armenian national god Vahagn, which means etymologically "he who brings fire" (the name includes the Indo-Iranian word for fire, *agni*) and the god Mithras, Mihr in Armenian. There is a song about Vahagn's birth, which was sung by bards (*gushanner* or *ashugner*) to the accompaniment of the lyre (*knar*), even after the

conversion of the Armenians to Christianity, and which relates that the god was born through the reed. At some stage one cult was replaced by the other, with syncretism of the two deities (Ananikian 1925: 34–35, Boyajian 2009: 159).

I note that in the village of Avan, near the capital Yerevan, an episcopal palace of the seventh century AD, attached to the church, has been found, in which there was a hearth or a stone fireplace with an incised or sculpted lion (see photo. 9), which symbolizes the fire and the sun, and therefore Mithras (Mihir) (D' Onofrio 1984: 127). Moreover, in the Holy See of Etzmiatzin there was a pyre altar (*atrushan*) under the altar table (photo. 14), as well as in the basilica of Kasakh (Garsoian 1989: 306, 511; Grigorian n.d. photo.).

The fire is sacred and must not be polluted. No one should spit on it or throw impure things or objects on it, such as hair and nails. It can also be contaminated by breath, which is why the mouth of women using the fire is covered. In particular, a death inside the house is considered to pollute the fire, which must be extinguished and a new pure one lit with a flint (Ananikian 1925: 54). They swear oaths on the fire in the hearth, as well as on the sun. To this day, the fire is considered the most effective means of driving out evil spirits (Hoogasian 1966: 70).

Certainly there was in the pre-Christian period a form of fire worship among the Armenians, which is why some authors called them “ash-worshippers, just as the called the Persians. However, the Armenians’ fire-worship was more symbolic than material, unlike the situation for the Persians, who maintained both special fire altars and fire temples (*atrushan*), where they worshipped fire (Boyajian 2009: 159, Garsoian 1989: 511).

The Armenians worshipped only the sun (*arev*), as material hypostasis of the heavenly fire. Indeed, a heresy of sun-worshippers existed until recently and was called “children of the sun” (*arevordik*). I note that for the Armenians the word “sun” (*arev*) also means metaphorically “life” (Bartikian 1968; Garsoian 1989: 329; cf. Boyajian 2009: 160). Sun-worship was in any case widespread among most peoples of the Caucasus from prehistoric times (see Alexakis 2012b).

Among all Indo-Europeans fire, regardless of its provenance (heavenly, chthonic, infernal), is considered to take on different forms but has a single substance: sun, lightning, fire of the earth, and so on. I should like to point out here something that is often overlooked by those engaged in studying Armenian culture, namely that Armenia is *par excellence* a region of volcanic origin and consequently worship of the infernal fire is something that should be taken for granted. Even the fact that the *t'onir* is opened to a certain depth inside the house must be related to this. There is an associated tradition that the light that is sometimes seen on the summit of the volcanic Mount Ararats in Armenia is the lamp of St Gregory the Enlightener (*Surp Krikor Lusavorits*) (Boyajian 2009: 135, n.1).

I note that among the Armenians, apart from the domestic hearth (*t'onir*), there is frequently also a community hearth of the village, which belonged to the chief or to the first founder of the settlement. If there was no church in the village, the rituals of marriage and christening/baptism were celebrated there (Ananikian

1925: 55). Even in the monasteries and specifically in the refectory there is sometimes a huge *t'onir*, as symbol of the unity of the monks in the coenobium. Today, the enormous hearth similar to the *atrushan*, where the “undying fire” burns in the Genocide Monument in Yerevan, has elements in common with the *t'onir* (Shakhkian 1989: 62 (photos 15, 16).

The hearth is linked also with the annual ritual bonfires that the Armenians light on certain days of the year and in particular 13 February, which coincides with the forty days of the Virgin’s confinement after the Nativity of Christ (6 January by the Old [Julian] Calendar). This is the feast of *Diarendas* (shortened form of *Tiarnendaratz*), the Presentation of Christ in the Temple. The bonfires are lit in the courtyards of the churches, by the priests, the bishops or the newly-wed couples (grooms) who had married within the last year, with a flame taken with candles from the flame in the lamp kept alight on the altar table of the church. This procedure is preceded by a brief religious ceremony (Hoogasian Villa-Killbourne Matossian 1982: 136–138). The custom of the bonfire on the feast of *Diarendas* is still observed in Armenia today, for example in the region of Ashtarak (village of Oshakan, and elsewhere).

Similar bonfires are lit also in the streets (at crossroads) and the courtyards or on the flat roofs (before they were turned into modern pitched roofs) of the houses where a wedding had taken place that year. The young people dance around or jump over the bonfires. In particular, newly-weds but also childless (barren) women take part in these rituals, in order to conceive and bear children. If there are new-born babies and infants under the age of one year, they parade these around the fire, singing and dancing, sometimes to the accompaniment of music. Often they hand round sweetmeats and so on.

Furthermore, they predict the future (for the harvest, etc.) from the direction of the flame and the smoke. They light candles from the bonfires and bring the flame to their houses, and after lighting or renewing with these the fire in the hearth, they enact the same customs around it, while drinking and making good wishes for the new house (hearth or family). In other cases they take half-burnt embers and ash, and reverentially keep them safe in the house, believing that these bring “good luck” (Ananikian 1925: 58; Rendel Harris 1904: 436; Hoogasian Villa 1966: 70–71; Hoogasian Villa – Killbourne Matossian 1982: 136–138). Moreover, in Armenia as in Greece, at Easter the faithful bring the sacred light of the Resurrection from the church to the home and with it light or renew the fire in the hearth.

The annual ritual bonfires are at once sacred and associated with fertility. That is why the faithful take the ash from them and sprinkle it on the fields, so as to secure a rich harvest. They also give their livestock water mixed with ash from the bonfire to drink, to make them strong and productive. The ash from the bonfire has curative properties too; it is mixed with water to make a paste which is used as a medicament for animals and humans (ointments, etc.) (Ananikian 1925: 57–58; Rendel Harris 1904: 437).

The February bonfires again, linked of course with the Christian belief in the purification (40 days after parturition) of the Virgin, coincide with the month of Mekhakan in the Armenian calendar, which is dedicated – as its name indicates – to the pagan god Mihr (Mithras). I note that bonfires were lit also on the feast day of Mithras, in his honour, in open spaces, and that from one of these they lit a lamp which they kept alight all year round in his temple (Boyajian 2009: 159). More generally, these bonfires coincide with the customary bonfires or Candlemas of the Western Church (Rendel Harris 1904: 436).

All the beliefs pertaining to fire – domestic, community, religious – constitute a system in which pagan and Christian religious views and practices/rituals are structured and are in absolute harmony.

DISCUSSION AND CONCLUSIONS

From what I have explicated above, the affinity of the rituals/magical acts associated with the hearth among the peoples of the Balkans and the Caucasus is obvious. This, of course, had been pointed out by earlier researchers too, such as Luzbetak for the Caucasus, Nopcsa for the Balkans (mainly Albania) and the Caucasus, Dumezil for the Indo-Europeans as well as the peoples of the Caucasus. Among all these peoples, the hearth is the centre of family life and family cohesion, and is linked with the ancestors and protection. All new members of the family, from the newborn babies and the brides, as well as those seeking sanctuary in the house, must pass by the hearth and ask for its protection and their acceptance by the ancestors. Moreover, the hearth among all peoples plays a role also at New Year, connected with the solar calendar or the sun.

Another connotation of the fire of the hearth is that in many cases it has been split up into its individual functions, such as the oven and the iconostasis with the lighted lamp. However, this does not apply generally. For example, among the Armenians there is no iconostasis and lamp, as there is among the Greek Orthodox Christians. The same applies too to the Muslims of the Caucasus.

The question raised by these similarities is not merely ethnological. Why, for instance, does the hearth display such similarities among the Indo-Europeans, among the peoples of the Caucasus and among the Turks-Mongols? Besides, something of the kind can be expanded also to other peoples, whether neighbours or not. The details of the construction of the hearth, its shape, its accessories, such as the chain and its significance, as well as the details of the individual rituals, point also to a historical affinity of these populations.

The reality is that these contacts exist from the beginning of History to the present day. From prehistoric times, peoples of the Caucasus and of Anatolia have migrated to the Balkans, particularly to Greece, e.g. Colchians, Carians, Lelegians, Pelasgians and others, Etruscans to Italy, Iberians (Georgians) to Spain. But the

opposite has happened too. Indo-Europeans have migrated to Anatolia and the Caucasus, such as Hittites, Luvians, Armenians from the Balkans, and Ossetians and Kurds from the East.

Furthermore, we should not forget that the Caucasus and Armenia, from Early Christian times into the eleventh century, with the exception of some interludes when they had their own kings (Tigranes the Great, Tiridates the Great, Arshak II, *et alii*), had been divided up between the East Roman Empire (Byzantium) and the Persian Empire, while more frequently the land was partitioned into principalities or petty kingdoms. The first important division was made in the reign of Emperor Theodosius the Great, in AD 387 (Baynes 1910). Later, after the Battle of Manzikert (1071), areas of the Caucasus and Transcaucasia passed to the sovereignty of the Seljuk Turks, and subsequently of the Ottoman Empire. Nonetheless, during both the Byzantine and the Ottoman period, population movements from the Balkans towards Anatolia, as well as vice versa, were very common.

The historical sources do not just refer to the administration of these regions, but also to installations of military units and populations. For example, we know that there were military units posted there in the fourth and fifth centuries AD, such as the twelve legions (an army of some 72,000 men) under General Terentius in Transcaucasia (Georgia or Iberia, Armenia), as well as other military forces from Dalmatia and other regions (Chapot 1907: 100–108, 307, 357–362; Baynes 1910: 625–643; Garsoian 1989: 186, 195, 213, 306; 2004: 103).

One other question is: To what extent do the rituals of the hearth have exactly the same content? Of course there are differences, for example in Armenia and the Caucasus there is greater consciousness of the sanctity and the religious significance of the fire of the hearth. This was the case for the Greeks too, in antiquity, but in recent times this has waned and the fire has greater symbolic importance. Also, the fire for the peoples of the Caucasus and the Armenians is directly related to the sun. This is theoretically the case among the Greeks too and the Balkan peoples, but here the connection emerges from the symbolic/structural approach to the subject.

In conclusion, we note that affinities of the populations of the two regions are noted also in other symbolic/ritual manifestations, which should be studied. As I see it, the field of comparative research and study of these issues is wide open.

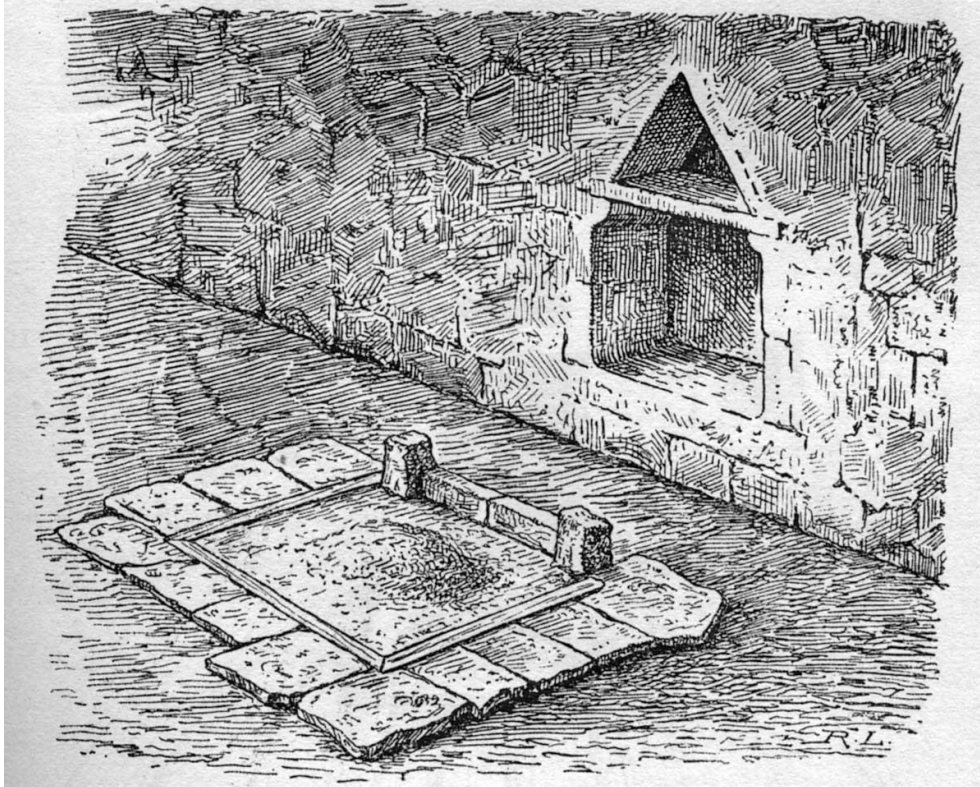


Fig. 1. Albania. Square hearth.

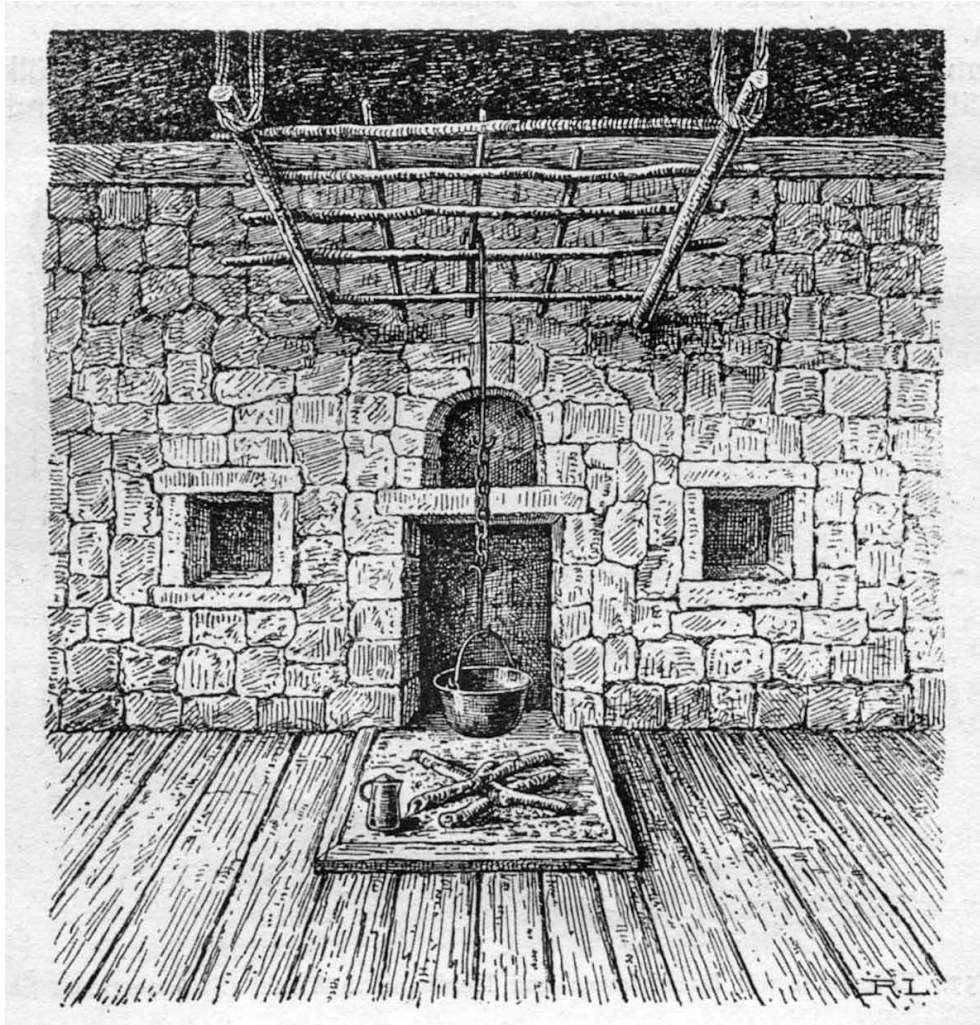


Fig. 2. Albania. Hearth (fireplace) in the wall.

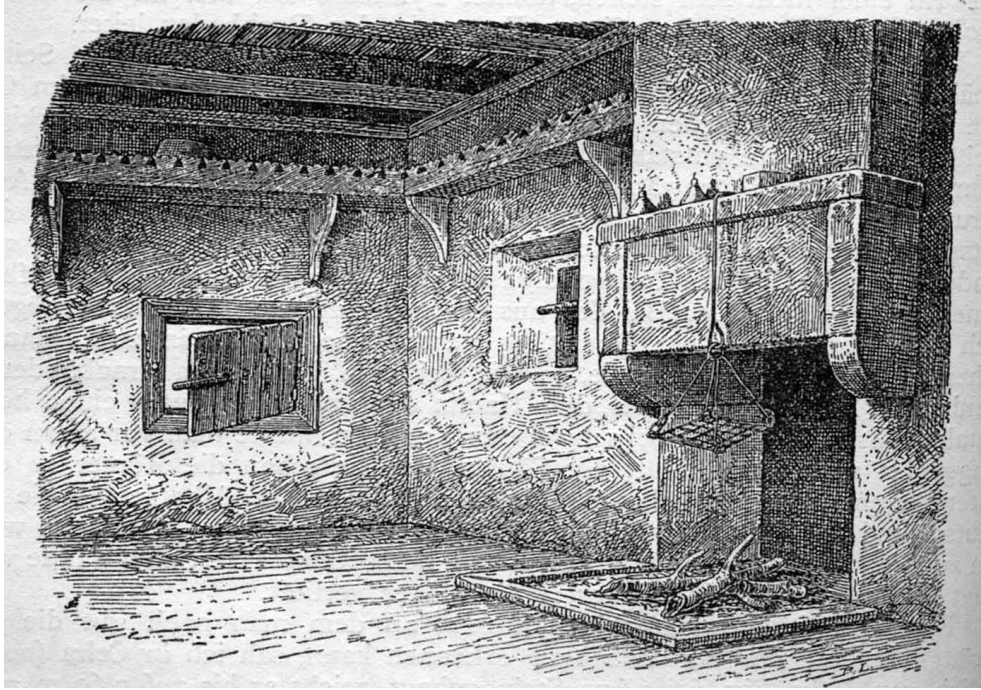


Fig. 3. Greece, Nafpaktia. Hearth at the centre of the room.



Fig. 4. Greece, Kephalyvryso (Metzitie) Pogoni. Fireplace in the wall.



Fig. 5. Greece, Thesprotia. Fireplace with relief snakes and moons.



Fig. 6. Georgia, Abkhazia. Hearth at the centre of the room.



Fig. 7. Turkish Armenia (Van). Preparing the *lavash* (flatbread). At the edge, right, the *t'onir*.



Fig. 8. Turkish Armenia. Fireplace with *t'onir*.

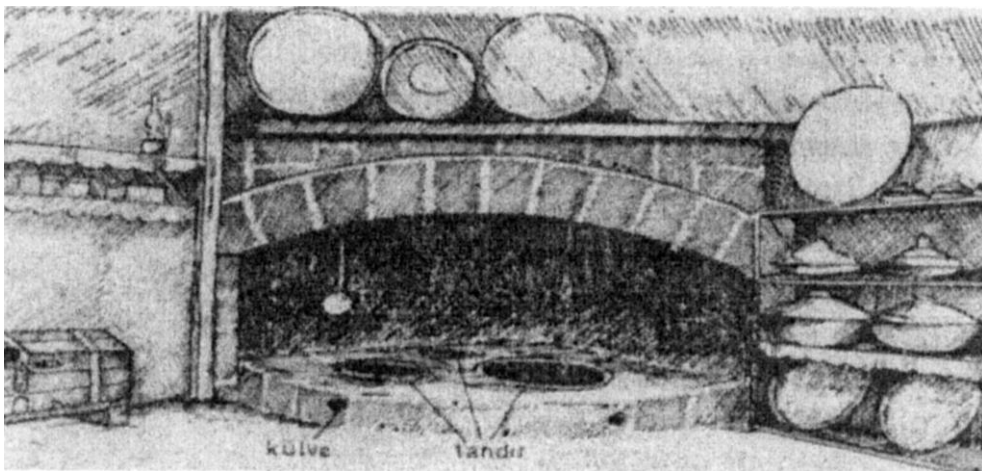


Fig. 9. Armenia, village of Avan. Hearth with chimney and representation of a lion, in the episcopal palace (7th c. AD).



Fig. 10. Minoan Crete, Malia. Round hearth in the floor.



Fig. 11. Armenia, Parpi of Ashtatak. Modern *t'onir*.



Fig. 12. Armenia, Yerevan. Modern large *t'onir* in a bakery (shop).

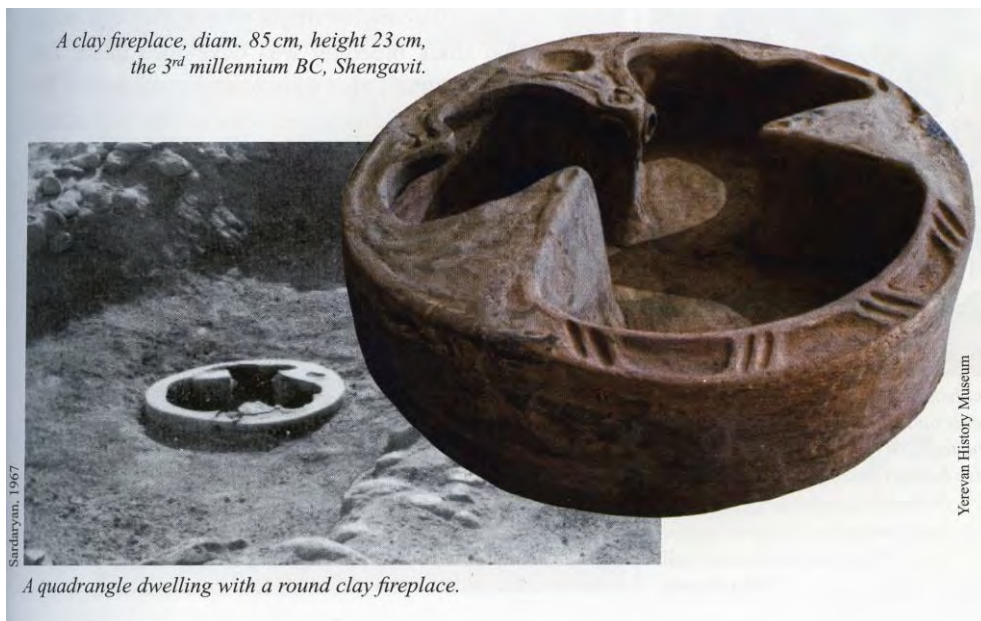


Fig. 13. Trefoil round clay hearth from Armenia (Shengavit) of 3000 BC.



Fig. 14. The *atrushan* below the altar table at Etmiatzin.



Fig. 15. The enormous hearth of the Genocide in Yerevan. View of the exterior and laying a wreath.



Fig. 16. The huge hearth of the Genocide in Yerevan. View of the interior and offering of white carnations.

BIBLIOGRAPHY

- Alexakis Eleftherios P., 2001, *Identities and Alterities. Symbols, kinship, community in Greece and the Balkans*. Dodoni, Athens [in Greek].
- Alexakis Eleftherios P., 2001a, "On the Vitora or the spectre of the house. The symbolic constitution of the family and of kinship among the Arvanites of Attica", in *Identities and Alterities*, pp. 65–84 [in Greek].
- Alexakis Eleftherios P., 2001b, "Women, milk, kinship: Common Palaeobalkan elements in the folk culture of the Balkan peoples", in *Identities and Alterities*, pp. 102–125 [in Greek].
- Alexakis Eleftherios P., 2007, "Mitata, katounes, metochia. Economy and spatial organization in Crete", in E.G. Avdikos (ed.-introduction). *Crete, Folk Culture. Localness: resistance, change, synthesis*. Taxideftis, Athens, pp. 49–192 [in Greek].
- Alexakis Eleftherios P., 2008, "Kinship and spatial organization among the Greeks of Pontus", in Manolis Sergis (ed.), *Pontus. Folklore Issues of Pontic Hellenism*. Alitheia Publications, Athens, pp. 47–73 [in Greek].
- Alexakis Eleftherios P., 2012a, "The Method of Comparative Ethnology in Folklore or Nikolaos Politis between nationalism and humanism", *Proceedings of the International Scientific Conference: "Nikolaos G. Politis and the Centre for Greek Folklore Research*. Academy of Athens, 4–7 December 2003, vol. I, Athens, pp. 61–81 [in Greek].
- Alexakis Eleftherios P., 2012b, "The Cretan Myth of Pasiphae. A modern ethnological/anthropological approach", Paper delivered at the *11th International Conference of Cretan Studies (Rethymnon, October 2012)* (in press) [in Greek].
- Ampelakia Eirini, 1990, *The Hearth and the Fire in Greek Traditional Life*. PhD thesis, Athens (duplicated) [in Greek].
- Ampelakia Eirini, 1991, "Folk views and beliefs on the hearth in Attica", *Proceedings of the IV Conference on the History and Folklore of Attica (Ano Losia, 11–15 September 1991)* (in press) [in Greek].
- Ampelakia-Kalatzis, Eirini, 2015, *The Hearth and the Fire in Folk Beliefs and Manifestations of the Greek People*. Kardamitsas, Athens [in Greek].
- Ananikian M., 1925, *Armenian Mythology*. Archeological Institute of America, Boston.
- Avakian A.M., 1994, *Armenian Folklore Bibliography*. University of California Press, Berkeley-Los Angeles-London, p. 211 (for the importance of the *t'onir* in Armenian folk belief).
- Banateanu Tancred, 1960, "Types d'âtres dans les villages roumains d'une des régions marecageuses du Danube". *Ethnographica* 2. Brno 1960.
- Bartikian H., 1968, "Les Arewordi (Fils du Soleil) en Arménie et Mésopotamie et l' épître du catholicos Nersès le Gracieux", *Revue des études arméniennes* ns 5: 271–278.
- Baynes N.H., 1910, "Rome and Armenia in the Fourth Century", *English Historical Review* 25: 625–643.
- Benet Sula, 1974, *Abkhasians. The Long-Living People of the Caucasus*. Holt, Rinehart and Winston, Inc., New York.
- Vikas B.I., 1913, "Marriage among the Vlach-speakers (Nuptial customs in Goudovasda)", *Laographia* 4: 540–558 [in Greek].

- Bläsing Uwe, 2003, "The State of Armenian Paremiology and Its Future Tasks", *Iran and the Caucasus* 7/1–2: 195–207.
- Boyajian Zabelle C., 2009, *Armenian Poetry and Legends*. [Originally published 1916], Abela Publishing, London.
- Burney Ch. – D.M. Lang, 2001, *The Peoples of the Hills. Ancient Ararat and Caucasus*. Phoenix Press, London.
- Geramian Azniv, 2006, "Sweet bread, bitter bread ...", *Armenika*, iss. Jan.-Feb., pp. 22–23 [in Greek].
- Chapot Victor, 1907, *La frontière de l'Euphrate de Pompée à la conquête arabe*. Bibliothèque d'Ecole française d'Athènes et de Rome, Paris.
- Charanis Peter, 1954, "Ethnic Changes in the Byzantine Empire in the Seventh Century", *Dumbarton Oaks Papers* 13: 23–44 (refers to the presence of Phrygians, Armenians, Galatians, Thracians, etc., in the Byzantine Empire, before the tenth century).
- Chenciner Robert, 1997, "Felt Capes and Masks of the Caucasus", in Lindisfarne-Taper Nancy and Bruce Ingham (eds), *The Language of Dress in Middle East*. Curzon, pp. 80–92.
- Deroy Louis, 1950, "Le culte du foyer dans la Grèce Mycénienne", *Revue de l'Histoire des Religions* 137/1: 26–43.
- Dojaka Abaz, 1979, "Le ceremonial nuptial en Albanie", *Ethnographie Albanaise* 9: 113–154.
- D' Onofrio Mario, 1984, "A Medieval Palace in Avan", in Thomas J. Samuelian and Michael E. Stone (eds), *Medieval Armenian Culture*, University of Pennsylvania, pp. 120–130.
- Garsoian Nina G., 1989, *The Epic Histories attributed to P'awstos Buzand (Buzandaran Patmut'iwnk)*. Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts.
- Garsoian Nina G., 2004, "The Marzpanate (428–652)", in Richard G. Hovannisian (ed.), *Armenian People from Ancient to Modern Times. The Dynastic Periods: from Antiquity to the 14th century*. St. Martin Press, New York, pp. 95–115.
- Goldstein Darra, 1993, *The Georgian Feast. The Vibrant Culture and Savory Food of the Republic of Georgia*. Harper Collins Publisher, New York.
- Greppin John, 1991, "The Survival of Ancient Anatolian and Mesopotamian Vocabulary until the Present", *Journal of Near Eastern Studies* 50/3: 203–207.
- Grigorian Ratchik, n.d., *Echmiadzin*. Novosti Press Agency Publishing House. Moska.
- Hamp Eric P., 1976, "On the distribution and origin of vatra", *Opuscula Slavica et Linguistica*: 201–210. Klagenfurt.
- Harutyunian Arthur, 2012, *Yerevan and its Neighbourhood*. Edit Print Arahet, Yerevan.
- Huld Martin E., 1984, *Basic Albanian Etymologies*. Slavica Publishers Inc., Ohio.
- Imellos S.D., 1077-1980, "The Atlas of Greek Folklore and the winter seasonal bonfires in northern Greece", *Annual of the Centre for Greek Folklore Research of the Academy of Athens* 25: 3–12 [in Greek].
- Hoogasian Villa Susie, 1966, *100 Armenian Tales*. Wayne State University Press, Detroit.
- Hoogasian Villa Susie & Mary Kilbourne Matossian, 1982, *Armenian Village Life before 1914*. Wayne State University Press, Detroit.
- Kharatyan Z. B., 1989, "Kultovie motivi semeinikh obitsaev i obrjadov u Armjan", *Armjanskaja Etnografija i Folklore* 17: 5–62.
- Kassotaki Kalliopi, 1992, *The Hearth: functionality and symbolism*. MA dissertation, Ionian University, Corfu (duplicated) [in Greek].

- Krauss, Friedrich S., 1908, *Slavische Volkforchungen. Abhandlungen über Glauben Gewohnheitsrecht, Sitten, Bräuche*. Verlag von Wilhelm Heims, Leipzig.
- Kyriakidis S.P., 1934–1937, “Questions on folk worship”, *Laographia* 11: 659–677 [in Greek].
- Kyriakidis S.P., 1938, “The symbols in Modern Greek folklore”, *Laographia* 12: 503–546 [in Greek].
- Kostakis Th.P., 1960, “Tsakonian vernacular architecture”, *Laographia* 19: 264–324 [in Greek].
- Lavezzi John, 1979, “Early Helladic Hearth Rims at Corinth”, *Hesperia* 48: 342–347.
- Loukopoulos Dimitrios, 1938, “Folklore Miscellanea from Aetolia”, *Laographia* 12:1–61 [in Greek].
- Luzbetak Louis, J., 1951, *Marriage and the Family in Caucasia. A Contribution to the Study of North Caucasian Ethnology and Customary Law*. Published by St. Gabriel’s Mission Press, Vienna-Mödling.
- Marutian a. T., 1989, “Interier armjanskogo narodnogo zilista (vtoraja polovina xix-natsalo xx v.)”, *Armjanskaja Etnografija i Folklore* 17: 63–142.
- Megas Georgios A., 1949, “Questions of Greek Folklore. Folk worship”, *Annual of the Folklore Archive* 5–6: 86–144 [in Greek].
- Megas Georgios A., 1950, “Questions of Greek Folklore. Folk worship”, *Annual of the Folklore Archive* 5: 1–100 [in Greek].
- Megas Georgios A., 1962, “Aims and methods for the investigation of folk building techniques”, *Laographia* 20: 293–302 [in Greek].
- Mitrusi Llabrini, 1976, “Fiançailles et mariage chez les Lales de la Muzeqe”, *Ethnographie Albanaise* (Edition speciale à l’ occasion de la Conference Nationale des Etudes Ethnographiques en Albanie, juin 1976), pp. 133–170.
- Metaxa-Muhly Polymnia, 1984, “Minoan Hearths”, *American Journal of Archeology* 88: 107–122.
- Muka Ali, 2009, *Banesa Fsatara dhe Familjia e Madhe (The Rural Dwelling and the Big Family)* Akademia e Shkencave, Instituti Kultures Popullore. Tirana.
- Nopcsa Franz Baron, 1925, *Albanien. Bauten, Trachteten und Geräte Nordalbaniens*. Verlag Von Walter de Gruyter & Co., Berlin und Leipzig.
- Papadopoulos A.A., 1917, “Proverbs of Pontus, collected and interpreted”, *Laographia* 6: 2–77 [in Greek].
- Petrosian Irina – David Underwood, 2006, *Armenian Food, Fact, Fiction & Folklore*. Yerkir Publishing-Bloomington, Indiana.
- Psychogiou-Ioannidi Eleni, 1984, “From folk Pontic mythology. The maissas”, *Archive of Pontus* 36: 564–576 [in Greek].
- Puchner Walter, *Comparative Folklore*. Vols I and II. Armos, Athens [in Greek].
- Rhomaïos Constantinos A, 1923, “The ploughshare in marriage”, *Laographia* 7: 346–368 [in Greek].
- Rendel Harris J., 1904, “Notes from Armenia, in Illustration of ‘The Golden Bough’”, *Folklore* 15: 427–446.
- Riza Emin, 1986, “La maison du feu dans l’habitation citadine albanaise”, *Ethnographie Albanaise* 14: 79–104.
- Shakhkian Garnik, 1989, *Architectural Monuments in the Soviet Armenia*. IPO Parverakan, Yerevan.
- Schneeweis Edmund, 1935, *Grundriss des Volksglaubens und Volkbrauchs des Serbokroaten*. Druzba Sv. Mohorja V. Celju.

- Stahl P.H. avec P. Petrescu, 1987, *Maison et attenances des paysans Roumains de Margina Sibiului (Transylvanie)*, in the series *Etudes et Documents Balkaniques et Méditerranéens*, no. 12, Paris.
- Surmelian Leon, With an Introduction by William Saroyan, 1945, *I Ask You, Ladies and Gentlemen*. E. P. Dutton & Co. Inc., New York.
- Surmelian Leon, 1964, *Daredevils of Sassoun. The Armenian National Epic*. Alan Swallow, Denver.
- Surmelian Leon, 1968, *Apples of Immortality. Folktales of Armenia*. Illustrated by Stewart Irwin. University of California Press, Berkeley and Los Angeles.
- Tirtja Marc, 1980, "Aspects du culte des ancêtres et des morts chez les Albanais", *Ethnographie Albanaise* 10: 59–106.
- Vulcănescu Romulus, 1966, *Etnografia: Știința Culturii Populare*. Editura Științifică, București.
- Vulcănescu Romulus, 1970, *Etnologie Juridică*. Editura Academiei Republicii Socialiste România, București.
- Vulcănescu Romulus, 1985, *Mitologie Română*. Editura Academiei Republicii Socialiste România, București.

Histoire médiévale du Sud-Est européen

TSAR OR SON OF PERDITION.
SOUTH SLAVIC REPRESENTATIONS OF OTTOMAN IMPERIAL
AUTHORITY IN CHURCH SLAVONIC PARATEXTUAL ACCOUNTS
(1466–1710)*

KRISTINA NIKOLOVSKA
(New Europe College, Bucharest)

This paper explores the various South Slavic viewpoints regarding the legitimacy of the Ottoman rule expressed in Church Slavonic paratextual writings. Apart from the theologically-based view according to which the Ottoman rule was a tyranny sent by God as punishment for sin, some South Slavic writers, I argue, used a neutral voice, and even legitimized the rule of the Sultan. The wider political contexts in which these accounts were created, I suggest, were crucial for the ways in which the South Slavic chroniclers represented Ottoman power in the margins of their religious manuscripts.

Keywords: Church Slavonic manuscripts, Ottoman Empire, paratexts, imperial legitimacy, deacon Dimitar of Kratovo, locusts.

INTRODUCTION

Much has been written already on the intermediary role that the Orthodox Churches played between the Ottoman state and the Orthodox populations in Southeastern Europe.¹ While the importance of the established institutions of the Orthodox Church for consolidating Ottoman legitimacy is now well-attested, clergymen's various understandings of their position in Ottoman society have not been meticulously explored. In part, this lack of attention to South Slavic visions of the Ottoman Empire may be a result of the prevailing notion among Slavicists that the South Slavs, having lost their political and economic independence in the late

* This article is based on two lectures delivered in the first half of 2016 at the Hilandar Research Library – the Ohio State University (Columbus) and the Central European University (Budapest). I would like therefore to thank the organisers and attendants for their helpful suggestions and comments. The *2015-2016 Europe Next to Europe fellowship* at the New Europe College (Bucharest) was crucial in providing me the time, space and a stimulating environment in which this paper was developed. Finally, I am extraordinarily grateful to Lorenzo M. Ciolfi for reading the paper and making valuable and detailed comments.

¹ The literature on this topic is vast, see for example Tatjana Katić's article: "*Serbia under the Ottoman Rule*" and Mehrdad Kia's book: "*Daily life in the Ottoman Empire*", pp. 113–122.

Rev. Études Sud-Est Europ., LIV, 1–4, p. 71–86, Bucarest, 2016

fourteenth century, could not have written other than negatively about their Islamic sovereigns.²

One of the main contentions of this paper is that the South Slavic authors conveyed a range of viewpoints regarding the legitimacy of the Ottoman rule and moreover, that variety of ideological responses is reflected in Church Slavonic paratextual literature. Some writers denied any legitimacy to the sultans, often interpreting their military victories in apocalyptic terms.³ Others acknowledged the Ottoman rule, but this acceptance was born out of mere fatalism: according to this view, there was no doubt that the Ottoman rule was ‘tyrannical’; however, it was divinely ordained punishment for Christian sin. In contrast to the aforementioned ideological responses, I will argue, there were writers who tacitly or explicitly endorsed the sultan’s reign.

The boundaries between the various sets of ideas in relation to the Ottoman rule is not always clear-cut. Some writers had to negotiate between conflicting views of Ottoman power. Such negotiation between opposing ideological positions is best exemplified in the hagiographical works composed by Dimitar Kantakuzin and Vladislav Gramatik in the second half of the fifteenth century, dedicated to St. John of Rila and the translation of his relics from Veliko Tarnovo to Rila Monastery. Written in the context of the canonisation of John of Rila in the 1470s, both accounts include a narrative about the Ottoman conquests of South-eastern Europe in the late fourteenth century and the resulting fall of the Bulgarian and Serbian empires. In this part of their accounts, the authors present the theologically-based view according to which the sinful Christians receive tyrannical rule, as a divine punishment for sin. The Ottoman armies, labelled here as “Ishmaelites” and “the most-impious Persians”, are depicted as invading force leaving the entire Earth in ruins. By using apocalyptic imagery and likening the Ottomans to “Ishmaelites” and “Persians”, a common response to Islam in Byzantine apocalyptic and historical literature, the authors offer theological explanation for the fall of the empire: the military victories of the Ottomans are to be seen as a part of an eschatological cycle and as such will be remedied in the ordained scheme of things.

Drawing on the classical and Byzantine political theory which distinguishes between “tyrannos” (*an illegitimate ruler*) and “basileus” (*a divinely sanctioned emperor*), Vladislav Gramatik and Dimitar Kantakuzin deny to the Ottoman sultans before Murad II (1404–1451) any legitimacy. Interestingly, the authors write in a completely different manner about the sultans who were contemporary with them, although the Ottoman state was ruled by a single dynasty from its beginnings. For

² A good example of such an approach is the study on Byzantine and South Slavic representations of Sultan Mehmed II by Dušan Korać and Radivoj Radić. Though the authors acknowledge that the clergy rarely used negative epithets to portray this sultan, they tend to justify the positive attitude of the chroniclers with a fear of writing honestly about a sultan who “conquered numerous Christian nations and cities and inflicted much harm and misery to Orthodox population” (Dušan, Korać – Radivoj, Radić, “Mehmed II, ‘The Conqueror’”, p. 299).

³ One of the most famous South Slavic accounts which interprets Ottoman military success within apocalyptic framework is monk Isaija’s preface to the Slavonic *Corpus Dionysiacum* from 1371. For more details, see Nikolovska, Kristina, “*When the living envied the dead*”.

Vladislav Gramatik, Sultan Mehmed II (1432–1481) is the “Great Emir” who holds the “tsar’s sceptre”, and is the successor of “the Great and Sovereign Emir Murat, famous among the ancients with his many battles and military victories”.⁴ Dimitar Kantakuzin writes even more extensively on the military strength of Sultan Mehmed II:

“The one that governs us today, the great monarch, exceeded in strength, glory and splendour of his kingdom all those who ruled [the kingdom] before him. From a young age he governed his father’s kingdom; gifted with shrewdness in warfare, he created a great army and terrifying and beautiful armour, wanting to lead wars and extend the boundaries of the land. Striving to exceed the glory of his predecessors he refrained from food and drink, laziness and bodily rest, or rather languor like most tsars.”⁵

In this passage Sultan Mehmed II is portrayed as a hard-working ruler with glowing leadership qualities. It is very significant that both Gramatik and Kantakuzin call this sultan “tsar”, the Slavic equivalent to the Byzantine “basileus”, a title which prior to the Ottoman conquests was restricted to the only legitimate emperor, the one chosen by God to govern the entire Christian Commonwealth.⁶ Hakan T. Karateke has suggested that the non-Muslims in the Ottoman Empire must have had a very different legitimization strategy compared to the Muslims. He introduces the concept of “tolerated legitimacy” for the Orthodox Christians, assuming that truly normative legitimacy, understood as a divinely justified right to rule, could not be granted by Orthodox theologians whose obedience to the Sultan was “born mainly of fatalism”.⁷ In a historical context after the fall of Constantinople in 1453, when there was neither a Slavic “tsar” nor a Byzantine “basileus” to be acknowledged as universal Christian emperor, we could argue, Gramatik and Kantakuzin, granted normative legitimacy to Sultan Mehmed II and his father Murad II, regardless of the sultans’ religion. In order to make amends for the Mehmed II’s’ faith, Kantakuzin depicts him as a monarch who was even more interested in church matters than the clergymen themselves. In this regard he tells us that the monks

⁴ Gramatik, Vladislav, “Rilska Povest”, pp. 106–7.

⁵ Kantakuzin, Dimitar, “Žitije Jovana Rilskog”, p. 94.

⁶ For this reason, the Serbian and Bulgarian emperors fashioned themselves as emperors of the Greeks. The mighty Serbian emperor Dušan fashioned himself as the “Emperor of Serbs and Greeks” alluding to the last “King of the Greeks” who featured in the prophecies of Pseudo-Methodius and Daniel. Similarly, the Bulgarian emperor tsar Ivan Alexandar commissioned a translation of *Synopsis Chronike*, an important Byzantine chronicle by Constantine Manasses from the eleventh century, in which the compiler reinforced the idea that Tarnovo, the capital city of the Bulgarian Empire, was to become the Third Rome. The translator fashions Ivan Alexandar, as the “true tsar and autocrat of all Bulgarians and Greeks”. Byzantine imperial ideology holds that the Empire will play a crucial part in the last events which meant that it “enjoyed a privileged position in the divine providential scheme” (see András Kraft’s “*Constantinople in Byzantine Apocalyptic Thought*”, particularly p. 25).

⁷ Karateke, Hakan T – Reinkowski, Maurus, *Legitimizing the Order: The Ottoman Rhetoric of State Power*, pp. 33–4.

“had all the freedom, taking pleasure in resting; nobody was allowed to oppose them, although the church, alas, got muddled by some of them, leaving it to desolation”.⁸

The specific context in which these two hagiographies were written throws further light on the question why these two sultans would be given normative legitimacy whereas their predecessors are routinely labelled as “tyrants”. It is important to remember that both accounts were commissioned by Mara Branković, a daughter of the Serbian despot Đurađ Branković and a wife of Sultan Murad II. Moreover, the hagiographies document that special privileges are granted by Sultan Mehmed II for the building of the new monastery dedicated to John of Rila. The Ottoman administration allowed the construction and restoration of new churches monasteries only rarely. Permits for these renovations were seen as a privilege and they only could be granted by the sultan. In a context when the hagiographies were commissioned by an influential wife of a sultan, with the monarch himself granting special privileges to the monastery and to monastic property, it is not very difficult to imagine Gramatik and Kantakuzin crafting legitimising discourses for the sultan and adhering to the Byzantine ideal for legitimate imperial power.

Compared to the above examples in which we find long and developed narrative sequences about Ottoman power, the marginal inscriptions placed inside Church Slavonic manuscripts that mention the sultans often appear too scant to allow us to put forward an argument about the South Slavic theories of Ottoman legitimacy. While with a degree of certainty we could assume that the sultans were denied legitimacy whenever they were called by vile epithets such as “evil”, “impure”, and “tyrannical”,⁹ it is more difficult to infer whether the title “tsar” was applied generically to point out any imperial authority or its use was restricted to refer to their one and only legitimate sovereign, that of the Byzantine Empire.

In order to demonstrate further that the South Slavic responses to Ottoman rule heavily depended on the historical and political contexts in which the works were written, I will offer a close reading of two paratextual accounts which promoted opposing viewpoints regarding imperial legitimacy: a preface to the *Syntagma of Matthew Blastares* written by deacon Dimitar in 1466, and an anonymous marginal note documenting an outbreak of locusts in 1710. I will demonstrate that the ideological position of the authors heavily depended on the bilateral relations between the Ottoman sultanate and the diocese to which the authors belonged. Before getting on to the main arguments, it is worth outlining the main characteristics of the paratextual writings of the South Slavs referring to the Ottoman rule.

To flip through Church Slavonic religious manuscripts, as is the case generally with medieval codices, is to experience an array of verbal notes written in the blank spaces: they appear on guard leaves, in the upper, lower and side margin, between the lines of the primary text and even on the binding. A relatively large

⁸ Kantakuzin, Dimitar, “Žitije Jovana Rilskog”, p. 94.

⁹ A good example for this is a scribal inscription telling us that a manuscript was written close to Skopje in 1434, seven years after the death of despot Stefan Lazarević during the rule of the “impious” Sultan Murad II (Stojanović, Ljubomir, *Stari srpski zapisi*, I, p. 85, entry number 261).

corpus of paratextual writings left behind in Church Slavonic religious manuscripts provide unique records of Ottoman rule in South-eastern Europe. These accounts took the form of prefaces, colophons and marginal notes. Paratextual writings which make reference to Ottoman power come from a wide geographical area and were composed over a long period of time – from the first Ottoman campaigns in Europe in the mid-fourteenth century until the end of the Church Slavonic manuscript production in the late eighteenth century. Remarks about the Ottomans are to be found in paratexts whose primary function was to provide information about the production of the manuscript or its use. Into this category we can place colophons,¹⁰ prefaces and notes about the binding, purchase or ownership of manuscripts. For example, hieromonk Daniil, the scribe of Ms. 1388 in The National Library of Republic of Bulgaria, towards the end of the colophon, tells us that he finished the manuscript in the year 1640 during the reign of, as he says, “Tsar, the Turkish Sultan Ibrahim” (fol. 203a). The reference to the reign of Sultan Ibrahim I is mentioned in the context of the date of production – it relates a particular regnal year to the moment when the manuscript was finished. Other inscriptions which do not comment upon the primary text of the manuscript or its use may also contain references to Ottoman sultans. In these notes historical events are centred around the year in which the event took place. As a way of keeping records of the passing time, the chroniclers document outcomes of Ottoman campaigns, reigns and deaths of sultans, demolition of monasteries and churches by Ottomans, celestial events, bad weather conditions and catastrophic events such as wars, famine, natural disasters, outbreaks of plague and the rise in food prices. It will take another paper to write about the functions that these fragmentary writings could have played for the monastic community that created them. For our present analysis it is sufficient to point out that South Slavic writers occasionally used this type of historiography to express their viewpoints regarding the legitimacy of the Ottoman rule.

THE SON OF PERDITION’S RULE

In some Church Slavonic paratexts, the Ottomans are depicted as forerunners of the Apocalypse. A particularly interesting case of this type of anti-Ottoman writing is to be found on the front pastedown of a sixteenth-century manuscript containing *The Acts and the Epistles of the Apostles*.¹¹ The note documents an outbreak of locusts in 1710, during the reign of Sultan Ahmed III (1673–1736) and tells quite an unusual story: a multitude of locusts appeared in the sky and people were catching many of them to read the writing inscribed on their wings in Greek and Hebrew. The chronicler uses apocalyptic imagery to tell us that the event took

¹⁰ Colophon – a note usually placed after the primary text which contains information about the provenance of the manuscript.

¹¹ I have not seen the original manuscript but rather I used an electronic version available on the website of the *University library “Svetozar Marković”* (<http://arhiva.unilib.rs/cirilica/dokument/53/apostol>).

place in the year 7219 of the creation of the world, during the reign of the “great emir, Sultan Ahmed”. The locusts are depicted as a force capable not only of eating the entire wheat (and by doing so causing famines) but they also have the capacity to darken the sunlight because of the enormous number they reach during migration. Darkened sky during daytime in various biblical and extra-biblical apocalyptic passages is interpreted as one of the signs of the nearing apocalypse. Most importantly, the chronicler uses the title “son of perdition” for the sultan clearly alluding to biblical apocalyptic passages. In 2 *Thessalonians* 2.3, which are to be found in the primary text of the manuscript where the note is inscribed, this phrase refers to the Antichrist, who will deceive most of the world into following him during the end of times. We have enough evidence to suggest then, that the author of this inscription constructed a parallel identifying Sultan Ahmed III with the Antichrist.

This imagery of locusts having something inscribed on their wings is very unusual for the Church Slavonic tradition. It is possible that this might have been a popular belief, a superstition which should not have found its place in the margins of a canonical book. However, this is not a unique case of believing that the future can be foretold by interpreting symbols inscribed on the locust’s wings. In the autobiography of the Roman Emperor Charles IV (1346–1378), written in the fourteenth century, a servant tells the emperor that “the last day has come” as “the world is covered with locusts”. The narrative continues with the emperor seeing the horrific scene of the whole country being covered by these insects whose wings carried a message. The emperor concludes this episode by telling us that “within two months both our sister and her husband, the Duke of Austria, died. We never saw the locusts again from that time”.¹² We could say that the locust invasion could have been interpreted as a sign for the death of an emperor or his family. In a similar vein, the South Slavic chronicler tells us that the regnal years of the Sultan were inscribed on the wings of the locusts, which suggests that the clergy was making calculations about the date when the rule of Antichrist would end. This account is therefore an instance which provides us with convincing evidence that some South Slavic monks did promote the idea that they were living under the rule of Antichrist.

Why, though, would this particular sultan be associated with the Antichrist? The note itself partially offers a plausible reason. The chronicler tells us: “the son of perdition, Sultan Ahmed started war against Muskovy”, which coincides with the image of Antichrist in several apocalyptic texts where he is imagined as a “human agent” who possesses great military and political powers¹³. In the last decade of the seventeenth century, the Ottomans were on the defensive, having lost important European territories to the Habsburg Empire. The South Slavic chronicler who documented the 1710 locust invasion probably refers to the so-called Pruth River Campaign (1710–11) in which the Ottomans had defeated the armies of the Great Muscovy. While it is difficult to determine the precise location where the inscription was composed, other inscriptions in the manuscript mention that at

¹² Geary, Patrick J., *Readings in Medieval History*, p. 309.

¹³ McGinn, Bernard, *Antichrist: two thousand years...*, p. 2.

some point the manuscript belonged to the Monastery of St Archangel Michael and St Hermit Gabriel of Lesnovo (present-day Republic of Macedonia). It is likely then that the chronicler was probably a member of an ecclesiastical unit under the jurisdiction of the Patriarchate of Peć, which during the seventeenth and eighteenth centuries had strong connections with the Russian Emperor, from whom many monks were requesting financial aid on the grounds that they were suffering under Muslim rule. As Stevan M. Dimitrijević has pointed out, some South Slavic clergymen held hopes in this period that the Russian armies would bring salvation from the Ottoman ‘yoke’.¹⁴ This chronicler, thus, writes in the turn of a historical moment in which these hopes could have been fast fading in the wake of Ahmed III’s defeat of the Russian armies. By placing the event within an apocalyptic framework, the author seems to be consoling his readers that although the Russian armies had not defeated Ahmed III, salvation would come soon as he will be defeated by Christ himself.

THE SULTAN AS A *TSAR*

In contrast to the above inscription which is a very good illustration for anti-Ottoman writing, some South Slavic chroniclers used various neutral epithets derived from the Ottoman Turkish language, such as “sultan”, “moursouman”, “great emir” and “bey”. In a number of paratexts we find the title *tsar* being used for sultans which, in some cases, is a clear indication that the clergymen considered their Islamic rulers legitimate. A good example of paratextual account where the reign of the sultan was considered fully legitimate is the preface to the *Syntagma of Matthew Blastares* written by deacon Dimitar of Kratovo in 1466.¹⁵ The beginning of the preface is an eloquent polemic in which the author presents his arguments against dualist heresies, such as Marcionism and Manicheism. In what follows Dimitar mentions internal disagreements within the diocese to which he belonged and provides information regarding the commissioner of the *Syntagma*, the archbishop Dorotej of Ohrid. The production of the manuscript is then localised in time by a reference to Sultan Mehmed II the Conqueror’s military victory over George Kastrioti Skanderbeg, a nobleman who governed territories near Ohrid and managed to repulse a number of Ottoman invasions. In the preface, Dimitar also tells us that Sultan Mehmed II decided to replace Dorotej, bringing Marko (known as Patriarch Mark II Xylocaraves of Constantinople), to be head of the Church in Ohrid. The text then ends with elaborate praise of Marko, the newly appointed archbishop.

¹⁴ Dimitrijević, Stevan M., “Oдношaji pećskih patrijaraha s Rusijom”.

¹⁵ Dimitar’s account expands from f. 3r to f. 8v in a fragment known as Grigorovich Ms. 27 kept in the Russian State Library in Moscow. The entire preface has been published by B. Angelov, and it is this version that I have used in this article. See Angelov, Bonju St., “Dimitar Kratovski”. Dimitar’s preface has attracted academic interest ever since the Russian philologist Victor Grigorovich discovered the manuscript in the nineteenth century in Ohrid. Grigorovich was the first one to publish excerpts of the colophon in 1859, followed by Viktorov in 1879 and Kačanovskij in 1880 (see Grigorovich, Viktor, *Ivanovich Sobranie rukopisei*, and Kačanovskij, Vl., “Njekoliko spomenica za srbsku i bugarsku povijest”, *Starine*, 12/1880).

The legitimation of the Sultan's authority in Dimitar's preface is apparent in that he is referred to consistently by using the title "tsar", designated for Byzantine and Slavic monarchs that had governed the area before the Ottoman conquests in the late fourteenth century. Dimitar uses the year of Sultan Mehmed's reign as a time-reference for the moment when the manuscript was produced and more importantly, he portrays this ruler as one who is a founder of a city – a common image for ideal Christian rulers. However, despite laudatory references, we also find in his account an implicit regret about Sultan Mehmed's military success over his rival, George Kastrioti Skanderbeg. The additional ambivalence in Dimitar's preface relevant to our analysis is that the author praises both archbishops – Dorotej, who was legitimately appointed but was forced by the sultan to step down, and Marko, who was Sultan Mehmed's favourite.

Dimitar tells us that Mehmed II "expelled" Skanderbeg and drove "multitudes of captured people destined for enslavement, who used to live in those domains [present-day Albania]", and goes on to say that "by God's allowance, other such things befell on us"¹⁶. The last phrase is particularly important as it is an indicative of Dimitar's sympathy for (and identification with) Skanderbeg and his army held captive. How is it then that Dimitar, who does not condone the actions of the Sultan, chooses to address the Islamic Ruler as a *tsar*?

In order to understand this ambivalence, we need to elaborate on the political relations between the archbishopric of Ohrid and the Ottoman administration preceding Dimitar's writing of the preface. As Ivan Snegarov has pointed out, the Church of Ohrid expanded its territory significantly as a result of the major power shift in mid-fourteenth century South-Eastern Europe owing to the expansion of the Ottoman Empire¹⁷. There is a record of a few instances in the period prior to the Ottoman conquests in the Balkans when the archbishopric of Ohrid suffered significant jurisdictional losses due to its rivalry with the Patriarchate of Constantinople. With the support of Constantinople, the Patriarchate of Tărnovo was formed at the end of the twelfth century, thus limiting the territory of Ohrid to the Western part of the Bulgarian Empire. Around the same time, Constantinople also encouraged a few Serbian eparchies to separate from Ohrid, thus opening the door for the Serbian church to become independent by the second decade of the thirteenth century. However, the instability in which the archbishopric found itself in the twelfth and thirteenth centuries was somewhat mitigated when the Ottomans conquered some of the territories under the jurisdiction of Ohrid, including the main city in the 1380s.¹⁸ The reasons behind the Ottoman support of the archbishopric of Ohrid are not very clear, particularly if we take into consideration that the Ottomans had abolished the Patriarchate of Tarnovo in 1393 and had significantly limited the power of the Serbian Church by granting some of its important eparchies to Ohrid.

¹⁶ Angelov, B., *Dimitar Kratovski*, p. 265.

¹⁷ Snegarov, I., *Istoriia na Ohridskata arhiepiskopiia*, I, pp. 316–347.

¹⁸ Matkovski, Aleksandar, "Odnosite pomegu...", pp. 112–3 note 3.

According to Matkovski, the territorial growth of Ohrid in the first century of Ottoman rule could be explained with reference to “the diplomatic efforts of the church leaders who knew how to present themselves to the new Turkish authorities in opposition to Constantinople – which was not conquered by the Turks at that time – as this patriarchate often contested the independence of Ohrid and limited the previously granted rights”. It should not be underestimated, Matkovski holds, that the territories under Ohrid were “mainly in Albania and Serbia, precisely in direction of [the Ottoman plans for] expansion”.¹⁹

Another important event which could have made Ohrid a trustworthy partner of the Ottomans, Matkovski adds, is that this church decisively rejected the Decree of Union signed on the 6th of July 1439 in Florence, which for a short time ended the East-West Schism.²⁰ Apart from disputed doctrines between Constantinople and Rome, such as the doctrine on Purgatory, the Procession of the Holy Spirit, and the Sacramental Bread, it should be noted that the Council of Florence was appointed in the wake of the rise of Ottoman power. The Byzantine leaders proposed union with the Latin Church primarily because they expected military support from the West in order to defend Constantinople from the Ottomans. Although this short-lived East-West Union was rejected by many priests in the East, the Ottoman Sultans did consider it a threat. The Patriarchs of Constantinople appointed after the fall of the Byzantine Empire were by rule necessarily anti-unionists. Therefore, the rejection of the Florentine Union by the archbishops of Ohrid before the Fall of Constantinople in 1453 could have been an important enough cause for the Ottoman sultans to support Ohrid at the expense of other Balkan churches.

However, it has been argued that the favourable position of the archbishopric of Ohrid changed in the first decades after the Fall of Constantinople, which coincides with the time when deacon Dimitar wrote his preface. The ambivalences of his account, we could say, capture well the mood of the historical moment in which the hitherto harmonious relations between Ohrid and the Ottoman sultans became strained. Dimitar’s preface documents how a legitimately appointed archbishop (Dorotej) was replaced by the sultan and his place was taken up by Marko, the incumbent Patriarch of Constantinople. It is not a coincidence that this transition of authority was documented in a *Syntagma*. Although the *Syntagma* which Dimitar copied has not survived, the content of this collection of laws is deeply related to what Dimitar tells us in his preface. Not only does this legal codex regulate the daily disciplinary matters of the Orthodox population that lived under a particular diocese, but it also regulated the selection and the duties of the church leaders. Therefore, one of the reasons for Dimitar to leave behind such a record was that the sultan’s decision to appoint Mark II disagreed with one of the principles regulated by the *Syntagma*.

¹⁹ *Ibidem*, p. 112.

²⁰ According to Matkovski, not only did the Ohrid clergymen reject the Decree, but they also did not take part in the Council of Florence. See *ibidem*, p. 133.

Dimitar implicitly regrets that Dorotej was removed from his post. He sympathises with the vicissitudes of Dorotej who “wasn’t able to escape from the clutches of the divisor of temptations and evil”, and was entangled in “strife and disagreements”,²¹. Dimitar’s depiction even portrays Dorotej as a good church leader. This archbishop, Dimitar tells us, “used to visit the villages and the cities of the diocese under his authority, taking care of the work of the Church and instructing the faithful people of God in the Faith”²². However, it is important to note that this praise of Dorotej does not characterise him in general. It is a veiled praise, appearing not in the context of Dorotej’s replacement, but only as a part of the narrative about how he requested from Dimitar a copy of the *Syntagma*.

While the former archbishop finds praise in Dimitar’s preface regarding his past and his manner of rule, the description of the newly-appointed Marko is, in sharp contrast, a panegyric to Mark’s present state. Dimitar addresses Marko as the “most venerable conductor of the Divine Sacraments”, “angel-like Holiness”, “teacher and divine shepherd of Christ’s rational flock”, “unshakable pillar of piety”, “exegete of the unutterable Scriptures”, “sweet-voiced tongue”, and “all-venerable hierarch of the providence of God’s word”²³. If Dimitar was not particularly content with Dorotej’s departure from office, how is it that he devoted such an elaborate panegyric section to the new archbishop appointed by the Ottoman sultan? In order to unravel this apparent paradox, we need to attend to the history of Ottoman sultans appointing higher Orthodox officials.

As Halil Inalcık points out, in the early period of the Ottoman expansion, a policy called “*istimālet*” was introduced for the non-Muslims who submitted to the Ottoman state without resistance. The *istimālet*, he notes, “maintained intact the laws and customs, the status and privileges that had existed in pre-conquest time, and what is more unusual they incorporated the existing military and clerical groups into their own administrative system without discrimination”.²⁴ Not only did this practice guarantee “recognition of the Orthodox church as part of the Ottoman state”, but also ensured that “the high-ranking clergy were assigned *timars* which implied their inclusion in the ruling class”.²⁵

According to Inalcık, the policies of the Ottoman state regarding their Orthodox Christian subjects changed with the fall of Constantinople in 1453, when Mehmed the Conqueror established a new system of appointing metropolitan bishops, archbishops and patriarchs. Previously, these were elected by the Church Synod, with the sultan merely approving the choice. Exploring the Ottoman procedures for the Ohrid archbishopric before and after the fall of Constantinople, Aleksandar Matkovski concludes that significant changes were introduced in the mid-fifteenth century in the procedure for election of high-ranking clergymen. “Without a Sultanic berat”, Matkovski writes, “a single metropolitan bishop or

²¹ Angelov, B., *Dimitar Kratovski*, p. 265.

²² *Ibidem*, p. 265.

²³ *Ibidem*, p. 266–267.

²⁴ Inalcık, H., “The Status...”, p. 409.

²⁵ *Ibidem*, p. 409.

archbishop could not be elected”.²⁶ Given that it is very likely that Mark II Xylocaravis was the first Archbishop of Ohrid to be appointed directly by the Ottoman sultan, we could say that the ambivalence in Dimitar’s preface reflects this transition in which the power and the privileges of the Orthodox ruling class within the Ottoman state were increasingly curtailed in a territory which once enjoyed extensive support from the latter. Another important motivation for the ambivalence in Dimitar’s narrative is to be found in his personal ambition, as evidenced by an event in the preface itself. Dimitar tells us of a promise made to him by Dorotej that Dimitar’s name, the names of the members of his family and those who helped him with the production of the manuscript, would be mentioned in a *pomenik*, a list of names read out loud during liturgy. To have reserved for oneself a place in a *pomenik*, alongside names of Orthodox Emperors and archbishops, was a great honour. In order, then, to be mentioned in the *pomenik*, Dimitar was obliged to submit to the newly appointed archbishop and also to the sultan. The mention of a promise made by Dorotej, and the request that it be fulfilled by Marko, was very likely a strategic decision. Given that Dorotej was displaced from this position, Dimitar’s assurance of the reward was no longer secure. Knowing that this reward fully depended on Marko, Dimitar would have had no other choice but to endorse and obey the new archbishop in order to hope to partake of a past promise.

The equivocation of the preface thus provides us with a glimpse of the transition of authority within the archbishopric of Ohrid. What is interesting in Dimitar’s account is his strategy of dissimulation and prevarication as a response to a time when important changes were upsetting the established hierarchies of the archbishopric.

CONCLUSIONS

In sum, this study has demonstrated that there were different views among the South Slavic writers with regards to the legitimacy of the Ottoman rule and that this variety of ideological responses is also reflected in the South Slavic paratextual accounts. Perspectives which implicitly or explicitly accepted or even endorsed the Sultan’s reign have often been neglected by existing scholarship. The multifaceted factors at play in these accounts make it crucial for historians to see them as discursive practices. One way of exploring discourses of legitimacy crafted by the South Slavs, is by situating these accounts within the historical context in which they were composed. As we could see with the case of Dimitar’s preface and the marginal inscription from 1710, the political relations between the Ottoman state and the Orthodox Churches could be fundamental to the ways in which South Slavic writers represented Ottoman power in their texts.

²⁶ Matkovski, Aleksandar, “Odnosite...”, p. 117.

BIBLIOGRAPHY

Manuscripts

Belgrade, *University library "Svetozar Markovic"*, Ms. Ćorović 6.
Sofia, *The St. Cyril and Methodius National Library*, the National Library of Republic of Bulgaria, Ms. 1388.

Primary sources

Angelov, Bonju St., "Dimităr Kratovski", in: *Iz starata bălgarska, ruska i srăbska literatura*, 3 vols. (Sofia: BANU, 1967–78), II (1967), pp. 260–67.
Gramatik, Vladislav, "Rilska povest", in: *Spisi Dimitrija Kantakuzina i Vladislava Gramatika*, edited by Jasmina Grković-Mejdž r (Belgrade: Srpska knjize na zadruga, 1993), pp. 103–11.
Kantakuzin, Dimitar, "Žitije Jovana Rilskog", in: *Spisi Dimitrija Kantakuzina i Vladislava Gramatika*, edited by Jasmina Grković-Mejdžor (Belgrade: Srpska knjizevna zadruga, 1993), pp. 89–95.

Secondary literature

Dimitrijević, Stevan M., "Odnosaji pećskih patrijaraha s Rusijom", *Glasnik srpske kraljevske akademije* (Belgrade: Drž vna štamparija kraljevske Srbije, 1900), pp. 203–89.
Geary, Patrick j., *Readings in Medieval History* (Peterborough: Broadview Press, 1998).
Grigorovich, Viktor, *Ivanovich Sobranie rukopisei V. I. Grigorovicha* (Moscow: Tipografija M.N. Lavrova i Ko, 1879), pp. 19–21.
Inalcik, Halil, "The Status of the Greek Orthodox Patriarch Under the Ottomans", *Turcica*, 21–22/1991, pp. 407–36.
Kačanovskij, Vl., "Njekoliko spomenica za srbsku i bugarsku povijest", *Starine*, 12/1880, pp. 253–257.
Karateke, Hakan T. – Reinkowski, Maurus (eds.), *Legitimizing the Order: The Ottoman Rhetoric of State Power* (Leiden: Brill, 2005).
Katić, Tatjana, "Serbia under the Ottoman Rule", in *Landersonderband Serbien und Montenegro*, Österreichische OSTHEFTE 47 (Wien: Österreichisches Ost-und Sudosteuropa Institut, 2005), pp. 145–58.
Kia, M., *Daily Life in the Ottoman Empire, Daily Life Through History* (ABC-CLIO, 2011).
Korać, D., and R. Radić, *Mehmed II, "The Conqueror"*, in *Byzantine Short Chronicles and Old Serbian Annals, Inscriptions, and Genealogies*, *Zbornik Radova Vizantologskog Instituta*, 2008, pp. 289–300.
Kraft, András, "Constantinople in Byzantine Apocalyptic Thought", *Annual of Medieval studies at CEU*, 18/2002, pp. 25–36.
Matkovski, Aleksandar, "Odnosite pomegju Ohridskata Arhiepiskopija i osmanskata drž va od doagjanjeto na Turcite do obnovuvanjeto na Pekjskata Patrijaršija", *Glasnik na Institutot za Nacionalna Istorija*, 16.2/1972, pp. 111–45.
McGinn, Bernard, *Antichrist: two thousand years of the human fascination with evil* (San Francisco: HarperSanFrancisco, 1994).
Nikolovska, Kristina, "When the living envied the dead': Church Slavonic paratexts and the apocalyptic framework of monk Isaija's colophon (1371)", in: Ciotti, Giovanni – Lin, Hang (eds.), *Tracing Manuscripts in Time and Space through Paratexts*, *Studies in Manuscript Cultures* 7 (Berlin: De Gruyter, 2016), pp. 185–221.
Snegarov, I., *Istoriia na Ohridskata Arhiepiskopiia*, I, (Sofia: Prof. Marin Drinov, 1995)
Stojanović, Ljubomir, *Stari srpski zapisi i natpisi*, 6 vols. (Belgrade: Srpska Akademija Nauka i Umetnosti), I (1982).

TRAVELLING AND COMMUNICATION OF THE EARLY CRUSADERS ALONG THE DANUBE RIVER

ELENA KOYTCHEVA
(Institute for Balkan Studies, Sofia)

Le cours du Danube a été un des chemins principaux pris par les croisés en route vers Constantinople et la Terre Sainte. Le but de cette étude est précisément de mettre en lumière le rôle du Danube comme espace privilégié pour les contacts interethniques lors des premières croisades.

Keywords: Crusade, Holy Land, Constantinople, Danube.

One of the main routes used by the crusaders during their long journey to Constantinople and the Holy Land was along the Danube Valley. The purpose of this paper is to present the Danube region as an area where various communication and interaction processes took place between people and civilizations in the course of the early crusades. The massive movement of foreign troops across the European countries gave rise to turbulent episodes of resistance and cooperation with the natives. Logistic support of the armies was a major concern for the crusading leaders and local rulers to escape from everyday troubles, because “an empty stomach is not a good political adviser”.

The Danube is the only river in Europe, which flows from West to East and connects different countries and societies with various languages and cultures. This is why some scholars define it as “Continental River”, dating in part from Roman times and called in the sources *Istros* (*Hister*, *Ister*) and *Danubios* (*Danubius*, *Danuvius*) as the second name prevailed in the Latin narratives. It is one of the major waterway and means of transport connecting Western with Middle Europe, the Balkans and the Black sea. According to one medieval geographical description of the world from the twelfth century (*Imago mundi*) the Danube (*Danubius*) rises from Upper Germany and increasing with 60 important rivers it empties into the Black Sea and like the river Nile is divided into 7 mouths¹. In the Middle Ages numerous market towns, fortresses, regal residences and population existed on the two banks of the river that made it a preferable route for travelling, transportation, commercial activities and logistic support of the crusaders.

The Latin chronicler and crusader Ekkehard of Aura noticed that in 1096 the first followers of Peter the Hermit “numbered about 15,000, passed peacefully

¹ Honorius Augustodunensis *Imago mundi*, ed. G. Perts, MGH SS 10, p. 125.

through Germany and next Bavaria and Pannonia. A large number instead travelled by water down the Danube (*quamplurimi vero navalium per Danubium*) or by foot through the lands of Alemanni². The starting point of the Danube-Balkan route was Regensburg, situated on the right bank of the river and mentioned as Ratispona (Ratisbona) in the western sources. It was a place for meetings of merchants, diplomatic embassies and troops. Many of its citizens knew the Byzantine Empire and were proficient in Greek, and there was a Greek-Latin vocabulary there in St Emmera's Abbey at the end of the 10th century³. This fact was well illustrated by the case of the Bishop of Ratisbon (Regensburg) Konrad, who used his fellow citizen and crusader, who knew "the Greek language and the country", to conquer the fortress of Probaton (around Adrianople) from where the bishop took food and booty during the Third Crusade in 1189⁴.

This Bavarian city was assembly point where the armed pilgrims originating from different parts of Western Europe gathered, particularly as the river was easily navigable from this point. Gottschalk was one of the German commanders of the 'People's Crusades', who had marched through Bavaria and attacked the Jewish community at Regensburg in 1096⁵. The Bavarian and Austrian campaigners, involved in the expeditions of 1101–1102, probably also travelled along the Danube, using the two main jumping off places, namely, Regensburg and Passau⁶. At the time of the Second Crusade in 1147 the German king Konrad III of Hohenstaufen (1138–1152) got on ships at Regensburg, intending to go down the Danube⁷. King Louis VII of France (1137–1180), who followed with his troops the Alemanni, met in the same city the Byzantine envoys. There, the forces "crossed the Danube on a very fine bridge (*pons optimus*) and found a large fleet (*navium multitude copiosa*)" to carry them across the river⁸. Probably what was referred to here was the oldest bridge across the Danube in Germany, known as 'Steinerne Brücke' (Stone Bridge) and the Byzantine fleet, which had to transport the knights' army and baggage. Some scholars suppose that this supplied fleet was mustered by the western delegation,

² Ekkehardi Abbatis Uraugiensis *Hierosolimita*, RHC Occ., t. 5, p. 12

³ K. Ciggaar, *Western Travellers to Constantinople. The West and Byzantium, 962–1204: Cultural and Political Relations*, Leiden – New York – Köln, 1996, 231–233.

⁴ "Historia de expeditione Friderici imperatoris", in *Quellen zur Geschichte des Kreuzzuges Kaiser Friedrichs I.*, ed. A. Chroust, MGH SS rerum Germanicarum, n. s. 5, Berlin, 1928, p. 53; "Historia peregrinorum", in *Quellen zur Geschichte des Kreuzzuges Kaiser Friedrichs I.*, p. 146; E. Койчева, *Първите кръстоносни походи и Балканите*, София, 2004, с. 172.

⁵ S. Runciman, *A History of the Crusades. 1. The First Crusade*, Cambridge, 1991, p. 140

⁶ A. Mullinder, *The Crusading Expeditions of 1101–1102*. PhD September 1996 (unpublished dissertation), University of Wales, Swansea, 1996, p. 90.

⁷ Ottonis et Rahevini *Gesta Friderici I. Imperatoris*, ed. G. Waitz, MGH SS rerum Germanicarum 46, Hannover et Lipsiae, 1912, p. 64; Otto of Freising and his continuator, Rahewin, *The deeds of Frederick Barbarossa*, trans. Ch. Mierow, University of Toronto Press, 1994, p. 79.

⁸ Odo of Deuil, *De profectioe Ludovici VII in orientem: The Journey of Louis VII to the East*, ed. and trans. V.G. Berry, New York, 1948, 24–25.

sending ahead for preliminary discussions with the Byzantines. Besides, the ships were not enough when the crusading army crossed the river Drava in Hungary⁹.

Running across Bavaria and crossing the “the great river Danube at Regensburg”, the German troops marched down to Austria, leaving the river on their left side¹⁰. Konrad III pitched camp for a few days in the East Mark near the city of Ardacker, moved almost to the limits of his realm and celebrated Whitsunday near the river Fisha. He crossed the Leitha with “all his troops, some descending the Danube and others becoming by land, and made camp in Panonia”¹¹. In this report East Mark means Austrian Mark, Ardacker or Ardagger is a market town upon the right bank of the Danube, the rivers Fisha and Leitha are right tributaries of the Danube and the latter formed the Austrian-Hungarian border. The German sovereign proceeded “in a most imperial fashion” with his fleet and land forces he reached Hungary as “sailor and foot soldier” i.e. by land and by water along the Danube Valley, having “a very large army in the fleet with him and the horses and the rank and file beside him on shore”¹². He followed this ‘route of Emperors and Kings’ from Regensburg to Budapest because of the existence of population, market places and infrastructure that facilitated transportation of large quantities of foodstuffs for the crusade armies marching along the right bank of the Danube (i.e. the western or southern side of the river)¹³.

Regensburg was also the staging place for the army of Frederick Barbarossa which set out on the Third Crusade on 11 May 1189 and crossed the town bridge onto the south (right) bank of the river Danube. The German leader with his retinue was transported by ship down the Danube to Vienna, whereas the rest of the cavalry and infantry with their carts and animals were on the south bank, following the overland route along the river. At Passau (lat. Patavia, Batavia in Bavaria) bishop Dietpold joined the crusaders on 15 May 1189. During the sailing along the river, the settlement of Mauthausen in Upper Austria was burned down, because its inhabitants had shot up the toll charge for the passing knights¹⁴. The village was situated on the north bank of the Danube and in the Early Middle Ages it became a toll station for ships. Its name means ‘toll house’ because the vessels sailing along the Danube had

⁹ J. France, “Logistics and the Second Crusade”, in *Logistics of Warfare in the Age of the Crusades*, ed. J.H. Pryor, Aldershot, 2006, p. 84.

¹⁰ Guillaume de Tyr, *Chronique*, édition critique par R.B.C. Huygens (*Corpus Christianorum Continuatio Mediaevalis*, LXIII–LXIII A), Turnholt : Brepols, 1986, 16, 19.

¹¹ Ottonis et Rahevini *Gesta Friderici I. Imperatoris*, p. 64; Otto of Freising and his continuator, Rahewin, *The deeds of Frederick Barbarossa*, p. 79.

¹² Odo of Deuil, *De profectione Ludovici VII in orientem*, 32–35.

¹³ A. Murray, “Roads, Bridges and Shipping in the Passage of Crusade Armies by Overland Routes to the Bosphorus 1096–1190”, in *Die Vielschichtigkeit der Strasse. Kontinuität und Wandel in Mittelalter und früher Neuzeit*, Verlag, Wien, 2012, 194–198.

¹⁴ “Historia de expeditione Friderici imperatoris”, p. 17; “Historia peregrinorum”, p. 130; G. Loud, *The Crusade of Frederick Barbarossa: The History of the Expedition of the Emperor Frederick and Related Texts*, (Crusade Texts in Translation 19), Ashgate, 2010, p. 47.

to pay for cruising the river at Mauthausen. The abovementioned hostile operation was taken by carried on board ship emperor's retinue, not by the main body of troops, which was on the southern bank of the river. It is considered that the Germans had the largest river fleet in the 12th century and during the Third and the Second Crusade the land armies constructed or hired fleets of river ships at Regensburg¹⁵.

The crusade army arrived in Vienna on 18 May and was met there by the generous Austrian Duke Leopold V Babenberg (1177–1194) whose father Heinrich II Babenberg (1141–1177) was married to a niece of the Byzantine emperor Manuel I Komnenos (1143–1180), Theodora, who died in Vienna on 3 January 1183. According to the anonymous historian of the Third Crusade, Duke Leopold “took commendable care of the crusaders needs by organising a market for them and also by generously giving from his own finances”¹⁶. At the end of May 1189 the Barbarossa's army “entered the plain that is called in vernacular Virivelden” and was situated on the left bank of the Danube River opposite the city of Bosonium (Posonium, Germ. Pressburg, mod. Bratislava). Here Barbarossa pitched camp, spent four days until all his forces gathered and celebrated the Pentecostal Whitsun (28 May – Петдесетница) together with the German bishops who accompanied him to the Hungarian border, escorted by the Austrian duke and many earls and barons. “There he met the envoys of Bela the glorious king of Hungary [Bela III 1173–1196] to whom he gave a magnificent reception and entertainment and he took these dukes and counts with him on his journey”¹⁷.

Frederick Barbarossa and his companions travelled by ship via the Danube while most part of the army used the so called “pilgrimage route“ (*via Hierosolimitana*) through Hungary that was built in 1018 by King Stephen I (c. 975–1038). Along this ‘royal highway’ (*via regis*) were set up Hungarian fortresses which had to control the pilgrims' movements across the realm, bypassing his old capital Esztergom (*Grane*)¹⁸. At the beginning of the road lay the strongly fortified town of Meseburg (Moson, Germ. Wieselburg, mod. Mosonmagyaróvár) on the right (south) bank of the Danube. In 1096 two different forces of Gottschalk and Count Emicho, who had been travelling across the cities of the Rhine, the Main and the Danube entered Hungary near this fort¹⁹. Because of the hostile attitude of Gotschalk and his men when Emicho's army “came to the king's fortress at Mosony (*ad presidium regis Meseburch*), which is defended by the river Danube and Leitha (*Lintax*) with its marches, they found the bridge of the fortress closed on the orders of the king of Hungary [Coloman I] ...and passage through the kingdom

¹⁵ A. Murray, “Roads, Bridges and Shipping”, p. 195, 200.

¹⁶ “Historia peregrinorum“, p. 130; F. Opll, *Das Itinerar Kaiser Friedrich Barbarossa (1152–1190)*, Wien-Köln-Graz, 1978, p. 99.

¹⁷ “Historia de expeditione Friderici imperatoris“, p. 17; “Historia peregrinorum“, p. 130; G. Loud, *The Crusade of Frederick Barbarossa*, p. 47.

¹⁸ E. Koytcheva, “Logistics of the early Crusades in the Balkans on *Via Militaris*“, in *Die Vielschichtigkeit der Strasse*, p. 213; M. Szilágyi, “The perception of the Roman Roads in Medieval Hungary“, in *Die Vielschichtigkeit der Strasse*, 153–154 and map.

¹⁹ Ekkehardi Abbatia Uraugiensis *Hierosolimita*, p. 20.

was denied to them all”²⁰. After the castle had been besieged for 6 weeks (in mid-June) by the armed pilgrims they were entirely defeated by the Hungarians in a short final battle and scattered in all directions. “There was so great of a massacre of the crowd who were on foot, of both sexes, that the waters of the Danube and Leitha were changed into blood-red torrents. Many...were carried forward by the waves of the Danube...many of the fugitives were drowned that the waters of that very wide river could not be seen for a considerable time because there were so many thousands of bodies”²¹. In spite of that most of the early crusaders followed this newer route with the exception of some sovereigns and their retinues as Louis VII of France and Frederick I Barbarossa who met the Hungarian king and visited him in his residence Esztergom²².

According to some etymological interpretations the appellation Ezstergom consists of two river names – Lat. Ister (Danube) and nearby river Gam (Hung. Garam, Germ. Gran). The historians of Frederick Barbarossa called it *urbs, civitas* and *metropolis* of the Hungarian people or “*metropolis prima Ungariae*”²³. The town was situated on the right bank of the Danube “which flows by in a fairly straight course” and carried the wealth of many regions by ships to the noted town of Gran (*nobili civitati Estrigim*). Odo of Deuil noted that this land produced much food and marketing and exchange facilities (*forum et concambium*) here satisfied the crusaders wishes²⁴.

During the Third Crusade king Béla III (1172–1196) met and received Barbarossa in the royal palace in Strigonium (Gran, mod. Esztergom). Here the German monarch was showered with a very special gift by Queen Margaret – a magnificently beautiful double tent. This marquee was divided into four vaults on the inside and was “well lined with wine-red baize and on the outside it had a cover over these four vaults”²⁵. In that tent consisting of several separate sections, there was an ivory throne, a bed with richly ornamented covers and a carpet decorated with a white dog chasing game²⁶. The pavilion could also serve as shelter for the imperial couple during that long and difficult journey, and probably also as a representative place for the court elite while watching the games and knights tournaments.

Meat, flour and wine were distributed to the troops. In the city of Strigonium, only “two warehouses – one full of flour and the other one with oats” were given to the poor soldiers. Those who could afford to buy food were forced to do so at a very

²⁰ Albert of Aachen, *Historia Ierosolimitana. History of the Journey to Jerusalem*, ed. and trans. S.B. Edgington, Oxford, 2007, 52–53; Guillaume de Tyr, *Chronique*, 1, 29–30.

²¹ Albert of Aachen, *Historia Ierosolimitana*, 56–57.

²² A. Murray, “Roads, Bridges and Shipping”, p. 199.

²³ Arnoldi Lubecensis *Chronica Slavorum*, ed. J.M. Lappenberg, MGH SS rerum Germanicarum in usum scholarum 14, Hannover, 1868, p. 129; “Historia de expeditione Friderici imperatoris”, p. 25.

²⁴ Odo of Deuil, *De profectioe Ludovici VII in orientem*, 30–31.

²⁵ “Historia de expeditione Friderici imperatoris”, p. 25; F. Oppl, *Das Itinerar Kaiser Friedrich Barbarossa*, p. 99; *Der Kreuzzug Friedrich Barbarossas – Bericht eines Augenzeugen*, Hrs. A. Bühler, Thorbecke, Stuttgart, 2002, p. 82.

²⁶ Arnoldi Lubecensis *Chronica Slavorum*, 129–130.

unfavourable exchange rate²⁷. Orders were given to the Hungarian towns and bishoprics to welcome the Holy Roman Emperor with a befitting ceremony. According to the so-called Ansbert's *Historia*, the Hungarian king "provided to the Emperor and to his people ships and carts loaded with bread, wine, barley to feed the horses, oxen and sheep in great abundance, together with three camels"²⁸, which were a rather exotic gift. During the Second Crusade, passing through Hungary, Louis VII was showered with "kingly gifts of horses, vases and garments" by the king of Hungary²⁹. Gifts-giving were a token of generosity and a very important feature of medieval diplomacy to confirm good relationships in both East and West³⁰.

The next Barbarossa station place along the Danube limes road which existed from the Roman times was "the city of Attila" (*in urbem Adtile*)³¹ i.e. Old Buda, Óbuda, Rom. Aquincum, Teut. Ecilburgus or Etilburg (Etil=Attila, burg = a castle or borough). According to a legend the town was named after Attila's brother Buda (or Bleda) and the leader of the Huns himself was buried there. As hunting was one of the privileges of the mediaeval aristocracy the Hungarian king kept the German leader for several days in his hunting estate on a large and beautiful island in the Danube (Čepel, Csepel) to the south of Budapest. The good relations between the two monarchs were consolidated with the engagement of Frederick, son of the Emperor and Duke of Swabia, to the daughter of Béla III³². Engagements, kisses, embraces, hunting, a falcon as a gift and the clasp of the right hands between any two leaders usually symbolised their peaceful intentions and agreements³³.

Hungary was a Promised Land for the crusaders and in the words of the French chronicler Odo of Deuil their journey across the country was fun. But all hopes for an easy and pleasant access to the Balkan possessions of the Byzantine Empire were crushed when the "army of God" left the rich, fertile Hungarian plain, with its abundant pastures and the "necessary generosity" of people and power. The military movement along the two banks of the Danube involved the crossing of rivers which were tributaries of the Danube – Drava, Sava and Morava. A part of the troops proceeded with a river fleet, while most of the soldiers followed them by land and constructed or purchased or hired boats for passing over the rivers. The Germans were very skilful at building new bridges and boats which were used by the participants of the Second Crusade especially by the French army³⁴.

²⁷ E. Койчева, *Първите кръстоносни походи и Балканите*, с. 138 and lit.

²⁸ "Historia de expeditione Friderici imperatoris", p. 25.

²⁹ Odo of Deuil, *De profectione Ludovici VII in orientem*, 34–37.

³⁰ Y. Friedman, "Gestures of conciliation: Peacemaking Endeavours in the Latin East", in *In Laudem Hierosolymitani: Studies in Crusades and Medieval Culture in Honour of Benjamin Z. Kedar*, eds. I. Shagrir, R. Ellenblum and J. Rille-Smith. Aldershot, 2007, p. 42.

³¹ Arnoldi Lubecensis *Chronica Slavorum*, p. 130; M. Szilágyi, "The perception of the Roman Roads in Medieval Hungary", p. 156.

³² F. Makk, *The Árpáds and the Comneni. Political Relations between Hungary and Byzantium in the 12th Century*, Budapest, 1989, p. 122.

³³ Y. Friedman, "Gestures of conciliation", p. 44.

³⁴ Odo of Deuil, *De profectione Ludovici VII in orientem*, 32–33.

In 1189 a detachment from Bohemia joined Barbarossa's army, and after they passed through the town of Sclankemunt (mod. Slankamen on the right bank of the Danube River, between Novi Sad and Belgrade), they all reached the Drava River, which Western chroniclers transcribed as Tra, Thrauum or Thranum, and as Eiza. Several crusaders together with their horses died in its full waters while they were crossing the river by ships (before 24 June 1189), which proved to be very difficult. Similar to the Second Crusade in 1147, a part of the troops in 1189 moved with ships along the river, while the other part followed them by land³⁵. Afterwards, the entire German army advanced through an area rich in all kinds of goods, which Ansbert referred to as "mark" (i.e. border area between Hungary and the Byzantine Empire). The soldiers passed across the village of St George (probably mod. Čalma) and they all celebrated the nativity of St John the Baptist there (24 June). Without delay, the armed men continued towards the Sava River and did stop neither at Francavilla (Villa Franca), nor in the destroyed Sirmium (mod. Sremska Mitrovica). That city on the left bank of the Sava River, once a famous and important administrative and cultural centre of the region, evoked pity now³⁶. The entire area suffered the most from the Byzantine-Hungarian conflict at the time of Manuel I Komnenos and continued to be a neuralgic point in the Balkan relations. The reason for this was not only its great military and strategic importance along the Middle Danube, but also its economic resources. That land was very fertile, with plains that were good for riding, and it stretched between the rivers Danube and Sava³⁷. As regards the administrative system in this territory, it is believed that it was included in the Byzantine theme structure in the eleventh century³⁸. During the First and the Second Crusades Sirmium and Malevilla (Zemun) were under Hungarian control and the Danube and the Sava formed the boundary between the Kingdom of Hungary and the Byzantium.

Situated at the confluence of these two rivers Zemun, Semlin (or Malevilla) was a Hungarian fortress on the right bank of the Danube opposite Belgrade which was under Byzantine rule. Both settlements dated back from Roman times under the names Taurunum (Zemun) and Singidunum (Belgrade) and served as stations for the Danube fleet which patrolled the river. The appellation Malevilla (Zemun) is used in

³⁵ "Historia de expeditione Friderici imperatoris", p. 26; "Historia peregrinorum", p. 131; Arnoldi Lubecensis *Chronica Slavorum*, p. 130; F. Opll, *Das Itinerar Kaiser Friedrich Barbarossa*, 99–100, 232; F. Makk, *The Árpáds and the Comneni*, p. 120; Стр. Лишев, "Особености в предаването на български, славянски, тракийски и др. имена на лица, селища и племена в латинските извори за българската история", в *Известия на Института за български език*, 3, 1954, с. 338; Е. Коутчева, "Logistics of the early Crusades in the Balkans on *Via Militaris*", p. 213.

³⁶ "Historia de expeditione Friderici imperatoris", p. 26; "Historia peregrinorum", p. 130; G. Loud, *The Crusade of Frederick Barbarossa*, p. 59; М. Динић, *Српске земље у Средњем веку*, Београд, 1978, с. 283, note 52; F. Opll, *Das Itinerar Kaiser Friedrich Barbarossa*, p. 100, 232 and endnotes.

³⁷ Nicetas Choniates, *Historia*, ed. J.L. Van Dieten, Berlin, 1978, p. 18, 92; F. Makk, *The Árpáds and the Comneni*, p. 81, 88, 90–91, 100–102, 116; Х. Димитров, *Българо-унгарски отношения през средновековието*, София, 1998, 102–104.

³⁸ A. Madgearu, *Byzantine Military Organization on the Danube, 10th – 12th Centuries*, Brill, Leiden-Boston, 2013, p. 56, 96.

the Latin chronicles of the First Crusade but there is no evidence when it was established. Does the Latin name Malevilla mean ‘Mala villa’ (‘Evil town’) and can this be explained as a result of an unpleasant incident in that place? Albert of Aachen reported that some fellows of the crusade leader Walter Sansavoir stayed behind him to buy arms in Malevilla. Then “certain Hungarians with evil minds ... fell upon that band of sixteen [stragglers] and stripped them of their arms, clothes, gold and silver and then let them go, naked and empty-handed”³⁹. For vengeance, the following band of Peter the Hermit attacked the walls of Malevilla and some defenders of the stronghold met their death in the waves of the Danube, but many escaped by boat. “After achieving this victory Peter stayed five days with all his men in the same fortress of Malevilla because of the abundance of food which he found there in grain and flocks of sheep and herd of cattle and a plentiful supply of drink, and an infinity number of horses”⁴⁰. Outside of the scope of my discussion is to render the toponym Malevilla as ‘village on a river bank’ or ‘riverside town’, proceeded from the assumption that Daco-Romanian ‘mal’ could mean bank⁴¹.

The settlements along the Middle Danube had great military and strategic importance and also economic resources but suffered the most from the Byzantine-Hungarian conflicts in the late eleventh and the twelfth century and from the crusading expeditions too. As part of the First Bulgarian empire Belgrade was called “*civitas Bulgarorum*” in western sources but as part of the Byzantine empire after 1018 it could be defined as “imperial city”. In the summer of 1096 the attempt of the Hungarian count and prince of Malevilla (Zemun) and the Byzantine governor of Belgrade to resist the armed pilgrims failed. In consequence four thousand Hungarians were killed in Malevilla and the civil population left the town of Belgrade⁴². In 1147, crossing the Danube at Belgrade, the German soldiers encountered the Byzantine administration for the first time there. The Byzantine emperor had prepared everything that the crusaders needed to cross the Danube (it was possible that this was the Byzantine fleet) and had sent his officials – secretaries (πογραμματαεσς) which tried to write down their numbers and each ship’s cargo⁴³. However, this proved to be mission impossible in practice on account of the very numerous troops. The Komnenian dynasty succeeded in keeping control especially over the lower reaches of the Danube, but after that Byzantium lost its domination, power and influence over the river⁴⁴.

³⁹ Albert of Aachen, *Historia Ierosolimitana*, 10–11.

⁴⁰ *Ibidem*, 14–17.

⁴¹ И.А. Калужская, *Палеобалканские реликты в современных балканских языках*, Москва, 2001, с. 38, 125–129.

⁴² Albert of Aachen, *Historia Ierosolimitana*, 12–17; Е. Койчев, *Първите кръстоносни походи и Балканите*, 38–39.

⁴³ *Deeds of John and Manuel Comnenus* by John Kinnamos, ed and trans. Ch. Brand, New York, 1976, p. 60; Nicetas Choniates, *Historia*, 65–66; Helmoldi Presbyteri *Chronica Slavorum*, MGH SS 21, 57–58.

⁴⁴ A.R. Lewis, “The Danube route and Byzantium 802–1195”, in *Actes du XIVe Congrès international des études byzantines* 2, ed. M. Berza, Bucarest, 1975, 365–368.

During the summer of 1189 the participants in the Third Crusade camped near the city of Belgrade. Knights' tournaments were organised (probably at the foot of the fortress, on some small plain close to the river), and Frederick I Barbarossa knighted sixty armour-bearers there. The German king also convened an assembly and those who violated the peaceful relations and did not comply with the regulations adopted previously were punished by mutilation or death⁴⁵. It is not known whether the punishments in the camp near Belgrade were provoked by disobedience of the internal orders and discipline by the soldiers or of the peaceful relations with the local population. This evidence shows the absence of a strong Byzantine military and administrative power along the Danube and lack of military and human resources to hamper the expedition.

Continuing their journey along the bank of the Danube, the crusaders crossed a river, probably Morava, and reached the "poor little town of Brundusium" – Braničevo (mod. Kostolac, Serbia), located at the estuary of the Mlava River. In 1147 the French army, which was moving after the German troops, found many ships brought by the Alemanni. For a long time the local population used the material from them to build houses and for heating. The French knights stocked themselves with provisions most of which were supplied by Hungary via the Danube. Some of the warriors used smaller boats, abandoned by the Germans, to cross the river and to get food "from some fortified Hungarian settlement" (probably Hram or Haram opposite Braničevo, whose localisation is disputable)⁴⁶. Although the area on the other side of Braničevo was fertile and fit for vineyards and crop fields, the troops had to get their food supplies mostly from Hungary, via the Danube (maybe from the fortresses on the left bank of the river)⁴⁷.

The crusaders were unable to move along the entire diagonal route and to purchase food without having Byzantine coins at their disposal, and Braničevo was the jumping off point for their entirely land itinerary to Constantinople. It seems that the Byzantine authorities created conditions at Braničevo for currency exchange of silver marks and deniers for Byzantine copper coins (histamanoi), which was done at an unfavourable rate in Odo's words⁴⁸. Although no traces of customs houses were preserved, there may have been one in the northwestern part of the Balkan Peninsula in the station of Belgrade or Braničevo. The Byzantine

⁴⁵ "Historia peregrinorum", p. 131; *Annales Colonienses maximi*, MGH SS 17, p. 797; Arnoldi Lubecensis *Chronica Slavorum*, 131–132.

⁴⁶ Odo of Deuil. *De profectione Ludovici VII in orientem*, 40–41; F. Makk, *The Árpáds and the Comneni*, p. 25; М. Динић, *Српске земље у средњем веку*, Београд, 1978, 88–89; X. Димитров, *Българо-унгарски отношения през средновековието*, с. 99; A. Madgearu, *Byzantine Military Organization on the Danube, 10th – 12th Centuries*, p. 149

⁴⁷ E. Koytcheva, "The Travel of Odo of Deuil through the Balkans (Encounter of Two Societies)", in *Polychronion Profesorului Nicolae-Șerban Tanașoca la 70 de ani*, București, 2012, p. 290.

⁴⁸ Odo of Deuil, *De profectione Ludovici VII in orientem*, 22–23, 40–41; A. Laiou, "Byzantine Trade with Christians and Muslims and the Crusades", in *The Crusades from the perspective of Byzantium and the Muslim world*, eds. A. Laiou and P. Mottahedeh, Washington, 2001, p. 173, Appendix by C. Morrisson, p. 194.

authorities, which were concerned about the constant revenues into the treasury of the state, would hardly have deprived themselves of their trade, financial and customs control along the Danubian *limes*, moreover at the beginning of the Danube-Balkan diagonal road.

After crossing the Morava with river ships, Barbarossa put up tents along the Danube on 2 July 1189 and spent seven or eight days in the fields of Braničevo⁴⁹. According to the historians of the Third Crusade, while the army was stationed there, it was joined by some counts, the citizens of Metz, a detachment of Hungarian crusaders, which shows that the number of participants increased constantly. Count Engelbert I of Berg (Austria) passed away there, near Goin (Gowin, Govon, Coin, Covvin, Kubin)⁵⁰. The emissaries of the Hungarian king honoured the German emperor with generous gifts. Loaded on four camels, their value amounted to 5000 silver marks. In exchange, Fredrick I Barbarossa gave him as a gift all ships and boats following him from Regensburg that were “constructed by the carpenters with extraordinary navy skills for the pilgrims of Christ” and the army “started to load” its “carts and wagons”⁵¹.

The place of all these actions is identified by the publishers of the sources and by researchers with the Hungarian border fortress Keve (Slav. Kubin, ancient Constantiola, mod. Kovin in Banat), with Braničevo or with the already passed Zemun⁵². Due to lack of geographic orientation of the Western authors, their chronicles often demonstrated mixing, confusion or likening of the names of settlements. Situated on the left bank of the Danube, opposite the estuary of the Morava, the fortress located by Ansbert “on the Hungarian border” seems to have been the last border post of the Hungarian power on the Middle Danube. This fortress could have been Keve where the troops travelling from Hungary to Bulgaria crossed the Danube, or Hram [Haram] – a Hungarian town on the Danube opposite Braničevo (close to mod. Banatska Palanka), which was often mentioned in the 12th century in connection with the Hungarian-Byzantine wars⁵³. Probable

⁴⁹ *Annales Colonienses maximi*, p. 797.

⁵⁰ “Historia de expeditione Friderici imperatoris“, p. 19, 27; “Historia peregrinorum“, p. 132; G. Loud, *The Crusade of Frederick Barbarossa*, p. 59.

⁵¹ G. Loud, *The Crusade of Frederick Barbarossa*, p. 59; Arnoldi Lubecensis *Chronica Slavorum*, p. 131; E. Eickhoff, *Friedrich Barbarossa im Orient: Kreuzzug und Tod Friedrichs I*, Tübingen, 1977, p. 59.

⁵² “Historia de expeditione Friderici imperatoris“, p. 19, 27; *Annales Colonienses maximi*, p. 797; *Извори за средновековната история на България (VII–XV в.) в австрийските ръкописни сбирки и архиви*. Т. II. *Италиански, латински и немски извори*. Съст. В. Гюзелев, София, 2000, с. 87, 99, 243, 244, бел. 13; К. Иречек, “Военният път от Белград за Цариград и Балканските проходи”, *Българска историческа библиотека*, IV, 1932, с. 64; В. Златарски, *История на Българската държава през средните векове*. Том III, С., 1972, с. 198; F. Opll, *Das Itinerar Kaiser Friedrich Barbarossa*, p. 232; П. Коледаров, *Политическа география на средновековната българска държава*, т. 2 (1188–1396), С., 1989, с. 43 бел 18; X. Димитров, *Българо-унгарски отношения през средновековието*, с. 116.

⁵³ On Hram see *Византијски извори за историју народа Југославије*, Том IV, 10–11 (notes 11–12), p. 80, 92 (note 257), 118–119, 131–132, 134 (note 84); P. Stephenson, “John Kinnamus, John II Comnenus and the Hungarian Campaign of 1127–1129”, *Byzantion*, LXVI, 1996, 1, p. 179, 181, 183; Idem, *Byzantium’s Balkan Frontier: A Political Study of the Northern Balkans, 900–1204*, Cambridge

reasons for the Hungarian logistic support were the depopulation and the financial ruining of the lands between Belgrade and Braničevo as a result of the Byzantine-Hungarian military operations for their conquest. The cited evidence indicates the strong Hungarian presence on the Danube River in the middle of the 12th century, against which Manuel I Komnenos had to fight hard during subsequent years. Sirmium (Srem) and Zemun were under Hungarian rule, Belgrade and Braničevo remained in Byzantine hands, while the Danube became established as a permanent Hungarian-Byzantine border. Some of the most recent studies even launched the idea of Hungary's strong economic presence and of the existence of Hungarian trade colonies along the diagonal Belgrade road (Via Singidunum)⁵⁴.

It was precisely near Braničevo that Frederick I Barbarossa clashed for the first time with the Byzantine administration. The governor of the region and the local aristocracy (*dux Brundusii et maiores provincie*) went to greet the German king to whom they had offered gifts in advance⁵⁵, which suggests the existence of a Balkan elite that acted in alliance with the Byzantine authorities. According to the Benedictine abbot Arnold of Lübeck, one Byzantine official (*dux Grecie*), offered a very precious gift to Barbarossa, as well as such quantities of food that would have been sufficient to feed the army for eight days⁵⁶.

All accounts of the crusading movements via the Danube clearly point to the logistic support the soldiers received due to the instructions given by the rulers of the countries and thanks to the economic resources of the localities. This Great River was not only the natural frontier of the Byzantine-Balkan northern boundary but also a means of transport, a water and trade route, bridge and point of contact for the early crusaders during their long journey to the Holy Land.

University Press, 2000, p. 191, 207–209; G. Rostkowski, "Hungary between Byzantium, Central and Eastern Europe (ca 1118–1135)", in *Byzantium and East Central Europe (Byzantina et Slavica Cracovensia, III)*, eds. G. Prinzing and M. Salamon, Crakow, 2001, p. 167.

⁵⁴ P. Stephenson, "Manuel I Comnenus and Gesa II: A Revised Context and Chronology for Hungaro-Byzantine Relations, 1148–1155", *BSL*, LV, 1994, 251–277; Idem, "Manuel I Comnenus, The Hungarian Crown and the "Feudal Subjection" of Hungary, 1162–1167", *BSL*, LVII, 1996, 33–59; Idem, *Byzantium's Balkan Frontier*, p. 191, 206–207; X. Димитров, *Българо-унгарски отношения през средновековието*, с. 98, 100.

⁵⁵ "Historia de expeditione Friderici imperatoris", p. 27; P. Stephenson, *Byzantium's Balkan Frontier*, p. 294.

⁵⁶ Arnoldi Lubecensis *Chronica Slavorum*, p. 131; A. Avramea, "Land and Sea Communications, Fourth-Fifteenth Centuries", in *Economic History of Byzantium. From the Seventh to the Fifteenth Century*, ed. A. Laiou, vol. 1, *Dumbarton Oaks Studies*, XXXIX, Washington D.C., 2002, p. 58.

TYRANNY AND COLONIZATION. PRELIMINARY CONSIDERATIONS
ABOUT THE COLONIZATION PLANS OF MOLDAVIA DURING
THE TIME OF JAN ZAMOYSKI

CRISTIAN ANTIM BOBICESCU
(Romanian Academy, Bucharest)

This article deals with the problem of the colonization plans of Moldavia, appeared in the time of the Grand Chancellor and Hetman of the Crown, Jan Zamoyski, after the ascension of Jeremy Mohila (1595–1606) on the throne of Moldavia. We tried to identify the social groups which were to be transferred, the reasons for their transfer, the initiators of the project and the times when they began to be put into practice.

Keywords: Zamoyski, Herbut, colonization, affinity, soldiers

This article deals with the colonization plans of Moldavia elaborated in the proximity of the Grand Chancellor and Hetman of the Crown, Jan Zamoyski.

We shall try to present the context in which those plans occurred, their object and the relation between them and the Chancellor's vision on Moldavia's relations with the Polish-Lithuanian Commonwealth. The Moldavian elite position towards them will be the subject of another paper.

In the historiography of Moldavia and Walachia, the topic of colonization it is not new and was recently analyzed¹. Our contribution is dealing with the initiatives of transferring population prepared outside the borders of the Moldavian principality.

The first historian who drew attention on this subject was Kazimierz Lepszy². We have also published an article on this subject in 2002, and some considerations in different papers thereafter³. Based on our research, the Polish historians have

¹ Lidia Cotovanu, *À la recherche de nouveaux contribuables: politiques publiques de colonisation rurale avec des « étrangers » (Valachie et Moldavie, XIV^e–XVII^e siècles)*, in : « Revue des études sud-est européennes », LIII, 1–4, 2015, p. 33–69.

² Kazimierz Lepszy, *Dyskusja*, p. 112, w odpowiedzi na (in the answer to the report of) W. Czapliński, *Polityka Rzeczypospolitej Polskiej w latach 1576–1648*, p. 94–106, in: VIII Pamiętnik Zjazdu Historyków Polskich w Krakowie, 14–17 września 1958, pod red. Kazimierza Lepszego, Warszawa, 1960.

³ Cristian A. Bobicescu, *Notă pe marginea raporturilor lui Jan Zamoyski cu Moldova și Țara Românească*, in: SMIM, XX, 2002, p. 201–206; Cristian A. Bobicescu, *Atitudinea monarhiei polono-lituaniene față de Moldova la sfârșitul secolului al XVI-lea și începutul secolului al XVII-lea. Studii cu privire la problematica centru-periferie, noiembrie 2003*, in the archive of “Nicolae Iorga” Institute of History.

recently stressed the importance of the subject, urging in the same time, to continue these efforts⁴. Therefore, we wanted to revisit the issue, giving new nuances and completing our earlier views, both published and unpublished.

In the article of 2002, we argued that some political circles from the Great Hetman and Chancellor's entourage were putting pressure on him in order to obtain land compensations in Moldavia for losing the access to the central and local offices and dignities. This process occurred on the background of the Chancellor's patronage network crisis in the last years of his life.

Based on the available documentary evidence, the first moment – when the idea of colonizing Moldavia with “polish nobles” is grasped by the sources – could be placed at the end of Zamoyski's military campaign in Moldavia from 1595, during which the Poles have placed Jeremy Mohila on the throne, and the principality of Moldavia was assigned to the Polish-Lithuanian Commonwealth's sphere of influence, without leaving the Ottoman's one.

The last moment can be placed either in late 1602⁵ or at the very beginning of the next year, when Jan Szczęsny (*Felix*) Herburt, an important person from the Zamoyski's entourage, gave a speech in front of the nobility gathered at the Wiśnic dietina (*sejmik*), proposing the division of Moldavia and Wallachia between the Polish nobles: “to keep this countries of Moldavia and Walachia, there is no better method than the one used in Ruthenia by the king Casimir the Great. Because other kings were raising here princes which were later overthrown, our ancestors almost never dismounted, defending those princes. King Casimir did not like these dissentions and, after conquering Ruthenia, he divided it up between Poles, and here we are today; until we shall do the same in those countries, we shall have no more benefit of them and we shall not put an end to the ceaseless problems they cause, otherwise they shall continue to provoke only sorrows and expenses”⁶.

In our article we shall bring arguments to demonstrate that between 1595 and 1602/3 the problem of the population transfer from the Polish-Lithuanian borders within the Moldavian ones was an ongoing concern for a part of the Zamoyski's entourage.

The first clues of discussions about colonization appear during or immediately after the military campaign from 1595. Thus, Germanico Malaspina, the bishop of San Severo and papal legate in Poland is writing to Cinzio Aldobrandini⁷, the

⁴ Dariusz Milewski, *A Campaign of the great hetman Jan Zamoyski in Moldavia (1595). Part I. Politico-diplomatic and military preliminaries*, in: *Codrul Cosminului*, XVIII, 2012, nr. 2, p. 261–286, și idem, Part II. The battle of Țuțora and the aftermath, in: *Codrul Cosminului*, XIX, 2013, nr. 1, p. 57–76.

⁵ AGAD, AZ. 190, Listy Herburtów do Zamoyskiego, *Jan Szczęsny Herburt do Jana Zamoyskiego*, 2.I.1603, speaks about the sejmik which was just taken place.

⁶ Hurmuzaki-Bogdan, *Documente privitoare la istoria Românilor*, supl. II, vol. I, București, 1983, p. 490–514, Mowa Jegomości pana Jana Szczesnego Herbortha, starosty Wisnickiego, Moscickiego na seymiku Wisinskim na ten czas gdy się powrocił z Turek, w roku 1598.

⁷ Henryk Litwin, *Chwała Północy. Rzeczpospolita w europejskiej polityce Stolicy Apostolskiej w pierwszej połowie XVII wieku (1599–1648)*, Wydawnictwo KUL, 2013, p. 63–64.

cardinal of San Giorgio giving him information about the military campaign in Moldavia, its course and its consequences on the Poland's possible joining to the Holy League⁸, a goal pursued by the Clement VIII. The bishop's information source about the events from Moldavia is a certain Herbut "*nipote del cancelliero*"⁹; under this expression it is not difficult for us to identify Jan Szczęsny Herbut himself, sent to the court by the Chancellor Zamoyski with information on the campaign, but also in order to assure him a better visibility in the aulic milieu¹⁰.

Information regarding Moldavia found in Malaspina's letter are partly a reflection of the message carried by Herbut to the king, and the fruit of his personal discussions with him¹¹ about Moldavia, the progress and the results of the military campaign of Zamoyski. We should keep in mind that Malaspina is sending to Rome the information according to which the Poles have encountered a depopulated Moldavia, and also about Zamoyski's intention to found Polish colonies in Crimea "*non dubitaua de debelare delle genti Barbare et discacciarle di maniera, che nelli loro domicili, et citta si potrebbe mandare sicuramente colonie Polacche*"¹².

The second document is a diplomatic instruction, dated on the 7th of January 1596, given to the papal envoy Benedetto Mandina, and written – as rightly Andreescu¹³ supposed – by the cardinal of San Giorgio and pope's Clement the VIII-th nephew, Cinzio Aldobrandini, to whom the above-mentioned letter was addressed.

Envoy's mission was to make demarches in order to determine Poland to join the Holy League and the content of instruction, among other things, informs him about the specific steps that he will do to achieve that goal.

In the vision of the instruction's author, in addition to the conviction of the king and of the senators, it was necessary also the conviction of the nobility "*assai numerosa e assai povera*". In order to attract it into the League war, the papal

⁸ Claudio Isopescu, *Alcuni documenti inediti della fine del cinquecento. Secunda serie, Diplomatarijv Italicvm, I, 1925, Roma, the letter from 11.XI.1595, p. 468–472.*

⁹ Ibidem, p. 469; *Hurmuzaki-Iorga, XII, Documente privitoare la Istoria Românilor, 1594–1602, Știri aduse de Herberth de Fulstain despre luptele lui Zamoyski cu tătarii, 8.XI.1595, p. 157–160, (Biblioteca Ambrosiana), with informations regarding the role played by "dominus Herboth".*

¹⁰ Biblioteka Czartoryski, ms. IV 351, Pacta między Cesarzem Tureckim a Polską Coroną anno 1595 o Ziemię Wołoską, f. 270–275, Terminacja powieści J(ego)M(ości)P(any) Herbultowey o przyjściu tatarów do Wołochy postanowieniu pokoju z nimi przez pana Hetmana Koronnego, f. 275–279. Also the Chancellor, is speaking about the Ottoman intention to „colonize” Moldavia, see: MVCE, tom. 5, Jan Zamoyski către Malaspina, 18.IX.1595, p. 68–69.

¹¹ Isopescu, *Alcuni documenti, Jan Szczęsny Herbut "observandissimus cliens" către Germanico Malaspina "patrono", 19.XII.1595, p. 494.* Herbut is sending him a letter about the ongoing events in Moldavia.

¹² Isopescu, *Alcuni documenti, Malaspina către Aldobrandini, 11.XI.1595, p. 471.*

¹³ Ștefan Andreescu, *La Pologne, la Moldavie et la "Sainte Ligue" en 1596: une nouvelle source*, in: *Revue Roumaine d'Histoire*, 3, 1983, p. 214.

envoy was supposed to present the perspectives of enriching themselves by the division of lands in Moldavia, which was depopulated¹⁴.

It is worth mentioning the fact that the instruction prepared for Benedetto Mandina is mentioning also a rival “colonization” project (“*per disegno di fondare una colonia in Moldavia*”), prepared by the Khan Ğazı II Giray¹⁵, but which was stopped as a consequence of the events from August-October 1595.

Given this context, we might ask ourselves if it is not possible that the plans aiming to colonize Moldavia with “Poles” could have occurred not only outside its borders, but even outside the Polish-Lithuanian Commonwealth, namely in Rome. Thus, Herburt’s speech from 1602/3 at the *sejmik* from Wiśnic would be just an attempt to put into practice an initiative of the Papal curia. The answer, as we shall see further, is nuanced.

We consider that the origins of the proposal from Mandina’s instruction should be linked with the messages, observations and suggestions coming from Poland, its social and political situation, as well as the discussions on colonization from there. To support this thesis we bring into discussion the situation of the nobility, its relationship with the Polish army and the military and political entourage of Jan Zamoyski.

The situation of nobility was analyzed by W. Czapliński in an article entitled *Political propaganda serving the great plans*, dealing with the attempts of the Polish Royal court to attract by propaganda, the nobility “without engagement” to the eastern policy, during the “time of troubles”¹⁶.

The actions of the court were conditioned, in the opinion of W. Czapliński, by the increasing number of the Polish-Lithuanian nobles. The Polish historian had identified some writings, dated at the end of the XVIth century and the beginning of the next one, in which the increasing number of the Polish-Lithuanian nobles is depicted¹⁷.

Some of these brochures are worth mentioning because they are relevant for the context when the colonization plans of Moldavia have appeared.

¹⁴ Andreescu, *La Pologne*, p. 250–251: “la nobilità è assai numerosa e assai povera; però con questa diversi haveranno da essere gli argomenti perche da se stessa sara una tall clase come suole essere sempre assai inclinata ale cose nuove et desiderosa di migliorare con la guerra lo stato privato; questa per sua natura non è solita di muoversi molto con gli oggetti di gloria publica o di speranze lontane per sublimi che siano; ma bisogna metergli innanzi li commode presenti, come saranno li stipendii militari et i carichi che ciascuno potrà con la esperienza et col valore andare acquistando, et insieme li premii che si potranno dare con la divisione de campi nella Moldavia, grassissima et commodissima provincial et già quasi affatto priva di habitatori naturali, ove più facilmente si potranno condurre le colonie de nobili Poloni, i quali haveranno mille occasioni d’ingrandirsi anco sopra quelli che rimarranno nella patria; le quali considerationi è verisimile che muoveranno non solo la moltitudine de nobili, che de non nobili, ma anco li più grandi et la Republica tutta”.

¹⁵ Andreescu, *La Pologne*, p. 246.

¹⁶ W. Czapliński, *Propaganda w służbie wielkich planów politycznych*, in: *Idem*, *O Polsce siedemnastowiecznej*, PIW, Warszawa, 1966, p.164–200.

¹⁷ *Ibidem*, p. 167–169.

Józef Wereszczyński, the bishop of Kiev, in his brochure *Publika*, published in 1594, was proposing the foundation of an Equestrian Academy, for the young nobleman, who were “lazying” in their fathers’ houses and causing “misunderstandings and troubles”¹⁸, in the South-Eastern parts of the Commonwealth.

Piotr Grabowski, parish priest of Parnava in *Polska Niżna albo osada Polska*¹⁹, from 1596, proposes the initiation of an activity of agricultural colonization of Ukraine, the establishment of military settlements for defensive purposes, but also the colonization of territories outside the Commonwealth²⁰, in other words an expansive policy by the means of colonization.

W. Czaplński observes that these proposals appear in the context of land concentration in the hands of magnates that can be traced in the last decades of the sixteenth century and at the beginning of the next one. Based upon the statistical data available for the voivodeship of Kraków, Czaplński demonstrates that between 1581 and 1629, an increasing number of villages is owned by the great landowners (from 122 to 319 villages), parallel with a diminishing number of the villages owned by the poor nobleman, whose number is increasing (from 306 to 339 nobles, while the number of villages drops from 282 to 85). This concentration of the land property²¹ comes on the background of the increasing number of nobles. The Polish historian has calculated that between 1587 and 1608 their number was increased by 240.000²². Czaplński sustains – his affirmation needs today to be nuanced²³ – that this “inflation of nobility” was unable to find a “débouché” in the colonization of the South-Eastern areas of the Commonwealth, because they faced there the “resistance” of the Ruthenian magnates and were also affected by the Tatars invasions²⁴. Taking this into account, the king Sigismund III and his entourage tried to involve them in the Eastern policy²⁵ of the Polish-Lithuanian Commonwealth²⁶.

We can now introduce in our enquiry – in the footsteps of Antoni Mączak’s²⁷ suggestions and approaches – a “new” source - *Relation of the State of Polonia*²⁸ –

¹⁸ Czaplński, *Propaganda*, p. 167–168.

¹⁹ Czaplński, *Propaganda*, p. 168–169; Wereszczyński, *Publika*, in: *Idem, Pisma polityczne Ks. Józefa Wereszczyńskiego*, wyd. Kazimierza Józefa Turowskiego, Kraków, 1858, p. 1–34.

²⁰ Czaplński, *Propaganda*, p. 177–178.

²¹ K. Mikulski has repeatedly sustained that the concentration of the land domains was made on two levels. See e.g. idem, *Szlachta powiatu świeckiego w województwie pomorskim w XVI–XVIII wieku (zmiany struktury majątkowej)*, in: *Acta Universitatis Nicolai Copernici, Historia*, 259, 1993, p. 35–60.

²² Czaplński, *Propaganda*, p. 172–173.

²³ See the newest interpretation on this topic in: Henryk Litwin, *Napływ szlachty polskiej na Ukrainę 1569–1648*, Semper, Warszawa 2000.

²⁴ Czaplński, *Propaganda*, p. 181–182.

²⁵ *Ibidem*, p. 189–200.

²⁶ The name of the polity was Rzeczypospolita Obojga Narodów. Republic – Rzeczypospolita was the translation of the Latin words *res publica*; so the name of the state was The Common Thing of the Two Nations, Polish and Lithuanian, which was a composite monarchy.

²⁷ Antoni Mączak, *Klientela. Nieformalne systemy władzy w Polsce i Europie XVI–XVIII w.*, Warszawa, 1994, p. 148–160.

whose author has been only recently identified. This work which provide us valuable information and viewpoints coming from the entourage of Zamoyski²⁹, if not directly from him³⁰. According to Sebastian Sobiecki, this work was completed in 1603 and represents the fruit of John Peyton's visit to Poland³¹. Describing the Polish-Lithuanian nobility Peyton records the great number of poor nobles – homeless and wealthless / *nec rem nec larem*. He notes, in the same time, that their poverty might push them to destroy the state and to establish a new one, where they would enjoy a better situation.

His reference point is the end of the Roman Republic and the riots characterizing it³². He noted that one of the solutions used by the Romans to alleviate the situation was colonization, adopted also by Stefan Báthory, who settled soldiers in Livonia, after it's conquering from Ivan the Terrible³³. In front of the Poles – Peyton notes – stands the option to settle poor noblemen in the deserted regions of Podolia and Lithuania, which ultimately will “safeguard, enrich and broaden”³⁴ the kingdom. In Poland, he considers, as in the Republican Rome, the maintenance of their suites by the great dignitaries plays also a protective role of the poor nobles. Peyton mentions that patron-client relationship implies the participation of the poor nobles to the state benefits. In addition, it prevents them from being drawn into disputes between different factions.

Let us note here that the nobility which was in a precarious situation is mentioned both in Mandina's instruction given by Cinzio Aldobrandini, and in a document whose source of inspiration can be searched for in the proximity of the Crown's Grand Chancellor. So, we assume that the entourage of the Great Chancellor and Hetman had in mind the poor nobility (“*drobna szlachta*”), the middle nobility (“*średnia szlachta*”)³⁵ and maybe, according to Mandina's instruction, the commoners as well.

²⁸ Carolus H. Talbot (ed.), *Relation of the state of Polonia and the united provinces of that crown anno 1598*, in: *Elementa ad fontium editiones XIII*, Romae, 1965.

²⁹ Mączak, *Klientela*, p. 150: ”Wiele informacji bezpośrednich, wyraźnie poczynionych z perspektywy otoczenia kanclerza Zamoyskiego, relacja...prezentująca punkt widzenia odpowiadający otoczeniu kanclerza Zamoyskiego”.

³⁰ Mączak, *Klientela*, p. 157.

³¹ Sebastian Sobiecki, *John Peyton's A Relation of the State of Polonia and the Ascension of King James I, 1598–1603*, *The English Historical Review*, 540, 2014, p. 1079–1097, Idem, A new manuscript of *John Peyton's A relation of the state of Polonia (1598–1619)*, *The Library*, 16, 1, 2015, p. 80–87; Idem, *Peyton, Sir John (1579–1635), soldier, spy and administrator*, in: *Oxford Dictionar of National Biography*, Oxford University Press, 2014–15; Idem, *The Authorship of A Relation of the State of Polonia, 1598*, available on academia.edu, https://www.academia.edu/878039/The_Authorship_of_A_Relation_of_the_State_of_Polonia_1598_Superseded_by_http_ehr.oxfordjournals.org_content_129_540_1079_ (accessed 1.05.2016); on this subject see other papers of the same author on academia.edu.

³² Mączak, *Klientela*, p. 150.

³³ Idem, *Klientela*, p. 154.

³⁴ *Ibidem*, p. 154.

³⁵ According to the clasification of the nobility made by Waław Urban, *Skład społeczny i ideologia sejmiku krakowskiego w latach 1572–1606*, *Przegląd Historyczny*, 44/3, 1953, p. 314.

This “description of Poland” helps us to make the transition from the poor nobility to the Polish army in our presentation. The latter could absorb only temporarily, during wartime, the nobles surplus - identified by Czapliński, because in times of peace the number of soldiers enrolled in the standing Polish army (*wojsko kwarciane-the quarter army*) was relatively small, reaching up to 1,700 people during the period we are interested in³⁶, and a part of them were commoners. If the problem tends to disappear during military campaigns, it appears again during peacetime.

Jan Zamoyski was Crown’s Great Hetman and he was facing this problem. Wojciech Tygielski’s research, undertaken under the direction of Antoni Mączak, show that among the Jan Zamoyski’s correspondents, until his death, soldiers were a constant element³⁷; in the same time, a significant proportion was represented by the nobles, who were not soldiers and were holding or not an office. Was this determined and determinant for Zamoyski’s policy towards Moldavia? Was Zamoyski’s policy his own only, or was it determined by a circle or a larger group?

Prosopographical research undertaken by the Polish historians, as well as the monographic works analyzing different Diets (Sejm) from the period we are interested in, demonstrate that much of the “politicians” are in the same time soldiers or persons connected somehow with military activities³⁸.

We can assume that the percentage of those who combine political activity with the military one, was higher in the southern part of the Polish-Lithuanian territory, on which the Chancellor had a greater influence, because of the constant threat of the Tartars, whose raids were taking place in these regions, thus keeping the nobility in a constant state of alert.

Between the army, or the potential soldiers, be they temporary or not, and the Great Hetman of the Crown there is a relationship with symbiotic valences. It is significant, that during or at the end of military campaigns, he was the one who recommended to the king the worthy soldiers in order to be rewarded³⁹.

Although the king bestows the rewards as the unique dispenser of offices and public lands of the Republic, the Hetman plays here the role of a *broker*, a situation

³⁶ Jan Wimmer, *Wojsko*, in: *Polska XVII wieku, Państwo-społeczeństwo-kultura*, ed. Janusz Tazbir, 1969, p. 160. Between the years 1600 and 1617 has around 1500–1700, during peacetime.

³⁷ Wojciech Tygielski, *Stronictwo które nie mogło przegrać*, in: *Przegląd Historyczny*, 1985, 3, p. 214–215.

³⁸ Wojciech Sokołowski, *Politycy schyłku złotego wieku. Małopolscy przywódcy szlachty i parlamentarzysty w latach 1574–1605*, Warszawa, 1997, p. 24–27.

³⁹ Ilie Corfus, *Jurnalul expediției polone în Moldova din 1595*, in: “Revista arhivelor”, XXXII, 1970, 2, p. 12. It was a ritual moment which ended the campaigns with a personal and “public” interaction between the hetman and the lesser commanders: “rano, kolo uczyniwszy pan hetman p.p. panom rotmistrzom y towarzystwu za ich prace y sluzby krwawe ktore przeciwko krol. Jego m y Rzept czynili, nielitując zdrowia, prace i maietnosc swych, podziękował, y krol. Jego m. sluzb ich zalecic nie zaniecha. A z osoby swey kazdemu *privatim* iako *publice* obiecowal sie chetnie stawić yawsze y non deesse ktory go wczym uzywać będzie”; about the king and hetman interaction regarding the army see: Przemysław Gawroń, *Hetman koronny w systemie ustrojowym Rzeczypospolitej w latach 1581–1646*, Neriton, 2010, p. 63–178, especially 83–103.

which either creates prerequisites for occurrence of a clientage relation or lead to the strengthening of an existing one. We are in the period when on the background of the establishment of an elective monarchy⁴⁰, the provincial nobles are turning increasingly more towards the magnates and increasingly less to the king, in order to ensure themselves a social or material advantage. This is due, states Antoni Mączak, to the fact that provincial nobles start to consider more increasingly the magnates, and less the King, as warrants of their stability⁴¹.

Wojciech Tygielski considers that the basis of the "social system" built by the Chancellor is represented by the servants, townspeople, minor clergymen, to whom he exchange letters, as well as the humanists and foreigners being in his service. His political support was provided by small state officials, nobles writing letters to him and soldiers of the Crown⁴².

The above outlined mechanism allows us to consider as important the military part of the Chancellor's clientage⁴³.

Researching Zamoyski's entourage Polish historians focused on the concepts of patronage, clientage, and party (faction). Taking into account the works of Mark Greengrass⁴⁴ and Stuart Carroll⁴⁵ they must be widened by introducing in our investigation the concept of *affinity*, which is broader and includes also patron-client relations. Polish nearest approach to this issue belongs to W. Tygielski and W. Sokołowski, who identified different types of ties, occurred inside the Chancellor's faction.

Considering the relationship between Zamoyski and his entourage, we must ask ourselves what was its condition in the last part of the Chancellor's life. The historiography of the problem has divided Chancellor's career into two main parts, according to his relations with Stefan Báthory and Sigismund III. The close collaboration with Báthory whose nephew in law became, made the Polish historians to use the term of royal favorite for defining their relationship, while the relations with Sigismund III, to a large extent tensioned, determined them to talk about the period when Zamoyski was in opposition to the monarch⁴⁶.

⁴⁰ Henryk Wisner, *Najjaśniejsza Rzeczpospolita*, PIW, 1978, p. 81–83 and further, who is asking himself whether we can speak about elective kings since the election was carried out within the reigning family, during the Wasa Dynasty.

⁴¹ Mączak, *Klientela*, p.143.

⁴² Wojciech Tygielski, *A faction that could not lose*, in: *Klientelsysteme im Europa des Frühen Neuzeit* (ed. A. Mączak), München, 1988, p. 215.

⁴³ Stuart M. Carroll, *Noble Power during the french wars of religion. The Guise affinity and the catholic cause in Normandy*, New York, 1998 (non vidi); Idem, *Ceux de Guise, The Guise family and their affinity in Normandy 1550–1600*, Available at: <https://qmro.qmul.ac.uk/xmlui/bitstream/handle/123456789/1391/CARROLLCeuxDe1993.pdf?sequence=1> (Accessed on 17.05.2015), especially p. 70-77, where the author discusses upon the military clientele.

⁴⁴ Mark Greengrass, *Noble Affinities in Early Modern France: The case of Henri I de Montmorency, Constable of France*, in: *European History Quarterly*, 16, 1986, p. 275–311.

⁴⁵ Carroll, *Ceux de Guise*, passim.

⁴⁶ Stanisław Grzybowski, *Jan Zamoyski – faworyt i opozycjonista*, in: Mariusz Markiewicz, Ryszard Skowroń (pod red.), *Faworyci i opozycjoniści. Król a elity polityczne w Rzeczypospolitej XV–XVIII wieku*, Kraków, 2006, p. 191–197; for an European investigation see: *The World of the*

Polish historiography emphasized that the reign of Báthory corresponds to the establishment of the Great Chancellor and Hetman of Poland's faction, while the reign of Sigismund III rise the question of its survival taking into account the disagreements between him and the king.

There are two interpretations regarding the situation of Zamoyski's faction during the reign of Sigismund III (1587–1605). The first, which we can call it optimistic, belongs to Wojciech Tygielski, who argues that the political system built by the Chancellor survived – despite the problems – the conflict with the young Polish monarch⁴⁷, and a pessimistic one, belonging to Wojciech Sokołowski, who emphasizes the errors in functioning of the Zamoyski's faction.

It's worth bringing into question some of the statistics produced by W. Tygielski, who analyzed trends and developments of Zamoyski's group of correspondents which are meaningful to our approach.

For the years 1592-1601 he records a „violent increase” in the number of nobles' correspondent of Zamoyski. Thus, „the mass of petty nobility is turning to the Chancellor in seeking a life support or a broader perspective”⁴⁸.

Another significant statistic starts from the classification of requests addressed to the Chancellor, in *offensive* (aimed at obtaining a material gain or an office which implies the consent and the decision of the monarch) and *patronage* (requests that seek to gain positions by the exclusive decision of Zamoyski, at his court or on his domain).

The former are more numerous during the reign of Báthory and in the period 1597-1605, while the latter are more numerous between the years 1587–1596, which is considered by the author to be the period of the conflict with Sigismund III⁴⁹. Tygielski considers that the authors of the letters addressed to the Chancellor were very well aware of the relations between him and the Polish monarchs between various lapses of times. This would imply, according to the statistics of Tygielski, that between 1597 and 1605, the relations between the king and the Chancellor were good, I would add, at least in appearance, if not in essence.

Wojciech Sokołowski has focused his research on the political groups from Małopolska (Little Poland), between 1574 and 1605⁵⁰, and on the final period of Zamoyski's political life⁵¹. According to him, “the analysis of the distribution of vacant offices in the years 1599–1605 and king's refusal to fulfill requests of the

Favorite, ed. J. H. Elliott and L. W. B. Brockliss, New Haven and London, 1999, with the inspirational article by A. Mączak, *Favourite, Minister, Magnate: Power Strategies in the Polish-Lithuanian Commonwealth*, p. 141–155; See also Ewa Dubas-Urwanowicz, *O nowy kształt Rzeczypospolitej, Kryzys polityczny w państwie w latach 1576–1586*, DiG, 2013.

⁴⁷ Wojciech Tygielski, *Listy-ludzie-władza. Patronat Jana Zamoyskiego w świetle korespondencji*, *Viator*, Warszawa, 2007, p. 417–418 i passim.

⁴⁸ Tygielski, *Stronnictwo*, p. 215. Tygielski, *A Faction*, p. 186.

⁴⁹ Tygielski, *A Faction*, p. 190.

⁵⁰ Sokołowski, *Politycy*, passim.

⁵¹ Wojciech Sokołowski, *Schylek działalności politycznej Jana Zamoyskiego*, in: *Kultura – polityka – dyplomacja*. Studia ofiarowane Profesorowi Jaremie Maciszewskiemu w sześćdziesiątą rocznicę Jego urodzin, Warszawa, 1990, p. 378–402.

Chancellor regarding the appointment in the offices, indicates that the protection system (provided by chancellor – n.n.)” has ceased to be functional⁵².

Moreover, “the offices and the so-called ministerial offices and the local offices in Little Poland (Małopolska) have soon started to be filled in, only by the people related to the royal court or close to it”⁵³. Sokołowski underlines that the construction of king’s faction was made to the detriment of Zamoyski’s one⁵⁴. One of the causes of the conflict between them was the dispute generated by the distribution of offices and dignities⁵⁵.

We would like to exemplify our opinion on the situation of Chancellor’s entourage on the basis of the case study of the relations connecting Jan Zamoyski and Jan Szczęsny Herburt⁵⁶. For this also our research is continuing some older preoccupations both personal and of the Polish historians and is the result of the current state of documentation.

Describing his bond with the Chancellor, Herburt uses the term “*friendship*”: “the friendship (*przyjaźń*) between them (n.n. Zamoyski and Herburt) has increased, so it seemed that even the collapsed sky could not have broken it”⁵⁷. The term used for this, for early modern period is polysemantic, covering in this case an affinity relationship, multifarious and multiplex⁵⁸, which was based on family ties, political and financial connections, land interests, humanistic affinities and patronage.

Zamoyski’s mother was a Herburt and their family relationship was as we have seen, well known. Zamoyski collaborated with Jan Szczęsny’s father, Jan, Castellan of Sanock; they were members of the diplomatic mission sent to France to bring Henri de Valois to Poland. When his father died, his mother entrusted Jan Szczęsny to Zamoyski for growth⁵⁹. In this context, the hypothesis of L. Sczerbicka,

⁵² *Ibidem*, p. 392.

⁵³ *Ibidem*, p. 394. This fact is also confirmed by the research of Edward Opaliński, who demonstrated that in the Great Poland where Sigismund III appointed also officials who were not linked with Jan Zamoyski, see: Edward Opaliński, *Elita władzy w województwach poznańskim i kaliskim za Zygmunta III*, Poznań 1981, p. 61–63.

⁵⁴ Sokołowski, *Schylek*, p. 395–396.

⁵⁵ Sokołowski, *Schylek*, p. 394, footnote 80, Jan Zamoyski is writing probably do Piotr Tylicki, [1599] ”bo niemal wszystkie me prośby teraz idą jakoby groch o ścianę miotał”, AGAD, AZ, 642 (drafts).

⁵⁶ Ludwika Sczerbicka, *Jan Szczęsny Herburt – zarys monografii*, in: *Ze studiów nad literaturą staropolską*, Wrocław, 1957; Stanisław Cynarski, *Jan Szczęsny Herburt*, PSB, tom IX, 1960–1961, p. 443–445; Bobicescu, *Notă pe marginea*; Wojciech Tygielski, *Listy-ludzie-władza. Patronat Jana Zamoyskiego w świetle korespondencji*, Viator, Warszawa, 2007, *passim*.

⁵⁷ Władysław Łoziński, *Prawem i lewem*, tom 2, Wojny prywatne, Kraków, 1960, p. 113.

⁵⁸ Jeremy Boissevain, *Friends of Friends. Networks, Manipulators and Coalitions*, Oxford, Basil Blackwell, 1974, p. 28–33. Mark Greengrass, *Functions and limits of political clientelism in France before Cardinal Richelieu*, in: N. Bulst. R. Descimon, A. Guerreau (textes réunis par), *L’état ou le roi. Le fonctions de la modernité monarchique en France (XIV–XVII^e siècles)*, Paris, 1996, p. 73, who considers this kind of relation ”less contractual and more moral”; Elie Haddad, *Noble clienteles in France in the sixteenth and seventeenth centuries: a historiographical approach*, in: *French History*, 20 (1), 2006, p. 88–89.

⁵⁹ Wojciech Tygielski, *Klientela: więzi społeczne i grupa nacisku*, in: *Władza i społeczeństwo XVI i XVII wieku*, Warszawa 1989, p. 265; there were also other Herburts involved in political relationship with Zamoyski, Tygielski, *Listy*, p. 181, 190 and *passim*; Bobicescu, *Notă pe marginea*, p. 202.

according to which Jan Zamoyski supported him financially during his studies at Ingolstadt⁶⁰, seems true. Herburt calls the Chancellor “*father*” and “*benefactor*” (“*dobrodziej*”) and is signing his letters to him “*najniszy i jako syn, powolny sluga*” (“lowest and as a son, humble servant”)⁶¹.

The acquired humanistic culture brought Herburt closer not only to Zamoyski, but also to the humanists’ circle around the Chancellor. Zamoyski was thinking to nominate Herburt professor at the Academy of Zamość⁶². When he was asked for an advice on education of a young Radziwiłł, on the Herburt’s suggestions, he recommended Leiden and Lipsius⁶³.

It was also Herburt, the one who sent as an envoy to Istanbul, brought Greek manuscripts for Zamoyski’s library⁶⁴. Heidenstein mentions him often, which is a clear indication of his closeness to the Chancellor and moreover, this could also be interpreted as an evidence of the bond between Heidenstein and Herburt.

The political collaboration between Chancellor and Herburt was important. Until 1595 he was already sent to several diplomatic missions (England, Rome, Sweden and Prague), at least in some of them on Zamoyski’s personal commission.

Their collaboration has also a military aspect, Herburt leading a company (“*chorągiew*”) in the two Danubian campaigns – 1595 and 1600 – of the Chancellor.

Apart from that, he was involved in the Moldavian policy of Zamoyski. Alongside Zamoyski and Żółkiewski he was receiving the Jeremi Mohyla’s oath during the 1595 campaign⁶⁵. He was a member of the commission which negotiated with the Habsburgs the conditions under which Poland would join the Holy League. During negotiations, Poland demanded Moldavia and Wallachia for the Commonwealth⁶⁶. His family was related to that of Jeremy Mohyla’s⁶⁷, and in 1598 he was considered by a Transylvanian informer from Suceava “*jung aber verstandlich*”⁶⁸. Jeremy Mohyla also called him a “*wise man*” and “*wielki przyjaciel*” (“*great friend*”)⁶⁹, a person worthy of respect.

His qualities as an orator, the knowledge of the European political situation, recommended him for actions of mobilization of the nobility. It seems, based on

⁶⁰ Szczerbicka, *Jan Szczęsny Herburt*, p. 211–212.

⁶¹ AGAD, AZ, 190, e.g. no. 83, *Jan Szczęsny Herburt do Jana Zamoyskiego*, 30.XII.1602.

⁶² Szczerbicka, *Jan Szczęsny Herburt*, p. 215.

⁶³ *Archiwum domu Radziwiłłów*, Kraków, 1885, p. 103.

⁶⁴ Stanisław Łempicki, *Działalność Jana Zamoyskiego na polu szkolnictwa 1573–1605*, in: *Idem, Mecenas Wielkiego Kanclerza. Studia o Janie Zamoyskim*, wyd. S. Grzybowski, Warszawa, 1980, p. 204.

⁶⁵ Łoziński, *Prawem i lewem*, t. II, p. 112.

⁶⁶ Petre P. Panaitescu, *Mihai Viteazul*, București, 2002, p. 129–130; Josef Macůrek, *Zápas Polska a Habsburků o přístup k Cernému Moři na sklonku 16 stol*, Praga, 1931, p. 162. Conditions von den Polacken dem röm. Kayser und römischen Reich der Confederation vorgeschlagen.

⁶⁷ Otto Forst, *Contribuție la cea mai veche genealogie a Movileștilor*, in: *Movileștii. Istorie și sîpiritualitate românească*, tom I, “*Casa Noastră Movilească*”, Sucevița, 2006, p. 36.

⁶⁸ Hurmuzaki-Iorga, XII, *Necunoscut către Pangratie Sennyei*, 25.V.1598, p. 354.

⁶⁹ Petre. P. Panaitescu, *Documente privitoare la domnia lui Mihai Viteazul*, București, 1936, Ieremia Movilă către Jan Szczęsny Herburt, Suceava, VIII.1598, p. 54.

the available data, that until the beginning of the *rokosz*, he has not played this role at the Diets, although has been elected by the nobility as deputy to many of them; this represents an indication not only of the link with Zamoyski, but also of the popularity he enjoyed among the provincial nobility at the dietinas (*sejmiki*). Before the very beginning of the campaign from 1600, Żolkiewski⁷⁰ considered necessary his presence at the dietina from Wiśnic.

As a consequence, we consider that not only the brightness of Zamoyski reflects over Herburt, but also that of Herburt reflects over Zamoyski.

The relation with Zamoyski has also brought him material (he received from the Chancellor the leasing of the starosty from Jaworów)⁷¹, as well as financial benefits but also the perspective of a future career⁷². And precisely for this purpose was sent to the Court with information about the campaign in 1595, given that among the information he presented there, one was about the role he played in the negotiations in Țuțora. This ought to attract, his rewarding by the king, for services to the king and Commonwealth, independently of the good or bad relations between Chancellor and Sigismund.

A crucial moment for Herburt's career, it ought to be the diplomatic mission to Istanbul in 1598, whose secondary purpose was to obtain Moldavia for Poland. Last stipulation from his instruction, drawn up by Zamoyski, but written in the king's name and known by him, mentions "and if he get all or the most important (n.n. requests), then he will gain our grace and gratitude"⁷³.

In the peace treaty concluded following the mission, the Ottomans granted to Jeremi the reign of Moldavia for life, becoming thus the guarantor of his stability in the relations with the Polish-Lithuanian Union. This failure could not have been rewarded by the king. Zamoyski, who wanted to obtain rewards for him, was tangled, as follows from his letter addressed to Krzysztof Radziwiłł, great hetman of Lithuania, to whom he emphasizes the efforts made by Herburt for the success of the mission.

By this, he sought to keep Radziwiłł's support to obtain a subsequent reward for Herburt from the king. The archbishop of Lviv, Jan Dymitr Solikowski, is writing to the king, we assume that following a letter received either from Zamoyski or from Herburt, that his gained merits, following the negotiations from Țuțora and the diplomatic mission, should be rewarded⁷⁴.

⁷⁰ Corfus, Mihai Viteazul, Jan Szczęsny Herburt către Jan Zamoyski, p. 268; Sokołowski, *Politycy*, p. 35, footnote 40.

⁷¹ Sczerbicka, *Jan Szczęsny Herburt*, p. 215. On 20.III.1601 he paid to Zamoyski debts of Jan Herburt, pan sanocki, probably his father, AGAD, AZ 190, *Jan Szczęsny Herburt do Jana Zamoyskiego*, no. 77, 20.III.1601.

⁷² He became royal secretary after the return from studies to Poland.

⁷³ Ilie Corfus, *Documente privitoare la istoria României culese din arhivele polone. Secolul al XVI-lea*, București, Editura Academiei, 1979, instrucțiunile lui Ioan Felix Herburt, sol la Poartă, 8 V 1598, p. 387.

⁷⁴ Ilie Corfus, *Documente privitoare la istoria României culese din arhivele polone. Secolele al XVI-lea și al XVII-lea*, București, Editura Academiei, 2001, Ioan Solikowski către Sigismund al III-lea, 24.VIII.1598, p. 126.

It is the period when Zamoyski, probably with the help of Piotr Tylicki tries unsuccessfully to obtain the consent of the king for the appointment of Jan Szczęsny Herburt in the position of the secular referendary (*referendarz świecki*)⁷⁵.

For the next period, the historiography identified the issue of Herburt's pendulating between Zamoyski and the king. In the footsteps of Cynarski, Tygielski states that the temporary positioning of Herburt on king's side⁷⁶, is based on his belief that he cannot have a further senatorial career if remains in the service of the Chancellor.

Following Szczerbicka, the last moment of collaboration between the Chancellor and Herburt is represented by his participation in the military campaign from Moldavia and Wallachia in 1600, after which he started to support the king, fact demonstrated, among other things, by supporting the project of founding of a Jesuits academy in Lviv, which would have competed the Zamoyski's Academy. The expression of their breaking was the withdrawing by the Chancellor in the middle of 1604 of the leasing of the Jaworowa starosty⁷⁷.

Let us try to place Herburt between Zamoyski and the king taking into account the speech at the local dietina from Wiśnic. Szczerbicka, Cynarski and Tygielski date the speech in 1599, which represents a dating error⁷⁸. The speech must be inserted amongst the forerunner documents of the diet from 1603, during which the King tried to obtain the consent of nobility for the financing of the war with Sweden in Livonia.

At the local dietina from Wiśnic, Herburt supports the royal project⁷⁹ but warns against the Habsburgs threat over the Polish-Lithuanian Commonwealth, already resulted in the losing of Wallachia, but which might have also reach its borders. In this context are made also his references to Moldavia and Wallachia.

They are depicted as a courtyard (*atrium*) or a porch (*sien*), whose function is to protect the "house" (Commonwealth) against the Habsburgs: "from Wallachia in Moldavia and from Moldavia in Lviv and Sambor the Germans will bring their guns; (...) I say that if at this (n.n. following) Diet (Sejm) the Republic does not defends itself, and does not sees fast (n.n. the danger), we will end in the hands of the Habsburgs without waiting anymore the *interregnum*". He further presents the project of taking into possession of Moldavia and Wallachia, in a lasting manner, by dividing them among the nobles.

What was Zamoyski's political position during this time? In the previous years, the Chancellor had fought in Livonia, which had been invaded by the Swedes, while Wallachia was lost. The research devoted to the Sejm from 1603 by

⁷⁵ Sokołowski, *Schylek*, p. 393 footnote 79.

⁷⁶ Wioletta Urbaniak, *Zamoyszczy bez Zamoyskiego. Studium dekompozycji ugrupowania magnackiego*, Warszawa, 1995, passim.

⁷⁷ Szczerbicka, *Jan Szczęsny Herburt*, p. 225.

⁷⁸ Cristian A. Bobicescu, *Notă pe marginea raporturilor lui Jan Zamoyski cu Moldova și Țara Românească*, in: SMIM, 2002, passim.

⁷⁹ In his speech he is arguing that the loss of even the less important territory, will conduct to more serious losses.

Barbara Janiszewska-Mincer⁸⁰ shows that in terms of foreign policy of the Commonwealth, clashed around in the previous period and during it, two options. The first was that of the king, who wanted a vote on sufficient taxes for a favorable end of the war with Sweden, and the second was of the Zamoyski's faction, who was trying to persuade the Diet to decide over the recovery of Wallachia.

The first field of confrontation between the two options were the local dietines (*seimiki przedsejmowe*) held before the diet, in which deputies were elected for the Sejm and their instructions, containing the position of the nobility on the king's proposals were drawn up. In the light of the existing documentation Zamoyski's position was supported by the local dietines from his area of influence.

Interesting is the play acted by the Chancellor and Marek Sobieski, voievode of Lublin during the session of the Diet. Expressing his opinion as a senator about the royal proposal, Marek Sobieski has mourned the loss of Wallachia and presented the view for that the Commonwealth must regain it. Regarding the war with Sweden in Livonia, he said that he asks for the advice of the highest authority, thus of Jan Zamoyski, about its continuation.

In his response, the Chancellor said that Sweden will not give up to Livonia, unless the Commonwealth will build a fleet and attack Sweden at home. We consider that, by making this allusion to the Second Punic War, Zamoyski indirectly suggests to the auditorium the postponing of the war with Sweden. In my opinion, those affirmations give us a new hint of his plan to reconquer Wallachia. Facing the lack of support for it from the deputies during the parliamentary session, the Chancellor resigned and later started to sustain the king's goals⁸¹.

Giving his speech at the local dietina from Wiśnic, Herburt speaks not only about the division of Moldavia and Wallachia "between Poles" but also about the royal project of financing the war with Sweden, supporting both the Chancellor and the King. He places himself somehow equally between both projects. The political discourses were addressed from the memory and it is significant that Herburt's speech was preserved in multiple copies⁸². Perhaps, they were disseminated by the supporters of Chancellor, or by Herburt himself to ensure a better visibility for their project.

In an attempt to establish exactly the moment of breakdown between the Chancellor and Herburt, we shall bring into discussion a moment registered in the historiography and an unpublished letter. Szczerbicka considered as eloquent for the end of collaboration between the two of them, as we have seen, the withdrawing by Zamoyski in the middle of 1604 of the leasing of the starosty of Jaworów to Herburt⁸³.

⁸⁰ Barbara Janiszewska-Mincer, *Rzeczpospolita Polska w latach 1600–1603 (Narastanie konfliktu między Zygmuntem III Wazą a stanami)*, Bydgoszcz, 1984, p. 98–104.

⁸¹ *Ibidem*, p. 103, 105, 108, 104.

⁸² Urszula Augustyniak, *Informacja i propaganda w Polsce za Zygmunta III*, Warszawa, 1981, p. 88.

⁸³ Szczerbicka notes also that Herburt did not participate in the Zamoyski's Livonian campaign and moreover, he did not sent there the unit he commanded. Szczerbicka, *Jan Szcześny Herburt*, p. 224.

We are able to bring into question on the basis of a letter of Herbut addressed to Sigismund III, the likely reason making the Chancellor to do that.

In the letter, which is a response to a previous one received from the King, Herbut says that although it would violate the laws, he agrees, he will act in this regard and he will support the royal proposal of targeting the usage of the *kwarta* (permanent revenue levied from royal lands for defending of the Southern voivodeships)⁸⁴ to the payment of the soldiers fighting for Livonia, because *"quaunque pro Republica fiunt, optime fiunt: salus Reipub(licae) suprema lex"*⁸⁵.

This letter is dated March 3, 1604. The decision made by the Chancellor three months later proves that Herbut had already acted as he promised to the King, and this appeared to be something the Chancellor could not forgive.

What might be the significance of the evolution of this dyad for the situation of the Chancellor's faction? At this stage of documentation we can make some observations, starting from the development of the patron-client relations studies in the last decades. In the present, the patron, the faction leader, is seen more as a pole of attraction for his followers than as the leader of a hierarchical, rigid and disciplined structure⁸⁶.

This fact can make us to consider, that Wojciech Sokołowski, starting from a very strict concept of discipline of the clients from a faction, overvalued their degree of dependency on their patrons. Moreover, the loyalties are intermittent and multiple⁸⁷, especially among prominent clients⁸⁸, a fact also proved by the episode we underlined related to the triangle Zamoyski – Herbut -Sigismund III.

If we accept this view, then we can argue that the attitude of Zamoyski, who withdrew him the leasing of Jaworów starosty, ultimately forced Herbut to pass on the King's side. This would imply that Zamoyski, at least in this particular case, did not tolerate an act of indiscipline. Should this lead us to assume that his leadership was different from the specific one, revealed by Anglo-Saxon historiography research for other political areas? Was Richelieu just a pole of attraction for his entrusted men?

The second aspect that is worth to be mentioned starts with the sending of Herbut to the Court with information on the 1595 campaign. Their simple presentation emphasized his merits and should be followed by his rewarding by the king, regardless of his relationship with Zamoyski, for his role in expanding the prestige of the Commonwealth. In my opinion this can be generalized upon the requests sent by the soldiers to the hetman during or after the military campaigns. These are exclusively based on the merits accumulated on the battlefield. Those

⁸⁴ Anna Suchenni-Grabowska, *Walka o wymiar i przeznaczenie kwarty w końcu XVI i na początku XVII stulecia*, in: *Idem*, *Wolność i prawo w staropolskiej koncepcji państwa*, Warszawa, 2009, p. 217–247, 236.

⁸⁵ AGAD, tzw. Metryka Litewska, IX 53, f. 183, *Jan Szczęsny Herbut do Zygmunta III*, 8.III.1604.

⁸⁶ Caroll, *Ceux de Guise*, p. 77.

⁸⁷ Kristen B. Neuschel, *Word of Honor. Interpreting noble culture in Sixteenth-Century France*, Ithaca and London, 1989, p. 12–13.

⁸⁸ *Ibidem*, p. 69–72, 90.

requests are independent of good or poor orientation of the petitioners in the relations between hetman and the king. Moreover, they should be independent of the relations between king and his grand hetman!

An analysis of petitions made during or immediately after the military campaigns could provide us a more complete picture of the soldiers putting pressure on the Chancellor⁸⁹.

The Herbut's discourse brings to light not only the possible interests of the speaker⁹⁰, but also his efforts to gain the support of the nobles, some of them maybe connected with him, for the Zamoyski's plans presenting them the possibility to obtain lands in the Danubian principalities⁹¹.

It is likely that the sliding of some of Zamoyski's clients to the king's side may have been influenced also by the engagement of the Chancellor's faction in two wars, in the Danubian Principalities and to the north, which implied the mobilization of their financial and human resources⁹².

Great chancellor and hetman of the Crown, Jan Zamoyski was acting intensively as a colonizer. Peyton's remarks about the colonization of soldiers by Stefan Báthory in Livonia are correct, except that King's name should be replaced by his favorite one, talking about the initiator of the project⁹³. It is worth mentioning that the Chancellor had colonized former soldiers on his lands, a territory newly conquered by the Republic, thus creating a closer tie with the ancient territory of the Commonwealth. At the turn of the sixteenth century and beginning of the next one, the Hetman has colonized with soldiers and former soldiers the Crown territories near the borders of Moldavia⁹⁴.

The instruction for Stanisław Gulski, Polish envoy to the Ottoman Porte in 1597, contained the request to move away the Tatars from the proximity of the Cetatea Alba and Tighina and instead of them to settle down Polish "householders and merchants"⁹⁵.

⁸⁹ W. Tygielski, *Listy*, p. 179, mentions those letters, but we consider that a further quantitative analysis should be undertaken.

⁹⁰ Who some years later was corresponding with Gabriel Báthory, during the rokosz led by Zebrzydowski, when the rebels declared that they no longer owed allegiance to Sigismund III, planned to put Báthory on the Polish throne and himself on the Transylvanian one. *Siedmiogód a Polska 1576–1613*, PWN, 1967, p. 192–197; Szczerbicka, *Jan Szczęsny Herburt*, p. 248–249.

⁹¹ Herbut is asking the Chancellor to pay the soldiers from his unit and also asks him to ennoble his faithful servant, who served him during the Istanbul mission and also during the 1600 campaign, AGAD, AZ, 190, *Jan Szczęsny Herburt do Jana Zamoyskiego*, 22.VI.1599, and *Jan Szczęsny Herburt do Jana Zamoyskiego*, 18.II.1601.

⁹² During this period Potocki brothers, dissatisfied by the rewards obtained as „zamoyszczyzy”, were searching and finding a direct link with the king Corfus, *Documente XVI, Ioan Potocki către Ioan Porudynski*, 4.VIII.1600, p. 411–412.

⁹³ W. Tygielski, *Listy*, p. 152–153, Mączak, *Klientela*, p. 158.

⁹⁴ Alexander Tarnawski, *Działalność gospodarcza Jana Zamoyskiego, kanclerza i hetmana w. kor. (1572–1605)*, Lwów, Warszawa, 1935, p. 337–339.

⁹⁵ Corfus, *Documente XVI, Instrucțiunile lui Stanislav Gulski, sol la Poartă, <1597>*, p. 380.

Relatives of Zamoyski⁹⁶ and people from his entourage⁹⁷ were involved in this activity. The undertaken actions had also a military finality. Considering the creation of a militarized border area⁹⁸ – as Weresczyński and Grabowski proposed, designed primarily to prevent Tartar invasions, since Moldavia was crossed by one of the three roads (*szlak wołoski*) used by the invading Tatars, these noble-soldiers would have defended Moldavia, too.

We can assume that colonization plans for Moldavia with Polish nobles and soldiers began to be implemented yet during the campaign of 1595. This fact is proved by a stipulation from a document, dated in the same year.

This is the oath of Jeremy Mohila, preserved in several copies, each slightly different⁹⁹, containing the stipulation that: “marriages ... and possessions to be free for Moldavians in Poland and for Poles in Moldavia”¹⁰⁰. Although this stipulation appears in a Moldavian document, taking the form of a Moldavian proposal to be approved by the Poles, it should actually be considered as a Polish initiative, introduced in the oath as a result of preliminary negotiations between the two parts, before the oath and its drawing up.

We can consider that a first step towards implementation of colonization in Moldavia it was even the presence of the remaining Polish army to secure the new prince, in 1595. This was guaranteed by the Polish-Tatar agreement from Țuțora, which stipulates the maintenance of a military detachment, assuring the safety of the Moldavian prince.

Although the agreement does not mention it *expresis verbis*, in the contemporary sources is recorded the information according to which the protection was assured by Polish military units. In the privilege issued in 1597 by the king Sigismund III to invest Jeremy Mohila, was introduced the stipulation, that dignities and offices were to be granted to the meritorious servants, Polish included, presumably.

One of the conditions on which Jeremy Mohila and his brother Simion, prince of Wallachia, have sworn in 1600 stipulates: “be given endowments in those countries [Moldavia and Wallachia] to the meritorious people of Polish origin, and they as well as those who through marriage or by acquiring lands put there their roots should not be judged by any other law, but by the Polish one, and so those to whom the indygenat was granted”¹⁰¹. If we assume that the mutual condition of

⁹⁶ Sokołowski, *Schylek*, p. 92–93, Jan Zamoyski, strażnik koronny, in Podolia and Braclaw voievodship.

⁹⁷ Wojciech Polak, *O Kreml i Somoleńszczyznę. Polityka Rzeczypospolitej wobec Moskwy w latach 1607–1612*, Wydawnictwo TNT, Toruń, 1995. p. 285, about the actions of Stefan Potocki.

⁹⁸ Zamoyski was also advocated this idea, Hermann Vahle, *Die Reception römischer Staatstheorie in der zweiten Hälfte des 16 Jahrhunderts durch Jan Zamoyski*, 1968, p. 63.

⁹⁹ I identified a new copy, which is identical with the one published by Hurmuzaki-Bogdan, Biblioteka Czartoryskich, ms. IV 351, *Juramentum Electi Palatini Moldaviae*, f. 281–282.

¹⁰⁰ Hurmuzaki-Bogdan, *Documente privitoare la Istoria Românilor*, Suppl. II, vol. I, Jurământul de supunere și credință al lui Ieremia Movilă, domnul Moldovei, și boierilor sei, către regele Poloniei Sigismund III, București, 1893, p. 344–345.

¹⁰¹ Hurmuzaki-Bogdan, *Documente, II-1*, Condiție na ktore przysięgali gospodarowie oba, Hieronim Wołoskii y Symeon Mochiła, brat Hieronimów, gospodar Multanski teraznieyszy, p. 642–643.

buying land in the oath of Jeremy from 1595 can also be extended to the Polish soldiers, we are facing a policy consistently pursued in Moldavia by Zamoyski and the king.

More difficult is to estimate the number of the soldiers that Zamoyski would have intended to settle in Moldavia and Wallachia. Romanian archives do not include specific military documents which could provide clues about the number of soldiers stationed in Moldavia and temporarily in Wallachia. Even so, those numbers could only offer a relatively hint, because they are at the intersection of military defense needs of Moldova and Wallachia and the land interests of nobles, identified by the entourage of the Chancellor. Conditions over which the two Mohila brothers have sworn in 1600 give the number of 6,000 Polish soldiers who should be into their service. In 1597 Taranowski proposed to Michael the Brave to hire 2–3000 “Polish soldiers”¹⁰². Based on these numbers, we can assume for now, that the numbers that different Polish-Lithuanian circles had in mind for settling in Moldavia and Wallachia, in different periods, were around 3000 and 6000 soldiers or former soldiers.

Information concerning Polish soldiers who are already in Moldavia can provide us clues about the economic situation of groups that Zamoyski and his entourage wanted to colonize there.

Fragmentary data allow us to suggest that at least some of the Polish soldiers from Moldavia belong to the poor nobility and their financial situation was precarious.

Thus, the Polish soldiers from the garrison in Suceava, which surrendered to Michael the Brave, were living there with their wives and children, which makes us to suppose either that they had no property, nor they had sufficient to ensure the subsistence of their families. Also, we do not know if their families were “Polish” or “Moldavians”¹⁰³. Another hint in this direction may be the information from Stanislaw Chański, the commander of the Polish military units in the service of Jeremy Mohila, according to which he left his child to the primate of Poland, Stanislaw Karnkowski, to take care of¹⁰⁴.

Another Polish, also serving in Moldavia asks Zamoyski, to which he still is in a dependency report, despite his Moldavian service, to allow him to pass in the service of Mihai the Brave: “where the work of the soldiers and warlike pursuits are ongoing and are accepted and gratefully rewarded”¹⁰⁵. This information

¹⁰² Ștefan Andreescu, *Relațiile lui Mihai Viteazul cu Polonia: misiunea lui Constantin Vorși*, in *Idem*, *Restitutio Daciae*, t. III, Albatros, 1997, p. 128.

¹⁰³ Karol Lopatecki, *Związki małżeńskie i pozamałżeńskie w armii koronnej i litewskiej w XVI i XVII stuleciu-prawo i stan faktyczny*, in: *Miscellanea historico-iuridica*, tom XIII, z. 2, 2014, p. 47–71, who discusses the question of the soldiers „families”.

¹⁰⁴ Corfus, *Mihai Viteazul și Polonia*, Stanislaw Chański către Stanislaw Karnkowski, 8.II.1596, Suceava, p. 221.

¹⁰⁵ *Apud*. I. Corfus, *Mihai Viteazul*, p. 41–43: This attitude reminds us the observations of I. Corfus on the Polish-Ruthenian “mercenary szlachta” from the borders area. Its enrollment in the service of the country, and especially in the service of the foreigners, constituted one of its main sources of existence. Corfus mentions also the attempts made by the king and Zamoyski to stop these nobles to pass in the service of Michael the Brave.

supplements those from Mandina's instruction and Peyton's description about poor nobility on military activities or connected with the army, which had or would be subject to the colonization activities.

But which are the strategies of these soldiers? Do they want to remain in the country or see their future within the borders of the Polish-Lithuanian Commonwealth? Did the two options could become one? Also in this case, the scanty evidence prevents us to give a strong response.

Some of them wanted to go back, others put their roots there or become Moldavian officials (pan Hannibal Mikołaj Strozzi – Steward)¹⁰⁶ and some, including even Stanisław Chański, committed themselves to support a rapprochement between Moldavian and Polish-Lithuanian elites. He tried even to determine S. Karnkowski, an opponent of Zamoyski's Moldavian policy, to sustain the chancellor regarding the Moldavian campaign¹⁰⁷. Does this signify that Chański sees his future in connection to Moldavia?

I think that it is appropriate to point out here on the issue of reception of antiquity and the forms it took in the efforts and plans related to the studied topic. Describing the Polish-Lithuanian Commonwealth to King Jacob I we have seen John Peyton using the Roman Republic and the events at its end as a reference point.

This view is shared not only by Zamoyski, who had studied the senate of Republican Rome¹⁰⁸ at Padua, but certainly by the members of his entourage who had a classical culture. An older but still valuable work about the reception of the Roman state theory in Poland in the second half of the sixteenth century is focused on Jan Zamoyski and his political activity, the colonization actions included¹⁰⁹.

Settling soldiers or former soldiers, or just planning their colonization, Zamoyski had before his eyes the image of the end of Republican Rome and connections established after colonization between veterans and consuls or dictators. Precisely the stipulation from Jeremy Mohila's oath from 1595, targeting the mutual marriages and possession of land in Moldavia and Poland, which years ago we had connected with the similar one included among the articles of the Union of Lublin, may be, also, linked to the Roman history.

Thus, according to Livy, after the Roman conquest of Macedonia in 146 BC the former kingdom was divided into four administrative regions, and their inhabitants were allowed to marry and to own property in only one of the four regions¹¹⁰ in order to diminish the links between them. Most likely, Zamoyski may have known this fragment of Livy.

¹⁰⁶ Biblioteka PANPAU, ms. 1690, *Symeon Mohila do Floryana Oleszki*, 5.IX.1607, although Mikołaj was a Polish name, Strozzi was an Italian one, and "pan Hannibal" was an Italian in the service of Zamoyski's family, who returned in Poland after the fall of the Mochylas.

¹⁰⁷ Corfus, *Mihai Viteazul*, Stanisław Chański către Stanisław Karnkowski, 8.II.1596, Suceava, p. 221.

¹⁰⁸ Ioannis Sarii Zamoscii De senatu Romano Libri Duo, Venetiis, apud Iordanum Ziletum, 1563.

¹⁰⁹ Vahle, *Die Reception*, the chapter Zamoyski als Kolonisor, p. 64–68.

¹¹⁰ Livy, book XLV, XXIX.

The common point between the Malaspina's letter to Cinzio Aldobrandini and the instruction for Mandina is the depopulation of Moldavia. This fact corresponds to reality, but not least, this perception of the participants of the expedition from 1595 must have been accentuated by the fleeing of the inhabitants, caused by the previous and present military operations, as well as by the coming news of the Tatars attacks¹¹¹.

The image of a depopulated Moldavia has circulated between Krakow and Rome and partially was one of the premises favoring the occurrence of colonization plans in Mandina's instruction and the Polish milieu. It is also mentioned in a source emerged within the Zamoyski's entourage, at the occurrence of which even the Chancellor has contributed. Heidenstein in *Rerum Polonicarum* notes that in Moldavia, as a result of the wars and the cruelty of princes, the population had dropped to 15,000 families, mostly peasants, stating that "*the nobles whom they call boyars were very few*"¹¹².

This mention of Heidenstein helps us to nuance the relationship between planned and rational actions and those culturally conditioned, both of them implied in the genesis and the attempts of colonization actions in Moldavia. The perception of a depopulated country the participating soldiers to the 1595 military campaign have had was partly predetermined. Moldavia, along with Moscow and the Ottoman Empire, were perceived in Poland as places of princely tyranny¹¹³, which in the Polish conception of the period can occur there where there is no nobility¹¹⁴. "In Moldavia there is no nobility, all are equal among themselves, and they are already used to the fact that someone with a few herds of sheep will soon want to become a great lord (*pan*) and finally prince"¹¹⁵. In the vision of some "Polish" nobles this attitude was conditioning the occurrence of a tyrannical behavior of princes, which in turn was for the Polish milieu a determinant factor of depopulation.

Hieronim Ossoliński, a collaborator of Zamoyski in first part of his career, sketched this picture of the political life of Moldavia at the mid of sixteenth century, trying to answer to the question whether Sigismund Augustus should accept or not the homage of Moldavia. Although he was against such solutions, considering it perishable, yet he suggests modalities under which Moldavia could be stably linked to the Republic. Those would imply the presence of the Polish army in Moldavia and of the military commanders in the Moldavian council, which on one hand will prevent Moldovans to stand up against their prince, and the prince to behave tyrannically.

¹¹¹ Corfus, *Jurnalul*, p. 5.

¹¹² *Rerum Polonicarum ab excessu Sigismundi Augusti libri XII*, Frankfurt am Menem 1672, p. 315: "parti bellis superiorib. Turcicis, parti Principi suor crudelitate, hoc tempore vix 15 millia patrifamilias relicta eset: inter quos ipsos tame equestris ordinis seu bojari, ut ipsi vocant, pauci omnio, rustic. plebis maxima pars est".

¹¹³ Zbigniew Brzeziński, *Tyran i tyrania w staropolskim języku politycznym (XVI-XVIIw.)*, in: *Spółeczeństwo staropolskie*, Seria Nowa, tom I, Warszawa 2008, p. 309–316.

¹¹⁴ *Ibidem*, p. 296.

¹¹⁵ Hurmuzaki-Bogdan, II-I, București, 1893, *Discursul lui H. Ossoliński la dieta din 1553*, 24.II.1553, p. 193–196.

Histoire culturelle et politique du Sud-Est européen au XVII^e et au XVIII^e siècle

PROPHÉTIES ANTI-OTTOMANES À VENISE À LA FIN DU XVII^e SIÈCLE.

NICOLAS ARNOU (1629–1692), LECTEUR DES ORACLES BYZANTINS

ANDREI TIMOTIN

(Institut d'Études Sud-Est Européennes, Bucarest)

The article analyses the use of Byzantine oracles, such as the *Oracles of Leo the Wise* and *Expositio litterarum quae in sepulcro Constantini Magni inscriptae erant*, in a 17th century pseudo-prophetic text about the fall of the Ottoman Empire, *Presagio dell'imminente rovina e caduta dell'Impero Ottomano*, printed in Padova in 1684. It highlights the role of the siege of Vienna in 1683 and of the Sultan Mehmed IV (1648–1687) in the anti-Ottoman propaganda literature flourishing in Venice in that period.

Keywords: political prophecy, Ottoman Empire, Venice, Nicolas Arnou, *Oracles of Leo the Wise*

Dans un article récent¹, je signalais l'intérêt d'un texte italien méconnu de la fin du XVII^e siècle, *Presagio dell'imminente rovina e caduta dell'Impero Ottomano*, imprimé à Padoue en 1684² et ensuite à Venise deux ans plus tard, pour la connaissance de la littérature de propagande anti-ottomane imprimée dans la République vénitienne pendant la Grande Guerre austro-turque (1683–1699). À cette occasion, j'examinais l'interprétation que l'auteur de l'ouvrage, le dominicain Nicolas Arnou (1629–1692), professeur de métaphysique et de théologie thomiste à l'université de Padoue à la fin du XVII^e siècle, donne du fameux *Praesagium Mehemetanorum* de Bartholomæus Georgievits. En poursuivant cette analyse, je me propose d'analyser ici sa lecture d'une série d'oracles tout aussi fameux : les *Oracles de Léon le Sage* et l'oracle cryptographique gravé sur le tombeau de l'empereur Constantin le Grand, mieux connu sous le titre latin *Expositio litterarum quae in sepulcro Constantini Magni inscriptae erant*.

Sans reprendre ici la présentation de l'ouvrage d'Arnou, bornons-nous à rappeler qu'il s'agit d'un texte voué à maintenir le moral et les espoirs des

¹ Andrei Timotin, *Nicolas Arnou (1629–1692), lecteur du Praesagium Mehemetanorum de Bartholomæus Georgievits*, RESEE 52, 2014, p. 123–143.

² Nicolò Arnù, *Presagio dell'imminente rovina e caduta dell'Impero Ottomano, delle future vittorie e prosperi successi della Christianità cavato da diverse Profetie, Oracoli, Vaticinii e Pronostici antichi e moderni. Dato alla luce sotto gli felicissimi auspicii della Lega Santa strabilita trà l'Augustissimo Leopoldo Primo Imperatore de' Romani, il Serenissimo Rè di Polonia, Giovanni III, e la Serenissima Repubblica di Venetia*, dal M. R. Padre Maestro F. Nicolò Arnù, Lorenese, dell'Ordine de' Predicatori e publico Metafisico nella celebretissima Università di Padova, Nella Stamperia del Seminario (con Licenza de' Superiori e Privilegio), 1684, 92 p.

Vénitiens dans la victoire de la Sainte-Ligue en annonçant la défaite proche des Ottomans. Très actuel à la fin du XVII^e siècle, quand il a pu jouir d'une certaine popularité qui rendit nécessaire sa réimpression, il ne l'était plus après la paix de Karlowitz, qui affaiblira sensiblement l'intérêt pour les prophéties politiques³.

*

Avant d'aborder la lecture des *Oracles de Léon* par le savant dominicain, il convient de rappeler brièvement le contenu de ce recueil de prophéties qui connut, à travers ses remaniements successifs, une notoriété remarquable non seulement à Byzance, mais aussi en Occident⁴. Formulées en vers ou en prose, ces prophéties visaient l'identité et le sort des empereurs byzantins à venir, jusqu'à la fin du monde dans certaines versions, présentées sous forme de figures accompagnées de poèmes censés à en fournir la signification dont le style énigmatique stimulait les interprétations les plus diverses. Leur origine est encore un sujet de controverse parmi les spécialistes, mais on s'accorde en général à admettre que les versions tardives que nous connaissons sont le résultat de plusieurs compilations successives, le noyau primitif remontant sans doute à l'époque du second iconoclasme. Leur fortune en Occident, où ils furent connus surtout sous le nom de *Vaticinia de Summis Pontificibus*, est liée à leur traduction en latin au XIII^e siècle, probablement dans le milieu des *spirituali* franciscains, où les empereurs byzantins furent remplacés par des papes et la figure de Léon le Sage par celle de Joachim de Flore.

Un regain d'intérêt significatif pour les *Oracles de Léon* est attesté dans la République vénitienne vers la fin du XVI^e siècle, époque dont datent d'ailleurs ses premiers témoins manuscrits grecs, quand la liste des empereurs byzantins fut remplacée par une liste des sultans⁵. À cette époque, les *Oracles*, utilisés dans la propagande anti-ottomane, étaient censés annoncer la défaite proche de l'Empire ottoman – en particulier du sultan Mourad III (1574–1595) – et la restauration de Byzance.

C'est dans ce contexte que l'humaniste vénitien Francesco Barozzi (1537–1604)⁶, résidant en Crète, à Rethymno, conçut une édition des *Oracles*, conservée dans deux parechemins de luxe enluminés par le peintre crétois Georges Klontzas, le Baroccianus 170 et le codex Bute, dont le dernier, fut édité en 2000 par Jeannine

³ Voir notamment Paolo Preto, *Venezia e i Turchi*, Florence, 1975, p. 67–91.

⁴ Sur les *Oracles de Léon* et leur fortune à Byzance et en Occident, voir Cyril Mango, « The Legend of Leo the Wise », *ZRVI* 65 (1960), p. 59–93 (repris dans *Byzantium and its image*, Variorum Reprints, Londres, 1984, n^o XVI) ; Marie-Hélène Congourdeau, « Les *Oracula Leonis* », dans C.D. Fonseca (éd.), *Gioachimismo e profetismo in Sicilia (secoli XIII–XVI)*. Atti del terzo Convegno internazionale di studio (Palermo-Monreale, 14–16 ottobre, 2005), Rome, 2007, p. 79–91.

⁵ Voir Antonio Rigo, *Oracula Leonis. Tre manoscritti greco-veneziani degli oracoli attribuiti all'imperatore bizantino Leone il Saggio (Bodl. Baroc. 170, Marc. Gr. VII, 22, Marc. Gr. VII.3)*, Padoue, 1988.

⁶ Sur Francesco Barozzi, voir notamment Paul Lawrence Rose, « A Venetian Patron and Mathematician of the Sixteenth Century: Francesco Barozzi (1537–1604) », *Studi Veneziani* (n.s.) 1, 1977, p. 119–178.

Vereecken et Lydie Hadermann-Misguich⁷. Réalisée à une époque quand, après la paix séparée conclue avec les Ottomans en 1573, la République vénitienne ne regardait pas d'un œil indulgent de tels écrits à caractère subversif, l'édition valut semble-t-il à Barozzi une amende importante et une condamnation à prison à laquelle il échappera pourtant grâce à l'intervention de son influent patron, Giacomo Foscarini, ex-général de Lépante, membre du *Conseil des Dix* et ensuite Procureur de Saint-Marc (en 1580), qui était le destinataire du codex Bute⁸.

L'interprétation anti-ottomane des *Oracles* jouit d'une diffusion rapide puisqu'une version bilingue, latine et italienne, en fut imprimée à Brescia en 1596 sous le nom *Vaticinium Severi et Leonis Imperatorum*⁹. Cette version représente la traduction d'une version grecque des *Oracles* rédigée à Venise au XVI^e siècle par l'érudite crétois Zacharias Skordylès et préservée dans *Marc. Gr. VII.3*¹⁰.

C'est cette traduction latine et italienne des *Oracles* qu'Arnou connut et interpréta dans le quatrième chapitre de son ouvrage. Le texte n'était pas une curiosité littéraire à cette époque, car Arnou, pour appuyer ses propos, n'hésite pas à citer Chalcondyle¹¹, connu à Venise dès la fin du XV^e siècle grâce à l'historiographe officiel de la République vénitienne, Marco Antonio Coccio (1436–1506), et – prudente flatterie de la curie papale – les *Annales ecclesiastici* (Rome, 1588) du cardinal Cesare Baronio, qui en possédait, semble-t-il, dans sa bibliothèque un exemplaire manuscrit, qui passait pour un don fait au pape par Constantin Porphyrogénète, le fils de Léon VI.

Après avoir ainsi légitimé son témoignage, le théologien lorrain livre sa propre lecture des *Oracles de Léon*, en prêtant attention notamment à trois figures, la troisième, la sixième et la dixième.

La troisième figure (fig. 1) représente un unicorn avec une demi-lune dépeinte sur la gambe droite et ayant sous ses pieds *una giovinetta vestita alla Greca*, et trois lettres, A, B et C, accompagnées de trois formules : la lettre A, *Sultanus Mehemetes, is qui Constantinopolim capturus est* ; la lettre B, *In locis humidis & præter spem cades, in te enim initium, & finis cor<n>um est* ; la lettre C, *Fama vulgatum est, quod aures habes, & hinnis citra amorem habenarum, idest laxatis habenis*¹².

⁷ Jeaninne Vereecken, Lydie Hadermann-Misguich, *Les oracles de Léon le sage illustrés par Georges Klontzas. La version Barozzi dans le codex Bute*, Venise, 2000.

⁸ *Ibidem*, p. 62–64.

⁹ *Vaticinium Severi et Leonis imperatorum in quo videtur finis Turcarum in praesenti eorum Imperatore con alcune altre profetie in questo proposito*, Brescia, Pietro Maria Marchetti, 1596. L'ouvrage fut republié et mis à jour, sans doute non par hasard, à la fin du XVII^e siècle (*Predizioni figurate di Severo, et Leone Imperadori, dale quail probabilmente si ricava il fine de' Turchi nel presente loro Imperadore Mehemet quarto. Con l'aggiunta d'alcune riflessioni addattate à tempi correnti*, Brescia, 1684).

¹⁰ Voir A. Rigo, *Oracula Leonis* (cité n. 5), p. 73–99.

¹¹ Laonikos Chalkondylès, *Historiarum Demonstrationes*, ed. E. Darko, t. II, Budapest, 1923, p. 169. Cf. A. Rigo, *Oracula Leonis* (cité n. 5), p. 12 n. 15.

¹² N. Arnù, *Presagio...* (cité n. 2), p. 12, en reprenant *Vaticinium Severi et Leonis Imperatorum*, Brescia, 1596, p. 25 (*Epigramata tertiae figurae*).

De l'interprétation de la troisième figure du *Vaticinium*, Arnou ne reprend que l'idée, assez banale, que *Sultanus Mehemetes* évoque la figure de Mehmed II, le conquéreur de Constantinople, représenté par un cheval. La prophétie est réinterprétée pour la mettre en accord avec les événements contemporains. Le cheval qui doit tomber dans des lieux humides « contre tout espoir » représente, selon Arnou, une allusion à un autre empereur du nom de Mehmed qui, voulant fonder son siège dans des lieux situés à proximité des rivières, tombe de manière inattendue et marque ainsi le début de la chute de son empire. Cet empereur ne peut plus être Mehmed III (1595–1603), comme le voulait l'auteur du *Vaticinium*¹³, imprimé un an seulement après sa montée au trône, mais Mehmed IV (1648–1687), le contemporain d'Arnou. Sa chute représente, en effet, selon Arnou, une allusion au siège récent de Vienne (1683), cité fondée sur le Danube, où Mehmed IV voulait, après l'avoir conquise, s'installer et se couronner empereur des Romains.

C'est ainsi que dans la figure de Mehmed IV se trouveraient à la fois le début et la fin de la « corne », symbole de l'Empire ottoman, explique Arnou, en faisant allusion à la prophétie biblique de Daniel (chap. 7), en s'autorisant également d'exégètes renommés de la Bible comme « Vatablo » et « Hettor Pinto », allusion à François Vatable († 1547), théologien et hébraïste français, auteur des *scholia* de la traduction latine de la Bible (Paris, 1539-1545) publiée par son élève, Robert Estienne, et à Heitor Pinto, théologien portugais du XVI^e siècle, membre de l'ordre de Saint-Jérôme. Tout comme l'empire chrétien des Grecs a son origine dans la figure de Constantin le Grand, fils d'Hélène, et la fin dans un autre Constantin (Constantin XI Paléologue), fils d'une autre Hélène (Hélène Dragas)¹⁴, de même, l'empire des Turcs tirerait son origine de Mehmed II, le conquéreur de Constantinople, et la fin d'un autre Mehmed, Mehmed IV (1648–1687), le contemporain d'Arnou.

Arnou passe ensuite à la dixième figure du *Vaticinium*, également dépeinte sous la forme d'un unicorne, une demi-lune sur la gambe droite (fig. 2), avec le motto suivant : *Optima quaeque colligens & affligens praemium iniustitiae pessimum, quo tempore medium astrum visum fuerit nigricans* « Quand tu recueilleras les choses les plus précieuses produisant une grande affliction, à cette heure-là tu recevras le prix mérité de ton injustice, et cela surviendra au moment où l'astre du milieu (le soleil) sera vu noirci et obscurci »¹⁵. Le soleil étant le symbole de l'empire, il désignerait, selon Arnou, l'Empire ottoman et l'éclipse du soleil le siège de Vienne de 1683.

De la même façon, poursuit Arnou, Balthazar, le dernier roi de l'empire néo-babylonien, eut un rêve où il s'est vu courant le soleil à la main avant que le

¹³ *Vaticinium Severi et Leonis Imperatorum* (cité n. 9), p. 71.

¹⁴ Cette coïncidence a été signalée pour la première fois par Gennadios Scholarios qui ne lui accorda pourtant pas une signification prophétique ; voir *Œuvres complètes de Georges Scholarios*, éd. L. Petit, X. A. Sideridès, M. Jugie, t. VIII, Paris, 1936, App. IV, p. 17*. Voir aussi Agostino Pertusi, *Fine di Bisanzio e fine del mondo. Significato e ruolo storico delle profezie sulla caduta di Constantinopoli in Oriente e in Occidente*, edizione postuma a cura di Enrico Morini, Rome, 1988, p. 61.

¹⁵ N. Arnù, *Presagio...* (cité n. 2), p. 13 ; cf. *Vaticinium Severi et Leonis* (cité n. 9), p. 53 (*Epigrammata decimae figurae*).

Babylone ne soit pris par Cyrus et le pouvoir ne soit passé aux Perses (*Daniel* 5 et 8). C'est ainsi également que l'on interprète *Sol factus est niger tanquam saccus cilicimus* (*Apocalypse* 6, 12), où plusieurs exégètes ont vu une allusion à la prise de Jérusalem par Titus et Vespasien. Mais, explique Arnou, le texte de l'oracle ne dit pas *quo tempore medium astrum visum fuerit nigrum*, ce qui serait à interpréter comme un présage de la destruction totale de l'Empire romain, mais *nigricans* « noirci », obscurci, qui signifierait seulement *tribulatione grande*. Arnou passe, une fois de plus, de l'Empire romain à l'Empire ottoman, en jugeant que cette *tribulatione* ne peut être qu'une allusion au siège de Vienne, qui annonce la fin de la « corne ».

Cela serait confirmé par une autre prophétie du *Vaticinium*, représentée dans la sixième figure, où Soliman le Magnifique (1520-1566) est dépeint une faucille à la main droite, sous la forme d'un homme qui se prépare à récolter – symbole, explique Arnou, de la multitude des cités soumises à son autorité – et un sceptre à la main gauche, surmonté d'une rose (fig. 3)¹⁶, qui signifierait que ces conquêtes ne seront pas durables, car la rose, explique encore Arnou, est le symbole de la brève durée de la vie humaine. Cela serait à mettre en relation avec un autre passage du *Vaticinium*, où l'Empire ottoman est décrit sous la forme de neuf cercles, interprétés par Arnou comme une allusion à neuf monarques, le neuvième sultan après Soliman le Magnifique étant bien Mehmed IV, le contemporain d'Arnou, pendant le règne duquel la chute de l'Empire était censée intervenir.

*

L'interprétation des *Oracles de Léon* est suivie, dans le cinquième chapitre de l'ouvrage du théologien lorrain, par celle de l'oracle gravé sur le tombeau de Constantin le Grand¹⁷. Cet oracle, composé d'une inscription cryptographique (selon un système consistant en l'omission de voyelles à l'intérieur d'un mot) et d'une interprétation versifiée en grec vulgaire, est attribué à Gennadios Scholarios, le premier patriarche de Constantinople après la conquête de la ville par les Ottomans. Préservé dans de nombreux recueils d'oracles du XVI^e siècle, il fut édité dans la *Patrologie grecque* à côté des autres œuvres de Scholarios (t. CLX, col. 767–774), il n'est sans doute pas de la plume du patriarche. Quoi qu'il en soit, sa présence dans certains manuscrits (et dans l'édition de Barozzi) en appendice des *Oracles de Léon* facilite le lien avec ces derniers, d'autant plus que l'on a pu montrer que les pseudo-prophéties de l'inscription (vers 35–47) sont directement inspirées par les *Oracles de Léon*.

¹⁶ N. Arnou, *Presagio...* (cité n. 2), p. 14 ; cf. *Vaticinium Severi et Leonis* (cité n. 9), p. 40.

¹⁷ L'oracle est publié dans PG 160, col. 767–774. Voir C.J.G. Turner, « An Oracular Interpretation Attributed to Gennadius Scholarios », *Ελληνικά* 21, 1968, p. 40–47 ; A. Pertusi, *Fine di Bisanzio...* (cité n. 13), p. 59–61 ; Marie-Hélène Congourdeau, « Byzance et la fin du monde. Courants de pensée apocalyptiques sous les Paléologues », dans B. Lellouch, St. Yerasimos (éd.), *Les traditions apocalyptiques au tournant de la chute de Constantinople*, Actes de la Table ronde d'Istanbul (13–14 avril 1996), Paris, 1999, p. 62–63.

Quant au contenu de l'oracle, il est composé de deux parties dont la première concerne des événements historiques du XV^e siècle (des prophéties *ex eventu*) censés légitimer les « prophéties » de la seconde partie, qui trahissent les espoirs de l'auteur. La partie historique évoque ainsi la chute de Constantinople, la fin du despotat de Morée (1460) et de l'empire de Trebizonde (1461), les conquêtes turques dans les Balkans et dans la Mer Égée et des allusions au déclenchement de la guerre russo-turque (1463–1479). La rédaction du texte serait ainsi à placer dans les premières années de la guerre, 1463 ou 1464, dans un milieu grec favorable à la coopération avec l'alliance inspirée par la République vénitienne et le pape Pie II Piccolomini, position politique qui n'était pas d'ailleurs étrangère à Barozzi et à son patron, Foscarini.

En publiant et interprétant cette prophétie attribuée à Scholarios (*uomo trà tutti gli Greci letteratissimo et sapientissimo*), Arnou se réfère à une traduction bilingue, latine et italienne, due à un astrologue anonyme et imprimée à Venise en 1669 dans la typographie de Camillo Bortoli¹⁸. Voici le texte de l'oracle dans la traduction italienne reproduite par Arnou :

Nella prima indittione/ Il Reame d'Ismaele, / Che s'appella Maometto / Avverrà, che vinca in guerra / De Paleologi il geno : / Domarà le Setticolle, / E porravvi entro il suo trono / Molte, e molte nationi / A se ne farà soggette. / L'Isole hà da disertare / Fin'à l'Eusino Mare. / I vicini del Danubio / A se renderà vassalli. Nell'ottava indittione / Prenderà il Peloponeso. / Nella nona Indittione/ Ver le parti Boreali/ Porterassi à guerreggiare. / Nella decima indittione/ Farà moto à Dalmatini. / Tornerà doppo alcun tempo/ A far guerra à Dalmatini, / E desolerà gran parte. / E le genti, e nationi/ Giunte con li Ponentini/ Si per mar, come par terra/ Moveranno una gran guerra, / E Ismaele espugneranno. / Poco avanzo di sua schiatta/ Regnarà in ristretta parte. / Mà la nazione bionda/ Con i Potentati assieme/ Vinceran tutto Ismaele, / Prenderan la Setticolle/ Con le sue prerogative : / Civil guerra all'hor faranno/ Molto horrenda, e sanguinosa/ Ver la quint'hora del giorno : / E si sentirà una voce, / Che trè volte ha da esclamare : / State, state con timore : / Affrettatevi con cura/ Volti in ver la destra parte/ Huom trovate generoso/ In valor meraviglioso/ Questo havrete per Signore, / Perch'è grato al nostro amore. / E se quello accetterete/ Il voler nostro farete¹⁹.

Dans la première indiction, le Royaume d'Ismaël, qui s'appelle Mahomet, parviendra à vaincre dans la guerre la lignée des Paléologues. Il prendra les Sept collines et puis il assujettira beaucoup de nations. Il dévastera les îles jusqu'au Pont Euxin. Il se rendra vassaux les peuples voisins du Danube. Dans la huitième indiction il prendra le Péloponnèse. Dans la neuvième indiction il

¹⁸ Dans la typographie de Camillo Bortoli sont également publiés à la fin du XVII^e siècle d'autres ouvrages de propagande anti-ottomane, comme *Stato dell'armata e soccorso reale mandato dalla maesta christianissima in Candia contro il Turco l'anno corrente 1669 [...] Per diminuire & abbattere le forze ottomane*, Venetia, Camillo Bortoli, 1669.

¹⁹ N. Arnù, *Presagio...* (cité n. 2), p. 15–16.

se mettra à guerroyer les peuples des parties Boréales. Dans la dixième indiction, il agitera les Dalmates. Il reviendra après quelques temps pour guerroyer les Dalmates et une grande partie en souffrira. Mais les peuples et les nations, unis avec les Occidentaux, tant par mer que par terre, feront une grande guerre et conquerront Ismaël. Lors de son déclin, il continuera à régner sur une partie restreinte. Mais la nation blonde avec les Puissants vaincra tout Ismaël, prendra la demeure de sept collines et les prérogatives de celles-ci. Ils feront alors une guerre civile, épouvantable et sanglante, jusqu'à la cinquième heure du jour. Et l'on entendra une voix qui s'exclamera trois fois : Tenez-vous bien avec crainte, dépêchez-vous avec soin, tournez-vous vers la droite et trouvez l'homme généreux à vertu merveilleuse que vous aurez pour Seigneur, puisqu'il plaît à notre amour, et si vous l'acceptez, vous ferez notre vouloir.

La traduction italienne de l'oracle est suivie par l'interprétation courante du texte selon les méthodes de l'exégèse biblique. *Setticole* est identifié facilement à Constantinople, tandis que le syntagme *desolazione dell'isole* est interprété comme une allusion à l'île de Crète qui venait, en effet, d'être conquise par les Ottomans à la fin de la guerre de Candie. En ce qui concerne la *nazione bionda*, thème apocalyptique emprunté à la littérature apocalyptique byzantine, Arnou renvoie d'abord à l'interprétation commune selon laquelle le « peuple blond » désigne la *nazione Moscovita*²⁰, à laquelle il ajoute, pour des raisons faciles à comprendre, les Polonais, les Hongrois et les Vénitiens (*nazione... che ordinariamente è di color bianco*)²¹. Arnou attribue, en effet, un rôle essentiel à la République vénitienne dans la défaite de l'Empire ottoman et dans la reconquête de Constantinople, qui devait passer d'ailleurs sous la domination vénitienne.

Le commentaire suivi de l'oracle débute au sixième chapitre (*Si dimostra il tempo presisso, nel quale cominciò la prima indittione, e come sono puntualmente accaduti gli successi predetti in detta profetia*). Dans l'explication du premier vers, *Nella prima indittione*, après un savant exposé sur l'origine de l'indiction, Arnou affirme que le comput des années par le calcul de l'indiction fut établi par Constantin le Grand en 312, le 24 septembre. Jusqu'au 24 septembre 1452 se sont donc écoulées 76 indictions, soit 1140 ans, et c'est bien cette date-ci que l'on doit considérer comme la première indiction de *l'Impero Ottomano nell'Oriente*.

²⁰ L'assimilation du « peuple blond du nord » aux Russes est courante dans la seconde moitié du XVI^e siècle dans les milieux grecs qui cherchent à persuader le tsar à libérer Constantinople. Le métropolite de Gaza, Paissios Ligaridis, installé à Jassy, opère cette assimilation dans son *Chresmologion de Constantinople, la Nouvelle Rome, tiré de divers auteurs et parlant du passé, du présent et de l'avenir* (1655). Un an plus tard, Gerassimos Vlachos (ca 1605–1685), reprend la même idée dans son *Discours encourageant à l'adresse du très pieux et invincible tsar Alexis Michailovitz, le défenseur de l'Église orientale* (Venise, 1656). Voir Astérios Argyriou, *Les exégèses grecques de l'Apocalypse à l'époque turque (1453–1821)*, Thessalonique, 1982, p. 108.

²¹ N. Arnù, *Presagio...* (cité n. 2), p. 18 : *Per nazione bionda intendono i Signori Greci la nazione Moscovita, Russiota e Cosacca & io ancora aggiungo la Polacca, Ungara e Veneta, che ordinariamente è di color bianco*. Sur le « peuple blond » dans les prophéties du Moyen Âge occidental, voir A. Pertusi, *Fine di Bisanzio...* (cité n. 14), p. 62–76.

Jusqu'en 1684 s'étaient ainsi écoulés quinze indictions, et c'est dans cet intervalle que seraient intervenus tous les événements auxquels se réfère la prophétie.

Après ces précisions, Arnou explique les vers suivants : *Il Reame d'Ismaele, / Che s'appella Maometto / Avverrà, che vinca in guerra / De Paleologi il geno / Domarà le Setticolle, / E porravvi entro il suo trono / Molte, e molte nationi / A se ne farà soggette*. Son explication est un bref exposé sur l'origine de Mahomet et sur son royaume, sur la conquête de Constantinople et sur le nom de *Setticolle* qui lui est appliqué dans de nombreux écrits dont en premier lieu les *Oracles de Léon*. L'explication des vers suivants concernant l'avancement des conquêtes ottomanes est donnée de la manière suivante : en 1458, la sixième année de la première indiction après la conquête, est assujettie la plupart du Péloponnèse ; en 1461 sont conquises la cité de Trébizonde et son empire ; en 1464 la Bosnie et la Serbie. En peu de temps, Mehmed II assujettit deux empires, douze royaumes, deux cent cités, en confirmant ainsi la prophétie selon laquelle *Molte e molte nationi a se ne farà soggette*²².

Dans le chapitre suivant, Arnou donne une interprétation du dixième et du onzième vers de la prophétie, *L'Isole hà da disertare / Fin'à l'Eusino Mare*. Il s'agit d'un exposé sur les conquêtes turques dans la mer Égée en 1469. En 1478, la Venise perd aussi l'île de Lemnos, la cité de Scutari, l'île de Santa Maura (aujourd'hui Lefkada) et la Céphalonie, les deux dernières étant reprises ensuite par les Vénitiens. Arnou mentionne ensuite la conquête de Moncastro (actuellement Bilhorod-Dnistrovski, en Ukraine), en 1484, à l'embouchure du Dniestr au bord de la mer Noire, par son successeur, Bayazid II (1481–1512), et les grandes conquêtes ottomanes dans la Méditerranée orientale : l'île de Rhodes en 1522 et Chios en 1537 par Soliman I (1520–1566), Chypre, en 1570, par Selim II (1566–1574) et, enfin, Crète, en 1669, par Mehmed IV (1648–1687).

Dans le huitième chapitre (*Nel quale si dimostra verificata quella Profetia, I vicini del Danubio à se renderà vassalli*), Arnou se livre, pour interpréter l'expression *I vicini del Danubio*, à une courte digression historique et géographique sur le Danube et parvient à la conclusion que par cette expression on peut entendre non seulement les *Ungari*, mais aussi *gli Valachi, Moldavi e i popoli di Bessarabia*²³, sur la base de l'inventaire des conquêtes ottomanes dans les Balkans et en Hongrie au XVI^e siècle : Belgrade, en 1521, Mohács (*Svaradino*) en 1526, Novigrad (*Novegradi*) en 1529, Buda en 1541, Esztergom (*Strigonia*), Székesfehérvár (*Alba Regale*), Biskupija (*Cinque Chiese*) en 1545, Sziget (*Zighet*) en 1566.

Le chapitre suivant (*Nel quale si dimostra esser accaduti gl'altri successi profetizati nel tempo presisso dell'ottava, nona e decima Indittione*), Arnou explique d'abord la mention de l'indiction par le fait que, de la première à la huitième indiction, la prophétie ne distingue pas le temps par le recours aux indictions, car les conquêtes prédites sont advenues dans plusieurs indictions.

²² N. Arnù, *Presagio...* (cité n. 2), p. 19.

²³ *Ibidem*, p. 23.

Ensuite, il interprète les deux vers comme une allusion à la conquête ottomane de la Morée. Après une brève digression sur l'histoire médiévale de la Morée, il fait mention de la conquête des forteresses de Coron et de Modon par la flotte de Bayezid II à la fin du XV^e siècle, et celle de Nauplie et de Monemvasia par Soliman le Magnifique en 1539²⁴. Cette chronologie ne s'accorde pas, à l'évidence, avec l'oracle, car la huitième indiction, telle qu'elle est calculée par Arnou, correspond à l'intervalle 1558-1573. Le théologien lorrain contourne cette difficulté en associant les vers de l'oracle non pas à la conquête des cités par Bayazid et Soliman, comme on aurait pu s'attendre, mais à l'échec de la révolte de Morée ayant suivi la victoire de Lépante²⁵.

Les vers *Nella Nona Inditione/ Ver le parti Boreali/ Portarassi à guerreggiare* concernent la neuvième indiction (1573–1588). Arnou associe ces vers aux campagnes de Murad III (1574–1595) en Russie en 1575, contre la Perse séfévide, et au nord de la mer Noire entre 1578 et 1590. Pour la dixième indiction, qui prend fin en 1602 selon les calculs d'Arnou, l'oracle dit *Nella decima Inditione/ Farà motto a Dalmatini*, ce qui correspondrait aux campagnes ottomanes dans la mer Adriatique (la prise de l'île Krk, *isola di Veglia*), en particulier en Dalmatie, avec la prise de la forteresse de Clissa (Klis) en 1596.

Dans le dixième chapitre de l'ouvrage, Arnou ouvre une parenthèse, en suspendant provisoirement l'explication de l'oracle, pour examiner, toujours en relation avec la chute de l'Empire ottoman, les causes générales qui conduisent au déclin des royaumes et des empires (*Nel quale si tratta delle cause principali delle malattie o rovine delle monarchie, quali concorrono nella Ottomana*). Les royaumes seraient ainsi assimilables aux corps humains, sujets aux vicissitudes de la fortune et à des mutations. Ils naissent et croissent, arrivent à leur vitalité et vieillissent, en perdant de leur vitalité, qui peut néanmoins revenir – l'auteur, en homme d'Église, prend le soin de le préciser – par la grâce divine²⁶. D'autre part, *nelle monarchie, come ne' corpi humani la troppo grande felicità è vicina alla caduta, particolarmente quando sono inopinati* (la biographie de Sénèque et l'histoire d'Alexandre sont évoquées à l'appui). Tout comme l'excès *d'una troppo grande sanità, chiamata da medici habitus Athleticus* (il s'agit, en fait, de l'obésité causée par l'accumulation de la masse musculaire) annonce une maladie grave, de

²⁴ *Ibidem*, p. 24.

²⁵ *Ibidem*, p. 25 : *Passati alcuni ani, cioè l'anno 1571 vedendo gli vantaggi dell'Armi Christiane e la vittoria celebre havuta sopra i Turchi nel golfo di Lepanto, si ribellarono gli popoli della Morea contra questi, mà assediati nelle montagne dagl'Ottomani, dove s'erano fortificati, furono costretti à piegar di nuovo il dorso sotto l'aspro giogo. Et all'hora si verificò la Profetia che dice Nell'Ottava Inditione prenderà il Peloponeso perche all'hora l'assoggettò del tutto nel fine dell'ottava Inditione la quale cominciò l'anno 1558 e finì l'anno 1573.*

²⁶ *Ibidem*, p. 26 : *Sono gli Regni e Monarchie del Mondo come li corpi humani, soggette alle vicende della fortuna & hanno diverse mutationi di età. Hanno il suo principio, come fanciulli, e crescono come giovani, hanno lo stato florido virile e finalmente la sua vecchiaia, congiunta ò con la morte ò con gran debolezza di forze, le quali solo con il favor Divino possono essere riparate e restituite.*

la même manière *la tropo grande felicità* et la croissance d'un royaume (empire) et ses nombreuses conquêtes présagent sa chute imminente. Cette idée est illustrée par deux exemples : la chute de l'empire néo-babylonien prédite par Daniel dans l'interprétation du songe du roi Nabuchodonosor (*Daniel 2 et 3*) et la défaite de Darius par Alexandre aux temps glorieux de l'empire perse. *Mutatis mutandis*, il serait légitime de prévoir la chute de l'Empire ottoman d'après son expansion.

L'identification des causes qui conduisent au déclin des royaumes est fondée sur la même conception biologique qui établit une analogie directe entre le corps humain et le corps de l'État. Deux sont, d'après Arnou, les causes principales des maladies des corps : internes (l'abondance des humeurs qui détruisent l'équilibre naturel de l'organisme) et externes (infestations, différence des saisons, etc.). Par conséquent, deux seront aussi les causes de la ruine des royaumes : internes (les injustices et les péchés) et externes (la puissance des ennemis, la volonté divine, les révolutions)²⁷. Ces deux espèces de causes semblaient réunies à son époque, ce qui ne pouvait qu'annoncer, à ses yeux, la chute de l'Empire ottoman. Les iniquités et les injustices des sultans étaient évidentes, de même la cruauté de ses armées. Quant aux causes externes, Arnou visait naturellement la création de la Sainte-Ligue²⁸.

La conception biologique et cyclique de l'évolution des États avait été appliquée à l'histoire ottomane dès la fin du XVI^e siècle par Renée de Lucinge, dans son œuvre *De la naissance, durée et chute des États* (1588)²⁹, traduite en italien deux ans après³⁰. L'idée a nourri au XVII^e siècle l'espoir dans la défaite imminente de l'Empire ottoman. Les idées de Lucinge furent popularisées en Italie

²⁷ *Ibidem*, p. 27 : *Innanzi di provare questa verità è bisogno avvertire, che como sono due le cause principali delle malatie del corpo humano e della morte ò rovina della sua simetria, cioè intrinseche, causate dall'abbondanza de' cattivi humori, che distemperano la complessione naturale & estrinseche causate da ferite, da influssi Celesti, ovvero dall'infettione dell'aria ò disugualtà delle Stagioni ; così sono due le cause principali delle malatie, cadute ò rovine de i Regni e della Monarchie. Le prime sono intrinseche, provenienti da cattivi humori del corpo, cioè dall'ingiustitie, rapine e moltitudine de' peccati enormi [...] ovvero dalla ribellione e tumulti de' sudditi. Le seconde sono estrinseche, come la potenza de' nemici, la dispositione della Divina volontà & influssi Celesti suoi istrumenti, i quali alterando gli humori de popoli causano spesso rivoluzioni.*

²⁸ *Ibidem* : *Quanta stà l'iniquità & ingiustitia degli Prencipi Ottomani nell'haver usurpato tirannicamente tanti Imperii, Regni, Principati, Provincie e Città ; quanta la sua crudeltà e de' suoi eserciti, quanta la strage fatta d'innocenti Christiani, quante le rapine de' suoi soldati è notissimo à tutti [...] Quanto santa e favorita dal Divino ajuto la santa Lega stabilita trà l'Augustissimo Imperatore de' Romani Leopoldo, il Serenissimo Rè di Polonia Giovanni III e la Serenissima Republica di Venetia [...].*

²⁹ René de Lucinge, *De la naissance, durée et chute des Estats*, édition critique par Michael J. Heath, Genève, 1984, notamment p. 14–19. Sur l'originalité de son analyse du monde ottoman et sur sa place dans l'évolution de la pensée historique européenne, voir Andrei Pippidi, *Idea de „creștere și decădere“ a Imperiului Otoman în istoriografia occidentală din sec. XVI–XVIII*, thèse de doctorat, Cluj-Napoca, 1981, p. 51–54 ; idem, *Visions of the Ottoman World in Renaissance Europe*, New York, 2013, p. 93–96.

³⁰ René de Lucinge, *Dell'origini, conservazione et decadenze degli stati*, trad. Girolamo Naselli, Ferrare, 1590.

par le vénitien Lazaro Soranzo, dans son ouvrage *L'Ottomanno* (Ferrare, 1598)³¹. On peut noter au passage que la traduction française de l'œuvre de Chalcondyle, qu'Arnou connaissait, porte le titre *Histoire de la décadence de l'Empire grec* (1577). La distinction entre les causes internes et externes de la chute des États remonte à Lucinge, bien que Lucinge envisage aussi une cause mixte et exprime la conception selon laquelle ce sont plutôt les causes externes qui produisent la chute des petits États, alors que la destruction des empires a, en général, des raisons internes. Qui plus est, Lucinge refuse à l'astrologie, à la différence d'Arnou, toute pertinence historique.

À partir du onzième chapitre de son ouvrage, Arnou reprend l'interprétation de l'oracle gravé sur le tombeau de Constantin en l'associant explicitement à la formation de la Sainte-Ligue, dans laquelle il voit la principale cause externe de la défaite proche de l'Empire ottoman. L'identification trop circonstanciée des allusions à des personnages historiques bien déterminés dans le texte de l'oracle exposait, néanmoins, l'auteur au risque de tomber sous l'accusation de professer le déterminisme et le fatalisme. C'est pour cette raison qu'il prend soin de réitérer sa profession chrétienne de foi en affirmant que la connaissance du moment où les prophéties s'accompliront est réservée à Dieu seul³². Cela signifiait que ses interprétations ne devaient pas être jugées par l'Église autrement que comme de simples conjectures, bien que toute son argumentation plaidât pour le contraire.

Tout en reconnaissant la providence divine et l'autorité de l'Église, il était pourtant permis, affirme Arnou, d'identifier, à partir des indications de l'oracle, les personnes les plus susceptibles de libérer les chrétiens et d'anéantir l'Empire ottoman (*E le genti e nationi giunte con gl'Occidentali si per mar, come per terra moveranho una gran guerra e Ismaele espugnerano*). Par *genti e nationi* il faut comprendre, selon Arnou, *li Signori alemanni, polacchi, cosacchi e altre nationi circonvicine*. L'auteur s'appuie sur ce point, sans trop de raison d'ailleurs, sur les témoignages de Cicéron et de Pline. *Gl' Occidentali* désigneraient les domaines de la Sérénissime, mais cette association est tout sauf évidente. Pour l'appuyer, Arnou se réfère au livre de *Daniel* (chap. 8), où apparaît une chèvre venant d'Occident, qui désignerait Alexandre le Grand, et par conséquent, l'Occident désignerait ici la Macédoine. Sa partie occidentale étant l'Albanie et la Dalmatie, et comme cette dernière est une possession vénitienne, l'Occident renverrait, en fait, à Venise³³.

Dans l'exégèse des vers *Mà la nazione bionda/ Con i Potentati assieme/ Vinceran tutto Ismaele, / Prenderan la Setticolle*, Arnou associe la *nazione bionda* à la *nazione veneta*, en raison du neuvième oracle de Léon sur la destruction de Constantinople par la *nazione bionda*, interprété comme une allusion à la prise de Constantinople par les Croisés et les Vénitiens en 1204. La *nazione bionda* est

³¹ Voir A. Pippidi, *Idea de „creștere și decădere“...*, p. 54–55 ; idem, *Visions of the Ottoman World*, p. 91–93.

³² N. Arnù, *Presagio...* (cité n. 2), p. 28.

³³ *Ibidem*, p. 29.

encore désignée par Chalcondyle, dans *De origine et rebus gestis Turcorum* (Basileae, 1556), comme le vingtième élément, ce qui serait, selon Arnou, encore une allusion aux Vénitiens, car la lettre V est, *modo di parlare acrostico*, la vingtième de l'alphabet latin³⁴. Il est intéressant de constater qu'Arnou ne se contente pas de livrer une seule interprétation de l'expression, mais en envisage d'autres : par la *nazione bionda* on pourrait encore entendre, à son avis, *la nazione tedesca, e polacca o sarmata*, affirmation étayée par des références à Strabon et à Claudien. En ce qui concerne le *Rè generoso e in valor meraviglioso* auquel l'oracle fait référence, Arnou s'abstient, pour des raisons faciles à comprendre, à donner des noms, en laissant à ses lecteurs le soin de l'identifier en fonction de l'évolution des événements.

Arnou fait place aussi à des considérations astrologiques, en affirmant qu'une nouvelle conjonction des trois planètes supérieures (Saturne, Jupiter et Mars) aura eu lieu le 18 septembre 1682, ce qui, en raison de ce qui venait d'être dit au début de l'ouvrage, devrait être interprété comme une annonce de la défaite de l'Empire ottoman³⁵. Des considérations astrologiques sont développées également dans le dix-huitième chapitre de l'ouvrage, où Arnou reprend les pseudo-prophéties contenues dans un ouvrage intitulé *La caduta del vasto Impero ottomano predetta da S. Angelo Carmelitano*, qui venait d'être imprimé à Milan³⁶, dont l'auteur, un certain père Giovanni Antonio Panceri, manifestait dans ses divers écrits, largement méconnus aujourd'hui, le même intérêt qu'Arnou pour les pseudo-prophéties politiques anti-ottomanes et pour les arcanes de la théologie³⁷.

*

L'analyse de l'interprétation des *Oracles de Léon* et de l'oracle gravé sur le tombeau de Constantin par Nicolas Arnou permet d'avancer dans la connaissance d'un domaine vaste et encore mal connu, qui est le prophétisme politique italien tardif, en mettant en évidence quelques traits caractéristiques du phénomène :

– le caractère de compilation et l'intertextualité qui caractérisent des écrits tel le *Presagio* de Nicolas Arnou (qui correspond au *collezionismo profetico* défini par

³⁴ *Ibidem*, p. 30.

³⁵ *Ibidem*, loc. cit. : *La Massima congiunzione delli trè Superiori Pianeti nel Trigoneo igneo seguita li 18 e 22 Settembre l'anno 1682 in gradi 23 e pochi minuti medesimamente significa l'imminente rovina e caduta dell'Impero Ottomano e l'estirpazione della Setta Maometana*.

³⁶ Giovanni Antonio Panceri, *La caduta del vasto Impero ottomano predetta da S. Angelo Carmelitano*, Milano, Stampa di Francesco Vigone in Pescaria Vecchia (ad istanza di Carlo Giuseppe Quinto), 1683.

³⁷ Parmi ses écrits se rangent *Successi tra l'armi imperiali ribelli et ottomane nell'Ungheria & Austria gli anni 1683*, Milan, Stampe dell'Agnelli, 1689 ; *Continuatione de successi nell'Ungheria trà l'armi collegate dell' Impero & le barbare dell'Ottomano l'anno 1686*, Milano, Stampa del Monza per C. F. Gagliardi, 1687 ; *Suegliarino cristiano di discorsi doctrinali : sopra particolari assunti disposto accioche il peccatore ritorni al suo dovere e vinca il pericoloso letargo delle sue colpe animandosi alla penitenza, con applicazioni all'Avvento e Quadragesima*, Venetia, 1714.

Roberto Rusconi³⁸). Le recours à une pluralité de textes prophétiques prestigieux pour appuyer la thèse que l'on veut défendre repose sur un double postulat : de la diversité des révélations (prophéties bibliques, oracles, calculs astrologiques, etc.) et de la pluralité des interprétations possibles d'une même prophétie ;

– la dimension exégétique du discours prophétique d'Arnou qui aborde les oracles byzantins en théologien, en leur appliquant des procédés utilisés dans l'exégèse de l'Écriture, comme, par exemple, l'isolation des passages qui servent la conclusion à laquelle on veut aboutir (c'est le cas des *Oracles de Léon* dont seuls les oracles 3, 6 et 10 sont interprétés) ;

– le caractère de circonstance des interprétations avancées par Arnou qui, d'une part, concernent des événements politiques récents que les oracles sont censés annoncer (prophéties *ex eventu*) et qui, d'autre part, sont orientées par un contexte politique actuel dont elles essaient d'influencer et de canaliser l'évolution (*wish-prophecies*³⁹) par l'interprétation et l'actualisation des prophéties antérieures ;

– la symbiose entre les prophéties vénitiennes sur la chute de l'Empire ottoman et la conception biologique de l'évolution des États développée et appliquée à l'histoire ottomane dès le XVI^e siècle ;

– la place centrale du siège de Vienne de 1683 et de la figure du sultan Mehmed IV (1648–1687) dans la littérature prophétique de propagande qui fleurit à Venise à cette époque. L'échec du siège suscita, en effet, l'espoir dans une défaite proche de l'Empire ottoman et des ouvrages de propagande tel le *Presagio* de Nicolas Arnou étaient faits pour entretenir et alimenter cet espoir. La référence à des oracles prestigieux devait fournir la légitimité qui faisait défaut à ces ouvrages de circonstance que l'évolution des événements rendit bientôt obsolètes.

³⁸ Roberto Rusconi, *Profezia e profeti alla fine del Medioevo*, Rome, 1999, p. 187–209 ; idem, « Les collections prophétiques en Italie à la fin du Moyen Âge et au début des temps modernes. Remarques à propos de divers manuscrits italiens conservés dans les bibliothèques de Paris », dans A. Vauchez (éd.), *Les textes prophétiques et la prophétie en Occident (XII^e–XVI^e siècle)*, Actes de la Table ronde organisée par l'U.R.A. 1011 du CNRS et le Centre de recherche *Histoire sociale et culturelle de l'Occident, XII^e–XVI^e siècle* et de l'Université de Paris X – Nanterre (Chantilly, 30–31 mai 1988), Rome, 1990, p. 191–221.

³⁹ La notion est empruntée à Paul J. Alexander, *The Byzantine Apocalyptic Tradition*, Berkeley-Los Angeles-Londres, 1985. Sur les *wish-prophecies* à l'époque méso-byzantine, voir Andrei Timotin, *Visions, prophéties et pouvoir à Byzance. Étude sur l'hagiographie méso-byzantine (IX^e–XI^e siècles)*, Paris, 2010, p. 119–209.



Fig. 1. *Vaticinium Severi et Leonis Imperatorum*, Brescia, 1596, p. 24.



Fig. 2. *Vaticinium Severi et Leonis Imperatorum*, Brescia, 1596, p. 52.



Fig. 3. *Vaticinium Severi et Leonis Imperatorum*, Brescia, 1596, p. 40.

UNE SINGULIÈRE CÉRÉMONIE (1658) DANS LE PROTOCOLE PRINCIER DE LA VALACHIE

TUDOR TEOTEOI
(Institut d'Études Sud-Est Européennes, Bucarest)

Engagé dans la lutte pour le pouvoir suprême à Byzance, le futur empereur Michel VIII Paléologue s'est adonné en 1258 à une manifestation d'excessive déférence envers le patriarche Arsène, en sortant à sa rencontre, puis en s'avançant à pied, tout en tenant les brides du mulet du patriarche. Il a accompli donc l'office d'écuyer du patriarche, cérémonial habituel pour les empereurs d'Occident envers le pape, mais que les Byzantins ont vivement combattu. D'où le caractère singulier du geste de Michel Paléologue en 1258, geste qu'aucun autre empereur byzantin, Michel Paléologue une fois devenu empereur y compris, ne l'a jamais répété. Après la chute de Byzance, le dit cérémonial occidental a pénétré toutefois dans le monde orthodoxe russe, monde qui a développé d'autres particularités dogmatiques et culturelles par rapport à la tradition byzantine suivie dans le reste du monde orthodoxe dominé par la grécité post-byzantine, en dépit des accusations constantes de « latinophronie » que le monde orthodoxe russe portait à l'adresse de l'orthodoxie grecque aux XVI^e et XVII^e siècles. En 1658, le nouvel voïévode de la Valachie, Mihnea III a consciemment imité ce cérémonial, sachant bien qu'aucun des voïévodes d'avant lui ne l'avait accompli, mais en le croyant issu de la plus pure orthodoxie, vu l'exemple russe qu'il invoquait. Mais après ce règne, le monde roumain a bien compris que ce cérémonial ne venait point de Byzance, mais de l'Occident. Par conséquent, ce monde ne l'a jamais mis en pratique après cette année. On doit donc considérer à juste raison ce cérémonial comme singulier dans l'histoire médiévale roumaine, de même que le geste de Michel Paléologue en 1258 a été le premier, ainsi que le dernier dans l'histoire byzantine.

Mots-clé : Aleksej Mihajlovič, tsar russe ; Arsène, patriarche byzantin ; bride de l'âne (ou du mulet) ; Dimanche des Rameaux ; Michel VIII Paléologue ; Mihnea III ; Nikon, patriarche russe ; Paul d'Alep.

Fils du patriarche Macaire III Ibn al Za'im (1647–1672), qu'il a accompagné, en tant que son secrétaire et archidiacre, durant son long voyage en Valachie, Moldavie, Pays des Cosaques et en Russie, Paul d'Alep (1627–1669) est resté bien connu dans l'historiographie par le très détaillé Journal de ce voyage, riche et précieuse source historique, dont la partie concernant les visites effectuées en Moldavie et Valachie a vu tout à fait récemment la lumière de l'imprimerie dans une nouvelle et plus complète traduction roumaine, accompagnée de 1212 notes et compétents commentaires et du texte arabe, opération complexe, due à Mme Ioana Feodorov. Cette parution nous a imposé un changement dans le traitement du sujet choisi auparavant.

Tout d'abord, il faut prendre en considération la terminologie. Paul d'Alep nous a transmis non seulement des toponymes roumains, par exemple Câmpulung, Corbii de Piatră, Fântâna Rece ou Slobozia lui Ianache, mais aussi des termes roumains communs, tels que « basma » (= fichu), « pimniță » (forme populaire pour « pivniță » = cave), « păstrăvi » (= truites), « sanie » (= traîneau), « schelă » (= échafaudage, installation portuaire), « sfat » (= conseil), ou « șanț » (= fossé)¹.

Puis, on nous transmet des états d'esprit et des faits dignes de commentaires. Une fois passés sur la rive gauche du Danube et arrivés à l'église St. Démétrius de Galați, les membres de la suite du patriarche Macaire ont eu une belle surprise pour la première fois durant ce voyage, le son des cloches de l'église, auquel l'auteur ajoute son ardent souhait pour „que Dieu ne nous fasse pas dépourvus de la douceur de leur son »².

1. Les voïevodes roumains et autres souverains chrétiens de l'époque

Après son arrivée à Jassy (25 janvier 1653), la suite du patriarche Macaire a pris une part active aux manifestations de la Cour princière, mais en tout premier lieu aux cérémonies de l'Église. Lors de la liturgie tenue le premier samedi du Carême, en présence du voïevode Vasile Lupu avec son fils Ștefăniță, on a prié aussi pour sa santé, « pour notre prince qui aime le Christ et qui est bien gardé par Dieu, Ioan Vasile vodă, ainsi que pour son épouse *doamna* Ecaterina, et pour son fils, Ștefăniță *vodă* »³. Une formule similaire était utilisée à un repas officiel : après les prières habituelles à la Sainte Vierge, puis aux anges et aux saints, on priait pour la santé du voïevode : « Donne, Seigneur, à notre empereur qui aime le Sauveur, Vasile *vodă*, bonne santé et grâce », de même qu'à sa compagne (*doamna*) et à son fils »⁴. La qualité d'empereur accordée cette fois à Vasile Lupu, et c'est seulement ici qu'on la rencontre, doit être prise dans un sens plutôt métaphorique que réel, car autrement il est toujours « *domnul* », le prince régnant du pays.

Cette constatation s'applique en égale mesure pour le voïevode de la Valachie. Après la mort de Matei Basarab, survenue le 9 avril 1654, quand le calendrier orthodoxe fêtait le troisième dimanche après les Pâques, celui des femmes Myrophores ou « Mironosițe », lors du cérémonial de son enterrement, l'archidiacre du patriarche d'Antioche, notre Paul d'Alep en personne, a prononcé la prière pour la rémission de ses péchés : « et nous prions encore pour l'âme du feu serf de Dieu, Matei *vodă*, le prince qui aime Dieu, ainsi que pour la rémission de ses péchés,

¹ Paul din Alep, *Jurnal de călătorie în Moldova și Valahia*, Studiu introductiv, ediția manuscrisului arab, traducere în limba română, note și indici de Ioana Feodorov, București – Brăila, Ed. Academiei Române, Muzeul Brăilei – Ed. Istros, 2014, p. 200, 331, 344, 369, 399, 403, 407, 423–424.

² *Ibidem*, p. 162.

³ *Ibid.*, p. 203–204.

⁴ *Ibid.*, p. 195.

commis de son bon gré, ou malgré lui (*cele cu voie și cele fără de voie*) »⁵. Quelques jours plus tard, lors de la procession organisée le 13 avril en dehors de la ville capitale de Târgoviște par Constantin Șerban Basarab, le nouveau voïévode de la Valachie, on a prié pour que Dieu protège son serf « qui aime le Christ, le prince Ioan Constantin voïévode »⁶. Cette qualité de prince régnant « qui aime le Christ » traduit exactement le byzantin « philochristos basileus », de même que « gardé, protégé par Dieu », qui traduit les épithètes de « theophylaktos »⁷ ou « theophrouretos », mais pour ces dernières avec l'observation que nous les avons rencontrés dans les textes byzantins plus souvent avec référence à Constantinople ou à une autre ville « theosostos », « sauvé par Dieu », qui avait subi donc auparavant un siège ou un attaque ennemi et c'était échappée bien d'un tellement grand danger. Paul d'Alep utilise cette épithète, ainsi que celui de « philochristos », pour un souverain orthodoxe de son temps. Donc, ce souverain n'était pas seulement le voïévode valaque ou moldave. Le tsar Aleksej Mihajlovič est lui-aussi « philochristos », et « theophylaktos »⁸, protégé par Dieu). Le souverain Habsbourg, tout-aussi empereur, était le « *chesar* », terme que Paul d'Alep a dû entendre à l'intérieur de l'espace roumain, car il est témoigné par nos documents de chancellerie.

En dépit des épithètes similaires utilisées, le tsar russe passe toujours avant les voïévodes roumains, il est « le très grand empereur et autocrate »⁹, car même « les serviteurs de ses serviteurs étaient situés, par application, fortune ou leur avoir, sur un plus haut échelon que Vasile Lupu »¹⁰, par exemple. Son nom passait toujours avant celui des princes roumains. Dans l'église patriarcale Saint Georges de Phanar, le diacre mentionnait tout d'abord « le nom de l'empereur de Moscou, Aleksej, de l'impératrice Marie, ainsi que Vasile, le prince régnant (*domnul*) de la Moldavie, et de Matei, le prince de la Valachie »¹¹. Toujours à Constantinople, le même diacre a mentionné « Aleksej, empereur de Moscou, l'impératrice Marie, ainsi que Vasile, le prince de la Moldavie, avec son épouse Ecaterina, Matei, le prince de la Valachie avec son épouse Elina, puis kyr Païsios, le patriarche de Constantinople, et kyr Macaire, le patriarche d'Antioche »¹².

⁵ *Ibid.*, p. 271.

⁶ *Ibid.*, p. 273.

⁷ Dans les textes byzantins tardifs, on utilise d'habitude cette épithète pour désigner une ville byzantine, tandis que l'hagiographe Cyrille de Skythopolis du VI^e siècle l'applique à l'empereur Justinien I^{er} (Chiril de Schitopolis, *Viețile pustnicilor Palestinei*, Texte grec selon l'édition d'Ed. Schwartz, Leipzig, 1939, accompagné de la traduction roumaine due à l'hiéromoine Agapie Corbu, Arad, Maison d'édition Sfântul Nectarie, 2013, p. 141, 301, 351, 353, 359 etc.), mais pas à un empereur protecteur des monophysites, comme Anastase I^{er} (491–518).

⁸ Paul din Alep, *Jurnal*, 2014, p. 286 et 292, 296.

⁹ *Ibid.*, p. 303.

¹⁰ *Ibid.*, p. 304.

¹¹ *Ibid.*, p. 157.

¹² *Ibid.*, p. 286

*

2. Certaines cérémonies laïques et religieuses en Valachie et Moldavie

Paul d'Alep décrit un grand nombre de cérémonies religieuses et laïques, auxquelles il a participé en tant que témoin oculaire pour la plupart. En ce qui concerne la fête du 6 janvier, il observe que « la grandeur, la solennité et la joie publique que j'ai constaté à l'occasion de l'Épiphanie en Valachie n'existe nulle part, et n'a jamais existé ni même chez les empereurs chrétiens <de Byzance>, d'après tout ce que j'ai vu et entendu »¹³. Cette situation devait tirer ses racines dans un passé bien lointain, qui pouvait descendre jusqu'à l'époque des Asénides ou même plus loin en arrière, comme nous avons déjà remarqué¹⁴, vue une affirmation similaire de l'historien byzantin Georges Acropolite. Celui-ci a accompli une mission diplomatique dans la capitale bulgare et a fait la même remarque en ce qui concerne « la splendide célébration » de cette Fête, à laquelle il a pris part le 6 janvier 1261¹⁵. Paul d'Alep renforce cette opinion en ajoutant que « pour cette solennité du Baptême du Seigneur des milliers d'hégoumènes, prêtres, moines et diacres de Valachie et d'autres parties du monde se rassemblent en Valachie, *de pair avec le métropolitain de Târnovo, selon la coutume enracinée (după datină)* »¹⁶.

Quant à l'habitude des voïévodes roumains de jeter de l'argent à la foule à l'occasion des diverses fêtes ou processions religieuses ou laïques, elle venait d'un passé encore plus lointain, lié aux processions consulaires de la Rome antique, transmises au monde de Byzance et du Moyen Âge¹⁷.

Revenant maintenant à la Russie, le pouvoir de cet État transmise aussi à son Église, dépassait de façon considérable celle des autres pays ou Églises orthodoxes. Bien conscient de cette réalité, Paul d'Alep observe qu'un « pauvre » évêché russe, celui de Kolomna, possédait toutefois des revenus matériels supérieures à celle des trois patriarchats orientaux à la fois¹⁸.

Bien fugitives qu'elles soient, ces comparaisons avec les autres milieux orthodoxes sont révélatrices si, à travers ce précieux texte, nous poursuivions d'autres aspects du cérémonial princier, en commençant par l'accueil du patriarche Macaire avec sa suite, avant même d'arriver à la cour princière. En Valachie, cet

¹³ *Ibid.*, p. 250.

¹⁴ T. Teoteoi, *Civilizația statului Asăneștilor între Roma și Bizanț*, în volumul *Răscoala și statul Asăneștilor*, București, 1989, p. 70–102, ici p. 100, n. 127.

¹⁵ George Akropolites, *The History*, Introduction, translation and commentary by Ruth Macrides, Oxford University Press, 2007, cap. 84, p. 369.

¹⁶ Paul de Alep, *Jurnal*, ed. cit., p. 250 (= *Călători*, vol. VI, Bucarest, 1976, p. 115).

¹⁷ T. Teoteoi, *Origine byzantine et valeur comparée d'un détail du cérémonial d'inthronisation des voïévodes roumains du Moyen Âge, selon le récit de Paul d'Alep*, în vol. *Țările Române și Locurile Sfinte*, (The Romanian Principalities and the Holy Places along the Centuries, Papers of the Symposium held in Bucharest, 15–18 October 2006), București, Ed. Sophia, 2007, p. 177–196.

¹⁸ Paul de Alep, *Jurnal*, p. 9.

accueil était plus chaleureux qu'en Moldavie, et Paul d'Alep ajoute ici que « les chrétiens de la Valachie sont très pieux et bons croyants. Toujours quand nous entrions dans un village ou une bourgade quelconque, le prêtre, les premiers échelons sociaux avec le menu peuple sortaient à la rencontre de notre père le patriarche et recevaient sa bénédiction, après quoi on nous invitait à table, et puis ils nous faisaient promener aux environs de la localité. Après cette courte halte, nous reprenions le voyage <vers la capitale du pays> ». Une fois arrivés, « à la rencontre du notre père le patriarche est sorti kyr Ignatie, le métropolite de la ville. Celui-ci était un homme distingué, d'une taille fière, connaisseur des langues turque, persane, grecque et roumaine. Dans sa merveilleuse voiture, il a pris notre père <le patriarche> et ainsi, ils sont entrés ensuite ensemble dans la ville »¹⁹. Bon connaisseur des manuscrits slaves, le métropolite Ignatie « le Serbe » est mieux connu aujourd'hui, grâce aux investigations récentes des MM. Ivan Biljarski et Ștefan Andreescu²⁰.

3. Une habitude héritée de Byzance: le prince du pays ne sort pas à la rencontre d'un haut prélat

Il s'ensuit donc que le prince du pays (de la Valachie, ainsi que de la Moldavie) ne sortait jamais à la rencontre d'un haut prélat, même s'il s'agissait d'un patriarche. Il faut rappeler qu'une fois arrivé sur mer de Constantinople à Constanța en janvier 1653, le patriarche Macaire avec sa suite se trouvait déjà à Galați vers la fin du même mois de janvier (1653).

Durant cette première partie de leur voyage en Moldavie, le patriarche Macaire avec son fils Paul d'Alep furent montés dans une charrette princière tirée par six chevaux blancs²¹. Le 8 février 1653, le prince voïévode du pays « a envoyé à notre père le patriarche un message destiné à le préparer pour rendre une visite à sa cour. Un dignitaire est arrivé ensuite pour le prendre dans un traîneau, charrette sans roues, qui glisse rapidement sur les chemins couverts de neige ».

Arrivés à la cour princière, le patriarche a eu une première rencontre en tête-à-tête avec le prince et lui a présenté des lettres de recommandation qu'il avait obtenu de la part des patriarches de Constantinople et de Jérusalem. « Chaque fois que le logothète finissait la lecture d'une lettre, le prince se levait debout dans sa chaire, tout en ôtant son couvre-chef »²². Ce dernier détail est confirmé d'ailleurs par les missionnaires catholiques de l'époque chez nous, ainsi que par la première

¹⁹ *Ibidem*, p. 242.

²⁰ Șt. Andreescu, *Popa Ignatie din Nicopol, episcop de Râmnic și mitropolit al Țării Românești. O identificare* (Father Ignatie of Nicopolis, Bishop of Râmnic and Metropolitan of Wallachia. An Identification), dans „Revista istorică” (= RI), 20 (2009), 5–6, p. 413–418; I. Biljarski, *O mărturie despre viața culturală a orașului Nicopol după expediția lui Mihai Viteazul (Ms. Sin. Slav. 15)* (Testimony concerning the Cultural Life of the Town of Nicopolis after Michael the Brave's Expedition, Ms. Sin. Slav. 15), RI, 20 (2009), 5–6, p.419–425.

²¹ Paul din Alep, *Jurnal*, 2014, p. 167.

²² *Ibidem*, p. 181.

rencontre de Matei Basarab avec le patriarche Macaire, déroulée de façon similaire. Originaire de la Candie crétoise, entré dans l'ordre des franciscains, Bernardino Quirini († 1605) avait été nommé évêque catholique en Moldavie et Valachie par le pape Grégoire XIV (1590–1591), à la recommandation du cardinal Giulio Antonio Santori, recteur du Collège grec St. Athanase de Rome. Vue la situation politique assez trouble des deux pays, c'était seulement en 1597 qu'il était arrivé en Moldavie, où régnait alors Jérémie Movilă, qui l'a très bien reçu, avec les « brèves », ou lettres papales qui l'accréditaient, l'une pour le voïevode Jérémie, l'autre pour ses prédécesseurs, en commençant par Pierre le Boiteux (1574–1579 et 1582–1591), qui régnait encore lors du pontificat de Grégoire XIV: « il <le voïevode Jérémie> les a pris dans ses mains, il s'est levé debout et, tout en ôtant son couvre-chef, il les a baisés et les a portés à son front avec beaucoup de piété, soumission et vénération envers le Saint Siège »²³. L'épisode est confirmé dans ses moindres détails par un autre missionnaire arrivé en 1600 en Moldavie, où il a voyagé ensemble avec Quirini. Il s'agit d'Andrea Bobbi di Faenza, ou Andrea di Forlì (≈ 1540–1604)²⁴. Reçu par Vasile Lupu (en 1641) dans une chambre à part, Petru Bogdan Bakšić (ou Pietro Deodato Bakšić, ≈ 1601–1670) souligne qu'à son entrée en tant que missionnaire dans la dite chambre du Palais princier, le voïevode, qui était assis, « s'est levé debout, et tous ses boïars restaient debout, leurs couvre-chefs en main. Après m'avoir donné sa main, le voïevode m'a fait asseoir à sa droite, plus en face que tous ses boïars, et après l'avoir salué, je lui ai remis la lettre de la Congrégation Sacre ; tout en la prenant dans ses mains, il s'est levé de nouveau debout ; après quoi, il a commencé à s'intéresser de notre maître le Pape, de leurs éminences les cardinaux, ainsi que de l'état de l'Église catholique »²⁵.

4. En 1258, Michel Paléologue avait étonné les Byzantins en accordant au patriarche Arsène un honneur à l'occidentale

En dépit de l'attention spéciale payée à l'égard de l'Église par les princes roumains, dont les métropolitains siégeaient assez souvent à côté d'eux, soit à l'occasion des diverses séances ou débats au Palais princier, soit en officiant la liturgie à l'église, les princes moldo-valaques ne sortaient toutefois jamais à la

²³ *Călători străini despre Țările Române*, IV (volume paru sous les soins de Maria Holban, Maria Matilda Alexandrescu-Dersca Bulgaru et P. Cernovodeanu), București, Ed. Științifică și Enciclopedică, 1972, p. 35.

²⁴ *Ibidem*, p. 191.

²⁵ *Ibidem*, V (vol. soigné par les mêmes auteurs que le précédent), București, Ed. Șt. et Encicl., 1973, p. 236. Très semblable est la description des audiences de Marco Bandini chez Vasile Lupu, et chez Matei Basarab en octobre 1644 (*Ibidem*, vol. V, p. 312. À l'heure actuelle, nous disposons de l'édition du texte latin, accompagnée de sa traduction roumaine, due au Prof. Traian Diaconescu: Marco Bandini, *Codex. Vizitarea generală a tuturor Biseriilor catolice de rit roman din Provincia Moldova, 1646–1648*, Iași, Éd. Presa Bună, 2006, Pars I, & 5 et 14, p. 48–51 et 56–59). Sur les circonstances de ces événements, v. les analyses de Violeta Barbu, *Purgatoriul misionarilor. Contrareforma în țările române în secolul al XVII-lea*, București, Ed. Academiei, 2008, p. 77–82, 142–165 et alibi.

rencontre du métropolite, pas même au moment de l'entrée de celui-ci dans la cour du Palais princier.

Arrivés à ce point, nous devons remarquer qu'il s'agit ici d'une stricte observance des règles protocolaires qui étaient venues de Byzance. Dans cet ordre des choses, des détails significatifs et tout à fait convaincants sont consignés par les sources de la période tardive de l'histoire byzantine. Au XIII^e siècle, engagé directement, mais de façon secrète, dans la course pour le trône impérial après avoir remplacé le régent assassiné Georges Mouzalon, le futur empereur Michel VIII Paléologue cachait ses vraies intentions par une politique de libéralités envers l'aristocratie et les dignitaires, et d'humilité envers le patriarche Arsène (1255–1259 et 1261–1265). Conscient du rôle primordial qui revenait au patriarche dans les circonstances à venir, il manifestait une attitude de déférence excessive envers celui-ci : à l'arrivée de ce-dernier de Nicée à Magnésie (1258), avec l'élite du clergé et les autres *archiereis*, « dès qu'il apprit cette chose, *Michel Paléologue s'est empressé de sortir à sa rencontre bien avant les autres ; il accorda au patriarche, de même qu'à son saint collègue, le plus grand honneur, en s'avançant à pied et tout en tenant par les brides <chalinoi> le mulet du père le patriarche, il allait devant lui, jusqu'au point où il l'installa dans le Palais impérial même* »²⁶.

Une fois devenu empereur, Michel VIII n'a jamais répété ce geste envers le patriarche, ce qu'on doit considérer comme un épisode tout à fait singulier pour toute l'histoire byzantine. Mais il est fort probable que Paul d'Alep n'ait pas eu une idée bien exacte sur cet épisode byzantin, épisode que nous pouvons rapprocher avec profit d'une autre information précieuse qui pourrait être lue dans son Journal. D'ailleurs on sait très bien, en poursuivant de près le fil de cette narration, que Macaire d'Antioche s'était rendu pour la première fois en Moldavie à l'invitation de Vasile Lupu, et que plutôt par hasard il a pris le chemin vers la Valachie, voyage imprévu et imposé par les troubles qui ont accompagné la fin du règne de ce voïévode de la Moldavie. Mais d'autres troubles ont marqué ici-aussi la fin du règne de Matei Basarab, avec de notables prolongements dans les années suivantes.

5. Bogdan Hmelnicki montre une déférence particulière au patriarche Macaire III d'Antioche, et Paul d'Alep est vivement ému par cette déférence

C'est ainsi qu'après ce nouveau séjour en Valachie, nous retrouvons les voyageurs arabes sur la route qui les menait de Moldavie à Moscou, durant l'été de 1654. En traversant le pays des Cosaques, dans la partie orientale de ce pays de

²⁶ G. Pachymères, *Relations historiques*, éd. A. Failler, traduction par V. Laurent, vol. I, Paris, 1984 (=CFHB, XXIV, 1), p. 103, r. 21–23. Une dernière analyse comparée de ce fragment, accompagnée de la plus riche et la plus récente bibliographie, se trouve chez Ionuț-Alexandru Tudorie, *Et tenentes frenum equi ipsius ... altfel despre relația dintre împăratul și patriarhul bizantin în secolul al XIII-lea (Et tenentes frenum equi ipsius ... a New Approach in the Relationship between the Byzantine Emperor and Patriarch)*, RI, 24 (2013), 5–6, p. 439–460, avec de remarques bien fondées sur l'*officium stratoris*, ainsi que sur la circulation de la *Donatio Constantini* à Byzance.

confession orthodoxe, ils ont pu jouir d'une très agréable surprise de la part du chef politique de ceux-ci, le « hatman » Bogdan Hmelnicki. Avant d'entrer dans le centre du pouvoir des Cosaques, une bonne nouvelle est arrivée pour le patriarche, selon laquelle Hmelnicki venait personnellement à sa rencontre, pour le saluer. « Et nous sommes sortis à sa rencontre ... Il (Hmelnicki) s'est approché alors <de nous>, tout en venant de la porte de la ville avec une nombreuse suite, de sorte que personne n'aurait pu se rendre compte qu'il était l'un des leurs, car tous ceux qui se trouvaient autour de lui portaient des vêtements de riche apparat et des armes à la choix, tandis qu'il était mal et piteusement vêtu et portait des armes sans prix. Dès qu'il a aperçu de loin notre père le patriarche, *il est descendu de son cheval avec tous ceux qui l'accompagnaient, et ainsi il s'est avancé et s'est agenouillé devant lui, tout en lui baisant le bas de son vêtement une fois et encore une fois* (c'est nous qui soulignons), puis il a baisé la croix et sa main droite. Et notre père le patriarche l'a baisé à son tour sur le sommet de sa tête. Voyez-vous ces choses, princes de Moldavie et de Valachie²⁷ ? Par cette interrogation, l'auteur se permet sur une vive critique à l'adresse des voïévodes de ces deux pays, qui n'ont jamais témoigné leur déférence envers le patriarche avec le mêmes signes montrés par Bogdan Hmelnicki, un homme qui vivait d'une façon très modeste, comparable au grand empereur Basile I^{er} le Macédonien (867–886), aux dires du même Paul d'Alep ; qui plus est, Hmelnicki ne disposait ni de dignitaires de cour, donc ni de chancellerie ou d'un appareil d'État, « selon l'habitude des empereurs, et même selon celle des voïévodes », qui s'asseyaient eux-mêmes au bout de la table, tandis que Hmelnicki réservait cette première place au patriarche, et pour lui une place à côté de celui-ci²⁸.

6. Au XIV^e siècle, les souverains serbes payaient une attention semblable à l'égard de leur métropolitain, le futur patriarche de Péć

Ce qui est étonnant ici, mais seulement à un premier et très superficiel regard, c'est le fait que c'étaient les princes roumains qui s'inscrivaient ici dans le sillage parfait de la tradition byzantine, sans sortir à la rencontre du patriarche ou de n'importe quel haut prélat de l'Église, tandis que le comportement de Hmelnicki se rapprochait plutôt de la déférence manifestée par Stefan Dušan (Étienne Douchan) au XIV^e siècle envers son plus haut prélat, alors qu'il était encore *kral* serbe, dans un exemple tiré des Mémoires historiques de l'ex-empereur Jean VI Cantacuzène²⁹.

²⁷ Paul d'Alep, *Jurnal*, 2014, p. 287.

²⁸ *Ibidem*, p. 288.

²⁹ Pendant la guerre civile entre Cantacuzène et le parti de la Cour impériale, au printemps de l'année 1342, Cantacuzène se trouvait en quête de nouveaux alliés. Dans ce but, il s'est rendu au pays du *kral* et futur tsar „des Serbes et des Grecs“, Étienne Douchan. Dans la localité Tao, mot qui signifie «paon», située aux environs de Priština, ils ont conclu un accord d'alliance, qui devait être confirmé par l'archevêque Ioannikije, le futur premier patriarche serbe. Arrivé à la maison royale qui se trouvait dans la dite localité, le *kral* „est sorti à sa rencontre jusqu'au milieu de la cour, **a saisi de ses mains les brides du cheval monté par l'archevêque**, en l'amenant ainsi jusqu'à la place où l'archevêque devait descendre”. Il a salué ici, lui le premier, l'archevêque, tout en recevant à son tour

À la base de cet exemple, nous avons soutenu³⁰, en nous inscrivant d'ailleurs dans le sillage dressé par d'autres historiens, que cette manière d'agir du roi serbe trouvait ses racines dans l'Occident médiéval et non à Byzance, comme on pourrait admettre d'habitude, vue la tradition orthodoxe si forte dans ce pays. Mais la règle générale n'exclut point une exception de la taille de celle-ci. Poussons plus loin ces détails, pour mieux en saisir les nuances.

7. Au XII^e siècle, les Byzantins voyaient chez eux l'*officium stratoris*, une habitude « latine » qu'ils détestaient

Allons encore un peu en arrière, tout d'abord au XII^e siècle, dans le monde des États latins parus en Orient à la suite des Croisades. Chez Jean Cinname (Kinnamos), historien byzantin du dit siècle et bon connaisseur du monde latin d'Orient, hors de la fameuse diatribe dirigée contre les empereurs d'Occident, qui rabaissaient leur degré d'humiliation envers les papes jusqu'à remplir personnellement l'office d'écuyer de ceux-ci³¹, nous trouvons le récit d'un cérémonial de triomphe organisé par un empereur byzantin dans une grande ville conquise par lui. Il s'agit de l'entrée victorieuse de Manuel I^{er} en Antioche (1159), alors capitale d'une Principauté latine issue de la Première Croisade, dont la situation géopolitique entre l'Empire byzantin et le Royaume de Jérusalem s'avérait assez fragile. Le

sa bénédiction. „Car pour l'empereur (Jean Cantacuzène) il n'était point du tout bienséant ou convenable qu'il sorte de sa maison à la rencontre de l'archevêque, et c'est donc ainsi qu'il a attendu l'archevêque à l'intérieur de la maison, selon l'habitude des empereurs rhoméïques, où il l'a salué et a reçu la bénédiction de sa part“ (Ioannis Cantacuzeni eximperatoris, *Historiarum libri IV*, éd. L. Schopen, vol. II (livre III), Bonn, 1831, p. 274 (cf. aussi G. Ostrogorsky, *Zum Stratordienst des byzantinischen Herrschers in der byzantinisch-slavischen Welt*, « Seminarium Kondakovianum » (= SK), Prague, VII, 1935, 187–204, ici p. 192). La coutume byzantine était donc bien différente de celle qui était pratiquée par Étienne Douchan, qui se conduisait envers son archevêque un peu à l'occidentale, donc de la même façon que Renaud de Châtillon envers le patriarche latin d'Antioche, comme on le verra plus loin dans notre texte.

³⁰ T. Teoteoi, *Împăratul călare – un detaliu neglijat din ceremonialul bizantin*, dans « *Euharistirion* Patriarhului Daniel al României », vol. coordonné par Varlaam, évêque-vicaire patriarcal, et Prof. Emilian Popescu, București, Editions Basilica du Patriarcat Roumain, 2011, p. 466–467.

³¹ « Il ne leur suffit pas d'usurper la grandeur impériale contre tout droit, en s'attribuant l'*imperium*, mot qui signifie la puissance suprême, mais encore ils osent dire que l'empire de Byzance est distinct de celui de Rome. J'en ai souvent pleuré en y pensant. Comment, comment la puissance de Rome a-t-elle été vendue au détail à des barbares et à des esclaves grossiers ? Depuis lors, elle n'a eu ni patriarche, ni encore moins de prince : car celui qui est investi de la dignité impériale et marche à pied, attitude indigne de lui, devant le patriarche <c'est-à-dire devant le pape> à cheval, et remplit les fonctions d'écuyer ; et le prêtre <toujours le pape> l'appelle *imperator*, en le mettant sur le même rang qu'un basileus. Comment et d'où, mon brave, t'est venu l'idée que les basileus de Rome pouvaient servir d'écuyers ? Tu ne l'as pris nulle part : toi, tu mens en l'appelant patriarche, et l'autre te donne un titre impérial de mauvais aloi » (Ioannis Cinnami, *Historia*, éd. Aug. Meineke in *Corpus Fontium Historiae Byzantinae*, Bonn, 1836, V, 7, p. 219, cité ici d'après Jean Kinnamos, *Chronique*, traduite par J. Rosenblum, Nice, Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, 1972, p. 144).

prince d'Antioche, Renaud de Châtillon, avait essayé d'améliorer sa situation sur le compte des revenus assez consistants du patriarche latin d'Antioche, Amaury. Mais tout en sentant son pouvoir menacé tant par le roi Baudouin III de Jérusalem, que par l'empereur de Byzance, Renaud s'est vu obligé d'adoucir sa position envers le patriarche Amaury, en lui accordant l'honneur habituel dans la tradition occidentale dès la période carolingienne. « Radouci, Renaud lui rendit ses vêtements et le mena à cheval par la ville selon le cérémonial habituel, lui-même à pied et tenant le cheval par le cordon qui pendait de la housse »³². Cette coutume avait une longue histoire dans l'Occident médiéval, une de ses premières attestations datant du VIII^e siècle : en vue des discussions avec le pape Étienne II (752–757), le roi franc Pépin le Bref est sorti à cheval à sa rencontre (6 janvier 754), « portant par les brides le cheval du pape »³³.

L'attitude de Hmelnicki envers le patriarche orthodoxe Macaire d'Antioche était donc similaire à celle que Renaud de Châtillon avait adoptée au XII^e siècle envers le patriarche latin d'Antioche. Mais elle était similaire aussi à celle adoptée par Michel VIII Paléologue envers le patriarche Arsène un siècle plus tard, ainsi qu'à celle témoignée par Étienne Douchan envers son archevêque, futur patriarche serbe à Peć, après le couronnement comme empereur de son maître laïque, le même Étienne Douchan, en avril 1346. L'observance de cette coutume par le souverain serbe prouve la pénétration des influences occidentales en Serbie médiévale. Comme nous allons le voir, elles ont trouvé un terrain favorable de se manifester même dans une Russie issue de la domination tartare. Le fait que Michel VIII Paléologue n'a jamais répété son geste de 1258 après être devenu empereur plénier à Constantinople, souligne une fois de plus combien étrange semblait cette habitude aux Byzantins. Aux yeux de ceux-ci, l'empereur ne pouvait jamais servir d'écuyer d'une autorité ecclésiastique, pas même des plus hautes, comme le patriarche œcuménique.

8. L'« *officium stratoris* » pratiqué dans la Russie post-byzantine (XVI^e – XVII^e siècles)

Mais après la chute de Byzance, en Russie, le plus grand pays orthodoxe, certaines particularités, tenant plutôt des manifestations du culte religieux que d'ordre dogmatique, se sont développées et consolidées tellement qu'au XVII^e siècle, au moment même de la visite du dessus-dit patriarche Macaire d'Antioche à

³² I. Cinnami *Historia*, éd. A. Meineke, IV, 18, p. 182, sau J. Kinnamos, *Chronique*, trad. J. Rosenblum, p. 123.

³³ August Franzen, Remigius Bäumer, *Istoria papilor. Misiunea lui Petru în ideeă și realizarea ei istorică în Biserică*, Traduction du P. Romulus Pop, București, Éd. de l'Archevêché Romain-Catholique, 1996, p. 110. On trouve d'autres exemples chez R. Holtzmann, *Der Kaiser als Marschall des Papstes*, in „Schriften der Strassburger Wissenschaftlichen Gessellschaft in Heidelberg”, N.F., 1928, 8. Heft, puis Idem, *Zum Strator- und Marschalldienst*, „Historische Zeitschrift”, 145, 1931, p. 301–350; v. aussi G. Ostrogorsky, *Zum Stratordienst*, SK, VII, 1935, p. 187–189.

Moscou, le patriarche russe Nikon (1652–1658) avait déclenché une action énergique pour corriger ces manifestations particularistes du culte de l'Église orthodoxe russe par rapport au reste du monde orthodoxe post-byzantin. Il avait également entrepris la correction des manuscrits et des livres liturgiques russes, opération de grand style et de longue haleine, destinée à remettre la vie religieuse et l'Église russe dans le sillage plus strict de la tradition byzantine. Mais ses initiatives ont produit un véritable schisme dans l'Église russe, celle des « vieux croyants » ou adeptes de la *staroverie*, avec des conséquences qui se prolongent encore de nos jours. Mais il s'agit ici d'un sujet bien différent.

Ce qui nous semble toutefois en étroite liaison avec le cérémonial, c'est le fait qu'au fur et à mesure que l'Église russe avait développé, au cours des XV^e–XVI^e siècles, des particularités, plutôt des pratiques culturelles bien différentes par rapport à celles que l'orthodoxie grecque post-byzantine enseignait et promouvait, des influences occidentales se propageaient peu à peu dans l'orthodoxie russe, en dépit des accusations de « latinophonie » que celle-ci portait à l'adresse des autres Églises orthodoxes, celles de la grécité post-byzantine en tout premier lieu.

Les régions occidentales ou le Nord-Ouest de la Russie ont représenté le réseau principal de ces influences dans cet immense territoire de l'orthodoxie russe. Par la même filière s'explique aussi la pénétration de la *Donatio Constantini* dans les textes slaves de droit canonique³⁴ (y compris sur le sol roumain). Mais l'influence occidentale qui nous intéresse ici a été signalée d'abord à Novgorod, vers la moitié du XVI^e siècle. Le hiérarque du lieu monte ici sur un âne, chose habituelle à Byzance aussi, mais en Russie les brides de cet âne étaient tenues, à l'occasion des certaines fêtes religieuses (du Dimanche des Rameaux en occurrence), par la plus haute autorité laïque du lieu³⁵, et par conséquent, par le tsar même à Moscou³⁶, jusqu'à la dernière décennie du XVII^e siècle (le patriarcat russe ayant été aboli en 1700). Issu de l'Occident médiéval, ce détail importé en Russie au XVI^e siècle avait été vivement combattu et repoussé par les Byzantins.

Il est remarquable que c'est toujours Paul d'Alep qui fournit la meilleure preuve et la plus suggestive description de ce cérémonial qu'il a pu observer en tant que témoin oculaire à Moscou, le jour du Dimanche des Rameaux de l'année 1655. « Le patriarche Nikon a proposé à notre père <le patriarche Macaire d'Antioche>

³⁴ Francis Dvornik, *Slavii în istoria și civilizația europeană*, Traducere de Diana Stanciu, București, Ed. ALL, 2001, p. 447–448.

³⁵ G. Ostrogorsky, *Zum Stratordienst*, SK, Prague, VII, 1935, p.195 et 196, n. 29. F. Dvornik, *Slavii*, p. 462, n. 9. V. aussi T. Teoteoi, *Împăratul călare*, dans « Euharistion Patriarhului Daniel al României », 2011, 467; Idem, *Semnificațiile activității desfășurate în Rusia (1655–1669) de viitorul mitropolit Dionisie al Ungrovlahiei (1672)*, in *Istoria: Utopie, Amintire și Proiect de viitor. Studii de istorie oferite Profesorului Andrei Pippidi la împlinirea a 65 de ani*, volume édité par Radu G. Păun et Ovidiu Cristea, Iași, Éd. de l'Université « Alexandru Ioan Cuza », 2013, p. 93–115, ici p. 109.

³⁶ Une description de cette cérémonie à Moscou chez Nikolaj Tal'berg, *Istorija Russkoj Cerkvi*, 2^e éd., Moscou, Maison d'éd. du Monastère Sretenskoe, 2009, p. 391; d'autres précieuses détails, à côté d'une bibliographie ancienne et récente, et de trois représentations gravées ou peintes, dans Wikipedia / Ru / *Šestvie na osljati* (informations dues à Alexandr Varona).

de monter à sa place le cheval préparé pour lui <le patriarche Nikon>, mais celui-ci n'a pas voulu se conformer <à cette proposition>, car de cette posture de spectateur il pouvait mieux regarder cet étonnant rituel qui a lieu chez les Russes le jour de la fête des Rameaux, et ce spectacle nous a enchanté. On a apporté alors au patriarche <Nikon> un siège bas, couvert d'un tissu noir, et à l'aide de ce siège le patriarche a monté à cheval, assis sur sa selle les pieds suspendus d'un seul côté et appuyé sur un dossier ; il avait la croix dans sa main droite, et l'Évangile dans la gauche. Un représentant du tsar s'est approché puis et, tout en tenant le cheval par son long licou, l'a conduit en s'avançant à petits pas lents, devant le patriarche. Si le tsar aurait été alors présent à Moscou, il aurait lui-même conduit le cheval avec sa main droite, comme il le faisait d'habitude »³⁷.

Il y a aussi une révélatrice image de cette cérémonie, déroulée deux décennies auparavant à Moscou, le Dimanche des Rameaux de l'année 1636, alors à la date de 10 avril, qui est reproduite dans un livre d'Adam Olearius³⁸.

9. À l'instar du tsar russe, le voïevode Mihnea III accomplit l'office d'écuyer pour son métropolitain (1658)

Chose hautement intéressante, ce détail du cérémonial de la cour russe est arrivé à la même époque de Paul d'Alep aux oreilles de l'un des princes roumains : il s'agit de Mihnea III (1658–1659), qui l'a mis personnellement en pratique, le jour du Dimanche des Rameaux de l'année 1658, car il le croyait issu de la plus pure orthodoxie. Et voilà ce que Paul d'Alep écrit à ce propos : « Ils <c'est-à-dire les gens de la Valachie> nous ont raconté plus tard que ce nouveau voïevode < Mihnea III en 1658> a disposé qu'à l'occasion de la Fête des Rameaux on accomplisse le rituel moscovite exactement, avec beaucoup de zèle et tous les soins nécessaires, car ce prince était très humble et pieux. Il avait passé plus de vingt cinq ans dans le palais de l'empereur <il s'agit du sultan>, parmi les Turcs. Personne ne doutait de son ardente croyance. Car chaque lundi il invitait chez lui les prêtres pour préparer de l'eau bénite (*hagiasma*), pour se confesser et recevoir la communion. Il cherchait toujours les églises, priait sans faille durant la matinée et au soir. Par la suite, il est devenu très pieux et grand adversaire de ceux qui guerroyaient sans cesse. *Et maintenant, à l'occasion de la Fête des Rameaux, une ferme pensée avait surgi dans son cerveau, celle de faire chez lui tout ce que l'empereur <russe>*

³⁷ Paul d'Alep (Pavel Aleppskij), *Putešestvie antiohijskogo Patriarha Makarija v Rossiju v polovine XVII veka, opisannoe ego synom, arhidjakonom Pavlom Aleppskim*, traduction du texte arabe en russe avec des notes par Giorgi A. Murkos, 2^e éd., Moscou, 2005 (1^{ère} éd. Moscou, 1896–1898), p. 384 (précision due à Mme. Andreea Dunaeva).

³⁸ A. Olearius, *Vermehrte Neue Beschreibung der Muscovitischen und Persischen Reyse*, Schleswig, 1636, p. 132a, ouvrage réédité en facsimile par Dieter Lohmeier, Tübingen. 1971, image reproduite par Ovidiu Olar, *Mihnea al III-lea și Roma (1658–1660)*, dans le vol. *Aut viam inveniam aut alteram faciam. In honorem Ștefan Andreescu*, édité par Ovidiu Cristea, Petronel Zahariuc, Gheorghe Lazăr, Iași, Éd. de l'Univ. « Alexandru Ioan Cuza », 2012, p.439–450, ici p. 440.

faisait à Moscou, ayant en vue surtout le fait qu'aucun des voïévodes d'avant lui n'avait jamais accompli un tel cérémonial. À ce dessein, il a habillé les soldats chrétiens avec les plus beaux vêtements et il est sorti en grande pompe, avec une nombreuse suite. Le métropolite du pays allait en chevauchant sur un âne, habillé de tous ses vêtements liturgiques, tenant l'Évangile et la croix dans sa main droite, tandis que le voïévode en personne tenait les brides. Il allait à pied, accompagné de tous les dignitaires de sa cour, chacun portant son cheval du licou » <c'est nous qui soulignons>³⁹. Bien sûr, ni Paul d'Alep, qui consigne ce fait, ni Mihnea III, qui l'avait une seule fois mis en pratique, ne savaient rien de ses origines occidentales, ni de l'hostilité des Byzantins contre cette coutume des « Latins ».

*

10. Le caractère singulier de la cérémonie qui a eu lieu à Bucarest en 1658

Le voïévode Mihnea III était donc au courant avec les événements et les états d'esprit de la Russie de son temps, mais leur interprétation n'était point la plus correcte de sa part, du point de vue politique. Au cours des décennies suivantes, le monde roumain est devenu de plus en plus connecté aux réalités russes, considérablement changées sous les règnes d'Aleksej Mihajlovič Romanov (1645–1676) et du fils de celui-ci, Pierre le Grand (1682–1725). Ces changements ont affecté les domaines politique et religieux aussi. Au cours de cette seconde moitié du XVII^e siècle, la réforme initiée par le patriarche Nikon a considérablement rapproché l'orthodoxie russe de son filon gréco-byzantin, mais ses idées de suprématie du pouvoir spirituel sur l'autorité laïque, facilement compréhensibles pour un ancien métropolite de Novgorod (1648–1652), ont subi une sévère défaite. Tirant leur origine dans la doctrine papale de la théocratie pontificale, doctrine tout à fait surannée même pour cette étape d'évolution du christianisme en Occident, ces idées semblaient *a fortiori* très étranges au monde de l'orthodoxie post-byzantine, héritier fidèle de la doctrine byzantine traditionnelle sur les rapports entre l'État et l'Église. Légataires de cette tradition, les représentants de l'orthodoxie grecque présents alors dans la Capitale russe ont soutenu les mesures prises par Nikon pour placer l'orthodoxie russe dans le sillage de la tradition byzantine, mais ont résolument abandonné ses essais de devenir une sorte de pape russe. Par conséquent, ils se sont rangés donc à côté du tsar russe, décidé clairement de suivre la voie qui eût lui conféré les pouvoirs d'une sorte de calife chrétien à l'occidentale.

³⁹ Paul din Alep, *Jurnal*, 2014, p. 411–412. Nous partageons ici pleinement l'opinion de O. Olar, *op. cit.*, p. 439–443, n. 1, selon laquelle le patriarche Macaire d'Antioche n'avait pas été en mesure de suggérer au voïévode Mihnea III l'idée de célébrer le Dimanche des Rameaux à la russe, car à ce moment de l'année 1658 celui-ci n'était pas encore arrivé à Bucarest, en se trouvant alors à Câmpulung, sur la route de son retour de Moscou à Bucarest. Le Journal de Paul d'Alep dresse un récit assez circonstancié de ce sujet.

Un tel représentant de la grécité post-byzantine à Moscou a été à cette époque Denys ou Dionysios l'Ibérîte, futur métropolite de la Hongrovalachie (1672). Les débuts de sa carrière monastique sont liés au monastère athonite connue dès la période byzantine comme celui des moines géorgiens, *tōn Ibērōn* ou Iviron. En vertu de l'affection que dès son enfance le voïévode Radu Mihnea gardait pour ce monastère, il lui avait dédié la plus fameuse fondation de sa famille qui de nos jours encore porte son nom : il s'agit de Radu Vodă, monastère aujourd'hui assez proche du centre de la ville de Bucarest. Sur cette filière était venu notre Dionysios dans le dit monastère de Valachie, au temps du règne de Matei Basarab. Les troubles qui ont continué ici après la mort de ce voïévode, ont dû jouer un grand rôle dans sa décision de quitter ce pays, pour aller chercher la cour d'un autre souverain orthodoxe du temps, le tsar russe, dont le pouvoir allait s'agrandir continuellement.

Arrivé à Moscou en juin 1655, comme d'autres représentants du clergé orthodoxe de l'époque, Dionysios est resté dans la capitale russe jusqu'en 1669, année de son retour à Bucarest, en passant par la capitale moldave de Jassy. Dans ces circonstances, il a dû connaître les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem qui, toujours en quête d'aides pour leurs Églises, voyageaient souvent chez nous et en Russie. Il a connu aussi Païsios Ligaridēs, ce-dernier resté en Russie jusqu'à sa mort (survenue en 1678 à Kiev, sur la route de son retour vers le monde orthodoxe roumain ou balkanique).

Après sa rentrée à Bucarest, Dionysios envoyait une lettre à Païsios Ligaridēs, qu'il avait laissé à Moscou, pour le mettre au courant avec les dernières nouveautés de Bucarest et Jassy, parmi lesquelles s'inscrivait l'arrivée du jeune patriarche Dosithée de Jérusalem à Bucarest, en février 1669. Au moment de la rédaction de cette lettre, le 11 avril 1670, Dosithée avait l'intention de se rendre en Moldavie, où le voïévode Duca Vodă l'attendait avec impatience, car il était « grand ami du Saint Sépulcre et de Sa Sainteté le patriarche ». Dans cette même lettre, Dionysios s'arroe le mérite d'avoir mis non seulement le patriarche Dosithée, mais aussi l'opinion publique de Valachie et Moldavie, au courant avec les choses qui s'étaient passées en Russie, mieux dit qui venaient de se passer et qui étaient encore en train de se passer en Russie, ainsi qu'avec leur correcte évaluation. « Aussitôt arrivé ici <en Moldavie et Valachie>, pour m'exprimer brièvement, j'ai trouvé tout le monde, princes, hiérarques, boïards, très confus et embrouillés, à cause des paroles colportées par des gens manqués de bon sens et sans jugement au sujet de l'affaire Nikon. Et tous étaient furieux contre les deux saints patriarches <Païsios d'Alexandrie et Macaire d'Antioche> qui se trouvaient alors à Moscou ; ils m'ont demandé donc impérieusement des explications détaillées concernant cette question. Dès le moment qu'ils ont reçu de ma part des éclaircissements précises et toute la vérité sur cette affaire, avec des informations exactes et sûres concernant ces événements, tous ont brusquement changé d'avis,

en désapprouvant et en blâmant de façon sévère l'action de Nikon »⁴⁰. Initialement très favorable à Nikon, l'opinion publique de chez nous est devenue brusquement hostile à celui-ci. On doit mettre ce changement soudain d'attitude sur le compte de ces représentants de l'orthodoxie grecque qui, chez nous comme en Russie, dirigeaient l'évolution des choses dans leur propre intérêt et remplissaient l'office de modeler et diriger l'opinion publique selon leurs désirs et options⁴¹.

Dans ces circonstances, il est fort probable que le monde roumain aura vite compris qu'un cérémonial tel que celui qui a été organisé par Mihnea III au Dimanche des Rameaux de l'année 1658 ne venait pas de Byzance, mais du monde occidental. Par conséquent, on constate qu'il n'a jamais été répété après ce moment. Aucune autre source de l'histoire roumaine ne le mentionne ni avant, ni après ce moment.

Cet épisode de 1658 est donc singulier dans l'histoire médiévale des Roumains, comme singulier dans l'histoire byzantine s'est avéré aussi le geste de Michel Paléologue envers le patriarche Arsène, accompli quatre siècles auparavant. Le fait que l'initiative du futur empereur, fondateur de dynastie, était inconnue et inhabituelle jusqu'alors pour les Byzantins est prouvé par l'étonnement avec lequel Pachymérès la raconte, et qui nous assure que le même état d'esprit a caractérisé aussi les Byzantins de l'entourage de Michel Paléologue qui y ont assisté, en qualité de témoins oculaires. Le caractère exceptionnel du geste de Michel VIII Paléologue est souligné par le fait qu'il n'a pas eu de suites à Byzance, jusqu'à la fin de cet empire.

Si on met la cérémonie déroulée à Bucarest en 1658 à côté de l'épisode byzantin initié par le fondateur de la dernière dynastie byzantine à Magnésie en 1258, on peut facilement se rendre compte qu'il s'agit de la même chose en essence, en dépit de certaines différences concernant certains détails, ainsi que des connaissances ou des motivations que leurs initiateurs partageaient sur son origine : Michel VIII savait bien ses racines occidentales, mais espérait une attitude plus favorable du patriarche Arsène envers ses futures actions politiques, tandis que le voïévode Mihnea III croyait que la cérémonie venait de la plus stricte orthodoxie. Mais le monde orthodoxe roumain s'est vite rendu compte de son filon occidental. Grâce aux délimitations et éclaircissements apportées par le déroulement des choses durant cette période, grâce à une meilleure connaissance que le monde roumain a acquis sur le monde russe après ce moment, la cérémonie de 1658 représente un épisode tout à fait singulier, car il est non seulement le premier, mais aussi le dernier dans l'histoire roumaine.

⁴⁰ B.L. Fonkič, *Pis'mo Dionisija Ivirita Paisiju Ligaridu*, dans „Byzantinorussica”, 1, Moscou, 1994, p. 114–126, ici p. 119–120; T. Teoteoi, *O scrisoare a lui Dionisie Iviritul privind raporturile lui Paisie Ligaridis cu patriarhii Ierusalimului (1670)*, dans *Cornelie Papacostea-Danielopolu in Memoriam*, București, 1999, p. 1–8, ici p. 2.

⁴¹ T. Teoteoi, *Semnificațiile activității ...*, dans *Études d'histoire offertes au Professeur A. Pippidi*, Iași, 2013 (cf. *Supra*, n. 35), p. 109–111.

ON THE INTERRELATIONS BETWEEN WALLACHIA AND BULGARIANS DURING THE 17TH CENTURY: BENEFACTORS AND BENEFICIARIES

MARGARITA KUYUMDZHIEVA
(Institute of Art Studies,
Bulgarian Academy of Sciences, Sofia)

It is a well known fact that during the centuries after the Ottoman conquest of the Bulgarian territories the population of the enslaved Bulgarian lands maintained connections with Wallachia, although the issue of mutual contacts in this period has not been specifically investigated and considered systematically. Regarding the 17th century the emphasis in scientific research has been placed so far mostly on the contacts of the Bulgarian Catholics with the Wallachian ruler Matei Basarab and his entourage, as well as on the donations of Matei Basarab and Constantin Brâncoveanu in Bulgarian territories. Apart from these links, however, there are data on other aspects of the complex picture of the bilateral relationship. The aim of the present text is focusing on the different transmitters of influence: Wallachian rulers, representatives of the high clergy, wealthy people, craftsmen and icon painters, all of them viewed through the perspective of the question who were the benefactors and beneficiaries during this epoch and what were some of the mechanisms that triggered them.

Keywords: donations, benefactors, Wallachian voivodes, Târnovo Metropolitans, Arbanasi, Ottoman period.

Today we live in a digital age. Never before has the access to such a diverse and vast amount of information been so easy. Instant information exchange and the acquisition of the latest scientific achievements lead to one great advantage: today we have an even better idea of what we do not know. Romanian libraries and archives preserve arrays of historical documents from the late medieval era, many of which have been published, but remain unknown to the majority of Bulgarian specialists¹. For various reasons, in Bulgaria we do not have such a rich heritage of written sources and while sometimes for a Romanian or a Russian it is possible to trace one's ancestral lineages up to the 15th century, in Bulgaria it is often difficult to ascertain our family roots more than three generations back. To recapture the past through genealogy may be only one of the many discursive practices for acquisition of historical knowledge, yet it is an eloquent example. The evidence is

¹ I am especially grateful to Radu G. Păun for reading the draft of this article, suggesting important improvements and bibliographical references, some of which I was able to implement in this text. I would like to also thank Ivan Biliarsky, Ovidiu Cristea and Ovidiu Olar for providing me with access to publications impossible to obtain in Bulgaria.

fragmentary not only for whole generations during certain periods, but also for certain settlements, or for the everyday urban and rural life as well, due to the relatively small number of primary domestic sources or archival evidence, which could give us credible information. Indeed, there are still unexplored collections in Bulgarian repositories. Such is the case with the collection of the Church-Historical and Archival Institute in Sofia² and with the Zograph monastery on Mt Athos, where the set-up and digitization of the whole collection of manuscripts³, printed books, monastery chronicle codices and icons is in progress.

This means that any additional source that can provide more information is of great value for Bulgarian specialists, be it the rich Ottoman sources referring to the period, foreign travellers' accounts, or Russian, Moldavian or Wallachian administrative and diplomatic chancellery documents. Serious efforts were invested thus far by Bulgarian Ottomanists in translating, studying and publishing Ottoman sources and the latter are implemented successfully in various cases; it will suffice to mention here the works of Elena Grozdanova⁴ or Rossitsa Gradeva⁵. The leading Bulgarian specialist who worked with the documents from Romanian archives was Pavlina Boycheva. She dedicated much of her time to studying the ties between the Northern Danube principalities of Moldavia and Wallachia and the population in

² The work on the inventory of the Slavic manuscripts in the archive of the Church-Historical and Archival Institute, Sofia began more than fifteen years ago and the first volume appeared in 2009, see Б. Христова, Е. Мусакова, Е. Узунова, *Опис на славянските ръкописи в Църковно-историческия и архивен институт – София. Том 1: Библейски книги*, Sofia 2009. The collection of the Institute consists of 375 Slavonic, 220 Greek and approximately 100 other manuscripts, more than 600 old printed books and several thousand documents.

³ The inventory of the Slavic manuscripts kept in the library of the Zograph monastery on Mt Athos is accessible online: <http://slav.uni-sofia.bg/zograflib/> last accessed 2015.09.12 and the collection with digital copies of these manuscripts is available at the Philological library of the Sofia University.

⁴ Both scholars have rich bibliography, and here only some of their studies will be quoted: Е. Грозданова, С. Димитров, *Българската селска община през XV–XVIII век*, Sofia 1979; Е. Грозданова, *Българската народност през XVII в. Демографско изследване*, Sofia 1988; Е. Грозданова, С. Андреев, *Джелепкеианите в българските и съседните им земи през XVI–XVIII век: по документи от наши и чужди архиви*, Sofia 1998; Е. Grozdanova, “Bulgarian Ottoman Studies at the Turn of Two Centuries: Continuity and Innovation”, *Études balkaniques* XLI, 3 (2005), p. 93–146.

⁵ R. Gradeva, “Ottoman policy towards Christian church buildings”, *Études balkaniques* XXX, 4 (1994), p. 14–36; id., “Turks and Bulgarians, 14th to 18th centuries”, *Journal of Mediterranean Studies* V, 2 (1995), p. 173–187; id., “Orthodox Christians in the Kadı Courts: The Practice of the Sofia Sheriat Court, Seventeenth Century”, *Islamic Law and Society* IV, 1 (1997), p. 37–69; id., “War and Peace along the Danube: Vidin at the End of the Seventeenth Century”, *Oriente moderno* XX, 1 (2001), p. 149–175; id., *Rumeli under the Ottomans, 15th–18th centuries: Institutions and Communities*, Istanbul 2004; id., “Towards the Portrait of ‘the Rich’ in Ottoman Provincial Society: Sofia in the 1670s”, in *Provincial Elite in the Ottoman Empire, Halcyon Days in Crete V.A Symposium Held in Rethymno, 10–12 January 2003*, ed. A. Anastasopoulos, Rethymno 2005, p. 149–199; id., *Frontiers of Ottoman Space, Frontiers in Ottoman Society*, Istanbul 2014.

the former Bulgarian territories in the 15th–18th centuries⁶, but after she passed away there are no substantial advances in this research field.

The present article, despite the expectations that its title might raise, has no ambition to fill this gap. Using pieces of different fragmentary information scattered in books and articles I should only like to comment briefly on the big problem of the transition of people, ideas, and money between Wallachia and former Bulgarian lands, in an attempt to provide more details for the overall picture of the mechanisms and motivations behind these movements and to shed light on the benefactors and beneficiaries who played a leading role in these processes during 17th century. In order to reconstruct some of these aspects I will provide as evidence documents and artefacts connected with representatives of the groups that have a high level of mobility during the late medieval period⁷: ecclesiastic

⁶ П. Бойчева, П. Русев, “Кирило-Методиевските църковно-културни традиции във Влахия и Молдова”, in *Първи международен конгрес по българистика. Симпозиум Кирилometодиевистика и старобългаристика*, eds. П. Зарев, Д. Косев et al., Sofia 1982, p. 50–57; П. Бойчева, “Литературата на Втората българска държава и нейното разпространение в Молдова и Влахия”, in *Величието на Търновград*, ed. А. Попов, Sofia 1985, p. 274–278; P. Boycheva/Vojčeva, “Renseignements sur les Bulgares d’après des historiographes roumains”, *Études balkaniques* XXIX, 3 (1993), p. 30–37; П. Бойчева, Б. Бешевлиев, “Историкогеографски сведения в три документа, посветени на Михай Храбри (края на XVI-началото на XVII век)”, in *Общото и специфичното в балканските култури до края на XIX век: Сборник в чест на 70-годишнината на проф. Василка Тъпкова-Заимова*, ed. Г. Бакалов, Sofia 1999, p. 256–263; P. Vojčeva, “Sur un acte de donation de Constantin Brâncoveanu à l’Église orthodoxe de Târnovo”, *Études balkaniques* XXXVII, 1 (2001), p. 71–79; id. “Un document de Constantin Brâncoveanu relatif au monastère de Kapinovo (Sant-Nicolas) près de Târnovo”, in *Omagiu Virgil Cârdea la 75 de ani, vol. 1*, coord. P.-H. Stahl, Bucharest 2002, p. 97–107. For Pavlina Boycheva’s bibliography, see S. Rakova, “In memoriam Pavlina Boycheva (1946–2005)”, *Études balkaniques* XLII, 1 (2006), p. 173–176; Z. Mihail, “Recherches sur le vieux slave à l’Institut des Études Sud-Est Européennes”, *Revue des études sud-est européennes* XLV (2007), p. 451–459, 458.

⁷ Another such “mobile” group during this period were the men of letter, scribes and copyists. It goes beyond the scope of the present research, but here evidence from the period under discussion will be noted to not neglect the topic completely. The great figures among the scribes had always been “cosmopolitan” people who travelled extensively. Such an example from the period is Iov Šišatovac, born in Timișoara, he received his education in the Šišatovac monastery, Fruška Gora, worked on Mount Athos, and for some time resided in Bulgaria, where at The Holy Trinity Monastery near Vratsa worked with dyak Dragul, from the village of Kameno Pole, on the set of Mineia, and in 1612 wrote the Boyana bead roll, mentioning in a marginal note that he was a stranger there who stopped in at Sofia for a rest from the difficulties of his wondering, see М. Станчева, С. Станчев, *Боянският поменик*, Sofia 1963, p. 86. Scribes who travelled and worked on both sides of the Danube were not a rarity. Among them was the copyist Radul Grammarian who passed from Wallachia in Bulgarian lands in the end 16th century, see P. Atanasov, “L’activité littéraire de Radul le Grammaire en Bulgarie: Contribution aux relations culturelles bulgaro-roumaines”, *Études balkaniques* VI, 3 (1970), p. 70–95; G. Mihăilă, “Радул Граматик, деец на българската и румънската култура през втората половина на XVI в.”, in id., *Langue et culture roumaines dans l’espace Sud-Est Européen*, Bucharest 2001, p. 483–498. During the 17th century Bulgarian scribes travelled across the Danube for training and education, such was the case with the priest Stefan of Lovech, who in 1655 went to Tirgoviste to study with the “holy dascāl Daniil” – the writer, printer and poet Daniil Panoneanul, one of the scholars of the “Greek and Latin school” in Tirgoviste who was a marked figure for the middle 17th century literary activities in Wallachia. Due to this training, Stefan of

authorities, merchants and icon painters/craftsmen, as well as with the donations for the religious establishments both in Wallachian and Bulgarian sides, including Wallachian rulers' donations for Bulgarian churches and monasteries. The main source of evidence comes from the diocese of the Tărnovo metropolitan bishopric. This was the institution that inherited what was left by the Bulgarian Patriarchate after its submission to the Patriarchate of Constantinople in the first half of the 15th century⁸, and this was one of the biggest dioceses in the Balkans where Bulgarians, Greeks, Albanians, Vlachs and Serbs coexisted with each other and with the Muslim population. This multi-ethnicity of the Orthodox Christian population of the Tărnovo metropolitan bishopric is among the reasons to choose using data from its history in order to acquire relevant information. Significant for this choice was also the fact that several Bulgarian studies published recently shed more light into its situation during the 17–18th centuries, providing valuable information for the subject of this paper; all of these works will be quoted further in the text.

Another clarification should be made here, in line with the above mentioned, and in connection with the title of the present article. The use of the ethnonym “Bulgarians” should not be associated with an ethnocentric standpoint, but rather be considered similar to the way Dennis Hupchik used the same ethnonym in his book published in 1993⁹. Moreover, to distinguish in a convincing way “Bulgarian” presence north of the Danube during this century is very difficult: how to look for “foreign” presence, what to say for a diaspora, when dealing with people who have shared the same religion and, to some point in time, same language. In addition, sources from the period are not something which we can rely on to draw substantive conclusions in this direction, because the terms are either too general or ambiguous, in the sense that one and the same word, which for us may sound as defining ethnicity, in a specific context may also denote religious or professional identity¹⁰. Ottoman sources do not make it easier, since they show that in general

Lovech left the only example of syllabic poetry, known today from the 17th century Bulgarian literature, see Б. Христова, Д. Караджова, Е. Узунова, *Бележки на българските книжовници X–XVIII век. Том 2. XVI–XVIII век*, Sofia 2004, p. 121, 299–300.

⁸ О. Тодорова, *Православната църква и българите, XV–XVII век*, Sofia 1997, p. 40–46.

⁹ D. Hupchick, *The Bulgarians in the Seventeenth Century: Slavic Orthodox Society and Culture Under Ottoman Rule*, Jefferson, North Carolina and London 1993. For the ethnonym “Bulgarian” during the 15th–17th centuries see also Ц. Георгиева, “Етнонимът българци в системата на българския исторически спомен през XV–XVII век”, in *Изследвания в чест на професор д-р Христо Гандев. По случай 70 год. от рождението му*, ed. Д. Косев et al., Sofia 1983, p. 155–172.

¹⁰ The bibliography that touches the problems of the ethnonyms before the age of the national identities formation is rich, see for example R. Detrez, “Pre-national identities in the Balkans”, in *Entangled histories of the Balkans. Volume I: National ideologies and language policies*, eds. R. Daskalov, Tc. Marinov, Leiden 2013, p. 21–75, with the thesis that in the Balkans during this age “ethnic, religious, social and professional identities were blurred, overlapping and melding” and “the terms “Christian” and to a lesser extent “Romaeon” and “Greek” (the latter connoting city-dwellers or traders) functioned as proper, common names for the entire orthodox Christian community in the Ottoman Empire”.

Ottoman authorities had no interest in making ethnic distinctions between different Christian groups: all Christian inhabitants south of the river were considered mainly as a flock of taxpayers – “*rayah*”, or as “*gavur*” (infidels) or “*rum*” in terms of their religious affiliation, and even during censuses they were not often asked to define their ethnic origin. The latter was likewise not clarified enough in Romanian sources from the period in which it is not unusual to designate Bulgarians, especially those coming from north-western Bulgarian territories, as *sârbi* (Serbs), a practice that persisted for a long time¹¹. Obviously, within the common religious, cultural and linguistic ground that had been shared during late medieval time by the population on both sides of the Danube, differences would melt. This is the reason to now move away from nationalistic perceptions of the historical past, choosing instead a more moderate position and in assent to Rossitsa Gradeva’s view that:

“it makes more sense to approach the Balkan peninsula as a zone of an amazing ethnic, religious, linguistic, political, climatic and economic diversity, but also of some shared cultural traits, as a region cut by many cracks and crevasses, but also united by numerous, sometimes invisible, ties”¹².

What I will try to do in this text is to trace some of these ties between the inhabitants of the former Bulgarian territories and Wallachia during 17th century. It is obvious from the above mentioned that not in all cases will this be connected with “Bulgarians”, but, rather, with different representatives of the multi-ethnic community that lived south of the Danube during this period.

In the late 17th century a great part of the river Danube, today’s Bulgarian-Romanian borderline, was controlled by the Ottoman Empire. It never lost its sense of a frontier – what laid north was Wallachia, indeed a tributary state with tangible interference by Ottoman authorities on the appointment of its rulers and heavy tax demands, but still free of religious oppression; and south – the former Bulgarian territories that were fully incorporated in the life of the Empire for two centuries

¹¹ М. Младенов, “За етнонима сърби (sirbi) ‘българи’ в румънския език и румънската топонимия”, *Българска етнография* X, 3 (1985), p. 3–11; Ş. Andreescu, “Popa Ignatie din Nicopol, episcop de Râmnic și mitropolit al Țării Românești. O identificare”, *Revista istorică* XX, 5–6 (2009), p. 413–418. The ethnic term “Bulgarian” appeared relatively rarely in Romanian written sources, and what we have in addition to *sârbi* is *șchei/șcheai/șchiai*, a derivative from the Latin *sclavus* but it again may denote Bulgarians or Serbians who, coming from the Ottoman territories, settled in Wallachia. More information concerning these terms see in C. Vătășescu, “De nouveau sur l’emploi en roumain de l’ethnonyme *sârbi* ‘Serbes’ pour désigner les Bulgares aussi”, *Linguistique balkanique/Балканско езикознание* XLIV, 1–2 (2005), p. 143–152. For a list of villages that are mentioned under the name *șchei*, or a derivative one, in Wallachian and Moldavian documents from 15th and 16th century, see A. Gonța, “Bulgarii și sârbii în Țările Române în secolele al XV-lea și al XVI-lea”, in id., *Studii de istorie medievală*, eds. M.M. Székely, Ş. Gorovei, Iași 1998, p. 72–88. For the usage of these terms in the Wallachian and Moldavian chronicles, see Boycheva, *Renseignements*, p. 30–37.

¹² R. Gradeva, “The Ottoman Balkans – a Zone of Fractures or a Zone of Contacts?” in *Zones of Fracture in Modern Europe: the Baltic Countries, the Balkans, and Northern Italy*, ed. A. Bues, Wiesbaden 2005, p. 61–75, 62.

already. While Christians from both sides experienced the chaos of warfare and the difficulties of peaceful life, the river did not appear to be an insurmountable obstacle to their passage. The move and resettlement of people in the Balkans was facilitated ever since the removal of old boundaries with the Ottoman conquest, and though far from being encouraged from both Wallachian and Ottoman authorities, it happened during 17th century too, due to different reasons. It did not reach the dimensions of the transition of the masses of people across the Danube in the end 16th century, when, during his military campaigns against the Ottomans, the Wallachian ruler Michael the Brave (1593–1601) penetrated deep in the territories south of the river, plundering cities and villages, but was compelled to retreat, gathering on his way back a multitude of people, who moved to Wallachia and settled there¹³. During these turmoil years, in 1595, the majority of the inhabitants of Chervena voda, a village in the district of Russe (former Ruscuk) also resettled, acquiring some privileges in their new residence in the district of Prahova¹⁴. Transfers of large groups of people did take place during the 17th century as well, for example after the suppression of the Chiprovtsi uprising (1688)¹⁵, when almost the entire population of four Catholic villages – Chiprovtsi, Kopilovets, Zheliazna and Klisura sought refuge north of the Danube; some of them preferred to settle in Wallachia, in Craiova, Rimnik, Campulung¹⁶.

From the same century we have evidence of a reverse movement: the inhabitants of entire villages passed in the lands south of the river, this time not because of war, but due to economic reasons. A document from March 10, 1635 issued by Matei Basarab's (1632–1654) chancellery refers to peasants of „satul Trănșanii” (Ialomița region) who fled across the Danube because they did not want to pay taxes¹⁷. It seems people from one side of the river could find shelter on the

¹³ К. Велики, „Походите на Михай Витязул на юг от Дунав,” *Исторически преглед* XXIX, 1 (1973), p. 65–71; Бойчева, Бешевлиев, *Историко-географски*, p. 256–263. See also E. Siupiu, „L'émigration: condition humaine et politique dans le Sud-Est européen aux XV–XIX^e siècles. Quelques remarques”, *Revue des études sud-est européennes* XLV (2007), p. 279–306, esp. 291–293.

¹⁴ R. Gradeva, „Villagers in International Trade: The Case of Chervena Voda, Seventeenth to the beginning of Eighteenth Century”, *Oriente Moderno* XXV, 1 (2006), p. 1–20, 8, note 37 for the charter from 1602 of Simeon Movila (1601–1602 intermittently). They were exempted from paying some taxes, a privilege confirmed in the end 17th century by Constantin Brâncoveanu (1688–1714) with a charter from April 15, 1689, the document is available on-line: Constantin Brancovan vv Documente muntenești, CXXXIV/8, in: monasterium.net, URL <[http:// monasterium.net/mom/Constantin Brancovan/Documente_muntene%C5%9Fti_CXXXIV%7C8/charter](http://monasterium.net/mom/Constantin_Brancovan/Documente_muntene%C5%9Fti_CXXXIV%7C8/charter)>, last accessed 2015.09.12.

¹⁵ Грозданова, *Българската народност*, p. 12, 565, 568.

¹⁶ Another part went far north reaching Buda, see К. Телбизов, „Разселване на чипровчани след въстанието от 1688 г.”, in *Чипровци 1688-1988. Материали от научната сесия посветена на 300-годишнината от Чипровското въстание*, ed. Г. Нешев, Sofia 1971, p. 65–81; P. Király, „Die Čiprovecer in Ungarn”, *Studia Slavica Academiae Scientiarum Hungaricae* XLVII, 1–2 (2002), p. 1–23.

¹⁷ *Documenta Romaniae Historica. B. Țara Românească. 1635–1636*. Vol. 25, eds. D. Mioc et al., Bucharest 1985, p. 37–38. The same year, for similar reasons – being in “heavy needs” – the villagers from several of the settlements that belonged to the Tismana monastery escaped to the “Turkish land”, and Matei Basarab issued an order to find and return them, see *Documenta Romaniae*, p. 131–132.

opposite one. This holds true for brigands too, who from time to time operated across Ottoman territories during the 17th century. Here one of the examples will be cited because it reveals several aspects important for us. A *firman* from the beginning of December 1690 was issued in connection with a large group of brigands who rebelled, and, after acting for some time in the region between Vidin and Berkovitsa, crossed the river because of the Ottoman forces coming to manage the problem, and saved themselves from justice¹⁸. Here again we have an instance of people from south of the river having found their salvation in Wallachian territories, but another detail of this *firman* requires attention likewise. The document is addressed to the Wallachian ruler Constantin Brâncoveanu (1688–1714), blaming him for the situation that happened solely because of his negligence and rigidly instructing him not to be sloppy in solving the problem.

These last comments lead to the important and complicated question of the exact position that Wallachian rulers occupied towards the Christian population south of the Danube in the eyes of the Ottomans. Obviously, there existed a certain pressure from the Ottoman authorities, who deliberately treated Wallachian rulers as responsible for the Christian population south of the Danube, thus seeking to integrate Wallachia into the Ottoman imperial system. An example of such policy is the practice of granting *timars* south of the Danube to Wallachian voivodes, as was the case with the Basarab monastery mentioned in a 15th century land register of the *sanjak* of Nikopolis¹⁹. That Wallachian voivodes were not prevented from owning properties across the Danube is also obvious from several late sixteenth-century documents, for example one from 1583 mentioning Kiajna, mother of Peter the Younger (1559–1568), who, after her son's death, sold a house and other property in Russe²⁰. Another eloquent proof of the Ottoman authorities' delegation to the Wallachian rulers of responsibilities toward Christian populations south of the river is a *firman* of Suleiman the Magnificent from 1543, specifically stating that Radu Paisie (1535–1545) should take care of the monks of Rila monastery and ensure that their rights are respected, and that he should do this as a vassal of the sultan, but also as a voivode of these lands²¹. The same attitude could be traced in many of the documents issued by Ottoman sultans either as orders, or as decisions on different pleas of the Wallachian voivodes²². I realize the danger of unavoidable

¹⁸ Документи за българската история. III. Документи из турските държавни архиви 1564–1908. Част I (1564–1877), ed. П. Дорев, Sofia 1940, p. 26, N 59.

¹⁹ M. Dorin, "Romanian Possessions South of the Danube", *Revue Roumaine d'Histoire* XXV, 1–2 (1986), p. 107–112.

²⁰ Дорев, Документи, p. 15–16.

²¹ A transcript of this in: Архимандрит Кирил Рилски, *Кратки спомени из миналия ми живот 1861–1931*, Sofia 1931, p. 146–147, unfortunately I did not see the original or the facsimile of this important document. More on this see in A. Куюмджиев, *Стенописите в главната църква на Рилския манастир*, Sofia 2015, p. 49.

²² For example, the permission sent to Peter the Younger in response to his request on the settling of a group of his Wallachian fellows near the village of Radevtsi, the *kaza* of Târnovo, issued on August 6, 1560, see M. Калицин, К. Мутафова, *Подбрани османски документи за Търново и Търновска каза*, Veliko Târnovo 2012, p. 278. Or the instructions from November 16, 1577 towards

generalizations, but cannot resist the impression that, on one hand, Wallachian rulers were controlled by the Ottoman state elite, and, on the other hand, they themselves sought this control in times of personal or other kinds of trouble²³. In any case, the fact that the Wallachian rulers had significant rights in the lands south of the Danube is apparent; their status was similar to that of the Ottoman dignitaries and more importantly they were able to use their position to help the local inhabitants.

The most significant display of this help are Wallachian voivodes' donations: paying for sustaining monasteries, which was done in maintenance of an already established tradition, or building and decorating churches. A shining example of the Wallachian rulers' continuous contribution in supporting ecclesiastical centers south of the Danube is that of the Rila monastery: its oldest surviving bead-roll names as benefactors Alexander II Mircea (1568–1517), Mihnea II (1577–1583, 1585–1591) and Constantin Brâncoveanu²⁴. Another such example is the Holy Trinity monastery near Târnovo which was sponsored by several Wallachian voivodes with a certain amount of money paid annually, as is attested by the still extant charters issued in the 18th century, mentioning among the donors Matei Basarab (1632–1654), Constantin Brâncoveanu, and Ștefan Cantacuzino²⁵. In addition, Matei Basarab

the *kadi* of Ruscuk to oversee the case of Mihnea II Turcitul (1577–1583), in connection with his request to issue a decision against false claims for old debts of his father, see Дорев, ed., Документи, p. 14, N 31.

²³ On the models and principals of power in Wallachia and Moldavia and on the role of the Sultan as a source of the Divine will and of legitimation in the political strategies of the voivodes, see R. G. Păun, "La circulation des pouvoirs dans les Pays Roumains au XVIIe siècle. Repères pour un modèle théorique", *New Europe College Yearbook* 1998–1999 (2001), p. 265–310, esp. 278–280.

²⁴ I. Gergova, "Das älteste Gedenkbuch des Rila-Klosters", *Bulgarian Historical Review* XXXVII, 1–2 (2009), p. 164–179.

²⁵ The charters in question are issued by the chancelleries of the Wallachian voivodes from the 18th and 19th centuries, the charter of Ștefan Cantacuzino being the earliest one, dated from 1715. They were found in the mid-19th century when the building of the Holy Trinity monastery catholicon was renewed, in a niche of the church building, where they were walled up by the monks in the troubled times during the *kârdzali* raids in the region. Apparently the first source to mention these documents is the Romanian bishop Melchisedec Ștefănescu (1822–1892), who wrote in his travel notes from Bulgaria that Dr. Vasil Beron (1824–1909) showed him the charters in Târnovo, see Episcop Melchisedec, "O excursiune în Bulgaria", *Revista pentru istorie, arheologie și filologie* II, 4, 5, (1885), reprint in Melchisedec Ștefănescu, *Despre ortodoxie, națiune și alte chestiuni de actualitate*, ed. A. Jinga, Bucharest 2006, p. 84–148; the same in Bulgarian: *Румънски пътеписи от XIX век за българските земи*, eds. М. Младенова, Н. Жечев, Sofia 1982, p. 181–183. Konstantin Jireček wrote that in 1884 he saw these original charters in Sofia, see К. Иречек, *Княжество България. Част II. Пътувания по България*, Plovdiv 1899, p. 238–239 and note 15. In Bulgarian literature the charters were discussed more thoroughly as early as the 1930s, in a study of the history of the Holy Trinity monastery: see А. Жеков, *Един светилник в миналото. Царският и патриаршески манастир „Св. Троица“ при Търново и великите му основатели Преподобний Теодосий Търновски и Патриарх Евтимий. Кратък исторически очерк*, Sofia 1936, p. 61–76. Today these documents are kept in the National Church Museum of History and Archaeology in Sofia, and Romanian and Bulgarian historians are well aware of their existence. Virgil Căndea's compendious collection of evidence of the Romanian cultural and historical heritage beyond Romania's borders listed all of them, see V. Căndea, *Mărturiile românești peste hotare: creații românești și izvoare despre români în colecții din străinătate*. Vol. 1.: *Albania – Etiopia*, eds. I. Feodorov, A. Pippidi, A. Timotin, D. Cain, Bucharest 2010, p. 312, 415.

made donations for St. Petka church in Vidin and the Holy apostles Peter and Paul church in Svishtov²⁶. One more monastery situated in the former Bulgarian territories but not present today – Lipnic monastery, was aided by Wallachian voivodes, as attested by the charters written in the chancelleries of Grigore I Ghica (1660–64; 1672–73) and Constantin Brâncoveanu²⁷. There is evidence for the financial support of Constantin Brâncoveanu for the Prisovski and Kapinovski monasteries as well, both located near Târnovo²⁸. From Constantin Brâncoveanu's

²⁶ Historians linked these and other monuments in Bulgarian lands with Matei Basarab as early as the end of the 19th century; various local studies and research monographs have frequently mentioned them without a comprehensive analysis of the related data, see A. Грабар, "Материали по средновековному искусству въ Болгарии", *Годишник на Народния музей* II (1920), Sofia 1921, p. 97–164, 133; C. Giurescu, *Două ctitorii ale lui Matei Basarab în Bulgaria*, „Revista Istorică Română” XI–XII (1941–1942), p. 390–391; V. Hrisicu, *Câteva ctitorii românești în Bulgaria*, „Boabe de grâu. Revistă de cultură” III, 3–4 (1932), p. 88–96, 95; P. Panaitescu, *Români și bulgari*, Bucharest 1944; V. Antonov, *Des vestiges roumaines a Šištov*, „Revue des Études sud-est européennes” XVI, 1 (1978), p. 162–164; Căndea, *Mărturii românești*, p. 408, 415, 417–418. I have attempted to clarify the existing data on these donations and to comment on some possible reasons for Matei Basarab's patronage over holy places in the former Bulgarian lands elsewhere, see M. Куюмджијева, "Към въпроса за българо-румънските връзки през XVII век: дарителската дейност на Матей Басараб", in *Етрополската книжовна школа и българският XVII век. Сборник материали от Националната конференция „Етрополската книжовна школа и културният живот през XVII век в българските земи”, София, 20–21 май 2010*, eds. E. Мусакова, E. Узунова, Sofia 2011, p. 286–296, an edition of the same text in M. Kuyumdzhieva, "Some Remarks on Donations by the Wallachian Prince Matei Basarab in Bulgarian Territories", in *Histoire, mémoire et dévotion. Regards croisés sur la construction des identités dans le monde orthodoxe aux époques byzantine et post-byzantine*, coord. R. G. Păun, Seyssel 2016, p. 185–206.

²⁷ P. Zahariuc, *În mijlocul străinătății. Două hrisoave de danie pentru mănăstirea Lipnic din Bulgaria*, in id., *De la Iași la Muntele Athos. Studii și documente de istoria Bisericii*, Iași 2008, p. 209–221. Pavlina Boycheva mentioned a donation for the same monastery, made by Constantin Brâncoveanu, but experienced difficulties in identifying this holy place and its location, see П. Бойчева, "Един документ на Константин Брънковяну за Къпиновския манастир 'Св. Никола'", *Духовна култура* LXXXIII, 7 (2003), p. 24–32, 25. Thanks to Petronel Zahariuc's article this holy place, situated somewhere near Russe, close to Danube river, is brought to light making possible the further reconstruction of its history in the future work of the researchers, both Romanian and Bulgarian. On the other hand, in the same article several other donation examples are enumerated, but give incorrect information, see Zahariuc, *În mijlocul*, 210. The author mentions Radu the Great as a benefactor of the Kremikovci monastery, an old hypothesis which was long ago rejected in Bulgarian literature, see Г. Баласчев, "Кремиковският манастир 'Св. Георги' и древните му християнски останки", *Минало. Българо-македонско научно списание*, anniversary issue (1942), p. 29–38 (reprint from *Народен страж*, VII, 14, 1. XI. 1925); Ст. Михайлов, "Ктиторският портрет в Кремиковската манастирска църква в светлината на българо-румънските културни връзки през XV в.", *Археология* II, 3 (1960), p. 23–29. The last publication commenting on the question of the Kremikovtci ktetors the metropolitan Kalevit and his son – the local dignitary Radivoi, belongs to Asen Kirin who gave a more precise reading of the inscription and, based on other inscriptions and evidence, proved the close father-son relation between the donors; his opinion having been accepted by all who has written something on the church afterwards, see A. Кирич, "Ктиторският надпис от 1493 г. в Кремиковския манастир", in *Paleobulgarica* XIII, 2 (1989), p. 87–100. On the icon painters' atelier that executed the 15th century murals in Kremikovtci church see Ts. Văleva, "Sur la question sur la soit-dite „École artistique de Kastoria”, *Vužavivá* XXVIII (2008), p. 181–221.

²⁸ Bojčeva, *Sur un acte de donation*, p. 71–79; Бойчева, *Един документ*, p. 24–32.

charter for the Kapinovski monastery issued in 1694 it becomes clear that in April of the same year the hieromonk Simeon – hegumen of the monastery – came to the court of the Wallachian voivode to ask for material help, relying on the previous support of Mihnea II, for which he had shown as proof the relevant document²⁹. The content of this and other published charters of the same kind attests of a routine, according to which, at the renewal of a ruler's donations for a certain holy place, earlier documents were usually shown, the existence of which is specifically mentioned in the newly issued charters³⁰. Having in mind the accounts for earlier aid described in these documents it would appear that many of the Wallachian rulers were zealous patrons of Christian monasteries in the Bulgarian lands. On the other hand, these documents show that the bestowing of material support happened mainly as a response to the initiatives of the local ecclesiastical authorities – most often the hegumens, who carried out such missions in order to gain ruler's benevolence thus ensuring the survival and wellbeing of their monasteries.

It is possible that in some of these cases the Wallachian rulers' donations were solicited by metropolitans, for instance those who were ahead of the Târnovo Metropolitan bishopric. The future search for possible indications in this direction may turn out to be fruitful, because of the evidence for close contacts between the two sides. In his travel notes, Paul of Aleppo, for example, described how abbots, priests, monks of Wallachia and other countries gather in Tîrgoviste to bless the waters on the Eve of Theophany and pointed out that the metropolitan of Târnovo usually participated in that ritual³¹. Nicolae Iorga made a remark about a document dated from 1633, which mentions a travel of "Târnovo Metropolitan Makarios – the man of the Patriarch Cyril Loukaris, in Wallachia"³². The Metropolitan Makarios I (1626–35; 1637–39; 1639–42; 1643–44; 1644–46)³³ seems to have been a prominent figure in Wallachia judging by his involvement as an expert witness in the court case of the divorce between Vasile spatâr and his wife Maria, which begun during the days of Leon Tomşa (1629–1632)³⁴ and finished during the

²⁹ *Ibidem*, p. 26–27.

³⁰ For similar examples with Athonite monasteries, see P. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XVI^e siècle à 1654*, Rome 1986, p. 126, 130, 177, 203 et all.; R. G. Păun, "La Valachie et le monastère de Chilandar au Mont Athos. Nouveaux témoignages (XV^e–XVI^e siècles)", *Medieval and Early Modern Studies for Central and Eastern Europe II* (2010), p. 137–184, esp. 155–156.

³¹ Павел Алеппский, *Путешествие Антиохийского Патриарха Макария в Россию в половине XVII века, описанное его сыном, архидьяконом Павлом Алеппским*. Выпуск 1. От Алеппо до земли казаков, transl. Г. Муркос, *Чтения в обществе истории и древностей российских* 4 (179) (1896), Moscow 1896, p. 121.

³² "Macarie exarhul de la Tarnova, omul lui Chiril Patriarhul din Tarigrad" in "Țara Românească", see *Documente privitoare la istoria Românilor. Volumul XIV al colecției „Hurmuzaki”*. *Documente Grecești privitoare la istoria Românilor publicate după originale, copiile Academiei Române și Tipărituri de N. Iorga. Partea I, 1320–1716*, Bucharest 1915, p. 162, note 1.

³³ И. Тютюнджиев, *Търновската митрополия през XV-XIX век*, Veliko Târnovo 2007, p. 205–220.

³⁴ C. Ghițulescu, *Familie și societate în Țara Românească (secolul al XVII-lea)*, „Studii și Materiale de Istorie Medic” XX (2002), p. 89–114, 112.

reign of Matei Basarab³⁵. On his part, the Târnovo Metropolitan Athanasios I (1687–1692) wrote a *Polychronion* greeting for Constantin Brâncoveanu³⁶. In his official chronicle of Brâncoveanu's reign Radu Greceanu noted the presence of Târnovo Metropolitan Dionisie IV (?1707–1713) who was among the dignitaries invited on the occasion of the consecration of the newly rebuilt church of St. George the New monastery in Bucharest in 1707³⁷. In spite of these facts, which require additional study, it should be said that no document is known to prove the existence of a Târnovo Metropolitan's request of material support for building or renovation work on churches. The same holds true for the Metropolitans of Dristra (Siliistra) who also had contacts with the Wallachian elite, from whom they perhaps benefited³⁸. There is evidence of the financial support of Wallachian rulers for the Metropolitan church in Siliistra which comes from a charter of Alexander Ypsilantis (1775–82; 1796–97) issued in connection with his donation for two other churches in the region³⁹. In this document there is a mention that Grigore I Ghica built the Metropolitan church in Siliistra on older foundations. For some reason, it was repaired in a later period, as is attested by a *firman* from 1741 to the *cadi* of Siliistra informing him that the Wallachian voivode, not mentioned by name in the document, had renovated the church in that town without permission. Brief instructions follow: to look very carefully into the matter of whether this was a reparation of an already existing building, or an erection of a new one⁴⁰, which was considerably restricted in Ottoman territories⁴¹. Obviously even for Wallachian

³⁵ *Documenta Romaniae Historica*. Seria B. Țara Românească. Volumul 25: 1635-1636, 7–8, Document N 6 from January 10, 1635.

³⁶ He was elected later as Patriarch of Constantinople Athanasios V (1709–1711), for his years as Târnovo metropolitan see Тютюнджиев, Търновската, p. 76. Another Târnovo Metropolitan, Iosif II (1714-1722), dedicated some of his writings to Nicolae Mavrocordat (1709–1716, 1719–1730)), with whom he had good fellowship, see Тютюнджиев, Търновската, p. 287–288; И. Снегаров, “Търновски митрополити в турско време”, *Списание на българската академия на науките* LII, (1935), p. 228. See also *Documente privitoare la istoria Românilor. Volumul XIII. Texte Grecești privitoare la istoria Românească culese și publicate de A. Papadopoulos-Kerameus*, Bucharest 1909, p. 267–275, and the Romanian translation in *Scrieri și documente Grecești privitoare la istoria Românilor din anii 1592–1837 culese și publicate în tomul XIII din documentele Hurmuzaki de A. Papadopoulos-Kerameus traduse de G. Murnu și C. Litzica*, Bucharest 1914, p. 245–251.

³⁷ Pavlina Boycheva was the first Bulgarian scholar to pay attention to this data, which helped subsequently Ivan Tiutiundzhiev to clarify the first years of the tenure of Metropolitan Dionisie in Târnovo, see Бойчева, Един документ, p. 26–27; Бойчева, Относно едно дарение, p. 359; Тютюнджиев, Търновската, p. 283–286.

³⁸ *История на Добруджа. Том III*, eds. С. Димитров, Н. Жечев, В. Тонев, Sofia 1984, p. 105.

³⁹ N. Stoicescu, *Unitatea românilor în Evul Mediu*, Bucharest 1983, p. 128.

⁴⁰ Дорев, Документи, p. 41, N 88.

⁴¹ For the procedure and Ottoman regulations towards building churches see R. Gradeva, “From the Bottom Up and Back Again until Who Knows When: Church Restoration Procedures in the Ottoman Empire, Seventeenth-Eighteenth Centuries (Preliminary Notes)”, in *Political Initiatives “From the Bottom Up” In the Ottoman Empire*. Halcyon Days in Crete VII. A Symposium Held in Rethymno, 9–11 January 2009, ed. A. Anastasopoulos, Rethymno 2012, p. 135–163.

voivodes, in spite of their high rank and positions, it was not easy to assist the construction or renovation of religious establishments south of the Danube.

Therefore, some other mechanisms for support of the Orthodoxy in the Ottoman territories were also in use. There was a practice in Wallachia to bestow a local religious foundation to certain Eastern Orthodox monasteries – usually a prominent one or such with stauropegial status – the so-called “îchinarea mănăstirilor”, which was a characteristic feature for the religious life in both of the Northern Danube principalities during end 16th–18th centuries⁴². In accordance with this practice, the dependant monasteries – *metohia* – usually had to transfer a portion of their income excess to the places that they were dedicated to. Wallachian documents from the 17th century mention the monastery of Holy Apostles Peter and Paul in Bucharest, known by the name “Târnovului”, or “Arhimandritul”⁴³. According to Virgil Căndea’s opinion this monastery was a *metohion* of the Holy Trinity monastery near Târnovo⁴⁴. Another interpretation appeared recently, independent from Căndea’s one, considering close relations of representatives of Cantacuzino family with this establishment during the late 16th – early 17th century and presuming that its erection was initiated by the Târnovo Metropolitan Dionisie Rally (1580–1598), who built up this church in Bucharest as a *metohion* of the Holy Apostles Peter and Paul metropolitan church in Târnovo⁴⁵. Even though the exact beneficiary is not yet identified and the case needs further clarification, obviously this is another example of sustaining monasteries outside Wallachia through this practice, this time connected with the former Bulgarian territories south of the Danube. Usually the bestowing of a monastery was made according to the will of its founders, yet in the case of Târnovului there is no information relevant to its establishment. Other moments of its history are likewise problematic. There is evidence of its stauropegial status⁴⁶ at least from the year 1677 onwards, which makes its functioning as a *metohion* doubtful after this date. There are also ambiguities concerning Târnovului’s foundation documents. Two different sources mention their absence, explaining that they were either located

⁴² M. Lazăr, *Acte domnești reglementând statutul mănăstirilor inchinate*, „Revista istorică” VII, 5–6 (1996), p. 427–436; L. Cotovanu, ‘*Qu’on prie pour moi là-bas et ici*’. *Donation religieuse et patriotisme local dans le monde orthodoxe des XVI^e–XVII^e siècles*, in R. Păun (coord.), *Histoire, mémoire et dévotion*, p. 207–256.

⁴³ C. Giurescu, *Istoria Bucureștilor: din cele mai vechi timpuri pînă în zilele noastre*, Bucharest 1966, p. 67, 72; N. Stoicescu, *Repertoriul bibliografic al monumentelor feudale din București*, Bucharest 1961, p. 271–274. I would like to thank Professor Tereza Sinigalia for drawing my attention to this case.

⁴⁴ Căndea, *Mărturii românești*, p. 415, N 1196.

⁴⁵ M. Cazacu, *Despre câteva biserici bucureștene din veacurile XVI–XVIII*, in *Aut viam inveniam aut faciam*, p. 469–492, esp. 474–475.

⁴⁶ See the document from 1677 signed by the Patriarch of Constantinople Dionysius IV, confirming the stauropegial status of the monastery: *Documente privitoare*, XIV/I, p. 217, N 304.

south of the Danube because of troubled times⁴⁷, or that they were destroyed during the mutiny of the seimeni of 1655 when the monastery was attacked⁴⁸. In addition, in the 50s of the 17th century Paul of Aleppo mentioned the same monastery as dedicated to one of the Athonite monasteries⁴⁹. In any case it is clear that the details and the exact connections of the Târnovului monastery with Bulgarian Holy Trinity monastery near Târnovo or with the Târnovo metropolitan church still require clarification.

Another church in Bucharest has been regarded in Bulgarian historiography as an example of “Bulgarian” presence: The Holy Virgin Church, which is mentioned in the documents by the name Biserica Scaune⁵⁰. The exact time when the church was founded is unknown, but there is evidence of its existence during the second half of the 17th century, which were brought to light by Ștefan Andreescu, according to whom the Scaune church was erected by the guild of the butchers (*măcelari*) probably between 1664 and 1681⁵¹. Two names are mentioned in the donors’ inscription carved above the entrance of the church: Tanasie of Târnovo and his nephew Stavro and a date is pointed out in the same inscription – September 8, 1705⁵². Most possibly this writing commemorates the rebuilding of the church that happened at the beginning of the 18th century on the money donated by Tanasie from Târnovo and his nephew Stavro⁵³. The only Bulgarian scholar who was familiar with the existence of this church was the art historian Atanas Bozhkov, who misinterpreted some details of the donors’ inscription, giving an unreasonably earlier date – 1633, and speaking

⁴⁷ See the document from November 30, 1626 for the confirmation of the properties of Târnovului monastery issued by Alexandru Coconul (1623–1627) in *Documenta Romaniae Historica B. Țara Românească*, Vol. XXI (1626–1627), ed. D. Mioc, Bucharest 1965, p. 300–302, N 163.

⁴⁸ Stoicescu, *Repertoriul bibliografic*, p. 271; *Documente privitoare*, XIV/I, p. 217, N 304.

⁴⁹ Павел Алеппский, *Путешествие антиохийского патриарха Макария в Россию в половине XVII века, описанное его сыном, архидиаконом Павлом Алеппским*. Выпуск 5. Обратный путь. Молдавия и Валахия. Малая Азия и Сирия. Результаты путешествия, transl. Г. Муркос, *Чтения в обществе истории и древностей российских* 2 (199) (1900), Moscow 1900, p. 61.

⁵⁰ For the history of the Scaune church see Stoicescu, *Repertoriul bibliografic*, p. 268–269; Ș. Andreescu, *Contribuții la istoricul bisericilor Scaune și Săpunari din București*, „Glasul bisericii” XXIII, 1–2 (1964), p. 105–119. Ștefan Andreescu was the first who clarified the facts relevant to the early history of the Scaune church, differentiating it from “biserica Săpunarilor”, located nearby until mid 18th century and non-existent today. The two names – “Scaune” and “Săpunarilor” – were often wrongly considered as referring to one and the same church, which caused incorrect interpretation of the 17th century sources in some of the publications.

⁵¹ Andreescu, *Contribuții*, p. 111. The author points out that Scaune church appears in some 18th century documents under the name “biserica Măcelarilor” as well.

⁵² The inscription was published as early as the beginning of the 20th century by Nicolae Iorga, see N. Iorga, *Inscripții din bisericile României. Fascicula II-a. N-rele 766–944*, Bucharest 1907, p. 319, N 773, with the correction of the date reading in Andreescu, *Contribuții*, p. 105. New publication in *Inscripțiile medievale ale României. Orașul București, I (1359–1800)*, ed. Al. Elian *et al.*, Bucharest 1965, p. 363–364, N 356.

⁵³ Andreescu, *Contribuții*, p. 111–112.

of Tanasie from Târnovo as a “Bulgarian merchant”⁵⁴. None of these details are evident by the sources, even the occupation of the donor Tanasie; what we know today is only the fact that in the district of the Scaune church there were several places for butchers’ needs where the meat was cut, the so called “scaunele de carne”⁵⁵. Yet the link with commerce is not far from logical, given the fact that such a donation had to belong to a wealthy person and a considerable part of the rich people during these times were exactly merchants⁵⁶. There is a mention of Târnovo as a trade centre in the *condica* prepared in 1698 by the grammarians of Brâncoveanu’s chancellery⁵⁷.

In the late 16th and the 17th century, apart from the big cities, as Târnovo, there were several villages in Bulgarian lands that became distinguished through wealth acquired in international trade, among them Chervena voda and Arbanasi⁵⁸. The core part of their inhabitants were settlers from northern Epirus, mixed with people of Slavic origin, all of them Greek-speaking Christians who enjoyed important advantages because of the privileged status of their settlements within the Ottoman administrative system, for instance the exemption of some of the taxes and the right to possess arms. They were involved mainly in cattle-breeding and trade with animal products in the Ottoman Empire and across Europe⁵⁹, acquiring broad contacts and considerable wealth. Some of these traders settled in the Wallachian and Transylvanian cities, but continued to maintain contacts with Bulgarian lands, as

⁵⁴ А. Божков, “Към въпроса за взаимните връзки между българското и румънското изкуство през XVI-XVII век”, *Известия на Института за изобразителни изкуства VII* (1964), p. 41–98, 67, 69.

⁵⁵ Andreescu, *Contribuții*, p. 109; Ș. Olteanu, C. Șerban, *Meșteșugurile din Țara Românească și Moldova în Evul Mediu*, Bucharest 1969, p. 186.

⁵⁶ The bibliography on the trade and commerce in the region from this period is abundant, here some of the studies will be cited: T. Stoianovich, *The Conquering Balkan Orthodox Merchant*, „The Journal of Economic History” XX, 2 (1960), p. 234–313; С. Панова, *Българските търговци през XVII в.*, Sofia 1980; С. Маслев, *Търговията между българските земи и Трансилвания през XVI–XVII в.*, Sofia 1991; G. Lazăr, *Les marchands en Valachie, XVII^e–XVIII^e siècles*, Bucharest 2007; V. Barbu, *Les Arbanassi: un réseau marchand aux frontières de l’Empire ottoman au début du XVIIIe siècle*, „Études balkaniques” XLVI, 1–2 (2010), p. 206–222; С. Ракова, “Търговията на Брашов с градовете по брега на Дунав (кр. на XIV–XV век)”, *Mediaevalia* V (2012), p. 41–73; O. Katsiardi-Hering, *Commerce and merchants in South-eastern Europe, 17th–18th centuries: ‘micro-districts’ and regions*, „Études balkaniques” LI, 1 (2015), p. 19–35.

⁵⁷ D. Giurescu, *Anatefterul. Condica de porunci a Visteriei lui Constantin Brâncoveanu*, „Studii și materiale de istorie medie” V (1962), p. 353–493, 446; Бойчева, Един документ, p. 28.

⁵⁸ Gradeva, *Villagers*, p. 1–20. The publications on Arbanasi near Târnovo are numerous, see the most recent studies with the earlier literature cited there: X. Вачев, *Резиденции, църкви и манастири в Търновската митрополия през XV–XVIII век*, Veliko Târnovo 2012; Д. Гетов, О. Тодорова, “Две неизвестни гръцки приписки с подписите на търновски митрополити от първата половина на XVIII век и нейният исторически контекст”, *Библиотека* VI (2014), p. 32–44.

⁵⁹ Gradeva, *Villagers*, p. 4–5.

was the case of Arbanasi merchants who drop by in their houses in Arbanasi when traveling to buy goods or to deposit currency⁶⁰.

There is evidence that some of the Arbanasi inhabitants were leaders of the Greek trade companies established during the 17th century, and maintained ties with Italy, Poland, Russia, Wallachia, Moldavia. As a result of trading, financial operations and speculation, a group of people in the village was formed who had significant financial resources. At some point of the Arbanasi history among this wealthy society appeared representatives of the prominent Greek family of Cantacuzinos. As it is known by sources, in general, all the members of this prominent Greek family were well educated and accumulated big capital. They had good connections with the Church and Ottoman authorities in Constantinople, having spent some time in Phanar, the quarter where the Orthodox patriarchate was located. Some of them were appointed in high positions in the Ottoman administration, others joined the retinue of the Wallachian and Moldavian voivodes. During the 17th century they impersonated the Orthodox Christian elite having influential positions in the Empire and in the Danubian principalities⁶¹.

The representatives of Cantacuzino family had properties in the village of Arbanasi. In the Bulgarian historiography there is a supposition that their house was located close to the church of St. Archangels Michael and Gabriel⁶². Recently an archaeological research of the necropolis at this church was conducted which revealed important findings. Of special interest is the burial № 16 located in one of the most prestigious burial sites – near the southeast corner of the church building, and dated from the 17th – early 18th century. This was a burial of a female person in whose hand a ring with a stylized image of a two-headed eagle was found. The image is linked by the researchers with the stem of the Cantacuzino family, giving grounds to assume that in the burial № 16 from the necropolis at the church of St. Archangels Michael and Gabriel a member of Cantacuzino family was buried⁶³. If the dating is correct, then this finding is by far the earliest evidence for the presence of Cantacuzinos in Arbanasi. Here comes one important problem: there is an inclination in Bulgarian historiography towards the hypothesis that Wallachian

⁶⁰ In a letter to the trader Hadji Stan Jianu of Craiova, while mentioning the traders from the village, it is said that they will go to Sliven fair, but will first pass through their houses in Arbanasi, see К. Велики, “За търговията на българските градове в Австрия в края на XVIII и началото на XIX век”, *Исторически преглед* XV, 6 (1959), p. 61–74.

⁶¹ For the role of this family on the Wallachian political stage in late 16th century, see Ș. Andreescu, *Boierii lui Mihai Viteazul*, „Studii si materiale de istorie medie”, XII (1994), p. 47–93 reprint in id., *Restitutio Daciae III. Studii cu privire la Mihai Viteazul*, Bucharest 1997, p. 339–419; M. Cazacu, *Stratégies matrimoniales et politiques des Cantacuzène de la Turcocratie (XVe–XVIIe siècles)*, « *Revue des Études Roumaines* », XIX–XX (1995–1996), p. 157–181.

⁶² X. Вачев, М. Станчева, “Кой е погребан в гроб N 16 от некропола на църквата Св. Архангели Михаил и Гавриил в Арбанаси?”, *Известия на регионалния исторически музей Велико Търново* XXI (2006), p. 125–130. The authors do not support their opinion for this location of Cantacuzino’s house with source information.

⁶³ Вачев, Станчева, Кой е погребан, p. 129–130.

families, who had their properties in Arbanasi, actually originated from that village, settled at some period in time in Wallachia, but kept relations to their native place⁶⁴. Though such a conjecture is tempting, it should be proved by some serious evidence, which up to now is absent. If we have to make any assumptions at all, lacking enough information, then it will be better to think in other directions: as far as the Cantacuzinos are concerned, it is possible that their occurrence in Arbanasi happened in the years after Grigore Ghica came to power for the second time in 1672, which was followed by the persecution of the members of this noble Greek family, who fled the country, some of them seeking shelter south of the Danube in the Ottoman empire⁶⁵. From a later period – the last quarter of the 18th century – dates the evidence for the presence of heirs of Brâncoveanu and Văcărescu families in Arbanasi, i.e. the gravestone from 1790 of the young nobleman Constantine Brâncoveanu, which is widely known among specialists⁶⁶, and that of Marioara Văcărescu⁶⁷.

Some other data for the connections of the representatives of noble families of Wallachia with Arbanasi come from the field of art studies. In his small study, entitled “Old-Romanian and old-Bulgarian art,” Bogdan Filov wrote on the “close cultural Bulgarian-Romanian relations”, which were “obvious by the artistic production of the two countries” and emphasized the special place of Arbanasi as an intermediary in those relations⁶⁸. Among Bogdan Filov’s arguments was the observation that the iconostasis of St. George church in Arbanasi was created by the master of the iconostasis of the church of St. George the New in Bucharest⁶⁹. As a result of recent studies, his opinion is confirmed and substantially enhanced. Comparative analysis showed that the iconostasis in the nave of the Nativity church and St. Nicholas church, as well as parts of the iconostasis in St. George church

⁶⁴ Among earlier promoters of such a hypothesis were Dimiter Papazov (see Д. Папазов, “Село Арбанаси. Лични спомени и събрани данни”, *Сборник на Българската Академия на науките* XXXI (1936), p. 31) and Ivan Galabov (see “Изказвания по докладите относно произхода, характера и развитието на Арбанашката къща”, *Известия на института по градоустройство и архитектура* X–XI (1957), p. 159) with the opinion that Wallachian families in Arbanasi were descendants of Târnovo boyars. In continuation came the similar opinion of Velda Mardi-Babikova, see В. Марди-Бабикова, *Церкви Арбанаси*, Sofia 1978, p. 13. See also the more moderate, but also speculative, position in the same direction of Rossitsa Gradeva in Gradeva, Villagers, p. 11.

⁶⁵ *Istoria Țării Românești. 1290–1690. Letopisețul cantacuzinesc*, eds. C. Grecescu, D. Simonescu, Bucharest 1960, p. 168–170; for the Cantacuzino family see J.-M. Cantacuzène, *Mille Ans dans les Balkans: Chronique des Cantacuzène dans la Tourmente des Siècles*, Paris 1992.

⁶⁶ Căndea, *Mărturii românești*, p. 291, no 4. For the presence of the heirs of the Brâncoveanu family in Arbanasi, see also Т. Драганова, С. Попова, “Родът Бранковани в Арбанаси”, *Годишник на музеите в северна България* II (1976), p. 234–237.

⁶⁷ Căndea, *Mărturii românești*, p. 291, no 5.

⁶⁸ Б. Филов, “Старо-румънско и старо-български изкуство”, *Златорог* VI, 4 (1925), p. 191–200. See also Божков, Към въпроса, p. 41–98.

⁶⁹ Филов, *Старо-румънско*, p. 198.

from the first decade of the 18th century, all of them in Arbanasi, are made by one and the same team of masters that probably came from Wallachia⁷⁰. Their work is considered the earliest evidence of the influence of Brâncoveanu style on religious easel art in Bulgarian lands and, again, the iconostasis from St George the New monastery in Bucharest is pointed among the closest parallels for this art in Wallachia⁷¹. Both Arbanasi iconostases include in a central place of their decoration the carved two-headed eagle, which reasonably was interpreted by most Bulgarian researchers as the Cantacuzinos' stem⁷² the presence of which is disclosing the donation activities of the members of the Cantacuzino family in Arbanasi⁷³.

Judging by the wood carving, it is logical to assume that icon painters from Wallachia were commissioned too in order to paint churches in Arbanasi. Indeed, because of the notion for the presence of heirs of Cantacuzinos' and Brâncoveanu's families in Arbanasi, there were statements in Bulgarian historiography that icon painters from Wallachia worked in Arbanasi churches in the first decade of the 18th century: Andrei Protić was the one who claimed that the painters Stoiu and Nediu who in 1724 executed the frescoes in the narthex of St. Athanasios church in Arbanasi came from Wallachia, as well as the masters of the frescoes from 1710 in St. George church in Arbanasi – Hristo and Stoio⁷⁴. Even today Bulgarian art historians keep searching for possible direct links of Arbanasi mural ensembles with the painting production known from the Wallachian churches of the end 17th – early 18th centuries⁷⁵. Yet, it should be said that this problem appears to be much more complicated. Recent studies have revealed convincingly the belonging of the masters mentioned by Andrei Protić to the Triavna icon painters' centre, discovering some details of their family ties and some influences from the works of the icon painters' teams from northern Greece⁷⁶. Links with the artistic

⁷⁰ И. Гергова, "Църквата "Св. Георги" в Арбанаси", *Проблеми на изкуството* 3 (2005), p. 47–53.

⁷¹ Гергова, Църквата, p. 48.

⁷² Х. Вачев, "Изображения на двуглав орел върху паметници от късносредновековната епоха", in *Дни на науката. Сборник на съюз на учените в България. Клон Велико Търново, Veliko Târnovo* 1997, p. 102–109; Гергова, Църквата, p. 48.

⁷³ Гергова, Църквата, p. 48. Here it is worth to mention again the fact that the Târnovo Metropolitan Dionisie IV (?1707–1713) witnessed the consecration of the newly rebuild church of St. George monastery in Bucharest in 1707 and, on the other hand, the iconostasis in St. George church in Arbanasi was created most probably during 1709 and in this context one should not neglect the possible involvement of Metropolitan Dionisie in the process of the commissioning of this piece of art and in the choice of the craftsmen team.

⁷⁴ А. Протич, "Денационализиране и възраждане на нашето изкуство от 1393 до 1879 г.", in *България 1000 години. 927–1927*, Sofia 1930, p. 425. Exactly Protić's opinion, which is not based on any written source or other data, was considered in Cîndea, *Mărturii românești*, p. 291.

⁷⁵ There is a supposition for such relations in the murals in the narthex of St. Nicholas church in Arbanasi, based on iconographic and stylistic parallels, see Е. Попова, "Стенописите в притвора на църквата „Св. Никола" в Арбанаси", *Проблеми на изкуството* 3 (1999), p. 3–17.

⁷⁶ Гергова, Църквата, p. 50; В. Сапунджиева, "Ранната тревненска живопис и ателието на „даскалите" зографи", *Известия на специализирания музей за резбарско и зографско изкуство*

production of the most influential centres of the epoch – Epirus and Linotopi, can be observed in all 17th century frescoes in Arbanasi churches. Therefore, it is difficult to answer the question if these murals were made by Wallachian masters, because of the lack of evidence in written sources and because the presence of similarities in the murals' iconography and style is not enough as an argument for such attribution.

Evidence that a painter coming from Wallachia worked in Arbanassi dates from a much later time – mid 18th century. This is the inscription for the authorship of the murals in the narthex of the Church of the Holy Archangels Michael and Gabriel, which reveals the names of the painters: Mihail from Thessaloniki and Georgi from Bucharest⁷⁷. Prior to the appearance of this inscription there are no sources discovered that prove a presence of a Wallachian master in Arbanasi. On the other hand, this example is very symptomatic for something characteristic for the work of icon painters during post-Byzantine epoch in the Balkans – the collaboration of painters with mixed origin, usually the leading master in this case being a Greek. The movement of itinerary workshops of Greek painters, especially those from Linotopi, Grammos valley, through all the Balkans during the Ottoman period is impressive⁷⁸. Being considered as highly skilful and educated in the best traditions of Orthodox art, they received commissions by wealthy locals in distant places, where they had the opportunity to demonstrate their proficiency and artistic taste, which sometimes turned into a model for local masters. Some of these Greek painters trained local artists, working together with them on the decoration of churches. Such cases existed both in Wallachia and in the former Bulgarian territories during 17th and early 18th century. Therefore, if we return to our main problem – the direct links between art production in Arbanasi and in Wallachia during the same period – there is always a possibility that the commissioners in both Arbanasi and Wallachia invited masters associated with one

I (2008), p. 70-80; *id.*, “За една ранна тревненска икона от Къпиновския манастир”, *Търновска книжовна школа IX* (2011), p. 797-801; *id.*, “Османотурските данъчни регистри от 1691 г. и от 1702 г. – нови данни за зографите от Трявна”, *Известия на специализирания музей за резбарско и зографско изкуство IV* (2015), p. 308–317.

⁷⁷ For the history of this church, its paintings and their masters see И. Гергова, Е. Попова, Е. Генова, Н. Клисаров, *Корпус на стенописите в България от XVIII век*, Sofia 2006, p. 177–201.

⁷⁸ The publications on the painters from Linotopi are numerous, here only part of them will be quoted: А. Тούρτα, *Οι ναοί του αγίου Νικολάου στη Βίτσα και του αγίου Μηνά στο Μονοδένδρη. Προσέγγιση στο έργο των ζωγράφων από το Λινοτόπι*, Athens 1991; Α. Tourta, “The Painters from Linotopi (Greece) and the Serbian Church”, *Zbornik Matice srpske za likovne umetnosti XXVII–XXVIII* (1994), Novi Sad 1994, p. 319–325; Ε. Δρακοπούλου, “Ζωγράφοι από τον ελληνικό στον βαλκανικό χώρο: οι όροι της υποδοχής και της αποδοχής”, in *Ζητήματα Μεταβυζαντινής Ζωγραφικής στη μνήμη του Μανόλη Χατζηδάκη*, ed. Ευγενία Δρακοπούλου, Athens 2002, p. 101-139; Κ. Giakoumis, “The Activity of the Painters from Linotop in the Regions of the Orthodox Church of Albania”, in *2000 Years Church Art and Culture in Albania*, eds. P. Thomo, G. Bushaka, Tirana 2005, p. 229–257; Θ. Τσάμπουρας, *Το έργο του ζωγράφου Νικολάου από το Λινοτόπι στο καθολικό της Μονής Μεταμορφώσεως Δρυοβούνου*, Thessaloniki 2005.

and the same workshops, probably from Northern Greece, and the similarities were due to this fact, and not the work of Wallachian painters in Bulgarian territories.

Indeed, the question about icon painters is the least studied part of the problem of the mutual interactions and ties between Wallachia and Bulgarian territories during the 17th century. Although many assumptions have been made thus far, we actually have very little accurate data⁷⁹. There are attempts to survey the presence of Greek painters in the territory of 17th century Wallachia, but they do not pay particular attention to the more complex context of mutual relations with local masters and to the reasons for these painters' emergence north of the Danube⁸⁰. As an art historian, I have nothing to add to the matter at this stage of the study, apart from the opinion that our knowledge of specific artistic links between Wallachia and Arbanasi and of contacts between painters from both sides of the Danube is still at an early stage.

One final remark in connection to Arbanasi village near Tărnovo – it touches on the big question of the migratory flow of the inhabitants from northern Epirus towards north and the Danubian principalities. These Orthodox communities known by different terms in different publications – *Arbănași*, *Albanians*, *Vlachs*, *Aromanians* – were multilingual with dominance of the Greek language and have privileged status, which gave them more possibilities to move free within and beyond the borders of the Ottoman empire and to accumulate wealth. They headed north because of different historical or economic reasons, and scattered throughout south Danubian regions, where many villages still bare traces of their presence. The move of these communities, their interrelation with and incorporation in Wallachia and Moldavia and the set of their donations on both sides of the Danube river has been a hot topic of research by contemporary Romanian scholars⁸¹. Their

⁷⁹ One such example is the monk and goldsmith Gregory of Vratsa who in 1669 donated a censer and a gilded cross to Arnota monastery, see P. Panaitescu, *Români și Bulgari*, Bucharest 1944; Божков, Към въпроса, p. 66. Relatively more information is provided in connection with the goldsmiths from Chiprovtsi workshop, who were commissioned to produce precious church vessels by the elite of the Wallachian society during 17th century, see D. Giurescu, "Maîtres orfèvres de Kiprovac en Valachie au XVIIe siècle", *Revue d'Études Sud-Est Européennes* II, 3–4 (1964), p. 467–510; Е. Генюва, *Църковните приложни изкуства от XV–XIX век в България: златарство, миниатюрна дърворезба, везба*, Sofia 2004; N. Petkova, *In Focus: Francesco Markanich and His Precious Gospel Cover*, „Apulum: Acta Musei Apulensis. Series Historia & Patrimonium” LI (2014), p. 173–185.

⁸⁰ For information on Greek icon painters who were invited to work in Wallachia, see E. Drakopoulou, *Remarques sur la peinture post-byzantine dans les Pays roumains. Les peintres provenant de l'environnement grec*, in *Relations gréco-roumaines. Interculturalité et identité nationale*, eds. P. Kitromilides, A. Tabaki, Athens 2004, p. 149–165.

⁸¹ L. Cotovanu, *Le diocèse de Dryinoupolis et ses bienfaiteurs de Valachie et de Moldavie. Solidarités de famille et traits identitaires multiples (XVIe–XVIIe siècles)*, in *Contribuții privitoare la istoria relațiilor dintre Țările Române și bisericile răsăritene în secolele XIV–XIX*, ed. Petronel Zahariuc, Iași 2009, p. 219–360; V. Barbu, *Les Arbanassi*, p. 206–222; L. Cotovanu, *L'émigration sud-danubienne vers la Valachie et la Moldavie et sa géographie (XVe–XVIIe siècles): la potentialité heuristique d'un sujet peu connu*, „Cahiers balkaniques” XLII (2014): <https://ceb.revues.org/4736>; id., 'Qu'on prie pour moi là-bas et ici', p. 207–256; L. Cotovanu, M.C. Amăriuței, O.V. Olar, *Phanariot Donations to the Mega Spileon Monastery (18th Century)*, „Annales Universitatis Apulensis. Series Historica” XVIII, 1 (2014), p. 219–247.

hypotheses and conclusions, together with the developing publication of vast written sources from Wallachia and Moldavia give a wide field for rethinking of the similar material provided by the historic heritage of today's Bulgaria and probably will affect the future Bulgarian historiography.

The notion of the mutual relations and cultural interactions between people on both sides of the Danube during the 17th century was already extant in Bulgarian historiography, only it was somehow conjectural and scattered in different articles and books. The main task of the present text was not to draw general conclusions, which is impossible on the basis of fragmentary information, or to discuss each case in detail, but to summon some of these facts in order to provide more glimpses of the historical and cultural ties between Wallachia and the Christian population in the former Bulgarian territories during the 17th century. All of this was done in an attempt to reunite the parallel narratives of Bulgarian and Romanian scholars in the field.

PETER MOVILĂ'S PORTRAITS PRESERVED IN MUSEUMS AND COLLECTIONS OF KIEV

IOANA FEODOROV
(Institut d'Études sud-est Européennes, Bucarest)

Plusieurs portraits et inscriptions héraldiques de Pierre Movilă, métropolitain de Kiev né en Moldavie, fils et frère de voïvodes, sont conservés à Kiev, dans des musées et des collections publiques. L'article présente un inventaire provisoire de ces représentations, accompagnées par des renseignements circonstanciés concernant la provenance et l'histoire de ces toiles, fresques ou copies. Le résultat en est une image plus riche de la vision des contemporains sur la personnalité exceptionnelle du grand hiérarque et théologien, qui concerne autant l'histoire de l'Ukraine que celle des Pays Roumains au XVII^e siècle.

Mots-clé: Pierre Movilă, portrait, héraldique, Kiev.

In September 2015, while participating in a colloquium held in Kiev¹, I had the opportunity to look for material traces of Peter Movilă's exceptional religious and cultural works before and after he was elected a Metropolitan of the Orthodox Church of Kiev, Galicia and All Rus'.²

Peter Movilă's great achievements and stature as a head of the Orthodox Church in the lands of the Rus' (present-day Ukraine), and beyond, are not the topic of this contribution.³ However, a brief recollection of his most salient works seems appropriate, before discussing his portraits that reached modern times.

¹ *Europe in Arabic Sources. "The Travels of Macarius, Patriarch of Antioch"*, 22–23 September 2015, organized by the "A. Krymsky" Institute of Oriental Studies of the National Academy of Sciences of Ukraine (Kiev), Centre d'histoire et de civilisation de Byzance – UMR 8167 "Orient et Méditerranée" (Paris), the Institute for South-East European Studies of the Romanian Academy (Bucharest), and the Faculty of History of the Taras Shevchenko National University of Kiev. The *Proceedings* (Yulia Petrova, Ioana Feodorov, eds) have just been published in Kiev.

² This title was granted by Patriarch Isidore II of Constantinople, who had re-instated the Metropolitan See of Kiev in 1458.

³ Among the many sources available, the publications of the Ukrainian Research Institute at Harvard University (HURI, in Cambridge, MA) are among the most useful. See also: *Arhiv jugo-zapadnoj Rossii*, Moscow, I, t. VII, 1887 (Petru Movilă's *Memoirs* – fragments); E. Ternovski, *Pjotr Mogila, Biografičeskij očerk*, „Kievs'ka starina”, 1, 1882, t. II; S. Golubev, *Kievskij mitropolit Pjotr Mogila i ego spodvižniki*, I, Kiev, 1883; Ghenandie Enăceanu, *Din istoria bisericească a românilor. Petru Movilă*, „Biserica Ortodoxă Română”, 7, 1883, and 8, 1884; P.P. Panaitescu, *L'influence de Pierre Mogila, archevêque de Kiev, dans les Principautés roumaines*, „Mélanges de l'École Roumaine en France”, Paris, 5, 1926, I; Gheorghe Mihăilă, *Contribuții la istoria culturii și literaturii române vechi*, București, 1972; Igor Ševčenko, *The Many Worlds of Peter Mohyla* („Harvard Ukrainian Studies”, Special issue: *The Kiev Mohyla Academy*, VIII, 1984;

Born in Suceava (Moldavia) on 21 December 1596, into a Moldavian family of boyars and princes, the son of Simion Movilă⁴ and his spouse Marghita (Margaret), Peter took refuge in Ukraine with his mother after his father's death in September 1607. From 1608 to 1620 they resided in the castle of Stanisław Żółkiewski, the military commander of the Polish-Lithuanian Commonwealth (1547–1620).⁵ His education started there, with teachers from among the Brotherhood of L'viv (Lemberg) – the Bratstvo monks – and continued at the Academy founded in Zamość by Polish Crown Chancellor Jan Zamoyski (known to the European scholarly circles as *Hippaeum Zamoscianum* or the Zamoyski Academy). His knowledge thus covered several languages and literatures: Polish, Slavonic, Belorussian, Latin, and Greek.

His spiritual tutoring began while he was living in his noble estate at Rubejovka.⁶ After several sojourns at the Lavra Pechers'ka in Kiev, the chief religious and cultural centre of Ukraine – a *stavropigia* of the Ecumenical Patriarchate in Constantinople – where he was hosted repeatedly between 1622 and 1627, he decided to join the monastic orders there (keeping the name “Peter”). After a few months he was elected superior of the monastery, in appreciation of his extensive knowledge and firm commitment to Orthodoxy. Those were troubled times: the Polish Crown, ruled by Sigismund III, had annexed the Ukrainian lands and the local hierarchs were struggling to preserve the national and the religious heritage of their country, under pressure from the Catholic Church.

Inhabited since 1051, when Jaroslav the Wise ruled the country, the area of the Lavra Pechers'ka first hosted a monk coming from Mount Athos, Anthony. Born in Liubič (Černihiv oblast', Ukraine), he had spent some time on the Holy Mountain, where he had joined the orders. He then received the charge to return to his country and establish a hermitage. After settling in a cave in the area of Berestovo, he was joined by several hermits who established together a community, later known as “the Far Caves”. In 1061, having appointed the Blessed Varlaam as head of the monastic community, Monk Anthony moved to a different area, “the Near Caves”. Varlaam built the first church above ground, dedicating it to the Dormition of the Mother of God (*Uspenija*). Lead afterwards by Monk

Mitropolitul Petru Movilă la 340 de ani de la moartea sa, 1647–1987, Sibiu, 1988; P.P. Panaitescu, *Petru Movilă. Studii*, Ștefan S. Gorovei and Maria Magdalena Székely, editors, București, 1996; Nestor Vornicescu, *Sfântul Ierarh Petru Movilă, Mitropolitul Kievului, al Galiției și a Toată Ucraina. Monografie hagiografică*, Craiova, 1999.

⁴ Prince of Wallachia (Oct. 1600 – July 1601, Aug. 1601 – Aug. 1602) and Moldavia (July 1606 – Sept. 1607).

⁵ He was also Castellan of L'viv, Voivod of Kiev and Great Chancellor of the Polish Crown, later appointed Great Hetman.

⁶ For the hagiography of this Saint, see Petre Ș. Năsturel, *Une prétendue œuvre de Grégoire Tsamblak: „le martyre de Saint Jean le Nouveau”*, in *Actes du I^{er} Congrès des études balkaniques et sud-est européennes*, Sofia, 1966, VII, Sofia, 1971, p. 345–351; Matei Cazacu, *Saint Jean le Nouveau, son martyre, ses reliques et leur translation à Suceava*, in idem, *Au carrefour des Empires et des mers*, Editura Academiei Române – Editura Istros, București – Brăila, 2015.

Theodosius (d. 1074), Lavra Pechers'ka received from him its first *Guide of conduct*, based on the one observed in the Studion Monastery on Mount Athos. A major theological school after 1100, the monastery had provided fifty bishops to the Orthodox Church of Ukraine by the onset of the 13th century.

The most glorious age of the Lavra Pechers'ka was the 17th century, when the confrontation with Catholic missionaries in their unionist drive against the Orthodox East compelled the Ukrainian hierarchs to a stronger response, based on more intense writing and printing activities. In 1680–1690 Dmitry, future Metropolitan of Rostov, wrote his outstanding *Saints' Lives* while residing in the Lavra Pechers'ka.

In 1633 Peter Movilă was elected Metropolitan of Kiev, retaining the position of superior of the Lavra Pechers'ka. He immediately initiated a far-reaching plan of spiritual revival and national liberation. According to the letters surrounding his coat of arms – П М, А М, К Г, Є К, А П – his title in later years was “Peter Movilă, Archbishop [and] Metropolitan of Kiev and Galicia, Exarches of Constantinople, Archimandrite of [Lavra] Pechers'ka.” He opposed the laws issued by the Polish Crown against the Orthodox Church in conquered territories and he fought for the legality of using Ukrainian in the administration, and teaching it in schools. By convincing King Władysław IV to restore the rights and status of the Metropolis of Kiev, Peter Movilă changed the course of the people's history. He managed afterwards to recover for the Orthodox Church the Saint Sophia Cathedral and the domain of Berestovo. He also founded, on land purchased by him, the Monastery of Goloseevskij, and built here a church dedicated to Saint John the New of Suceava, endowing it with some of the Saint's relics. Later this became a hermitage of Lavra Pechers'ka.⁷

Peter Movilă also took steps towards increasing the level of education of the clerics and the ordinary people. Soon after he became superior of the Lavra Pechers'ka he founded there a school for junior monks where they were taught, in Latin, not only theology and the Holy Scriptures, but also philosophy, rhetoric, and classical literatures. After his election as Metropolitan he formed the *Mohyla College* by joining the Lavra School with that of the Theophany (*Bogojavlensky*) Brotherhood of Kiev (at the Bratsky monastery). In decline for a while, the College closed and then reopened in 1819, as the *Duhovnaja seminaria*, and later *Duhovnaja Akademija*, the Theological Academy, also known as the Kiev – Mohyla Academy.⁸ Languages taught increased in diversity: alongside Latin,

⁷ A completely new church, built in 2004 and dedicated to the Icon of the Mother of God the Spring of Life (*Bogoroditsa*), is now the core of the Svjato-Pokrovskaja Goloseevskaja Pustyn', itself reconstructed from the ground after it was completely destroyed in the Soviet period. See Igumenija Tat'jana [Alatarceva], *Goloseevskij Bogorodičnyj monastyr'*, Kiev, 2008.

⁸ See A. Jablonovski, *Akademija Kijewska Mohilanska*, „Materiały i opracowania dotyczące historii wyższych zakładów naukowych w Polsce”, V, Cracovia, 1900. The teaching institution has two successors today: the Kiev – Mohyla Academy and the Kiev Theological Academy, which recently celebrated 400 years of religious education.

students learned Slavonic, Greek, and Polish. The curricula exceeded the area of religious teaching: it included history, philosophy, astronomy, mathematics, and music. In the following decade Movilă founded several schools all over Ukraine, a second Academy in Vinnytsia with courses in Slavonic, Greek, and Latin, and a college in Kremenits. This particular contribution of Peter Movilă's is still commended today, as essential to the progress of the Ukrainian society and knowledge.⁹ His contribution to the founding of a school in Iași was also instrumental for the advancement of Moldavian education.¹⁰

His outstanding theological works¹¹ and the wealth of religious texts that were composed, translated and printed owing to his spiritual guidance do not concern us here. Nevertheless, his endeavour to safeguard the Orthodox creed and canons cannot go unmentioned. He is most famous for his *Orthodox Catechism* of 1640, written originally in Latin as *Expositio fidei Ecclesiae Russiae Minoris*. Discussed and agreed upon by a Pan-Orthodox council held in 1642 in Iași, at the Trei Ierarhi Monastery, this text was approved by the Ecumenical Synod held in Constantinople in 1643 (and by subsequent Patriarchs). First signed by Patriarch Parthenios I of Constantinople, it was endorsed afterwards by the Patriarchs of Alexandria, Antioch and Jerusalem. Translated into many languages, it had a very wide reach, granting Metropolitan Peter Movilă distinction and eminence all over the Orthodox world.¹²

After he died on 31 December 1646, Peter Movilă was buried in the Church of the Dormition of Lavra Pechers'ka, as a sign of great reverence, in recognition of his outstanding works to the benefit of the Orthodox Church, the clergy and the common believers. In 1941, during the German occupation of Kiev, the church was blown up by unknown perpetrators. The destruction was massive and the Metropolitan's grave was completely devastated, to such an extent that his remains were not recovered, although the coffin had been placed in a metal casket.¹³

⁹ Mention should be made that the Kiev Academy was also supported with the revenues of the Movilă estate in Rubjovka.

¹⁰ In 2015, when Ukrainians celebrated 400 years of theological teaching in Kiev, the International Conference organized by the Ukrainian Orthodox Church – Kiev Theological Academy and Seminar – was dedicated to the “Kyiv Theological Academy in the World Family of Theological Educational Institutions” (Kiev, 20–21 October). Participants included Archimandrite Pavel Aurel, Dean of the “Andrei Șaguna” Orthodox Faculty of Theology in Sibiu, and Hieromonk Benedict Vesa, Faculty of Orthodox Theology of the Babeș-Bolyai University in Cluj.

¹¹ *Krest Hrista Spasitelja i každygo č[e]l[ove]ka*, Kiev, 1632; *Litos abo kamien z procy [...] przez Evzebia Pimina*, Kiev, 1644; *Sobranie korotkoj nauki o artikulah very pravoslavno-kafoličeskoj hristianskoj*, Kiev, 1645; *Trebnik (Euchologion)*, Kiev, 1646, etc.

¹² Translated from Latin as *Sobranie korotkoj nauki o artikulah very pravoslavno-kafoličeskoj hristianskoj*, it was first printed in Kiev, 1645, and in a Modern Greek version in 1677, at Amsterdam. It was translated from Latin into Romanian by Radu and Ștefan Greceanu: *Pravoslavnica mărturisire*, first printed in Buzău, 1691.

¹³ See the report on the discovery of the metal casket plates in Dr. Oleg Bilodid and Arch. Viktor Harlamov, *Descoperirea de sub fundația Catedralei Uspenja din Kiev*, translated from Ukrainian by Dinu Ursu and Zamfira Mihail, in „Mitropolia Ardealului”, Sibiu, XXXII, nr. 6, Nov.–Dec. 1987, p. 59–71, reprinted in *Mitropolitul Petru Movilă la 340 de ani de la moartea sa, 1647–1987*, Sibiu, 1988, p. 13–25, 66 (plate with the Movilă family coat of arms, photo by P. Kornienko).

In 1988, when Ukraine celebrated a millennium of Christianity in Rus' lands, the communist authorities approved that the territory of the Far Caves and several buildings (including the church of the Nativity of the Virgin, that of Saint Anna's Conception, the Lavra belfry etc.) be returned to the Orthodox Church (around 5.5 ha of land). The church started to be rebuilt in 1996, after a neglect of over half a century. The same year, when five hundred years since his death were commemorated, Peter Movilă was sanctified by the Ukrainian Orthodox Church (celebration on 31 December/13 January) and a memorial plaque was placed outside the *Uspenija* Cathedral, in the area where his grave was supposed to have been laid.¹⁴

Today the Dormition Cathedral of Lavra Pechers'ka is a completely new building, part of the *Nacional'nyj Kyjevo-Pečers'kyj Istoryko-Kul'turnyj Zapovidnyk*, the "Kiev-Pechers'k National Historical-Cultural Domain". The reconstruction was aimed at giving it the appearance of the old building destroyed in 1941. On the narthex ceiling Peter Movilă's coat of arms was placed, carved in stone and painted in its original colours¹⁵, and a life-size fresco of Sts Peter Movilă and Dmitry of Rostov, side by side, was painted on an inner wall.

Another place in the Lavra Pechers'ka where Peter Movilă's traces needed to be searched for is, obviously, the printing-shop. The Metropolitan cherished printing more than any other practical tasks that he had set for himself. He dedicated two decades of his life to printing, continuously improving the presses and implements of this workshop that started printing in 1616 (a *Ceasoslov – Horologion*), he supervised the texts prepared for printing and the training of apprentices. Among the first to print in Ukrainian, seen as a step towards national independence and sovereignty, he encouraged the printing of books both religious and lay: Biblical texts, Psalms, sermons, and scientific works. Moreover, he helped printing abroad, as far as Govora, Dealu and Câmpulung in Wallachia, and sent in 1646 a press to Metropolitan Varlaam of Moldavia, who placed it at the Three Hierarchs Monastery in Iași.

Peter Movilă's compositions – the *Triodion* (1631), the *Anthologion* (1636), the *Orthodox Catechism* (1640), the *Trebnyk (Euchologion)*, 1646) etc. – had a tremendous reach in all the Orthodox countries. Unsurprisingly, when visiting the present-day Museum of Books and Printing at the Lavra Pechers'ka I found all the editions of these and other of his books, exhibited alongside wooden printing-tools that may as well have been used in his printing-shop. Dated in the 17th century, they included engraved matrices of Peter Movilă's coat of arms and several Saints' icons.

¹⁴ Afterwards the plaque changed place, and today it is propped vertically against the Southern wall of the church.

¹⁵ The original of the coat of arms placed today in the Church of the Dormition at Lavra Pechers'ka still exists, having been discovered by the archeologist M. Karger inside the altar of Saint Sophia Cathedral during excavation works at the end of the 1940's. Only a copy is accessible to the eager eye, exhibited in this Cathedral – today, the "Museum of Saint Sophia". This gypsum copy of the ceramic original, sized 80 x 55 cm, displays the faded original colours of St Peter's coat of arms. The copy in the Church of Lavra Pechers'ka is the same size and shape and is probably fixed at the same place where the original had been placed – a little to the right of the main chandelier.

On the wall of this museum an oil portrait of Metropolitan Peter Movilă is hanging, a copy made in the 19th century by an unknown painter (see ill. 1). The original was preserved in the Museum of Lavra Pechers'ka, having hung previously on the wall of the Cathedral of the Dormition (see below). A larger-than-life bust of St Peter Movilă, holding the *Trebnik*, is placed at a crossroads in the Lavra domain, on the road from the *Uspenija* Cathedral to the Far Caves, in front of the Kiev Theological Academy, whose patron he is considered, alongside St Nestor the Chronicler.

The oldest painted portrait of Metropolitan Peter Movilă still extant in Kiev is part of the fresco in the church of Berestovo Monastery, dedicated to Jesus Christ our Saviour. A former village in the country-side, Berestovo is now the historical centre of Kiev, North of Lavra Pechers'ka. The church was rebuilt in 1642–1643 by Peter Movilă, in a Greek cross-shape, on top of the remains of a much older building, first documented in the 11th century, but ruined by the Tatars of Batu Khan in 1240, when they destroyed the entire city. The interior frescoes, partially preserved, were painted by the Macedonian brothers Iannis and Giorgis in 1643–1644.¹⁶ On the arch above the iconostasis there is a life-time portrayal of Peter Movilă who kneels and presents, as a founder (*ctitor*), the renewed church to Jesus Christ dressed in bishop's garments, seated on a throne, with Mother Mary to His right and the great prince Vladimir (Volodymyr, 958–1015)¹⁷ to His left (see ill. 2). At the feet of Jesus Christ lies the Movilă family coat of arms. A long inscription in Greek mentions the church renovation by Peter Movilă and the year 1644, while a shorter Greek inscription and a Slavonic one indicate 1643. This votive fresco is mentioned in Ukrainian sources as "Prayer" and "Peter Movilă's gift". His portrait is considered as genuine as possible, and the most realistic one available today: his broad chin, covered in a black beard speckled with grey, his tall forehead, his aristocratic aquiline nose, brown eyes full of life, and pursed lips, all reveal the Metropolitan's strength of mind and will (see ill. 3). Interestingly, in later portraits the hierarch appears less robust.

The church was renovated in 1751–1752 and again in 1813–1814. Unfortunately, the frescoes were restored in the manner of oil paintings, dramatically altering the original aspect. Nowadays the church is under repair again and therefore closed to the public. In the meantime it was attached administratively to the Kiev-Pechers'k

¹⁶ See Vera G. Tchentsova, *Les documents grecs du XVII^e siècle: pièces authentiques et pièces fausses. 3. Mélétiôs Syrigos, véritable auteur de la lettre adressée au patriarche de Moscou Nikon par les zôgraphoi Jean et Georges*, "Orientalia Christiana Periodica", 73, II, nr. 2/2007, p. 318–321. A letter written by the Greek theologian Meletios Syrigos in the name of Iannis and Giorgis, dated 25 July 1655 and addressed to Nikon, the Patriarch of Moscow (State Historical Museum, *Synod. Gram. 2289*), records several churches painted by them. As discussed by Vera Tchentsova, they also worked on church frescoes in Wallachia (churches of Plumbuita, Plătărești, Căldărușani, Brebu, Strehaia, and Cornățel) and Moldavia (probably in Soveja).

¹⁷ He was the first prince of the Kievan Rus' who embraced Christianity, having his entire people baptized soon after. A Saint in all the Orthodox calendars, he is celebrated on July 15.

Historical-Cultural Domain. The *Encyclopedia of Ukraine*, available online, provides information and images from the Monastery at Berestovo and the church frescoes.¹⁸ Petru Movilă's votive portrait was reproduced by Igor Ševčenko¹⁹, Paul Mihail²⁰, Arkadij Žukovs'kyj²¹, Sergei Udovyk²², and most recently in a paper jointly signed by E.V. Lopuhyna, E.V. Pytateleva and Vera G. Tchentsova.²³

The Ukrainian National Museum of Art in Kiev (*Nacionalnyj Hudožnij Muzej Ukrajinjy*) owns two portraits of Peter Movilă. One is an oil portrait, *Peter Movilă, Metropolitan of Kiev*, sized 220 x 105 cm, by an unknown painter, and dated in the second half of the 18th century (Inv. nr. Ж-458, see ill. 4). The piece previously hung inside the *Uspenija* Cathedral in Lavra Pechers'ka. Not exhibited in the Museum at this time, it is preserved in the vaults, as I was informed. In Ukraine the portrait was printed in two exhibition catalogues²⁴, whilst in Romania a reproduction was recently published by Prof. Anca Brătuleanu²⁵.

The other portrait is a copy by an unknown painter, possibly from the first half of the 18th century, sized 221 x 136 cm (Inv. nr. Ж-413, see ill. 5). It bears an inscription: "Peter Movilă, son of a voivode (*voevoditchi*) from the Country of Moldavia, Archimandrite of Pechers'ka, Metropolitan of Kiev, died the year....". This portrait is said to have been restored. Again, it is not exhibited in the Museum and its existence is unverified, although a photo is available online.²⁶

Another oil portrait was kept in the Museum of the Saint Sophia National Domain: *Peter Movilă, Metropolitan of Kiev*, sized 261 x 157 cm, by an unknown painter, dated in the mid 19th century (Inv. nr. КІЛІ-ІІ-93, see ill. 6). The lower part is covered by the inscription: "Peter Movilă, son of a voivode (*voevoditchi*) from the Country of Moldavia, Archimandrite of Pechers'ka, Metropolitan of Kiev, died the year 1646." Until the October Revolution this painting hung in the Assembly Hall of the Kiev Theological Academy, as revealed by an old photograph of the paintings on the walls. Archdeacon Paul of Aleppo, who visited the "Cossacks' lands" while accompanying his father Patriarch Makarios III Ibn al-Za'īm on a long trip from Damascus to Moscow by way of Moldavia and Wallachia (1652–

¹⁸ *Encyklopedija Ukrajinjy*, new series, 1993, t. 5, online at www.encyclopedia of ukraine.com/display.asp?AddButton=pages\T\R\TransfigurationChurchinBerestove.htm.

¹⁹ *The Many Worlds of Peter Mohyla*, „Harvard Ukrainian Studies”, special issue: *The Kiev Mohyla Academy*, VIII, 1984, nr. 1–2, p. 1, 20, 42–44; fig. 2–4 – the Greek inscription.

²⁰ In *Mitropoliul Petru Movilă la 340 de ani de la moartea sa*, p. 67 (wrong orientation, looking from right to left).

²¹ *Petr Mogyla j pytannja jednosti cerkov*, Kyiv, 1997.

²² *Kyiv*, Kiev, 2006, p. 65.

²³ *Postvizantijskie freski cerkvi Spasa na Berestove v kontekste pis'mennyh istočnikov i hudožestvenno-ikonografičeskogo analiza*, in *Kapterevskie čtenija. Sbornik statej*, vol. 13, Moscow, 2015, p. 180, 182–183, 216–217.

²⁴ *Z ukrajins'koji starovyny. Al'bom*, Kiev, 1991, p. 294, nr. 301; *Ukrajin's'kyj portret XVI–XVIII stolit'. Katalog-albom*, Kiev, 2005, p. 169–170, nr 150.

²⁵ *Portrete domnești în colecții străine*, București, 2010, p. 51 (erroneously located in the Kiev Museum of History).

²⁶ At http://www.pslava.info/Kyiv_VolodymyrskaVul_StSophia24_2007-07-12-106,173011.html.

1658)²⁷, reports that they saw rows of hierarchs' portraits in the halls of the Metropolitan's residence in Kiev (at the time, at Saint Sophia Cathedral). Some of these may have reached the collections of the Metropolitan palace of Kiev built with Romanian funds in 1864–1882, whose ceremonial halls (or “salons”) hosted tens of portraits of Princes and Metropolitans.²⁸

The portrait was then moved to the treasury of the Kiev – Pechers'k Historical and Cultural Domain, on the lands of the Upper Lavra, which belonged to the State. In 2006–2012 it was restored in the dedicated workshop of Lavra Pechers'ka, where he was dated approximately to the 1840's based on the painting method and materials used, as reported in an article by O. S. Ryžova (with interesting photos of the repair works).²⁹ This may be the original of the second portrait at the National Museum of Art, as suggested by HS Metropolitan Nestor Vornicescu.³⁰ A reproduction was published in 1969 by A. Žukovs'kyj.³¹ Before restoration works resumed at Berestovo Monastery this painting was transferred to the State Museum located on its premises³², in order to be included in an exhibition of frescoes placed on the walls of a conference room, where it still hangs today.³³

It seems that except for the fresco in Berestovo Monastery no painted representations of Metropolitan Peter from the 17th century reached us. As for the group of Peter Movilă's life-size, ceremonial portraits from the 18th–19th centuries that are preserved in Kiev, most of them could be replicas of an earlier original, observing the same *mise-en-place* and artefacts used in the composition (coat of arms, crucifix, prayer beads and Bible on a table, background setting). Movilă's features are basically the same, though the portrayals could be divided into age-groups and his garments are slightly different, avoiding monotony.

The general style of the paintings is typical for Kiev art: almost monochrome, or slightly coloured in dark shades, they have a certain majestic but static, almost dry, quality. The subject's height follows the way hierarchs are represented

²⁷ See Ioana Feodorov, *Chapter 12: Paul of Aleppo*, in *The Orthodox Church in the Arab World 700–1700. An Anthology of Sources*, ed. Samuel Noble and Alexander Treiger, Northern Illinois University Press, DeKalb, Illinois, 2014, p. 252–275; eadem, *Paul din Alep, Jurnal de călătorie în Moldova și Valahia*, preliminary study, edition of the Arabic ms., translation from Arabic into Romanian, notes and indices by Ioana Feodorov, Editura Academiei Române – Muzeul Brăilei/Editura Istros, București – Brăila, 2014.

²⁸ In the “Blue Salon”, alongside portraits of Dositei Herescu, Daniil Vlahovici, Isaia Baloșescu and Eugenie Hacman, painted by Eugen Maximovici and Traian Bârgăuan, two portraits of Metropolitan Dosoftei of Suceava are said to have been exhibited. See Virgil Căndea, *Mărturiile românești peste hotare*, Editura Academiei – Muzeul Brăilei „Carol I” – Editura Istros, București – Brăila, 2016, vol. VI.1, Ch. *Ucraina*, item 49.

²⁹ *Izledovanie, restavracija i atribucija portreta Mitropolita Petra Mogily*, in *Cerkva-nauka-suspil'stvo: pytannja vzajemodii. Materialy XI mižnarodnoji naukoivoji konferenciji*, Kiev, 2013, p. 74–77.

³⁰ ÎPS Nestor Vornicescu, *Sfântul Ierarh Petru Movilă Mitropolitul Kievului, al Galiției și a toată Ucraina. Monografie hagiografică*, Craiova, 1999, p. 138.

³¹ *Petro Mogyla i pytannja jednosty cerkov*, Paris, 1969, p. 120.

³² The museum belongs to the National Kyiv-Pechers'k Historical and Cultural Domain, see <http://www.kplavra.kiev.ua/>.

³³ According to Vera Tchentsova, who recently visited the Berestovo monastery, these exhibits include several sections of frescoes from its church, taken off the walls during restoration in an attempt to discover the original layer of painting from the 12th century.

in Ukrainian portrait art – as tall as they appear in church frescoes.³⁴ In a more elaborate version of the portrait, the buildings of Lavra Pechers'ka are visible in the background. None of the painters is known – not even for the portrait that was professionally restored in the Lavra Pechers'ka workshop.

Manuscripts and books also provide useful information on Peter Movilă's appearance. As first mentioned in Romanian historiography by Fr Paul Mihail, the National Ukrainian Library „V.I. Vernadskyi” in Kiev³⁵ preserves a Slavonic manuscript of the *Archieratikon*, copied in Kiev in 1632³⁶, where Saint John Chrysostom is featured with Peter Movilă's traits while a young *starets* of Lavra Pechers'ka (see ill. 7).³⁷ Some of the books printed during Metropolitan Peter's pastoral charge, or dedicated to him, comprise portraits of his (sometimes alongside his coat of arms), such as the *Eucharistirion. Albo, vdjachnost'*, 1632, on page 3 (see ill. 8)³⁸, or the *Slujebnik i trebnik arhierejskij*, Kiev, 1639, with a colour portrait of Peter Movilă dressed in ceremonial attire³⁹.

In medieval and pre-modern times, coats of arms provided a different kind of portrayal of the noblemen. A closer look, by an expert in the science of heraldry, at the way Peter Movilă's coat of arms is pictured in each portrait recorded here could lead the research towards a chronology, especially if printed representations are also taken into consideration. The Movilă family heraldic symbols, as well as the personal coat of arms of Metropolitan Peter, were printed in many books: Avva Dorotej, *Teachings*, Kiev, 1628; *Služebnic*, Kiev, 1629; *Nomokanon*, Kiev, 1629; Ioanikie Volkovič, *Rozmyšljane o mucě Hrista Spasitelě našego*, L'viv, 1631; *Apostle*, L'viv, 1639; *Služebnik i trebnik arhierejskij*, Kiev, 1639; Theodosius Wasilewicz Baiewski, *Sancti Petri metropolitae Kijoviensis thaumaturgi Rossiae [...] Petrus Mohila patroni sui iconismus*, Kiev, 1645; *Trebnik*, Kiev, 1646 etc.⁴⁰

³⁴ See the unsigned comments at <http://petrometall-at.ru/?p=113>.

³⁵ Founded in 1918 as the Nacional'na Biblioteka Ukrajin's'koji Deržavy (National Library of the Ukrainian State), it later became the Central'na Biblioteka Ukrajin's'koji Akademiji Nauk (Central Library of the Ukrainian Academy of Sciences). Today it also holds the collections of the National Academy of Sciences of Ukraine.

³⁶ Edited by Job (Iov) Boretsky, Peter Movilă's predecessor as a Metropolitan of Kiev (1620–1631), this book was intended for usage in the Cathedral of Saint Sophia.

³⁷ Fr Paul Mihail, *Postfață*, in *Mitropolitul Petru Movilă la 340 de ani de la moartea sa, 1647–1987*, p. 60–61, 68 (the engraving). IPS Nestor Vornicescu reprinted it in *op. cit.*, p. 116. The engraving was previously described and reproduced in P. Popov, *Nevidomyj pryžyttjevyj portret Petra Mogyly*, „Narodna tvorčist' ta etnografija”, 1969, nr. 6, p. 42–43, and *Vizantijskij vremennik*, t. 43, 1982, ill. nr. 5.

³⁸ A volume is present in the collections of (Inv. nr Kip. 27). See Zapasko-Isajevyč, I, p. 53–54, nr. 228; Natalia Pylypiuk, *Eucharisterion. Albo, Vdjačnost'. The First Panegyric of the Kiev Mohyla School: Its Content and Historical Context* („Harvard Ukrainian Studies”, 8, 1984, nr. 1–2, p. 47–70, 252).

³⁹ Zapasko-Isajevyč, I, p. 59–60, nr. 273; Pavel Bălan, *Icoana sufletului nostru*, Chișinău, 1992, p. 57–66; Mircea Pahomi, *Fundații românești în Galiția – Ucraina*, „Analele Bucovinei”, București, II, 1995, I, p. 109.

⁴⁰ J.N. Mănescu's considerations regarding the heraldry of the Movilă family members (Simion, Constantin, Ieremia, and Peter Movilă) present on buildings, documents, and swords, included in his article *Semele Movileștilor* (in *Movileștii. Istorie și spiritualitate românească*, I. „Casa noastră movilească”, Sfânta Mănăstire Sucevița, 2006, p. 20–30), are extremely significant in this respect. His research is worth continuing with the comparison of all heraldic features in Petru Movilă's portraits mentioned herewith.

The portraits (originals or copies) that I have recorded in this brief presentation deserve a thorough survey by a specialist in art history. They are important for Romanian history not only because of Peter Movilă's Moldavian roots and extensive activities in support of the Orthodox Church in Romanian lands, but also because copies held in Romanian repositories may be traced to one of the Kiev portraits. To give but one example, the art collection at the Monastery of Sucevița (N. Moldavia) holds two oil paintings on canvas, one definitely representing Metropolitan Peter Movilă, the other presumably Metropolitan Gheorghe Movilă of Moldavia (1579–1586), Peter's uncle. The restoration works to which they were submitted in the specialized workshop of this convent were described in 2006 by Maria Lungu.⁴¹ The first portrait, sized 223 × 113 cm, observes the life-size dimensions and features of the Metropolitan in his portraits preserved in Kiev, with the presence of some of the artefacts generally added there – a crucifix and five books – that evoke two of his personal traits: his deep devotion to God and his dedication to printing. St Anthony and St Theodosius, patron Saints of Lavra Pechers'ka, are represented on the Metropolitan's *epigonation*, alongside Mother Mary and Jesus the Child. Placed under the Metropolitan's coat of arms, a lengthy Cyrillic inscription, which became easier to grasp after the restoration works, reads: "This portrait of the Holy Metropolitan of Kiev PETR Moghilă Voievod Moldavski, son of his Beatitude the Prince of Moldo-Wallachia Simion Moghilă Voievod ... founders of the Monastery of Sucevița was copied on the old original dated around 1630 by care of the Archimandrite Kir Filaret Bendevschi, higoumen of the Monastery of Sucevița in the year 1824." The second piece, 188 × 115 cm large, is thought to represent Gheorghe Movilă, in life-size dimensions.⁴² The painter of the second portrait is Carl Renner of Cernăuți and the completion date is seemingly 1837, the same year that the first portrait was reframed (as written in a note placed on the frame).

St Peter Movilă's memory is still vibrant in Kiev. His contribution to the continuity and progress of the Orthodox Church in territories inhabited by the forefathers of present-day Ukrainians is not forgotten. The portrayal of his majestic stature is present on frescoes of all Orthodox churches, his icons are available all over the place, and the tree that he presumably planted himself – a very old linden tree nowadays – is still being covered in ribbons every summer by devout and wishful pupils and students who prepare for their final exams.⁴³

⁴¹ Maria Lungu, *Restaurarea a două tablouri în ulei de la Mănăstirea Sucevița*, in *Movileștii, istorie și spiritualitate românească*, III. *Artă și restaurare*, Sfânta Mănăstire Sucevița, 2013 (2nd ed.), p. 221–228, with illustrations (the two portraits).

⁴² This identification was vividly debated during the colloquium where Maria Lungu first presented her paper in Sucevița, in 2006, as she mentions in n. 10 (p. 222). For details and comments on both portraits see E. Manasterski, *Mănăstirea Sucevița* (collection record), in „Candela”, 1907, p. 821, nr. 24; Dimitrie Dan, *Mănăstirea Sucevița. Cu anexe de documente ale Suceviței și Schitului celui Mare*, București, 1923; Prof. dr. Mircea Păcurariu, *Istoria Bisericii Ortodoxe Române*, București, 1944, p. 32–45.

⁴³ I was greatly helped in the research of Ukrainian sources by Yulia Petrova, a researcher with the Institute of Oriental Studies of the Ukrainian National Academy of Sciences in Kiev. Vera Tchentsova kindly read a preliminary version of this paper and suggested improvements, based on her personal findings in Kiev. I am very grateful to them both.



Fig. 1. Portraits at the Museum of the Book and Printing, Lavra Pechers'ka. Peter Movilă's is on the top row, to the left.



Fig. 2. Votive fresco in the narthex of the church at Berestovo Monastery, on the arch above the iconostasis.



Fig. 3. Detail of the Berestovo fresco, showing Peter Movilă.



Fig. 4. Peter Movilă, oil portrait at the Kiev National Museum of Art, 220 × 105 cm.



Fig. 5. *Peter Movilă*, oil portrait at the Kiev National Museum of Art, 221 × 136 cm.



Fig. 6. *Peter Movilă*, oil portrait, previously at the Kiev Theological Academy, 261 × 157 cm.



Fig. 7. *Peter Movilă in the Archieratikon*, manuscript, 1632.



Fig. 8. Peter Movilă in the Eucharistirion. Albo, vjachnost', printed in Kiev, 1632

FROM PHANARIOTE CHRONICLES TO NATION-BUILDING

ANDREI PIPPIDI

(Institute for South-East European Studies, Bucharest)

Oser traiter de nouveau au moins un côté de l'histoire des Phanariotes peut être justifié seulement parce que les travaux sur les sources historiques grecques et roumaines du XVIII^e siècle ont traité chaque texte à part, pour approfondir son caractère particulier, sans mettre en relief ce qui en ressort comme concurrence entre deux des dynasties apparentées, mais rivales, qui ont régné durant cette époque sur la Moldavie et la Valachie. Les Ghika avaient eu leur chronique à eux, régulièrement entretenue, tandis que la tradition en faveur des Mavrocordato, bien plus active, a produit à plusieurs reprises une image qui leur fût favorable. À part les annales commandées par les princes, il y a eu aussi des manuscrits reflétant un point de vue personnel qui ont également circulé dans les deux pays. Certaines de ces initiatives portaient d'un état d'esprit qui désirait envisager le passé entier des Principautés.

Keywords: Phanariotes, Mavrokordato, Romanian Principalities, Ghika.

After Legrand and Sturdza it is superfluous to insist on the genealogy of the Mavrokordato dynasty.¹ Its origins are as well known as its performance in the administration of the Romanian Principalities. Prince Constantine, clearly following the tradition of his father Nicholas, well deserved being called an “enlightened despot”.² Their achievements, or only their endeavours in the area of culture, which were also grounded in their political vision, show them to have been Enlightenment-minded. In the two countries where they stirred up an intense intellectual activity, they impressed their contemporaries and set an example.

Coming from Constantinople, after having left their native island of Chios, they might have felt rejected as foreigners in Moldavia and Wallachia, where the throne had been occupied almost always by rulers who claimed legitimacy through their connection with the ancient domestic princes. They owed their ascent to the government of the Principalities to the distrust that the Ottoman vezirs had taken to the indigenous pretenders whom they condemned for weakness or disloyalty. Another factor leading to the appointment of foreign rulers was the increasing influence exercised by the “Ex aporriton” Alexander Mavrokordatos, who occupied

¹ Emile Legrand, *Généalogie des Mavrocordato de Constantinople, rédigée d'après des documents inédits*, Paris, 1900 ; A.A.C. Sturdza, *L'Europe Orientale et le rôle historique des Maurocordato*, Paris, 1913 ; M.D. Sturdza, *Dictionnaire historique et généalogique des grandes familles de Grèce, d'Albanie et de Constantinople*, Paris, 1983.

² N. Iorga, *Le despotisme éclairé dans les pays roumains au XVIII^e siècle*, in *Bulletin of the International Committee of Historical Sciences*, IX (1937), p. 101–115.

the office of Grand Interpreter to the Porte, a position that he preserved for about forty years. The second member of that family to have attained prominence, Alexander's son Nicholas (1680–1730) owed his ascent to power to his high culture and diplomatic merit, but also to his being distantly descended from the old Moldavian dynasty. Therefore, he soon included in his vast range of studies the history of Dacia, the antique name of the provinces he was appointed to rule, and he encouraged the flattering courtiers who emphasized the ties binding him to the Moldovan past.³

Sources on the history of the two Principalities were not easily accessible, however. At the time of his presence in Jassy and Bucharest (1716–1730, excepting the three years of his exile in Transylvania, as war prisoner of the Austrians, 1716–1719), Nicholas could have picked several manuscripts, with copies of chronicles written in Romanian, a language that he learned quite soon after his appointment. For Moldavia, two copies of Grigore Ureche's chronicle (till 1594)⁴ are certain to have been used, and the prince ordered for himself another copy⁵ in 1716. Its continuation (1595–1661) by Miron Costin existed in various copies, the most recent of them being transcribed in 1710,⁶ by Axinte Uricariul, a clerk of the princely chancery who also got the charge to write an account of the reign of Nicholas.⁷ A compilation of chronicles having as topic the reigns of Nicholas and including also the last one of them in Wallachia, as it was extensively praised by Radu Popescu, was realized in Bucharest in 1722 for the prince's library.⁸ Nicholas resorted to historical arguments to justify some of his reforms: while acting in the interest of the Porte, he strongly repressed the corruption of the tax-collectors and his constant stance on social ethics he drew from the ancient Greek thinkers and from Fénelon.⁹

³ At the Academy Library of Bucharest, ms 353 (signalled by V.A. Urechîă in Miron Costin, *Opere complete*, I, București, 1886, p. 26–30), with the heraldic arms and the initials of Nicholas Mavrokordatos. This versified homage, written in 1727, stated: "The whole Dacia feels very happy under the reign of your lineage, conjoined with the Despots of the Serbian realm and with the Jagellons of Poland, by the glorious blood of such heroes".

⁴ At the Academy Library in Bucharest, mss 103 and 174, see I. Crăciun and A. Ilieș, *Repertoriul manuscriselor de cronici interne sec. XV–XVIII privind istoria României*, București, 1963, p. 51–52.

⁵ *Ibid.*, p. 81, ms. 120. In 1711 he expected the scholars to take interest in the history of Dacia.

⁶ *Ibid.*, p. 65, ms. 2601.

⁷ Ioan Șt. Petre, *Axinte Uricariul*, București, 1944. See also Axinte Uricariul, *Letopisețul țării Moldovei (1711–1715)*, ed. A. Eșanu, Chișinău, 1999. There is however a contrary opinion sustained by D. Velciu, *Cu privire la paternitatea lui Axinte Uricariul asupra cronicii celei de a doua domnii moldovene a lui Nicolae Mavrocordat (1711–1715)*, *Limbă și literatură*, 3–4, 1990, p. 331–342. On this author, see also Andrei Pippidi, *O cronică munteană și un cronicar moldovean: o ipoteză*, *Anuarul Institutului de istorie și arheologie „A.D. Xenopol”*, XXVI, 1, 1989, p. 541–546.

⁸ Crăciun and Ilieș, *op. cit.*, p. 96–97, ms. 58. See also Andrei Pippidi, *Pornind de la o carte nouă despre Radu Popescu*, *Anuarul Institutului de istorie și arheologie „A.D. Xenopol”*, XXV, 1, p. 425–444.

⁹ Jacques Bouchard, *Nicolae Mavrocordat, Domn și cărturar al Iluminismului timpuriu*, București, 2006.

This attitude paid off, at least when Latin and Greek eulogies are concerned that portrayed him as a crowned philosopher. The most passionate in his extolling of the ruler is Georgios Chrysogonos of Trebizond, who had been also a devoted attendant of the Brancovan family. In 1719 he was ready to proclaim, “the great wisdom of the divine hero whom the powerful right hand of our master has crowned in order to reign on Dacia.” The flattery reached cosmic dimensions: “The nature made you the noblest of princes, your elevated actions raised you like the sun, your pious behaviour led you to fame and you brought rain to your subjects by plentiful rivers of wise judgment.”¹⁰

One of the scholars invited from abroad by Mavrokordatos to his court, the Transylvanian Stephan Bergler, who took care of the Leipzig edition (1722) of the prince’s work *Περὶ καθηκόντων* and largely nourished his propaganda in learned international journals like *Acta Eruditorum*, admired his patron for “his eloquence, his piety and his wisdom” and referred to him as a “glory of the Greeks, faithful friend of the Muses”¹¹. Among the authors who spent time in making known the prince’s erudition and his splendid library the most profoundly involved was Jean Leclerc. This professor at Amsterdam who had become an arbiter of the literary studies¹² kept a correspondence from 1720 to 1727 with Mavrokordatos through the prince’s secretaries; the goal of constant going and coming of those letters was to acquire lots of books for His Highness, mostly the latest editions of Greek and Latin classics as well as works of epigraphy¹³. This relationship had also a third side, because it did extend to William Wake, Archbishop of Canterbury, in whose beautiful library, now inherited by Christ Church, Oxford, there are some precious Byzantine manuscripts offered by the prince of Wallachia¹⁴.

The Romanian witnesses usually expressed respect to this striking figure. For instance, according to Nicolae Costin: “He was a very honest man, extremely learned, not only in philosophy and history, but in everything a prince must know; he spoke many languages; a very religious man, feeling consideration to the Church; sober in eating and drinking; taking great care of the holy churches and impoverished monasteries; very generous in his concern for poor people and widows”.¹⁵

¹⁰ C. Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 205 and following.

¹¹ Maria C. Marinescu, *Umanistul Ștefan Bergler (1680–1738). Viața și activitatea sa*, Revista istorică română, XI–XII (1941–1942), p. 163–215.

¹² Annie Barnes, *Jean Leclerc (1657–1736) et la République des Lettres*, Paris, 1938.

¹³ Jacques Bouchard, *Les relations épistolaires de Nicolas Mavrocordatos avec Jean Leclerc et William Wake*, *Ο Ερανιστής*, XI, 1974, p. 67–92, and Id., *Nicolas Mavrocordatos et l’aube des Lumières*, *Revue des études sud-est européennes*, XX, 1982, 2, p. 237–246 ; Andrei Pippidi, *Aux confins de la République des Lettres: la Valachie des antiquaires*, *Studii clasice*, XVII, 1977, p. 233–246, reprinted in *Hommes et idées du Sud-Est européen à l’aube de l’âge moderne*, Bucarest-Paris, 1980. See now Jean Le Clerc, *Epistolario*, a cura di Maria Grazia e Mario Sina, IV, Firenze, 1997.

¹⁴ Jean Gouillard, *O scrisoare inedită a lui William Wake, arhiepiscop de Canterbury, către Nicolae Mavrocordat*, *Revista istorică*, 29, 1943, p. 229–233. See also Norman Sykes, *William Wake, Archbishop of Canterbury, 1657–1737*, Cambridge, 1957.

¹⁵ N. Costin, copied in *Cronica paralelă a Țării Românești și a Moldovei*, ed. by G. Ștrempel, București 1993, p. 229–230.

The compiler of another Moldavian chronicle agrees: “He was a most learned man, a great scholar and truly devoted to the Empire”, meaning of course the Ottoman one. And he adds: “During his second reign, he was gentle and mild, he honoured and loved the boyars as any prince should do, and he protected the poor people.” Let us listen further: “Through his many charitable acts, the country was spared many harms, he suppressed a lot of taxes and he was deeply affected in his heart as he was seeing the miserable people saved from slavery as they were, but reduced to indigence, crying mercy and being deprived of their families”. These are a few examples chosen at random. This excess of compliments seems to have exasperated some people around the prince. At least one of them, Michael Schendos, who had served Mavrokordatos as a physician, is the author of the most violent attacks against him in a pamphlet printed in London and Augsburg in 1723. He accused Nicholas of having poisoned his brother, of usurping his scholarly reputation and of having a harem of both sexes¹⁶.

A more balanced portrait we owe to Ion Neculce, who was also grateful to the prince for having returned him the confiscated possessions that he had lost in punishment for his allegiance to Demetrius Cantemir¹⁷. In his recollections about Nicholas, he pointed out that he had been “a very good observer of men, liberal in giving to the people who served him well”: therefore, he had entrusted with duties in administration only those men who were responsible and honest. He had a superior idea of his authority: “he intended to rule Moldavia like the Turkish Porte in a grand manner.” In his presence “he allowed no jests, no spectacles designed to amuse”. He wanted to be revered: “his door was tightly closed, nobody could enter to see him, only on the second or third day he called a boyar to tell him a few words, but none got to enter inside his apartments.” Such behaviour was very unusual at the Moldavian court. “Yet he took interest in the people of the country, in the destitute whom he was determined to treat with charity and justice, being always on their side.”¹⁸ This attitude is evident from his own comments at his arrival in Moldavia after the 1711 war, when he was stricken by the primitive and miserable condition of its inhabitants:

“The houses I saw were deserted, or destroyed by fire and reduced to ashes, most of the holy places were devastated as prey of the Tatar plunder” and the survivors were “all in a dreadful poverty, not only deprived of garment, but lacking even the daily food”.¹⁹

One of the advices left by Nicholas to the son he wished as successor was: “Do not believe easily the accusations thrown by peasants against boyars, but do

¹⁶ Library of the Brukenthal Museum in Sibiu, V II 6213: Michael Schendos Vanderbech, Philosoph. et Medicin. Doctor, *Apologia adversus Maurocordati sycophantias*, Augustae Vindelicorum, 1723. See P.Cernovodeanu, N.Vătămanu, *Un médecin princier moins connu de la période phanariote*, Michel Schendos Van der Bech, *Balkan Studies*, 18, 1977, 1, p. 13–30.

¹⁷ Iulian Marinescu, *Documente relative la Ioan Neculce*, *Buletinul comisiei istorice*, IV, 1925, p. 3–13.

¹⁸ Ion Neculce, *Opere*, ed. by G. Ştrempel, Bucureşti, 1982.

¹⁹ Hurmuzaki XIV.

not consent to their unjust subjugation.”²⁰ Constantine Mavrokordatos (1711–1769) dutifully obeyed. His efforts, along forty years, assiduously reformed the fiscal, social, administrative and judicial institutions of both Wallachia and Moldavia. Almost all the improvements he tried continued the work of his father. Some testimonies show Constantine surrounded by the same ceremonial style. Petros Depasta, a “iatro-philosopher” at the Greek Academy of Bucharest, later promoted as grand logothete of Moldavia, was writing in 1762 the praise of the prince’s intellectual prominence and of his integrity, exalting him as a hero²¹. The longest account of Constantine’s accomplishments is due to Kaisarios Dapontes, the *Dacian Diaries*, a record of the Russo-Turkish War which, in the years 1736–1739, was largely fought on the territory of the Principalities.²² When it was published, in Venice in 1742, a reply was prepared by a rival party, organized to promote the interests of Gregory Ghika, the former prince of Moldavia whose place was then taken by Mavrokordatos. Agents kept by Gregory Ghika at Constantinople to help his expectations intended no less than to produce a chronicle of Wallachia and Moldavia stating the merits of the Ghika family.²³

Constantine produced the best impression to foreign visitors who were coming from enlightened Europe, like Markos Antonios Katsaitis or Jean Claude Flachet.²⁴ The latter dared to compare Mavrokordatos to Peter the Great; according to that Frenchman who came to Wallachia in 1766, any State in the world would have been happy to be governed by him. In order to be better known abroad, Constantine sent to Paris his great charter of reforms (7 February 1741) for being translated and published in *Mercure de France*.²⁵

His own opinion about what he had achieved until then was disappointed: “During eleven years, since by God’s grace we reign, either in one country, or in the other one, striving for the organisation of both countries and for the welfare of their inhabitants, we did not succeed to pay all our debts. This happened because in six years we had five new reigns, three of them in Wallachia and two in Moldavia, to which must be added the expense for five years of war”.²⁶ This sad balance sheet

²⁰ Hurmuzaki XIII, p. 461–462.

²¹ Erbiceanu, *op .cit.*, p. 295–335. There is also a „logos enkomiasitikos” made for recitation at Christmas 1736 in front of the prince: Ioannou D. Mpogatzou, *Λόγος ἐγκομιαστικὸς πρὸς Κωνσταντῖνο Μαυροκορδάτο*, Επετηρίς ἰδρυματος νεοελληνικῶν σπουδῶν, 2, 1981–1982, p. 199–208.

²² E. Legrand (ed.), *Ephémérides Daces, Publications de l’Ecole des Langues Orientales Vivantes*, Paris, t. XIV (1880), XV (1881) and XX (1888).

²³ A. Camariano-Cioran (ed.), *Reprezentanța diplomatică a Moldovei la Constantinopol (30 august 1741 – decembrie 1742). Rapoartele inedite ale agenților lui Constantin Mavrocordat*, București, 1985, p. 189.

²⁴ Flachet was discovered by N. Iorga, *Știri nouă despre biblioteca Mavrocordaților și despre vieța muntenească în timpul lui Constantin Vodă Mavrocordat*, Academia Română, Memoriile secțiunii istorice, s. III, t. VI, 1926, p. 146–169.

²⁵ Anne-Marie Cassoly, *Autour de l’insertion dans le « Mercure de France » de la « Constitution » de Constantin Maurocordato*, *Revue des études sud-est européennes*, XIX (1981), 4, p. 751–759.

²⁶ A. Camariano-Cioran, *Reprezentanța diplomatică*, p. 108, he was writing on 29 February 1742.

was the result of huge informal payments extorted at each reappointment to the throne, in 1730, 1731 and 1735 in Wallachia, and in 1733 and 1741 in Moldavia, with supplementary burdensome charges also to the official payments to the Porte to finance the war against Russia and Austria. Some relief might be brought by a new change of place: “We shall strain now to spend one year in Moldavia for seeing what can be earned there, if we manage it.” In spite of the advice given by Nicholas Mavrokordato to his son to refrain from bringing with him many Phanariots, Constantine explicitly planned to extort more from Wallachia for the enrichment of his clients. Apart from financial gain, he had to consolidate his position against constant plots of the Wallachian boyars, or open challenges from them. A witness reported that the tax-payers in Wallachia were “waiting for the snow to melt in order to escape sooner across the border.” Corruption, which had become the rule, made it all worse: “anything can be done for money, the money-greediness is obvious everywhere, the people are saying that, as the sultan takes, those people who are taking for him should be assured to profit for themselves.”²⁷

While the prince struggles with this mix of practical, social and political difficulties, the chroniclers perceive his innovations rather gloomily, if not with caustic mockery. There are some qualities which are traditionally assigned to him, like “mild and gentle”.²⁸ His honesty and generosity are often remarked. For instance, some sources recognized the scrupulous justice he exercised, the rules he prescribed against corruption, the reduction of the fiscal system and even the self-sacrifices he undertook instead of increasing the taxes. Nevertheless, we are told that the popular feeling was adverse to changes: “He was cursed” because “his new rules made much harm to the country”.²⁹ This means a more serious accusation than the usual complaints about the invasion of locusts,³⁰ or about the poor harvests, which gave the people the apprehension that their prince was “unlucky”.³¹ Between 1745 and 1749, servitude was abolished in both principalities,³² bringing to a revolutionary outcome earlier steps to reform. Contemporaries found hard to keep pace with his far reaching reforms of current social and fiscal arrangements. Only part of the clergy approved the creation of typographies and schools, while the majority, being illiterate, lamented when literacy became a compulsive

²⁷ *Ibid.*, p. 2, 92, 116–118, 124, 167.

²⁸ Pseudo-Enache Kogălniceanu, Ioan Canta, *Cronici moldovenești*, ed. by Aurora Ilieș and Ioana Zmeu, București, 1987, p. 155.

²⁹ *Ibid.*, p. 156–158. It was considered as an eccentric measure “to forbid taking even one egg without paying for it, this interdiction being valid for civil servants, as well as for everybody else” (*Ibid.*, p. 15). However, “the whole nation detested him” (*Ibid.*, p. 160).

³⁰ *Ibid.*, p. 39–40.

³¹ *Ibid.*, p. 2. Some years later, “a lucky prince was he, as at his prayers, the gracious God sent so much rain that the people did not find place where to put the overabundant harvest” (*Ibid.*, p. 39).

³² Gheorghe I. Brătianu, *Două veacuri de la reforma lui Constantin Mavrocordat 1746–1749*, in *Academia Română, memoriile secției istorice*, s. III, t. XXIX, 1947; Florin Constantiniu, *Constantin Mavrocordat, Reformatorul*, București, 2015.

condition for being tax-exempt.³³ The prince's personal commitment to learning and morality was looked upon as an oddity.

Other criticisms came from the boyars: a chronicler complained that "the doors of the council-hall were broadly opened to the commoners, with whom the prince used to talk a lot. He gave them so much credit that none of the boyars was tolerated to say anything to a peasant, because that man called loudly the prince to come to his help. For the complaint of a peasant, even of the lowest level, a boyar of high status was scoffed at and, sometimes, sent to prison".³⁴ An example of such resentment may be found when a Wallachian boyar is denounced to have stirred the revolt of his pairs by telling them that "nobody could box the ears of a peasant, because the serfs were trampling down the boyars, and nothing can be worse than such a thing".³⁵ The same chronicler disapproved Constantine "to have raised to prominence some boyars of inferior grade".³⁶ The boyars saw this redistribution of offices as infringing their hereditary privileges, but the prince needed to consolidate his power and he aimed at fastening the ties between him and his subjects.

The first seed of the main conflict that occurred, threatening Constantine's position, originated in the thirties. A cousin of his, Gregory Ghika (1695–1752) was a competitor to the throne of both principalities. He had started as grand-interpreter since 1716, a dignity which he held for ten years, until he succeeded to his uncle John Mavrokordatos as prince of Moldavia. Like Constantine, he balanced between the two countries: in Moldavia three times (1726–1733, 1735–1741 and 1747–1748), twice in Wallachia (1733–1735 and 1748 to his death in Bucharest). There were also two brief interruptions, in 1730, for a few days, when his deposition was asked and won by a revolt of the janissaries in Istanbul, and in 1739, because the Russian troops occupied Jassy. The discontinuity caused by the frequent sale of the highest office was partly attenuated by the small circle of pretenders and government elites who ensured some continuity. Unquestionably, money was the standard ingredient of the Phanariot regime, regardless of the personal qualities that distinguished the rival pretenders. Along the first half of the century, almost all the princes and grand-drogmans were close relatives, as members of the same two families, Mavrokordatos and Ghika.

The younger cousin, Constantine was a scholar, not gifted for intrigues, living as much as possible in the respect of religious principles. Heir of a magnificent library, he must have suffered when he was bound to sell some of the rare Byzantine manuscripts and Western editions of classical authors collected by Nicholas.³⁷ His cousin Gregory seems to have been more versatile. The spies who

³³ Pseudo-Enache Kogălniceanu, p. 15–16, 37.

³⁴ *Ibid.*, p. 15.

³⁵ A. Camariano-Cioran, *Reprezentanța diplomatică*, p. 158.

³⁶ Pseudo-Enache Kogălniceanu, p. 142.

³⁷ Andrei Pippidi, *Hommes et idées du Sud-Est européen à l'aube de l'âge moderne*, Bucarest-Paris, 1980, p. 215–235; idem, *Manuscritos bizantinos de la biblioteca de los Mavrokordatos*, in *El cielo en la tierra. Estudios sobre el monasterio bizantino*, ed. Pedro Badenas, Antonio Bravo, I. Perez Martin, 3, Madrid, 1997, p. 329–340.

kept him under surveillance in Istanbul, when he was there in relative disgrace, informed Constantine about his occult meetings with Ottoman dignitaries, insatiable of bribes. When he visited them, Ghika went in disguise, before sunrise. He also met Greeks at parties with dancing damsels, of which he was said to have a harem, where they drank wine and listened to popular songs. These were opportunities to contrive political schemes and negotiate big business.³⁸ For both Constantine and Gregory, the number of Phanariot attendants and ministers³⁹ under their reigns was about the same, 21-23 %. Having received a thorough education, Ghika never forgot to take in his luggage several coffers with books. He liked to read “the chronicle of the country” and in 1732, when he was in Moldavia, he cared to visit old monasteries.⁴⁰ The competition between Mavrokordatos and Ghikas in researching historical traditions contributed to transform the cultural perceptions of the Moldavians and Wallachians and laid the foundations of a common identity.⁴¹ Both countries found themselves, for a while, ruled by the same family and even, in 1744–1747, by two brothers: Constantine in Wallachia and John Mavrokordatos in Moldavia.

The dynastic chronicle of the Ghikas (*Μολδαβική ιστορία*) subsists in a unique codex, lacking its beginning and its end.⁴² It was written by a courtier of Prince Gregory in Romanian, but we have the translation into Greek (by the author himself?). Among other sources concerning the history of Moldavia (since the foundation of the principality, as it took 595 pages before reaching the year 1695), it used a *vlachikos chronographos* which can be identified: it is Radu Popescu’s chronicle.⁴³ Another anonymous work covering the history of Moldavia from 1661 to 1729 has been probably ordered by Gregory Ghika since 1726, when he was appointed for the first time, an event which the official chronicler called “a divine gift for Moldavia”.⁴⁴ In 1729, when Nicholas Mavrokordato, that great lover of historical manuscripts, was still alive, a French collector of such antiquities, Sevin, announced to Bignon, the Paris librarian, that Gregory Ghika „has ordered to

³⁸ A. Camariano-Cioran, *Reprezentanța diplomatică*, p.79 (feasting), 84, 177–178, 220 (gifts), 85, 88, 90, 92, 94 (expenses), 101, 103, 111–115, 161–163, 165, 174, 252, 279 (pleading with the Turks) etc.

³⁹ Ion Ionașcu, *Le degré de l’influence des Grecs des Principautés Roumaines dans la vie politique de ces pays*, in *Symposium. L’époque phanariote*, p. 226–227.

⁴⁰ N. Iorga, *Cea dintîi vizită domnească la monumente istorice și opera lui Grigore Matei Vodă Ghika*, *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, XIX, 1926, p. 143–146.

⁴¹ Axinte Uricariul, *Cronica paralelă a Țării Românești și a Moldovei*, ed. by G. Ștrempel, București, 1993.

⁴² *Cronica Ghiculeștilor*, ed. by Nestor Camariano and Ariadna Camariano-Cioran, București, 1965.

⁴³ *Ibid.*, p. 244. See Radu Popescu, *Istoriile domnilor Țării Românești*, ed. C. Grecescu, București, 1963, p. 126. I am attempting to argue that the Moldavian author might be the same chronicler usually known under the name of Pseudo-Enache Kogălniceanu, but it is a supposition still insufficiently founded.

⁴⁴ *Cronica anonimă a Moldovei 1661–1729 (Pseudo-Amiras)*, ed. Dan Simonescu, București, 1975; *Cronica Ghiculeștilor*, p. 256.

search in the monasteries of his small State” (Moldavia) for recuperating forgotten sources. They were needed for compiling “*une histoire de Moldavie et des provinces voisines, composée en langue du pays. Elle n’a point encore vu le jour et on en parle comme d’un chef d’œuvre*”.⁴⁵ This was, undeniably, the chronicle of the Ghikas as the true legitimate dynasty of both countries, the so-called *Cronica Ghiculeștilor*. Its author must have been a Moldavian, writing in the Romanian language, not, as some did suppose, the Levantine Alexander Amiras, who was employed just then to translate into Greek the corpus of chronicles asked by Nicholas Mavrokordatos.⁴⁶

1733 is the year when Gregory Ghika was transferred to Wallachia and replaced by Constantine Mavrokordatos. The latter launched at once as a subject of enquiry the history of the two principalities. The task was not difficult, because a clerk of the princely chancery had worked for Ghika at collecting old chronicles. His short account of Moldavia and Wallachia was prepared so soon that in the following year it was ready, as well as its translation into Greek.⁴⁷ The text is written without any bias against Ghika but, of course, in favour of Mavrokordatos. It presents on two parallel columns the information gathered from already transcribed or adapted sources. In 1737, under a new reign of Gregory Ghika, Vasile Buhăescul was deputy secretary of the chancery, a promotion which rewarded his work. The fact that in 1739, Buhăescul welcomed the Russian troops explains the existence of a Russian version of that chronicle in the Moscow archives.⁴⁸ Only in 1741 his career takes a fresh start because Constantine Mavrokordatos has come again to rule Moldavia.⁴⁹

The enquiry undertaken on “the parallel chronicle of Wallachia and Moldavia”, a much larger version of the work we just mentioned, left no doubts about its being began in Moldavia after 1730⁵⁰. However, the “parallel chronicle” needed more time and information than the short version of 1733–34 which had satisfied Constantine Mavrokordatos. Vasile Buzilă must have been the author who conducted to its end the enterprise.

It is a turning point of our story. The return of Prince Constantine in 1741 marked a refurbishment of his historical projects. This time they were aimed further

⁴⁵ Ștefan S. Gorovei, *Spre unificarea istoriografiei naționale. „Cronica paralelă” (Iași 1733)*, in *Între istoria reală și imaginar. Acțiuni politice și culturale în veacul XVIII*, Iași, 2003, p. 95–168.

⁴⁶ Athanassios N. Karathanassis, *L'exemple d'un érudit grec en Moldovalachie: Alexandre Amiras (1679–1740 c.)*, *Balkan Studies*, 23, 2, 1982, p. 321–340.

⁴⁷ Crăciun and Ilieș, *op.cit.*, p. 119–120. See Em. E. Kretzulescu, *Cronica lui Vasile Buhăescul cămărașul*, *Revista pentru istorie, arheologie și filologie*, XIV, 1913, p. 151–170, XV, 1814, p. 219–225, XVI, 1922, p. 162–186; Andrei Pippidi, *În jurul cronicarului Vasile Buhăescul*, *Anuarul Institutului de istorie și arheologie „A.D. Xenopol”*, Iași, XXIII, 2, 1986, p. 835–841. Ștefan S. Gorovei, *Între Vasile Buhăescul și Vasile Buzilă. O problemă de „paternitate” literară*, *Ibid.*, XXV, 1, 1988, p. 139–185, assigns the authorship of that chronicle to Vasile Buzilă.

⁴⁸ I.C. Filitti, *Lettres et extraits concernant les relations des Principautés Roumaines avec la France*, Bucarest, 1915, p. 258.

⁴⁹ Corneliu Istrati (ed.), *Condica lui Constantin Mavrocordat*, III, Iași, 1987, p. 15–16, 326.

⁵⁰ Ștefan S. Gorovei, *Spre unificarea istoriografiei naționale*, p. 155.

than the small group of readers available in the Principalities. New intentions are explained in the correspondence with Braşov and Bratislava that went on for two years, 1742–1743, until Constantine’s removal from office closed it. One of the aims pursued was to have a history of Moldavia in Latin, which would have overlapped the material already collected at home. A further step towards the Western approach to history is attempted by addressing fourteen questions to the Saxon scholar Johann Filstich from whom the prince expected a historical framework for Antiquity and Early Middle Ages.

The answers to those questions arrived to Jassy in the last days of 1742, associated with a bibliography recommended for the study of Romanian history. Filstich (1684–1743) had been in connection with Nicholas Mavrokordato, he had translated Romanian chronicles into Latin and, though he was dying, he was able to reply. Among the problems treated were the survival of the Getae after the Flood and the localization of Sarmizegetusa, which was placed correctly in Haţeg. Filstich signalled also other ruins: “*aliaque stupenda opera sunt erecta, incolis Dacis, antea ignota*”.⁵¹ Some Hungarian Jesuits from Bratislava were also recruited to document Dacian ancient monuments. Three of them visited Moldavia at the prince’s invitation, they left a report, but, apart from a preliminary project, nothing else followed.⁵²

About John Mavrokordatos, the chroniclers have little to say of approval. His life style did not resemble Constantine’s: “nothing else than banquets and feasts and promenades”. Therefore, “the boyars, all of them, had taken such a high standing that they did not pay him any attention, doing only what they wished... They imitated the prince, they loved revelries, tournaments and jokes”. The only exception was “when he called foreign painters whom he ordered to decorate the great church of the court” and together with the portraits of the founders “he asked to be depicted himself with the princess and their sons and *all his ancestry*”.⁵³ This building up of the predecessors was already a tradition in the family and it will emerge again later. It was transmitted from Constantine to his son. Alexander (1742–1812) was only once prince of Moldavia (1782–1785), and that episode did not encourage the Ottoman government to repeat the experience. The surname of “Deli-bey” (the Crazy Prince) is a sign of the same scorn felt by the ruling class for a ruler who, instead of adapting himself to established convention, searched popularity through his paternalist manners. Like the legendary caliph, he went in disguise to control the prices in shops, applied rigorous punishments for any fraud

⁵¹ Adolf Armbruster, *Historiographische Beziehungen zwischen der Moldau und Kronstadt zur Zeit des Fürsten Constantin Maurocordatos*, *Revue des études sud-est européennes*, XIII, 1, 1975, p. 51–75 and 2, p. 209–229.

⁵² Nicolaus Nilles, S.J., *Symbolae ad illustrandam historiam Ecclesiae Orientalis in terris Coronae S. Stephani*, Oeniponte, 1885, p. 570, 1023–1028.

⁵³ Pseudo-Enache, *ed.cit. supra*, p. 23–24, and Pseudo-Ioan Canta, p. 161, where John is blamed for diverting himself “at night, going downtown with enjoyments and games”.

and was loved by the poor.⁵⁴ His most favourable image is conserved by a Greek chronicle written in 1798. According to the anonymous author, Mavrokordatos had been appointed also as prince of Wallachia in 1791, but his entering in function was prevented by the conclusion of the peace of Şiştov. In an earlier circumstance, in 1783, he had rejected the offer of a Russian intermediary who promised him Moldavia's autonomy under the protection of the Russian Empire, in the same conditions which were conceded to Crimea. In his dignified answer, Alexander refuses treason, invoking the tradition of allegiance to the Porte inherited from his ancestors: he is proud to be the sixth prince of his family. "Let your Empress better consider me as a Turkish friend of hers, this will not affect my quality of Christian, because my religion compels me to be faithful to my Emperor." In the same words in which he recalled the long line of Mavrokordatos princes he argued in a dispute with the Austrian consul who had brought him a menacing warning from Vienna: "If Prince Kaunitz is prince of the Holy Roman Empire, I am myself prince of the very sacred Ottoman Empire... I am a prince born in a family who has reigned for two hundred years, as a reigning sovereign I want to tell what I like, I am not afraid neither by the Emperor, nor by Prince Kaunitz".⁵⁵ The Austrian chancellor had supported to Mavrokordatos a solicitation of the Willeshoven Company, the first firm which introduced steamers on the Danube (1782). A letter to Kaunitz sent from Jassy in 1784 is signed with the old form "de Scarlati"⁵⁶ as Nicholas, Constantine and John had used. The Greek chronicle from which we quote these interesting details contains also some pages about the previous generations of the family. The first Alexander and his sons, Nicholas and John, are quickly mentioned. On Constantine, the author, writing half a century after his death, is nevertheless well informed.

An awareness of a common identity on its way to become a national one, has gradually developed in the two Principalities in this interval. As the Porte entrusted the rule of Moldavia and Wallachia alternatively to members of the same families, they both had lists of similar names in different successions. Not only princes changed office from one Principality to another, but their whole array of councillors and staff.

The separation of the two countries was thus rendered somewhat less exclusive by these mutual contacts, which increased the perception of commonalities and gradually resulted in a common framework. The starting point was the attempt to join the two pasts in the competitive chronicles of the Mavrokordatos and Ghikas.

⁵⁴ Manolachi Drăghici, *Istoria Moldovei pe timp de 500 ani*, II, Iaşi, 1857, p. 47.

⁵⁵ N. Iorga, *Textes post-byzantins. I. Chronique de Constantin Maurocordato et de son fils Alexandre*, Bucarest, 1939. See also Hurmuzaki-Nistor, *Documente*, XIX, 1, 1922, p. 197, 224, 232.

⁵⁶ A.A.C. Stourdza, *L'Europe Orientale et le rôle historique des Maurocordato*, Paris, 1913, p. 343. See also Hans Halm, *Habsburgischer Osthandel im 18. Jahrhundert*, München, 1954.

Histoire culturelle et contacts scientifiques (XVIII^e–XX^e siècles)

UN TRAITÉ ANGLAIS SUR LES LANGUES DU MONDE APPARTENANT À UN PRINCE DE LA FAMILLE CANTACUZINO AU DÉBUT DU XVIII^e SIECLE

CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU
(Institut d'Études Sud-Est Européennes, Bucarest)

Dans la Bibliothèque Nationale d'Autriche (Österreichische National Bibliothek) il y a un exemplaire du livre de John Chamberlayne, *Oratio dominica in diversas omnium fere gentium linguas versa et propriis cujusque linguae characteribus expressa....*, Amsterdam, 1715, qui a appartenu, depuis 1717, à Radu (Rodolphe) Cantacuzino, fils aîné du voïévode Étienne Cantacuzino de la Valachie et neveu de Constantin Cantacuzino, le *stolnic*. L'exemplaire porte, à part la signature en latin de Radu Cantacuzino, plusieurs signatures de son secrétaire Vlad Mălăescu (Boțulescu), en roumain (avec des caractères cyrilliques), grec, allemand, italien, français, turc (avec alphabet latin), latin. Le fait que ce livre a appartenu à Radu Cantacuzino et à son secrétaire resta inconnu jusqu'à présent. L'ex-libris de Radu Cantacuzino confirme sa présence en 1717 à Londres. Il faut mentionner l'apparition du blason de Radu Cantacuzino (à ce qu'il paraît, dans une variante différente par rapport aux variantes connues) et du blason de Vlad Mălăescu (celui qu'on connaît d'autres endroits), tous les deux utilisés comme ex-libris. Sur la page de garde, on trouve un tableau manuscrit en latin contenant la notation des chiffres en quelques langues anciennes, tableau dû, fort probablement, à Vlad Mălăescu et témoignant son intérêt pour les langues du monde.

Mots clefs: exemplaire d'une encyclopédie des langues, au commencement du XVIII^e siècle, en possession de Radu Cantacuzino et de Vlad [Boțulescu de] Mălăești, ex-libris, armoires, notes manuscrites.

Nous avons rédigé récemment un article sur l'oraison dominicale en albanais et roumain dans des variantes datant des XVI^e–XVIII^e siècles¹. Afin d'enrichir le corpus albanais à analyser, nous avons cherché sur le Web des livres de l'époque, qui présentent et classifient les langues du monde, comme on le sait, précisément à l'aide du texte de la prière *Pater Noster*². À cette occasion, nous avons utilisé, numérisé par Google, un exemplaire du livre de John Chamberlayne, *Oratio dominica in diversas omnium fere gentium linguas versa et propriis cujusque linguae*

¹ Variante din secolul al XVI-lea ale rugăciunii Tatăl Nostru în română și albaneză, en cours de publication dans «Studii și cercetări lingvistice».

² Afin d'élaborer l'ébauche d'une image des connaissances sur l'albanais dans l'Europe occidentale entre XVI^e et XVIII^e siècles, nous avons utilisé la bibliographie complète et l'information extrêmement riche comprises dans le livre d'Eugenio Coseriu (1994) concernant la place du roumain parmi les langues du monde dans les travaux des savants occidentaux.

characteribus expressa..., Amsterdam, 1715³. Nous avons constaté que l'exemplaire en question, provenant de l'*Österreichische Nationalbibliothek Wien* (cotes I.F.28 et I.F.28), porte la signature de Radu Cantacuzino et celle de Vlad Mălăescu.

Né en 1699 à Bucarest, Radu Cantacuzino, fils aîné du voïévode Étienne Cantacuzino de la Valachie et neveu de Constantin Cantacuzino, le *stolnic*, a gaspillé presque toute sa vie – après l'exécution de son père et de son grand-père à Constantinople en 1716 – à Vienne, mais aussi à Sankt Petersburg, à Londres et à Paris, en quête de l'appui des monarques européens afin de monter sur le trône de la Valachie. Le secrétaire de la famille des Cantacuzènes, Vlad Mălăescu, l'a accompagné avec fidélité le long de son existence mouvementée. Entraîné par les plans téméraires de Radu Cantacuzino, Vlad Mălăescu perdra en 1746 sa liberté et, à Milan, dans la prison, traduira de l'italien et de l'allemand une biographie de Scanderbeg, une Histoire universelle, la Vie du saint Felice da Cantalice, capucin canonisé en 1712, le roman de *Baarlam et Joasaph*. Restées manuscrites, ces traductions ont été éditées ces dernières années par une équipe coordonnée par Emanuela Timotin et formée de Cristina-Ioana Dima, Ovidiu Olar et Andrei Timotin.

Les pages au début du livre que nous avons mentionné portent une note manuscrite de Radu Cantacuzino et plusieurs autres dues à Vlad Mălăescu⁴. Sur la page de titre se trouve, avec des caractères cyrilliques, la note *Den cărțile Vladului Măl[ăescu] Log[ofăt]* «L'un des livres de Vlad Mălăescu logothète (= chancelier, secrétaire)». En bas de la page suivante, qui est la première de la dédicace de John Chamberlayne au prince George⁵, il y a la mention manuscrite *Ex Libris Rudolphi Cantacuzeni, Londini, 1717*. Sur cette même page, un propriétaire ultérieur est indiqué de l'estampille: *Bibliotheca Palat. Vindobonensis*⁶. L'écriture de Radu Cantacuzino, aux dimensions un peu plus larges que celle de Vlad Mălăescu sur la page précédente, a un aspect assez peu ordonné; les majuscules et la fin des mots *Cantacuzeni* et *Londini* sont, pourtant, bien ornées.

John Chamberlayne, l'auteur du livre qui nous intéresse, a vécu entre 1666 et 1723. En 1688, il commence à Leyde ses études des langues modernes et s'en avère fort doué, en connaissant, à ce qu'il paraît, 16 langues. Il remplit des charges

³ *Oratio dominica in diversas omnium fere gentium linguas versa et propriis cujusque linguae characteribus expressa, una cum dissertationibus nonnullis de linguarum origine, variisque ipsarum permutationibus*. Editore Joanne Chamberlayno. Anglo-Britanno, Regiae Societatis Londoniensis et Berolinensis Socio, Amstelædami, Typis Guilielmi et Davidis Goerei MDCCXV. Nous l'avons lu sur Google, en employant le lien <http://greenstone.flib.sci.am/gsd/collect/azgaymforeign/index/assoc/HASH016e.dir/Binder1.pdf>, le 26 novembre et le 20 décembre 2015, en le téléchargeant ensuite, à cause des difficultés qui nous empêchaient parfois d'y revenir.

⁴ Nous remercions nos collègues Andrei Pippidi, Nicolae Șerban Tanașoca, Andrei Timotin et Dana Mihaela Zamfir de leur aide à déchiffrer plusieurs endroits.

⁵ Le futur George II, roi de Grande-Bretagne entre 1727 et 1760, le fils de George I (1714–1727). Chamberlayne commence la dédicace de son livre au prince héritier avec la formule: *Celsissimo principi Georgio, principi Walliae, Magnae Britanniae et Hiberniae haeredi*.

⁶ La même Bibliothèque Impériale de Vienne où des manuscrits de Mălăescu y sont venus au XIXe siècle, parmi lesquels Ioan Bogdan a découvert la traduction d'une version italienne du roman de *Baarlam et Joasaph* (Timotin, Timotin 2011, p. 70, 73, 75).

à la Cour de la reine Anne et, depuis 1714, à celle du roi George I. Il fut élu, en 1702, membre de la *Royal Society* (*Dictionnaire* 1885–1900). Son livre comprend, à part la dédicace en hommage au prince George, une préface, dont les pages (quarante et une) ne sont pas numérotées, signée par l'orientaliste allemand David Wilkins⁷. Les pages des textes de l'oraison sont numérotées (de 1 à 94), mais les 5 pages suivantes, celles de l'*Appendix* – contenant les correspondants des termes lat. *pater, cælum, terra, panis* en chaque langue présente dans le livre – ne le sont pas. Les langues sont groupées selon le critère géographique (par continents: Asie, Afrique, Europe, Amérique) et selon le critère généalogique, qui ne correspond pas toujours à la vérité linguistique⁸. Enfin, la troisième partie du tome, *Dissertationes ex occasione sylloges orationum dominicarum scriptae ad Joannem Chamberlaynium, Anglo-Britannum Regiae Londonensis et Berolinensis Societatis Socium, Amstelaedami MDCCXV*, a sa propre numérotation (de 1 à 156⁹) et renferme les commentaires linguistiques de neuf savants¹⁰ en marge de différents idiomes illustrés dans la partie comprenant les textes de la prière.

Il faut souligner le fait que le livre de Chamberlayne a été bien connu à l'époque (Coseriu 1994, p. 64, 71, la note 17). On peut observer son caractère encyclopédique, offrant au lecteur des renseignements linguistiques, géographiques et historiques sur le monde entier et la possibilité de connaître les opinions de plusieurs érudits du temps. Du contenu de l'*ex-libris* résulte que Radu Cantacuzino a fait l'acquisition du livre à Londres en 1717. La présence du prince roumain à Londres précisément en 1717 est assurée par les études des dernières années. Les recherches actuelles – mettant à profit la riche bibliographie existant sur la vie de Radu Cantacuzino, de son frère Constantin, de leur mère Păuna et de leur secrétaire Vlad Mălăescu¹¹ – précisent une importante série des détails peu connus ou seulement

⁷ Voir des données sur D. Wilkins (1685–1745), en ligne, sur www.oxfordreference.com. En ce qui concerne l'activité qu'il a déployée à Amsterdam comme éditeur de l'ouvrage de Chamberlayne voir les renseignements donnés par Adelung 1806, p. 664.

⁸ Le cas du roumain, que Chamberlayne introduit parmi les langues slaves, est un bon exemple. Il faut rappeler aussi l'erreur d'attribution d'une variante roumaine au gallois (*wallica*), erreur prise du recueil d'Andreas Müller (Coseriu 1994, p. 27, notes 32, 33, p. 48); voir aussi Coseriu 1994 (p. 49, 50, 59, note 37 et p. 67, 71) pour le rôle essentiel joué par le livre de Chamberlayne dans la longue histoire de la confusion, passée d'un recueil à l'autre, entre le roumain et le gallois. Coseriu mentionne, de même, la rectification faite par Adelung, *l.c.*

⁹ En effet, la dernière page porte le numéro 256, le vrai résultat de l'addition 94+5+156.

¹⁰ Guilielmus Nicholson (William Nicholson), *De universis totius orbis linguis*; [Godofridus Guilielmus] Leibnitiuss (Gottfried Wilhelm Leibniz), *De variis linguis*; Guilielmus Surenhusius (Willem Surenhuys), *De oratione dominica hebraica*; [Guilielmus] Wottonius (William Wotton), *De confusione linguarum Babylonica*; David Wilkinsius (David Wilkins), *De lingua coptica*; [H]adrian Relandus (Adrian Reland), *De veteris linguae Aegyptiacae*; Maturinus Vez. Lacrosius (Maturinus Veysière La Croze), *De variis linguis*; Joh. Joachimus Schroederius (Johann Joachim Schroeder), *De rebus Armenicis*; Jezreelus Jonesius (Jezreel Jones), *De lingua Shilhensi*. Pour une critique des contributions de ces auteurs anglais, néerlandais, allemands et français voir Adelung 1806, p. 664, 665.

¹¹ En parcourant Timotin, Timotin 2011; Mareş 2011; Olar 2011, Olar 2013, Timotin 2013, Timotin 2013 b, on peut reconstituer la liste des auteurs qui ont étudié le sujet avant 2010: Dimitrie Cantemir, Al. Papiu-Ilarian, A.D. Xenopol, Nicolae Densusianu, Ioan Bogdan, Gr. Tocilescu, T.T. Burada, M. Gaster, N. Iorga, I.C. Filitti, N. Cartoian, Dan Simonescu, Al.A. Vasilescu, T.G.

supposés auparavant. Le mémoire adressé en 1744 par Radu Cantacuzino à François duc de Lorraine et de Bar et grand-duc de Toscane, époux de Marie-Thérèse d'Autriche¹², offre des détails importants sur les voyages que le prince roumain a faits en été et en automne 1717 à Amsterdam et à Londres. Il cherchait à Amsterdam l'appui de Pierre le Grand pour monter sur le trône de la Valachie. S'il n'a pas été reçu à Amsterdam par le tsar, il mentionne, par contre, une entrevue à Londres avec le roi George I de la Grande Bretagne. Andrei Timotin, qui a édité et commenté récemment le mémoire de Radu Cantacuzino, souligne le fait que le document confirme les supposées visites à Amsterdam et à Paris et mentionne pour la première fois le séjour à Londres¹³. Il faut observer le fait que le prince roumain rappelle au duc de Lorraine en 1744 (non sans une note de reproche) les circonstances de sa visite en 1717 à Londres et de sa réponse négative (suivant les conseils venus de la Cour autrichienne) à la proposition du roi George I d'y rester sous la protection de la Grande Bretagne. L'exemplaire de l'œuvre de Chamberlayne que nous présentons est, donc, un nouveau témoignage de la présence de Radu Cantacuzino à Londres en 1717.

Nous ne connaissons pas les circonstances de l'acquisition du livre. Il y a, pourtant, des coïncidences qu'il ne faudrait pas ignorer : le livre a été publié en 1715 à Amsterdam (ville que Radu Cantacuzino venait de visiter avant son arrivée à Londres). L'auteur du livre, John Chamberlyne, remplissait, depuis 1714, des charges à la Cour du roi George I, au fils duquel il dédiait, d'ailleurs, le livre. Le roi recevait en 1717 le jeune prince roumain et lui proposait de s'établir à la Cour de Londres (Timotin 2013 b, p. 133, 143). On peut, donc, se demander si le livre lui a été offert (hypothèse qu'il ne faudrait pas exclure d'emblée) ou s'il l'a acheté lui-même. Il ne faut pas oublier qu'il était assez difficile à Radu Cantacuzino d'acheter un livre, précisément à ce moment-là. En août 1717 il adressait une requête au tsar Pierre le Grand afin d'obtenir des subsides pour le voyage projeté, vu que lui-même, son frère et leur mère avaient quitté Constantinople à la hâte, dépouillés de tous leurs biens, après l'exécution en 1716 de son père Ștefan Cantacuzino¹⁴. Nous n'avons pas les connaissances nécessaires pour mener une recherche adéquate sur le prix et la valeur des livres à l'époque, mais la somme d'argent dépensée semble importante¹⁵. Si le jeune homme âgé de 18 ans a vraiment acheté ce livre savant

Bulat, Gh. Duzinchevici, V. Mihordea, Al. Ciorănescu, Émile Turdeanu, G. Bezviconi, Al. Vianu, Pirin Bojagiev, Paul Cernovodeanu, A. Pippidi, Șt.S. Gorovei, D.H. Mazilu, Mauro Barindi.

¹² Voir Pippidi 1997, p. 219, qui attire l'attention sur la découverte du mémoire faite avant la guerre par André Veress.

¹³ Timotin 2013 b, p. 130, 132; p. 143: le texte édité du mémoire. Pour la période 1716–1718 de la vie du Radu Cantacuzino voir aussi Pippidi 1997, p. 214 et suiv.; Timotin, Timotin, 2011, p. 71; Olar 2013, p. 15 și 30 (les notes 14, 15).

¹⁴ « ... presentamente supplico Vostra Maestà di darmi aiuto, acciò che possa essequire il mio viaggio, poiche no[i] siamo scampati, senon nudi, et affatto spogliati, dali pagani » (Olar 2011, p. 389, 390, 391, la note 25).

¹⁵ Nous remercions Andrei Pippidi de nous avoir fourni l'exemple du prix d'un livre acheté à Sibiu en 1702: 3 florins payés pour le livre paru la même année, Johannes Franciscus Buddeus [Johann Franz Buddeus], *Questionem Politicam an alchymistae: Sint in Republica tolerandi?*,

malgré ses difficultés financières, ça prouverait, de sa part, un intérêt intellectuel qu'il ne faudrait pas ignorer¹⁶.

À part l'*ex-libris* manuscrit sur la première page de la *Dédicace*, Radu Cantacuzino fait appliquer deux fois, sur la première page des deux feuilles suivantes, une vignette de forme un peu allongée, ayant approximativement 2 ou 3 cm., qui semble être une sorte d'estampille, dont, à cause de la reproduction numérisée, on ne peut pas savoir les couleurs, si elle en a. Nous ne sommes pas à même de préciser s'il s'agit d'un sceau utilisé aussi dans d'autres occasions ou seulement en tant que *ex-libris*. Selon toute vraisemblance, il ne s'agit pas d'une étiquette collée sur le papier. L'existence d'un *ex-libris* conduit à la supposition que son propriétaire pouvait posséder une bibliothèque ou, au moins, plusieurs livres, non seulement un. La vignette représente les armoiries des Cantacuzènes¹⁷. Nous l'avons comparée avec une série de photocopies des blasons des membres de la famille Cantacuzino et de Radu Cantacuzino lui-même¹⁸ et nous avons constaté l'existence de quelques éléments caractéristiques qui, à notre avis, pourraient attirer l'attention du spécialiste. Les deux images ne sont pas claires, mais on peut voir l'aigle bicéphale aux ailes déployées, tenant dans la griffe droite l'épée et le sceptre et dans la griffe gauche le globe avec la croix là-dessus; tenant compte de la configuration des autres armoiries que nous avons vu, d'habitude, ces trois éléments ne sont pas ainsi disposés et le globe apparaît assez rarement. L'écu placé sur la poitrine de l'aigle porte les insignes de la Valachie, le corbeau ayant la croix dans son bec¹⁹; le corbeau a la tête dirigée vers la droite, tandis que le bec est orienté vers la gauche. Une couronne portant une croix surmonte l'aigle et dans la moitié supérieure, tout au long du contour, on peut lire, avec des lettres cyrilliques capitales, *Radul*

edisseret Carolus Theophilus Schlitte [Karl Theophil Schlitte], Magdeburg, Litteris, Christiani Henckelii. Nous avons cherché sur le web des données sur la valeur du florin au XVIII^e siècle et sur les biens qu'on pouvait acheter avec 3 florins, mais nous avons trouvé seulement des explications approximatives: sur <http://de.wikipedia.org/wiki/Gulden> on trouve: Um 1700 besaß ein Gulden (le nom allemand pour *florin*) eine Kaufkraft, die heute etwa (als grobe Orientierung) 40–50 Euro entspräche. Toujours là on apprend qu'en 1747, afin de gagner 1 florin, un chef d'équipe devait travailler deux jours, un ouvrier, deux jours et demie, un ouvrier sans qualification trois jours. En 1750, le florin Brabant-Liège valait 0,416 gr d'or et 6,15 gr d'argent (<http://users.skynet.be/michel.mordant/monnaies.htm>). L'exemplaire du livre de Chamberlayne pouvait coûter encore plus, vu que le volume vendu à Sibiu avait seulement 96 pages.

¹⁶ En 1727–1728 il sollicitait du patriarche de Jérusalem, Chrysanthe, des livres, afin de dresser la généalogie de la famille, mais, malheureusement, la liste n'en est pas connue (Olar 2013 b, p. 155, note 10, Olar 2013, p. 18, 32, note 30). On sait pourtant l'inventaire des livres qui auraient pu l'aider dans ce but et qui se trouvaient dans la bibliothèque du prince Brâncoveanu (Pippidi 1997, p. 214, 222).

¹⁷ Nous remercions Andrei Pippidi pour la précision.

¹⁸ Voir Olar 2013, p. 22 et fig. 5, 6 (et p. 279); Tiron 2014 ; Olar 2014, p. 138 et les figures 13, 16. Pour d'autres études sur les armoiries en question, que nous n'avons pas eu la possibilité de consulter, voir Olar 2011, p. 388, la note 19, Olar 2013, p. 35, les notes 49, 50, 51.

¹⁹ Des représentations semblables, mais pas identiques, ayant un inventaire proche de celui de l'*ex-libris* de Radu Cantacuzino, chez Atanasiu 2006, p. 99, 106 (planche II, fig. 4), Olar 2011, p. 392. Pour d'autres exemples qui ne coïncident pas avec ce sceau de Radu Cantacuzino voir Cernovodeanu 1977, p. 248, planche XX, fig. 5 et 6, p. 350, planche LXXV.

Cantacuzino. Dans le nom *Cantacuzino* sont employés deux signes de l'alphabet latin: *Z* et *N* (à la deuxième apparition de cette lettre).

En ce qui concerne Vlad Mălăescu, les traces écrites qu'il a laissées sont plus nombreuses. Tout d'abord, il faut mentionner sur la page de titre, où se trouve aussi son *ex-libris* en roumain avec des lettres cyrilliques soigneusement écrites, la présence du nom *Vlad* et de l'initiale *M* calligraphiés avec alphabet latin, d'une part et de l'autre de l'ornement floral du livre placé dans le centre.

Sur la première page de la préface on peut voir ses armoiries²⁰, ayant les mêmes dimensions que le sceau de Radu Cantacuzino sur les pages précédentes. La reproduction numérisée n'est pas claire. On peut distinguer avec difficulté seulement trois lions et une couronne. Une description détaillée nous en donne Ovidiu Olar²¹. Nous retenons l'intéressante remarque de Ovidiu Olar concernant la probable collaboration entre Radu Cantacuzino et Vlad Mălăescu dans la création de ces armoiries. Sur le sceau que Vlad Mălăescu utilise, à l'instar de Radu Cantacuzino, comme *ex-libris*, il n'y a aucun nom. Il faut se demander encore une fois, comme dans le cas précédent, si ce blason avait aussi d'autres fonctions ou non. Si on connaissait le moment de la création des armoiries de Mălăescu, on pourrait fixer une date après laquelle le sceau a été appliqué sur le livre.

Les sept feuilles qui suivent portent sur leur endroit (à ce qu'il paraît) des traductions en plusieurs langues (écrites avec des alphabets différents) des formules que Vlad Mălăescu inscrit pour indiquer que le livre lui appartient:

– *ἀπὸ τὰ βιβλία τοῦ βλαδοῦλ μαλλαέσκου γραμμ[ατικ]οῦ* (en grec, sur la page de la préface qui suit à la page où il a appliqué le sceau) ;

– *ἐκ τῶν βλαδοῦλου γραμμικοῦ μαλλ[αεσκ]ου* (toujours en grec) ;

– *De' Libri di Vladislao Mallaesco* (en italien, avec une écriture calligraphique) ;

– Très intéressante s'avère la note qui suit, où Mălăescu utilise le mot turc pour «livre» avec l'alphabet cyrillique : *Bu kiatâp Vladulu dă Malaescu*²². Nous ne savons pas de quelle source Mălăescu a pris la variante *kiatâp*, ou s'il transcrivait ce qu'il percevait par l'ouïe, mais il faut remarquer son essai de rendre la forme turque à l'aide de l'alphabet cyrillique. La forme usuelle, *kitap*, a été empruntée en roumain aussi, étant attestée précisément au XVIII^e siècle (*chitap*, Suciu 2010, p. 234, avec bibliographie). Dans l'un des deux dictionnaires turc-français présents dans la bibliographie donnée par Tache Papahagi (1974) pour les étymologies turques des mots aroumains (voir ar. *kitape* < tc. *kitâp*), nous avons trouvé une

²⁰ Nous remercions Andrei Timotin qui a reconnu le blason et nous a indiqué l'image de référence.

²¹ En utilisant les résultats des recherches de Sorin Ifîtimi, la description donnée par Olar est : «Elles [les armoiries] montrent, dans un décor champêtre peuplé de lions rampants spécifique aux armoiries baroques, une colombe portant les bonnes nouvelles à Noé, réfugié sur son arche abandonnée aux vagues, et le retour à la vie du fabuleux oiseau phœnix» (Olar 2011, p. 395, 396; Olar 2013, p. 27). Voir la copie des armoiries sur la couverture de l'édition critique de la traduction due à Vlad Boţulescu de Mălăeşti « Vie de Scanderbeg », préparée par O. Olar et Emanuela Timotin (Olar 2013 ; Timotin, E. 2013).

²² Nous remercions Andrei Pippidi qui nous a suggéré la lecture *kitap*. Nous remercions aussi Dana Mihaela Zamfir qui nous a confirmé que la forme doit être lue *kiatâp* et qui a supposé que le mot précédent, *bu*, est de même en turc. Elle a trouvé, en ligne, la traduction du syntagme *bu kitap*: «ce livre».

forme de pluriel qui nous semble expliquer la forme utilisée par Mălăescu : *kiutub*, *kuteb* (en turc contemporain le pluriel est *kitaplar*)²³. Le sens de la note serait donc, fort probablement, «Ces livres [sont de] Vlad de Malaescu», sens qui correspondrait aux formules dans les autres langues, où il s'agit du pluriel «livres». Il faut retenir aussi le fait qu'il écrit son nom, malgré l'emploi des caractères cyrilliques, *Malaescu*, comme dans les autres cas formulés dans des langues autres que le roumain, et non pas *Mălăescu* (comme apparaît alors qu'il écrit en roumain avec l'alphabet slave) ; pourtant, la forme du nom est en roumain, avec la prononciation *dă* de la préposition *de*, caractéristique pour le parler de Prahova, région d'où il était d'origine (voir Mareş 2011, p. 97).

- *D[a]rauβ den büchern des WladiBlaus Mal[æs]cus* (en alphabet gothique)²⁴ ;
- *Ex Libris Vladislaj Malleski* (en latin avec une belle écriture) ;
- *Des Livres de Vladislæ Mall[escu]* (une écriture adroite en français).

Dans ces formules, auxquelles il faut ajouter la première, en roumain avec des lettres cyrilliques, *Den cărțile Vladului Măl[ăescu] Log[ofăt]*, on observe que le secrétaire de Radu Cantacuzino emploie seulement le nom Vlad Mălăescu en diverses variantes : *Vladul Măl[ăescu]*, *βλαδουλ μαλλᾶέσκου*, *Vladislao Mallaesco*, *Vladulu dă Malaescu*, *WladiBlaus Mal[æs]cu*, *Vladisla[us] Mallesk[us]*, *Vladislæ Mall[escu]*. Cet état des choses confirme la conclusion de Al. Mareş (2011, p. 99) que Mălăescu a ajouté tard, dans les années de sa réclusion, le nom Boțulescu. À l'époque des formules de signature qu'il semble exercer sur les pages de ce livre, il n'avait pas encore imaginé le nom Boțulescu. Les variantes que nous avons rencontrées sur les pages de ce livre se juxtaposent aux variantes déjà connues, ou sont identiques²⁵ : *Malaescul Vladul* ; *Vladul Malaieski* ; Ill-mus *Vladislaus S.R.I. Comes a Malaesco* ; *Suppremus Cancellarius Praefectus a Malaesco* ; *Praefectus Vl[adislaus] a Malaesco* ; *Vladislaus S.R.I. comes a Malaesco* ; *Vl. C. Malaesco* ; *Vl. C. a Malaesco* ; *Vladislao di Malesco* ; *Vladislas Malaeski* ; *Vladislas de Malaesco* ; *Malaesky*, *Maleisky* ; les traductions faites en prison sont signées *Vladul Mălăescu* logofăt et *Vladul Boțulescul de Mălăiești*.

Au début du livre, à ce qu'il paraît sur la page de garde, il y a un tableau manuscrit avec le titre *Tabula Characterum ArithmetiCorum. Figuratiui. Literales*. Les têtes des neuf colonnes, toujours en latin, sont : *Commun[ia]*, *Indici*, *Romani*,

²³ Dans la première édition du dictionnaire que Tache Papahagi donne dans sa bibliographie, nous trouvons, dans le deuxième volume, p. 564, le mot orthographié *kitāb*, avec la définition suivante: 1. livre. 2. lettre. 3. ordre. 4. loi. 5. destin, plur. *kiutb* et *kiutub* et, plus loin, *kiuteb* (*Dictionnaire turco-français: à l'usage des agents diplomatiques et consulaires, des commerçants, des navigateurs, et autres voyageurs dans le Levant*, par J. D. Kieffer et T. X. Bianchi, Paris, 1835–1837 ; Papahagi a utilisé la seconde édition, celle de 1850 ; nous avons consulté un exemplaire numérisé par la Bibliothèque de l'Université de Harvard, chez l'adresse <http://hdl.handle.net/2027/hvd>).

²⁴ La lecture n'est pas sûre, mais très probable. Le nom, par contre, peut être lu sans difficulté.

²⁵ Voir Pippidi 1997, p. 215, Mareş 2011, p. 98, Timotin, Timotin 2011, p. 74, 75, Timotin 2013 b, p. 131, 143, Olar 2013, p. 15, 20, 21, 24, p. 33 la note 41, p. 34 notes 44, 45, Olar 2014, p. 155, l'annexe 6.

Hebra[ei], Samar[itae], Græci, Sirciaci, Arabici, Ætiop[i]. «Communes» sont les chiffres connus de nos jours sous le nom de *chiffres arabes*. On trouve les correspondances pour les chiffres de 1 à 10, pour 20 et 30. À en juger d'après l'aspect des lettres (par exemple, *l, b, r*) comparé avec celui des lettres dans les *ex-libris* en alphabet latin de Vlad Mălăescu, on peut supposer que ce tableau lui appartient. Nous n'en connaissons pas la source. Le livre de Chamberlayne n'offre pas de données sur la notation des chiffres ; les seules informations pouvant avoir de l'importance concernent la liste des langues dans le tableau, présentes aussi dans le livre. Nous ne savons pas non plus s'il a puisé le titre d'un livre ou s'il l'a conçu lui-même. Il faut ajouter qu'une confrontation rapide avec les données qu'on trouve en ligne démontre une reproduction correcte de la notation des chiffres par des lettres en chaque langue. Le tableau nous démontre l'intérêt de Mălăescu pour la matière du livre et il faut retenir ce fait qui peut nous faire comprendre son initiative de traduire en roumain un vocabulaire iroquois²⁶, vu la présence dans le livre qu'il possédait d'un important chapitre sur les idiomes autochtones de l'Amérique. Les informations sûres concernant la part de la propre volonté de Vlad Mălăescu dans le choix des œuvres à traduire sont absentes, mais il y a des données qui laissent entrevoir ses possibles intentions et pas le jeu du hasard²⁷ et parmi elles il est à ranger maintenant le contenu du livre sur les langues du monde, dont la connaissance aurait pu éveiller son intérêt pour les idiomes de l'Amérique.

Les variantes en plusieurs langues de la signature et, très probablement, le tableau arithmétique doivent être ajoutés maintenant sur la liste de «Documents et manuscrits écrits ou signés par Vlad de Mălăești»²⁸.

Il est difficile de connaître dans quelles circonstances le livre a appartenu tant à Radu Cantacuzino qu'à Vlad Mălăescu, s'il est passé d'un propriétaire à l'autre et quand, si Radu Cantacuzino a écrit et a appliqué ses *ex-libris* en 1717, mais Vlad Mălăescu plus tard. Il est sûr qu'en 1716 ils étaient ensemble, le jeune logothète en sauvant la vie des membres de la famille de son protecteur, Ștefan Cantacuzino²⁹. Les auteurs qui ont étudié la vie de Vlad Mălăescu sont d'accord, pourtant, que l'an 1717 ne peut pas représenter la date à laquelle Radu Cantacuzino a pris la charge de Grand Maître de l'Ordre Constantinien de Saint-Georges et a accordé le premier titre à Vlad Mălăescu, son vrai homme de confiance³⁰. Ils acceptent cependant l'hypothèse que l'idée d'exploiter le sujet de cet ordre de chevalerie devrait venir de Vlad Mălăescu³¹. Les notes de Vlad Mălăescu et les sceaux de Radu Cantacuzino et

²⁶ Pour les questions soulevées par la traduction inattendue d'un tel vocabulaire voir Dima 2013.

²⁷ Voir Olar 2013, 24–25, Timotin, E. 2013, p. 46 avec bibliographie.

²⁸ Voir la liste chez Olar 2013, p. 27, 28.

²⁹ Pour l'absence d'informations certes sur la vie de Vlad Mălăescu après 1716 voir Mareș 2011, p. 98, Olar 2011, p. 395, Olar 2013 (p. 15 și 30, nota 14, 15, p. 17, 20, 21, 22), avec bibliographie.

³⁰ Voir Pippidi 1997, p. 214–233, Olar 2011, p. 395, Olar 2014, p. 134.

³¹ Pippidi 2004, p. 153, Timotin, Timotin 2011, p. 71.

de son compagnon sur le livre de Chamberlayne semblent en quelque sorte confirmer la mise en page des diplômes conférés et ont l'aspect d'une préparation dans le but de trouver des formules de signature convenables. Il n'y a aucune possibilité de savoir s'ils étaient ensemble alors qu'ils faisaient ces essais sur les pages du livre. Il faudrait rappeler tout au moins que le sceau de Vlad Mălăescu est le résultat de la collaboration de tous les deux (Olar 2011, p. 395, 396; Olar 2013, p. 27) et que les deux sceaux apparaissent à la fois.

Nous ne savons pas, non plus, quand le livre est passé dans la Bibliothèque Impériale. Le plus probable, le dernier propriétaire a été Vlad Mălăescu, duquel le tome a été confisqué à l'occasion de son arrestation. Il a été condamné à mort en première instance (Olar 2013, p. 24) et il est difficile à croire que dans ces circonstances il pouvait garder ses livres. Dans ce moment-là, Radu Cantacuzino avait quitté Vienne, où se trouvaient seulement son frère Constantin et son secrétaire. La question déjà évoquée, de la possible existence d'une bibliothèque du prince ou même de son étroit collaborateur, nous autorise à supposer que d'autres tomes soient conservés dans la bibliothèque viennoise.

ABBREVIATIONS

- Adelung 1806 = J.Chr. Adelung, *Mithridates oder allgemeine Sprachkunde mit Vater Unser als Sprachprobe in bey nahe fünfhundert Sprachen und Mundarten*, vol. I, Berlin, 1806 (accessible en ligne, numérisé par Google: <https://books.google.ro>).
- Atanasiu 2006 = Mihai-Bogdan Atanasiu, *Patrimoniul heraldic în familia Cantacuzinilor moldoveni*, „Opțiuni istoriografice”, Buletinul Alianței Studenților Români, Iași, VII, 2, p. 98–107.
- Cernovodeanu 1977 = Dan Cernovodeanu, *Știința și arta heraldică în România*, Editura Științifică și Enciclopedică, București.
- Coseriu 1994 = Eugenio Coseriu, *Limba română în fața Occidentului. De la Genebrardus la Hervás. Contribuții la istoria cunoașterii limbii române în Europa occidentală*, traduit en roumain par Andrei A. Avram, Editura Dacia, Cluj-Napoca (la variante originale, en allemand: *Von Genebrardus bis Hervás. Beiträge zur Geschichte der Kenntnis des Rumänischen in Westeuropa*, Tübingen, 1980).
- Dictionnaire 1885–1900 = *Dictionnaire of National Biography*, 1885–1900, volume 10, disponible en ligne: <https://en.wikisource.org/wiki>.
- Dima 2013 = Vlad Boțulescu de Mălăiești, *Scrieri. II. Canonizarea sfântului Felice. Varlaam și Ioasaf. Glosar irochez-român. Însemnări astronomice*. Éditions critiques, études introductives et glossaire de Cristina-Ioana Dima, Univers Enciclopedic Gold, București.
- Mareș 2011 = Alexandru Mareș, *Numele de familie al logofătului Vlad din Mălăiești: Nume moștenit sau nume imaginat?*, „Limba Română”, LX, nr. 1, p. 95–100.
- Olar 2011 = *Aventuriers du XVIII^e siècle. Radu / Rodolphe Cantacuzène et l'Ordre Constantinien*, „Revista istorică”, tom XXII, nr. 3–4, p. 385–398.
- Olar 2013 = Ovidiu Olar, *Logofătul de taină, viața, aventurile și traducerile lui Vlad Boțulescu de Mălăiești [Introduction]*, dans *Vlad Boțulescu de Mălăiești, Scrieri I*,

- Viața lui Scanderbeg*, édition critique, introduction, glossaire et index par Emanuela Timotin et Ovidiu Olar, Academia Română, Institutul de Lingvistică „Iorgu Iordan – Al. Rosetti”, Univers Enciclopedic Gold, București, p. 13–37.
- Olar 2013 b = Ovidiu Olar, *Un aventurier al Luminilor. Prințul Radu Cantacuzino (1699–1761) și Ordinul constantinian al Sfântului Gheorghe*, dans *Istoria: Utopie, amintire și proiect de viitor. Studii de istorie oferite Profesorului Andrei Pippidi la împlinirea a 65 de ani*. Radu G. Păun, Ovidiu Cristea (eds), Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza”, Iași, p. 153–166.
- Olar 2014 = *Intrigi politice, strategii de ascensiune socială și genealogii fabuloase. Episcopul Inochentie Micu, cavalier și prefect suprem pentru Dacia al Ordinului „Constantinian” al Sfântului Gheorghe*, „Apulum” 51, p. 129–161.
- Papahagi 1974 = Tache Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân general și etimologic*, deuxième édition augmentée, Editura Academiei Române, București.
- Pippidi 1997 = Andrei Pippidi, *L’Ordre Constantinien et les généalogies byzantines*, dans *Études byzantines et post-byzantines*, III, recueillies et publiées par Emilian Popescu et Tudor Teoteoi, Editura Enciclopedică, București, p. 199–226.
- Pippidi 2004 = Andrei Pippidi, *Une biographie de Scanderbeg traduite en roumain au XVIII^e siècle*, en Elena Siupiur, Lidia Simion, Lia Brad Chisacof, Aurelia Herda (éditeurs), *Peuples, États et nations dans le Sud-est de l’Europe, IX Congrès International des études du Sud-est européen, [Tirana], 30 août – 4 septembre 2004. Contributions roumaines*, Editura Anima, București, p. 143–154.
- Suciu 2010 = Emil Suciu, *Influența turcă asupra limbii române II. Dicționarul cuvintelor românești de origine turcă*, Editura Academiei Române, București.
- Timotin, E. 2013 = Emanuela Timotin, *Manuscrisul 67 din Arhivele de Stat din Veneția [Introduction]*, dans *Vlad Boțulescu de Mălăiești, Scrieri I, Viața lui Scanderbeg*, édition critique, introduction, glossaire et index par Emanuela Timotin et Ovidiu Olar, Academia Română, Institutul de Lingvistică „Iorgu Iordan – Al. Rosetti”, Univers Enciclopedic Gold, București, p. 38–92.
- Timotin 2013 = Andrei Timotin, *Documente noi din arhivele vieneze privitoare la exilul văduvei și fiilor lui Ștefan Cantacuzino*, „Revista istorică”, tom XXIV, nr. 1–2, p. 43–55.
- Timotin 2013 b = Andrei Timotin, *Un memoriu autobiografic inedit al lui Radu Cantacuzino către Ducele Francisc de Lorena*, dans *Istoria: Utopie, amintire și proiect de viitor. Studii de istorie oferite Profesorului Andrei Pippidi la împlinirea a 65 de ani*. Radu G. Păun, Ovidiu Cristea (eds), Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza”, Iași, 127–153.
- Timotin, Timotin 2011 = Emanuela Timotin, A. Timotin, *Les traductions de l’italien et de l’allemand de Vlad Boțulescu (1763–1764). Projet d’édition*, „Revue Roumaine de Linguistique” 56, p. 69–79.
- Tiron 2014 = Tudor-Radu Tiron, *O stemă cantacuzină la conacul din Deleni (Iași)*, en *Familiile boierești din Moldova și Țara Românească* (coordonateur et coauteur Mihai Dim. Sturdza), vol. III. *Familia Cantacuzino*, Editura Simetria, p. 400–401.

ORATIO DOMINICA

IN DIVERSAS OMNIUM FERÉ
GENTIUM LINGUAS
VERSA

E T

*PROPRIIS CUIUSQUE LINGVAE
CHARACTERIBUS EXPRESSA,*

Una cum Dissertationibus nonnullis de Linguarum
Origine, variisque ipsarum permutationibus.

EDITORE

JOANNE CHAMBERLAYNIO

*Anglo-Britanno, Regiæ Societatis Londinensis &
Berolinensis Socio.*



AMSTELÆDAMI,

Typis GUILIELMI & DAVIDIS GOEREI.

MDCCXV.

De Kōynae Eragvāt Mō: Nō: Mō:

Digitized by Google

D E D I C A T I O.

gratulata. Laetantur subditi se **DEFENSOREM FIDEI** coelitus esse nactos qui intemeratam eam in **MAGNAE BRITANNIAE ET HIBERNIAE** Regnis sua auctoritate suoque exemplo protegere solenniter est professus. Idem hoc de **TE, REGIE PRINCEPS**, Paternarum virtutum ex asse Haerede & ad Purpuram Regiam Nominisque immortalitatem nato nobis pollicemur omnes, quod Puritatem **ECCLESIAE NOSTRAE** quam **CHRISTUS** Oraculum Divinae sapientiae consummatissima precandi formula instruxit sis vindicaturus.

Eam variis in linguis & Dialectis universi, quae patet, orbis conscriptam **SERENISSIMO NOMINI TUO** devota mente consecrare sum ausus, quod opus hoc **REGIA TUA CELSITUDINE** haud indignum



CHARLES DIEHL ET LA ROUMANIE – QUELQUES DOCUMENTS D'ARCHIVE INÉDITS

FLORIN ȚURCANU
(Institut d'Études Sud-Est Européennes, Bucarest)

Charles Diehl's archives are preserved by the Institut National d'Histoire de l'Art in Paris. Several previously unknown documents concerning Diehl's relation with Romania are published and analysed in this paper including a short diary of his first trip – completely ignored until now – to this country.

Keywords: Diehl, Romania, byzantine studies, intellectual history.

La bibliothèque de l'Institut National d'Histoire de l'Art de Paris abrite de nombreux fonds d'archives privées ayant appartenu à d'importantes personnalités de la vie intellectuelle et artistique dont celle du byzantiniste et historien de l'art Charles Diehl (1859–1944), fondateur des études byzantines au sein de l'université française et maître reconnu, pendant la première moitié du XX^e siècle, de plusieurs spécialistes français et étrangers de l'histoire byzantine.

Les relations de Charles Diehl avec la Roumanie, sa contribution à la cristallisation et au progrès des études byzantines dans ce pays à travers ses relations avec des représentants importants de la discipline tel Nicolae Iorga, Orest Tafrali ou Gheorghe Brătianu méritent une reconstitution qui a déjà trop tardé.

Une recherche dans l'archive de Charles Diehl, préservée et soigneusement classée à la Bibliothèque de l'INHA, nous a permis de retrouver quelques documents qui nous aident à éclairer un peu plus les relations du savant français avec la Roumanie en nous permettant aussi d'enrichir la chronologie de ces relations dont on ne soupçonnait pas qu'elles remontent aux années 1880 et non pas à la veille de la Première guerre mondiale lorsque, déjà célèbre et internationalement connu, il visita Bucarest et fut reçu par le prince héritier Ferdinand et son épouse, la future reine Marie de Roumanie.

On se contentera ici de présenter trois documents qui datent de trois époques différentes et dont l'importance est inégale. Les deux derniers, qui méritent le plus qu'on s'y attarde, sont reproduits à la fin de cet article.

Un document qui présente un intérêt moindre par rapport aux autres est le texte dactylographié d'une traduction française d'un important article publié en 1922 par l'archéologue roumain Vasile Pârvan dans la revue *Transilvania* de Sibiu et qui porte le titre « Problèmes d'archéologie en Roumanie »¹. Dans son ouvrage

¹ Bibliothèque de l'INHA, Fond Charles Diehl, Archives 060, 05, 05 – documents dactylographiés (1924) ; Vasile Pârvan, „Probleme de arheologie în România” in *Transilvania*, LII (1922), nr. 1–2, p. 4–14.

indispensable qui rassemble la bibliographie de Pârvan², l'historien Alexandru Zub décrit l'article du fondateur de l'archéologie moderne en Roumanie comme « un vaste plan de travail qui concerne l'ensemble du territoire roumain tout en prenant en compte les questions spécifiques que soulève chaque région. Du paléolithique à la formation des États féodaux dans l'espace carpatodanubien, tout est prévu : organisation, investigation, synthèse, dissémination des résultats – le tout dans le but de dresser une carte archéologique complète de la Roumanie. Il (Pârvan) insistait une fois de plus pour la création d'un institut d'archéologie et d'un réseau complexe de musées. Il esquisse la problématique qu'impliquent les futures fouilles archéologiques dans les différentes régions du pays... »³.

Le texte du tapuscrit de la traduction française de l'article de Pârvan a 21 pages et il a été corrigé dans quelques endroits probablement par la main d'un collègue français de l'archéologue, qui était en même temps en relation avec Charles Diehl. L'écriture des corrections faites dans le texte dactylographié n'est pas celle du byzantiniste français. Il n'est pas impossible qu'elle soit de la main de Jérôme Carcopino qui a visité la Roumanie en 1924 en compagnie de Pârvan⁴ et a pu réviser et transmettre cette version française à Charles Diehl. Une note écrite, à la fin du tapuscrit, de la même main que celle qui a inséré les quelques corrections mentionne que « cet article devait paraître dans une revue anglaise. M. Pârvan, professeur à l'Univ. de Bucarest et membre de l'Académie Roumaine est directeur du Musée National d'Antiquités ». Une traduction anglaise de l'article de Vasile Pârvan ne semble jamais avoir été publiée – la bibliographie rédigée par Alexandru Zub n'enregistre pas un tel texte. Nous nous trouvons peut-être devant une tentative – sans suite elle aussi – de publication en France d'une traduction de l'important article de Pârvan et Charles Diehl a pu être considéré comme un intermédiaire pour cette entreprise.

Un document d'une importance indiscutable est la lettre écrite par le byzantiniste roumain Orest Tafrali, élève de Charles Diehl, à son maître français le 30 septembre 1910⁵. Orest Tafrali (1876–1937) est surtout connu pour ses recherches sur l'histoire, l'archéologie et la topographie de la Thessalonique byzantine. Secrétaire du Musée national des Antiquités de 1902 à 1905, il a rédigé sa thèse sur *Thessalonique au quatorzième siècle* sous la direction de Charles Diehl⁶ en obtenant en 1912 le doctorat ès lettres de la Sorbonne. Il publiera en 1919

² Al. Zub, *Vasile Pârvan 1882–1927 – biobibliografie*, Editura științifică și enciclopedică, Bucarest, 1975, p. 18.

³ Ibid.

⁴ Vasile Pârvan, *Scrieri*, text stabilit, studiu introductiv și note de Alexandru Zub, Editura științifică și enciclopedică, Bucarest, 1981, p. 344. Voir aussi Al. Zub, *Pe urmele lui Vasile Pârvan*, Editura Sport-Turism, Bucarest, 1983, p. 153.

⁵ Bibliothèque de l'INHA, Fond Charles Diehl, Archives 060, 03, 11 – Salonique correspondance.

⁶ Orest Tafrali, *Thessalonique au quatorzième siècle* avec une préface de Charles Diehl, Librairie Paul Geuthner, Paris, 1913. Cette thèse fut accompagnée d'une thèse complémentaire (Orest Tafrali, *Topographie de Thessalonique. Thèse complémentaire pour le doctorat présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris*, Librairie Paul Geuthner, Paris, 1912).

un autre livre sur la grande ville du nord de la Grèce, *Thessalonique des origines au XIV^e siècle*⁷ et continuera ses recherches sur les antiquités grecques et sur l'art roumain médiéval tout en enseignant, jusqu'à sa mort, à l'Université de Iași.

La lettre de Tafrali, rédigée avec quelques fautes de français, est un condensé d'informations variées qui vont des difficultés pour se procurer une autorisation auprès d'une administration ottomane particulièrement lente et insensible – « il a fallu pas moins de quatre interventions de la part du consul de Roumanie auprès du gouverneur » – jusqu'au programme de travail, aux méthodes et aux objectifs de l'enquête de terrain du byzantiniste roumain. Un an avant le séjour évoqué dans sa lettre à Charles Diehl, Tafrali avait déjà publié à Paris son étude intitulée *Sur les réparations faites au VII^e siècle à l'église de Saint Démétrius de Salonique*⁸ et il revient maintenant à ce même monument qu'il examine deux fois au début de son séjour de 1910 en suivant les conseils de son maître français relativement aux détails des mosaïques. Il s'agit d'approfondir une recherche entreprise pendant son précédent séjour à Thessalonique mais ce qui passionne Tafrali en ces premiers jours où il attend l'autorisation du gouverneur turc est la question de l'aspect et de la datation des fortifications de la ville : « Sans souci des dangers auxquels je m'exposais je me suis livré à l'étude des murailles. J'en ai pris plus de quarante vues et étudié morceau par morceau les diverses parties. Ainsi ai-je pu déterminer le mur du IV^e–V^e siècle, les restaurations postérieures et les constructions du XIV^e sous les Paléologues. En outre, j'ai découvert les traces de l'ancienne enceinte : de grandes pierres en marbre et en tuf ». La lettre est un témoignage sur la recherche passionnée des différentes marques de briques de l'époque romano-byzantine à Thessalonique que Tafrali utilise pour dater les différents monuments de la ville et dont il donnera un des plus importants inventaires⁹.

L'intérêt de Tafrali pour les fortifications de Thessalonique allait s'accroître au point où il va entreprendre, une année plus tard, un nouveau voyage financé par le mécène Jacques Doucet auquel il avait été recommandé par Charles Diehl lui-même et par Gabriel Millet¹⁰. Selon le témoignage de Tafrali la perspective d'une démolition imminente des vieux remparts de la ville par les autorités ottomanes a hâté son voyage de 1911. Son intérêt pour les fortifications de Thessalonique représente bien le point de départ du sujet de sa thèse complémentaire pour le doctorat qu'il dédiera d'ailleurs à Jacques Doucet¹¹. De ce point de vue, la lettre du 30 septembre 1910 est une preuve importante du cheminement intellectuel de Tafrali sur le terrain des questions soulevées par la topographie de l'ancienne Thessalonique.

La lettre du 30 septembre 1910 éclaire aussi les relations intellectuelles et personnelles qu'entretiennent Tafrali et Charles Diehl. D'une part, la lettre fait

⁷ Orest Tafrali, *Thessalonique des origines au XIV^e siècle*, Ernest Leroux, Paris, 1919.

⁸ Orest Tafrali, *Sur les réparations faites au VII^e siècle à l'église de Saint Démétrius de Salonique*, Ernest Leroux, Paris, 1909.

⁹ Michael Vickers – « Fifth-Century Brickstamps from Thessaloniki » in *The Annual of the British School at Athens*, Vol. 68 (1973), p. 285.

¹⁰ « Avant-propos » à Orest Tafrali – *Topographie de Thessalonique*, op. cit., p. A–C.

¹¹ Orest Tafrali, *Topographie de Thessalonique*, op. cit.

allusion à des discussions que les deux hommes avaient eues à Paris, parfois photographies à l'appui, sur des sujets précis concernant les mosaïques de l'église Saint Démétrius ou les marques des briques de la mosquée Eski-Djouma (l'église Panagia Acheiropoietos) deux des édifices sur lesquels Charles Diehl s'était arrêté dans son *Manuel d'art byzantin* qui venait de paraître¹². Diehl avait demandé à son élève de lui procurer des renseignements supplémentaires notamment sur la mosaïque qui représente un enfant voué par sa mère au saint patron de la ville. Certains détails de cette mosaïque, recensés soigneusement par Tafrali, occupent une bonne partie du texte de la lettre. Nous apprenons, d'autre part, que ce nouveau séjour du chercheur roumain à Thessalonique avait été possible « grâce à votre intervention et bienveillance » comme il l'écrit à son professeur en faisant probablement allusion à une autre aide financière obtenue par l'intermédiaire de Diehl.

Le ton de la lettre de Tafrali est à la fois respectueux et chaleureux. Le disciple qui aide son maître à compléter les observations que ce dernier avait fait lui-même sur tel monument de Thessalonique se mue en jeune collaborateur. « Je prends beaucoup de photographies et de notes que je tiens à votre disposition », souligne-t-il.

L'atmosphère et les menues contraintes qui entourent dans une ville orientale son travail quotidien sont aussi évoquées par Tafrali et nous devons reconnaître dans ces lignes la manifestation de rapports assez étroits entre lui et son maître français. Des rapports qui dépassent les limites habituelles d'une relation professeur-étudiant. On y remarque la confiance qu'un chercheur de terrain manifeste à l'égard d'un autre, plus âgé, plus expérimenté et susceptible de comprendre les particularités de l'enquête historico-archéologique dans un milieu comme cette ville encore ottomane qu'est Thessalonique : « C'est une rude besogne que celle que je fais, car désirent terminer en un mois, puisqu'il le faut, je dois travailler presque sans interruption, depuis six heures du matin à minuit passé. Pourtant je suis bien content. J'espère que mon second travail sera plus complet ainsi. Une seule chose je regrette : ce (sic !) que les moyens ne me permettent pas de rester un peu plus à Salonique. Les pourboires des hogéa et des garçons qui me rendent des petits services auront vite fait à épuiser ma petite bourse déjà bien maigre à mon arrivée à Salonique. Je vois qu'il faut faire des économies sur tout et partout et, d'autre part, la nécessité exige des dépenses sans fin. Mais somme toute, je suis bien, bien heureux d'avoir fait ce voyage grâce à votre intervention et bienveillance ». Et Tafrali qui signe « votre reconnaissant et dévoué élève » finit sa lettre par une demande émue : « Ecrivez-moi, je vous prie, un mot, cela me fera grand plaisir dans la solitude où je me trouve ».

Dans les carnets que Charles Diehl a remplis d'observations minutieuses, de plans esquissés et de dessins concernant les différents monuments qu'il a examinés dans ses circuits d'études se trouvent parfois des notes de voyage condensées destinées vraisemblablement à servir d'aide-mémoire et d'aliment pour les récits que le savant français envisageait de rédiger, tel les *Promenades d'histoire et d'art*

¹² Charles Diehl, *Manuel d'art byzantin*, Librairie Alphonse Picard et fils, Paris, 1910, p. 120–123.

qu'il publia en 1901¹³. Un de ces carnets contient sur six pages les notes synthétiques d'un très court voyage fait par Diehl en Roumanie du 18 au 20 septembre 1884¹⁴. Un voyage inconnu jusqu'ici puisqu'il n'est mentionné par aucun de ses amis ou admirateurs roumains qui ont évoqué les relations du byzantiniste avec la Roumanie. Diehl lui-même ne fait pas allusion dans ses textes publiés à ce voyage de jeunesse en Roumanie. Il a certainement voyagé dans ce pays peu avant la Grande Guerre comme le rappelait l'historien Gheorghe Bratianu dans l'article qu'il consacra en 1945 à la mémoire de son maître français: « Ses voyages... l'avaient déjà conduit en Roumanie avant la guerre de 1914 ; il avait passé par Bucarest et se plaisait à rappeler sa visite au palais de Cotroceni, qui était alors la résidence des princes héritiers, Ferdinand et Marie, les futurs souverains de l'unité roumaine »¹⁵. En 1919, le savant français revient dans la capitale roumaine avec une délégation d'universitaires français dans une des premières démarches de cette politique culturelle active que la France mènera en Roumanie et ailleurs en Europe de l'Est pendant l'entre-deux-guerres et qui devait aboutir, entre autre, à la création de l'Institut français de Bucarest. Il fut de retour, en 1924, à l'occasion du premier Congrès international des études byzantines, organisé à l'initiative de Nicolae Iorga et il publia une relation de cet événement dans la *Revue des Deux Mondes*¹⁶. En avril 1929, Charles Diehl se trouvait de nouveau à Bucarest où il présentait une suite de cinq conférences sous le titre *La Société Byzantine à l'époque des Commènes*¹⁷. Son dernier voyage en Roumanie semble être celui d'août 1931 alors que son ami, Nicolae Iorga, occupait le fauteuil de premier ministre¹⁸.

Nous ne connaissons pas les circonstances générales du premier voyage roumain de Charles Diehl du 18 au 20 septembre 1884. Il est alors, depuis 1883, membre de l'École française d'Athènes. Ce voyage en Roumanie apparaît comme une boucle dans un itinéraire qui nous échappe pour la plupart car Diehl s'y rend en partant de Budapest pour retourner en Transylvanie trois jours à peine après avoir mis le pied à Turnu Severin. Les pages suivantes du carnet nous permettent de retrouver le jeune savant à Constantinople à partir du 30 septembre 1884, jour de son arrivée dans la capitale ottomane.

Les notes inédites de Charles Diehl sur son court voyage en Roumanie en septembre 1884 résument cette expérience dans un style télégraphique, rythmé et extrêmement condensé. Griffonnées jusqu'à devenir souvent illisibles, ces notes

¹³ Charles Diehl, *En Méditerranée. Promenades d'histoire et d'art*, Librairie Armand Colin, Paris, 1901.

¹⁴ Bibliothèque de l'INHA, Fond Charles Diehl, Archives 060, 01, 01 – carnets de voyages.

¹⁵ G.I. Bratianu – « Charles Diehl et la Roumanie » in *Revue historique du sud-est européen*, XXII, 1945, p. 25–26.

¹⁶ G.I. Bratianu, *Ibid.*, p. 27. Charles Diehl – « Impressions de Roumanie », *Revue des Deux Mondes*, XCIV, 1924, p. 832–846.

¹⁷ Charles Diehl, *La société byzantine à l'époque des Commènes. Conférences faites à Bucarest*, Librairie J. Gamber, Paris, 1929.

¹⁸ N. Iorga, *Corespondență*, tome 2, Editura Minerva, Bucarest, 1986, p. 88–89. Je remercie le professeur Andrei Pippidi pour m'avoir attiré l'attention sur cette source.

sont de manière évidente des points d'appui de la mémoire pour ce qui aurait pu être un récit de voyage plus ample mais qui n'a jamais été écrit. Deux ou trois mots suffisent parfois pour fixer une impression, un souvenir, un détail. Il apparaît clairement que l'objectif du jeune Diehl est d'étudier l'église épiscopale de Curtea de Argeș, monument emblématique de l'architecture religieuse valaque datant du début du XVI^e siècle et qui était en train de subir, aux frais du gouvernement roumain, une restauration érigée en geste politique mais qui sera très critiquée du point de vue historique et architectural¹⁹. Le nom de l'architecte français André Lecomte du Noüy qui dirigea les travaux de restauration n'apparaît pas dans le carnet de Charles Diehl qui se contente de mentionner un «ingénieur français retapeur» comme responsable de cette «grande mystification». Dans son article de 1924, Diehl sera presque aussi avare de précisions, en notant, après une nouvelle visite de l'église épiscopale, que «Lecomte du Noüy a fait subir à Curtea de Argeș une restauration assez indiscreète où il s'est un peu trop souvenu qu'il était l'élève de Viollet-le-Duc». L'église, ajoute-t-il, «ne saurait prétendre à nous rendre l'aspect ancien de l'édifice»²⁰. Aucune mention, cependant, dans cet article tardif, de sa première rencontre avec le monument, quarante ans plus tôt.

Les notes rapides de Charles Diehl en septembre 1884 trahissent bien ses dons d'observateur et son attention remarquable aux détails, qu'il s'agisse des décorations de l'église de Curtea de Argeș ou des ornements du costume paysan d'Olténie qui semblent l'avoir séduit. Le pays lui est complètement étranger, il traverse rapidement sa partie occidentale et ses impressions sont mélangées. En route vers la Transylvanie, en longeant le cours de l'Olt, il passe à côté du monastère de Cozia, construit à la fin du XIV^e siècle, sans s'y arrêter apparemment – ce qui aurait pu racheter la mauvaise impression que lui avait faite l'église restaurée par son compatriote à Curtea de Argeș. Le fait que le vieux monastère servait en cette année 1884 de prison – détail que note Charles Diehl – explique pourquoi le voyageur ne s'y est pas attardé. L'admiration pour les paysages et pour l'aspect «pittoresque» de l'habillement paysan s'accompagne d'observations fugaces sur la pauvreté et le caractère «primitif» du pays, sur la malhonnêteté de certains Roumains, voire sur les marques de frivolité de quelques représentantes de la gent féminine.

Bien que sommaires, les notes écrites en Roumanie éclairent de manière inattendue et intéressante la figure d'un jeune savant qui est encore attaché à cette époque aux études classiques – comme en témoignent ses publications – mais qui va bientôt s'affirmer sur le terrain des études byzantines en achevant, quatre ans après son voyage roumain de 1884, sa thèse – devenu un ouvrage classique – sur l'administration byzantine dans l'Exarchat de Ravenne.

¹⁹ Carmen Popescu, *Le style national roumain. Construire une nation à travers l'architecture 1881–1945*, Presses Universitaires de Rennes, 2004, p. 112–113 ; Florin Turcanu, « Monarchie et action culturelle en Roumanie au temps de Charles Ier de Hohenzollern », in Tassos Anastassiadis et Nathalie Clayer, *Society, Politics and State Formation in Southeastern Europe during the 19th Century*, Alpha Bank Historical Archives, Athens, 2011, p. 314–318.

²⁰ Charles Diehl, « Impressions de Roumanie », *Revue des Deux Mondes*, *op. cit.*, p. 841.

*

I. LETTRE D'OREST TAFRALI A CHARLES DIEHL, DATEE DU 30 SEPTEMBRE 1910²¹

Mon très respecté et cher maître,

Je suis depuis une dizaine de jours à Salonique. Pour obtenir l'autorisation dont j'avais besoin il a fallu pas moins de quatre interventions de la part du consul de Roumanie auprès le gouverneur qui, du reste, nous avait fait un très bon accueil. Mais la machine administrative turque est d'une lenteur qui pourrait provoquer l'admiration des tortues.

Aujourd'hui j'ai, enfin, mon techkéré et je puis travailler en toute sécurité. Cependant, même avant, je n'ai pas perdu mon temps. Sans souci des dangers auxquels je m'exposais je me suis livré à l'étude des murailles. J'en ai pris plus de quarante vues et étudié morceau par morceau les diverses parties. Ainsi ai-je pu déterminer le mur du IV^e-V^e siècle, les restaurations postérieures et les constructions du XIV^e sous les Paléologues. En outre, j'ai découvert les traces de l'ancienne enceinte : des grosses pierres en marbre et en tuf. Dans un endroit même, le mur écroulé a laissé libre un noyau de l'ancien qu'il entourait de tous les côtés. Ces traces anciennes je les ai notées avec soin sur mon plan où sont également rapportées toutes les mesures de l'ancien mur byzantin (Il y en a deux sortes: mur et arcades vers l'ouest et nord-ouest et mur à assises de briques et de moellons ainsi que les restaurations postérieures.

J'ai étudié, en outre, avec grand soin les marques des briques et pu constater que les deux murs, à arcades et à assises, sont à peu près contemporains, car les marques sont identiques. La seule différence, c'est que sur l'un d'entre eux l'on trouve d'autres marques aussi, que je n'ai pas pu trouver sur l'autre, car un contrôle très poussé ne pouvait pas se faire.

J'ai fait également une constatation d'une grande portée.


Vous m'avez recommandé d'étudier et de prendre des estampages des marques des briques d'Eski-Djuma (sic !). Je n'ai pas manqué de le faire, et à ma grande joie, j'ai pu constater qu'elles sont identiques à celles que j'ai trouvées sur les briques des murailles.

Mais j'ai voulu contrôler de près ma découverte. Peut-être, me suis-je dit, des briques du mur écroulé des remparts n'appartiennent pas à l'enceinte; peut-être aussi les briques d'Eski-Djuma sont apportées là d'ailleurs en vue de la restauration, et en ce cas il n'y a pas possibilité de tirer aucune conclusion.

Je suis donc allé de nouveau sur les remparts et au risque de recevoir un éboulement sur ma tête j'ai pénétré dans les trous des portes écroulées. J'ai pu ainsi

²¹ En reproduisant le texte de cette lettre nous avons conservé l'orthographe et la ponctuation de son auteur.

trouver des briques, encore en place, qui portaient les marques lues sur celles des décombres. Le même contrôle fut fait à Eski-Djuma. J'ai grimpé partout, j'ai nettoyé les briques en place et fini par constater que toutes ou presque toutes avaient les mêmes marques que celles de l'enceinte byzantine. Il n'y a donc pas de doute: les deux constructions sont contemporaines.

La marque qui revient le plus souvent est celle-ci: +  + J'en apporterai à Paris des estampages et mêmes deux briques.

J'ai visité en outre, jusqu'à présent, deux fois Saint Démétrius et étudié avec soin les points sur lesquels vous avez attiré mon attention. Voilà ce que je puis vous répondre à ce sujet :

I. Dans l'histoire du gosse (photogr[aphie] 48) le personnage assis à gauche devant une construction, c'est une femme avec nimbe: c'est la Vierge, car elle est assise sur un coussin de couleur rouge et brodé qui à son tour est étendu sur un escabeau qui repose sur une estrade dorée. La Vierge est habillée d'un manteau jaunâtre et d'une robe rouge. Vers les épaules et les poignets apparait le vêtement de dessous: la tunique en bleu avec fleurs.

La construction derrière la Vierge se termine en un fleuron. En arrière plan on voit, sur un champ vert, un portique, en haut duquel la couleur bleu des mosaïques fait penser que l'artiste a voulu représenter le ciel. Le portique est de couleur dorée.

La figure à dr[oit]e devant un sarcophage (ce n'est pas un sarcophage, je crois, mais une construction à fronton triangulaire, dont le toit est couvert de briques en forme d'écailles de poisson) est certainement une sainte car elle a le nimbe. Elle porte un manteau violacé, qui lui couvre aussi la tête à la manière des icônes représentant les saintes, et a des bottines rouges.

II. Le médaillon à droite est certainement inséré postérieurement; car, d'une part, il empiète sur l'édicule d'à droite (sic!), et, d'autre part, il fait partie d'un champ bleu foncé, qui forme une tache presque irrégulière sur l'autre champ ancien, vert. Cette tache va jusqu'à la première colonne de l'édifice d'à côté, colonne qui touche presque l'aile de l'ange de la scène suivante. La même couleur, bleu foncé, remplit également le champ du médaillon.

III. Les personnages de la première scène, histoire du gosse, ont les bottines rouges.

IV. L'inscription, qui manque sur la photogr[aphie] 55, j'essaierai la photographier, et la transcrire. Mais cela sera très difficile, parce qu'elle [est] très effacée.

V. Les deux médaillons qui suivent, et sur lesquels vous voudriez avoir des renseignements précis, voici ce que je puis vous dire: je crois que le premier, le plus petit, soit ancien (sic!); l'autre, le plus grand, est inséré postérieurement, avec toute la scène suivante.

VI. Dans la mosaïque du collatérale de droite, la figure à droite est certainement une femme. Cela se voit d'après la figure fine, aux traits féminins

biens marqués, et ses habits très larges. Elle porte un manteau blanc, qu'elle soulève, par-dessous, de sa main. La robe qu'elle porte par-dessous est également blanche. Elle a des bottines rouges. L'enfant qu'elle présente au saint est habillé d'une chlamyde jaunâtre, qui lui descend jusqu'aux genoux. Pieds et jambes sont couverts d'un vêtement collant noir. Derrière ces deux figures l'on voit un joli paysage, etc.

Voilà, cher maître, ce que j'ai pu vérifier pour vous. Si vous avez certains doutes, où autres points à contrôler, je vous prie de me le faire savoir. Je serais à Salonique jusque vers le 17–18 octobre.

En ce moment je dresse le plan archéologique de la ville, et tous les matins je visite les églises, où je prends beaucoup de photographie et de notes, que je tiens à votre disposition.

C'est une rude besogne que celle que je fais, car désirant terminer en un mois, puisqu'il le faut, je dois travailler presque sans interruption, depuis six heures du matin à minuit passé. Pourtant je suis bien content. J'espère que mon second travail sera plus complet ainsi. Une seule chose je regrette: ce (sic!) que les moyens ne me permettent pas de rester un peu plus à Salonique. Les pourboires des hogéa et des garçons qui me rendent des petits services auront vite fait à épuiser ma petite bourse déjà bien maigre à mon arrivée à Salonique. Je vois qu'il faut faire des économies sur tout et partout et, d'autre part, la nécessité exige des dépenses sans fin. Mais somme toute, je suis bien, bien heureux d'avoir fait ce voyage grâce à votre intervention et bienveillance.

Ecrivez-moi, je vous prie, un mot, cela me fera grand plaisir dans la solitude où je me trouve.

Votre reconnaissant et dévoué élève

O. Tafrali

Hôtel d'Amérique

Salonique, le 30 sept[embre] 1910

II. NOTES DE VOYAGE DE CHARLES DIEHL EN ROUMANIE (SEPTEMBRE 1884)²²

Hongrie. Petite Valachie (sept. 1884)

17. Soir. Départ de Pesth. Szegedin. Temesvar

18 matin. Bazias. Au réveil vue sur la puzta. Très originale avec le Danube à l'horizon. Une impression de solitude.

Navigation sur le Danube. Le château de Golubatz et le passe (les 1. rapides), pays très boisé. [*Ind.*] désert. A Drencova transbordement. Le petit bateau du Danube. Mélange de races. Serbes, Albanais, Turcs (un harem à bord). [*Ind.*] sur la figure avec trous pour les yeux. Les petits turcs. Le petit [*ind.*] .Costumes de femmes serbes (casabaïka de fourrures). Costumes et types à Drencova.

²² En reproduisant le contenu de ces notes de voyage nous avons indiqué entre crochets les passages ou les mots que nous n'avons pas pu déchiffrer.

Nouveau passage. Rapides. Le promontoire de [ind.] puis le fleuve forme [ind.] On se rapproche de l'entrée du Kazan. Le défilé du Kazan. Montagnes boisées et rochers. Paysage admirable. La route romaine et la table Trajane. Orsova. Jeunes filles charmantes. Neu Orsova, un coin d'Orient, femmes turques, etc. Les portes de fer inférieures [ind.]. Turnu Severin. Roumains voleurs. Départ pour Pitesci.

19. Pitesci. Grand village. Embarras [ind.] ignorant le roumain. Moment de découragement. Marinesco. Tout s'arrange. Départ pour Curtea d'Argesu (4 h de Pitesci). Une grande mystification. Eglise byzantine du 16^e restaurée par gouvernement roumain. L'ingénieur français retapeur. Effet lourd des clochetons en spirale et de la coupole. Jolie vue sur l'abside et la [ind.] coupole. Les arabesques turques au dehors. [Ind.] Dentelures turques. Coupoles à tambours. [Ind.] Narthex [ind.] séparé sauf indiqué [ind.] voute transversale. 1 coupole s. 8 colonnes portant arcs doubleaux. Peinture bizarre des colonnes. [Ind.]. Autre coupole s. 4 lunettes. Abside. [Ind.] Le baptistère ajouté et ottoman. Peintures. Impression byzan. Mélange de styles. Destruction du plan byzantin.

De là à Rimmiku Vâlcea (4h1/2-5h). Jolie [ind.] de vallées. Arrivée à Rimmik. Jeunes filles faciles.

20. La foire des environs à Rimmik. Dure 3 semaines. Beaucoup de monde. Costumes très pittoresques. Hommes pantalon blanc (souvent turcs (?)), tunique [ind.] rouge. Portent bonnet en fourrure mout. ou large chapeau. Femmes chemises longues [ind.] aux épaules [ind.]. Souvent laine noir et argents très brillants. Ceinture rouge. Jupons couvrant [ind.] côtes forme [ind.] pièce [ind.] d'étoffe laissant devant ouvert. Tablier. Sur tête étoffe ou dentelle tombant derrière. Pardessus [ind.] en tissu blanc brodé. [ind.] (Les hommes la portent aussi agrafée sur du [ind.]) s'agrafant devant. Très pittoresques.

Femmes laides : seins très bas retombant vite (?). Beaucoup de monde sur la route. T[out] le monde à cheval. Femmes avec bottes ou larges bas en laine [ind.]. Cavalcades très jolies. Le pénitencier de KoZIA. Discipline militaire. Les soldats, baïonnette au canon nous entourent (?). Tous les détenus bonnet à la main. 300 ou 400 font petits objets qu'ils vendent. Autre pénitencier les emploie aux salines.

L'entrée dans la montagne. Le défilé de KoZIA très beau. Relai du midi plein de voitures et chevaux, d'hommes et de femmes. Bohémiens nomades. Tous les gens nullement [ind.] : ne se préoccupent nullement de l'étranger. Le relai [ind.] auberge de campagne extrêmement pittoresque.

Pays très pauvre, maisons en terre ou bois [ind.] très sauvage. Tout le monde salue jusqu'à terre enfants [ind.] d'étrangers. Femmes faciles (baiser envoyés et rendus à Caineni).

La vallée de l'Aluta. Caineni. Le passage à [ind.]. Douane roumaine. Douane autrichienne (passeport nécessaire) puis Boitza. Interdiction de fumer dans la rue. C'est là qu'est l'ancien fort avec la Tour Rouge. Population [ind.] Roumains [ind.] Saxons. Maisons meilleures, costume différent.

21. [*Ind.*]. Montagne [*ind.*] Transylvanie [*ind.*] fait plus grand effet. Villages à maisons allemandes : la veille à Boitza nous logeons chez braves gens qui ne nous volent point. [*Ind.*] alsaciennes.

Hermannstadt, petite ville de province allemande.

- | | |
|------------------------------|--------|
| 1. Pitesci – Curtea d’Argesh | 4 h |
| Curtea – Rimnik | 4 h1/2 |
| 2. Rimnik – Kozia | 3 h |
| Kozia – relai | 1 h |
| Relai – Caineni | 3 h |
| Caineni – frontière | 1 h |
| Frontière – Boitza | 1 h |
| 3. Boitza – Hermanstadt | 2 h |

Voiture 200 fr

Il vaudrait mieux faire le tour en parlant d’Hermannstadt, effet plus beau.

De la petite Valachie – beaucoup de Bohémiens nomades, campements. Pays très primitif.

L’église byzantine de Kozia avec couvent transformé en pénitencier. Les moines (?) le long des routes. Souvent petites constructions... .

Histoire sociale et politique autour de la Première Guerre Mondiale

MOBILITÉ DU CAPITAL HUMAIN DE L'EUROPE OCCIDENTALE VERS LES BALKANS (1850–1914) – LES CAS BELGE ET SUISSE

ALEXANDRE KOSTOV
(Institut d'Etudes balkaniques et
Centre de thracologie, Sofia)

Ce travail est consacré aux migrations du capital humain de l'Europe industrialisée vers les pays "latecomers" des Balkans pendant la deuxième moitié du XIX^e et au début du XX^e siècle. La recherche et les conclusions sont basées sur les migrations des entrepreneurs, techniciens et ouvriers qualifiés – ressortissants belges et suisses. L'étude de la mobilité du capital humain Europe occidentale – Balkans montre l'existence de deux modèles: 1) le modèle belge – où la migration du capital humain suivit le mouvement des investissements de capitaux. Dans ce cas l'orientation des entrepreneurs et techniciens belges vers les Balkans était en relation avec la création des entreprises belges dans cette région; 2) le modèle suisse – dans ce cas on observe un mouvement du capital humain dans le cadre d'une large émigration suisse dans les Balkans. Le nombre des spécialistes suisses et leur répartition par professions étaient liés fortement aux conditions du marché de travail dans les pays balkaniques.

Keywords: Balkans, mobilité du capital humain, XIX^e–XX^e siècle, modèle belge, modèle suisse

Le problème des relations économiques entre les Balkans et l'Europe de l'Ouest aux XIX^e et XX^e siècles, et de la contribution de l'Occident à la modernisation des pays balkaniques est sans doute d'une importance primordiale pour l'histoire de cette région. L'exportation de capitaux, d'entrepreneurs et du savoir technique de l'Europe occidentale et centrale influençait dans une grande mesure le développement économique et social dans le Sud-Est du continent¹.

Avant les changements politiques de 1989, l'attention des historiens des pays ex-socialistes de la région, et de la Bulgarie et la Roumanie, en particulier, était toujours attirée par ce problème, mais les publications sur ce sujet portaient surtout sur quelques questions "classiques" comme par exemple la politique des grandes puissances et l'endettement des pays balkaniques, la pénétration économique dans les Balkans (commerce, exportation des capitaux, etc.). Malheureusement, il y

¹ Le problème lié à l'exportation de capitaux, d'entrepreneurs et du savoir technique de l'Europe de l'Ouest vers les autres régions du continent et d'outremer intéresse depuis longtemps des chercheurs occidentaux. On peut citer l'un de nombreux ouvrages importants R. Cameron, *La France et le développement économique de l'Europe de 1800 à 1914*, Paris, 1961, ainsi que le Colloque international "Mobilité du capital humain et industrialisation régionale en Europe: entrepreneurs, techniciens, main-d'œuvre spécialisée (16^e–20^e siècles)" tenu les 27–28 novembre 1998 à Paris (France).

avait très peu de recherches qui traitaient d'une manière satisfaisante le mouvement du capital humain et la diffusion de savoir-faire technique occidentaux et son application dans les Balkans. On peut expliquer cette situation par différentes raisons d'ordre technique et méthodologique: l'impossibilité de faire des recherches dans les archives et bibliothèques en Europe de l'Ouest, la domination d'une seule méthodologie "marxiste-léniniste" qui "dirigeait" les efforts des chercheurs vers les questions "vraies" et "fondamentales": le capitalisme monopoliste, la formation de la classe ouvrière et ses luttes, etc.².

Après 1989, les chercheurs bulgares et roumains ont obtenu la liberté en ce qui concerne le choix des thèmes historiques à traiter, mais de nouveau l'intérêt vis-à-vis de la question mentionnée reste encore assez restreint. Voilà pourquoi je propose ce texte avec le but d'ouvrir un débat dans l'avenir et de motiver les jeunes historiens de l'économie dans leurs investigations sur ce sujet important. Cet article représente une version préliminaire et partielle d'une étude plus vaste sur la migration du capital humain de l'Europe occidentale vers les Balkans. Grâce à mes recherches précédentes sur les relations économiques de la Belgique et de la Suisse avec les pays balkaniques, j'ai pu trouver des données et des informations sur la mobilité des entrepreneurs et de la main d'œuvre spécialisée d'origine belge et suisse et de leur activité dans les Balkans au XIX^e et au début du XX^e siècle.

Dans une Europe qui se développait "à deux vitesses" depuis le début de la révolution industrielle, le processus d'industrialisation dans le Sud-Est du Vieux continent se caractérisait par une évolution retardée et lente. La fondation des États indépendants dans les Balkans et l'intensification des relations économiques avec les pays développés de l'Ouest contribuaient à une certaine accélération du développement de l'économie, de la modernisation des villes et de la vie urbaine, de la construction de l'infrastructure au cours de la deuxième moitié du XIX^e et au début du XX^e siècle. Grâce aux conditions créées dans les pays balkaniques et à l'initiative des capitalistes occidentaux, les investissements venant de l'Ouest gagnaient une place très importante dans les économies balkaniques. C'est ainsi qu'à la veille de la Première Guerre mondiale les capitaux étrangers dans la grande industrie en Roumanie représentaient 64 % du capital total investi. La plupart des grandes entreprises industrielles en Bulgarie, en Grèce, en Serbie et en Turquie d'Europe ont été aussi créées à l'aide des investissements occidentaux³.

Au XIX^e siècle, les pays balkaniques d'une part, et la Belgique et la Suisse, de l'autre, se trouvaient aux deux pôles opposés de la carte "économique" de l'Europe.

La Belgique et la Suisse étaient parmi les premiers pays industrialisés en Europe où existait non seulement une abondance de ressources financières, mais

² Voir par exemple Kostov, A. *La storiografia bulgara del dopoguerra sulla storia dell'industria /1878–1939/*. – In: Giuntini, A. (Ed.) *Memoria di un mondo che scompare. Un bilancio storiografico sull'avvento, gli sviluppi e il declino dell'industria meccanizzata in tredici paesi dalla rivoluzione industriale a oggi*. Bari, 1996, pp. 255–268.

³ Sur le développement économique des pays balkaniques pendant la période de 1850 à 1914 voir Lampe, J., M. Jackson *Balkan Economic History (1550–1950)*. Bloomington, 1982, pp. 159–240.

aussi de capital humain. Les deux pays s'étaient spécialisés au cours des siècles dans quelques secteurs de l'industrie où ils avaient atteint un niveau mondial et faisaient concurrence aux grandes nations comme l'Angleterre, la France et l'Allemagne⁴.

Les longues traditions de la Belgique (par exemple dans l'industrie minière, métallurgique, mécaniques) et de la Suisse (dans l'industrie textile) – ont contribué à la formation et à l'existence de nombreux spécialistes. Le développement de l'enseignement y contribua lui aussi. Les universités et les écoles professionnelles en Belgique et en Suisse “produisaient” des ingénieurs et des techniciens de haute qualité européenne. Cette “production” ne pouvait pas trouver une réalisation adéquate dans le cadre des économies nationales belge et suisse et elle cherchait des possibilités d'expatriation. On présente ici le problème de manière plutôt schématique. Aux diverses raisons venant des pays d'origine (Belgique, Suisse) comme par exemple les crises économiques et le chômage qui ont provoqué une émigration à l'étranger (dans le cas de la Suisse – très forte)⁵, il faut ajouter également les facteurs liés aux pays d'accueil, qui ont aussi influencé ce mouvement du capital humain: facilité de trouver un travail, les niveaux des salaires et de coût de la vie, etc. A cet égard, les pays balkaniques sans doute ont créé des conditions favorables aux ingénieurs et aux ouvriers qualifiés, bien que les Balkans ne disposent pas des ressources d'une Russie, par exemple.

Dès le début de leur existence indépendante, les États balkaniques cherchaient l'aide de l'Occident pour l'encadrement nécessaire non seulement pour l'industrie, mais aussi pour la construction, le transport, l'éducation, etc. Devant les pays de la région il y avait deux possibilités: soit de faire appel aux spécialistes déjà formés dans les pays d'Europe occidentale, soit d'envoyer les jeunes à l'Ouest pour qu'ils reçoivent une éducation moderne dans les établissements d'enseignement techniques, économique, etc.

Une étude sur la migration du capital humain belge et suisse donne une présentation des traits communs et des caractéristiques spécifiques dans les deux cas.

LE CAS BELGE

La mobilité de la main d'œuvre spécialisée belge vers les Balkans à l'époque industrielle commença vers le milieu du XIX^e siècle et coïncida avec la période initiale du développement de l'industrie et de l'infrastructure modernes dans les pays balkaniques. On peut trouver des exemples avec des Belges – techniciens et ouvriers qualifiés travaillant dans les premiers établissements industriels et dans les

⁴ Bairoch, P. *Commerce extérieur et développement économique de l'Europe au XIX^e siècle*. Paris – La Haye, 1976, pp. 76 suiv.

⁵ Sur le développement économique de la Belgique et de la Suisse voir resp. J.F. Bergier, *Histoire économique de la Suisse*, Lausanne, 1984.

chemins de fer des Balkans pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle⁶. Durant la même période il y avait très peu d'entrepreneurs d'origine belge établis dans les Balkans, qui ont fondé des entreprises industrielles. On peut citer ici l'une des premières fonderies à Bucarest, construite par Louis Lemaître en 1865, la première fabrique d'allumettes en Serbie, ouverte en 1887 par Maurice Thomas, la brasserie de J. le Bic à Turnu Severin (Roumanie) des années 1890⁷.

Dès les années 1870, la fameuse "expansion (économique) belge" devenait de plus en plus forte dans le Sud-Est de l'Europe. La Belgique était l'un des pays industrialisés se spécialisant dans l'exportation des capitaux. En ce qui concerne les investissements directs à l'étranger, les groupes belges étaient très actifs en créant des sociétés industrielles, ferroviaires et urbaines partout en Europe et dans les autres continents. La région balkanique ne faisait pas exception en ce sens. Pendant la période 1870–1914, dans les pays balkaniques ont été créées plus de soixante sociétés avec des capitaux belges dans tous les secteurs de l'économie – industrie, crédit, transport, commerce, etc. Vers 1914, la Belgique était le plus grand investisseur étranger dans l'industrie de Roumanie (l'industrie pétrolière exclue) et de Bulgarie, ainsi que dans l'industrie minière de la Serbie. Les sociétés belges possédaient la plupart des entreprises urbaines de tramways et d'éclairage électrique et à gaz⁸.

L'exportation des capitaux belges et la création des entreprises dans les Balkans étaient suivies de l'exportation de produits industriels (dans la plus grande partie – de provenance belge) et de capital humain. La fondation des établissements belges industriels et de transport nécessitait des cadres bien formés, avec une expérience dans les branches respectives, ne pouvant être recrutés dans les pays balkaniques. Ce manque de spécialistes locaux forçait les sociétés belges à recruter un personnel en Europe occidentale et surtout en Belgique.

Prenons comme exemple l'industrie sucrière, une des branches les plus développées en Bulgarie et en Roumanie. Grâce à l'initiative et aux capitaux belges dans ces deux pays ont été fondées les plus grandes sucreries⁹. La plupart du personnel administratif et technique de haut et moyen niveau des quatre fabriques

⁶ C'est ainsi que le premier fondeur de canons en Serbie était le maître liégeois Loubis, qui était engagé par l'usine des armes (Arsenal) de Kragujevac pendant les années 1850. J. Borchgrave, *La Serbie administrative, économique et commerciale*, Bruxelles, 1883, p. 184.

⁷ La partie consacrée aux entreprises belges dans les pays balkaniques est basée surtout sur notre thèse de doctorat non-publiée *Les capitaux belges dans les Balkans (1878–1914)*, Sofia, 1989 (en Bulgare). Cf. aussi A. Kostov, *La Bulgarie et la Belgique. Relations économiques, politiques et culturelles (1879–1914)*, Sofia, ArtMC, 2004. (en Bulgare) et Ph. Beke (ed.), *România și Belgia, dinamica relațiilor politico-diplomatice, economice și culturale în perioada formării și consolidării statului-națiune, între 1838 și 1916*, București, 2013.

⁸ Voir par. ex. A. Kostov, *Le capital belge et les entreprises de tramways et d'éclairage dans les Balkans (fin du 19e et début du 20e siècle)*. – Etudes balkaniques (Sofia) 1989, N 1, pp. 23–33.

⁹ A. Kostov, *Belgian Sugar Enterprises in Romania and Bulgaria (1890–1939)*. – In: M. Dritsas, T. Gourvish (Eds.) *European Enterprise: Strategies of Adaptation and Renewal in the XXth Century*. Athens, 1997, pp. 187–198.

de sucre belges (deux en Roumanie et deux en Bulgarie) était composé par des étrangers. C'est ainsi qu'en 1914 le personnel de la sucrerie de Sofia comptait 23 étrangers et 8 bulgares et celui de Ruse (Bulgarie) – 15 étrangers et 15 bulgares¹⁰. D'après les données disponibles, les Belges faisaient à peu près la moitié de ces étrangers. Les sucreries belges en Roumanie engageaient, elles aussi, de préférence des spécialistes occidentaux¹¹.

Il est intéressant de voir la composition de la colonie belge de Sofia au début du XX^e siècle. Pendant la période de 1900 à 1914, celle-ci comptait entre 25 et 80 personnes, dont la presque totalité représentait les spécialistes engagés par les entreprises belges. Selon un recensement bulgare, vers le début de 1906, il y avait 36 Belges, dont la presque totalité – 34 personnes – étaient 11 personnes travaillant dans la fabrique de sucre et les 23 membres de leurs familles. Parmi ces onze spécialistes se trouvaient le directeur (François Dorzée), deux ingénieurs, deux comptables, deux mécaniciens, un contre-maître et trois cuiseurs¹².

Le nombre des Belges s'expatriant et travaillant dans les Balkans s'accroît sensiblement suivant le rythme des investissements belges dans la région. Son augmentation ainsi que ses caractéristiques quantitatives et qualitatives étaient sans doute en corrélation avec la création des entreprises belges dans les pays balkaniques. A la veille de la Première Guerre mondiale, d'après nos estimations, le nombre des ressortissants belges dans les Balkans était d'environ mille personnes. Si on déduit le nombre des femmes et des enfants, il reste entre 250 et 350 hommes, dont environ 70 % étaient occupés dans les entreprises belges, et les autres travaillaient dans des établissements fondés avec des capitaux étrangers et locaux.

LE CAS SUISSE

La Suisse, elle aussi, était l'un des grands exportateurs des capitaux dans le monde entier. Mais pour ce qui concerne les Balkans, les investisseurs suisses étaient très prudents et ne prenaient pas de grands risques. En conséquence, avant la Première Guerre mondiale on ne trouve que très peu de participation suisse dans l'industrie et le transport des pays balkaniques. Même les grands producteurs des cotonnades suisses bien connues partout dans le monde, ne voulaient pas créer des entreprises dans le Sud-Est européen, comme ils le faisaient avec l'établissement de leurs filiales industrielles dans les pays voisins de la Suisse ou en Amérique latine. Ils préféraient investir à court terme dans le commerce, et soutenir la création de nombreuses firmes d'importation en Roumanie, en Bulgarie, en Grèce et en Turquie d'Europe. Les propriétaires de ces firmes étaient des émigrés suisses

¹⁰ V. Kancev, *Zaharnataindustria v Balgarija / L'industrie sucrière en Bulgarie/*. – Spisanie na Balgarskata akademija na naukite, 1916, 13, p.191.

¹¹ *Studiu asupra industriei mari încurajată de stat*, Bucuresti, 1909, p. 18–19.

¹² *Spisak na zivustite v stolnicataczdipodanici /Liste des sujets étrangers résidant dans la capitale/* Sofia, 1906, p. 23.

établis dans les Balkans. Cette activité commerciale joua un rôle très important pour l'augmentation de l'émigration suisse dans les Balkans.

Au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle augmenta le nombre des émigrants suisses jouant le rôle d'entrepreneurs industriels dans les pays balkaniques. C'étaient des "self made" entrepreneurs – anciens commerçants ou employés de commerce, ingénieurs ou mécaniciens – qui prenaient le risque de créer leurs propres entreprises dans la région. Donc, il ne s'agissait pas d'un investissement de capitaux suisses, mais de l'utilisation des moyens accumulés dans les pays d'accueil respectifs. Ces émigrés suisses – entrepreneurs dans la plupart des cas ont réussi à développer leurs industries et au fur et à mesure à les transformer en grandes entreprises modernes (aux échelles des Balkans, bien sûr).

Pendant la période 1860–1914 dans les pays balkaniques ont été créées plus de trente entreprises sous l'initiative et la direction des émigrés suisses. Le "patriotisme" ou la "confiance" en leurs compatriotes poussaient les entrepreneurs suisses dans les Balkans à recourir aux cadres suisses et à recruter pour leurs entreprises des ingénieurs, des techniciens et des ouvriers qualifiés d'origine suisse. On peut donner quelques exemples comme les mentionnés ci-dessous :

Un des Suisses les plus actifs dans l'industrie de Balkans était le Zurichois Erhard Wolff, qui fonda entre la fin des années 1870 et la Première Guerre mondiale quatre entreprises, ou il avait engagé plus de quarante spécialistes d'origine suisse. Seulement dans la fabrique métallique à Bucarest, dès sa fondation en 1877, travaillaient une vingtaine de Suisses – ingénieurs, maîtres, comptables, etc.¹³.

La distillerie d'alcool à Margineni (Roumanie), fondée en 1892 par le commerçant glaronnais Jacques Brunner, a été dirigée dès le début et pendant de longues années par ses deux compatriotes Wilhelm Rotmund et Emil Häusler¹⁴.

Entre 1907 et 1914 Matias Figi créa trois fabriques textiles en Roumanie, il les dirigea en tant qu'administrateur et directeur général. Dans ces entreprises furent engagés une dizaine de spécialistes d'origine suisse. C'est ainsi qu'en 1908, il appela son compatriote Emil Walcher pour gérer la production de la fabrique de textile à Bucarest¹⁵.

Le commerçant glaronnais établi en Bulgarie, Jacques Vögeli, fonda en 1907 une fabrique de papier à Kostenetz (près de Sofia). Presque la totalité du personnel technique et administratif de cette entreprise était composé par des Suisses (six personnes)¹⁶.

¹³ M. Eggermann, *Die Schweizerkolonien in Rumänien*. Bukarest, 1931, p. 56–66.

¹⁴ M. Eggermann, *op. cit.*, p. 54.

¹⁵ Walcher avait déjà une formation technique et commerciale des écoles de Reutlingen et de Lausanne, ainsi qu'une expérience dans une entreprise pareille en Italie. Voir *Echo suisse* (Berne) de 8–9. 12. 1937.

¹⁶ A. Kostov, *Le Genevois Jacques Pasteur raconte la vie des Suisses en Bulgarie. Contribution à l'histoire de la colonie suisse en Bulgarie au XIX^e siècle*. – Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, 1996–97, pp.15–46. Voir aussi A. Kostov, *La Suisse et les pays balkaniques. Relations économiques (1830–1914)*, Sofia, Heron Press, 2001(en Bulgare).

Une certaine exception du modèle suisse représente le recrutement des cadres suisses pour la “Compagnie des Chemins de fer orientaux”, qui exploitait un réseau ferroviaire en Turquie d’Europe et en Bulgarie. En 1890, cette compagnie passa entre les mains d’un groupe germano-austro-suisse autour de la “Banque des Chemins de fer orientaux” (Zurich). Seulement dans cette entreprise au début du XX^e siècle travaillaient plus de 100 spécialistes d’origine suisse. Mais leur grand nombre n’était pas dû aux investissements suisses, qui étaient vraiment assez faibles et avaient une importance secondaire dans cette affaire parce que le groupe du “Crédit suisse” détenait environ 10 % du capital action de la “Banque des Chemins de fer orientaux”, alors que les groupes de la “Deutsche Bank” et de la “Wiener Bankverein” – plus de 75 %). Les contradictions au sein de la direction de la compagnie entre les Allemands et les Autrichiens permit au groupe suisse de gagner des positions très influentes dans le management des *Chemins de fer orientaux* et par suite de faire appel aux cadres suisses¹⁷.

Vers 1910–1914, les émigrants suisses dans les Balkans comptaient plus de deux mille personnes, dont 400–600 occupés dans les différents secteurs des économies balkaniques. La plus grande partie de ce nombre était constituée par des entrepreneurs industriels, commerçants, employés commerciaux et de banque, et ouvriers qualifiés dans les entreprises, y compris la compagnie ferroviaire déjà mentionnée.

*

L’étude de la mobilité du capital humain Europe occidentale – Balkans d’après l’exemple de Belgique et la Suisse, montre l’existence de deux modèles:

– le modèle “belge” – ou le mouvement du capital humain suit le mouvement des investissements de capitaux. Dans ce cas l’orientation des entrepreneurs et techniciens belges vers les Balkans était en relation avec la création des entreprises belges dans cette région. Le nombre et les professions des spécialistes belges dépendaient dans une très large mesure de ces entreprises.

– dans le cas suisse on observe un mouvement du capital humain dans le cadre d’une large émigration suisse dans les Balkans. Le nombre des spécialistes suisses et leur répartition par professions étaient liés fortement aux conditions du marché de travail dans les pays balkaniques.

L’existence de ces deux modèles de la mobilité du capital humain de l’Europe occidentale vers les Balkans avant 1914 présente les deux extrémités dans ce processus tandis que les autres qui couvrent les grands pays comme la France, l’Allemagne ou l’Autriche-Hongrie sont plus complexes et méritent d’être étudiées plus profondément ainsi que ce phénomène en général.

¹⁷ Voir l’article de Hans Morf dans *Neue Zürcher Zeitung* du 2. 08. 1927. Cf. David, Th. *Edouard Huguenin (1856–1926): Un Neuchâtelois dans l’Empire ottoman*. – Musée Neuchâtelois, 1993, 2, pp. 67–82.

ROMANIAN JOURNALISTS OF THE BALKAN WARS (1912–1913)

ȘTEFAN PETRESCU
(Institute for South-East European Studies,
Bucharest)

In this study, we examine the main aspects of the Balkan wars, as they are reflected in the main daily and weekly Romanian publications. The journalists were sent in the capital cities of the Balkan countries to take the information directly from the local journalists and politicians. We consider the national newspapers of the mass-circulation *Universul*, *Adevărul*, and *Dimineața*, and the party-support newspapers *Viitorul* and *Epoca*. We considered useful to introduce in our analysis the publications of the Greek and Aromanian communities of Romania that were following with great interest the development of events that changed the geopolitical configuration of South-Eastern Europe: *To Ethnos*, *I Iris*, *Peninsula Balcanică*, *Glasul Victimelor*.

Keywords: Balkan wars, journalism, war correspondents, Romania, Balkan minority groups in Romania.

The Balkan wars have been studied more in terms of diplomatic and military history. In this regard, one may read the remarkable monograph of the American historian Richard C. Hall. He shows that the Balkan wars have initiated a long row of armed conflicts that ended with the Treaty of Lausanne in 1923. In a recent work, Igor Despot, relying on a wide range of historical sources, such as diplomatic documents, press and memoirs, has made an incursion into the sectors of political and social life of the belligerent States. In the Romanian historiography, we would like to point out to the work of Gheorghe Zbucea that treats not only the diplomatic matters, but also those of internal politics, synthesizing the opinion currents of the society¹.

¹ On the Balkan Wars, see Atanase Iordache, *Criza politică din România și războaiele balcanice: 1911–1913* [Political Crisis in Romania and the Balkan wars: 1911–1913], Bucharest: Paideia, 1998; Gheorghe Zbucea, *România și războaiele balcanice: 1912–1913. Pagini de istorie sud-est europeană* [Romania and the Balkan Wars. 1912–1913. Pages of South-Eastern. European History], Bucharest: Albatros Publishing House, 1999; Richard C. Hall, *The Balkan Wars, 1912–1913. Prelude to the First World War*, London: Routledge, 2000; Daniela Bușă, *Modificări politico-teritoriale în sud-estul Europei între Congresul de la Berlin și primul război mondial (1878–1914)* [Political and Territorial Changes in South – Eastern Europe between the Berlin Congress and the First World War], Bucharest: Paideia, 2003; Alexandre Vachkov, *The Balkan Wars, 1912–1913*, Sofia: Angela Publishing, 2005; Valer Kolev and Christina Koulouri (ed.), *The Balkan Wars, Workbook3, Centre for Democracy and Reconciliation in Southeast Europe*, Thessaloniki 2005; Igor Despot, *The Balkan Wars in the Eyes of the Warring Parties. Perceptions and Interpretation*,

The press is an influential tool in shaping public opinion, one of the primary and accessible sources of information of the events². The Romanian newspapers cover this topic on many pages of editorials, press agencies telegrams and first-hand military stories. We considered the national newspapers of the highest circulation rate, *Adevărul* [The Truth], *Dimineața* [The Morning] and *Universul* [The World], as well as party-supported press, *Viitorul* [The Future] – the instrument of the National Liberals, constituting the opposition – and *Epoca* [The Epoch] – Nicholas Filipescu’s newspaper, who was an allied of the conservatory government in the first months of the Balkan war³. We considered useful to introduce in our analysis the publications of the Greek community of Romania that was following with great interest the development of events that changed the geopolitical configuration of South-Eastern Europe. We mainly studied the Greek newspapers *I Iris* [The Daybreak] (directed by Aristotle Sardelly) and *To Ethnos* [The Nation] (Leonidas Kostomyris) that were being published in Bucharest, respectively in Brăila⁴. The Aromanians’ publications must not be ignored either, which, even though they had scarce issues, developed a living campaign to make

Bloomington, 2012; Ionuț Cojocaru și Abidin Temizer (ed. by), *South-Est European Diplomacy, 100 Years since the Balkan Wars*, Târgoviște: Cetatea de Scaun, 2014; Mihail E. Ionescu and Nicolae-Șerban Tanașoca (ed.), *Al doilea război balcanic (1913)* [The Second Balkan War], Bucharest: Editura Militară, 2014; Mustafa Türkes (ed. by), *The Centenary of the Balkan Wars (1912–1913). Contested Stances. Yilinda Balkan Savaslari (1912–1913). İhtilafti Duruslar*, Istanbul: Türk Tarih Kurumu, 2014, v. I–II.

² On the journalists of the Balkan Wars, see Mitchel P. Roth, *Historical Dictionary of War Journalism*, Connecticut, London: Green Wood Publishing Press, 1997; Igor Despot, ‘Croatian Public Opinion towards Bulgaria’, in *Études Balkaniques*, XLVI, 4 (2010), p. 138–165; Youra Konstantinova, ‘Political Propaganda in Bulgaria during the Balkan Wars’, in *Études Balkaniques*, 2–3 (2011), p. 79–116; Demeter Gábor, ‘The Balkan Wars (1912–1913) in the Hungarian Press. Military Literature and Personal Memories’ in https://www.academia.edu/1887496/The_Balkan_Wars_1912_1913_in_the_Hungarian_Press_Military_Literature_and_Personal_Memoirs; Maria Todorova, *War and Memory: Trotsky War Correspondence from the Balkan Wars*, *Perception*, XIII, 2, 2013, p. 5–27; Raluca Simona Deac, *Memorialistica și publicistica Războiele Balcanice* [Memoirs and Press of the Balkan Wars], Babeș-Bolyai University, Faculty of Political, Administrative and Communication Science], unpublished PhD thesis, Cluj-Napoca, 2013; Maria Drăghici, *Războaiete balcanice 1912–1913 reflectate în presa românească* [The Balkan Wars in the Romanian Press], Brăila: Editura Sfântul ierarh Nicolae, 2013.

³ Ion Bulei, *Viața cotidiană în timpul lui Carol I*, Bucharest: Tritonic, 2004, p. 102. In 1912 *Universul* had the highest circulation of 40.000 copies per day, followed by *Adevărul* with 30.000, see Călin Hentea, *150 de ani de război mediatic. Armata și presa în timp de război* [150 Years of Media War. The Army and the Press in times of War], Bucharest: Nemira, 2000, p. 219; Raluca-Simona Deac, *Memorialistica și publicistica războaielor balcanice... op. cit.*, p. 172.

⁴ On the journalists and Greek-language newspapers in Romania, see Ariadna Camariano-Cioran, *L’Épire et les Pays Roumains*, Association d’Études Epirotes, Ioannina 1984; Olga Cicanci, *Presa de limbă greacă din România în veacul al XIX-lea*, Bucharest: Omonia Publishing, 1995; idem: *Πολιτικά ζητήματα της Νοτιοανατολικής Ευρώπης στον ελληνόγλωσσο τύπο της Ρουμανίας τον 19^ο αιώνα* [Political issues of the Southeastern Europe in the Greek-language press of Romania during the Nineteenth Century], ed. by Youla Koutsopanagou, Athens: IIE/EIE, 2012; Loukia Droulia, Youla Koutsopanagou (ed.), *Εγκυκλοπαίδεια του ελληνικού Τύπου 1784–1974* [Encyclopedia of the Greek Press 1784–1974], EIE, Athens, 2008, 4 v.

their complaints known: *Peninsula Balcanică* [Balkan Peninsula] (April 1912 – January 1913), managed by the chief of the press and interpreting office of the General Security, Constantine Sterie Constante, and *Glasul Victimelor* [The Voice of Victims] (January-June 1913), collaborating with Anastase Hâciu and Athanase P. Constantinescu (Sache).

CORRESPONDENTS IN BULGARIA DURING THE FIRST BALKAN WAR

The Ottoman territories of South-Eastern Europe were subject to overlapping and conflicting claims of Bulgaria, Greece and Serbia. Throughout the nineteenth century, these States – that broke free from the Ottoman ruling – sought to unify the national territory and to chase away the former suzerain from the region⁵. A secret treaty was signed between Bulgaria and Serbia, and in May 1912 a similar treaty was signed with Greece. Montenegro enters the alliance of the Balkan States in October 1912. The Romanians' main enemy in the Balkans was Bulgaria, and the apple of discord was Dobrudja. In case of a regional war, Romania was expected to fight against the Bulgarians. Romania was the only national state in the area joined the Central Powers. Romania's commitment depended exclusively on the answer of its allies, the Austrian-Hungarian Empire and Germany.

Will it be war or not? This was the question that the Romanian journalists were trying to answer in the summer of 1912. Sofia became the 'capital city' of the Balkans⁶. War correspondents from around the world would arrive here in this city. Jacob Rosenthal, alias Westnik, journalist of *Adevărul* and *Dimineața*, took several trips to Sofia, to take the pulse of events. He was born in 1883 in Botoșani. In the between-war period, he would take over the direction of the newspaper after the retirement of Constantine Mille. In the 1930s, Rosenthal would activate as press secretary in New York. The correspondent assures us that all the newspapers in the Bulgarian capital city, regardless of their political orientation, are asking the government to declare war to Turkey⁷. One of his peers assured him this was not a movement of the opposition against the government, but 'the Macedonian issue pierced all brains, all souls [...] Macedonia is our daily bread, our morning and evening prayer'⁸.

⁵ See Charles and Barbara Jelavich, *The Establishment of the Balkan National States 1804–1920*, University Washington Press, 1977.

⁶ Regarding the war correspondences see I. Sipcanov, *Les correspondants de guerre pendant les guerres balkaniques de 1912–1913*, Sofia, 1983; Igor Despot, *The Balkan Wars in the Eyes of the Warring Parties... op. cit.*, p. 203–207; Maria Todorova, 'War and Memory: Trotsky's War Correspondence from the Balkan Wars', *Perceptions*, XVIII, 2 (2013), p. 5–27; Raluca Simona Deac, *Memorialistica și publicistica Războiele Balcanice...op. cit.*, chapter IV (she examines six Romanian publications: *Universul*, *Epoca*, *Viitorul*, *Gazeta Transilvaniei* and *Furnica*), p. 172–285.

⁷ *Dimineața*, no. 3041, 21 August 1912, p. 1. In this period, Romania and the other Balkan states used the Julian calendar.

⁸ *Idem*, no. 3041, 21 August 1912, p. 3.

Rosenthal stayed in the same hotel as Aleksandar Protogerov, member of the Macedonian committee. The general, resigning from the army, made him a good impression, ‘he speaks French correctly and he does not run away from journalists’. In the session room of the Macedonian committee at the hotel, he met journalists, lawyers, doctors. Among the journalists, the writer from Bucharest saw Christu Stanchev, publisher of *Kambana* newspaper⁹.

In the beginning of September, Rosenthal came back to Bucharest to take another trip to Bulgaria, where he would stay for three months before the truce was signed¹⁰.

After he came back to the country, in December 1912, the newspaper *Dimineața* started publishing the series of stories called *Carnetul unui corespondent în lagărul bulgar* [Notebook of a correspondent in the Bulgarian refugee camp]. In these series of memoirs, the journalist shares with the public his experience of living close to the battlefield. By that time, the direction had already published parts of his correspondence, greatly delayed and cut by censorship. Rosenthal emphasized the element of novelty in the Romanian journalism: ‘In our country, it has been impossible to practice the special genre of journalism of war correspondents so far [...] newspapers could not afford the luxury to send direct representatives, special editors to the battlefield’. No one could doubt the usefulness of such an intercessory. If the newspaper had used only the German press, it would have reflected only the Turkish interests, if it had used the French press, it would have mirrored only the Bulgarian ones¹¹. During the banquet organized at Majestic restaurant, Alexander Ciurcu, the veteran reporter of *Adevărul* remembers his youth. In 1877, he was the first correspondent of war of the Romanian press in the Bulgarian campaign. It was then when we ‘stepped out from the primitive stage where we would merely copy the news of other Western newspapers’. On step forward, said Ciurcu, was taken by Rosenthal, ‘the journalist whom we and all our readers admire’¹².

What does a journalist do when he goes to a foreign country? Rosenthal’s first visit was at Romania’s Legation then he contacted his peers and the local politicians. The journalists that did not have such connections, says Rosenthal, were ridiculed by their colleagues, being called ‘beggars’. Some foreign correspondents, particularly those working at the great European publications, played a significant diplomatic part. It was the case of James David Bouchier, who would travel very often to Sofia, Athens and Bucharest, to mediate negotiations at the highest level¹³.

⁹ Idem, no. 3043, 24 August 1912, p. 3

¹⁰ Idem, no. 3152, 11 December 1912, p. 3.

¹¹ Idem, no. 3151, 10 December 1912, p. 3.

¹² *Adevărul*, no. 8346, 4 December 1912, p. 1; Marian Petcu (ed.), *Istoria jurnalismul din România în date. Enciclopedie cronologică* [The History of Journalism in Romania in data. Chronologic Encyclopedia], Bucharest: Polirom, 2012, p. 307.

¹³ Despot Igor, *The Balkan Wars in the Eyes of the Warring Parties... op. cit.*, p. 43; Michael Llewellyn Smith, *Venizelos’ Diplomacy, 1910–1923* in Paschalis M. Kitromilides (ed.), *Eleftherios Venizelos, the trials of statesmanship*, Edinburgh University Press, 2006, p. 144–145; Daniel Cain, *James David Bouchier și Pacea de la București (1913)* [James David Bouchier and the Peace of

The foreign correspondents from the Bulgarian capital city, said Rosenthal, were grouping at first according to their country of origin, and later, according to the political interests of the great powers. This is how the 'triple journalist alliance' came to life, formed of French, English and Russians. They spent their time in cafes, playing cards and billiards. Since the Russian-Japanese war, noticed Rosenthal, journalists were no longer allowed to go freely into the battlefield¹⁴.

In August 1912, Rosenthal was trying to find out as much information as he could about Bulgaria's war preparations, but he could not get any precise pieces of news: 'Nothing is harder these days than to make a Bulgarian minister speak'. Anton D. Frangia, minister of Posts and Telegraphs, member of the progress party, did not tell anything new to the journalist, but he conquered him with his charm. Although he spoke French and German perfectly, the minister preferred to speak with the journalist in a 'correct Romanian language'¹⁵. In the pages of *Adevărul*, 'sensational disclosures' were published related to the Bulgarians' offer of 1887 by which Charles I had been summoned to accept the crown of the Balkan principality¹⁶. In relation to this topic, *Westnik* shared the positive comments of the Bulgarian press¹⁷.

The decisional factors and the opinion makers of Bulgaria were hoping that Romania would stay neutral in case of a war, so the Romanian journalist was wooed by everybody. Take Ionescu enjoyed great sympathy in the Bulgarian press that often quoted his opinions. One evening, says Rosenthal, the newspapers spread the news that the conservatory-democratic leader was summoned at the palace¹⁸. The news proved to be false, but after a few weeks, on October 14, 1912, Take Ionescu was appointed minister of the interior affairs in Titu Maiorescu's conservatory government.

Montenegro declared war on 25 September/8 October and Bulgaria, Serbia and Greece followed suit on 4/17 October. Rosenthal participated in the historic meeting of Sobranie that received with ovations the King's proclamation of war. A Muslim deputy told the Romanian journalist that, even though his co-nationals were Bulgarian patriots, they cannot forget that 'by blood, they belong to Turkey', so 'we wish for peace and brotherhood between these two peoples'¹⁹.

In the beginning of September 1912, over 150 foreign journalists reached Sofia²⁰. Any newspaper writer, said Rosenthal, had to see the Prime Minister Ivan Geshov at least once a day, even though 'he repeats like a parrot the same phrase in

Bucharest], in Mihail E. Ionescu, Nicolae-Șerban Tanașoca (ed.), *Al doilea război balcanic... op. cit.*, p. 194.

¹⁴ *Dimineața*, no. 3151, 10 December 1912, p. 3.

¹⁵ *Idem*, no. 3046, 27 August 1912, p. 1.

¹⁶ *Adevărul*, no. 8244, 24 August 1912, p. 1

¹⁷ *Idem*, no. 8252, 1 September 1912, p. 1

¹⁸ *Dimineața*, no. 3079, 29 September 1912, p. 1.

¹⁹ *Idem*, no. 3080, 30 September 1912, p. 1.

²⁰ *Idem*, no. 3157, 16 December 1912, p. 3.

different languages'. In the capital city of Bulgaria, the journalists were facing the shortages and hardships caused by the requisitions, each managing as they could. The Britain journalists – noticed the Romanian correspondent with some envy – purchased an automobile for an exorbitant price. The colleagues working at newspapers that had lower budgets were wondering 'what will happen when the Americans arrive'²¹.

On October 5, 1912, *Adevărul* made public the true name of the Sofia correspondent that was signing as Westnik, publishing the photo of Rosenthal, 'our editor, specially sent to Sofia, in the company of all the correspondents of many foreign newspapers'²².

The Bulgarian censorship controlled any information that would be sent to the national and foreign press²³. The journalists, often refused by the censors with the phrase 'ni moga' (it cannot be done), were received to be comforted in the cabinet of the minister of Posts, Anton Frangia, a former bookstore keeper and poet in Tulcea (in Dobrudja), who served them 'Balkan coffee' and 'Bulgarian tobacco'. The chief of the censorship was Simon Radev, editor of *Volia (The Will)* newspaper, 'one of Bulgaria's best journalists'²⁴. The office staff recruited from the secondary school teachers. The censors were not ready for military issues. Here is captain 'K', censor of Romanian language, a sickly, overweight man, suffering from kidney disease, a little nostalgic for Romania, where he had spent his years of youth, always repeating: 'Ah, Bucureștii, ce oraș de viață, ce femei frumoase' [Ah, Bucharest, what a live city, what beautiful women]. If at first he appeared benevolent to the Romanian journalist, in time he became rough, overreacting. He was aware of the influence of his position: 'we, the censors, are not here to talk; our will is done'²⁵.

Journalists were not allowed to write anything about the Bulgarian military operations, but only about the enemy's movements. The Bulgarians wanted their victories to be communicated with some delay, to surprise Europe²⁶. However, the Bulgarian government, craving for the attention of world press, invited the journalists to the General Headquarters of Stara Zagora. The presence of over 106 journalists in the battlefield area did not make the government very happy, who was trying by various methods to discourage them, so that 15–20 would remain, at most²⁷.

The journalists were dissatisfied with the restrictions set by the government: 'A journalist that respects himself always wants to be present on site'. Every

²¹ Idem, no. 3083, 5 October 1912, 3083, p. 3, *Letters from Sofia* (Westnik).

²² *Adevărul*, no. 8266, 5 October 1912, p. 1.

²³ Raluca-Simona Deac, *Memorialistica și publicistica războaielor balcanice... op. cit.*, p. 158–160. See also Leon Trotsky, *The War Correspondence of Leon Trotsky. The Balkan Wars: 1912–1913*, George Weissman and Duncan Williams, New York: Monad Press, 1980.

²⁴ *Dimineața*, no. 3160, 19 December 1912, f. 1.

²⁵ Idem, no. 3162, 21 December 1912, p. 1.

²⁶ *Adevărul*, no. 8300, 19 October 1912, f. 2.

²⁷ *Dimineața*, no. 3167, 28 December 1912, f. 3, from Stara Zagora.

journalist received special marks: a registration number and a red brassard that had the letters 'BK'. Rosenthal was number 38. If in Sofia, the journalists would play billiard or poker, in Stara Zagora they would endure the misery of the hotels – pillows made of straws, mice running in the room – and the scarce and bad food of the restaurants²⁸.

The telegrams would reach the editor offices shortened and with great delay. With a little luck, the correspondents would find other ways to send the information. On November 12, 1912, Rosenthal sent to the direction first-hand news: 'this letter will not be seen by the Bulgarian censorship thanks to a Russian colleague who, on his way to Petersburg, passes through Bucharest; it goes directly to the direction, whole and without any alteration'²⁹.

The journalists could no longer stand the strict surveillance of Stara Zagora, so they left on their own to the battlefield line, reaching Mustafa Pasha (Svilengrad). The houses had been left and marked with the blood of the killed Turks. The group of 11 journalists was accommodated in the house of a rich merchant, Mordha Pincas. For ten days, they slept crammed on their suitcases, in cold and with their pistols close, eating only brandy and chocolate. There was no wiring device in the village, so no one could get in touch with their family or with the publishers. Starved, some were thinking about eating cats. The Italian Filippo Tommaso Marinetti, correspondent of the publication *L'Intransigeant* (Paris), took out his gun and threatened all his colleagues that he would shoot them all if they touch any cat³⁰.

While the journalists were going through the worst hardships with Mustafa Pasha, the Austrian Hermenegild Wagner³¹ from *Reichspost* published telegrams with sensational news from the battlefield, that were taken over by the entire western press³². Eventually, he was proved to be an impostor. Wagner never went on the battlefield. He stayed in Stara Zagora, where he had good contacts and where he wired through Austria's Legation of Sofia³³. Another journalist – reports Rosenthal – took his own photo while riding a horse, looking as if he was on the battlefield³⁴.

Eventually, part of the journalists from Mustafa Pasha managed to sneak their way to Adrianople, where they captured three counter-attacks of the Ottoman army³⁵, which made King Ferdinand very angry³⁶.

Although *Universul* claimed to have a war correspondent in Bulgaria, the newspaper did not publish information from the military operation camp. We have

²⁸ *Dimineața*, no. 3099, 19 October 1912, p. 1: Stara Zagora, on November, 12 (by mail).

²⁹ *Adevărul*, no. 8521, 9 November 1912, p. 2.

³⁰ *Dimineața*, no. 3178, 10 January 1913, f. 1, Mustafa Pasha; Philip Gibbs, Bernard Grant, *The Balkan War: Adventures of War with Cross and Crescent*, Boston: Small, Maynard and Company, 1913, p. 43; Filippo Tommaso Marinetti, *Zang Tumb Tumb. Adrianopoli, Ottobre 1912*, Milan: Edizioni Futuriste de Poesia, 1914.

³¹ He was correspondent of *Reichspost* (Vienna), *The London Daily News*, *The New York Times*, see *The New York Times*, article *Why Bulgaria won*, 9 Marty 1913.

³² *Dimineața*, no. 3182, 13 January 1913, p. 1.

³³ *Idem*, no. 3184, 15 January 1913, p. 3.

³⁴ *Idem*, no. 3166, 25 December 1912, p. 3.

³⁵ *Adevărul*, no. 8580, 13 January 1913, p. 1.

³⁶ *Idem*, no. 8582, 15 January 1913, p. 1.

no clue regarding the identity and activity of the correspondent in Bulgaria. We only know that, in the first days of November, the foreign journalists, chased away from the General Headquarters of Stara Zagora, forwarded a protest to the Prime-Minister Geshov, where they were complaining that some colleagues enjoyed preferential treatment from the Censorship. *Universul* claims that the protest had also been signed by its correspondent (registration number 31)³⁷.

Universul announced on October 4, 1912, that 'it would appear every afternoon in special edition with news from our correspondents of war', Adorjan from Sofia, 'our special correspondent from the General Headquarters'³⁸ and Sava from Belgrade³⁹.

The newspaper sent a correspondent to Kavarna in the Bulgarian Dobrudja, to send news about the Turks' bombing of the harbour. Artinoff, departing from Mangalia, wanted to reach Kavarna, but he did not succeed. He came back to the Romanian border, where he met many refugees from where he took information⁴⁰.

Iosif Fermo, journalist of *Universul*, took several trips to Istanbul and Sofia in this time. In January 1912, Fermo, of Jewish origins, the same as Rosenthal, was naturalized as Romanian by the lawmakers, enjoying the support of the minister of interior affairs, Alexander Marghiloman, who shook his hand and congratulated him during the counselling meeting of the majorities⁴¹. In 1945, Fermo was accused and sentenced by the court formed by the communist government, because, as journalist, he had been on the side of the legionaries and of Ion Antonescu's government⁴².

In October 1912, Fermo, alias Bucur, took a trip to Constantinople, where he got interviews with Ottoman dignitaries⁴³. Bucur walked on the streets of the Ottoman capital city, went into cafes, to take the pulse of the street around the beginning of the war. 'Ce rău îmi pare că nu știu turcește!' [I am so sorry that I cannot speak Turkish!], exclaimed the journalist, impressed by the drama of a father who was hugging, in tears, his three sons, especially the youngest one who, even though he was exempted from going to war, wanted to go to serve his country⁴⁴. Fermo was joined by a translator, probably Nicholas Tacit, who would regularly send to *Universul* the correspondence from the capital city of the empire. Tacit writes in one of his letters that the Ottoman press was behind with the news; for instance, *Universul* published news three days ago, that the Ottoman newspapers are reproducing today only'. The Greek and the Bulgarian press of Constantinople, despite the authorities' censorship, continued to be against the Ottomans.

³⁷ *Universul*, no. 303, 3 November 1912, p. 5.

³⁸ *Idem*, no. 230, 4 October 1912, p. 5.

³⁹ *Idem*, no. 282, 13 October 1912, p. 7.

⁴⁰ *Idem*, no. 280, 11 October 1912, p. 5.

⁴¹ Arhivele Naționale Istorice Centrale = ANIC [The State Archives of Romania], fund Direcția Poliției și Siguranței Generale = DSPG [Department of Police and General Security], box 160/1912, on 11 January 1912, p. 1.

⁴² *Universul*, 31 May 1945, p.1; See also Dan Brătescu, *Octogenar în jurul globului* [An 80 year old around the war], Bucharest: Aldo Press, 2012.

⁴³ *Universul*, no. 274, 5 October 1912, p. 1.

⁴⁴ *Idem*, no. 275, 6 October 1912, p. 1 (correspondence by post).

Particularly the press of Greek language reproduced „all the news favouring the Balkan allies with big letters”. While the Ottomans considered the Romanians to be their friends, saluting Dr. Al. Leonte’s initiative, as president of the Macedonian-Romanian Culture Society, to send a medical mission to Constantinople⁴⁵.

Other newspapers of a smaller draught had permanent correspondents, especially sent to the Balkan capital cities, mainly in Sofia and Belgrade. The newspaper *Viitorul*, the officious of the liberal party, which was in opposition, received news from Ponciu (Panciu), who regularly travelled to Rusciuc (Russe) and Sofia⁴⁶. Some letters from Sofia were signed by Veraşeff-Ponciu⁴⁷. In the spring of 1913, letters sent from Sofia were signed by Milcoff⁴⁸, and from Belgrade, by Ponciu⁴⁹. On October 3, 1912, Ponciu, who was in Sofia, wrote: ‘I was the only journalist who, as special delegate of *Viitorul* newspaper, I showed from the beginning of August how bad the situation was, I wrote about the alliance of the Balkan States, I did my duty when all Bulgarian circles were trying to hide the truth. I did my best to pierce the secrets of the Bulgarian rulers’ combinations⁵⁰. The newspaper *Viitorul* boasted about the professionalism of his correspondents. Milcoff at Sofia showed on the eve of the beginning of the second Balkan war: ‘I was the first of the European press to declare that the tsar’s intervention would not have the pursued effect’⁵¹.

How credible were the press correspondents? I would like to mention at this point the case of the correspondent of Giurgiu-Russe, Sofia, and Belgrade of the newspaper *Viitorul*, who signed as Ponciu or Lupciu⁵². Gheorghe Mărculescu was living together with Milca Oreshkova, who was coming from a family of feisty nationalists of Rusciuc (Russe). Her borther in law, Nicholas Vradjalie, was a financial inspector and was related to General Nikola Ivanov. She used to be a prostitute, but for two years she had been living together with the Romanian journalist. Oreshkova was crossing over to Rusciuc every 2–3 days, under the pretext of buying newspapers for translation purposes. In 1915, in the report written by the policeman Rădulescu to the Security Director, we find out that Mărculescu had been subject to investigations during the Balkan wars in terms of the way he used to write his correspondence for the newspaper, sending ‘inaccurate and alarming news’⁵³. His life partner was ‘smart enough and god looking’, while he was ‘repulsive by looks and behaviour’. The policeman Rădulescu from Giurgiu followed her to Rusciuc, where he saw her coming out of the police station arm in arm with G.M. Dimov, commissioner of Sofia Security⁵⁴. In 1915, Mărculescu will incorporate at Giurgiu a *Bureau of Balkan Intelligence*, to provide articles to the newspaper *Seara*, as

⁴⁵ Idem, nr. 282, 13 October 1912, p. 3.

⁴⁶ *Viitorul*, nr. 1619, 11 August 1912, p. 1.

⁴⁷ Idem, no. 1682, 13 October 1912, p. 3.

⁴⁸ Idem, no. 1852, 5 April 1913, p. 1.

⁴⁹ Idem, no. 1904, 30 May 1913, nr. 1904, p. 1.

⁵⁰ Idem, no. 1672, 3 October 1912, p. 1.

⁵¹ Idem, no. 1910, 8 June 1913, p. 3.

⁵² Idem, no. 1835, 19 Marty 1913, p. 1.

⁵³ ANIC, fund DPSG, 24/1914, 8 May 1914, p. 2.

⁵⁴ *Ibidem*, f. 3.

‘Letters from Constantinople, from our private correspondent’, etc. This correspondence signed by Ponciu or Lupciu, ‘reproduced information from the Bulgarian newspapers, to which he almost always gave a sensational note’⁵⁵.

A TRIP TO ALBANIA: PRINCE ALBERT GHICA

In November 1912, a group of Albanian patriots meeting in Vlorë proclaimed the independence of Albania. The public opinion in Romania actively supported the actions of the Albanians, believing that the new state should in future provide guarantees for the future of the Aromanians (Vlachs). The Aromanian-speaking populations – that lived in the southern lands of the Balkans – were considered by the Romanians, Bulgarians, Serbians and respectively Greeks as being part of their nation. They feared that the former Ottoman possessions would be shared among the national Balkan States. In this context, the Aromanians leaders made a proposal to establish an autonomous Macedonia or an independent Albania-Romanian state⁵⁶.

Universul regularly received correspondence from Avlona (Vlorë) and from other Albanese cities, signed Luigi. In December 1912, after many weeks of silence, the direction received news from the newspaper’s correspondent, who managed, with the help of a local, to send the letter to Bucharest through Italy. As Albania was blocked by the Greeks on sea, the letter reached the Adriatic coast through the Serbian operation lines: ‘we have not had any news for one month or so, I don’t know whether this letter will reach its destination’⁵⁷.

During the first Balkan war, Prince Albert Ghica (Gjika) took an information tour to Montenegro, Albania and Greece. Ghica distinguished himself as founder of the Balkan League, an organization representing Albania’s interests. Although he came from an ancient ruling family, Ghica did not have much money, but he spent a lot, leading an eccentric life. According to the English journalist Henry Noël Brailsford, Ghica fluently spoke French, but he could not speak Albanese and he did not have sound knowledge of Balkan history and geography⁵⁸.

In his journey to the Balkan battlefield, Ghica assume the role of a journalist. His impressions are published in *Adevărul*: ‘I am so anxious to leave and see the situation for myself. I discover war correspondent qualities that i didn’t even know I had’⁵⁹. Nevertheless, neither in Montenegro, nor in Serbia, the correspondents

⁵⁵ *Ibidem*, 8 Marty 1915, p. 5; 18 April 1915, p. 1. Police of Giurgiu (confidential).

⁵⁶ Stoica Lascu, *Independența Albaniei în percepția opiniei publice românești (1912–1914)* [The Independence of Albania in Perception of Romanian Public Opinion, 1912–1914], Târgoviște: Cetatea de Scaun, 2012, p. 65–171; Gheorghe Zbucnea, *Varieties of Nationalism and National Ideas in Nineteenth and Twentieth-Century Southeastern Europe*, in Răzvan Theodorescu and Leland Conley Barrows, *Politics and Culture in Southeastern Europe*, Bucharest: UNESCO-CEPES, 2001, p. 253.

⁵⁷ *Universul*, no. 339, 7 December 1912, p. 1.

⁵⁸ About the Albert Ghica, see Robert Elsie, *A Biographical Dictionary of Albanian History*, New York, London: I.B. Tauris, 2012. p. 167. Ghica is the author of the work *L’Albanie et la question d’Orient: (Solution de la question d’Orient)*, Paris, 1908.

⁵⁹ *Adevărul*, no. 8296, 18 October 1912, p. 2 and no. 8316, 4 November 1912, p. 1.

were allowed by the authorities to get close to the front line⁶⁰, so they would leave these countries one by one. The correspondence to *Adevărul* was sent through an Albanian friend, who was avoiding the conflict area⁶¹. Reaching the territories controlled by the Albanians, at Durazzo (Durrësi), Ghica spoke of the Albanians' fear of not being conquered by the Montenegrins: 'What do you want, to escape the rope and go into chains?'⁶² In the falls of 1912, Albert Ghica founded the bi-monthly publication *L'Echo des Balkans*, organ of the cultural society The Balkan League, under the direction of Charles M. Korne. The publication militated for the 'progress, peace, freedom and brotherhood of all the Balkan peoples and of the neighbouring kingdoms'. Most articles were signed by Korne and by Ghica. The newspaper published correspondence from the capital cities of the Balkan kingdoms, Belgrade, Sofia, Athens and Cetinje, under the heading of 'Lettre de Belgradie (M)', etc⁶³. The newspaper interrupted its activity on February 1, 1913 (no. 5) in order to reappear in November 1915.

FROM ONE WAR TO ANOTHER: THE SOUTHERN DOBRUDJA ISSUE

In the last days of November, Stoyan Danev, president of *Sobranie*, transited Romania on his way to London, where he would attend the peace negotiations⁶⁴. Rosenthal and Fermo were sent by their directions to get an interview with the high Bulgarian dignitary. *Universul* published the article *Senzaționalul nostru interviu cu d. Danev, președintele Sobranei* [Our sensational interview with Mr. Danev, president of Sobrana]. Fermo got on the same train as Danev, to join him to the border, in Predeal, where he had the chance to speak with him. At Predeal railway station, the journalist was invited to have lunch with the high Bulgarian dignitary. Among other things, Danev assured Fermo that Bulgaria did not want Dobrudja. After he finished eating, he ordered, in a sober, ostentatious voice, a 'Turkish coffee'. At the end, Danev addressed Fermo from journalist to journalist: 'and I was not a journalist, journalism leads you far away', but 'politicians must sometimes stay away from journalists like they should stay away from anarchists'⁶⁵.

Rosenthal from *Adevărul*, who had barely come back to the country from the Bulgarian battlefield, hurried to follow Danev in his journey through Romania. Rosenthal got on the train at Ploiești station. Danev immediately recognized Rosenthal, the Romanian journalist 'who endured with the Bulgarian people the hardships of war'. At Comarnic station, the journalist got off the train to wire to Bucharest. From Danev's words addressed to the Romanian people, we are quoting

⁶⁰ Idem, no. 8308, 27 October 1912, p. 1.

⁶¹ Idem, no. 8310, 29 October 1912, p. 1.

⁶² Idem, no. 8313, 1 November 1912, p. 1.

⁶³ *L'echo des Balkans*, no. 1, 25 November 1912, p. 1.

⁶⁴ Gh. Zbucea, *România și războaiele balcanice... op. cit.*, p. 76–77.

⁶⁵ *Universul*, no. 329, 29 November 1912, p. 3.

the following: ‘you run away from the Balkan word, but in the Dobrudja that you have and that you will always have, you also have interests in the Balkan Peninsula’⁶⁶.

In January 1913, Fermo (Bucur) was sent by *Universul* to Sofia, to talk with the Bulgarian politicians. These interviews ‘made a sensation and were reproduced by all the newspapers in the world’. ‘From a certain source’, Fermo found out more about the Bulgaria’s offer to cede Southern Dobrudja – a territory that included 20 communes to the north of Kavarna, without Silistra – to Romania. Ivan Geshov, the Bulgarian prime-minister, in his talk with Fermo, praised the activity of the Romanian daily *Universul*: ‘I gave it as an example to our journalists’⁶⁷. Discussions followed with Frangia, the minister of Railways and Posts, but also with the leaders of the opposition. For two months, *Universul* had been facing the hostile attitude of the Bulgarian authorities. The Prime Minister Geshov ordered that the Romanian newspaper may circulate free in the country and the procedures to send telegrams to Bucharest should not be hindered by its correspondents. Frangia, Minister of Posts, to show his good will to the Romanian journalists, even offered Fermo a special room in the train, even though all the wagons were filled with the wounded⁶⁸.

In March 1913, the entire press was watching the Romanian-Bulgarian negotiations of Sankt Petersburg concerning Romania’s request to receive a border rectification in Dobrudja. The newspaper *Adevărul* was waiting for a telegraph message from the Petersburg correspondent, confirming or denying Silistra’s incorporation in Romanian state. There was a coded understanding between the correspondent in Russia and the editors of the Bucharest newspaper: should Silistra not be given in to Romania, the editors would receive a telegram saying ‘five hundred received’, and if Silistra were to be returned to Romania, it would receive the telegram saying ‘five thousand received’. On March 25, 1913, at five a.m., the Bucharest editors received the good news⁶⁹.

The Silistra issue generated political crisis. In November 1912, Nicholas Filipescu had asked Prime Minister Titu Maiorescu to award a consistent subvention for his newspaper, *Epoca*, out of the funds of the Ministry of Foreign Affairs. After a few months, Filipescu, Minister of Agriculture, did not seem to be that friendly towards the government, leaving the coalition in April 1913⁷⁰. *Epoca* considered that giving in Silistra was a mockery against Romania, ‘ni s-a dat un ce ridicol, un orașel, nu rectificarea de graniță’ [they ridiculed us; they gave us a city, not a border rectification]⁷¹. Many politicians and publicists tended to agree with this opinion. At the beginning of the year, the historian Nicholas Iorga, General Secretary of the Cultural League for the Unity of All Romanians, did not agree on

⁶⁶ *Adevărul*, no. 8340, 28 November 1912, p. 3.

⁶⁷ *Universul*, no. 7, 9 January 1913, p. 1.

⁶⁸ *Idem*, no. 13, 15 January 1913, p. 1.

⁶⁹ *Dimineața*, no. 3253, 25 Marty 1913, p. 3; the message is in *Germany fueuftansend erhalten weibed*, no. 3253, 26 Marty 1913.

⁷⁰ Titu Maiorescu, *Războaiele balcanice și Cadrilaterul*, Bucharest: Machiavelli Publishing House, 1995, p. 43.

⁷¹ *Epoca*, no. 128, 11 May 1913, p. 1:

any immediate action of Romania to the South of the Danube. In his opinion, the Romanians of Austria-Hungary were a national priority⁷².

THE PRESS CORRESPONDENTS OF SILISTRA

In the months of March and June 1913, the interest of the press gravitated around Silistra. In March 1913, Alexander T. Dumitrescu, secretary of the Romanian Historic Society, published in *Universul* the article *Dristorul nostru, câteva ore la Silistra* [Our Dristor, a few hours spent at Silistra], where he shows that all the newspapers have sent correspondents there, 'among the bayonets'⁷³. In June 1913, *Universul* sent there the journalist Mihail Negru. Negru, born in 1888 in Bucharest, graduate of the Faculty of Letters and Philosophy of Paris, started to write in the press in 1908. He made a long career at *Universul*, where after the First World War became editor secretary⁷⁴. In the article *O săptămână la Silistra* [One week at Silistra], the journalist makes the literary portrait of the boatman who took him over the Danube from Călărași to Ostrov. The Greek Tănase, from Constantinople, aged 56, told him the story of his life as immigrant in a language scattered with 'purely Romanian words' that he pronounced with a 'special Greek accent'. Tănase had not seen Istanbul for 25 years. From father to son, the men in his family lived 'on water', 'in the pools'⁷⁵. Negru leaves us a picturesque description of Silistra, lacking all tourist attractions, where 'when you have nothing to do, you go have a coffee'⁷⁶. The purpose of his mission was to follow the works of the Romanian-Bulgarian commissions to apply the Petersburg protocol that were meeting on board of Romanian *Ștefan cel Mare* [Stephen the Great] and Bulgarian *Krum*⁷⁷.

CORRESPONDENTS OF THE GREEK NEWSPAPERS FROM ROMANIA DURING THE FIRST BALKAN WAR

In November 1912, the Greek-language newspaper *Ethnos* accused *Adevărul* of the fact that, by its correspondent to Constantinople, 'it distorted facts and deceived the public opinion'. The biggest Romanian daily, using Ottoman sources, announced the defeat of the Greek army, although it was about to conquer Iannina. The Greek sources were obviously overreacting. Iannina would be conquered much

⁷² Gheorghe Zbucea, *România și războaiele balcanice... op. cit.*, p. 101, 102, 137; Florin Țurcanu, *Cunoaștere istorică și judecată politică. Nicolae Iorga și războaiele balcanice* [The Historical Knowledge and Political Judgment. Nicolae Iorga and the Balkan Wars], in Mihail E. Ionescu and Nicolae-Șerban Tanașoca (ed.), *Al doilea război balcanic... op. cit.*, p. 25–39.

⁷³ *Universul*, no. 80, 23 Marty 1913, p. 3.

⁷⁴ Lucian Predescu, *Enciclopedia României. Cugetarea* [The Encyclopedia of Romania], Bucharest 1999 (first edition 1938), p. 591.

⁷⁵ *Universul*, no. 165, 18 June 1913, p. 1.

⁷⁶ Idem, no. 161, 14 June 1913, p. 1

⁷⁷ Gheorghe Zbucea, *România și războaiele balcanice... op. cit.*, p. 178.

later, in the spring of 1913. To correctly inform the Greeks from Romania, the correspondent of the newspaper *Ethnos* in Athens, editor of a big local daily, ‘stays awake all night’, promptly transmitting news 2–3 hours after their occurrence. After reaching Bucharest, the wires were sent to inform all the Greek communities in the country, as well as those in Varna, Odessa and other places⁷⁸. In the article *Προσοχή εις τ’αναγνώσματα!* [Pay attention in lectures], Moscopol urged his compatriots not to believe the news published by the Romanian press that would minimize the contribution of the Greek army to the Balkan war⁷⁹.

The *Ethnos* had permanent correspondents in Constantinople, Athens, but also in the European capital cities, such as London, Vienna, etc. They were selected from among the reputed journalists of the Greek press⁸⁰. Another Greek-language newspaper *I Iris* even published the names of the correspondents: Konstantinos Liumas and Gheorghios Zografidis in Athens, Pavlos Divaris in Paris and Menelaos Kambanis in Constantinople⁸¹.

Censorship in Athens was very strict, so that no press correspondent could get close to the front line. ‘Fortunately – wrote the *Ethnos* – the Greek government would publish regularly official releases of real news related to the evolution of war, based on which our correspondent wires us [...] none of these wires has proven to be inaccurate’ [ετυχώς όμως η ελληνική κυβέρνηση δημοσιεύει τακτικά αυτά ανακοινωθέντα αληθέστατα περί της εξελίξεως του πολέμου, επί τη βάσει των οποίων ο ημετέρος ανταποκριτής τηλεγραφεί ημίν τακτικώς... ουδέν των τηλεγραφημάτων ταιωντών... απεδείχθη ανακριβής]⁸². To add to the information concerning the operations of the Greek army, the *Ethnos* regularly published the testimonies of the demobilized soldiers⁸³.

ROMANIAN-GREEK BROTHERHOOD

In the falls of 1912, Greece had a bad press in Bucharest. Every day, the newspapers would publish letters from Macedonia written by Aromanians to their relatives and friends living in the countryside, or testimonies of refugees coming to Romania to escape the outrage of war. The Aromanian publications, *Peninsula Balcanică* and *Glasul victimelor* were also publishing correspondence of co-nationals from the Balkan lands. It is important to note that the publisher of *Peninsula Balcanica* was Constantine Sterie Constant, the chief of the press and interpreting office of the General Security. In this official capacity, he had access to confidential information of the police. A Great number of Aromanians took refuge from the occupied territories to Romania. Toli Hagi Gogu, Vasile Diamanti, Atanase Hâciu,

⁷⁸ *To Ethnos*, no. 139, 17 October 1912, p. 3.

⁷⁹ *Idem*, no. 167, 21 December 1912, p. 1.

⁸⁰ *Idem*, no. 156, 25 November 1912, p. 1.

⁸¹ *H Iris*, no. 3, 6 March 1911, p. 1.

⁸² *To Ethnos*, no. 145, 31 October 1912, p. 3.

⁸³ *Idem*, no. 174, 11 January 1913, p. 2 and no. 241, 21 June 1913, p. 2.

Athanase Constantinescu, refugees of Thessaloniki and Ioannina founded the publication *Glasul victimelor*⁸⁴. The title of the publication *Glasul victimelor* [Voice of Victims] – published between January and June 1913 – is suggestive, militating for Romania’s military intervention in the Balkan conflict: ‘orice suflet românesc pierdut va fi o piatră scoasă de la temelia românismului’ [any Romanian soul that is lost will be a stone removed from the foundation of the Romanian patriotism]⁸⁵. The goal was to create the Albanian State and an autonomous Macedonia, following the model of Switzerland. The Aromanians could not be happy about the annexation of Silistra, ‘the cruel symbol announcing to us the terrific catastrophe forcing the proud martyr people of Pindus to bow their heads’⁸⁶. Năstase (Atanasie) Hâciu, collaborator of the newspaper, fired a shot during the speech of Take Ionescu, Minister of Interior Affairs. His deed was appraised in the columns of the newspaper: ‘Să se audă și glasul Macedoniei! Un idealist care, în mijocul lașității factorilor competenți, apare ca un judecător... care cere socoteală de greșeala lor, reclamând o atitudine corespunzătoare angajamentului lor’ [Let be heard also Macedonia’s voice! An idealist who, amidst the cowardliness of the competent factors, appears like a judge [...] holding them liable for their fault, claiming an attitude corresponding to their commitment]⁸⁷.

In the first months of 1913, this anti-Greek current of opinion of the Romanian press started to take another course. Greece was seen as a potential allied of Romania in the conflict relation of the two States with Bulgaria. The assassination of King George of Greece in Thessaloniki impressed the public opinion from Bucharest. The first news about the king’s murder was broadcast on March 7, 1913 by the Londoner agency Reuter⁸⁸. Additional information was published in the evening edition of *Adevărul*, which was based on the information sent by the Thessaloniki correspondent, Tumbeanu⁸⁹. The Greek press, including the Greek newspapers from Romania, alleged that the murder had been committed by enemies of Greece. The *Ethnos* warned: ‘If the murderer and those providing him with guns believe that, by killing King George, they have killed the Greek people, are deeply wrong’⁹⁰. In the following days, the news would confirm that the murderer was Greek⁹¹.

In April 1913, Constantine Mille, owner and publisher of *Dimineața* and *Adevărul* newspapers, went to visit Athens, expressing his admiration for the Prime-Minister Eleftherios Venizelos. In March 1913, before going to Athens, he exclaimed in the pages of *Adevărul* newspaper: ‘We need a Venizelos’⁹². The talk

⁸⁴ Arhivele Naționale ale Municipiului București [Archives of Municipality of Bucharest], fund Prefectura Poliției Capitalei [Prefecture of Police of the Capital – Bucharest], box 70/1913, p. 8.

⁸⁵ *Glasul victimelor*, no. 14, 12 May 1913, p. 1.

⁸⁶ Idem, no. 17, 2 June 1913, p. 3.

⁸⁷ Idem, no. 4, 7 April 1914, p. 9.

⁸⁸ *Universul*, no. 33, 7 March 1913, p. 1.

⁸⁹ *Adevărul*, no. 8435, 7 March 1913, p. 3.

⁹⁰ *To Ethvoç*, no. 198, 8 March 1913, p. 1.

⁹¹ Idem, no. 199, 10 March 1913, p. 1.

⁹² Idem, no. 208, 31 March 1913, p. 3.

between Mille and Venizelos, mediated by Spiridon Simos, publisher of *Patris* supporting Venizelos, was wired from the ship *Dacia* in the range of Piraeus harbour⁹³. Venizelos assured the Romanian journalist that he would grant autonomy to Aromanians to open schools and churches⁹⁴.

PRESS CORRESPONDENTS DURING THE SECOND BALKAN WAR

The peace treaty from London, signed in May 1912, lasted only for a short while. The Balkan States turned from allied to enemies. Bulgaria attacked its former allies, Serbia and Greece. Romania reacted.

Constantine Mille took a short trip to Giurgiu, to watch the troops cross over the Danube: 'one does not get too many chances to witness such a scene in a lifetime'. With him in the automobile, there were other two professors, a senator and a former minister. Unfortunately, they arrived too late, after the troops had crossed to Bulgaria. The military secret had been well preserved. *Adevărul* newspaper understood not to publish news that could have seemed to 'disclose troop movements'⁹⁵.

For the first time after the War of independence, cannons could be heard at the Romanian border. The correspondent of *Adevărul* newspaper got up on a hill in Calafat and, by binoculars, watched the fighting at Belogradchik, on the right bank of the Danube, capturing the attack over the Bulgarian lines of two Serbian airplanes that overflew in the sky 'like huge birds'⁹⁶.

The Romanian government organized a trip to inform the press correspondents in the conquered territories. Alexander Ciurcu, president of the Press Association, editor of *Adevărul* newspaper, published his impressions of this trip, under the heading *De la armata de operații – corespondentul nostru pe bordul lui Ștefan cel Mare* [From the operation army – our correspondent on board of Ștefan cel Mare]. Among the 13 newspaper correspondents and 8 Romanian and foreign military attaches, we distinguish Elena Caragiani (*Epoca*), Ubrinovschi (*L'Indépendance Roumanine*), Nicolae Ciocârdia (*Universul*) and the photographers Ion Voinescu (*Viitorul*), Leon Ascher (*Actualitatea Ilustrată*), S.A. Moiescu (*Ilustrativa Română*), Victor de Bout (*Adevărul*). The journalists, permanently supervised by Major Lucian Trantomir, were allowed to disembark only under military escort, so, said Alexander Ciurcu, „if the reader expects me to give him news from the battlefield, he will wait in vain”⁹⁷. In 1877, the journalist recalls, 'when I joined the Great Duke Nicholas, I was free to go wherever I wanted, I was spoiled by everyone'. By means of a *passe-partout*, the young correspondent of *L' Orient* could travel anywhere he wanted. But times had changed. The journalists, walked 'under leash', had to face

⁹³ *Dimineața*, no. 3289, 2 May 1913, p. 3.

⁹⁴ *Idem*, no. 3289, 2 May 1913, p. 3; *To Έθνος*, no. 220, 3 May 1913, p. 1.

⁹⁵ *Adevărul*, no. 8553, 6 July 1913, p. 1.

⁹⁶ *Idem*, no. 8560, 13 July 1913, p. 2.

⁹⁷ *Idem*, no. 8560, 13 July 1913, p. 3.

many interdictions, some truly absurd. Ciurcu was not allowed to take photos of the military bridge made of boats in Corabia, or to write that another such bridge was built in Turnu-Măgurele, 'although the works are seen by everybody'⁹⁸. This was not correspondence of war, this was a 'leisure journey of correspondents of war'⁹⁹.

Of all the war correspondents, the youngest was the poet I. Irimescu of *Viitorul*. In the series of articles *România Nouă* [The New Romania], he describes in picturesque colours the specificity of the new province, where 'orientalismul se răsfătă' [orientalism spoils itself]: settlements with narrow and sinuous streets scattered with small, square houses, with tiny widows and with tile roofs. Across Dobrudja, the group travelled by ship, train and omnibus. Irimescu spent his time in the company of his young colleague Karl Mariaum from *Die Zeit* and of the photographer Voinescu, who always ran 'armed with several bags hanging around his neck and with his camera in hand'¹⁰⁰. The Turks were happy with the new Romanian administration: 'it is good you came here. If you stayed one more day, the Bulgarians would have led us to war as well'¹⁰¹.

In the group of the „correspondents of war” we also meet a woman, which was less usual at that time. Alexander Ciurcu notices: „it is not a trivial thing that a young and beautiful lady should be a correspondent of war”¹⁰². *Epoca* called upon Elena Caragiani, 'an interesting traveller and a writer possessing a smooth and delicate spirit, with a deep observation power'¹⁰³.

After the end of the second Balkan war, in the first days of August, M.N. Sylvian, the correspondent of the newspaper *Dimineața* at Constanța, got on board of *Dacia*, to visit Balchik. Commander Gheorghe Mărgineanu, approached by the journalist, tells him in a humorous tone: 'what are you writing, journalist? You are dangerous people and we must stay away from you'. He tried to reach Balchik one year before, in November, to write about the Turks' bombing of the Bulgarian harbours, but he had been stopped and arrested by the Bulgarians at Kavarna. In Balchik, the journalist spoke with some Muslims in Turkish, who expressed their hope that the Romanians would rule over the new territories¹⁰⁴.

JOURNALISTS IN UNIFORM

During the military operations, the editorial and technical staff of the newspapers had been sent on the battlefield in Bulgaria. Some newspapers of small draught had no staff at all. *Epoca* was looking for collaborators, because all editors had been mobilized¹⁰⁵. A mobilized editor, Nicholas Georgescu, would send the

⁹⁸ Idem, no. 8581, 14 July 1913, p. 1.

⁹⁹ Idem, no. 8571, 24 July 1913, p. 1.

¹⁰⁰ *Viitorul*, no. 1956, 26 July 1913, p. 1.

¹⁰¹ Idem, no. 1954, 20 July 1913, p. 1.

¹⁰² *Adevărul*, no. 8560, 13 July 1913, p. 3.

¹⁰³ *Epoca*, no. 190, 12 July 1913, p. 1 (prima depeșă – the first telegram).

¹⁰⁴ *Dimineața*, 11 August 1913, p. 7, *Cu vaporul Dacia la Balchic* [To Balchick by ship].

¹⁰⁵ *Epoca*, no. 72, 24 June 1913, p. 1.

editor-in-chief Timoleon Pisani a post card from Tutrakan (Turtucaia), by which he announced the latter that he had met Captain Nicholas Filipescu, the owner of the journal¹⁰⁶.

The mobilized journalists would send to the publishing directions their impressions regarding the battlefield, but these opinions were censored. Here is a letter from the battlefield of Bulgaria written by a 'well-known publicist' who exclaimed horrified 'what terrible poverty around here and what a primitive population'. The Romanian peasants, even though they live in an indescribable misery, they have an artistic taste, they embellish their homes with home-made rugs, while the Bulgarians 'live like cattle': 'what struck me is the total lack of artistic concern of this people that wants to civilize the Balkans'¹⁰⁷.

Sub-lieutenant Iosif Nădejde, editor of *Adevărul*, draws the attention on the fact that the Romanian army is the target of calumnies in the European press, financed by the Bulgarians. In his article *De pe câmpul de operațiuni. Calomniile bulgarilor* [From the operation field. Bulgarians' calumnies], Nădejde says that some foreign newspapers, like *Le Journal*, that happened to fall into his hands shortly after he crossed the Danube, would spread false news about the behaviour of the Romanian army. They assured the readers that the Romanian army had not destroyed bridges and had not committed burglary in Bulgaria¹⁰⁸.

The newspapers were appraising very much the Romanian army, publishing day by day titles like *Război fără sânge* [Bloodless War]¹⁰⁹, *România a impus Pacea* [Romania imposed Peace]¹¹⁰. The triumph of the Romanian army was however shaded by the cholera epidemic that killed over 1,000 soldiers¹¹¹. On July 22, 1913, *Viitorul* wrote that 'cholera was no longer a secret for anyone'¹¹².

Instead of being received with songs and flowers, the army was held in quarantine, wrote Alexander Ciurcu in *Adevărul*¹¹³.

The positive attitude towards the authorities was turning into a series of critiques after the demobilized returned. At the beginning of September, Iosif Nădejde wrote *Cum am învins foamea și holera* [How we defeated hunger and cholera], a 'shameful chronicle' of a victor army which, after 'thousands of soldiers erred through Bulgaria without nothing to eat', were received with coldness in their own country, for fear of cholera¹¹⁴.

Hunger and cholera decimated the lines of the victorious army. But soldiers also endured psychic and physical humiliations. On August 20, 1913, *Dimineața* announced that it would start publishing the notes that George Millian wrote on the

¹⁰⁶ Idem, no. 185, 7 July 1913, p. 1.

¹⁰⁷ *Adevărul*, no. 8564, 17 July 1913, p. 1.

¹⁰⁸ Idem, no. 8584, 6 August 1913, p. 1.

¹⁰⁹ Idem, no. 8555, 8 July 1913, p. 1.

¹¹⁰ Idem, no. 8556, 9 July 1913, signed Ciurcu.

¹¹¹ Gheorghe Zbucnea, *România și războaiele balcanice... op. cit.*, p. 221.

¹¹² *Viitorul*, no. 1957, 22 iulie 1913, p. 1; *Dimineața*, no. 3402, 23 August 1913, p. 1.

¹¹³ *Adevărul*, no. 8590, 12 August 1913, p. 1.

¹¹⁴ Idem, no. 8611, 3 September 1913, p. 1.

battlefield¹¹⁵. His assertions related to the officers' violent behaviour were sustained in two articles signed by Mille¹¹⁶ and Ciurcu¹¹⁷. The series of tales of the demobilized Millian will be published in the brochure *Peste Dunăre – însemnările unui mobilizat* [Across the Danube – notes of a mobilized man], that will know great success on the market¹¹⁸. The price of success will however be very cruelly paid with a conviction by the War Court for 'insult brought to the superior'¹¹⁹. His peers were solidary with the accused, except some newspapers, like *Epoca* and *Viitorul*¹²⁰. In *Epoca*, Grünberg Mendel (Millian), Jewish journalist, was accused of attempting to avoid the military service¹²¹. Millian was not a singular case. Other journalists were also called before the military tribunal, being punished with a few months of imprisonment: N. Popescu-Duțu (*Adevărul*), D. Karnabatt (*Dreptatea*), State Teodorescu, (*Adevărul Brăilei*)¹²². The lawyers claimed that the principle of the freedom of expression had been violated. Even King Charles allegedly declared to Alexander Ciurcu that the trial should have been ruled at the Court of juries, not before a military court¹²³.

The military campaign in Bulgaria was a chance for the Romanians to know the country and the neighbouring people. The agronomist engineer sub-lieutenant N. Ștefănescu, in the article *The Bulgarian Peasant and the Romanian Peasant. Lessons from the campaign*, idealizes the social progress of the neighbouring country. Bulgaria is a 'true democratic country', and the peasants have lands and go to school. The agronomist sub-lieutenant urged the peasant soldiers to follow the example of the Bulgarians: 'when I parted from my soldiers, I advised them to seek to buy public estates, where they exist, and where they don't exist, to constitute guilds and buy estates'¹²⁴.

JOURNALISTS AND THE BUCHAREST TREATY

In July, the works for the Peace Conference from Bucharest began. The Ottoman Empire was not received for negotiations. The provisions of the London treaty remained in force as regards the conditions of peace between the Balkan States and the Ottomans¹²⁵. The delegates of the belligerent States arriving in Bucharest were requested by journalists to make statements. In Bucharest arrived numerous journalists from the Balkan countries and from around the world. The editors of *Adevărul* shared their duties, gathering information from all the involved

¹¹⁵ Idem, no. 8598, 20 August 1913, p. 2.

¹¹⁶ Idem, no. 8211, 2 September 1913, p. 1.

¹¹⁷ Idem, no. 8212, 3 September 1913, p. 1.

¹¹⁸ Idem, no. 8664, 25 October 1913, p. 1.

¹¹⁹ *Dimineața*, no. 4561, 21 October 1913, p. 3.

¹²⁰ *Adevărul*, no. 8650, 11 October 1913, p. 3.

¹²¹ *Epoca*, no. 289, 19 October 1913, p. 1.

¹²² *Adevărul*, no. 8703, 1 December 1913, p. 1.

¹²³ Idem, no. 8687, 27 November 1913, p. 2.

¹²⁴ *Dimineața*, no. 3455, 15 October 1913, p. 1.

¹²⁵ Gheorghe Zbucnea, *România și războaiele balcanice... op. cit.*, p. 293.

parties. Emil D. Fagure (Samuel Honigman)¹²⁶ and Constantine Mille went to Titu station to speak with Eleftherios Venizelos, a man ‘possessing an absolutely remarkable sense of reality’, that ‘never spoke a word in vain, that used no rhetoric, and who gave argument after argument, very logically and clearly’¹²⁷. Emil Fagure continued his journey to Severin, where he welcomed the Serbian delegation, led by Nicola Pasić¹²⁸. Constantine Mille, in his article *Neculae Pasici*, outlined the portrait of the Serbian prime-minister, whom he had met for the first time in 1885 in Bucharest, where he had taken refuge against the pursuit of King Milan, in the house of Vladimir Liotch, landlord of Prince Alexis Karageorgevič, of Călărăși street¹²⁹. Jacob Rosenthal met the Bulgarian delegates in Russe, joining them on their journey to Bucharest. The journalist spoke with all, especially with Simeon Radev, the chief of censorship, ‘that gave me a hard time before’¹³⁰. Some editors waited their turn in the anti-chambers of Bucharest hotels, to get an interview with the delegates. At Capșa hotel in Bucharest, Venizelos was assaulted by journalists. Timoleon Pisani, of Greek origins, editor-in-chief of *Epoca* newspaper, specifies that he was ‘the first to be received’ by the chief of the Greek cabinet, but many others waited after him. After he spoke with Venizelos, Pisani also spoke with Spiridon Simos, ‘the eminent brother from Athens’, publisher of *Patris*¹³¹ newspaper. The journalists of the Greek newspapers never missed the opportunity to meet the prime-minister of Greece. Theodor Moscopol and Leonidas Kostomiris from *Ethnos* came from Brăila with the same purpose. The High Greek guest was particularly concerned with the Greek press of Romania¹³². Venizelos’ visit to Brăila and Galați, the two important centres of the Greek community, enjoyed a great echo in the Romanian and Greek newspapers. *Ethnos* published on three pages a wide description of his visit to Brăila, under the heading *Ελληνική πανηγύρις εν τω Δούναβει* [Greek celebration in the Danube area]. The journalist writes: ‘I was touched to see the Greek and the Romanian flags waving on the public buildings of Brăila and Galați’¹³³. *Adevărul*, by Ciurcu’s pen, reminded Venizelos of the Aromanians’ sufferings: ‘you will find there (in Brăila and Galați) your co-nationals, that are getting rich upon the sweat of the Romanian people [...] but if one of us goes to see the Greeks of Macedonia, they would only find corpses’¹³⁴.

¹²⁶ Lucian Predescu, *Enciclopedia României... op. cit.*, p. 314

¹²⁷ *Adevărul*, no. 8554, 17 July 1913, p. 1.

¹²⁸ *Dimineața*, no. 3364, 16 July 1913, p. 1.

¹²⁹ *Adevărul*, no. 8565, 18 July 1913, p. 1.

¹³⁰ Idem, no. 8562, 15 July 1913, p. 1; On Radev, see Constantin Iordan, *O mărturie bulgară despre Conferința de Pace de la București (1913): Memoriile lui Simeon Radev* [A Bulgarian Testimony about the Peace Conference of Bucharest (1913): the Memoirs of Simeon Radev], in Mihail E. Ionescu și Nicolae-Șerban Tanașoca (ed), *Al doilea război balcanic...op. cit.*, p. 183–192.

¹³¹ *Epoca*, no. 204, 26 July 1913, p. 2.

¹³² *To Έθνος*, no. 257, 28 July 1913 (July 23, 1913, hour 11)

¹³³ Idem, no. 259, 4 August 1913, p. 1; About the Venizelos visit in Romania, see Constantin Iordan, *Venizelos și românii* [Venizelos and the Romanians], Bucharest: Omonia Publishing, 2004, p. 39–40 and 109–110.

¹³⁴ *Adevărul*, no. 8574, 27 July 1913, p. 1, *Venizelos și aromânii* [Venizelos and the Aromanians].

The works of the Peace Conference were carried out at Sturdza Palace – Ministry of Exterior Affairs. The Romanian and foreign publicists, journalists and photographers were unhappy about the fact that they could not enter the minister's yard, where only two cinematographic devices were mounted¹³⁵.

By the peace treaties of London (May 1913) and Bucharest (August 1913), Albania's independence was decided. After months of negotiations, prince Wilhelm of Wied, grandson of Queen Elisabeth of Romania, accepted the crown of the country. Another Romanian success of the Bucharest Treaty was the recognition of the Aromanians' right to have schools and churches in the new Balkan States.

MINISTER TAKE IONESCU IN ATHENS

After the cessation of the military operations, ten foreign correspondents received without delay an authorization from the Ottoman government to go to the battlefield area. The correspondent of *Dimineața* daily in Thrace wrote several articles, such as *Ororile din Balcani* [*The horrors of the Balkans*] și *Hunii din Balcani* [*The Huns of the Balkans*], and his conclusion was that 'the Turks are truly right'. The Turkish prisoners have been kept by the Bulgarians like cattle¹³⁶.

In the autumn of 1913, the Bucharest press spread the rumour that King Ferdinand would abdicate under the pressure of the Austro-Hungarian rulers¹³⁷. The war-promoting commotion of Sofia would give rise to the issue of a third Balkan war¹³⁸. In this context, Greece was the key. By making an understanding with the Serbians and the Turks, the Greeks could have kept under control the Bulgarians and the Albanians. Thus, says *Adevărul*, Greece may save peace in the Balkans¹³⁹.

Take Ionescu, the Romanian minister of interior affairs, made a trip to Constantinople, then to Athens, where he met his homologue, Taalad bey, and the Greek prime-minister Venizelos. The Greek-Turkish Treaty was signed on the ship *România* in Piraeus¹⁴⁰.

Take Ionescu was joined in Athens by two journalists, representatives of the greatest Romanian newspapers: Iosif Fermo from *Universul* and Albert Honigmann¹⁴¹ from *Adevărul* and *Dimineața*. These newspapers presented the diplomatic endeavour as being of great success. The newspaper *Ethnos* of Braila, written in

¹³⁵ *Dimineața*, no. 3367, 19 July 1913, p. 1.

¹³⁶ *Idem*, no. 3385, 6 August 1913, p. 1; About the war crimes see, Dzovina Kévonian, 'L'enquête, le délit, la preuve: les "atrocités" balkaniques de 1912–1913 à l'épreuve du droit de la guerre', in *Movement social*, no. 222, 1 (2008), p. 4.

¹³⁷ *Dimineața*, no. 3456, 15 November 1913, p. 7.

¹³⁸ *Idem*, no. 3407, 28 August 1913, p. 5.

¹³⁹ *Adevărul*, no. 8635, 26 September 1913, p. 1 (signed A.B.)

¹⁴⁰ On the Take Ionescu visit at Athens see, Gheorghe Zbucnea, *România și războaiele balcanice... op. cit.*, p. 395–396; Constantin Iordan, *Venizelos și românii... op. cit.*, p. 115–116.

¹⁴¹ Lucian Predescu, *Enciclopedia României... op. cit.*, p. 399.

the Greek language, published the information of *Universul*, including Fermo's interview of King Constantine of Greece¹⁴². Aristotle Sardelly wrote in the Greek-Romanian publication *Realitatea* [The Reality] that Take Ionescu was received in Athens 'with unprecedented honours for a simple minister'. No matter how criticizing some brothers may be, 'it is well established that, by the mediation of the Romanian minister, the soundest bases of the edifice called the Balkan Confederation have been set'¹⁴³. The political adversaries of the minister of interior affairs were extremely criticizing in newspapers such as *Epoca* and *Viitorul*. In the article *Take Ionescu and the Romanian journalists*, the newspaper *Viitorul*, supporter of Ion I.C. Brătianu, declares itself puzzled by the selection of two Jews as 'representatives of the Romanian press'¹⁴⁴. Nicholas Filipescu's *Epoca* informs us that Take Ionescu may have interceded with Venizelos to grant the Romanian journalists the order of the Saviour, but he was refused¹⁴⁵.

CONCLUSIONS

In order to provide excellent news coverage to their readers, the Romanian daily and weekly publications developed extensive news-gathering services. However, few publications were able to meet the cost of permanent correspondents abroad. Correspondents sent by Romanian newspapers in the Balkan to take the information directly from the local journalists and politicians. The telegrams have precise and dry contents, mostly incomplete due to the military censorship. The letters sent by post or by various commissionaires develop the information, releasing sensational news to the public, presented in a literary form. The coverage taken in the field provides precise and sure pieces of news, and the newspaper becomes credible to the public. The large dailies increase their draught, registering bigger incomes. The party-supported newspapers successfully promote their point of view, being either on the government's side, or against it. The Romanian politicians and the public opinion achieved a remarkable unanimity of views in the need for military intervention in Bulgaria in order to establish peace. The newspapers of the minority ethnics such as the Greeks mobilize the forces of their communities around the specific national objective in the Balkans.

¹⁴² *To Έθνος*, no. 297, 1 November 1913, p. 1.

¹⁴³ *Realitatea*, no. 9, 10 November 1913, p. 1.

¹⁴⁴ *Viitorul*, no. 2060, 30 October 1913, p. 1.

¹⁴⁵ *Epoca*, no. 324, 23 November 1913, p. 1.



Fig. 1. *Adevărul*, 5 October 1912, no. 8266.

DEVA

Presa și



POPESCU DUȚU



G. MILLIAN



D. ARNABAT

**Ziariștii înaintea
consiliilor de răz-
boiu.**

Miine, Mercuri, vor apare în fa-
ța consiliului de războiu al Corpu-
lui II de armată, ziariștii N. Pope-
scu-Duțu, redactor la ziaarele noas-
tre și d. D. Karnabatt, prim-redac-
tor al ziarului „Dreptatea”, învinu-
ți de insulta și ofensa superiorului
rîn scris.

Cel doi ziariști sunt tradași în
fața judecâței militare, după ce mi-
nistrul de războiu a dat acel ordin
confidențial prin care ordona ca pe-
titor ofițerii cari se vor simți
sultați de cele scrise prin ziaare
să se adreseze Curților cu juri.

Cînd s'a trimis acest ordin, d-nul
arnabatt și Popescu-Duțu nu lu-
seser încă dați judecâței ci se con-
tinua numai instrucția începută.
Contrații noștri au fost așa dar
dați în judecata consiliului de răz-
boiu, cu tot ordinul d-lui general
Hirșeu care interzicea lucrul așes-
ta, trecîndu-se și peste vederile Su-
veranului care a declarat d-lui Al.
Ciureu, că recunoaște că se calcă
Constituția cu asemenea procede-
uri.

D-nii Popescu-Duțu și Karnabatt vor fi apărați de d-nii N. Fle-
va, Petre Grădișteanu, P. Sado-
veanu, Const. Mille, Lascăr Anto-
niu și Eugen Herovanu.

*
Simbata 30., va veni înaintea
consiliului de revizie al armatei
prezidat de d. general Bogdan, re-
cursul făcut de redactorul nostru
d. G. Millian, victimă, condamnat,
după cum se știe, la patru luni în-
chisoare de Consiliul de războiu din
Constanța.

D. Millian va fi asistat de aceiași
distinși avocați cari vor apăra mi-
ne pe d-nii Popescu-Duțu și Karnabatt.

D. Const. Mb. în numele că-
rării, a depus și la Consiliul de
revizie textul articulelor de care
a sentințel din Constanța, moti-
vuri cari sunt în număr de șase.

INFORMAȚIUNI | Dela ministerul Instrucțiunii
comunică următoarele:
„Un ziar a putut că d-lui

Fig. 2. Adevărul, 27 November 1913, no. 8687, p. 2.

Si de ce n'ar fi, cind pe alte vremuri, dacã intrã un opozant în parlament, era gaura în cer? În parlamentul din 1901 de pildã, singurul opozant care reusise sã se strecoare în Camerã era d. M. Vlãdescu. În alt parlament, singurul senator din opoziția liberalã, era d. Brașianu, caruia îi se cinea: „Un herete și un brabete!”

Azi putem zice cã avem și reprezentarea minoritãților și o reprezentare proporționalã — takistii o

È rusinos de spus, dar așa este. Arbitrul suprem al situației este *Omul dela Rãsteshi*. È rusinos lucrul pentru conservatori, cari l'au înfãrat cu fierul rosu, e rusinos pentru takisti, care au apreat prietenia și sinceritatea, mai ales lealitatea și delicateta procedurilor *Dinostiei* — e rusinos, și pentru țarã cã soarta ei, este în astfel de mîini murdare și pline de sînge — e foarte rusinos dar e trista, foarte trista realitate.

A. B.

spazmeli
F'ais
Oama
seamã
ale cã
pectiv
noasci
cestor
existe
de mã
memer
actm.
nel m
pene.
nat pu
și stat
ducem
vingãt
și cã
pomer
abia s
actual
Bul
tinopo
gea.
sã se
turco
na pr
invãti
sint
riul a

tion"
a pu
Paris
Eu
tate.
a vã
ment
cã fi
dus
proa
P
nu ;
rito
aste
Dun
nec
inn
I
tar
sta
tot
tal
iv
efi
te:
ni
in
th
pt
u

se lãtã
eginei
cei mai
se por
cari de
esa. Mar
re tolera
Roban
ee rãz
ge sã-i
vie si
aesta
f' mai
cum sã
matã.
pamflet
re pe
in cam
putã
scrieri
umitã
ian.
si de
s'o ind
a Val
intele
ricis
a s'au
urnã

In Cetinge

de Principele ALBERT GHICA.



**Mormintul prințului Danilo, unchiul și predecesorul regelui Nikita
În fața mormintului, principele Albert Ghica**

Din ce în ce ziaristii veniți aici pentru a ține în curent presa cu evenimentele zilnice sînt înlãturați și nu li se permite sã se apropie de zona operațiilor militare, care nu s'a schimbat în aceste ultime cinci zile.

Noutãțile sînt transmise de cãtre ministerul de externe unde ziaristii stau toatã ziua pînã tãrziu noaptea

lut fãrã nici o valoare și care în nici un caz nu pot nici interesa, nici pasiona publicul.

Nu se vorbește aici decit de expulzarea baronului de Binder Kriegstein, corresponsent al ziarului „Neue Freie Presse” care protestînd cam vehement a fost invitat sã pãrãsescã Muntenegrul în douã ore. Unul din corresponsenții d-nul

Christiana Rabin al ziarului „Illustra- ce

Fig. 3. Adevãrul, 27 October 1912, no. 8308. Prince Ghica in Albania.

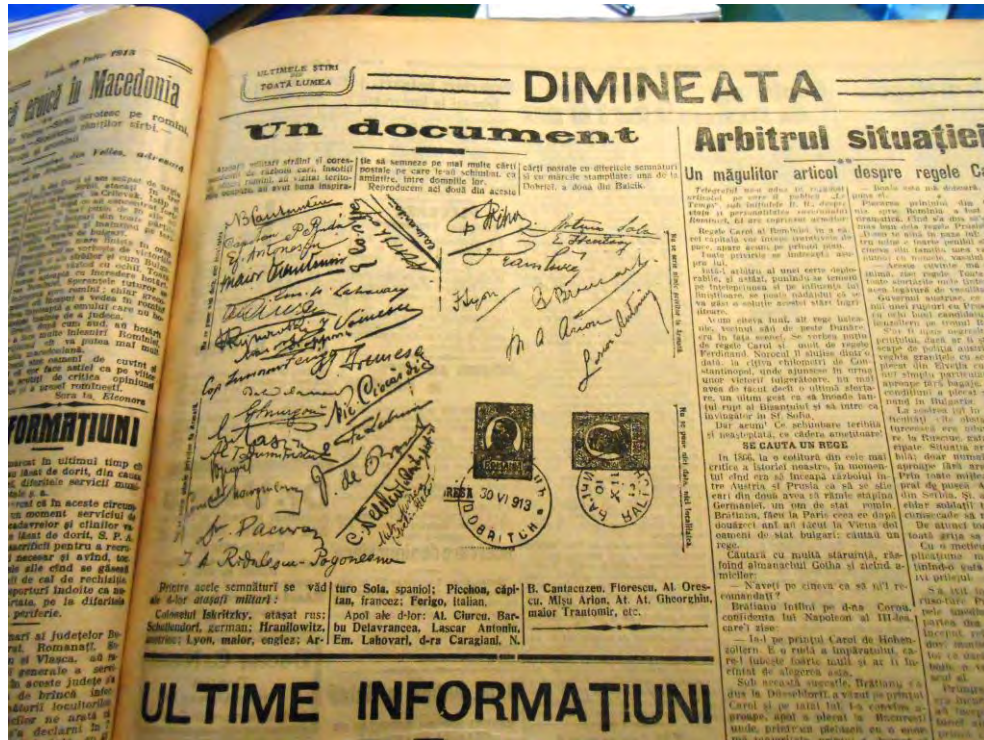


Fig. 4. Dimineata, 22 July 1913, signatures of correspondents on the post card.

EN ATTENDANT LA GUERRE: LES RELATIONS ROUMANO-BULGARES ENTRE JUILLET 1914 ET AOÛT 1916

DANIEL CAIN
(Institute d'Études Sud-Est Européennes, Bucarest)

Jusqu'à présent, l'historiographie roumaine a consacré une attention négligeable aux relations entre Bucarest et Sofia pendant la Grande Guerre. Ce manque d'intérêt ne doit pourtant pas être perçu comme une confirmation du rôle marginal que les relations bilatérales ont joué dans la dynamique des attitudes roumaines et bulgares durant ce conflit dévastateur. L'assassinat de Sarajevo surprend les deux gouvernements dans des hypostases diamétralement opposées. Les autorités roumaines jouissent pleinement du statut privilégié qu'elles ont acquis dans cette partie de l'Europe, à travers le Traité de paix de Bucarest (août 1913). Malgré un traité d'alliance avec l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne, le gouvernement de Bucarest réagit à l'intérêt que les diplomates de l'Entente manifestent à son égard. De l'autre côté, la Bulgarie a une position ingrate et milite pour la révision de ce traité de paix. C'est une mission difficile pour les autorités bulgares, parce que le pays est isolé sur la scène internationale et qu'il a de relations précaires avec ses voisins. Le déclenchement de la Grande Guerre pousse les deux pays à chercher des solutions pour maximiser les chances d'accomplissement de leurs propres projets nationaux. Au fur et à mesure qu'il devient évident que ce sera une guerre de longue durée, la valeur de ces États grandit dans les yeux des belligérants. Dans la période des négociations menées pendant leur neutralité, il est manifeste qu'en dépit des déclarations officielles, les options des deux gouvernements conduiront, inévitablement, à un nouveau conflit roumano-bulgare.

Mots-clés: Grande Guerre, Triple Alliance, Entente, Neutralité.

La Bulgarie nous est-elle hostile ? Pour y avoir une réponse, la publication réputée « Noua Revistă Română » [« La Nouvelle Revue Roumaine »] dédie quelques pages à cette question, en l'automne 1914. Les protagonistes de ce débat sont l'ancien député Ioan D. Filitti et le secrétaire de la Légation bulgare à Bucarest, Petar Neikov. La controverse est déclenchée par un article de Filitti où il discutait le rôle et le devoir de la Roumanie dans le conflit européen provoqué par la crise du juillet 1914. On y portait une attention particulière à « la dangereuse hostilité » de la Bulgarie. Il s'agit d'une conviction ancienne de l'homme politique, selon qui, après l'intervention de la Roumanie dans la Seconde Guerre balkanique « le Bulgares n'oublieront jamais la Dobroudja, ils n'abandonneront jamais la pensée de la revanche ». Comment pourrait-on penser que, dans le cas d'une extension territoriale de la Roumanie au-delà des Carpates, les Bulgares resteraient indifférents, et qu'eux, un peuple ambitieux, abandonneraient l'idée de la revanche ?¹

¹ « Noua Revistă Română », (Bucarest), XVI, nr. 11–12, 12–19 octobre 1914, p. 155–161.

Le diplomate Petar Neikov, né en Roumanie, avec des liens de parenté dans la haute société roumaine, essaie d'écarter ces craintes. Le principe des nationalités, dit Neikov, ne nous pousse pas vers la Dobroudja, mais vers la Macédoine. Il est vrai, la perte de la Dobroudja du Sud « a été bien dure pour tous ». Plus grave encore que la perte de ce territoire, soutient le diplomate bulgare, c'est la perte de l'amitié roumaine. Raison pour laquelle, au début de la Grande Guerre, le gouvernement roumain doit choisir entre une politique nationale, qui favorise la Bulgarie aussi, et la politique traditionnelle de l'équilibre des forces dans les Balkans. « Certainement, la Roumanie est libre de suivre la politique de 1913 », mais Neikov avertit que c'est une « une politique stérile, faite de surveillance et de suspicion mutuelle, dont les résultats ne peuvent être que négatifs ». Pour Filitti, la réponse de Neikov est diplomatique. De son point de vue, les choses sont bien évidentes. « La visée d'une grande Bulgarie militaire et ambitieuse nous a obligés donc d'intervenir pour rétablir l'équilibre des forces dans les Balkans, et en même temps pour nous assurer la possession de la Dobroudja par l'annexion d'une partie du quadrilatère bulgare. Cette annexion est justifiée ainsi par la nécessité d'avoir une frontière stratégique empêchant l'offensive bulgare pour une conquête ou une simple invasion de la Dobroudja. Pour rien au monde la Roumanie ne concevrait l'idée de se désister de ses droits sur la Dobroudja vu que le littoral de la Mer Noire est une condition vitale pour le développement de l'État roumain, duquel dépend la force du roumanisme. Aussi longtemps que doit subsister le problème du développement de notre État, l'existence de la Dobroudja comme partie intégrante du royaume roumain s'impose d'une manière catégorique. Mais si, d'une part, le quadrilatère annexé en vertu du traité de Bucarest nous est indispensable pour la pleine possession de la Dobroudja ; et si, d'autre part, la Bulgarie ne renonce pas à l'idée de reprendre la Dobroudja, il est évident que ma démonstration du danger pour la Roumanie de l'hostilité bulgare reste entière. » Pour Filitti il est symptomatique que les autorités de Sofia ajournent la ratification du Traité de paix de Bucarest, après plus d'un an depuis sa signature. C'est un geste qui montre les véritables intentions de la Bulgarie. « Si l'État bulgare est en droit, comme nous-mêmes, d'aspirer à sa grandeur et à son développement le plus merveilleux, grâce aux qualités d'énergie et de travail intense du peuple, il ne peut exiger que la Roumanie quitte la politique de l'équilibre des forces, représentant précisément la meilleure garantie des bons rapports de voisinage »².

Le débat entre Filitti et Neikov laisse voir la tension qui couve en l'été 1914, tant dans la société roumaine que dans la société bulgare. Au contraire des déclarations officielles, les relations entre Sofia et Bucarest restent tendues. Le traité de paix conclu il y a un an apporte sur l'agenda des relations bilatérales une série de questions urgentes, concernant l'établissement de la nouvelle frontière entre les deux États. Il ne s'agit pas que de tracer la nouvelle frontière terrestre, mais aussi d'aspects purement économiques et sociaux, qui visent le statut de la population sur le nouveau territoire roumain: le paiement des allocations de

² « Noua Revistă Română », (Bucarest), XVI, nr. 13, 26 octobre – 2 novembre 1914, p. 174–177.

retraite, la collecte des impôts, la situation des crédits et des dépôts bancaires, le versement des dédommagements pour les réquisitions faites par l'armée romaine pendant la Seconde Guerre balkanique, la reconnaissance de l'autonomie religieuse des églises bulgares. Résoudre toutes les questions juridiques imposées par cet échange de territoire aurait dû comprendre, entre autres, une amnistie entière, la récupération des archives des institutions d'État et la réglementation du statut de la citoyenneté³. Malgré les démarches diplomatiques initiales, le début de la Grande Guerre va remettre sur plusieurs années, la finalisation de ces accords bilatéraux⁴.

La crise de juillet 1914 suscite l'inquiétude et l'incertitude d'un côté et de l'autre du Danube. Une série d'incidents à la frontière alimentent la méfiance mutuelle. Entre juin et juillet 1914 plusieurs personnes sont tuées dans des confrontations entre les garde-frontières roumains et bulgares. Le trajet, toujours pas encore défini, de la frontière terrestre entre les deux États en aurait été la cause⁵. C'est une bonne occasion pour les journaux des deux pays pour lancer une campagne virulente. Des troupes sont mobilisées d'une part et de l'autre de la frontière, et la tension s'accroît exponentiellement. Une correspondance diplomatique intense est menée entre Sofia et Bucarest. On discute sur la constitution d'une commission mixte, voire internationale, pour enquêter les causes et les circonstances de ces incidents. Les autorités roumaines se doutent que derrière ces heurts à la frontière il y a la volonté de certains cercles politiques de Sofia de remettre en question le traité de paix de Bucarest. Cela confirme les paroles qu'un député roumain prononçait il y a peu de temps, dans la Chambre des Députés: le rôle important qu'on a acquis, en l'été 1913, dans la Péninsule des Balkans nous expose à des dangers nouveaux, plus grands qu'autrefois⁶. Par conséquent, le message transmis par le ministre plénipotentiaire roumain à Sofia, Gheorghe Derussi, est tranchant: le gouvernement de Bucarest fera tout le possible pour maintenir de bonnes relations de voisinage avec la Bulgarie, « mais il déploiera toute l'énergie pour faire respecter les décisions du traité de Bucarest et pour donner à la population annexée l'impression nette qu'il sait maintenir l'équilibre et la sécurité à ses frontières ». Enfin, les deux gouvernements, « animés d'un égal désir de supprimer une fois pour toutes la possibilité de pareils incidents si regrettables, à travers des mesures efficaces prises d'un commun accord le long de la frontière », décident d'accorder la satisfaction demandée : la punition des coupables et le dédommagement des familles des victimes⁷. L'assassinat de Sarajevo oblige les deux gouvernements à mettre fin le plus vite possible à ces incidents de frontière. La diplomatie

³ Централен Държавен Архив (ci-après ЦДА), фонд 176к, опис 3, а.е. 76, л. 16–18, 23–28.

⁴ F.C. Nano, *Condica tratatelor și a altor legăminte ale României. 1354–1937*, București, 1938, p. 120–121.

⁵ Pour détails, voir ЦДА, фонд 176к, опис 3, а.е. 90, л. 4–23.

⁶ *Desbaterile Adunării Deputaților* (ci-après D.A.D.), Session ordinaire 1914, nr. 10, 5 mars 1914, Séance du 3 mars 1914, p. 105.

⁷ Arhiva diplomatică a Ministerului Afacerilor Externe (ci-après AMAE), Fond 71/1914, E2, Vol. 22, p. 152–163.

viennoise a tout l'intérêt, pendant ces jours critiques de juillet, à éliminer toute source de tension des relations roumano-bulgares. Aussi, lance-elle un appel au calme⁸. Les événements qui pourraient arriver dans la politique internationale ne doivent pas nous retrouver dans des relations tendues, transmet le chef de la diplomatie roumaine, Emanoil Porumbaru, au ministre bulgare à Bucarest, Simeon Radev⁹.

La perspective d'une guerre européenne inquiète les deux capitales. La société roumaine reçoit, consternée, la nouvelle de l'assassinat de l'héritier de la couronne autriche-hongroise. À cette nouvelle, les deux chambres du parlement roumain suspendent la séance ordinaire, en signe de deuil. Non pas avant que le premier-ministre, Ion I.C. Brătianu, et le ministre des Affaires Étrangères, Emanoil Porumbaru, apportent un hommage à l'illustre défunt, en rappelant « l'amitié cordiale et solide » que l'archiduc Franz Ferdinand a montrée au Royaume roumain¹⁰. Le ministre autriche-hongrois à Bucarest, Ottokar von Czernin, met ces sentiments sincères sur le compte des espoirs liés au rôle que l'archiduc aurait pu jouer dans l'accomplissement pacifique de l'idéal national des Roumains. Jusqu'alors, la Roumanie ne comptait pas réaliser ses ambitions nationales à travers la guerre¹¹. Le même type d'espoirs sont nourris à Sofia aussi. Le gouvernement dirigé par Vasil Radoslavov négocie, depuis plusieurs mois, dans plusieurs directions : pour obtenir un emprunt extérieur, pour une convention militaire avec la Turquie et une alliance avec l'Autriche. La Bulgarie cherche, en premier lieu, à sortir de l'isolement et à réduire la suspicion de tous ses voisins¹². Après la catastrophe de l'été 1913, la diplomatie bulgare se fie à une politique régionale de coopération, sous la protection de l'Autriche. La Triple Alliance est perçue comme « le rameau solide » dont la Bulgarie pourrait se soutenir dans l'éventualité d'une guerre européenne. En l'automne 1913, le chef de la diplomatie bulgare, Nikola Guenadiev, considérait que les problèmes régionaux du pays pourraient être résolus à travers une alliance militaire avec la Turquie. Pour que cette démarche ait du succès une alliance avec l'Autriche-Hongrie et une entente avec la Roumanie étaient nécessaires. Les instructions que le nouveau ministre à Bucarest, Simeon Radev, reçoit sont claires: il doit convaincre la Roumanie, une alliée de l'Autriche-Hongrie, de la nécessité d'une entente avec la Bulgarie et la Turquie, des pays qui, à leur tour, gravitent autour des Pouvoirs Centraux. Ainsi, avec de garanties de la Roumanie et une alliance avec la Turquie, la Bulgarie pouvait-elle régler ses vieux comptes avec la Grèce et la Serbie¹³.

⁸ Милчо Лалков, Балканската политика на Австро-Унгария (1914–1917 г.), София, 1983 г., с. 67.

⁹ Дипломатически документи по намесата на България в Европейската война, Том 1 (1913–1915 г.), София, 1920 г., с. 123.

¹⁰ D.A.D., Session extraordinaire 1914, nr. 8, 18 juin 1914, Séance du 16 juin 1914, p. 85; Desbaterile Senatului (ci-après D.S.), Session extraordinaire 1914, nr. 5, 19 juin 1914, Séance du 16 juin 1914, p. 61–62.

¹¹ Count Ottokar Czernin, *In the World War*, New York and London, 1920, p. 97–98.

¹² Васил Радославов, *България и световната криза*, София, 1993 г., с. 78.

¹³ Снмеон Радев, *Лица и спомени от моето време*, Том 6, София, 2016 г., с. 78, 135, 228.

Sous le spectre d'une Europe qui se dirige rapidement vers une confrontation militaire, Brătianu et Radoslavov doivent faire face à une énorme pression diplomatique, exercée par les deux camps concernés. La politique des deux gouvernements est soumise à une nouvelle force de torsion : l'adoption d'une conduite qui ne les expose pas inutilement et qui maximise les chances d'accomplissement des propres projets nationaux. Une bonne politique, ce n'est pas dénigrer ou mépriser les ennemis, déclare l'historien et le député Nicolae Iorga. Pourtant, la faute la plus grande qu'un État puisse faire, c'est de ne pas être prêt pour de nouveaux défis, en vertu de ce mépris pour l'ennemi. C'est le genre de faute que l'on paye cher¹⁴.

Au début du mois de juillet, le premier-ministre Radoslavov, qui était entre temps arrivée en tête de la diplomatie bulgare aussi, fait des démarches officielles pour l'adhésion du pays à la Triple Alliance. En guise de réponse, Vienne rédige le projet d'une alliance défensive, à travers laquelle la Bulgarie s'engageait à reconnaître le traité de Bucarest. Par ses clauses, ce projet est presque identique au traité d'alliance entre Bucarest et Vienne¹⁵. Il n'y aura pas de finalisation des négociations, parce que l'enthousiasme des deux parties va s'épuiser rapidement. Quelques jours seulement avant la remise de l'ultimatum autriche-hongrois à la Serbie, le chef de la diplomatie viennoise conseille le cabinet Radoslavov d'adopter une attitude réservée. Le comte Berchtold prend cette décision afin de protéger le gouvernement de Bucarest, en espérant que, dans l'éventualité d'une guerre, la Roumanie assumera intégralement ses obligations d'allié¹⁶. D'autre côté, le cabinet bulgare évite d'assumer une alliance avec Vienne, en préférant d'observer le déroulement de la guerre imminente, avant de prendre une décision. C'est la raison pour laquelle, au moment où l'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie, la Bulgarie proclame sa neutralité¹⁷. Tout aussi vrai c'est que, après l'effort militaire durant les deux guerres balkaniques, la Bulgarie traverse de grandes difficultés financières. Elle a besoin d'un emprunt allemand, péniblement obtenu en juillet 1914, après que certains cercles financiers de Berlin avaient manifesté leur inquiétude, dans la mesure où cet emprunt pourrait encourager le gouvernement roumain à demander, à son tour, un emprunt allemand¹⁸.

Les chancelleries européennes se tiennent dans une attente tendue : pourrait-on ou non maintenir sous contrôle le conflit entre Vienne et Belgrade ? Dans cette période, Simeon Radev fait des efforts visibles pour rassurer le gouvernement roumain au sujet des intentions des autorités bulgares. Dans les cercles de Bucarest,

¹⁴ D.A.D., Session extraordinaire 1914, nr. 9, 19 juin 1914, Séance du 17 juin 1914, p. 91.

¹⁵ Richard C. Hall, *Bulgaria's Road to the First World War*, New York, 1996 (Édition en bulgare, Sofia, 2005, p. 313–314).

¹⁶ Главно Управление на Архивите при Министерския Съвет, *България в първата световна война. Германски дипломатически документи, Том I (1913-1915)*, « Архивите говорят », 20, София, 2002 г., с. 186.

¹⁷ Дипломатически документи по намесата на България в Европейската война, I, с. 132.

¹⁸ България в първата световна война, I, с. 154.

on craignait que la Bulgarie profite du conflit entre l'Autriche et le Serbie pour attaquer la Roumanie et récupérer le territoire perdu en l'été 1913¹⁹. 48 heures après la déclaration de guerre prononcée par l'Autriche-Hongrie à la Serbie, le ministre bulgare à Bucarest télégraphie que, de son point de vue, la Roumanie restera neutre, si les conséquences de cette guerre ne portent pas atteinte au traité de paix de Bucarest. À ce moment-là, le roi Charles I nourrissait encore l'espoir que ce conflit régional n'allait pas devenir européen. En guise de réponse, le premier-ministre Radoslavov tient à savoir de son homologue roumain, Ion I.C. Brătianu, si la Roumanie gardera sa neutralité durant tout le conflit entre l'Autriche et la Serbie. Dans le même temps, Radev est en droit de déclarer à Brătianu que, dans l'éventualité de l'entrée en guerre de la Roumanie à côté de la Russie, et non pas de la Triple Alliance, l'attitude de la Bulgarie changera. Radoslavov veut apprendre également pourquoi des troupes roumaines et grecques étaient disloquées à la frontière avec la Bulgarie. Selon Radev, la mobilisation des troupes s'explique par « la crainte inhabituelle » d'une attaque bulgare et par l'engagement entre la Roumanie et la Grèce pour maintenir l'inviolabilité du traité de paix de Bucarest. Le premier-ministre roumain reçoit des garanties de Czernin que l'Autriche-Hongrie a une influence considérable sur le gouvernement de Sofia et qu'il ne permettra pas une attaque bulgare sur la Roumanie. Rusé, Brătianu invoque le danger bulgare afin de souligner l'impuissance de la Roumanie d'attaquer la Russie, dans l'éventualité d'une guerre européenne. Si son gouvernement recourait à un pareil geste, il y aurait le risque de remplacer le cabinet Radoslavov par un cabinet russophile et, dans ces conditions, la Roumanie serait directement visée par une agression bulgare. Ancien homme politique, Radev prend la liberté d'interpréter les instructions qu'on lui envoie de Sofia. Ce qui l'inquiète, c'est le caractère contradictoire des instructions que Radoslavov lui envoie, seulement deux jours après l'annonce de la neutralité bulgare. Après des consultations avec les ministres de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne à Bucarest, Radev sollicite des instructions supplémentaires, avant de transmettre cette menace voilée à Brătianu²⁰. Ce qui retient Radev, c'est la crainte que la Bulgarie ne soit explosée à cause d'une décision précipitée. Dans la mesure où l'attitude du gouvernement roumain était évidente, cette démarche ne serait pas qu'inutile, mais aussi nuisible aux relations bilatérales. Il sera nécessaire que, le soir où la Conseil de couronne décidait à Sinaia la neutralité de la Roumanie, Radev passe le Danube en bateau. Une fois arrivé à une station de télégraphe dans la première ville de Bulgarie, le ministre plénipotentiaire va correspondre librement, en pleine nuit, avec le premier-ministre Radoslavov²¹. Enfin, il reçoit la permission de déclarer à Brătianu que la nature et la durée de la neutralité de la Bulgarie va dépendre de l'attitude la Roumanie. Encore, la Bulgarie souhaite

¹⁹ Симеон Радев, *op. cit.*, с. 302.

²⁰ Дипломатически документи по намесата на България в Европейската война, I, с. 136–140.

²¹ Симеон Радев, *op. cit.*, с. 315–318.

arriver à un accord avec la Roumanie, pour que les deux pays soient du même côté de la barricade²². Entre temps, Vienne et Berlin avaient conseillé la modération à Radoslavov. Il est important, pour les Pouvoirs Centraux, que, dans le cas d'une intervention contre la Russie, la Roumanie ait une entière liberté d'action. Par conséquent, on ne recommande aux autorités bulgares que de renoncer au ton menaçant dans la relation avec le gouvernement roumain, mais de lui accorder des garanties certaines²³. À ce moment-là, c'est la Roumanie et non pas la Bulgarie qui représente ce facteur dont tous devraient tenir compte en Europe de Sud-est. Isolée, dans de mauvaises relations avec ses voisins, la Bulgarie avait trop peu de champ de manœuvre²⁴. Radoslavov informe les diplomates des Pouvoirs Centraux que la Bulgarie aura une attitude amicale envers la Roumanie. Deux jours plus tard, les 20 juillet/2 août 1914, le premier-ministre bulgare renouvelle sa demande d'adhésion, conditionnée, de son pays à la Triple Alliance. Vasil Radoslavov donne des assurances à Berlin, selon lesquelles la Roumanie n'aura rien à craindre à la Bulgarie, si elle se joint aux Pouvoirs Centraux. En plus, dans le cas de modifications territoriales, la Bulgarie allait s'étendre uniquement vers l'Ouest. En échange, si la Roumanie s'allie à la Russie, la Bulgarie a le droit aux prétentions territoriales au sujet de la Dobroudja et pourrait éventuellement attaquer la Roumanie. En guise de réponse, la diplomatie allemande insiste que, pour rassurer la Roumanie, le texte de ce traité d'alliance comprenne la renonciation du gouvernement bulgare aux prétentions sur la Dobroudja. Sofia a considéré pourtant qu'une telle mention n'a pas de sens dans un traité d'alliance entre la Bulgarie et l'Allemagne. Pour cela, un traité d'alliance aurait été nécessaire, que la Bulgarie comptait signer avec la Roumanie aussi²⁵. L'idée d'une alliance entre Sofia et Bucarest préoccupe particulièrement le premier-ministre Radoslavov. Dans ce sens-là, le roi Ferdinand de la Bulgarie envoie un télégramme au roi Charles I, en lui proposant « une alliance sincère », qui représente « une base solide pour l'avenir de nos pays ». Un télégramme auquel le vieux souverain roumain répondra dans un langage diplomatique, sans rien de plus²⁶.

Quand on lui fait connaître la volonté du gouvernement bulgare, Ion I.C. Brătianu déclare que la Roumanie ne tient pas tellement à l'inviolabilité du traité de Bucarest. C'est une conclusion à laquelle le conseil était arrivé lors du Conseil de couronne convoqué à Sinaia²⁷. Toutefois, la Roumanie souhaite que ce traité soit modifié seulement par un accord préalable. Le même jour, les hommes politiques Alexandru Marghiloman et Take Ionescu font des déclarations similaires au ministre bulgare. Pour le succès de notre politique, télégraphie Radev à Radoslavov, il est absolument nécessaire que ces propositions roumaines restent

²² *Дипломатически документи по намесата на България в Европейската война*, I, с. 150–151.

²³ Милчо Лалков, *op. cit.*, с. 67.

²⁴ Иван Илчев, *България и Антантата през Първата световна война*, София, 1990 г., с. 64.

²⁵ *България в първата световна война*, I, с. 198–219.

²⁶ Васил Радославов, *op. cit.*, с. 97–98.

²⁷ Pour détails, voir Ion Mamina, *Consilii de coroană*, București, 1997, p. 53–87.

secrètes²⁸. Le premier-ministre bulgare demande à son ministre de Bucarest à mener des négociations avec les autorités roumaines afin de clôturer un traité d'alliance, qui reconnaisse l'intégrité territoriale des deux pays. Le télégramme de Radoslavov contient également une proposition qui suscite la réaction dure du ministre plénipotentiaire à Bucarest. Radev reproche au chef de la diplomatie bulgare de mener, même depuis le début de la crise de juin 1914, uniquement des déclarations vides de contenu. Les événements se déroulent pourtant avec rapidité, et le ministre bulgare souhaite savoir ce qu'il devrait faire dans le cas où le gouvernement roumain demandait une offre concrète de coopération diplomatique. Si je reprends les déclarations principales sur la solidarité et les actions communes, sans entrer dans les détails, je donnerai l'impression, soit de ne rien savoir sur les intentions du gouvernement bulgare, soit de ne pas être sincère. En conséquence, Radev écrit à Radoslavov, envoyez-moi les instructions nécessaires, s'il est dans l'intérêt de notre politique de ne pas faire connaître au gouvernement roumain les véritables desseins de la Bulgarie²⁹.

Il était peu probable que Brătianu vienne avec une proposition concrète pour un accord avec la Bulgarie. L'obsession de 1913 d'obtenir la Silistra est remplacée, au niveau de la société roumaine, par l'obsession de la Transylvanie. Le ministre russe des Affaires Étrangères, Serge Sazonov, avait déjà alimenté l'imagination des autorités de Bucarest, par la promesse faite à Brătianu, déjà depuis les 17/30 juillet, comme quoi la Russie pourrait prendre en compte l'annexion de la Transylvanie à la Roumanie, comme récompense d'une intervention militaire au-delà des Carpates³⁰. Conscient de la valeur d'une pareille offre, le premier ministre roumain n'a aucune intention d'embrasser l'initiative de la constitution d'un bloc balkanique³¹. Il s'agit d'un ancien projet du premier ministre Radoslavov pour une alliance entre le Bulgarie, la Turquie et la Roumanie. Arrivé à Sofia, au début du moins d'août, le chef de la diplomatie turque, Taalat Pacha, clôturera un traité secret avec la Bulgarie. Entre autres, le document prévoyait l'obligation que la Bulgarie obtienne assez des garanties de la Roumanie, avant de déclencher une offensive militaire, auprès de la Turquie. On devrait obtenir ces garanties soit par un accord entre la Turquie, la Roumanie et la Bulgarie, soit par un accord de neutralité entre Sofia et Bucarest³². On l'accueille avec réserve. Brătianu lui déclare que le projet d'un bloc balkanique est « inefficace et même nuisible en présence des grandes forces qui décideront du sort de l'Europe »³³. Par conséquent, le traité

²⁸ *Дипломатически документи по намесата на България в Европейската война*, I, с. 154.

²⁹ Симеон Радев, *op.cit.*, с. 323–324.

³⁰ *Международные отношения в эпоху империализма: документы из архивов царского и Временного правительств 1878–1917 гг.*, Серия 3: 1914–1917., Том 5, Москва – Ленинград, 1934 г., с. 253–254.

³¹ H.D. Napier, *The Experiences of a Military Attaché in the Balkans*, London, 1924, p. 56.

³² Милен Куманов (съст.), *Българо-турски военни отношения през Първата Световна Война (1914–1918)*, София, 2015 г., с. 26–27.

³³ Sinan Kunalp (ed.), *Ottoman diplomatic documents on the origins of World War One, VIII, From the July crisis to Turkey's entry into the war. July-December 1914*, Istanbul, 2012, p. 132–133.

bulgaro-turque signé en août 1914 reste un simple bout de papier, jamais ratifié, ni mis en œuvre³⁴. Le chef de la diplomatie turque considère que les réserves manifestées par Brătianu vis-à-vis d'un traité avec la Bulgarie peuvent être expliquées par la crainte envers la Russie. Le premier-ministre roumain évite d'assumer un engagement sur papier, car « les Bulgares vont le compromettre devant les Russes et la Roumanie n'est pas préparée pour une guerre »³⁵. Ces craintes n'empêchent pas Brătianu à déclarer à Simeon Radev que la Roumanie gardera une neutralité favorable à Sofia, dans le cas où la Bulgarie allait attaquer le Serbie. En l'échange de cette neutralité, le premier-ministre roumain sollicite une déclaration publique du gouvernement bulgare le jour de la mobilisation, où celui-ci renonce à toute prétention sur la Dobroudja du Sud. À son tour, Radoslavov conditionne cette déclaration par un document de Brătianu, pour une neutralité favorable à la Bulgarie, qui soit fait public le jour où le gouvernement de Sofia décidera la mobilisation³⁶. C'est un au chat et la souris entre deux hommes d'État, qui, en fait, appliquent la même stratégie : un maximum de gain, pour un minimum de risques. Le succès de la politique du cabinet Titu Maiorescu pendant les guerres balkaniques est encore vivant. Il y a trois caractéristiques de la neutralité bulgare : elle est favorable aux Pouvoirs Centraux, elle est temporaire – on attend le moment opportun pour l'entrée en guerre et, non pas en dernier lieu, le gouvernement bulgare veut être payé en avance pour sa neutralité³⁷. Brătianu a l'intuition de cette conduite bulgare et évite de montrer ses intentions, de peur que Sofia n'en informe Berlin et Vienne³⁸. Le premier-ministre roumain explique sa politique: nous avons un grand intérêt à ne pas sortir de la crise actuelle par un nouveau conflit avec la Bulgarie. Elle peut être à côté de nous et de l'Entente seulement lorsqu'il y aura un accord bulgaro-serbe sur la Macédoine. Pour cette raison, la Roumaine ne peut avoir un accord avec la Bulgarie avant cet accord bulgaro-serbe. Autrement, en quittant sa neutralité, la Roumanie risque de diriger ses efforts militaires vers une nouvelle guerre balkanique, « avec des conséquences négatives pour la vie politique à venir de la péninsule »³⁹.

Brătianu rejette aussi la possibilité d'une médiation de la Russie. Avant tout, la Russie aurait à obtenir un accord de la Bulgarie et la Serbie. Par la suite, la Roumanie pourra-t-elle régler ses affaires avec la Bulgarie⁴⁰. En tout cas, le premier-ministre roumain refuse toujours avec fermenté à céder quelque bout de

³⁴ Георги Марков, *Голямата война и българският ключ за европейския погреб 1914–1916*, София, 1995 г., с. 64.

³⁵ *България в първата световна война*, I, с. 226–227.

³⁶ *Дипломатически документи по намесата на България в Европейската война*, I, с. 181.

³⁷ *Историята на българите. Том IV, Българската дипломация от древността до наши дни*, София, 2003 г., с. 321.

³⁸ I.G. Duca, *Amintiri politice*, I, München, 1981, p. 108.

³⁹ Biblioteca Națională a României (ci-après B.N.R.), Colecții speciale, Arhiva istorică, Fond Alexandru Saint-Georges, *Nicolae Filodor. Însemnări 1914–1916*, Pachet CCCXVI, dosar 8, Ion I.C. Brătianu à Nicolae Mișu, 9/22 novembre 1914.

⁴⁰ Alexandru Marghiloman, *Note politice*, I, București, 1993, p. 222.

terre de la Dobroudja⁴¹. Pour moi, déclare Brătianu à Radev, le territoire qu'on a reçu par la Paix de Bucarest, « est encore plus précieux que toute autre chose que la Roumanie pourrait recevoir ». La rétrocession de la Dobroudja du Sud serait trop peu pour la Bulgarie, ayant en vue les grandes compensations territoriales qu'elle pourrait obtenir en Macédonie, avec l'appui amical de la Roumanie. Ne faites pas trop confiance aux paroles de Brătianu, conseille Take Ionescu, ancien ministre de l'Intérieur, au ministre plénipotentiaire bulgare. Il aime négocier, et ses premiers mots sont « je ne renonce à rien ». Ionescu soutient que seul Brătianu rejette l'idée de la cession de la Dobroudja du Sud, et non pas l'opinion publique de Roumanie. Simeon Radev conseille au chef de la diplomatie de Sofia à être réservé devant les propositions roumaines. Il vaudrait mieux attendre le moment où la Roumanie sera prête à entrer en guerre, et alors, à cause de l'impatience, on sera disposé à faire des concessions plus grandes. Radoslavov est du même avis et donne des instructions à Radev à éviter la crainte des compensations que la Roumanie pourrait offrir à la Bulgarie, en échange de sa neutralité, dans le cas où on déciderait d'attaquer l'Autriche-Hongrie⁴². Après 48 heures à peine, le chef du cabinet bulgare change d'avis, tenté pas la proposition d'alliance formée par le ministre roumain des finances, Costinescu: la rétrocession de la Dobroudja de Sud, en échange de la neutralité favorable à la Bulgarie. Radev réussit pourtant, de nouveau, à faire le chef de la diplomatie bulgare changer d'avis. Cette démarche de Radoslavov pourrait être perçue par l'Allemagne comme un essai de vendre la neutralité de la Bulgarie, si bien que la Roumanie a les mains libres pour attaquer l'Autriche-Hongrie. En outre, soutient Radev, si la Roumanie a déjà reçu des promesses territoriales du côté des Russes, sur le compte de l'Autriche, quel intérêt pour le gouvernement roumain à rétrocéder la Dobroudja du Sud? « Nous saurions espérer à des concessions territoriales de la Roumanie à moins qu'elle entre en action contre l'Autriche, car c'est ainsi que notre neutralité pourrait être précieuse pour la Roumanie »⁴³.

À partir du moment où les deux pays ont proclamé leur neutralité, tout un pèlerinage diplomatique se déroule à Sofia et à Bucarest. Les offres et les promesses faites par les diplomates des Pouvoirs Centraux et de l'Entente vont rapidement se muer dans de fortes pressions et menaces, à mesure qu'il devient évident que la guerre sera de longue durée. Les représentants des deux camps, se souvient le premier-ministre Vasil Radoslavov, cherchaient à convaincre le gouvernement bulgare que la Roumanie était à côté d'eux et qu'elle n'attend que le moment favorable pour entrer en guerre auprès d'eux. Dans le même temps, le gouvernement roumain niait un tel engagement⁴⁴. Dans les premiers mois de la Grande Guerre, la diplomatie de l'Entente percevait la Roumanie comme la clé de

⁴¹ H.D. Napier, *op. cit.*, p. 55.

⁴² *Дипломатически документи по намесата на България в Европейската война*, I, с. 227, 234, 236.

⁴³ *Ibidem*, с. 237, 239, 242.

⁴⁴ Васил Радославов, *op. cit.*, с. 98.

l'équilibre dans les Balkans. On espérait que son intervention provoquerait une réaction en chaîne : la Bulgarie, et éventuellement, la Turquie seraient restées neutres, et la Grèce aurait pu venir à l'aide de la Serbie. Située au cœur de la Péninsule des Balkans, la Bulgarie peut, à son tour, conditionner l'attitude de ses voisins grâce à sa position géographique. Il est certain que les pays de l'Europe du Sud-est commencent à se transformer, graduellement, dans un facteur qui pourrait, éventuellement, faciliter ou entraver la victoire de l'un des deux camps⁴⁵.

Bien que Radoslavov et Brătianu aient des options manifestes, depuis déjà le début de la guerre, les deux chefs de gouvernement préfèrent attendre la suite des événements. Le moment de l'entrée en guerre de leur pays dépend de la situation sur les principaux fronts en Europe, et également de la nature des compensations territoriales offertes. Les changements advenus sur la scène politique intérieure, ont eux aussi un rôle important dans la configuration d'une telle option. Il s'agirait, tout d'abord, de la virulente campagne de presse menée par diverses forces politiques favorables ou non à l'entrée en guerre, soit du côté des Pouvoirs Centraux, soit de l'Entente. Un autre événement important est le décès du roi Charles I. Sa mort représente un moment charnière de l'histoire diplomatique du Royaume roumain, par ceci qu'il a placé le premier-ministre Ion I.C. Brătianu au centre du mécanisme décisionnel⁴⁶. Simeon Radev évalue rapidement l'impact de cet événement et sollicite de se rendre à Sofia pour de nouvelles instructions, vu la « nouvelle situation » de la Roumanie⁴⁷. L'entrée de la Turquie en guerre, auprès de Pouvoirs Centraux, en l'automne 1914, produit un changement visible et immédiat des relations roumano-bulgares. Le premier-ministre Brătianu suggère au ministre plénipotentiaire bulgare que la Roumanie ne restera pas indifférente si le gouvernement de Sofia décide à suivre l'exemple de la Turquie. Également, le chef du cabinet roumain rejette fermement l'idée des concessions territoriales faite à la Bulgarie. Radev révèle ce qui se cache derrière cette attitude de Brătianu: « Pour gagner la bienveillance de l'Entente, il nous conjure de ne pas nous joindre à la Turquie; pour mettre fin aux agitations en faveur d'une guerre contre l'Autriche, il s'oppose à toute concession territoriale en faveur de la Bulgarie et, dans le même temps, il déclare tant aux cercles bucarestois favorables à la guerre, qu'aux représentants de l'Entente, que le gouvernement roumain ne peut démarrer aucune action militaire, parce qu'il craint la Bulgarie»⁴⁸. Pendant les négociations menées avec l'Entente, Brătianu justifie sa fermeté concernant les prétentions territoriales par ceci qu'« il ne s'agit pas de quelques kilomètres de plus ou de moins, mais d'un principe ». Plus précisément, il ne peut diminuer les revendications territoriales imposées par la société et les nécessités du développement de la Roumanie⁴⁹. Le premier-ministre bulgare également est favorable à cette politique.

⁴⁵ Иван Илчев, *op. cit.*, c. 64–65.

⁴⁶ Rudolf Dinu, *Diplomația Vechiului Regat. 1878-1914*, București, 2014, p. 95.

⁴⁷ ЦДА, фонд 176к, опис 3, а.е. 90, л. 233.

⁴⁸ *Дипломатически документи по намесата на България в Европейската война*, I, c. 258–259.

⁴⁹ B.N.R., Colecții speciale, Arhiva istorică, Fond Alexandru Saint-Georges, *Nicolae Filodor. Însemnări 1914–1916*, Pachet CCCXVI, dosar 8, Ion I.C. Brătianu à Nicolae Mișu, 8/21 mai 1915.

La méfiance qui règne entre Sofia et Bucarest est reflétée aussi par la manière dont on perçoit les envoyés diplomatiques des deux pays. Pour Brătianu, négociateur avec Radev c'est comme si on essayait de saisir une poignée d'air⁵⁰. Toute la conduite diplomatique du ministre plénipotentiaire bulgare vise à dissimuler aux autorités de Bucarest les projets d'avenir de Sofia⁵¹. Il qui ne lui est pas facile. Pendant les premiers mois après le début de la Grande Guerre son attitude irrite la diplomatie allemande et autricho-hongroise, le premier-ministre Radoslavov étant conseillé de le changer⁵². Par la suite, les diplomates allemands vont reconsidérer leur position, en reconnaissant l'habileté du ministre bulgare à Bucarest⁵³. Le ministre roumain à Sofia, Derussi, ne jouit, lui non plus de la confiance du gouvernement bulgare de Sofia. On le soupçonne d'être influencé dans ses actions par les chefs du mouvement ententiste du Royaume roumain⁵⁴. Le premier-ministre, Ion I.C. Brătianu est même averti, en août 1914, par les diplomates des Pouvoirs Centraux de Sofia que Derussi représente l'une des causes de la méfiance de la Roumanie envers la Bulgarie⁵⁵. À son tour, le ministre plénipotentiaire roumain à Sofia fait peu confiance au cabinet Radoslavov, conscient que celui-ci se trouve sous l'influence de l'Allemagne⁵⁶.

Sous l'impression de la proche entrée en guerre de l'Italie, le sujet d'un accord bilatéral revient sur l'agenda de Brătianu et Radoslavov. À la fin d'avril 1915, dans un entretien avec Radev, le premier-ministre roumain annonce sa disponibilité à commencer des négociations avec la Bulgarie, afin d'établir « des relations étroites et durables ». Afin de clôturer une alliance défensive, répond Radoslavov, il faut que la Roumanie apporte des propositions concrètes. Dans le même temps, le premier-ministre roumain déclare au ministre bulgare à Bucarest que, sans la Roumanie et la Bulgarie, la Triple Alliance ne pourra pas gagner la guerre. Les deux pays, considère Brătianu, ne doivent entrer en guerre qu'au moment où leurs attentes sont satisfaites. Autrement, il ne souhaite pas devenir l'instrument des ambitions étrangères, mais qu'il suit uniquement l'extension des frontières de sa patrie. Le premier-ministre roumain veut que les deux pays ne renoncent pas encore à la neutralité. À une seule condition, remarque Radev: dans toute cette période la Roumanie doit mener des négociations avec l'Entente, et la Bulgarie rester isolée. Pour cette raison, le ministre plénipotentiaire bulgare à Bucarest craint que les instructions données à son homologue roumain de Sofia ne

⁵⁰ Alexandru Marghiloman, *op. cit.*, p. 222.

⁵¹ *Дипломатически документи по намесата на България в Европейската война, Том 2 (1915–1918 г.)*, София, 1921 г., с. 705.

⁵² Д-р Васил Радославов, *Дневни бележки. 1914–1916*, София, 1993 г., с. 65.

⁵³ Главно Управление на Архивите при Министерския Съвет, *България в първата световна война. Германски дипломатически документи, Том II (1916–1918 г.)*, « Архивите говорят », 39, София, 2005 г., с. 175.

⁵⁴ *България в първата световна война*, I, с. 263–264.

⁵⁵ Милчо Лалков, *op. cit.*, с. 162.

⁵⁶ АМАЕ, Fond 71/1914, E2, vol. 22, f. 225–226.

soient qu'une tentative de Brătianu pour négocier plus avantageusement avec l'Entente, en invoquant l'influence qu'il peut avoir à Sofia. En lisant ce rapport de Radev, Ferdinand de Bulgarie va qualifier la politique de Brătianu de perfidie⁵⁷.

Pendant la neutralité des deux pays, la question de la circulation des munitions et des équipements militaires représente un véritable baromètre des relations bilatérales. Radoslavov se plaint que, sans être encore en guerre, la Bulgarie était isolée et bloquée, y compris à cause de la difficulté avec laquelle les autorités roumaines permettaient la transition des marchandises achetées en Allemagne et en Autriche-Hongrie⁵⁸. Les marchandises roumaines qui transitent la Bulgarie rencontrent les mêmes difficultés. Les efforts du personnel des légations de Sofia et de Bucarest pour fluidiser ces transports ne sont point négligeables. C'est une période chargée et extrêmement sollicitée pour le personnel restreint des deux Légations. En dehors du grand volume de travail et du manque de personnel, il y a encore les problèmes de sécurité. Le ministre Radev sait bien que l'activité de la mission diplomatique bulgare à Bucarest est attentivement suivie par des Agents de la Sécurité générale. Ce qu'il ne sait pas, c'est qu'à l'intérieur de la Légation il y a quelqu'un qui collabore avec la police secrète roumaine⁵⁹. En mars 1915, Radev télégraphie de Sofia qu'on a appris que la police roumaine a intercepté une série de lettres envoyées par des agents de l'attaché militaire à Bucarest, le major Samardjiev. Il craint que le réseau d'informateurs de l'attaché militaire ne nuise à la Légation bulgare, au moment où la police roumaine va le découvrir. Sans apporter une aide significative, avertit Radev, ces actions sont de nature à attirer des conséquences très désagréables pour notre politique fédérale⁶⁰.

Dans le temps où Brătianu et Radev ont cette discussion, le premier-ministre bulgare reçoit des dispositions concrètes de la part de l'Entente et des Pouvoirs Centraux, afin de décider de l'entrée en guerre de la Bulgarie. Entre autres, l'Entente montre sa disponibilité envers d'éventuelles négociations roumano-bulgares concernant la Dobroudja. Radoslavov trouve ces propositions beaucoup trop générales et insiste en faveur de dispositions concrètes⁶¹. Les propositions que l'Allemagne fait à la Bulgarie sont considérées comme satisfaisantes, si bien qu'on conclue un traité et un accord secrets au début de septembre 1915. Cet accord secret contient aussi une clause sur la reconnaissance du droit de la Bulgarie à annexer la Dobroudja du Sud, mais aussi à retracer la frontière roumano-bulgare établie en 1878, dans le cas où la Roumanie attaquerait son voisin de l'autre rive du Danube⁶².

⁵⁷ *Дипломатически документи по намесата на България в Европейската война*, I, с. 482–483, 502–503.

⁵⁸ Васил Радославов, *op. cit.*, с. 93.

⁵⁹ Serviciul Arhive Naționale Istorice Centrale, Direcția Poliției și Siguranței Generale, dosar 132/1914, f. 263–333.

⁶⁰ ЦДА, фонд 176к, опис 3, а.е. 316, л. 9.

⁶¹ Васил Радославов, *България и световната криза*, с. 106–110.

⁶² Д-р Б. Кесяков, *Принос към дипломатическа история на България. 1878–1925*, София, 1925 г., с. 71–74.

L'entrée de la Bulgarie en guerre, en l'automne 1915, a représenté un moment difficile pour la neutralité roumaine. Premièrement, elle a contribué à l'encerclement stratégique de la Roumanie, ce qui a affecté l'approvisionnement en armement et munitions. Secondement, l'Entente a exercé une pression importante pour déterminer la Roumanie à entrer en guerre, auprès de la Serbie⁶³. La politique de Brătianu est combattue par le parlement roumain. On lui reproche la non-intervention auprès de la Serbie et d'avoir laissé une nation amie à se faire étouffer. La destruction de la Serbie par les Bulgares n'est pas peu de chose, mais une question d'un intérêt vital pour la Roumanie. Il y a un autre grand mécontentement : jusqu'alors, dans les Balkans, c'était nous le point vers lequel se dirigeaient tous les regards ; maintenant, on est quantité négligeable⁶⁴. Brătianu se sentira lésé pour avoir été mis devant le fait accompli et de ne pas avoir été informé avant de la décision de la Bulgarie d'entrer en guerre. Raison pour laquelle les ministres plénipotentiaires de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne à Bucarest vont renoncer au projet initial de communiquer à Brătianu le fait que les Pouvoirs Centraux vont intervenir dans le cas d'une agression roumaine contre la Bulgarie. On va préférer un ton moins menaçant, qui épargne l'orgueil du souverain roumain et de son gouvernement⁶⁵.

Quelque mois après l'entrée en guerre de la Bulgarie auprès des Pouvoirs Centraux, les rapports envoyés par Radev mentionnent, avec de plus en plus de certitude, la sortie de la Roumanie de l'état de neutralité, en faveur de l'Entente. Même s'il reconnaît que la psychologie de Brătianu est trop compliquée pour qu'on la déchiffre, le ministre plénipotentiaire bulgare soutient qu'on doit tenir compte du fanatisme secret du premier-ministre roumain en faveur de l'Entente et de son ambition démesurée, mise en danger par les tentatives des représentants diplomatiques des Pouvoirs Centraux de l'écarter du pouvoir. À la différence de mes collègues, écrit Radev, je ne crois pas à la possibilité d'écarter Brătianu, ni à celle d'imposer un changement de sa politique⁶⁶. En principe, télégraphie Radev à Sofia, en février 1916, Brătianu a décidé de lutter contre nos alliés, mais il n'entrera en action qu'au moment où les théâtres d'opérations lui offriront une chance maximale et un risque minime⁶⁷. Le ministre plénipotentiaire bulgare observe que, après l'entrée en guerre de la Bulgarie, Brătianu perçoit les Bulgares, du fond de son cœur, comme des ennemis. Simeon Radev considérait, en mars 1916, que la méfiance malade du premier-ministre roumain à l'égard de la Bulgarie rend impossibles les relations amicales entre Sofia et Bucarest, au moins durant la guerre. Par conséquent, la politique de Brătianu imposait fatalement une

⁶³ Mihail E. Ionescu (dir.), *România în Marele Război. Anul 1915*, București, 2015, p. 341.

⁶⁴ D.S., Session ordinaire 1915–1916, nr. 5, 28 novembre 1915, Séance du 26 novembre 1915, p. 17–18.

⁶⁵ ЦДА, фонд 176к, опис 3, а.е. 316, л. 81, 104–105.

⁶⁶ *Дипломатически документи по намесата на България в Европейската война*, II, с. 192–193.

⁶⁷ *Ibidem*, с. 228.

froider visible vis-à-vis des relations roumano-bulgares. Je suis certain, télégraphiait Radev à Sofia, que tout signe de rapprochement entre les deux pays causerait des représailles de l'Entente à l'adresse du gouvernement roumain⁶⁸. Le ministre plénipotentiaire bulgare devient la victime des attaques dans la presse russophile de Bucarest. Sa main droite, le secrétaire de légation Neikov est lui aussi attaqué par la presse roumaine, qui l'accuse d'actions d'espionnage⁶⁹. À son tour, Gheorghe Derussi est irrité par le « ton violent et défiant à l'égard de la Roumanie, utilisé par la presse bulgare qui sert la propagande autriche-hongroise »⁷⁰. À partir de septembre 1915, le premier-ministre Radoslavov devient de plus en plus difficile à joindre par le diplomate roumain, et alors que, finalement, ils arrivent à se retrouver, la discussion ne dépasse pas le niveau des platitudes concernant les rapports bilatéraux, de plus en plus précaires. Derussi constate une atmosphère nettement défavorable à l'égard de la Roumanie. En l'été 1915, on enregistrera plusieurs incidents à la frontière, et la frontière roumano-bulgare sera fermée pour longtemps. Deux semaines avant l'entrée de la Roumanie dans la Grande Guerre, Gheorghe Derussi fait une évaluation des relations bilatérales : « Nos relations avec la Bulgarie restent, malgré tout, précaires et nécessitent une attention de tout les instants. Je ne saurais assez conseiller à notre Gouvernement d'être sceptique même quand je lui transmets de bonnes paroles de la Bulgarie et de prendre toutes les mesures pour éviter toutes les surprises, toujours possibles de la part de ce pays »⁷¹. 72 heures plus tard, Ion I.C. Brătianu signe la convention si longuement négociée avec l'Entente. Le premier-ministre roumain conditionne l'entrée en guerre de la Roumanie par le déclenchement d'une offensive des alliés sur le front macédonien et par la présence des troupes russes en Dobroudja. Ce sont deux mesures de précaution, considérées par Brătianu comme suffisantes pour prévenir une attaque bulgare. Le cauchemar d'une Roumanie écrasée entre deux fronts deviendra bientôt réalité. L'intensité des luttes en Dobroudja et les mesures prises par les autorités militaires contre la population civile de cette province sont la preuve des ressentiments qui se sont emparés de la société roumaine et bulgare pendant la période de la neutralité.

⁶⁸ *Ibidem*, c. 267–268.

⁶⁹ ЦДА, фонд 176к, опис 3, а.е. 317, л. 58–59.

⁷⁰ АМАЕ, Fond 71/2014, E1, vol. 58, f. 10.

⁷¹ АМАЕ, Fond 71/2014, E2, p. II, Vol. 35, f. 421, 451, 516.

Relations diplomatiques dans les Balkans dans l'entre-deux-guerres

LA ROUMANIE, LA BULGARIE ET LES RELATIONS INTERBALKANIQUES DANS LES ANNÉES '20 DU XX^e SIÈCLE: TENTATIVES DE MÉDIATION ET DE BONS OFFICES

CONSTANTIN IORDAN
(Institut d'Études Sud-Est Européennes, Bucarest)

L'auteur met en relief le fait qu'après la Première Guerre Mondiale, la diplomatie roumaine a fréquemment essayé d'employer la médiation et les bons offices pour la solution des différents litiges des rapports interbalkaniques.

Le gouvernement de Bucarest a utilisé ces moyens diplomatiques envisageant toujours deux plans : 1) celui des conflits directs de l'espace du Sud-Est européen ; 2) celui des différends entre autres États du continent qui avaient ou pouvaient avoir des implications directes ou indirectes sur la paix et la sécurité de la zone.

Mots-clé La Roumanie, la Bulgarie, les Balkans, médiation, bons offices.

La fin de la Première conflagration mondiale et les traités de paix ont consacré, entre autres, la victoire du principe des nationalités, le succès de la lutte pour l'autodétermination des peuples, même si certaines opinions dans l'historiographie internationale mettent en doute cette réalité. Du point de vue logique, la plus grande confrontation militaire connue jusqu'alors dans l'histoire a enregistré, finalement, des vainqueurs et des vaincus, des accomplissements et des insatisfactions, des enthousiasmes sans précédents et des orgueils blessés irrémédiablement, des apothéoses et des catastrophes nationales.

Un simple tour d'horizon sur l'atmosphère de la région en 1920 dont les coordonnées sont bien connues met en lumière un bilan différent pour chaque nation de la zone et met en relief bien clairement les solidarités et les adversités potentielles, virtuelles et réelles entre les États du Sud-Est européen¹. Dans le premier après-guerre certaines des manifestations des adversités, conséquence du réalisme et de la lucidité politique sont parfois estompées – voir quelques moments de l'évolution des relations roumano-bulgares, turco-bulgares, gréco-turques ou yougoslavo-helléniques – autres, pas moins, ont éclaté d'un état latent acquérant

¹ Voir les repères de ce bilan chez Charles and Barbara Jelavich, *The Establishment of the Balkan National States, 1804–1920*, Seattle-London, 1977, pp. 298 et suiv.; pour le premier après-guerre, voir, parmi les autres: Constantin Iordan, *România și relațiile internaționale din Sud-Estul european: probleme ale păcii, securității și cooperării (1919–1924)*, București, 1999, 220 p. + hărți; idem, *România și relațiile internaționale din Sud-Estul european: «modelul» Locarno (1925–1927)*, București, 2001, 495 p.

des formes violentes. Donc, des événements fréquents marqués par des tensions, des disputes et même des disputes armées. Parmi les multiples causes de ces conflits se sont trouvés les sentiments de frustration dominant la mentalité de certains milieux politiques et militaires dirigeants dans certains États. Cet état d'esprit a nourri des tendances révisionnistes, visibles déjà pendant les années 20 – le cas général de la Bulgarie avec une grande gamme d'expression ou de la Grèce pendant la dictature de Théodoros Pangalos (1925–1926) –, tendances portant ou non l'étiquette de revendications *pacifiques*². D'autre part, les réactions antirévisionnistes justifiées des États visés par l'ascendant du courant qui prêchait la nécessité de la modification des frontières ou d'autres clauses des traités de paix ont conduit de manière inévitable aux tensions. C'est le cas classique de l'attitude des États voisins à la Bulgarie, à l'exception de la Turquie kémaliste.

Les problèmes liés au statut des minorités, au payement des Réparations, à l'établissement des réfugiés ou à l'émigration volontaire n'ont pas reçu plusieurs fois de solutions réciproquement acceptables. Nous pensons au cas consacré des polémiques provoquées par le gouvernement de Sofia concernant la condition des minorités bulgares, visant les tensions gréco-turques ou bulgaro-helléniques engendrées par les questions des émigrés ou des réfugiés³ ou la position des milieux officiels bulgares dans le problème des Réparations.

L'activité des certaines organisations nationalistes d'extrême droite, souvent accompagnée par des manifestations terroristes – voir le cas de l'Organisation Révolutionnaire Intérieure Macédonienne⁴ – a provoqué fréquemment des disputes entre les États, les incursions de certaines bandes armées au-delà des frontières étant suivies par des représailles de la part de l'État victime.

En même temps, une série de séismes graves dans la vie politique intérieure de certains États, et pas moins la politique promue par les nouvelles autorités ont engendré de la méfiance chez quelques voisins, empêchant le dialogue et faisant ressortir de nouveaux dangers à l'adresse de l'idée de bon voisinage. Nous envisageons le Coup militaire d'État de Sofia du 9 juin 1923, l'insurrection communiste-agrarienne de septembre la même année de Bulgarie, la révolution d'Albanie (juin 1924) et l'action d'Ahmed Zogou en décembre, les tendances expansionnistes du dictateur grec Pangalos, projetant une revanche contre la Turquie.

Ce tableau des causes qui ont assombri l'évolution des rapports interbalkaniques aux années 20 faudrait être complété encore avec deux aspects, d'une part, la recrudescence occulte de certaines tendances expansionnistes véhiculées par une minorité politique et militaire de Belgrade visant Salonique et

² Voir Ilčo Dimitrov, *Balgarija na Balkanite i v Evropa*, Sofia, 1983, pp. 11 et suiv.; Harry J. Psomiades, *The Diplomacy of Theodoros Pangalos, 1925–1926*, dans "Balkan Studies", Thessaloniki, vol. 13, 1972, 1, pp. 1–16.

³ Démétrios Pentzopoulos, *The Balkan Exchange of Minorities and its impact upon Greece*, The Hague, 1962, passim.

⁴ Voir Ivan Mihaïlov, *Spomeni, III, Osvoboditelna borba, 1924–1934 g.*, Bruxelles, 1967, passim.

l'Albanie du Nord, et d'autre part, et celui-ci est un chapitre ample, l'attitude partisane des Grandes Puissances concrétisée dans des ingérences, des pressions, des chantages. C'est le cas notoire de l'Italie fasciste. La politique mussolinienne a affecté, surtout après 1925, les relations extérieures de la Yougoslavie, a pratiquement bloqué l'indépendance d'action de l'Albanie, a soutenu l'expansionnisme de Pangalos et le révisionnisme bulgare. La connivence tacite de Londres, cynique ou naïve jusqu'à un certain point, a stimulé les orientations de Rome dans sa politique balkanique⁵.

Après la constitution de l'État national unitaire, la politique étrangère de la Roumanie a naturellement et d'une manière légitime poursuivi la défense du statut politique et territorial consacré par les traités de paix, le soutien de l'œuvre de la Société des Nations qui avait la même mission, le développement des rapports qui lui assurent l'indépendance, l'intégrité et la sécurité. Le maintien de la paix était une condition indispensable pour l'achèvement de ces objectifs. Non par hasard, l'attention de la diplomatie roumaine fut aussi dirigée vers l'évolution de la situation du Sud-Est européen où l'atmosphère n'était pas du tout tranquille. Dans l'optique des milieux de décision de Bucarest, la Roumanie avait le devoir, dans l'esprit des orientations générales, des possibilités réelles, des intérêts immédiats et de perspective, de contribuer à l'apaisement des aspérités existantes ou surgies dans les rapports interbalkaniques, d'agir, donc, pour la solution pacifique des litiges, des tensions ou des états troubles de la région. Dans les conditions du rapport des forces du premier après-guerre, *la médiation et les bons offices* se trouvaient parmi les moyens dont disposait cette politique.

La théorie du droit international public précise les bons offices et la médiation comme des actions diplomatiques entreprises, généralement, par un tiers (État, organisation internationale ou personnalité officielle) en vue de faciliter l'aplanissement d'un conflit surgi entre autres États. Délimités clairement de négociations directes, les bons offices et la médiation sont des moyens offerts par des États, d'une manière individuelle ou collective, lorsque les parties n'ont pas réussi à résoudre le litige par pourparlers. L'initiative peut appartenir au tiers État ou être sollicitée par les parties impliquées. En absence des dispositions contraires adoptées d'une manière formelle, les obligations qui reviennent aux parties en conflit ont un caractère facultatif. En essence, la pratique du temps reconnaissait la valeur juridique de ce caractère stipulé dans les conventions de la Haye de 1899 et 1907 concernant la solution pacifique des différends internationaux.

Concrètement, par *les bons offices* on comprend l'action d'un tiers pour convaincre les États d'aboutir à la solution du différend par des négociations: il s'agit donc de déterminer le début des pourparlers ou de leur reprise au cas où celles-ci ont été interrompus.

⁵ Voir Giampiero Carocci, *La politica estera dell'Italia fascista (1925-1928)*, Bari, 1968, passim.

La médiation est l'action d'un tiers par laquelle celui-ci dirige directement les négociations ayant à la base des solutions proposées par lui-même. L'objet de la médiation le constitue l'établissement d'une formule d'entente entre les parties⁶.

Il est donc bien évident que celui qui offre les bons offices s'efforce de provoquer un contact sincère tandis que le médiateur a l'intention de trouver une solution. D'autre part, il y a une médiation active – le médiateur „offre” une solution – ou une médiation forcée – le médiateur „impose” une solution. La dernière fut la manière de résoudre de nombre de conflits lorsque sur le continent régnait „le concert” des Grandes Puissances⁷.

*

Après la Première Guerre mondiale, la diplomatie roumaine a fréquemment essayé d'employer ces moyens pour la solution des différents litiges dans des rapports interbalkaniques. Nous avons donné au terme „litige” une signification très flexible. Ces actions de la Roumanie n'ont pas toujours réuni toutes les conditions réclamées formellement par la théorie pour être définies comme bons offices ou médiation – c'est ce qui nous justifie de les avoir nommées des *tentatives* – quoique toutes ont visé d'une manière ou d'une autre l'accommodation pacifique des tensions.

D'autre part, l'historiographie des relations interbalkaniques de cette période est riche, ayant mis en relief nombre d'aspects de la collaboration bi- et multilatérale, les causes des confrontations, l'évolution, le bilan et leurs implications. Les faits sont généralement connus. À partir d'eux, nous voudrions offrir une autre perspective possible de compréhension de la manière dont on a mis le problème de la collaboration balkanique dans le premier après-guerre. La perspective proposée – suggérée par certaines idées de Jean-Baptiste Duroselle – permet de décoder des ouvertures et des limites de la collaboration régionale dans le domaine politique visant la constitution d'un pacte dans la zone.

Le projet de la réalisation d'une alliance balkanique a représenté alors un fait de „création” dans l'histoire des relations internationales de cet espace. La prémisses essentielle était l'existence des rapports symétriques entre les États du Sud-Est européen. On a déjà remarqué que dans des conditions de paix, les relations entre les États se développent dans une certaine symétrie, qui tend à se consolider progressivement.

On a constaté, d'autre part, que les „créations” de type social, donc aussi dans les relations internationales, d'une communauté déterminée, dans notre cas un État ou un groupe d'États, ont été l'œuvre des soi-disants „groupes réels”, qui ont

⁶ Grigore Geamănu, *Dreptul internațional contemporan*, deuxième édition, volume II, Bucarest, 1975, pp. 300–302.

⁷ Jean-Baptiste Duroselle, *Tout empire périra. Une vision théorique des relations internationales*, seconde édition, Paris, 1982, p. 232

imposé des transformations, soit qu'il s'agit des facteurs politiques officiels ou des forces d'influence ou de pression en dehors de l'appareil étatique. L'activité des *groupes réels* a été efficace seulement sur un terrain favorable, donc lorsque celle-ci a bénéficié d'une large adhésion pour le changement proposé.

Il est bien évident que des *groupes réels* ont existé dans la région, artisans et partisans de l'approfondissement de la collaboration, implicitement du projet d'un pacte balkanique. Le problème de leur identification est bien compliqué puisque au-delà de la conviction de l'existence d'un avantage général découlant du renforcement de la coopération, des intérêts spécifiques dictaient la prudence lorsque dans les débats surgissait l'idée du pacte.

Si l'hypothèse de travail – établie d'une manière strictement conventionnelle – serait que les facteurs de décision dans la politique étrangère de chaque État sont également des *groupes réels*, comment ils ont envisagé la collaboration régionale?

Dans la Bulgarie, un *groupe réel* – sans des ambitions trop grandes – fut représenté par l'Union Agrarienne, en tête avec Alexandre Stamboliiski. Jusqu'en juin 1923, animées par l'idée de la normalisation des relations étrangères de la vaincue du traité de Neuilly, les forces de décision agrariennes ont milité pour une collaboration avec les voisins. Les buts étaient la sortie de l'isolement, l'établissement d'un *modus vivendi* dans les rapports avec la Yougoslavie, l'éventuel débouché à la Mer Égée par obtenir une *révision pacifique* dans le contexte des négociations de Lausanne, l'amélioration du statut des minorités bulgares des autres États. Dans cette phase, l'idée du pacte balkanique n'existait pas dans l'agenda de la diplomatie bulgare.

Après 1923, les responsables de la politique étrangère du gouvernement de Sofia ont été réservés dans le problème de la collaboration régionale, leur objectif étant d'éviter un engagement dans des combinaisons politiques qui aurait pu mettre en péril les succès hypothétiques sur la voie du *révisionnisme pacifique* et les manœuvres entre les voisins et les Grandes Puissances qui permettent des victoires limitées dans l'effort d'éluder l'application des clauses du traité de paix et du Pacte de la S.D.N. Nombre de litiges avec les États voisins n'ont été résolus que partiellement et souvent les solutions n'ont été que des mesures palliatives.

Au-delà des déclarations d'intention positives des facteurs de décision, encore très prudentes et souvent ambiguës, le *groupe réel* de Bulgarie, partisan de l'élargissement de la collaboration régionale a été fragile, sans influence, exposé à de fortes pressions de l'intérieure.

*

La diplomatie roumaine a utilisé la médiation et les bons offices envisageant toujours deux plans: 1) celui des conflits directs dans l'espace du Sud-Est européen; 2) celui des différends entre autres États du continent qui avaient ou pouvaient avoir des implications directes ou indirectes sur la paix et la sécurité de la zone.

1) Après le rétablissement des rapports officiels roumano-bulgares dans la deuxième moitié de l'année 1920, les autorités de Bucarest ont été sensibles à l'évolution des relations du gouvernement de Sofia avec les autres États voisins, particulièrement avec la Yougoslavie. La Bulgarie vaincue pouvait être toujours une source de troubles dans la zone et Take Ionesco, le chef de la diplomatie roumaine, était conscient de la nécessité d'un éclaircissement de l'atmosphère chargée qui dominait encore les rapports directs entre Sofia et Belgrade. Pour cette raison Take Ionesco a accepté la visite à Bucarest du premier ministre bulgare, Alexandre Stamboliiski (janvier 1921) et ses bons offices afin que le leader agrarien soit reçu aussi à Belgrade. L'événement ne s'est pas produit alors, malgré le désir du premier bulgare, à cause du refus catégorique de son homologue, Nikola Pachitch, mais seulement en novembre 1922, lorsque, toujours à travers Bucarest, Stamboliiski est arrivé à Belgrade grâce aussi aux suggestions venues de la capitale roumaine. D'ailleurs, après la conclusion de la convention d'alliance défensive roumano-yougoslave de juin 1921, la valeur de l'attitude du gouvernement roumain dans de différents problèmes a augmenté dans l'optique des milieux de Belgrade. Les négociations du premier bulgare dans la capitale de la Yougoslavie (novembre 1922) ont permis l'ouverture du dialogue qui a conduit à la signature du bien connu accord bilatéral de Nish (mars 1923)⁸, particulièrement important pour les efforts d'endiguer la vague des incidents armés de la frontière macédonienne. Malheureusement, la valeur pratique de l'accord a eu la vie brève à cause du Coup d'État militaire de Sofia (le 9 juin 1923) et de la disparition de l'artisan de la conciliation bulgare-yougoslave Al. Stamboliiski.

Dans le même ordre d'idées, les graves événements de Bulgarie – juin et septembre 1923 – ont provoqué une forte crise dans les relations entre Belgrade et Sofia, rendant presque imminente une invasion militaire yougoslave en Bulgarie, motivée par la nouvelle recrudescence du rôle de l'Organisation Révolutionnaire Intérieure Macédonienne dans la vie politique bulgare, ascendant toléré et même soutenu par le gouvernement d'Alexandre Tsankov. La visible nervosité des cercles politiques et militaires yougoslaves a été tempérée aussi par l'action diplomatique de la Roumanie, qui, par ses bons offices, concrétisés dans les discussions déroulées à Sofia, Bucarest et Belgrade, a réussi à imposer la modération nécessaire.

L'un des plus graves incidents de la zone, après la confrontation gréco-turque de l'Asie Mineure, a été sans doute le conflit militaire gréco-bulgare d'octobre 1925, son extension faisant ressortir une réouverture générale des hostilités dans la

⁸ Constantin Iordan, *De l'histoire des relations roumano-bulgares: Alexandre Stamboliiski à Bucarest*, in „Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie „A.D. Xenopol”, Jassy, XXII/1, 1983, pp. 103–115; George Ungureanu, *Problema Cadrilaterului în contextul relațiilor româno-bulgare (1919–1940)*, Brăila, 2009, pp. 119 et suiv.

région. Le blocage de ce danger fut possible grâce à l'action de médiation entreprise par la Roumanie à Bucarest, à Sofia et surtout à Athènes par le ministre Constantin Langa-Rășcanu. L'intervention de la Roumanie a été salutaire, elle a eu lieu au moment le plus critique et elle a devancé l'action du Conseil de la Société des Nations, une médiation forcée, la seule d'ailleurs réussie dans toute l'histoire de l'institution de Genève⁹.

2) La Roumanie a aussi milité pour la réglementation de certains différends entre les autres États européens dont l'évolution pouvait avoir, directement ou indirectement, d'influence d'une manière défavorable sur la paix de la région ou dont la solution pouvait avoir des implications positives.

La diplomatie roumaine a prêté attention au développement de la rivalité entre la France et l'Italie fasciste avec des conséquences évidentes dans le système des relations internationales de la zone dans le contexte de l'offensive politique et diplomatique de Mussolini dans les Balkans visant l'encerclement de la Yougoslavie par un rapprochement entre la Bulgarie et la Hongrie, l'instauration d'un quasi-protectorat en Albanie, le chantage de la Roumanie et la manipulation de la Grèce. Étant le seul État de la région ayant des traités d'amitié tant avec la France qu'avec l'Italie (juin et septembre 1926) – nous n'envisageons pas la Yougoslavie, car même si Belgrade a signé un pacte avec la France en novembre 1927, celui avec l'Italie de janvier 1924 était pratiquement sans valeur – la Roumanie a essayé par ses bons offices et un début de médiation de produire une détente dans les relations entre Rome et Paris. Les efforts développés par Constantin Diamandy, le ministre roumain à Paris, ont eu comme résultat la conclusion d'un *modus vivendi* franco-italien (le 3 décembre 1927)¹⁰ voué à bloquer une escalade des adversités qui les opposaient, entre autres, dans les affaires concernant la Yougoslavie, l'Albanie et la Grèce.

D'autre part, la Roumanie s'est efforcée à barrer les tendances de la diplomatie fasciste visant la destruction de la Yougoslavie soit directement, par les positions exprimées par Nicolae Titulescu dans ses rencontres de Rome avec Mussolini et le ministre yougoslave des Affaires étrangères, Milan Rakić (janvier 1928), soit indirectement, par une nouvelle affirmation de la solidarité de la Roumanie avec son alliée la Yougoslavie; nous pensons à la visite de Titulescu à Belgrade en juin de la même année¹¹.

⁹ Idem, *La diplomatie roumaine dans le Sud-Est européen : le conflit gréco-bulgare d'octobre 1925*, in „Bulletin . A.I.E.S.E.E.”, Bucarest, XIII/XIV, 1975/1976, pp. 57–71.

¹⁰ Idem, *la Roumanie et les relations franco-italiennes dans les années 1926–1927. Une page de l'histoire de la diplomatie roumaine*, in „Revue Roumaine d'Histoire”, Bucarest, XV, 1975, 2, pp. 327–340.

¹¹ Idem, *La Roumanie et la Yougoslavie face à l'Italie fasciste (1926–1928) : une solidarité défaillante ?*, in „Revue des études sud-est européennes”, Bucarest, XXII, 1984, 2, pp. 159–170 ;

*

L'inventaire de ces repères est naturellement incomplet, et le bilan n'est pas spectaculaire, mais celui-ci reflète une constance des préoccupations de la diplomatie roumaine des années 20 du siècle passé, selon laquelle le maintien de la paix et de la sécurité dans le Sud-Est européen réclamait l'emploi de tous les moyens pacifiques pour résoudre les différends entre les pays, entre ceux-ci se trouvant la médiation et les bons offices. Les actions de la Roumanie ont confirmé, du moins en partie, la valeur d'une idée de 1928 appartenant à Titulescu: „*Il faut se rendre compte que la politique (internationale – C.I.) est un art spécial, qui, pour être exercé, n'a besoin que de deux organes: des yeux pour voir, et des antennes pour sentir, et comme guide le bon sens*”¹².

idem, *Antirévissionisme et diplomatie : Nicolae Titulescu chez Benito Mussolini (janvier 1928)*, in „Nouvelles études d'histoire”, Bucarest, VII, 1985, pp. 253–265.

¹² Archives Nationales de la Roumanie, Bucarest, fonds Maison Royale Ferdinand, dossier 36/1925, feuille 305: tél. nr. 1844/le 8 mai 1928, signé Titulescu.

LE PACTE D'AMITIÉ PERPÉTUELLE BULGARO-YOUGOSLAVE DU 24 JANVIER 1937 ET SON IMPACT RÉGIONAL. QUELQUES PERCEPTIONS ET ÉVALUATIONS

GEORGE UNGUREANU
(Université de Pitești)

Cet article a comme point de départ, chronologiquement parlant, les fissures de l'Entente Balkanique, persistant dans les années 1934–1936, dans les conditions de la pénétration économique allemande amplifiée après la remilitarisation de la Rhénanie (7 mars, 1936). Même si, essentiellement, le rapprochement bulgaro-yougoslave a représenté une étape de l'offensive diplomatique des puissances de l'Axe vers l'Est, le caractère général et ambigu du traité du 24 janvier 1937 a déterminé ou a favorisé l'approbation réelle ou purement formelle de l'acte cité par de nombreux autres acteurs politiques, qui l'intégraient dans leurs propres projets et visions non ou antirévionnistes. Au niveau régional, il a eu parmi ses conséquences l'encouragement des efforts de réarmement de la Bulgarie, en facilitant le transit des matériaux allemands à travers la Yougoslavie.

Mots-clés: collaboration, révisionnisme, projet, l'Entente des Balkans.

Belgrade, le 24 janvier, 1937. Arrivé dans la capitale yougoslave avec le train officiel, le chef du gouvernement de Sophia et détenteur du portefeuille des Affaires étrangères, Georgi Kjosseivanov (1884–1960), bénéficie d'un accueil chaleureux de la part des officialités, l'enthousiasme des habitants de Belgrade étant assez retenu. Les ministres accrédités à Belgrade par les États membres de la Petite Entente et de l'Entente Balkanique assistent aussi à la cérémonie organisée *ad hoc*. Le siège du Ministère des Affaires Etrangères de la Yougoslavie abrite la cérémonie de la signature d'un accord bilatéral à caractère et contenu insolites pour les relations internationales de l'époque moderne: G. Kjosseivanov et son homologue yougoslave, Milan Stojadinović (1888–1961), signent le „Pacte d'amitié perpétuelle” entre les deux royaumes slaves de Balkans, situés plus d'une fois, dans le passé, sur des positions adverses, les dernières en date étant celles des années de la Première Guerre Mondiale.

Dans le préambule du document sont mentionnés „le bon voisinage, la confiance mutuelle et l'amitié sincère” existant (déjà) entre les deux pays comme une condition préalable à une évolution ascendante des relations bilatérales, mais aussi au renforcement de la paix dans les Balkans¹. Le texte même du traité, beaucoup plus court que le préambule, en est un aussi bref qu'ambigu, étant en fait concentré dans un seul article, avec le contenu suivant : „Entre le Royaume de la

¹ Archives du Ministère des Affaires Etrangères de la Roumanie, (on citera plus loin A.M.A.E.R.), fonds *Bulgarie (1920–1944)*, vol. 63, f. 105.

Yougoslavie et la Bulgarie, il y aura une paix inviolable et une amitié sincère et perpétuelle”². Le deuxième article (le dernier, d’ailleurs) concernait la procédure de ratification, accomplie assez rapidement le lendemain, acte suivi le 27 janvier par l’échange d’instruments spécifiques³. Dans les allocutions, prononcées immédiatement après la signature du pacte bilatéral, Stojadinović et Kjosseivanov ont insisté, tous les deux, sur son importance, non seulement pour le développement des relations entre les deux pays, qui semblaient redécouvrir leurs affinités, mais aussi pour les relations interbalkaniques en général⁴.

Deux questions restaient ouvertes:

1. Sur quelles bases concrètes allait se développer l’amitié bulgaro-yougoslave, alors que ni le préambule du document ni une autre prise de position *ad hoc* des signataires ne contenaient pas de références aux instruments du droit international dans la matière (par exemple, le Pacte de la Société des Nations, ou les Conventions de Londres, de juillet 1933, concernant la définition de l’agression et l’agresseur, et implicitement, celle du territoire d’un État)?

2. Comment allait agir la Yougoslavie au cas d’un conflit diplomatique ou militaire entre la Bulgarie et les États de l’Entente Balkanique? Les deux questions engendrées par l’ambiguïté et la généralité d’un texte laconique pourraient être réduites essentiellement à une seule: quel serait l’impact de l’événement du 24 janvier 1937 sur les relations et la coopération interbalkanique dans un contexte européen marqué par la montée des Grandes puissances totalitaires: l’Allemagne, l’Italie et l’URSS?

Entre 1933–1936, lorsque les relations entre les trois pays mentionnés avaient été généralement froides (Hitler ne voulait pas renoncer à la rhétorique antibolchevique et rejetait les offres de coopération faites par Staline⁵, qui avait fait sien le slogan du Front populaire antifasciste, alors que Mussolini était contrarié par les velléités allemandes dans le bassin du Danube, particulièrement en Autriche⁶), la coopération interbalkanique avait connu quelques succès, après l’étape des Conférences de Balkans (1930–1933). Le Pacte de l’Entente Balkanique incluant la Roumanie, la Turquie, la Grèce et la Yougoslavie, avait été signé (le 9 février 1934) et ratifié, et tous ces quatre États avaient conclu ultérieurement, des Conventions militaires bilatérales, existant une tendance générale centripète de renforcer les relations et de surmonter les divergences des points de vue et des intérêts⁷.

Toutefois, le succès de Titulescu (1882–1941), ministre des Affaires étrangères de la Roumanie (1927–1928, 1932–1936), un fervent partisan de la sécurité

² *Ibidem*.

³ *Ibidem*, f. 118–119.

⁴ *Ibidem*, p. 113–116.

⁵ Jean Baptiste Duroselle, *Istoria relațiilor internaționale*, vol. I (1919–1947), traduction Anca Airinei, Bucarest, 2000, p. 125–131.

⁶ *Ibidem*, p. 136–139.

⁷ Eliza Campus, *Înțelegerea Balcanică*, Bucarest, 1972, p. 153–181; Živko Avramovski, *Balkanska Antanta*, Belgrade, 1987, p. 63–226.

collective et architecte du système d'alliances régionales de la Roumanie, avait été une victoire à la *Pyrrhus*.

Le rapprochement des États des Balkans, n'était dû ni à Rome, ni à Berlin, et si l'Italie se trouvait, au début des années 30, en perte de vitesse dans les Balkans (y compris l'Albanie manifestait certaines tendances d'émancipation), l'Allemagne démarrait une ample offensive économique et politique vers l'Est. Ainsi, entre 1933 et 1937, la part de l'Allemagne dans les exportations réunies de la Hongrie, de la Bulgarie, de la Yougoslavie, de la Roumanie et de la Grèce avait augmenté de 16 à 27 pour-cents, tandis que pour les importations, la tendance était encore plus forte, la croissance étant de 19 à 35 procents⁸.

Sur les cinq pays de l'Europe de Sud-Est (au moins dans l'acception allemande du terme), la Bulgarie avait les liens les plus étroits avec le III^e *Reich*, la pénétration économique allemande étant moins intense en Grèce, où les intérêts britanniques étaient plus importants⁹. L'expansion commerciale commencée par Berlin était fondée sur la capacité d'un État totalitaire à fournir des conditions très intéressantes aux clients des Balkans, à la recherche de marchés, en obligeant les agents économiques internes d'appliquer des politiques et des prix prédéfinis dans les relations avec l'extérieur¹⁰.

De tous les États membres de l'Entente Balkanique, la Yougoslavie ressentait le plus durement la pression allemande (par l'Autriche), à laquelle s'ajoutaient la menace italienne et les craintes du côté de la Hongrie de l'Albanie et de la Bulgarie, en raison de sa position géographique, presque toujours au carrefour; pratiquement sur les quatre cinquièmes de la longueur de la frontière yougoslave, cet État était entouré par des ennemis potentiels. D'autre part, la Yougoslavie restait le voisin le plus craint de la Bulgarie, en raison de sa force reconnue et de la position de Sophia dans la proximité de longue frontière commune. Selon les rapports militaires roumains, la capitale de la Bulgarie et d'autres endroits stratégiques à proximité étaient particulièrement vulnérables en cas d'attaque yougoslave, une attaque aérienne de Sophia étant, selon toute probabilité, tout simplement impossible à annoncer en temps utile¹¹.

Il y avait d'ailleurs des prémisses d'un rapprochement bulgare-yougoslave, indésirable à Rome, mais fortement conseillé à Berlin, qui souhaitait démanteler définitivement le système français de l'est. Dans ces conditions, étant située à l'intersection entre les plans panbalcaniques de Titulescu et les démarches diplomatiques bulgares, encouragées par Berlin, la Yougoslavie n'a pas accepté facilement l'idée de créer l'Entente Balkanique, ce qui a rendu nécessaires des

⁸ L.S. Stavrianos, *The Balkans since 1453*, New York, 1963, p. 740.

⁹ *Ibidem*, p. 657.

¹⁰ Barbara Jelavich, *Istoria Balcanilor*, vol. II (1887-1982), traduction Eugen Mihai Avadanei, Iassy, 2000, p. 198.

¹¹ Archives Militaires Roumains (on citera plus loin A.M.R.), fonds *Grand État Major – Section 3 – Opérations*, dossier no. 1458, f. 65 ; *Ibidem*, dossier no. 1471, f. 16.

efforts soutenus de la part du chef de la diplomatie roumaine¹². Le Pacte des Balkans, signé le 9 février 1934, à Athènes, était lui-même un document incomplet, la Bulgarie et l'Albanie ne faisaient pas partie de l'alliance régionale et on n'avait pas encore trouvé de solution concrète à la question de la solidarisation devant une Grande Puissance hostile¹³.

Cherchant à réduire autant que possible les risques de sa propre sécurité, la Yougoslavie a continué de rester très réceptive aux propositions de la Bulgarie, avec un apogée sous le régime de Kimon Georgiev (du 19 mai 1934 au 22 janvier 1935), quand on avait détruit l'Organisation Révolutionnaire Interne Macédonienne, mais aussi avec une syncope, en avril-novembre 1935, lorsque Andrej Tošev (1867–1944), auteur de brochures avec un contenu antiserbe¹⁴ s'est trouvé à la tête du gouvernement de Sophia. La persistance de contacts entre la Bulgarie et la Yougoslavie après la signature de l'Entente Balkanique a aussi été favorisée par la modération formelle du discours de politique étrangère bulgare, «modérément irrédentiste», sans hostilité à l'adresse d'un système politique et diplomatique dont il se délimitait, proclamant cependant, la nécessité de trouver une formule pour la coopération régionale¹⁵.

Un autre événement qui a bouleversé la scène politique européenne, y compris les Balkans, après l'ascension d'Hitler, a été l'acte de remilitarisation de la Rhénanie (7 mars, 1936), formel comme réponse à la ratification par le Sénat français (le 28 février, 1936) du pacte Laval - Potemkine du 2 mai 1935¹⁶. Par la remilitarisation de la Rhénanie, l'Allemagne annulait les avantages stratégiques de la France et, par extension, il n'y avait plus, de ce point de vue, au niveau européen, aucune différence entre les anciens vainqueurs et les perdants, chaque État devait désormais compter uniquement sur ses propres forces et ses alliances, comme avant 1919¹⁷.

La manière de réagir au geste allemand des autres grandes puissances, a conduit, à plus long terme, à une nouvelle polarisation des forces en Europe. D'une part, on a une alliance fragile entre la France démocratique et l'Union soviétique, puissances qui n'ont pas d'accords clairs de coopération militaire. A ce tandem franco-soviétique s'oppose l'Axe Rome-Berlin, proclamé officiellement en octobre 1936, après plusieurs mois pendant lesquels Benito Mussolini avait donné de plus en plus de signes d'acceptation du rôle de second brillant d'Adolf Hitler¹⁸.

Devant la montée impétueuse de l'Allemagne nazie, le gouvernement de Moscou commence à prendre de plus en plus en calcul la variante, jamais

¹² Alberto Basciani, *Un conflitto balcanico: La contesa fra Romania e Bulgaria in Dobrugia del Sud (1918–1940)*, Piacenza, 2001, p. 150–151.

¹³ Alexandru Oșca, Gheorghe Nicolescu, *Criză în Balcani (1934–1939)? Tratatate, convenții militare și protocoale secrete*, Pitești, 1994, p. 32–36.

¹⁴ Krăstjo Mančev, *Istorija na balkanskite narodi*, T. 3 (1918–1945), Sophia, 2008, p. 255–258.

¹⁵ *Ibidem*, p. 657.

¹⁶ J.B. Duroselle, *op. cit.*, p. 150.

¹⁷ L.S. Stavrianos, *op. cit.*, p. 740–741.

¹⁸ J.B. Duroselle, *op. cit.*, p. 151–154.

complètement abandonnée, d'une réconciliation avec Berlin. À cet égard, Molotov a fait des déclarations publiques le 26 mars 1936¹⁹, et quelques semaines plus tard, M.M. Litvinov a fait devant Titulescu certaines allusions transparentes à un changement d'attitude de l'URSS envers l'Allemagne, si Paris et Londres continuaient à observer passivement le renforcement de la position d'Hitler²⁰. Durant l'hiver 1936–1937, l'émissaire soviétique David Kandelaki a fait certains sondages à Berlin, mais, au moins temporairement, les dirigeants nazis préféraient jouer la carte de l'anti-communiste pour tromper la vigilance de la France et de la Grande-Bretagne²¹. Cette dernière avait une attitude de neutralité bienveillante à l'égard du bloc allemand-italien et réservée envers l'Union soviétique²². La Guerre Civile d'Espagne reflétera fidèlement les tendances de la polarisation de l'Europe des années 1936–1937.

L'acte du 7 mars 1936 n'est pas resté sans conséquences dans la politique étrangère des États des Balkans et implicitement au niveau de leur collaboration.

La remilitarisation de la Rhénanie a été pour la Turquie le signal de la présentation de ses demandes de révision du Traité de Lausanne concernant le statut des Détroits, ce qui a mis les états antirévissionnistes devant un dilemme: comment accepter les exigences d'Ankara, sans créer un précédent pour des demandes similaires des autres États, révissionnistes (la Hongrie, l'Autriche, la Bulgarie)²³. Le problème du réarmement de la Bulgarie est revenu dans l'actualité régionale, pendant la période entre la remilitarisation de la Rhénanie et la conclusion de la Convention de Montreux, et le gouvernement Kjosseivanov a mis fin aux spéculations concernant l'adhésion du pays à l'Entente Balkanique²⁴, propagées en février 1936, canalisant les efforts diplomatiques en direction de Belgrade.

Pour le gouvernement de Stojadinović (arrivé au pouvoir à la moitié de 1935), les événements de mars 1936 ont renforcé la conviction du Premier Ministre et du Ministre des affaires étrangères que le seul moyen efficace pour garantir la sécurité du pays de l'extérieur et pour sauvegarder la marge de manœuvre du gouvernement central à l'intérieur, c'était une politique d'équilibre entre les grandes puissances, entre la France et l'Allemagne, qui allait modifier la ligne de conduite précédente²⁵. Entre 1932–1936, la part de l'Allemagne dans le commerce extérieur yougoslave avait augmenté de 11,3% à 23,7% sur les exportations,

¹⁹ Fl. Constantiniu, 1941 – *Hitler, Stalin și România*, Bucarest, 2002, p. 51.

²⁰ M. Mușat, I. Ardeleanu, *România după Marea Unire*, vol. II, II^e partie (1933–1940), Bucarest, 1988, p. 1401.

²¹ Fl. Constantiniu *op. cit.*, p. 32.

²² V. Fl. Dobrinescu, *România și organizarea păcii europene. Alianțele sale politico-diplomatice și militare (1918–1939)*, dans F. C. Nanu, *Politica externă a României (1919–1933)*, Iassy, 1993, p. 37.

²³ Ljudmil Spasov, *La Conférence de Montreux de 1936 et les pays balkaniques*, dans "Études Balkaniques", 29, nr. 1, Sophia, 1993, p. 5–8.

²⁴ A.M.A.E.R., fonds Entente Balkanique, vol. 25, f. 32, 37, 150.

²⁵ L. Spasov, *op. cit.*, p. 8.

respectivement, de 17, 1% à 26, 7%²⁶ pour les importations, et les avantages de la Yougoslavie en étaient énormes²⁷.

La faillite de la politique de sécurité collective a été admise à Bucarest aussi, où son promoteur trop véhément, Titulescu, a été éloigné du gouvernement le 29 août 1936 et remplacé par le juriste Victor Antonescu (1871–1947), ancien délégué de la Roumanie à la Société de Nations entre 1928 et 1936. Sans renoncer aux coordonnées antérieures de sa politique externe, la Roumanie visait à «équilibrer» ses relations avec l'Allemagne et l'Italie et de tempérer les élans de Titulescu, concernant le rapprochement de l'Union Soviétique envers laquelle on essaie d'adopter une attitude neutre²⁸.

Enfin, la Grèce avait enregistré des changements significatifs dans la politique intérieure; profitant de la disparition biologique de plusieurs dirigeants (Eleferios Venizelos, Georgios Kondilis, Aleksandros Zaimis, Aleksandros Papanastasiou), le général Ioannis Metaxas (1871–1941) monopolise le pouvoir politique, le 4 août 1936, mettant fin à une période de trois années très agitées (1933–1936)²⁹.

Les tendances d'adaptation individuelle aux nouvelles directions dans la politique européenne ont révélé des différences et même des divergences de vision et d'intérêts dans l'Entente Balkanique, et la collaboration entre les pays a commencé à en souffrir. L'été 1936, les contradictions politiques et l'antipathie personnelle entre l'antirévionniste Titulescu et „l'équidistant” Stojadinović étaient bien connues³⁰. La réunion du Conseil de l'Entente Balkanique à Belgrade (4 à 6 mai 1936) a révélé un manque de confiance entre la Yougoslavie et la Grèce: dans l'éventualité d'une implication de l'alliance balkanique dans un conflit avec l'Italie, les représentants grecs offraient seulement la promesse d'une neutralité bienveillante, du maintien des voies d'accès par Salonique, sans s'engager dans une convention militaire³¹.

D'ailleurs, le 6 novembre 1936 a été finalisé le texte de la convention militaire tripartite roumano-turco-yougoslave, suivie, quatre jours plus tard, d'une finalisation de la première forme d'une convention militaire quadripartite³². L'existence de deux accords militaires distincts dans la même alliance, était, *ipso facto*, un signe de sa faiblesse et le problème de son attitude à l'égard d'un possible agresseur non balkanique, allié à un des Balkans, était resté catégoriquement irrésolu³³. Analysant les visions des signataires des deux conventions, Mihai Retegan remarquait le fait que le point de vue de la Turquie (et de la Grèce, *n.n.*,

²⁶ Stevan K. Pavlowich, *Yugoslavia*, London, 1971, p. 9.

²⁷ Ibidem.

²⁸ Rebecca Haynes, *Politica României față de Germania (1936–1940)*, traduction Cristina Aboboaie, Iassy, 2003, passim.

²⁹ B. Jelavich, *op. cit.*, p. 192–194.

³⁰ L.S. Stavrianos, *op. cit.*, p. 71–72.

³¹ Ž. Avramovski, *op. cit.*, p. 2040–241.

³² Al. Osca, Gh. Nicolescu, *op. cit.*, p. 71–72.

³³ Ibidem.

G.U.) en était un exclusivement des balkanique, celui de la Roumanie plus que balkanique et celui de la Yougoslavie même pas balkanique³⁴.

La méfiance de Belgrade à l'égard des principes de sécurité collective dans le Pacte des Balkans et, en particulier, la dégradation des relations avec Bucarest et Athènes, ont élargi la marge de manœuvre de Sophia et pendant l'été de 1936 l'idée d'un pacte bilatéral d'amitié entre la Bulgarie et la Yougoslavie commence à être propagée. Les diplomates yougoslaves de la capitale bulgare n'hésitaient pas d'ailleurs, depuis plusieurs mois, à caractériser le pacte des Balkans comme «l'instrument par lequel la Bulgarie était tenue à l'écart de la sortie à la mer Egée, et la Yougoslavie, de Salonique³⁵. L'idée d'une entente bulgare-yougoslave anti-grecque revenait dans l'actualité des conciliabules diplomatiques, un fait signalé dans un rapport de la Légation de Roumanie à Ankara, du 31 juillet 1936³⁶. Devant les démarches diplomatiques bulgares, toujours plus transparentes, Stojadinovic a exprimé une certaine réticence en raison de l'absence de la Bulgarie de l'Entente Balkanique, mais la proclamation imminente de l'Axe a changé la situation³⁷.

La proposition concrète faite par Kjosseivanov lors d'une escale dans la capitale yougoslave, le 12 octobre 1936³⁸, dans le but de conclure un pacte d'amitié perpétuelle entre les deux États slaves du Sud, a gagné plus de terrain dans les plans de Stojadinović. Lorsque le chef du gouvernement bulgare rendait publique sa proposition, que son homologue de Belgrade acceptait le même jour de 27 novembre 1936³⁹, la décision était déjà prise, ce qui violait gravement l'esprit du pacte des Balkans, les consultations de Belgrade avec les pays alliés étant pratiquement *post factum*: la conclusion de l'accord bilatéral entre la Bulgarie et la Yougoslavie, bien que pas encore officialisée par écrit, était pleinement entamée. Les efforts du gouvernement de Belgrade pour obtenir l'avis formel des pays alliés sont des approches similaires aux démarches des Puissances de l'Axe pour détruire le système français des alliances.

Ainsi, les efforts de persuasion de Belgrade avaient comme première cible la Turquie, État qui avait un traité d'amitié avec la Bulgarie, conclu le 28 octobre 1925, et ne pouvait donc pas faire trop de reproches à la diplomatie yougoslave. Les calculs se sont avérés corrects: prévenue dès la fin octobre 1936 sur les intentions de la Yougoslavie envers la Bulgarie, la Turquie, tout comme la Tchécoslovaquie, a salué immédiatement l'annonce du 27 novembre 1936⁴⁰.

³⁴ Mihai Retegan, *În balanța forțelor*, Bucarest, 1997, p. 148.

³⁵ K. Mančev, *Istorija na balkanskite...*, p. 263.

³⁶ A. Basciani, *Romania e il patto bulgare-jugoslavo di amicizia perpetua (24 gennaio 1937)*, dans "Romania Orientale", XII, Roma, 1999, p. 52.

³⁷ Ilčo Dimitrov, *Bălgaro-italianski otnošenija (1922–1943)*, Sophia, 1976, p. 300

³⁸ K. Mančev, *Istorija na balkanskite...*, p. 256 ; Ž. Avramovski, *op. cit.*, p. 251–252.

³⁹ Milan Vanku, *Mica Înțelegere și politică externă a Iugoslaviei (1920–1938). Momente și semnificații*, traduction Carmen Moldoveanu, Bucarest, 1979, p. 170.

⁴⁰ Ibidem.

Conscientes de se trouver devant un fait accompli et souhaitant de ne pas aggraver les nouvelles tendances dans la politique extérieure yougoslave, la France et la Grèce, après avoir d'abord exprimé leur opinion négative, ont donné un avis favorable. La menace de Stojadinović de quitter l'Entente Balkanique, au cas d'un blocage de l'initiative bulgaro-yougoslave⁴¹ a contribué à cette décision de la France. Pour la Grèce, les craintes concernant la cristallisation d'un axe balkanique Belgrade – Sophia – Ankara, les garanties de Londres et d'Ankara (y compris une lettre de garantie signée par Tevlik Rüstü Aras, le chef de la diplomatie turque), ainsi que l'accord anglo-italien concernant le maintien du *statu quo* dans la Méditerranée⁴² ont été particulièrement importants.

La Roumanie a reçu l'annonce du 27 novembre avec consternation et a adopté deux stratégies politiques complémentaires. D'une part, continuant la ligne de Titulescu, elle a essayé de bloquer la tentative yougoslave par une opposition ouverte, mais la tentative de collaboration *ad hoc* avec la Grèce a échoué rapidement. En parallèle, pour des raisons pragmatiques, l'idée de conclure un pacte bilatéral entre la Roumanie et la Bulgarie, en achevant les négociations sur les « questions en suspens », commencées en 1933 et accélérées après l'élimination de Titulescu⁴³, n'a pas été exclue. Nous pouvons apprécier aujourd'hui, d'une perspective historique, que par l'accroissement temporaire de l'intérêt pour les négociations avec la Roumanie, le gouvernement bulgare a réussi, au moins en partie, éveiller des espoirs et des illusions à Bucarest⁴⁴. Mais quelle que soit l'évolution de ces négociations, la Roumanie, face à un isolement total, a été le dernier pays allié de la Yougoslavie qui a accepté d'appuyer l'initiative du pacte bulgaro-yougoslave du 31 Décembre 1936⁴⁵.

Le lendemain, Georgi Kjosseivanov pouvait annoncer ses à compatriotes le couronnement imminent « de la politique de rapprochement de la Yougoslavie fraternelle, suivi sans hésitation au cours des trois dernières années »⁴⁶. L'évolution des événements dans les Balkans à la fin de 1936, prouvait, malheureusement pour l'Entente Balkanique, non seulement l'éloignement de la Yougoslavie, mais aussi le manque d'uniformité et de promptitude en réactions des autres trois membres de l'alliance, sans plus rappeler les relations avec la France et la Tchécoslovaquie.

Mais comment ont-ils été reçus et perçus ces événements et comment a été évalué l'impact sur la coopération des Balkans, en d'autres milieux ?

Le Royaume-Uni avait déploré, dès la création de l'Entente Balkanique, l'absence de la Bulgarie de cette structure, ce qui a fait la presse anglaise, saluer

⁴¹ Antonina Kuzmanova, *Balkanskata politika na Rumînija (1933–1939)*, Sophia, 1984, p. 104.

⁴² Ž. Avramovski, *op. cit.*, p. 255.

⁴³ A. Basciani, *Romania e il patto...*, p. 54–56.

⁴⁴ George Ungureanu, *Problema Cadrilaterului în contextul relațiilor româno-bulgare (1919–1940)*, Brăila, 2009, p. 313–323.

⁴⁵ A. Kuzmanova, *op. cit.*, p. 105–107.

⁴⁶ A.M.A.E.R., fonds *Dossiers Spéciaux (1920–1944)*, vol. 287/5, f. 107.

presque unanimement, l'annonce du pacte bilatéral bulgare-yougoslave. A une exception: le journal « Daily Telegraph », qui dans ses numéros du 29 et 31 Décembre 1936 soulignait que la Bulgarie maintenait les revendications contre la Grèce, la Turquie et la Roumanie, affirmant qu'à l'avenir, l'expansionnisme bulgare allait se diriger vers la mer Egée; des points de vue similaires avaient aussi les journaux français, „Le Temps” et „L’Echo de Paris”⁴⁷. En fait, dans la presse de l'Hexagone, comme dans les cercles diplomatiques français, les perceptions et les évaluations étaient très partagées, certains commentaires trahissant une connaissance superficielle de la réalité des Balkans, y compris des données politiques et diplomatiques du moment. Par exemple, le quotidien „La République” du 27 Décembre informait ses lecteurs que la Roumanie aurait accepté le pacte, tandis que la Grèce et la Turquie auraient hésité. „Le Petit Parisien” et „L’Ordre” commentaient favorablement le rapprochement bulgare-yougoslave, le considérant comme un pas de plus de la Bulgarie vers le Pacte des Balkans, tandis que pour „L’Humanité” du 2 janvier 1937, l'annonce faite la veille par Kjosseivanov représentait un troisième échec diplomatique roumain, après le discours de Mussolini à Milan (le 1^{er} novembre 1936) et le refus de la Pologne de ratifier le Traité de Trianon⁴⁸. D'ailleurs, la Pologne n'avait même pas ratifié le traité de Neuilly-sur-Seine.

Dans les milieux berlinois, l'événement annoncé le 1^{er} janvier 1937 avait généré une satisfaction reflétée aussi dans la presse. Les diplomates et les journalistes allemands, dans la mesure où ils commentaient cette question, le considéraient comme un premier pas vers une « autonomie des Balkans », plus précisément, vers l'affaiblissement de l'influence française et de la cohésion des deux Ententes orientales: la Petite Entente et le Pacte Balkanique⁴⁹. Les chainons entre les deux alliances régionales, la Roumanie et la Yougoslavie, ont été systématiquement soumis à des propositions économiques avantageuses de la part du Troisième *Reich*, l'objectif immédiat étant l'isolement de la Tchécoslovaquie, et à plus long terme, la diminution de l'influence du Quai d'Orsay⁵⁰. Secondant l'Allemagne dans cette politique, après la création de l'Axe, l'Italie avait affirmé son soutien à la Hongrie et au révisionnisme hongrois, mais elle a essayé, en contrepartie, de ménager les susceptibilités des pays des Balkans, principalement de la Yougoslavie, atténuant ses revendications dans l'espace méditerranéen des Balkans⁵¹. Par conséquent, le comte Galeazzo Ciano et certains journaux de la presse italienne ont apprécié élogieusement l'accord bulgare-yougoslave, évitant de critiquer l'Entente Balkanique⁵².

Quant à l'attitude de l'URSS, avant le 24 janvier 1937, celle-ci était en attente, déterminée, au moins au niveau des déclarations, comme celle du ministre

⁴⁷ *Ibidem*, f. 58–60, cf. E. Campus, *op. cit.*, p. 72, 208.

⁴⁸ A.M.A.E.R., fonds *Dossiers Spéciaux (1920–1944)*, vol. 287/5, f. 93.

⁴⁹ *Ibidem*, vol. 288, f. 122–123.

⁵⁰ R. Haynes, *op. cit.*, p. 25–42.

⁵¹ J.B. Duroselle, *op. cit.*, p. 156.

⁵² E. Campus, *op. cit.*, p. 213.

soviétique à Varsovie, par la méconnaissance des dispositions exactes du prochain traité⁵³. Le Kremlin fera, ultérieurement, de l'avis roumain pour la conclusion du pacte, un véritable chef d'accusation contre le gouvernement roumain, accusé d'inféodation à la ligne politique yougoslave et d'abandon du principe de sécurité collective⁵⁴. En fait, l'avis roumain pour le geste de Stojadinović en avait été formel et tardif et l'éloignement de la Roumanie de la "politique de sécurité collective", elle aussi assez lente et tardive, n'était pas une adhésion à une politique antisoviétique, mais l'adoption d'une politique plus prudente vis-à-vis d'un voisin qui évitait de reconnaître précisément les frontières orientales du pays. Pour des raisons en partie différentes, en partie similaires, la presse des États alliés à la Yougoslavie, dans les deux Ententes régionales, n'a pas reflété ni commenté négativement l'idée d'un pacte d'amitié externe bulgare-yougoslave.

La Turquie et la Tchécoslovaquie avaient soutenu l'idée *ab initio* et dans la première de ces deux pays, la presse était contrôlée par le Parti Républicain du Peuple, dirigé par le fondateur de la République, Mustafa Kemal Atatürk (1881–1938).

Dans les cas de la Grèce, où il y avait une dictature, et de la Roumanie, où avaient été instituées la censure et la loi martiale, les mécontentements ne pouvaient pas transparaître dans la presse, malgré leur existence, même au niveau officiel. En accord avec le discours officiel, la presse grecque, tout comme la presse roumaine, d'ailleurs, surévalue l'importance de l'acceptation donnée par les États des Balkans, avant la cérémonie de signature-même du Traité, ainsi que sa conformité aux objectifs de paix et de coopération de l'Entente Balkanique ; contrairement à la presse roumaine, la presse grecque ne fait pas référence seulement à la force de l'Entente Balkanique en général, mais aussi, particulièrement, à la solidité des relations turco-grecques, nuance qui n'est pas dépourvue de significations⁵⁵.

Marginalisés par Metaxas, certains leaders de l'opposition grecque, (le libéral radical Temistocles Sofoulis, le libéral-conservateur Stylianos Gonathas, le progressiste Georgios Kafandaris, le populiste Haralambos Vozikis, le populaire républicain Georgios Papandreou) ont vu dans les annonces de politique régionale de la fin de 1936, la possibilité de rejoindre le courant ; ils ont présenté un mémorandum au roi George VI de la Grande-Bretagne, critiquant sévèrement le rapprochement bulgare-yougoslave considéré plutôt comme une menace contre la Grèce de ses frontières, que l'attitude de Metaxas, décrite comme défaitiste⁵⁶.

Les démarches des anciens acteurs politiques grecs n'avaient pas trop de chances d'aboutir ni dans le pays ni à Londres. Ioannis Metaxas, au-delà des déclarations officielles, avait exactement la même opinion sur le rapprochement bulgare-yougoslave⁵⁷, et la Grande-Bretagne espérait encore un bloc intégral dans les Balkans.

⁵³ A.M.A.E.R., fonds *Bulgarie (1920–1944)*, vol. 63, f. 33.

⁵⁴ Nicolae Titulescu, *Opera politico-diplomatică (1 ianuarie 1937 – 31 decembrie 1937)*, édité par George G. Potra, București, 2007, II^e partie, passim.

⁵⁵ A.M.A.E.R., fonds *Bulgarie (1920–1944)*, vol. 63, f. 1–2.

⁵⁶ *Ibidem*, f. 30–31.

⁵⁷ B. Jelavich, *op. cit.*, II, p. 197.

Les objections de la Roumanie au pacte conclu entre la Bulgarie et la Yougoslavie ont été exprimées de manière informelle par Titulescu dans une conversation privée avec M. Stojadinović, le 8 janvier 1937, en France, et par Nicolae Iorga, dans plusieurs articles de « La Nation Roumaine » que la censure lui a permis de publier.

L'ancien dirigeant de la politique étrangère roumaine ne s'était pas retenu d'affirmer qu'il représentait et exprimait *le vrai point de vue de la Roumanie* (*n.s., G.U.*), il a révélé l'écart entre la façon dont Belgrade comprenait son rapprochement de Sophia et les dispositions du Pacte des Balkans et exprimait l'opinion que la place de cette dernière construction politique était prise par un nouvel «Axe» – Belgrade – Sophia – Ankara. D'ailleurs, quelques semaines plus tard, le même Titulescu allait constater avec regret que Rüstü Aras restait un défenseur zélé des gestes de Stojadinović⁵⁸.

L'historien et homme politique Nicolae Iorga, autrement un critique de la vision et de la politique de Titulescu, avait évalué négativement le pacte bulgare-yougoslave, dans le contenu d'un article intitulé de façon suggestive *Amitié perpétuelle ... sans nous*, publié le jour-même de 22 janvier 1937, où il préconisait une durée courte de vie pour un traité avec un titre aussi catégorique⁵⁹. Le nom de Iorga a été invoqué lors des débats de *Skupština* et Stojadinović n'avait pas hésité à se prononcer avec une certaine ironie à l'adresse des opinions et de la formation du savant roumain; en répliquant, Nicolae Iorga est revenu avec un nouvel article, ironisant, à son tour, les déclarations de Stojadinović, réductibles, d'après le prestigieux historien roumain à une phrase s'inspirant du grand dramaturge roumain, Caragiale (« La politique étrangère de la Yougoslavie a changé par ci, par là, dans ses points essentiels »), pour conclure avec le commentaire suivant: « ce qui me semblait nécessaire c'était l'action concertée des trois (*n.n., G.U., la Roumanie, la Grèce, la Turquie*) pour obtenir des mêmes (*Bulgares – n.n., G.U.*), les mêmes assurances que les Yougoslaves »⁶⁰. De toute évidence, N. Iorga et Titulescu n'exprimaient pas des opinions strictement personnelles.

Toutefois, comme il résulte d'un article du chercheur italien Alberto Basciani, il y avait des diplomates roumains qui croyaient réellement à la possibilité du rapprochement de la Bulgarie de l'Entente Balkanique par l'intermédiaire de la Yougoslavie⁶¹. En ce qui concerne Radu Crutzescu, ministre roumain à Sophia, il a envoyé un rapport détaillé sur le sujet, le 15 janvier 1937. Le diplomate cité remarquait la satisfaction retenue mais sincère, de la presse bulgare et exprimait sa conviction que le prix payé par la Yougoslavie pour neutraliser le révisionnisme bulgare aurait été le soutien à l'obtention de la sortie à la mer Egée⁶²,

⁵⁸ N. Titulescu, *op. cit.*, I^{ère} partie, doc. 1, p. 591–601; *ibidem*, p. 92.

⁵⁹ *Apud* M. Vanku, *op. cit.*, p. 174.

⁶⁰ *Apud* N. Titulescu, *op. cit.*, II^e partie, p. 741–742.

⁶¹ A. Basciani, *Romania e il patto...*, p. 55–56.

⁶² A.M.A.E.R., fonds Bulgarie (1920–1944), vol. 63, f. 31–35.

et donc l'abandon du partenaire grec de l'Entente Balkanique. On peut faire de telles spéculations même aujourd'hui. Ainsi, l'historien croate H. Matković écrit, sans citer des sources, que Stojadinović et Kjosseivanov auraient convenu verbalement, le 24 janvier 1937, sur la division des territoires grecs, Salonique revenant à la Yougoslavie et la Thrace occidentale, à la Bulgarie⁶³. Dans le climat de janvier 1937 et même après, de tels scénarios ont – très probablement – circulé, minant la confiance de la Grèce en son allié yougoslave.

Pour la presse hongroise, la décomposition du bloc des Balkans était imminente, dans les conditions de l'éloignement de la Yougoslavie des autres signataires et de l'inflexibilité de la position révisionniste de la Bulgarie. La conclusion, exprimée en unanimité, était parsemée de références aux Bulgares de Dobroudja, dont le nombre était estimé par le journal « *Magyarsag* » du 9 janvier 1937 à 1 million (!), et à l'isolement de la Roumanie⁶⁴.

La Pologne s'était ralliée, elle aussi, au chœur de l'approbation du pacte signé entre la Bulgarie et la Yougoslavie, intéressée à la construction, sous son égide, d'un bloc politique (et économique) de la mer Baltique à la mer Égée, à l'abri des tendances de pénétration soviétique. Selon les milieux politiques polonais, les accords bulgare-yougoslave, suivis par les accords roumano-bulgares sur les communications, ouvraient des perspectives pour un corridor de transit Nord-Sud, indispensable à la Pologne après la Conférence de Montreux, quand les Détroits était entrés sous le contrôle d'une Turquie considérée trop fidèle à l'URSS⁶⁵. La vision polonaise de la coopération régionale peut être détectée aussi dans le projet avancé par Jozef Beck lors d'une visite à Bucarest (22 à 25 avril 1937), suggérant l'abandon de la Tchécoslovaquie et la création d'une nouvelle Entente formée de la Hongrie, la Bulgarie, la Roumanie et la Yougoslavie⁶⁶. Une idée dont le contenu est pratiquement plus difficile à comprendre est celle de l'amitié entre la Bulgarie et l'Ukraine, véhiculée par la presse de langue ukrainienne de Lwow (le journal "Dilo" etc.) qui saluait la "réconciliation fraternelle bulgare-yougoslave" et soulignait les caractéristiques du "révisionnisme pacifique" bulgare, disjoint de l'hitlérisme⁶⁷.

Dans la catégorie des tiers nous pouvons aussi inclure, à la limite, un certain nombre de forces, groupes et personnalités politiques de la Bulgarie et de la Yougoslavie, qui n'étaient pas directement impliquées dans l'acte de gouverner, mais préoccupés par le développement des relations bulgare-yougoslaves et interbalkaniques. Dans l'ensemble, une plus grande opposition au pacte a été en Yougoslavie, où la vie politique même était plus complexe.

⁶³ Hrvoje Matković, *Povijest Jugoslavije. Hrvatski pregled*, Zagreb, 1998, p. 138.

⁶⁴ A.M.A.E.R., fonds *Dossiers Spéciaux (1920–1944)*, vol. 288, f. 48.

⁶⁵ E. Campus, *op. cit.*, p. 213–214.

⁶⁶ Keith Hitchins, *România (1866–1947)*, troisième édition, traduction George Potra et Delia Răzdolescu, București, 2004, p. 509.

⁶⁷ A.M.A.E.R., fonds *Dossiers Spéciaux (1920–1944)*, vol. 5, f. 206–207.

Les critiques les plus véhémentes de la détente bulgare-yougoslave, en particulier du pacte du 24 janvier 1937, ont été les promoteurs de la cause macédonienne, dont l'importance en Bulgarie s'était effondré sous le gouvernement de Kimon Georgiev. Le 27 janvier 1937, dans une tentative de faire sentir leur présence, les dirigeants macédoniens G. Anastasov et Salev ont envoyé un mémorandum de protestation aux deux gouvernements, citant l'absence d'une base solide pour le pacte signé trois jours avant, sans trancher la question macédonienne⁶⁸. Les forces politiques croates aussi, modérées (Dr. Vlatko Maček) ou radicales (*Ustaša* d'Ante Pavelić), ont vu ce pacte comme un acte visant à renforcer la position de la Yougoslavie et le gouvernement centraliste de Belgrade et, donc, ils l'ont reçu avec froideur ou hostilité⁶⁹.

L'Opposition serbe n'a pas critiqué la conclusion du pacte en soi, mais le contexte plus large dans lequel Stojadinović voulait le faire. Dans la "Déclaration de proteste" des chefs de l'opposition unie yougoslave concernant la politique étrangère promue par le gouvernement (le radical Aca Stanojević, le paysan-démocrate Ljuba Davidović et leader paysan Dragoljub Jovanović), on saluait l'entente avec la Bulgarie, mais on faisait remarquer que le pacte ne contenait pas de références spécifiques aux frontières, à l'Entente Balkanique et aux obligations assumées par la Yougoslavie dans ce cadre⁷⁰. M. Pribicević se situait sur des positions plus radicales, exigeant l'approfondissement des relations avec la Bulgarie pour s'opposer à l'offensive diplomatique de l'Axe ; une telle position était partagée par les factions agrariennes bulgares de gauche, proche des communistes après 1923⁷¹, tandis que d'autres agrariens, comme D. Gičev, saluaient le pacte lui-même, sans analyser le contexte, mais soulignant, comme Kimon Georgiev, l'inauguration d'une tradition, dans la direction d'un rapprochement de Belgrade⁷². D'autres dirigeants politiques bulgares (M. Madžarov, Al. Malinov, Gr. Vasiliev, Atanas Burov et, assez curieusement, Al. Tsankov) ont élogié le pacte et partiellement, le gouvernement Kjosseivanov. Malinov et Burov ont posé la question de l'élargissement de la coopération entre les deux pays, par la création d'une union douanière interbalkanique, non exclusivement bulgare-yougoslave ; l'aspiration à une clarification des dispositions générales (platoniques) du pacte apparaît aussi dans les prises de position de certains parlementaires pro-gouvernementaux dans *Skupština*⁷³.

Il apparaît donc clairement que le contenu équivoque du pacte et les différences de vision et d'intérêts entre les différents acteurs de la scène politique (États souverains, partis politiques, personnalités indépendantes) avaient fait que

⁶⁸ Idem, fonds *Bulgarie (1920–1944)*, vol. 63, f. 121–123.

⁶⁹ K. Mančev, *Le pacte bulgare-yougoslave de 1937 et l'opinion publique bourgeoise en Bulgarie et en Yougoslavie*, en "Études balkaniques", 8, Sophia, nr. 4/1972, p. 85, 89.

⁷⁰ A.M.A.E.R., fonds *Yougoslavie (1920–1944)*, vol. 5, f. 91–94.

⁷¹ K. Mančev, *Le pacte bulgare-yougoslave...*, p. 89–90.

⁷² Ibidem.

⁷³ A.M.A.E.R., fonds *Bulgarie (1920–1944)*, vol. 63, f. 49–52.

l'acte du 24 janvier 1937 jouisse d'une approbation, effective ou formelle, complète ou avec des amendements, quasi unanime.

Le Pacte bulgare-yougoslave et ses conséquences ont constitué le principal sujet de la réunion d'Athènes du Conseil permanent de l'Entente Balkanique (15 à 18 février 1937). Bien que le Conseil ait fini par accepter les explications prolixes de Stojadinović⁷⁴, les fissures apparues et amplifiées par le comportement de Belgrade n'ont pas été sans importance. Ainsi, le texte de la Convention militaire quadripartite, qui allait être finalement signé le 10 mars 1937, a dû être rediscuté. La Grèce, la Yougoslavie et la Roumanie avaient exprimé des réserves significatives pour l'état d'esprit de l'alliance sur le texte original. L'État grec faisait des objections à l'article 14, concernant à un attentat commis par un agresseur non balkanique, craignant les reproches et les représailles de l'Italie. À son tour, la Yougoslavie, juste pour tester l'attitude de la Grèce, mais aussi pour demander de reporter la mise en œuvre de la Convention, a exprimé des réserves sur l'article 7 sur la mise en œuvre du document et la procédure d'arrêt des opérations militaires une fois commencées; selon les Yougoslaves, l'arrêt des opérations militaires devait se produire uniquement après l'accord préalable de tous les alliés, y compris en cas de conflit avec un État non balkanique. La Roumanie s'est ralliée à cette interprétation, mais a formulé aussi ses propres remarques sur l'incompatibilité entre les dispositions du pacte bulgare-yougoslave et celles du Pacte Balkanique. Après des négociations, au cours desquelles la délégation turque a eu un rôle particulier, les divergences ont été surmontées, ce qui signifie que l'article 1 est resté dans sa version originale, l'article 7 prévoyait désormais qu'en cas de mobilisation d'une partie, en vertu du paragraphe «e» de l'article 1, le Pacte des Balkans s'engageait à entrer en action, à ne pas arrêter et à ne pas suspendre ces actions et l'article 14 prévoyait l'engagement d'accepter la traversée d'un territoire pour des besoins de transport de la guerre⁷⁵. Enfin, toujours à Athènes on a conclu un accord verbal entre les délégations grecque et turque sur le renforcement commun de la frontière avec la Bulgarie jusqu'à Edirne, alors que les chefs militaires grecques souhaitaient fortifier aussi la frontière avec la Yougoslavie, pour protéger Salonique⁷⁶.

L'apparente ambiguïté de la position yougoslave disparaîtra bientôt, aussi bien dans les relations avec les grandes puissances que dans la politique régionale. Si pour le pacte avec la Bulgarie on avait observé formellement, la procédure de consultation avec les alliés, dans le cas du traité italo-yougoslave du 25 mars 1937, ceux-ci ont été informés totalement *post factum*⁷⁷.

Au niveau régional, l'attitude de la Yougoslavie envers la Bulgarie devenait de plus en plus bienveillante aussi bien au niveau des déclarations publiques qu'au niveau des mesures sur le plan militaire. Dès la fin octobre 1936, lorsque

⁷⁴ Al. Oșca, Gh. Nicolescu, *op. cit.*, p. 70.

⁷⁵ *Ibidem*, p. 70–72.

⁷⁶ Ž. Avramovski, *op. cit.*, p. 260.

⁷⁷ L. S. Stavrianos, *op. cit.*, p. 744, E. Campus, *op. cit.*, p. 216, M. Vanku, *op. cit.*, p. 176–177.

M. Stojadinović avait accepté, en principe, la proposition de Kjosseivanov du 12 octobre, il déclarait devant les hôtes bulgares sa compréhension totale du programme de consolidation de l'État bulgare et de l'armée bulgare, sans mentionner le Traité de Neuilly et ses clauses militaires⁷⁸. Ultérieurement, en janvier et mai 1937, l'attaché militaire de la Roumanie à Belgrade signalait une augmentation importante de la quantité d'armement allemand qui transitait la Yougoslavie vers la Bulgarie, ainsi que la destruction des fortifications de la frontière commune, en même temps que la construction de fortifications sur la frontière avec la Roumanie et la Grèce⁷⁹. Pour fermer le cercle, les officialités allemandes, ont conditionné l'octroi d'un crédit de 30 millions de marks, destiné au réarmement de la Bulgarie, à la fin de 1936, lui demandant de ne pas utiliser contre la Yougoslavie les armes fournies⁸⁰.

Dans les milieux politiques yougoslaves pro-gouvernementaux, tout au long de la période 1937–1938, des initiatives ont été lancées plus ou moins explicites, de clarification des principes proclamés le 24 janvier 1937, par la création d'une union douanière ou même d'une confédération qui regrouperait tous les Slaves du Sud. Les réponses bulgares aux propositions euphoriques arrivant de Belgrade sont déférentes, mais réservées, réductibles à l'affirmation de Kjosseivanov, en mai 1937: « Nous allons soigneusement analyser cette idée (de l'union douanière, *n.n.*, *G.U.*), mais nous pensons que le moment n'est pas encore venu »⁸¹. En outre, la naissance du prince héritier Siméon (le 16 Juin, 1937) a mis fin aux rumeurs d'une union dynastique entre la Bulgarie et la Yougoslavie. Après une période de plus de trois ans pendant lesquels Sophie avait courtisé Belgrade, c'était maintenant son tour d'être courtisée.

L'attitude de plus en plus favorable envers la Bulgarie se complétait, pour la Yougoslavie, avec un éloignement clair des alliés du Pacte Balkanique. Ainsi, à la réunion quadripartite des chefs d'État Major des quatre États, organisée en février 1938, le représentant de la Yougoslavie, le général G. Nedić, avait montré que les obligations militaires assumées par les conventions, ne concernaient que la Hongrie, la Bulgarie et l'Albanie comme des agresseurs potentiels, agissant séparément, ensemble ou en combinaison de deux. Or, affirmait le général serbe, il était difficile de croire que ces États attaquaient sans le soutien d'une Grande Puissance, situation dans laquelle les conventions ne prévoyaient rien de concret, étant pratiquement inopérantes⁸². En d'autres termes, l'alliance était inutile.

La transformation de la Yougoslavie dans un couloir pour les armes allemandes (éventuellement italiennes) destinées à la Bulgarie et l'éloignement de l'État yougoslave de ses alliés a favorisé deux changements dans l'attitude de la

⁷⁸ M. Vanku, *op. cit.*, p. 169–170.

⁷⁹ A.M.A.E.R., fonds *Bulgarie (1920–1944)*, vol. 63, f. 117, 202–203.

⁸⁰ Ljudmil Petrov, *Voennata ikonomika na Bălgaria, (1919–1945)*, Veliko Tarnovo, 1999, p. 63.

⁸¹ A.M.A.E.R., fonds *Bulgarie (1920–1944)*, vol. 63, f. 154.

⁸² A.M.R., fonds *Ministère de la Guerre – Cabinet du ministre*, dossier no. 197, f. 273.

Bulgarie envers les voisins, changements pleinement manifestés à partir de la période de signature de l'accord de Salonique (le 31 juillet 1938), a liquidé les clauses militaires du Traité de Neuilly-sur-Seine. L'événement est considéré par les historiens bulgares comme un point de repère fondamental, un jalon dans l'évolution de la politique étrangère bulgare entre les deux guerres⁸³. Sans remettre en question en aucune façon l'importance de la signification politique, diplomatique, juridique et même psycho-imagologique de l'acte de la fin de juillet 1938 (première révision officielle du traité de Neuilly-sur-Seine), remarquons que, du point de vue de l'évolution effective de la politique militaire de la Bulgarie, l'événement en question est moins pertinent. Les années 1937–1939 forment une étape distincte et compacte dans l'histoire militaire de l'État bulgare d'entre-deux guerres qui n'est pas sensiblement affectée par l'Accord de Salonique, comme il résulte clairement d'un ouvrage spécial signé par Ljudmil Petrov (n. 1947), ancien commandant des Archives Militaires Bulgares, de Veliko Tarnovo, Ainsi, en comparaison avec l'étape précédente (1934–1936), la part du budget militaire dans les dépenses publiques générales, a significativement augmenté de 21 à 25% à 28% en 1937, 32% en 1938 et 36% en 1939. Plus révélatrice encore est l'évolution de la structure du budget militaire, dans lequel les dépenses militaires proprement dites (armes et munitions) ont fait un bond spectaculaire de 7% en 1936 à 28% (soit quatre fois plus) en 1937, pour atteindre 40% en 1939⁸⁴.

Le tournant des années 1936-1937 a aussi marqué une augmentation de l'appui accordé par le gouvernement de Sophia à l'Organisation révolutionnaire interne de Dobrogea (VDRO), un rôle important dans ce support revenant au général Jordan Peev, né à Tulcea, en 1884, et devenu chef du Grand État Major de l'armée bulgare, un poste qu'il occupera jusqu'à son assassinat en octobre 1938. Même si les incursions des bandes de *komitadži* n'avaient pas connu une recrudescence spectaculaire dans les années 1937, l'intensification des efforts d'organisation et de propagande était bien connue aux services d'informations de l'armée roumaine⁸⁵. Lors de la parade des motocyclistes militaires bulgares, organisée à Plovdiv, le 6 mai 1937, pendant que le Premier Ministre, Izzet İnönü, était en visite à Athènes, on avait proféré une série de menaces voilées et de revendications à l'adresse de la Grèce ; la réaction rapide et vigoureuse gréco-turque a entraîné l'extinction rapide de l'incident⁸⁶.

La collaboration entre la Grèce et la Turquie a continué avec la signature d'un accord militaire bilatéral en octobre 1937 et d'un traité de garantie en avril 1938; concertant leurs efforts, les deux États ont obtenu par le traité de Salonique, le droit de remilitarisation des régions frontalières en Thrace, à titre de compensation pour la liberté de réarmement accordée officiellement à la Bulgarie.

⁸³ Voir, par exemple: Nikolaj Genčev, *Vāšnata politika na Bālgarija (1938–1941)*, Sophia, 1998, passim; Ivan Ilchev, *The rose of the Balkans. A short history of Bulgaria*, Sophia, 2005, p. 352, 456.

⁸⁴ L. Petrov, *op. cit.*, p. 34, 36.

⁸⁵ A.M.R., fonds *Grand État Major – Section 2 – Informations*, dossier no. 817, passim.

⁸⁶ Ž. Avramovski, *op. cit.*, p. 267.

Les revendications bulgares à cet égard avaient été aussi soutenues par la Turquie, qui en contrepartie, outre les garanties données à la Grèce, s'était engagée le 3 novembre 1937 par la signature du maréchal Fawzi Çakmak (chef du Grand État-Major), d'entrer en action contre l'agresseur balkanique⁸⁷ en cas d'agression bulgare-soviétique sur la Roumanie, attitude réaffirmée le 27 Juin 1940.

En conclusion, nous pouvons dire que le pacte bulgare-yougoslave d'amitié perpétuelle du 24 janvier 1937 a reflété, a favorisé ou a déterminé toute une série de réalités, d'évolutions et de tendances politiques diplomatiques et militaires, qui, considérées ensemble, présentent une image des relations des Balkans entièrement visible dans la période d'avant l'accord de Salonique (31 juillet 1938) et persistant jusque dans les années 1940–1941: la Bulgarie engagée dans les efforts visant à renforcer rapidement son potentiel militaire et paramilitaire (les *komitadži*), donnant la priorité à une expression progressive des revendications envers la Grèce et la Roumanie et mettant entre parenthèses la Macédoine du Vardar; la Yougoslavie: l'éloignement du Pacte Balkanique, la persistance des craintes concernant l'Italie, de vaines tentatives de donner un contenu concret à la relation spéciale avec la Bulgarie; la Grèce: l'adhésion formelle au Pacte Balkanique, l'orientation réelle vers la coopération bilatérale avec la Turquie sous l'égide de la Grande-Bretagne; la Turquie : fébrile activité diplomatique fondée sur la fidélité au Pacte Balkanique et la croyance en la possibilité d'attirer la Bulgarie; la Roumanie: de plus en plus isolée, au fur et à mesure que la guerre approche, des efforts désespérés pour garder l'unité de l'Entente Balkanique, où seule la Turquie reste un allié de confiance.

⁸⁷ G. Ungureanu, *op. cit.*, p. 319.

Histoire politique des Balkans à l'époque contemporaine

THE EMERGENCE OF ANOTHER “LITTLE ENTENTE”? THE “PRAGUE SPRING” AND THE NEW DIVISIONS IN THE BALKANS

ANETA MIHAYLOVA

(Institute of Balkan Studies & Centre of Thracology,
Bulgarian Academy of Sciences)

1968 was a turning point in the history of Europe and it had significant repercussions on the relations in its eastern part and the Balkans in particular. That was the time when the region was divided more than ever. During the “Prague Spring” there was much speculation of the emergence of a possible tripartite agreement between Romania, Yugoslavia and Czechoslovakia, actually of a revival of the “Little Entente” of the interwar period. The article seeks an answer how viable that possibility was and how close and similar were Romania and Yugoslavia, which were united in their support of Czechoslovakia.

Keywords: Prague Spring, Little Entente, Balkans, international relations.

1968 was a turning point in the history of Europe and it had significant repercussions on the relations in its eastern part and the Balkans in particular. The “Prague Spring” was the third major crisis in the Soviet bloc since the beginning of the Cold War after the Stalin – Tito split in 1948 and the Hungarian events of 1956. It actually drew new dividing lines within it with two distinct camps being formed: on the one hand, Yugoslavia, Romania and Czechoslovakia and on the other, the five Eastern European member states of the Warsaw Pact, which sent troops into Prague. With regards to the Balkans, that was the time when the region was divided more than ever. Greece and Turkey already made part of the Western camp, since the Sino-Soviet split in 1961 Albania embraced the Maoist ideology and was gradually getting more and more isolated, Romania and Yugoslavia took the side of “rebellious” Czechoslovakia, while Bulgaria presented itself as the most ardent Soviet supporter. During the “Prague Spring” there was much speculation of the emergence of a possible tripartite agreement between Romania, Yugoslavia and Czechoslovakia, actually of a revival of the “Little Entente” of the interwar period¹. How viable that possibility was and how close and similar were Romania and Yugoslavia, which were united in their support of Czechoslovakia – these are some of the questions to which I shall try to find an answer in the following pages.

¹ An alliance between Romania, Yugoslavia and Czechoslovakia (1921–1938) that came into being in the aftermath of the First World War, by which the three states engaged to assist each other for the preservation of the territorial status-quo.

The far-reaching liberalization measures undertaken in Czechoslovakia in the early months of 1968 led to a number of meetings between the new leadership of the Czechoslovak Communist Party (CCP) and the leaders of the Communist and Workers' parties of other East European countries, in particular the Soviet Union. The frequency of these meetings was seen by Western commentators as an indication of the concern felt by the East European nations, especially the USSR, that the "socialist democratic revolution" in Czechoslovakia could take a non-communist or anti-communist nature. At the Sofia meeting of the Political Advisory Committee of the Warsaw Pact held on March 6 to 7, 1968, the concern over the changes in Czechoslovakia began to overshadow the ideas of reforming the structure of the political-military bloc. At the meeting of party and state leaders of the Soviet bloc held in Dresden on March 23, 1968, the Czechoslovak leaders were subjected to "comradely court" and forced to defend the socialist nature of the transformations they had initiated. The Dresden meeting was followed by the Moscow meeting of the leaders of five East European states (the Soviet Union, East Germany, Poland, Hungary and Bulgaria) of May 8, 1968, which again discussed the situation in Czechoslovakia. At that meeting for the first time was launched the idea of a military solution.

At the next meeting of the five, held in Warsaw on July 14 to 15, 1968, the communist leaders strongly condemned the political line of CCP. Leonid Brezhnev spoke about the socialist countries' collective responsibility for the fate of socialism in each of them, and thus for the first time outlined the concept of "limited sovereignty" or the so called "Brezhnev doctrine". The participants to the meeting sent a collective letter of warning to the Czechoslovak communists. That was followed by the meeting of the leaders of the five communist parties with the Czechoslovak leadership held in Bratislava on August 3, 1968, where was adopted the Declaration on the unity of the "fraternal parties" against the attempts of imperialism and "other anti-communist forces" to undermine the socialist system and the unity of the socialist countries.

All these talks were to no avail and at an extended meeting of the Politburo of the Communist Party of the Soviet Union (CPSU) held on August 16, 1968, the decision was taken for military intervention in Czechoslovakia. Two days later a secret meeting between Leonid Brezhnev, Janos Kadar, Wladyslaw Gomulka, Walter Ulbricht and Todor Zhivkov took place in Moscow, during which it was stated that all political means to influence the CCP leadership were exhausted and was accepted the Soviet Politburo's decision for military intervention of the Warsaw Pact troops in Czechoslovakia. On August 21, 1968 the intervention was already a fact.

Throughout the crisis Romania and Yugoslavia took quite similar positions, presenting themselves as dissenters from the Soviet bloc. Both countries did not take part in the Warsaw Pact talks on the regulation of the crisis - Yugoslavia for not being a member and Romania for not being invited. Romania and Yugoslavia

were united in their support of the right of Czechoslovakia to decide its own fate and that all communist parties in the international communist movement were equal and free to choose their own path to socialism. The two countries reacted very sharply to the Warsaw “Letter of the Five” to the leadership of CCP. It was perceived as particularly pain full in Yugoslavia because it stirred memories of the time twenty years ago when the Yugoslav Communist Party was attacked in a similar manner by Stalin and the Cominform.

The events in Czechoslovakia were broadly reflected in the press both in Romania and Yugoslavia. In this regard, one of the Romanian high party functionaries of that time Paul Niculescu-Mizil recalled that from the very beginning of the crisis in Czechoslovakia were specially sent a significant number of journalists, who were to provide timely information of the situation on the ground. The events in Czechoslovakia were broadly discussed at the Plenums of the CC of RCP and when in January 1968 Dubcek was elected as the new leader of the CCP Romanian leadership took the decision to support the new course². In July *Scînteia* published the “Letter of the Five”, as well as the answer of Czechoslovakia. On July 12, 1968 the situation in Czechoslovakia was the subject of a session of the RCP Executive Committee, which adopted a document on the Romanian position on the “Prague Spring”. The decisions of the plenum were made public. With the acceleration of events, the materials in the press were getting more abundant and the tone of the leadership more acute, an evidence of which are Ceaușescu’s speeches in Galați (July 15) and Braila (July 16). The same was true also for the Yugoslav press and the position of Yugoslav leadership.

This support on the part of the two countries was welcome in Czechoslovakia. “We are glad of the brotherly and complete support of Romania and Yugoslavia”, “We are not isolated”, were the headlines of major newspapers in Czechoslovakia at that time³.

At the same time, the party and government leaderships of the two countries held a number of bilateral meetings and meetings with the Czechoslovak leadership. In fact, the diplomatic activity between Romania, Yugoslavia and Czechoslovakia during the entire period of the “Prague Spring” was really noteworthy. The meetings at the highest level were accompanied by parallel meetings at lower level, which created a friendly atmosphere of relations among the three countries.

In January 1968, when in Czechoslovakia was given the start of the reforms, Ceaușescu was on a state visit to Yugoslavia and had official talks with Tito. The following month a Romanian delegation headed by Ceaușescu paid a visit to Prague on the occasion of the celebrations of the two decades since communism had come to power in Czechoslovakia. Already at that meeting the Romanian

² P. Niculescu-Mizil, “România și “primăvara de la Praga”” – In: *Dosarele istoriei*, nr. 5 (21), 1998, p. 47–55.

³ M. Retegan, *In the Shadow of the Prague Spring. Romanian Foreign Policy and the Crisis in Czechoslovakia, 1968*. Iași, Oxford, Portland: The Center for Romanian Studies, 2000, p. 115.

leader expressed clearly for the first time the Romanian position for cooperation between the socialist countries in accordance with the principle of non-interference in the internal affairs and the right of each party to follow its own political line.

On March, 21–22, 1968, the foreign minister of Yugoslavia Marko Nikezic was on a visit in Romania and had talks with Ceaușescu and the Romanian foreign minister Corneliu Mănescu. Two months later, on May 15, 1968, at the end of his two-day visit to Prague during which he had talks with the prime minister Alexander Dubcek and the foreign minister Jiří Hájek, the Yugoslav foreign minister expressed the support of his country for the new tendencies in Czechoslovakia. At a press conference Nikezic pointed out that the internal and external position of socialist Czechoslovakia would be strengthened as a result of the recent developments, adding that the Czechoslovak people, the government, and the Communist Party were capable of taking care of themselves and of solving effectively the problems facing them. On May 27 – June 1, 1968, a Romanian delegation headed by Ceaușescu paid an official visit to Yugoslavia and had talks with Yugoslav leaders, including Tito. The followed by visit was a communiqué openly supportive of the events in Prague, stating that the two countries attached particular importance to the consistent application of the principle of independent and equal rights, proletarian internationalism, observance of national particularities, and the creative development of socialist theory and practice⁴.

A month later, on July, 1–3, 1968, the Czechoslovak minister of Foreign Affairs Jiří Hájek paid a visit to Romania. After his talks with Romanian officials the statement was made that there were all necessary conditions for the intensification of bilateral cooperation. From August 9 to 11, 1968, Tito visited Prague and just four days before the intervention of the Warsaw Pact troops, on August 15–17, 1968, Ceaușescu was in the Czechoslovak capital. The latter visit of Ceaușescu was actually a very important moment in the bilateral relations of the two countries, as on August 16, 1968 was signed a renewal of the Treaty of Friendship, Cooperation and Mutual Assistance. The special value Romania attributed to its relations with Czechoslovakia is evidenced by the fact that although 1968 was a year for the renewal of basic bilateral treaties throughout the Soviet bloc, Romania was not in a hurry for doing so (in February had to be renewed the treaty with the USSR, in January with Bulgaria), with only one exception – Czechoslovakia⁵.

The manifested close relations among the three socialist countries normally provoked allusions of the establishment of a formal union among them that could divide the Eastern bloc. A Situational Report of Radio Free Europe of March 27, 1968 stated that: “At any rate Romania’s absence in Dresden increased on the one side her isolation within the Soviet Bloc, but brought her in what used to be called

⁴ K. Dawisha, *The Kremlin and the Prague Spring*, Berkeley and Los Angeles: University of California Press, 1984, p. 113.

⁵ P. Otu, “Raporturi româno-cehoslovace în timpul “primăverii de la Praga” – in: *Dosarele istoriei*, no.5/1998, p. 41–47.

the southern tier, much closer to the position of Yugoslavia." Western journalists considered that since among the European communist states there were three which had more or less independent relations or autonomy from the U.S.S.R., it was absolutely natural that they looked towards each other. And as they were allies in the period between the two world wars (The Little Entente), the renewal of this structure was rapidly speculated upon, although the context was entirely different from the interwar one: "Whether the sympathetic reciprocal comments spread by the Czechoslovak, Yugoslav and Romanian media will lead to a substantial rapprochement between these three countries belonging to the southern and the northern tiers is, of course, a question of the future"⁶.

Soviet leaders could not but fear the potential development of a new "communist Little Entente" in this area that would undermine the Warsaw Pact. Reports about the enthusiastic reception in Prague of Yugoslav President Tito and Romanian party leader Ceaușescu shortly after Bratislava apparently further irritated the Soviet leadership. During the visit of a Czechoslovak delegation in Moscow in May 1968 Brezhnev defined the Romanian position as nationalist, and the Yugoslav one as revisionist. At a CC CPSU Politburo session on July 9, the Soviet prime minister Kosygin pointed out that the Czechoslovaks have suddenly turned towards Romania and Yugoslavia to show that they were not alone, but three. A few days later Brezhnev spoke of a "Danubian conspiracy."⁷ The visits of Tito (9–11 August) and Ceaușescu (15–17 August) in Prague, accompanied by large popular meetings were regarded in Moscow as an attempt at building a socialist "Little Entente".

It is not surprising then that this close relationship between the three countries in the course of the "Prague Spring" aroused suspicion of a certain revival of the "Little Entente" also among the Balkan socialist states and particularly in Bulgaria, which feared its two neighbours could direct it against her. Moreover, taking into account the fact that the Bulgaria's relations with Yugoslavia at that time were quite strained with regard to the ever present "Macedonian question"⁸. In the "hot summer" of 1968 among the Bulgarian governing and diplomatic circles there was a growing anxiety that the establishment of such alliance was probably underway.

Bulgaria watched closely the situation in the three countries, mainly through the extensive reports from the Bulgarian embassies in Bucharest, Belgrade and Prague. In these reports it was generally noted a growing interest in the media of both Romania and Yugoslavia towards the developments in Czechoslovakia and was also pointed to the fact that the Czechoslovak press published comments about instances of interwar cooperation among the three countries. At the same time it was observed a cooling in the attitude towards Bulgaria due to her position the

⁶ Cited by Retegan, *op. cit.*, p. 90–91.

⁷ F. Constantiniu, *O istorie sinceră a poporului român*, București: Univers Enciclopedic Gold, 2011, p. 499.

⁸ For more details on this issue see: St. Troebst, *Die bulgarisch-jugoslavische Kontroverse um Makedonien, 1967–1982*, München: Oldenbourg, 1983.

events in Czechoslovakia already before the invasion of the Warsaw Pact troops. However, none of these reports confirmed the fears of the Bulgarian government of the establishment of a formal agreement between the three countries. A note from the secretary to the Bulgarian Embassy in Bucharest to the Ambassador Georgy Bogdanov of June 1968 regarding the publications on the issue of the Little Entente in Romania, for example, concluded that not allusions were made of the separation of Romania and Czechoslovakia from the Warsaw Pact in order to participate in a closed political group. But at the same time it was pointed out that quite often in scholarly publications or articles in the press was emphasized the increasing role of the small states in international politics and there was reference to the close partnership of the three countries in the interwar period. The appearance of the book bearing the name “The Little Entente” by Eliza Campus in that same year was pointed as hardly merely a coincidence⁹. Regardless of the assurances coming from the Bulgarian embassies that there was no such thing as a potential new alliance of the three states, Bulgarian authorities continued to keep a close eye on this issue even after August 21, 1968.

Scholarly research also shows that there were no formal talks on the establishment of such alliance, nor mentioning in the press regarding its contemporary dimensions. Expressions of support from both Belgrade and Bucharest existed, but there is no documentary evidence of political or military cooperation, even in an elementary form¹⁰.

However, regardless of the fact that a new “Little Entente” did not come true, throughout the crisis and in its aftermath the new divisions in the Balkans were a fact.

Albania was totally isolated from the discussions in the socialist camp on the events in Czechoslovakia. The Albanian-Soviet split in 1961 was a harsh experience for Albania, leading to her political isolation from Eastern Europe. In early 1966 Albania began its cultural revolution, almost simultaneously with the launching in China of the Great Proletarian Cultural Revolution. That was the time it would proclaim itself as “the first atheistic state in the world”¹¹. The Albanian communist party and government were among the first who declared themselves against the intervention of the five socialist states in Czechoslovakia and, as a Bulgarian diplomat has noted in a report to the Bulgarian Ministry of Foreign Affairs “in their assessment were not different from the most reactionary imperialist circles, most of their malice and slender being directed against the USSR”¹². On September 12,

⁹ Archive of the Bulgarian Ministry of Foreign Affairs, op. 24, a. u. 2174, 2194, 3122, 3126.

¹⁰ Retegan, *op. cit.*, p. 115. The already mentioned Romanian senior party official P. Niculescu-Mizil had clearly stated that as regards Romania its leadership had never had the idea to organize an alliance between Romania, Yugoslavia and Czechoslovakia, adding that he had good reasons to believe that in the Czechoslovak communist party there was such a tendency. See: Cătănuș, Dan (ed.), *România și “Primăvara de la Praga”*. București: Institutul Național pentru Studiul Totalitarismului, 2005, p. 78.

¹¹ For more details on the foreign policy of Albania in this period see: P. Prifti, *Socialist Albania since 1944: Domestic and Foreign Policy Developments*, Cambridge, MA: MIT Press, 1978, p. 242–252.

¹² Archive of the Bulgarian Ministry of Foreign Affairs, op. 24, a. u. 447, f. 18.

1968, Albania officially declared its withdrawal from the Warsaw Pact because of the Soviet occupation of Czechoslovakia.

Bulgaria showed very pro-active position in support of the military solution and took part in the intervention. In Dresden the Bulgarian leader Todor Zhivkov was very resolute in his criticism pointing out that what was happening in Czechoslovakia was a counter-revolution that should be stopped by any means. Similar position he had expressed already at the Warsaw Pact meeting in the beginning of March, where he used his position of a host to talk with the Soviet representatives. On March 29, 1968 was held a Plenum of the Central Committee of the Bulgarian Communist Party (BCP) which discussed the Prague Spring. The prevalent opinion was that "if Czechoslovakia fails to deal with the counter-revolution, we are obliged to intervene and stop it." At the Warsaw meeting in July Todor Zhivkov suggested to act with military force and to start military preparations. On August 20, 1968 came out the Top Secret Decree № 39 of the Council of Ministers of the PR Bulgaria for "participation in armed forces to help the Czechoslovak people in their struggle against the counter-revolution." Early the next day Bulgarian troops crossed the state border of Czechoslovakia together with the Soviets.

Already before the end of March 1968, i.e. before the CC of CCP has adopted the draft of its new "Agenda for Action", in Bulgaria was introduced censorship of official Czechoslovak institutions. On March 26, 1968 the Politburo of BCP took a decision to impose strict censorship on the coverage of what was happening in "brotherly" Czechoslovakia. With alert had to be watched the activity of the Czechoslovak Embassy and citizens residing in Bulgaria so that to prevent undesired information about the events in Czechoslovakia to be spread on Bulgarian territory.

On April 23–26, 1968, Todor Zhivkov paid an official visit to Czechoslovakia for the signing of a new Treaty of friendship, cooperation and mutual support, as the previous one was expiring. The official signing of the new bilateral agreement greatly disappointed the official Bulgarian delegation, because it was made without any media interest. The visit, however, was used by Todor Zhivkov to get a personal impression of what was happening in Czechoslovakia and especially to meet the leading Czechoslovak figures. Zhivkov's meeting with Dubcek took place the first day of the visit and it was the first meeting between them. Dubcek explained in detail the inevitability of the reforms brought about by internal party and social problems and defended ardently both the personnel changes and the new action program of CCP. Zhivkov expressed his conviction that the Czechoslovak reforms were nothing more than a repetition of the events of 1956 pointing that Bulgaria had gone through the same events twelve years before. The memories of participants in the visit of Zhivkov in Czechoslovakia show that preliminary

attitude in the Bulgarian delegation was that “Dubcek was a revisionist and that in the country was taking places counter-revolution and restoration of capitalism”¹³.

The most important international event carried out in Bulgaria in the hot political summer of 1968 was the Ninth International Youth Festival that started on July 28 in Sofia. There was much concern in Bulgarian party and government leadership about the impact the members of the Czechoslovak delegation could have on Bulgarian youth, therefore precautionary measures were taken to keep liberal ideas from penetrating the country.

In his book “Soviet Intervention in Czechoslovakia, 1968: Anatomy of a Decision”, which was one of the first serious studies on Soviet decision-making regarding the Prague events, Jiri Valenta wrote that the Soviet interventionist coalition found support particularly in East Germany and Poland, whose leaders feared that “the infliction of liberalism” would spread to their countries and undermine their positions. In his view, developments in Czechoslovakia had perceptible effects in Bulgaria only late in the crisis. Perhaps because of geography and a different political situation, he claimed, Bulgarian concern with Czechoslovak reforms was not comparable to that of the East German and Polish leaderships¹⁴. Although these arguments of his are true, a closer look at the political behavior of the Bulgarian party and state leadership show that from the very beginning of the crisis Bulgaria manifested herself as the most loyal Soviet ally and firmly supported the Soviet position, moreover, it was very active in raising a voice against the “counter-revolution.”

Romania and Yugoslavia acted as close allies and coordinated their positions. At the same time the chill in the relations of the two countries with Bulgaria (and the rest of the Warsaw Pact members, which declared themselves against the transformations in Czechoslovakia), especially after the Warsaw “Letter of the Five” was quite evident. In any case 1968 was the time of greatest rapprochement in the relations between Romania and Yugoslavia since the beginning of the Cold War.

This visible intimacy in the relations between Romania and Yugoslavia in the course of the “Prague Spring” was remarkable indeed, especially if we cast a glance at the development of the bilateral relations throughout the post-war period. Actually, they have not always been that friendly, but were rather quite dynamic. Generally speaking, they varied from open forms of hostility towards gradual normalization and intensive cooperation in various sectors to convergence and coordination of common positions. These dynamics in the bilateral relations were determined primarily by external factors.

¹³ И. Баева, “Ролята на “Пражката пролет '68” за еманципацията на българското общество”. – В: *Чехи в България. Ролята на чешкото присъствие в българското национално възраждане*, София, Изд. Валентин Траянов, с. 23–40.

¹⁴ J. Valenta, *Soviet Intervention in Czechoslovakia, 1968: Anatomy of a Decision*, Baltimore: Johns Hopkins University Press, 1979, p. 23–25.

If in the period before World War II the relations between the two countries were generally characterized by the absence of sharp conflicts, long-standing disputes, antagonism, but rather by a tendency to cooperation, a few years after the end of the war, there was a radical change in the bilateral relations. The Tito-Stalin rift led to tension in the relations of the other countries of Eastern Europe with Tito's Yugoslavia, and this is particularly true for Romania. Yugoslavia became a "country-rebel" in the Soviet camp, while Romania remained a "loyal" partner of Moscow. Romania sided with the USSR and was even extremely active in condemning the "spy Tito" and his clique. Tensions between the two countries were suspended again as a direct consequence of the change in Soviet-Yugoslav relations in the mid 1950s. That was during the period of detente in East-West relations after Stalin's death, when Nikita Khrushchev made an attempt to draw Yugoslavia back into the Soviet bloc. That was followed by gradual normalization of Romanian-Yugoslav relations.

Since the early 1960s Romania and Yugoslavia started to discover more similarities in their foreign policy. Yugoslavia headed the Non-Aligned Movement, while Romania put emphasis on its gradual distancing from the USSR. In this period, there was intensification of Romanian-Yugoslav relations on different levels. Actually, already from 1957 the leadership of RCP started to distance itself from the criticisms in the socialist camp against the foreign policy of Yugoslavia. Yugoslavia started to be viewed as an example of a socialist country that followed an independent foreign policy. In November 1963 the Romanian leader Gheorghe Gheorghiu-Dej paid a state visit to Belgrade, where Tito gave him the special privilege to speak at the Yugoslav Parliament. Moreover, they agreed to cooperate outside of CMEA to develop navigation and hydropower potential of the passage Iron Gate of the Danube. Much effort was invested in this joint project for a giant water supply system of the Iron Gate, the first stone was laid on September 7, 1964 in the presence of the two heads of state. This evolution of bilateral relations, together with the principle of different paths to socialism, expressed in the Declaration of the Romanian Communist Party (RCP) of April 1964 was the initial core of the friendly relations between the two countries in the next years.

At the same time, it should be kept in mind that Tito has never been openly supportive of Romania and watched the behavior of Romanian leaders with suspicion. For example, during the meeting of Tito and Khrushchev in Leningrad on June 1964 the problems of the relations of the USSR with Romania became almost the primary subject of the talks between the two leaders. At that time the Soviet leader was much irritated by Romania's activation of contacts with the major competitor of the CPSU in the international communist movement - the Chinese Communist Party. Tito not only rejected any possible reproaches of support on the part of Yugoslavia regarding the special course of the RCP, but pointed out that such course was not desired, especially as regards the rapprochement with the Chinese leadership, which posed a threat to international

peace and security. He promised to exert influence on the Romanians turning their attention to the necessity of keeping stability in the Soviet-Romanian relations in the face of strong Chinese provocations that threatened Yugoslav positions, too¹⁵.

Anyway, by the mid 1960s from Tito's enemy, Romania turned into friend of Yugoslavia. The new Romanian leadership headed by Nicolae Ceaușescu, who took power after the death of Gheorghiu-Dej in 1965 continued the adopted by his predecessor foreign policy and even worsened the criticism of the USSR. In 1966 Romania even mentioned the possibility the country to leave the Warsaw Pact. In his meeting with Tito in May 1966 Ceaușescu spoke quite critically about the Warsaw Pact and Comecon. Pro-Western course reached its apogee during the Soviet invasion of Czechoslovakia in August 1968. The clearest demonstration of independence from the Soviet Union was Ceaușescu's refusal to take part in the intervention of the forces of the Warsaw Pact in Czechoslovakia and its condemnation.

The two Balkan socialist countries with "special positions" in the camp felt most directly affected and even threatened by the military operation of the Warsaw Pact. Particularly sharp was the first reaction of Romania, which felt an imminent threat of invasion of Warsaw Pact troops on its territory. For the Romanian leadership, the military threat from the Soviet Union and Bulgaria after the intervention in Czechoslovakia seemed quite real. It interpreted the events as the beginning of military action against all the "non-obedient" in the socialist camp. On August 21, 1968, just hours after the start of the invasion, Ceaușescu delivered a speech before a huge crowd in Bucharest, which vehemently condemned the aggression of the Warsaw Pact countries in Czechoslovakia and declared the necessity of taking protective measures on the part of Romania, calling for the formation of "voluntary" armed troops.

As the American researcher Mark Kramer had clearly pointed out, citing new declassified sources, actually it was not the determination of the Romanian government to oppose aggression stopped Moscow from entering Romania in August 1968, but the fact that both sides were aware of the potential hazards of the confrontation and skillfully managed to dilute the tensions over the crisis¹⁶. However, even though there was no direct threat of intervention in Romania, Ceaușescu was able to take advantage of the situation in order to finally establish himself as a defender of the Romanian national sovereignty and to broaden public support for the regime. Prominent Romanian public figures and intellectuals united and became members of the Romanian communist party, while the opposition to the leader became equivalent to opposing Romanian identity. The intervention against Czechoslovakia gave Ceaușescu the unique opportunity to start building his

¹⁵ Al. Stykalin, "Hrușciov și Tito: O discuție îndelungată despre România" (Leningrad, iunie 1964) – in: *Arhivele Totalitarismului*, 1–2, 2014, p. 165–194.

¹⁶ See M. Kramer, "The Prague Spring and the Soviet Invasion of Czechoslovakia: New Interpretations", in: *Cold War International History Project Bulletin*, Fall 1993, p. 12.

political image as a “national hero”. The concerns expressed by Ceaușescu in his “balcony speech” on August 21 and the decision to create “voluntary” armed squads served rather to fuel Romanian nationalism as a new pillar of power. Ceaușescu managed to win over the support of the greater part of the Romanian population and especially the intellectuals. He acquired fame and legitimacy at the same time. As a Romanian historian has noted, that was his “finest hour”¹⁷.

Yugoslavia also reacted strongly to the aggression and announced a partial mobilization on the border with Bulgaria. The newspapers in the country condemned the intervention and at the meeting of the Central Committee of the League of Communists of Yugoslavia (LCY)¹⁸ held on August 24, 1968 the same was formally done by the party. At the same time, as in the case with Ceaușescu, for Tito the military action of the Warsaw Pact also proved to be very convenient as it enabled him to divert the attention from the domestic problems. At that time the country faced the need to carry out serious economic reforms and to deal with ethnic tensions. The most significant event in the internal political life of Yugoslavia in the troubled 1968 was the unrest in June at the universities of Belgrade, Zagreb, Sarajevo, Skopje and Nis, expressed in demonstrations, strikes, rallies and open clashes with the police, which took most severe forms at the Belgrade University¹⁹.

The matching positions brought Tito and Ceaușescu into unity. On August 24, 1968 they held a private meeting, on which the two leaders discussed the changed international situation and the possibilities for joint action. Ultimately, however, they failed to agree on a joint position in support of the Czechoslovak leadership and joint action in the event of an attack against one of them by the Warsaw Pact armies. As the then Romanian Foreign Minister Corneliu Mănescu has later recalled, Ceaușescu had returned very disappointed from the meeting in Vrsac, or as he put it, “he came from there with a curled tail.” Ceaușescu had told Romanian party and government leadership then that the question whether Yugoslavia would undertake measures to help Romania in case it was attacked, Tito had replied with “yes”, but as regards in what this commitment was expressed, he had said blankly, “we will open the borders, will disarm you and will provide political asylum”²⁰.

¹⁷ Constantiniu, *op. cit.*, p. 498. For the unprecedented popular support Ceaușescu received from various social strata at that moment, see: L. Betea (coord.) *21 august 1968. Apoteoza lui Ceaușescu*, Iași: ed. Polirom, 2009.

¹⁸ At the Sixth Congress of the Yugoslav Communist Party that was held in 1952, the party was renamed into League of Communists of Yugoslavia (LCY).

¹⁹ For more details on the political situation in Yugoslavia at that time, see: S. Ramet, *The Three Yugoslavias: State-Building and Legitimation, 1918–2005*, Bloomington and Indianapolis: Indiana University Press, 2006, p. 207–306.

²⁰ L. Betea, *Convorbiri neterminate. Corneliu Mănescu în dialog cu Lavinia Betea*. Iași: Polirom, 2001, p. 202. Mănescu himself was much disappointed by this position of Tito, because he personally liked Tito very much, for, in his words “he was one of the most important personalities of his time and at the same time a man who indulged himself”. *Ibid.*

The big disappointment came from the fact that the Romanian political leadership saw in Yugoslavia “a way out” in case something serious took place, but Tito had left them no illusions. Probably after that meeting Ceaușescu had been scared a little from the consequences of his actions, and the next day he convened a meeting of the Central Committee of the RCP, where the Romanian position became much more cautious. The Romanian historian Michael Retegan interpreted this action of Ceaușescu as an example of his exceptional ability to take use of critical situations for his own political benefit. In fact, according to him, he realized perfectly well that it was better to keep good relations with the most influential member of the bloc. Romania retained its aura of independence and image of a “naughty child” of communism without breaking its membership to the Warsaw Pact²¹.

In fact, both countries could not afford to oppose seriously the USSR and for that reason even before the crisis of 1968 had finally ended, Romania and Yugoslavia were forced to restore contacts with the Eastern superpower. None of them had abandoned the basic principles of the one-party system, the leadership of the Communist Party and the “democratic centralism”. We could agree that the dispute in the Balkans on the attitude to Czechoslovakia and the “Prague Spring” was not ideological but political. The disagreement with the intervention, both of Romania, and Yugoslavia was associated primarily with their concern that the military action might at that time or in the future be directed against them, and secondly - with the relationships within the Eastern bloc and in particular the right of the USSR to apply its leading role, and whether that involved military action²².

It should also be noted that regardless of the similarity in the foreign policy positions of the two countries and the close relations between them during the “Prague Spring”, internally the two countries remained profoundly different.

The model of Tito’s Yugoslavia was unique. Actually, the intermediate place between the East and the West, which Yugoslavia occupied, was the result of historical accident rather than of ideological choice, and that the introduced during the 1950s and 1960s certain decentralization of decision making and workers self-management were caused by the ethnic and geographical divisions in the federal state and particularly that, rather than the original, alternative approach formed the Yugoslav socialist model. Yet, Yugoslavia was different and we cannot but agree with Tony Judt that “the Yugoslavs were not richer and were freer, but they were not locked in an airtight system.”²³

In Romania, in the early 1960s and especially in the early years of the Ceaușescu government there was some ideological liberalization of the regime. But this liberalization took place within quite cautious limits and was carried out without losing the overall control of the party on society. Moreover, it was quite

²¹ Retegan, *op. cit.*, p. 208.

²² И. Баева, “Криза в Източния блок – балканските измерения на 60-те години на 20 в.” – В: *Проблемът Изток – Запад. България и Балканите. Асоциация Клио-96*. С., 2006, с. 205 – 223.

²³ Т. Джуд, *След войната. История на Европа след 1945 година*, София: Сиела, 2010, с. 474.

short and continued somewhere up to the early 1970s. Distancing from the USSR, Gheorghiu-Dej and Ceaușescu distanced also from any need to repeat de-Stalinization and the reforms related to the Khrushchev era. Although in April 1968 he condemned in the Khrushchev way the abuses of his predecessor against some party members, Ceaușescu had no intention to introduce in Romania changes based on the model of the "Prague Spring". The historian Dennis Deletant spoke of "the great paradox of Romanian foreign policy" of that time, which consisted in the fact that the poor governance in the country was in such sharp contrast to the conduct of its foreign policy²⁴.

Despite its particularly close relations with Yugoslavia in that period, Romania avoided Tito's experiments with structural decentralization and pluralism. The rapprochement between Yugoslavia, Romania and Czechoslovakia in the troubled 1968 was not because they shared the same political conditions and pursued the same goals. What actually put Romania alongside with Yugoslavia at that moment was the foreign policy of its leaders Gheorghiu-Dej and later Ceaușescu. Ceaușescu's closeness with Yugoslavia was associated with the policy of non-alignment of Tito's Yugoslavia, and not with interest on the Romanian side to develop a version of the Yugoslav's self-management. Behind Romanian positions on issues such as non-interference in the internal affairs of other states, respect for the right of every communist party to guide the processes in its own country without being criticized for that there was a rejection of the pressure of the type of CMEA and the Warsaw Pact. They were related to the preservation of the power positions and any encroachment towards the government from the outside²⁵.

Although in a certain period both countries were perceived as defectors from the Soviet bloc, bearers of "national communism" and had earned the sympathy and support of the West, their place and role in the system of international relations was different. Different was also the degree of threat that this "secession" posed to Moscow and Moscow's response respectively. Yugoslavia's exit from the Soviet orbit in the period 1948–1949 was the most acute specific problem for Moscow in Eastern Europe after World War II. Tito was the first breach in the Soviet camp, which was seen as a dangerous precedent and a threat to the system in general, for the power positions of the communist elites in the different countries. The ability of Yugoslavia to withstand the extreme pressure from the USSR and Cominform and later to follow an independent communist line actually reveals the limits of Stalin's power. Yugoslav independence offered an alternative for the others. Tito managed to establish a precedent of autonomy and that is why Moscow's reaction was so acute²⁶. Due to its geographical position Romania was an inside country for the

²⁴ D. Deletant, *Romania under Communist Rule*, Iași: The Center for Romanian Studies, 1999, p. 118.

²⁵ R. Linden, *Communist States and International Change. Romania and Yugoslavia in Comparative Perspective*, Boston: Allen and Unwin, 1987, p. 29–30.

²⁶ Ch. Gati, *The Bloc that Failed. Soviet-East-European Relations in Transition*, Bloomington: Indiana University Press, 1990, p. 16–17.

Eastern bloc (it did not border with countries outside the bloc), hence, no matter how independent its policy was, it could not threaten it. In fact, one of the reasons which determined Khrushchev's decision to withdraw his troops from Romania in 1958 was precisely its secondary strategic position²⁷. The independent course in the foreign policy of Romania was not a threat to the Communist system itself, as well as to Moscow's leadership in it.

Tito and Ceaușescu were equally interested in supporting the Dubcek reform. The Yugoslav and the Romanian leaders used the events in Czechoslovakia to confirm their own concept of socialism. The solidarity with Dubcek was based on common rejection of the hegemonic claims of the USSR and not on similarities in domestic policies. While in Czechoslovakia people wanted a reform of the system, in Romania there was certain liberalization, a change in the foreign policy course, but the aim was not internal reform. The political culture of Romanian socialism was different from the Czechoslovak one. In Romania was used the same discourse as in Prague, but were meant different things. The skillful manipulation of national ideology provided a strong and enduring focus of identification with the communist regime. We could agree that 1968 in Romania was not the watershed year so frequently evoked by the literature, but was instead a climactic moment in a protracted process of national reassertion that had begun in the latter half of the 1950s²⁸.

In the turbulent 1968 the emergence of a new "Little Entente" was only a speculation. In times of great changes or uncertainties, all kinds of fears or expectations are being born. However, as it was pointed above, such a union was neither planned by the three countries, nor did it serve any purpose in the given circumstances. Even for a short time after August 21, 1968 it seemed that the Little Entente could recover partially as a bilateral alliance (Romania- Yugoslavia), this prospect was quite short-lived. Yugoslav-Romanian rapprochement remained situational rather than a deep one. The "Little Entente" was a union suited to other historical situation, in 1968 the times were different and it was practically inappropriate. At the same time, the "Prague Spring" clearly casted new dividing lines in the region, that would last for a long time.

²⁷ Retegan, *op. cit.*, p. 75.

²⁸ See: Vl. Tismaneanu and B. Jacob, "Betrayed Promises. Nicolae Ceaușescu, the Romanian Communist Party and the Crisis of 1968" – In: Vl. Tismaneanu, (ed.) *Promises of 1968: Crisis, Illusion, Utopia*, Budapest: CEU Press, 2011, p. 257-283. As the leading scholar on Romanian communism Vl. Tismaneanu has pointed out, in Romanian history 1968 was crucial in terms of the future of the Romanian national communism and its evolution in "dynastic socialism", what Ceaușescu's regime had actually turned into. – Tismaneanu, *Stalinism for All Seasons: A Political History of Romanian Communism*, Berkeley: University of California Press, 2003, p. 198.

RUMANIA'S POSITION ON SERBIA'S EU ADMISSION NEGOTIATIONS
IN FEBRUARY-MARCH 2012
AND ITS REFLECTION IN THE BULGARIAN MEDIA

BISER BANCHEV
(Institute of Balkan Studies & Centre of Thracology,
Bulgarian Academy of Sciences)

On March 1, 2012, EU leaders granted the candidate status to Serbia. Romania blocked the decision and required additional guarantees for the rights of the Romanian minority in Eastern Serbia. The behavior of Romania was surprising because Bucharest was considered to be a traditional friend of Belgrade and was one of the five EU member-states which did not recognize the one-sidedly declared independence of Kosovo. The case became a good occasion for the resumption of the more broader debate on the ways a state should uphold its interest within the EU.

Keywords: Serbia, Romania, minorities in Serbia, Vlach minority, foreign policy of Romania, EU enlargement.

After the fall of Slobodan Milosevic's regime in October 2000 Serbia took the long road toward joining the EU. According to the established procedures this process follows several stages. In the case of the West Balkan states the first stage ended with signing a Stabilisation and Association Agreement with the EU. The next step is obtaining a membership candidate status and opening accession negotiations. In the course of the whole first decade of the 21st Century the Serbian ruling elite applied their best endeavours to cover the first two stages on the road toward the EU. It was a constant but not smooth process as it was hindered by a number of acts demonstrating certain irresolution in regard of the due economic and political reforms. Even so in 2008 Serbia signed the very much desired Stabilisation and Association Agreement with the EU.

The next stage of the negotiation procedures started. Along with everything else Belgrade had to deal with the reserves of the individual EU member-states as each one of them was required to give its approval to the candidature of Serbia. In the bigger part of that period Netherlands' objections were the most significant ones as the Netherlands were unhappy with Serbian authorities' reluctance to cooperate with the UN International Criminal Tribunal for the former Yugoslavia in Hague. The pressure gave results and the Belgrade authorities captured all Serbians accused of war crimes. The last two to be caught – Ratko Mladic and Goran Hadzic were turned over to Hague in the summer of 2011. The Dutch veto was revoked, and in October 2011 the European Commission recommended

positively the Serbia for a candidate status.¹ The decision was transferred to political level: the states, individual members of the EU, had to approve it. In December 2011 the government leaders of the EU member-states reached the conclusion that Serbia had achieved a serious progress in meeting the political and economic criteria but the decision for granting the state a candidate status was once again postponed. The reason was the tension at that time in North Kosovo, populated mainly by Serbs. The objection was made by Germany, in charge of the EULEX mission in Kosovo. Serbia could not recognize the independence of Kosovo but was required to find a pattern of “peaceful co-existence” which was to reduce the tension between the Serbs and Albanian in Kosovo. Belgrade was required to offer a solution of the problem before the EU’s council meeting planned to take place early in 2012. The meeting opened on 28th February with a meeting of the Council of Foreign Ministers and continued on 1st and 2nd March with the Council of the Heads of State.

RUMANIA’S “ULTIMATUM”

In the middle of February 2012 an agreement was reached between Belgrade and Prishtina which proposed a mutually acceptable formula for Kosovo’s participation in regional political forums and a joined borders control. Germany’s active part as an intermediary in the negotiations was decisive for their successful end. According to Serbia’s foreign minister, Vuk Jeremic, the German support was crucial for “clarifying the misunderstandings” with Prishtina. On 23rd February the German Foreign Minister, Guido Westerwelle, arrived in Belgrade. He declared that Germany undertook to back Serbia’s candidature for membership in the EU in the forthcoming summit meeting of the EU. The observers accepted that Serbia had passed its last step toward the candidate status.

On 28th February the EU’s foreign ministers voted their preliminary approval and recommended Serbia’s candidate status. That decision, however, was made conditional. The last obstacle between Serbia and the EU was put by Rumania. During the several hours of debates which took place in Brussels, the Rumanians required additional guarantees for the minorities’ rights in Serbia. The Rumanian Foreign Minister, Cristian Diaconescu, expected Serbia to take certain most urgent steps, in the course of the following 48 hours in order to obtain the Rumanian vote at the meeting of EU’s Head of States which was to take place on 1st of March. In fact Rumania threatened to fail the decision for opening accession negotiations with Serbia.

Serbia had to make concessions in the bilateral dispute it had with Rumania in regard of the so called Vlach minority. Rumania accused the Serbian authorities that they violated the rights of the ethnic Rumanians in the area of Timocka

¹ *Commission Opinion on Serbia’s application for membership of the European Union – COM (2011) 668 final, Brussels, 12.10.2011.*

Krajina. The region in question includes several municipalities in Eastern Serbia near to the border and is populated predominantly by the so called Vlach community. At the 2002 census more than 40 000 people in Timocka Krajina identified themselves as Vlachs and 4 500 of them – as Rumanians. The results of 2011 census showed certain decrease in those numbers.

The authorities in Belgrade recognized the Rumanian ethnic minority on principle but they claimed that it populated mainly Vojvodina (Banat) and did not accept that the Vlachs of Eastern Serbia were of Rumanian identity. According to Minister Cristian Diaconescu the latter had to be changed. Serbia was required to commit itself with “non-interference of the state with Rumanians’ right for self-identification”. That was to be achieved by signing a bilateral memorandum. Formally the memorandum reassured the usual minority rights, such as ethnic and religious freedoms, the right to use the mother tongue, and state support for local institutions like schools and churches.

The Rumanian position was described as “surprising” for the other delegations in Brussels as Rumania had never before raised the Vlachs’ problem at previous debates on the Serbian candidature. At those debates observations of Poland and Lithuania in regard of Serbia had been discussed. Poland was uneasy about Russia’s strong influence on Serbia. Lithuania was competing with Serbia for the post of the President of the UN General Assembly. Nevertheless the latter two members of the EU refrained from placing ultimatums and all they did was to formally insist that the agreement between Belgrade and Prishtina should be strictly observed. That could not have been an obstacle for Serbia as Germany was a guarantor for the implementation of the agreement in that respect. The only real ultimatum was put forward by Rumania.² What made it even more surprising was the fact that Rumania was considered to be a traditional friend of Serbia. Rumania was one of the five EU member-states which did not recognize the one-sidedly declared independence of Kosovo.

BACKGROUND OF THE PROBLEM

After the deposition of Milošević, the leadership of the Federal Republic of Yugoslavia which comprised of Serbia and Montenegro demonstrated a new approach in regard of the ethnic minorities. In 2002 a new law concerning the minorities was adopted, and a process was started of restoring Vojvodina’s autonomy revoked in 1989. On 4th November 2002 in Belgrade an agreement of cooperation for protection of ethnic minorities’ rights was signed by FRY and

² Litvanija: EU treba da traži od Srbije da ispuni sve uslove. *Tanjug*, 17. 02. 2012; M. S. Tri članice EU „rezervisane“ prema kandidaturi Savet za opšte poslove EU danas treba da preporuči status Srbiji * Rumune brinu Vlasi, Poljake Moskva, a Litvance trka u GS UN. *Danas*, 28.02.2012:

http://www.danas.rs/danasrs/politika/tri_clanice_eu_rezervisane_prema_kandidaturi_.56.html?news_id=234849012.

Romania. The agreement came into force on 12th July 2004.³ After the dissolution of the Serbia-Montenegro federation, Serbia became a legal successor of federation's international commitments. One of those was the implementation of the already mentioned agreement. Creating a Mixed Inter-governmental Commission which was to offer recommendations to both governments as well as general recommendations for satisfactory execution of minority rights was among its provisions. The Mixed Commission was to hold sessions at least once per year. The first Commission's session was to take place in January 2005 but it was postponed to take place at last in November 2009. The Rumanian side claimed that the Serbian side was responsible for the delay as it had only fixed the date of the first session after a number of repeated and persistent admonitions. Both sides had an argument whether the agreement regarding the rights of the Rumanian minority in Serbia and the Serbian minority in Rumania was applicable to the Vlach community inhabiting The Timok river valley in Eastern Serbia. Rumania claimed that it had Rumanian identity while Serbia insisted that it was an autochthon population. Thus, if that population was not ethnically Rumanian, it could have no right to be educated in Rumanian language and to perform its religious rites in Rumanian orthodox churches. That dispute reflected an existing division in the Vlach community itself. Some Vlachs identified themselves as Rumanians and others – as Serbians.⁴

Early in 2009 elections for the National Minority Councils took place. As heads of the Vlach minority politicians were elected who did not support the Rumanian point of view and belonged to the governing at the time Serbian Democratic and Serbian Socialist parties. For president of the Vlach National Council of Serbia Radisa Dragojevic was elected. Coincidentally, he was also the president of the municipality of Petrovac na Mlavi elected with the mandate of the Socialist Party of Serbia. Rumania accused Serbian authorities of allowing and encouraging non-Vlachs to participate in those elections for the purpose of substituting the genuine will of the community. Romania's position becomes part of the official documents of the Council of Europe.⁵

In the beginning of 2011 the Rumanian President Trajan Basescu personally declared that the Vlachs had to be granted the status of Rumanian minority. „We request that the Serbian authorities would grant them the right to be educated in the Rumanian language, to have their own orthodox church, a newspaper in their own language, to be able to receive the Rumanian TV or to have their own TV programs in the Rumanian language”. That statement was made in a speech delivered at the

³ Sporazum između Savezne vlade Savezne Republike Jugoslavije i Vlade Rumunije o saradnji u oblasti zaštite nacionalnih manjina, *Službeni list SCG – Međunarodni ugovori, br. 14/2004*: http://www.ljudskaprava.gov.rs/images/pdf/bilateralni_sporazumi/1_sporazum_sa_rumunijom_0.pdf.

⁴ Gruhonjić, D. Vlasi - Rumuni, Srbi ili nešto treće? – *Deutsche welle*, 29.02.2012:- <http://www.dw.de/vlasi-rumuni-srbi-ili-ili-ne%C5%A1to-tre%C4%87e/a-15776100>.

⁵ Council of Europe, Advisory Committee on the Framework Convention for the protection for National Minorities. *Second Opinion on Serbia adopted on 19 March 2009*, CFC/OP/II(2009)001, p.5, 6, 9, 10, 19, 27, 29, 30, 34, 39, 40, 51.

Parliamentary Assembly of the Council of Europe in Strasbourg.⁶ After a subsequent Rumanian pressure the second session of the Mixed Inter-governmental Commission on the minorities opened in May 2011. At the same time Rumania demonstrated its support to Serbia at a hard for Belgrade time. President Basescu refused to take part in the summit meeting of the heads of state of Central and East European countries taking place in Warsaw on 27th and 28th May because the organizers of the meeting had invited the President of Kosovo Atifete Jahjaga. By the same reason the Serbian President Boris Tadic did not participate in the meeting as well. It must be pointed out that for the sake of his support to Serbia Basescu missed the possibility to have talks with the USA President Obama

The obvious relation between the activation of the work of the Mixed Inter-governmental Commission on the minorities and two presidents' meetings could be found in the end of 2011 too. The Mixed Inter-governmental Commission had sessions in October and November, and Trajan Basescu had paid an official visit to Serbia on 1st and 2nd November. Once again he reconfirmed his state's position to continue to be in opposition of Kosovo's independence. Also, in the agenda of the talks between Basescu and Boris Tadic once again the matter of the situation of the Vlach minority in Serbia was included. Basescu even visited Timocka Krajina.⁷ Regardless of the noticeable positive development of the bilateral relations, the Mixed Inter-governmental Commission on the minorities was not able to agree on signing the memorandum by the evening of 29th February 2012. In the meantime the Vlach National Council of Serbia had been working very hard for the recognition of the so-called "Vlach language". By the beginning of 2012 the language was given its own alphabet. The standardized version of the alphabet was presented to the Serbian authorities in February 2012, days only before the EU meeting in Brussels.⁸ Readiness was expressed for the regional TV channel Bor transmitting in the Eastern part of Serbia to include in its program subtitles in the "Vlach language". Rumania claimed that it was actually a Rumanian dialect using Cyrilian lettering.

The Serbian parliamentary delegation visiting Bucharest in order to secure the Rumanian support to the candidate status of Belgrade was notified that the two matters would be mutually connected. That warning did not remain a secret for the Serbian society because it was published in the Serbian press as early as 23rd

⁶ Basescu: Priznavanje statusa rumunske manjine za Vlahe, *Kurir*, 27.01.2011:

<http://www.kurir.rs/basesku-priznavanje-statusa-rumunske-manjine-za-vlahe-clanak-70362> .

⁷ Румъния потвърди, че няма да признае независимостта на Косово. *Novinite.bg*, 01.11.2011:

<http://novinite.bg/articles/430/Rumaniya-potvardi-che-nyama-da-priznae-nezavisimostta-na-Kosovo#sthash.IYAfhMcU.dpuf>.

⁸ Todorović, S. Usvojena vlaška azbuka sa 35 slova. Nacionalni savet Vlaha, na sednici održanoj u Petrovcu na Mlavi, ozvaničio je vlaško pismo sa azbukom od 35 slovnih znakova. *Politika*, 01. 02. 2012: <http://www.politika.rs/rubrike/dogadjaji-dana/Usvojena-vlaska-azbuka-sa-35-slova.lt.html>.

February.⁹ By that reason the position announced by the Rumanian foreign minister on 28th February could not have been a surprise for any expert. Surprising were, may be, the peremptory elements in the presentation of the Rumanian position.

SERBIAN REACTION

The President of Serbia, Boris Tadic, declared at a press-conference in Brussels that the Rumanian requirements for “guarantees for observation of the minority rights” were unjustified. Tadic emphasized that he, himself, as a politician in opposition to the regime of Milosevic in the 1990-ies struggled for observation of all rights and freedoms, including minority rights. He accepted that the accession to the EU was a complicated process in the course of which each member-state would try to promote its own interests. At the same time Tadic emphasized that Serbia would not accept “impossible conditions”. The Serbian position was explained once again: “The root of the problem with the Vlach minority lies in the fact that Rumania expects the Vlachs in Serbia to identify themselves as members of the Rumanian ethnic community while there are Vlachs who would not accept that”. According to Tadic, the position of Rumania could have destabilizing effect on the region as the Vlach problem is a complicated one and its solution should include the Vlachs in Albania, Macedonia, Greece and Croatia.

Radisa Dragojevic, president of the Vlach National Council in Serbia, was drawn to help Belgrade too. For the Serbian media he declared that Rumania should not put pressure on Serbia because of the Vlach community. “First of all we do not feel threatened in Serbia, and second – we do not feel we are Rumanians but Vlachs”.

The Serbian minority in Rumania joined the campaign too. Slavimir Gvozdenovici, the leader of the Serbs Union in Romania, declared that: “Rumania and Serbia have always had good and friendly relations, and the communities of both sides of the border should continue to encourage these relations. The Serbian as well as the Rumanian communities have their places in both societies. However, when matters related to the minorities and their rights are concerned, we have to be more moderate and careful in opening polemics on the subject... When everything and all is said, we cannot make anybody either in Rumania or in Serbia to identify themselves for what we would like them to be. On both sides of the border the same standard should be used.”¹⁰

Leading European politicians also stood in support of Serbia. The German Foreign Minister Guido Westerwelle openly criticized the attempt of Rumania to block giving Serbia the membership candidate status. Westerwelle expressed his

⁹ N. T. – L. V. Rumunija najavila blokadu srpske kandidature za EU. Rumuni hoće da blokiraju status kandidata zbog vlašskog pitanja. *Danas*, 23.02.2012: http://www.danas.rs/danasrs/politika/rumunija_najavila_blokadu_srpske_kandidature_za_eu.56.html?news_id=234581.

¹⁰ Jovanovic, I. and P. Ciocoiu. Ministers recommend Serbia's candidacy, with a condition. *Southeast European Times*, 29.02.2012: http://www.setimes.com/cocoon/setimes/xhtml/en_GB/features/setimes/features/2012/02/29/feature-01.

regrets and suggested that the Rumanian delegation was motivated by internal political reasons.¹¹ That opinion was expressed with the confidence that till that moment Germany had been one of the most exacting critics of Belgrade. The idea that the Rumanian representatives were following their President's instructions was widely publicized by the German press.¹² The Swedish foreign minister also indirectly criticized Rumania. „Serbia deserves the candidate status” declared as well the President of the European Commission, Jose Manuel Barroso after a meeting with the Serbian President Boris Tadic.

RUMANIAN ARGUMENTS

Rumania on its part secured for itself the support of the Serbian Vlachs of Rumanian identity. According to Pedrag Balasevic, President of the Vlach Democratic Party of Serbia, Vlachs formed an autonomous Balkan community speaking two dialects of the Rumanian language. „However, the main point is not whether we are Rumanians or not but rather what are our rights in Serbia?”. He pointed out that the Vlachs could neither have education in their mother tongue nor profess their religion in it. „Responsible for all this are the people of the Vlach National Council who believe that the Vlachs are Serbs and should write in Cyrilian. They mainly are under the influence of the ruling parties of Serbia. There is no other place when the people of Rumanian origin write in Cyrilian.”

Representatives of minorities in the Rumanian Parliament were drawn into the campaign too. The ethnic Hungarian, Attila Korodi, was Head of the Foreign Affairs Committee of the Chamber of Deputies, the Parliament's lower house. He said that Serbia “incorrectly interprets the Rumanian claims as well as its European support”. “There is in the Balkans a process of continuous evolution with significant structure harmonization in progress which will keep on evolving. The problem of minority rights protection is a part of this process and it will end when the countries there, including Rumania, will guarantee all rights to the minorities as well as the preservation of their ethnic identity.”

Leonard Orban, a Parliamentary Counsellor on European and International Affairs within the Chamber of Deputies of the Romanian Parliament and ex-Commissioner for Multilingualism in the European Commission stated that Rumania believed that there were serious problems with observing the rights of the ethnic minorities in Serbia which as a matter of fact is one of the political criteria for opening the EU accession negotiations.

¹¹ Rumänien blockiert EU-Kandidatenstatus für Serbien, *Der Tagesspiegel*, 28.02.2012: <http://www.tagesspiegel.de/politik/ministertreffen-in-bruessel-rumaenien-blockiert-eu-kandidatenstatus-fuer-serbien/6266740.html>.

¹² Busse, N. Rumänien verzögert Serbiens Annäherung an die EU. *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 28.02.2012:

<http://www.faz.net/aktuell/politik/europaeische-union/beitrittskandidatenstatus-rumaenien-verzoegert-serbiens-annaehrerung-an-die-eu-11665787.html>.

Rumanian media raised objections against Germany's assumption that it had the right and it was normal for it to set conditions to Serbia but would tolerate no other EU member doing the same. "Criticism is permitted only if it comes from Germany." They denied German implications that the matter was actually pertaining to a Rumanian internal political problem. German diplomats' claim that the Rumanian position was a "surprise" actually was a good deal away from the reality! They called to everyone's mind the fact that Rumania had many times raised the matter of the "assimilation" of the Vlachs of the Timok Valley carried out by Serbia and also declared that all patience was exhausted with the recent news of introducing a "Vlach language".

In those circumstances the Rumanian Foreign Minister, Christian Diaconescu, stated once again that Bucharest was only insisting on receiving the "usual" guarantees of the Vlachs' rights in Serbia. "It has nothing to do with blocking." Rumania has an "all-embracing and well-substantiated position concerning the protection of rights of the minorities in the whole Western Balkans which minorities are of rather complicated heritage."¹³

MEMORANDUM of 1st MARCH 2012

The last stumbling block to Serbia's membership candidature was overcome several hours before the meeting of the Heads of State of the EU member-states. In the morning of 1st March 2012 in Brussels the permanent representatives of Rumania and Serbia at the European Union signed the Memorandum of the Second Session of the Mixed Inter-governmental Commission for the ethnic minorities. It included guarantees in favour of the Vlach minority in Serbia, considered by Bucharest sufficient to withdraw its special requirements in regard of Belgrade. The details of the agreement were not made public immediately but later it was published by the Serbian government.¹⁴

The Memorandum included a text stipulating that the Serbian state had no right to interfere with the right of self-identification of the Rumanian minority (that provision came as a consequence to the Rumanian accusation that the Serbian authorities had manipulated the election of the Vlach National Council in 2009). There were explicit obligations in regard of the protection of the rights of persons belonging to the ethnic minorities, including parliamentary representation of the minorities, permission for building churches and securing their right for education in the mother tongue.

It is of particular importance that the recommendations of the Mixed Inter-governmental Commission concerning the improvement of the situation of the

¹³ All quoted comments in section are from: Jovanovic, I. and P. Ciocoiu...

¹⁴ Записник са друге седнице Међувладине мешовите комисије Републике Србије и Румуније за националне мањине, 1.03.2012: <http://www.ljudskaprava.gov.rs/index.php/yu/nacionalne-manjine2/bilateralni-sporazumi>.

Rumanian minority were applicable in the whole territory of Serbia. Several points of the text made references to the improvement of the situation of the persons belonging to the Rumanian minority in Eastern Serbia. That included the guarantee that in the region of Timocka Krajna the Rumanian language would be studied in the schools, used in the local administrative units, and the distribution of Rumanian media would be made easier.

The Memorandum also included a recommendation to the Serbian side for undertaking steps to provide for the persons belonging to the Rumanian minority in Eastern Serbia admission to religious services in their mother tongue. The memorandum also included a firm prohibition of any acts affecting the identity of the persons belonging to the national minorities. The Serbian side was induced to dissociate with the creation of the "Vlach language". The possibilities of Rumanian minority's being represented in the Parliament of the Republic of Serbia directly instead of through participation in Serbian parties as was the current practice at the time was considered too.

According to the Rumanian authorities the provisions of the Memorandum favoured also the Serbian minority in Rumania. As an example in support of that claim they pointed out a provision according to which the education in the mother tongue in schools should continue even when the decreasing number of the Serbian minority would not cover the number of students required for forming a class.

After the Memorandum was signed, Rumania gave its approval for opening the accession negotiations between the EU and Serbia. Bucharest declared that the Memorandum signed was in undeniable accordance with the European standards of human rights protection. On the meeting which took place on 1st March 2012 the EU leaders granted the candidate status to Serbia. Thus, Serbia officially took its course toward accession to the EU. Nevertheless, Minister Diaconescu did not miss the chance to announce that Rumania conceded to recommend Serbia for EU's candidate status only after it was assured that the European Commission would prepare information about the progress of minority rights observation in Serbia by September 2012.¹⁵

HOW THE BULGARIAN MEDIA REFLECTED THE EVENTS

Bulgaria was one of the countries declaring their unconditional support to the Serbian membership in the EU. That position was equally supported as by the ruling majority as well as by the opposition. Under the circumstances the Bulgarian government refrained from any comments on the differences between Rumania and Serbia.

In any case, the problem of the last hurdle put in front of the Serbian candidature found its place in the Bulgarian media. Bigger part of them mentioned

¹⁵ Official Rumania's position in: Ministry of Foreign Affairs. Protocol on National Minorities signed with Serbia. *Press release*, 02.03.2012:– <http://www.mae.ro/en/node/12376>.

the subject only once. Most of the titles suggested that the lack of position was replaced by pursuit of sensation, i.e.: “Rumania tripped Serbia up on its way to the EU”¹⁶; “The EU foreign ministers voted only for recommendation of Serbia’s status. Final decision blocked by Rumania.”¹⁷; “Bucharest stalls Belgrade for the EU”¹⁸; “Bucharest stopped Belgrade in its way toward the EU”.¹⁹

Following the progress of the matter in detail in journalist’s sequence as far as there was such, was just an exception confirming the general lack of serious interest on the part of the Bulgarian media.²⁰ The texts were rather uniform in their informative character as mainly telegraph agencies’ news reports were retransmitted/reprinted. No agency was shown any particular preference. If the press releases are read more meticulously, it could be discovered that in them as origin of information were in equal degree present the TANYUG, France Press Agency and Reuters Agency just to mention some. At that, in every case their releases were provided via the Bulgarian Telegraph Agency. The only comparatively analytical material by a Bulgarian author was included in the broadcasts of Deutsche Welle.²¹ The point of author’s critical ardour was the insufficient help Bulgaria was offering Serbia on its way toward the EU. According to him, Bulgaria should have undertaken the responsibility of explaining the remaining part of Europe the processes which had evolved in the former Yugoslavia because Bulgaria had a good knowledge of the region, its culture and the tendencies and means of ethnic harassment sponsored by state machinery. Those comments simply ignored the Rumanian position and instead created the impression that the author simply

¹⁶ Румъния препъна Сърбия за ЕС, *Новинар*, 28 февруари 2012: <http://novinar.bg/news/rumaniia-prepana-sarbiia-za-es-Mzg1MDsxNDM=.html#comments1386617>.

¹⁷ Външните министри от ЕС приеха само препоръка за статута на Сърбия, *Медияпул*, 28.02.2012:

<http://www.mediapool.bg/vanshnite-ministri-ot-es-prieha-samo-preporaka-za-statuta-na-sarbiya-news190094.html>.

¹⁸ Букурещ бави Белград за Евросъюза. *24 часа*, 29.02.2012:

<http://www.24chasa.bg/Article.asp?ArticleId=1256098>.

¹⁹ Букурещ стопира Белград по пътя към ЕС, *Монитор*, 01.03.2014:

<http://www.monitor.bg/article?id=328510>.

²⁰ Румъния и Литва поставят условия пред евроинтеграцията на Сърбия. *Дневник*, 27.02.2012: http://www.dnevnik.bg/evropa/razshiriavane/2012/02/27/1775944_rumuniia_i_litva_postaviat_usloviia_pred/; Румъния спира Сърбия по пътя към ЕС. *Дневник*, 28.02.2012 - http://www.dnevnik.bg/evropa/razshiriavane/2012/02/28/1776641_diplomaticheski_iztochnik_rumuniia_spira_sarbiia_po/; Румънски министър: Не блокираме Сърбия, а искаме нормални гаранции. *Дневник*, 29.02.2012: http://www.dnevnik.bg/evropa/razshiriavane/2012/02/29/1777123_rumunski_ministur_ne_blokirame_sarbiia_a_iskame/; Румънски евродепутат: Условието към Сърбия противоречат на европейския дух. *Дневник*, 29.02.2012; http://www.dnevnik.bg/evropa/razshiriavane/2012/02/29/1777608_rumunski_evrodeputat_usloviata_kum_sarbiia/.

²¹ Ваксберг, Т., Как България не помогна на Сърбия. *Deutsche Welle*, 05.03.2012:

<http://www.dw.de/%D0%BA%D0%B0%D0%BA-%D0%B1%D1%8A%D0%BB%D0%B3%D0%B0%D1%80%D0%B8%D1%8F-%D0%BD%D0%B5-%D0%BF%D0%BE%D0%BC%D0%BE%D0%B3%D0%BD%D0%B0-%D0%BD%D0%B0-%D1%81%D1%8A%D1%80%D0%B1%D0%B8%D1%8F/a-15787119>.

agreed with the evaluation of the situation broadcasted several days earlier by the same media unit which joined the universal "surprise" at the tone of Bucharest.²²

The statement that the hardening of the Rumanian position was "surprising" was accepted without censure. No one took any pain to find out that the Bulgarian society was informed of the problem three years earlier – in February 2009. At that time an analytical study on the problems of the ethnic minorities in Serbia was published. In it the Rumanian requirement for change in the treatment of Timocka Krajna was also included. The material was reprinted from the Serbian newspaper *Večernje novosti*. What is more curious, though, is that the Rumanian diplomatic attack at that time was also initiated by Christian Diaconescu during his previous mandate as Minister of Foreign affairs.²³

The shortage of detailed analysis of the event in the media publications was compensated by readers' comments on their internet sites. They made a very intensive flow when the subject firstly appeared and gradually became less so in the course of the next few days. The tone of the comments was completely different from the one of the media, and was full of critical fervour. One of the first press publications triggered 102 comments. Only one of them spoke slightly of Rumania stating that Rumania together with Lithuania was one of the "two EU states of no importance".²⁴ The second publication provoked 56 comments. Only one of them asked the question: "Are there elections approaching in Rumania?" Another one opposed the idea that all the Vlachs in Serbia should be officially declared as a Rumanian minority. Comments in favour of Rumania prevailed. Several comments said: "Bravo to the Rumanians!" Those comments were different from the negative evaluations made in regard of the Bulgarian state. One position persistently prevailed. Rumanian stand was to be taken by the Bulgarian government as an example to follow. („And when shall we put forward the problem with the rights of the Bulgarian minority in Serbia?"; "Why did Bulgaria not raised the matter of the Bulgarian minority in Serbia?"; "The times of the Comintern are over. Bulgaria should clearly and with good arguments put forward its conditions for its support to Serbia."; „Why would our government not stand for

²² Гратвол, Д., Б. Михайлова. Сърбия май ще трябва да почака. *Deutsche Welle*, 29.02.2012 –

<http://www.dw.de/%D1%81%D1%8A%D1%80%D0%B1%D0%B8%D1%8F-%D0%BC%D0%B0%D0%B9-%D1%89%D0%B5-%D1%82%D1%80%D1%8F%D0%B1%D0%B2%D0%B0-%D0%B4%D0%B0-%D0%BF%D0%BE%D1%87%D0%B0%D0%BA%D0%B0/a-15775133>.

²³ Милинкович, Д. Сръбските малцинства заливат Белград с цунами от искания. - в. *"Вечерне новости"*, Белград, по БТА, 18.02.2009:

http://bolgari.net/srybskite_malcinstva_zalivat_belgrad_s_cunami_ot_iskaniia-l-66.html;
Milinković, D. Manjine se ponovo bune. *Večernje novosti*, 15. februar 2009:
<http://www.novosti.rs/vesti/naslovna/aktuelno.289.html:232293-Manjine-se-ponovo-bune>

²⁴ Румъния и Литва поставят условия пред евроинтеграцията на Сърбия. *Дневник*, 27.02.2012:

http://www.dnevnik.bg/evropa/razshiriavane/2012/02/27/1775944_rumuniia_i_litva_postaviat_uslovia_pred/.

the rights of the Bulgarians in the Western Outlands?") It was pointed out that there was a Bulgarian minority in Serbia too, and that it was subjected to tricks similar to those performed on the Vlachs. Serbian attempts to change Bulgarians' ethnic awareness by fabricating "Shopska" and "Turlashka" nations and languages were recalled.

The commentators' inputs made clear that they had no knowledge of the internal development of Rumania but were well aware of the Serbian policy in regard of the ethnic minorities. As a matter of fact Christian Diakonescu had been back to his ministerial post for a very short time yet, and the position of the government was not very stable but none of it had changed the position declared by the country. That was sensed by a number of Bulgarian commentators who deliberated in a more general plan the ways for a state to uphold its interest within the EU. One of them advanced the thesis that all confrontations in the EU would be automatically solved when the borders were removed. Opposite to his opinion was the one claiming that "in real life things are completely different". Cases of arguments inside the EU as well as such between member-states and candidate member-states were mentioned as examples.

Gradually the discussion faded away and the number of comments decreased. Thus the point was reached when the only specialized study treating in detail the problem of the minority policy of Serbia, a successor of strong tradition of inventing new nations and languages was published. The conclusion furthered in it was that Serbia's attitude was a breach of a most important principle of the EU and that was why the Bulgarian position should have been made heard in Brussels. In that way Bulgaria would have helped its neighbour much better than by keeping mum about its ethnographic and linguistic "pranks".²⁵

CONCLUSION

The Rumanian position at the vote for granting Serbia candidate status of the EU induced controversial appraisals all over Europe. Leading diplomats expressed their dissatisfaction. There were doubts in that respect in Rumania too. Their exponent became Corina Crețu, a Rumanian member of the European Parliament at the time. Similar to the Bulgarian media no Bulgarian politician took part in the debates on the issue. Nevertheless, the publications on the subject induced active readers to open a discussion on the possibilities of a state to stand for its position within the EU when it differs from the one prevailing at the moment. The discussion never succeeded in finding an outcome and faded away with the end of the issue that provoked it. However, there is a potential for its being revived. In Bulgaria and in Rumania. But, actually, has this debate ever ceased to be on?

²⁵ Николов, Ив. България и Сърбия днес, *България-Македония*, бр. 2, 2012 г.: <http://bulgariamakedonia.net/index.php?br=41&stat=549>

ÉLITES, IDÉE ET CULTURE POLITIQUE,
LEUR INSTITUTIONNALISATION DANS L'ESPACE ROUMAIN

1. Raluca Alexandrescu, *Difficiles Modernités, rythmes et régimes conceptuels de la démocratie dans la pensée politique roumaine au XIX^e siècle*, Ed. Universităţii Bucureşti, 2015, 386 p.

2. *Diplomaţi, Societate și Mondenități. Sfârșit de « Belle Époque » în lumea românească*, Ed. C.L. Topor, A. Istrati, D. Cain, Ed. Universităţii « Alexandru Ioan Cuza », Iași, 2015, 457 p.

La dernière décennie, la recherche roumaine dans le domaine des sciences humaines, notamment de l'histoire et des sciences politiques, a vu s'imposer de manière assez compétente de nouvelles aires thématiques; on assiste pratiquement à l'apparition de nouveaux domaines au sein de l'histoire des idées et mentalités, surtout au sein de l'histoire de l'évolution institutionnelle des idées dans le domaine de la formation des élites politiques modernes avec l'acculturation de nouvelles idées et des institutions fondées selon leur esprit.

Les thèmes et les domaines respectifs se sont imposés surtout par des thèses de doctorat, grâce à de jeunes spécialistes qui ne sont plus bloqués par toutes sortes de censures. Il reste que la majorité de ces études sont publiés en roumain, leur circulation étant dès lors restreinte. Il y a toutefois des cas heureux, tel l'ouvrage de Raluca Alexandrescu paru en français et partiellement le livre sur la diplomatie.

L'étude de Raluca Alexandrescu, *Difficiles Modernités, rythmes et régimes conceptuels de la démocratie dans la pensée politique roumaine au XIX^e siècle*, est un parcours riche de l'Idée aux Élités, à la Culture politique moderne et au système institutionnel où elles évoluent.

On comprend grâce à cette recherche substantielle sur le terme de *Démocratie* qu'au commencement était la *Parole*, apportée par les élites modernes formées dans les universités européennes, parole qui a fasciné les esprits de nouveaux formateurs d'opinion, *Parole* qui a nommé l'Idée, l'Idée politique exigeant les *Institutions* et les *Élités* qui l'accomplissent. Tout le système institutionnel moderne du Sud-Est européen connaît un passage extraordinaire au XIX^e siècle de l'hypostase quasi-médiévale des institutions et de la culture politique fondées sur des privilèges socio-politiques vers la culture et la typologie institutionnelle européenne moderne. Dans l'espace roumain, la modernisation de la culture politique et du système institutionnel d'organisation de la société nationale ont passé de l'Ouest vers l'Est par la Parole, l'Idée et les Institutions de ces idées. Ce qui rappelle la théorie « des formes sans fonds » de Titu Maiorescu, théorie qui exigeait de ramener la culture politique locale au niveau des formes originaires de l'Europe moderne. Les auteurs de ce parcours ont

été les élites locales formées au XIX^e siècle presque exclusivement dans des universités et collèges ouest-européens (en France, Belgique, Suisse, Allemagne, Autriche)¹. Le phénomène évolue lentement, avec des difficultés dans nos sociétés, comme le démontre avec application et érudition Raluca Alexandrescu, par le biais des idées politiques intégrées dans le discours public roumain et par le transfert des Institutions et la formation de leurs élites, comme le montre l'excellent volume sur la diplomatie mentionné ci-dessus.

Raluca Alexandrescu propose la monographie d'une *idée politique* et d'un *concept* – la Démocratie – leurs filiations, présence et évolution dans l'espace de la culture politique roumaine, dans l'espace de la pensée politique et philosophique roumaine. Elle apporte une précieuse et importante contribution à l'histoire des idées politiques roumaines et à la circulation des idées dans l'espace roumain dans la période moderne, qui est une période de modification radicale non seulement de la pensée politique et de l'action et de la pratique politique roumaines, mais aussi de l'exercice intellectuel ; dans le même temps, il s'agit d'une période où le système et la structure des institutions politiques roumaines connaissent des modifications radicales. Par l'identification et l'analyse des idées et concepts politiques ayant compté parmi les impératifs de changements de l'époque, cette étude contribue de manière substantielle à la connaissance de ces modifications essentielles pour la société roumaine.

Par son intention et par sa réalisation, l'étude de Raluca Alexandrescu continue brillamment le domaine ouvert par l'ouvrage de Vlad Georgescu *Istoria ideilor politice românești (1368–1878)*², tout en perfectionnant et multipliant les perspectives et les disciplines académiques qui participent à l'analyse des idées politiques. Vlad Georgescu accordait une importance presque absolue à l'identification des idées politiques et à leur évolution dans l'espace roumain de la pensée, à leur présence dans ce que les Allemands appellent – dès le début du XIX^e siècle – *Staatswissenschaft* / la science de diriger l'État. La valeur de la recherche de Raluca Alexandrescu réside dans sa relecture qui privilégie la théorie du transfert de culture politique et d'idées politiques des textes du XIX^e siècle roumain comparés aux textes parus en Europe occidentale ; Raluca Alexandrescu a relu les programmes politiques, les articles de journaux, les projets de réformes, les mémoires politiques, les projets de constitutions, de lois – publiés à l'intérieur du pays mais aussi en France et en Allemagne – en les soumettant à de nouvelles interprétations, non-censurées et non-tendancieuses, non-détournées de leur sens et de leurs significations réelles, conformes à l'espace public et politique du début du XIX^e siècle, début de modernité des sociétés Sud-Est Européennes, dans le cas roumain. Parmi la richesse d'événements et mouvements on déchiffre avec acribie l'effort des élites d'imposer l'Idée dans l'espace des réformes institutionnelles et de les constituer dans ce complexe politique, dans cette culture politique à la base de l'État moderne de type européen.

¹ L'historiographie roumaine compte des dizaines d'études, monographies, registres, bibliographies sur ce phénomène, de George Bengesco à Dumitru Amzăr, Alexandru Zub, Dan Berindei, Laurențiu Vlad et d'autres, cités dans les deux monographies discutées ici.

² Ed. Ion Dumitru, Verlag, München, 1987.

Raluca Alexandrescu offre une étude approfondie sur une idée politique, sur un concept qui devient progressivement l'institution de référence de la société roumaine. Dans la première moitié du XIX^e siècle on assiste dans la société roumaine non pas nécessairement à son application mais surtout à son évolution intellectuelle, comme exercice intellectuel politique public. C'est dans cette hypostase que Raluca Alexandrescu l'individualise – sa sémantique dans différentes étapes de sa présence dans la culture politique roumaine, son évolution illusoire ou utopique vers la législation roumaine et sa diffusion au sein des différentes institutions modernes politiques de type européen assimilées par l'espace roumain.

C'est une étude polyphonique, interdisciplinaire et d'anthropologie politique. Raluca Alexandrescu analyse toutes les voix de l'époque et toutes les voix qu'acquiert le concept et l'idée mêmes de démocratie dans la culture politique roumaine ou tous les symboles et significations qu'elle a acquis dans les différents textes ou courants de pensée de l'espace culturel roumain.

L'auteur développe l'analyse du concept et de l'idée sur plusieurs niveaux successivement ou parallèlement au fil de l'ouvrage. La richesse de thèmes, idées et concepts de cette étude au service de la connaissance des évolutions culturelles, politiques et institutionnelles roumaines est impressionnante. En passant par *La démocratie, concept d'importation, Les transferts culturels*, par *Le contrôle de la représentation, La démocratie limitée; La démocratie comme régime politique, le statisme traditionnel*, par *La « mise en page » des institutions modernes*, ou *La nouvelle logique de la démocratie dans l'État: citoyenneté, Peuple régime d'égalité...*, l'auteur parcourt toute l'aventure intellectuelle de pro et contre la modernisation de la société roumaine sur tous les niveaux politiques apparus depuis l'acculturation de l'Idée politique de démocratie jusqu'à la constitutionnalité et la nation moderne.

Dans une image d'ampleur, partie de l'idée politique – la Démocratie – nous assistons, en fait, au développement de plusieurs niveaux – essentiels pour la modernisation de l'État roumain – la culture politique, l'institutionnalisation de ses grands thèmes et les élites porteuses de ces idées dérivées du concept de démocratie. C'est notamment la construction érudite du processus de cristallisation de la culture politique et de son corps élitair politique, qui ont finalement défini le caractère de l'État roumain moderne de type européen, qui est importante. Une idée à laquelle on a aspiré à travers tout le XIX^e siècle roumain.

Avec *Diplomați, Societate și Mondenități. Sfârșit de „Belle Époque” în lumea românească (Diplomates, Société et Mondanités. Fin de „Belle Époque” dans la société roumaine)* (un titre un peu exotique), nous nous retrouvons à l'autre bout du XIX^e siècle jusqu'à la première guerre mondiale. Nous restons dans l'espace de la culture politique et des élites – cette fois-ci au sein de la diplomatie et de leur institutionnalisation dans le monde roumain; il s'agit toujours du rôle, des fonctions et de l'intense activité des élites et des institutions diplomatiques – consulats, agences, consuls, agents diplomatiques, ministres plénipotentiaires avec toute leur hiérarchie dans la culture politico-diplomatique de l'Europe, dans la décennie précédant la Première Guerre mondiale et les années qui la suivent.

Le volume (qui recueille 21 études présentées à un colloque à l'Université de Iasi sur le thème de la diplomatie) s'avère être une contribution historiographique substantielle et en même temps l'initiation de nouveaux thèmes dans la recherche de la diplomatie et des politiques extérieures de la Roumanie dans le contexte européen et Sud-Est européen à Bucarest et de la constitution d'une institution roumaine de type européen – *la Diplomatie* – et des *élites diplomatiques* roumaines imitant la diplomatie et les diplomates européens qui se trouvaient dans la capitale roumaine et qui, tout au long du XIX^e siècle, ont été le modèle selon lequel s'est formée la diplomatie roumaine et la diplomatie balkanique, suivant toutefois les thèmes vitaux de la Roumanie et du Sud-Est européen.

Notons qu'avant 1859 la Roumanie n'a pas le droit à des agences diplomatiques, ni aux diplomates officiellement reconnus par les capitales européennes. L'institution commence à se former sous le règne d'Al. I. Cuza par des envoyés, agents spéciaux du prince régnant dans les capitales européennes, ensuite sous le règne du Charles I^{er} par des agences diplomatiques et, après 1877/1878, par des Légations et ministres plénipotentiaires³. Le volume est centré sur le moment où il existe déjà un corps diplomatique roumain et un système institutionnel propre avec une élite diplomatique de niveau vraiment européen.

Abordant quelques thèmes principaux (*Angrenajul politicii în culisele diplomației; Mondenitate și sociabilități. Diplomați, cronici, întâmplări cotidiene; Portretistică din "Belle Époque". La curtea regelui și în high life-ul bucureștean; Consulii și corpul diplomatic. Imagini în culori și umbre*), le volume reconstruit l'intensité de l'activité diplomatique européenne, Sud-Est européenne et roumaine dans la capitale de la Roumanie, activité par laquelle on déroule et débat, on essaie d'imposer tous les intérêts politiques, géopolitiques et d'influence des grandes puissances européennes dans l'espace Sud-Est européen. La capitale roumaine et la Cour du roi Charles I^{er} se trouvent au centre de cette activité diplomatique regardant vers les Balkans. Trois empires, l'Empire russe, l'Autriche-Hongrie et l'Empire ottoman, ayant les mêmes intérêts quant à l'accapuration ou le maintien des sphères d'influences dans le Sud-Est européen se voient confrontés aux intérêts similaires des autres puissances européennes et dans le même temps à la résistance énergique des peuples – de prospères États modernes – des Balkans et à leur lutte pour être reconnus comme nations politiques en Europe. Dans ce quadrille politique acharné, la diplomatie et les diplomates joueront un rôle définitoire ; par cette bataille, ils se moderniseront, ils gagneront des habiletés, des qualités et leur place dans les hiérarchies diplomatiques-politiques européennes tout comme au sein des diplomaties locales – roumaine, serbe, bulgare, grecque – et ils formeront un corps diplomatique de valeur et efficace⁴. Les études accordent une place particulière à un thème

³ Voir Dan Berindei, *Diplomația românească modernă de la începuturi la proclamarea independenței (La diplomatie roumaine moderne de ses débuts jusqu'à la proclamation de l'indépendance. 1821–1878)*, București, 1995.

⁴ Je remarquerai dans ce volume la mise en circulation d'une très solide bibliographie – des études, mémoires, volumes de documents diplomatiques, qui attestent du processus solide de formation d'une haute

important pour cette image de l'intense activité diplomatique et de la concentration de diplomates de toutes les régions de l'Europe, à savoir la Cour Royale de Bucarest et la capitale roumaine qui évolue vers un centre d'activité politique-diplomatique européenne, espace où s'affrontent des intérêts politiques divers et contradictoires. Le roi Charles I^{er} observera attentivement et avec intérêt le monde diplomatique et la concentration des principaux intérêts politiques européens dans cet espace. Par des protocoles royaux de type européen – des bals, des concerts, des fêtes, des réceptions à la Cour, des privilèges et des faveurs –, apparemment de simples mondanités innocentes, le roi maîtrise et contrôle la circulation des intérêts, établissant des hiérarchies des problèmes politiques (voir *Etichetă și protocol la balurile Curții Regelui Carol I; Sub semnul diplomației de severă eleganță din "Belle Epoque"; O principesă din "Belle Epoque". Maria a României; Mondenitate și solidaritate internațională; Consuli francezi la Iași; Corpul diplomatic de la București în reprezentarea diplomaților britanici la început de secol XX; Plenipotențari italieni la București*). Le roi de Roumanie, le meilleur connaisseur des problèmes des Balkans, gardera la tradition roumaine existante depuis le XIX^e siècle de regard protecteur sur les Balkans (interrompue par les guerres balkaniques de 1912–1913 et ensuite par la mort du Roi en 1914) et essaiera une harmonisation, une conciliation dans la bataille pour les Balkans (voir *Inceput de carieră diplomatică. Simion Radev la București (1913–1916); Diplomați eleni și chestiunea aromână la început de sec. XX*).

Voilà donc une image complexe, riche et intéressante de la vie diplomatique européenne dans la variante bucarestoise où se font et se défont des alliances diplomatiques, image des mentalités, encore agressivement impériales, de l'espace des luttes diplomatiques, mais au pas de quadrille mondain. Et qui dépeint les problèmes vitaux auxquels est confronté l'espace Sud-Est européen autour de la Première Guerre mondiale. Où les idées, les thèmes, les exigences, les prétentions du sommaire/portefeuille de l'activité diplomatique se renouvellent continuellement. Quadrille où se cristallise une culture politique renouvelée et des corps diplomatiques d'élite capables de mener des batailles dures lors des Conférences de paix après la Première Guerre mondiale qui ont conduit à la disparition des trois Empires, à l'indépendance totale des États des Balkans, à la réunification de la Roumanie, à la Fédération Yougoslave, aussi bien qu'à de nouvelles raisons de mécontentements et frustrations dans les Balkans et en Europe.

Elena Siupiur

culture diplomatique, d'un corps diplomatique d'élite et de l'élévation au niveau politique européen des institutions diplomatiques. Une bonne partie de ces ouvrages est parue la dernière décennie et appartient aux auteurs présents dans ce volume, tous de jeunes chercheurs.

Robert Garland, *Wandering Greeks. The Ancient Greek Diaspora from the Age of Homer to the Death of Alexander the Great*, Princeton-Oxford, Princeton University Press, 2014, XXI+319 p., 16 fig., 7 cartes.

Le livre de Robert Garland (ci-après : G.) traite d'un sujet d'actualité dans l'historiographie de la Grèce antique, à savoir le déplacement de personnes dans le monde grec. Ce thème illustre aussi des préoccupations modernes, si l'on ne pense qu'aux migrations récentes à l'intérieur de l'Europe et autour de la Méditerranée, et aux défis d'ordre culturel, politique, et économique qu'elles posent. La première phrase de l'ouvrage établit aussitôt le parallèle avec le monde d'aujourd'hui : « To put things in a modern perspective : there are 42.5 millions displaced persons in the world today. » (p. XVI). Dans l'Antiquité, malgré le peu d'informations que l'on trouve dans les sources, on sait qu'un nombre considérable des Grecs furent obligés de quitter leurs maisons et aller s'installer ailleurs. C'est sur l'histoire des ces émigrés que se penche l'ouvrage.

L'enquête concerne une longue période, de Homère à Alexandre le Grand, et ce sont les « diasporas » grecques qui sont au cœur de l'analyse. Il faudrait peut-être rappeler que le mot « diaspora » est venu récemment remplacer surtout dans l'espace anglo-saxon, mais aussi en partie dans l'historiographie française, le terme de « colonisation » grecque, une notion considérée périmée, car trop « modernisante »¹. Ce débat est actuellement en cours et plusieurs savants se sont prononcés contre toute généralisation et pour l'individualité du mouvement grec de colonisation². G. n'entre pas dans cette controverse, il préfère dresser le portrait des différents types de « wanderer » dans la Grèce archaïque et classique. Cette catégorie est finalement définie d'une manière assez large et on trouve plusieurs cas de figures : les exilés, les émigrés plus ou moins volontaires, les déportés, les suppliants, les métèques (à Athènes en particulier).

La préface et le premier chapitre du livre font un historique de la recherche sur les migrations de populations dans l'Antiquité, tout en mettant en évidence les objectifs et les limites de l'analyse. À cet égard, pour l'auteur, l'une des limites est le fait que « Greek uses the same word to describe both an exile and a refugee » (p. XX). Sans mettre en doute cette affirmation, il est étonnant de constater l'absence ici, et ailleurs dans le livre, de l'étude que M. Casevitz a consacrée au vocabulaire de la colonisation grecque. Ce dernier ouvrage livre une analyse des termes qui concernent particulièrement la colonisation et qui sont loin d'être synonymes (des termes issus en grande partie des deux familles de mots : l'une créée autour du verbe *ktizô*, et l'autre à partir de *oikeô-oikizô*)³. En revanche, G. tire profit de l'enquête menée par « The Copenhagen Polis Center » sur la *polis* grecque et qui eut pour résultat principal la publication d'un inventaire des cités grecques archaïques et classiques, ouvrage monumental paru en 2004 sous la direction de M.H. Hansen et T. H. Nielsen⁴.

¹ À l'origine de ce mouvement historiographique se trouve un article de R. Osborne, « Early Greek Colonization ? The Nature of Greek Settlement in the West », in *Archaic Greece: New Approaches and New Evidence*, N. Fisher et H. van Wees (éds.), London 1998, p. 251–269. Cf. R. Étienne, « Historiographie, théories et concepts », in *La Méditerranée au VI^e siècle av. J.-C. (essais d'analyses archéologiques)*, R. Étienne (éd.), Paris, 2010, p. 6.

² E. Greco, « On the Origin of the Western Greek *Poleis* », *Ancient West & East* 10, 2011, p. 233–242 ; A. Avram, *Les diasporas grecques du VIII^e siècle à la fin du III^e siècle av. J.-C.*, Paris, 2012, p. 28–29 ; M. C. D'Ercole, *Histoires méditerranéennes. Aspects de la colonisation grecque de l'Occident à la mer Noire (VIII^e–IV^e siècles av. J.-C.)*, Paris, 2012, p. 18–20 ; I. Malkin, « Greek Colonisation: The Right to Return », in *Conceptualising Early Colonisation*, L. Donnellan, V. Nizzo et G.-J. Burgers (éds.), Bruxelles-Rome, 2016, p. 27–50.

³ M. Casevitz, *Le vocabulaire de la colonisation en grec ancien*, Paris, 1985.

⁴ M. H. Hansen, T. H. Nielsen (éds.), *An Inventory of Archaic and Classical *Poleis**, Oxford, 2004.

Le deuxième chapitre du livre offre un bref aperçu des sources littéraires (Homère, poèmes lyriques et élégiaques, tragédies, orateurs, philosophes, récits mythologiques) qui témoignent des mouvements de population et évoquent des émigrés célèbres. Il aurait fallu aussi évoquer ici l'apport des sources épigraphiques, car des groupes d'exilés sont aussi mentionnés par les inscriptions⁵.

Le troisième chapitre traite de la « diaspora grecque » de l'époque archaïque, à savoir des établissements (*apoikiai*, *emporía*, clérouques athéniennes) que les Grecs ont fondés sur les rives de la Méditerranée, de la Propontide et du Pont-Euxin. Il est question dans ce cadre des causes du départ des Grecs, du rôle de l'oracle d'Apollon et de l'*oikistès* (« fondateur ») dans la colonisation, des rapports entre les Grecs et les indigènes.

Intitulé « the Portable *Polis* », le troisième chapitre étudie un cas particulier de déplacement de population : la migration d'une communauté poliade (*metoikèsis* ou *anachôrèsis*), suite à une agression externe ou à une catastrophe naturelle. L'exemple le mieux connu est celui des Phocéens, qui, sous la menace perse, quittèrent l'Asie Mineure et partirent s'installer sur les rives de la Méditerranée occidentale, notamment à Alalia, Élée, Massalia, Emporion. On possède d'autres exemples de transfert de populations : c'est le cas de la Sicile, à l'époque des tyrans Gélon de Géla et Denys I^{er} de Syracuse, lorsque plusieurs cités cessèrent leur existence et une partie de leurs citoyens fut installée ailleurs.

Les six chapitres suivants présentent différentes figures de migrants : le déporté, l'évacué, le demandeur d'un droit d'asyle (« the asylum-seeker », du grec *asylia*, « inviolabilité »), le fugitif, le migrant économique, la personne itinérante. Mais comme l'auteur le reconnaît lui-même, il est parfois difficile de distinguer dans les sources entre telle ou telle catégorie de migrants.

L'expulsion d'un individu ou d'un groupe de personnes est la principale conséquence des luttes internes (*staseis*), qui divisent habituellement les cités grecques⁶. C'était là une solution moins radicale pour résoudre une crise politique ; une autre possibilité, elle aussi connue, était le massacre des membres de la faction adverse. À juste titre, G. écrit « it is hardly an exaggeration to state that the survival of the *polis* at times of crisis depended upon the expulsion of one of the two warring parties, since if conditions deteriorated further, it would become ungovernable and civil slaughter would result » (p. 80). La guerre peut avoir pour résultat l'expulsion d'une communauté entière (le cas d'Égine, dont les habitants furent obligés par les Athéniens en 431 de quitter l'île) ou l'évacuation d'une partie du territoire ravagée par les troupes ennemies. Ainsi, lors de la guerre du Péloponnèse, les paysans athéniens se réfugièrent en ville en raison des incursions menées par les Spartiates en Attique.

Par ailleurs, G. inclut dans la catégorie « asylum-seeker » les suppliants, qui se mettent sous la protection d'un dieu à l'intérieur d'un sanctuaire, mais aussi ceux qui cherchent à obtenir, souvent temporairement, l'asyle dans une autre cité en invoquant des alliances militaires ou des liens de *xénia*.

Les fugitifs forment un groupe très hétéroclite : il s'agit d'individus (citoyens ou esclaves) qui, pour des raisons variées (homicide volontaire ou involontaire, désir d'établir une tyrannie, ostracisme, échapper à un maître cruel dans le cas des esclaves, etc.) choisissent de partir en exil. Certains d'entre eux peuvent néanmoins être considérés comme exilés politiques ou suppliants (par exemple, les esclaves qui cherchent refuge dans un sanctuaire). Cela montre une fois de plus la difficulté de qualifier des réalités antiques par des termes modernes.

De même, il n'est pas toujours aisé de différencier les migrants économiques des exilés politiques ou de ceux qui quittent leur patrie en raison d'agressions militaires. L'analyse porte en particulier sur les *metèques* athéniens, une catégorie de migrants économiques bien connue aujourd'hui grâce à une abondante documentation.

Un autre groupe de migrants étudié est celui des personnes itinérantes, qui se déplacent d'un endroit à un autre et qui gardent ou non des liens avec leur patrie. On trouve dans cette catégorie

⁵ Voir par exemple l'inscription de Sélinonte, affichée vers 500 av. J.-C. à Olympie (*IvO*, 22), qui donne le texte d'un accord entre la cité et un groupe de Sélinontins réfugiés à Mégara : D. Asheri, « Rimpatrio di esuli a Selinunte », *ASNP* serie iii, 9, 2, 1977, p. 479-497.

⁶ H.-J. Gehrke, *Stasis. Untersuchungen zu den inneren Kriegen in den griechischen Staaten des 5. und 4. Jahrhunderts v. Chr.*, München, 1985.

différents personnages: les devins, les artistes lyriques, les sophistes, les poètes, les sculpteurs, mais aussi les pirates, les brigands, les mercenaires et les mendiants. On peut aussi ajouter les médecins itinérants, dont on trouve la trace dans les sources littéraires et les inscriptions⁷.

La question du retour des migrants fait l'objet du dernier chapitre du livre. Le retour des bannis politiques posait des problèmes d'ordre politique et social, mais aussi économique et juridique. Car l'expulsion des membres d'une faction adverse était souvent assortie de la confiscation de leurs biens, des biens qui étaient aussitôt redistribués entre les membres de la faction victorieuse. Un retour des exilés pouvait donc entraîner de nouvelles tensions à l'intérieur de la communauté civique. Dès lors, on comprend aisément la réaction négative des cités vis-à-vis du décret d'Alexandre le Grand permettant le retour d'exilés dans leurs patries. Cette décision prise en 324 provoqua aussitôt l'hostilité des Athéniens, qui avaient expulsé les Samiens de leur île, et qui se révoltèrent, à la mort du roi en 323, contre les Macédoniens (la guerre lamiaque).

Pour conclure, on notera que l'ouvrage de G. a le mérite de rassembler les principaux témoignages littéraires sur les déplacements de groupes de populations et d'individus dans le monde grec antique. Il présente les différentes thèses avancées par les modernes pour expliquer ces phénomènes de mouvement humain, et permet ainsi à toute personne, plus ou moins familière de l'Antiquité, de prendre connaissance de la mobilité dont les Grecs firent preuve à l'époque archaïque et classique.

Le livre est enrichi par cinq appendices : le premier porte sur le terme de diaspora, tandis que les autres fournissent une liste des clérouques et des colonies athéniennes, une liste chronologique des mesures de bannissement, un catalogue alphabétique des exilés célèbres, ainsi qu'une liste chronologique des réductions en esclavage des différentes communautés. On trouve également à la fin du volume un lexique de mots grecs et plusieurs index (des noms de personnes, géographique, des sources, un index général).

Adrian Robu

Denis F. SULLIVAN, Alice-Mary TALBOT, Stamatina McGRATH, *The Life of Saint Basil the Younger*, Critical Edition and Annotated Translation of the Moscow Version, Washington, D.C., Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 2014, 829 p. [Dumbarton Oaks Studies, XLV]

La *Vie de saint Basile le Jeune* est le plus long texte hagiographique byzantin, connu notamment pour la vision du Jugement dernier de Grégoire, le disciple de saint Basile, unique par son ampleur dans la littérature byzantine. Cette vision contribua largement à la popularité de la *Vie* non seulement à Byzance, mais aussi dans tout le monde orthodoxe. On attendait depuis longtemps une édition critique du manuscrit, préservé à Moscou (ms. gr. 249 de la Bibliothèque du Synode) et publié par A.N. Veselovskij et S.G. Vilinskij, entre 1889 et 1911, dans quatre morceaux distincts en séparant la partie « historique » des récits de visions. Une équipe de Dumbarton, formée de Denis Sullivan, Alice-Mary Talbot et Stamatina McGrath, a assumé cette tâche difficile, en fournissant également une traduction anglaise annotée, la seule traduction d'ailleurs du texte de Moscou dans une langue moderne. Le moins que l'on puisse dire est que le résultat est à la hauteur de la tâche. L'édition couvre plus de 800 pages dont 60 pages d'introduction, presque 700 pages de texte grec avec traduction, suivies de bibliographie, d'une carte de Constantinople avec les lieux mentionnés dans le texte et de quatre index.

La *Vie de Basile le Jeune* est un texte rédigé à Constantinople au milieu du X^e siècle, qui partage avec d'autres textes hagiographiques de l'époque l'intérêt particulier de son auteur pour l'eschatologie et les visions de l'au-delà. La première partie de la *Vie* expose les événements de la vie de Basile avant sa rencontre avec Grégoire, qui deviendra ensuite son disciple et biographe. Le récit se poursuit par le récit de la vision de Grégoire sur le sort posthume de la servante de Basile, Théodora, qui

⁷ É. Samama, *Les médecins dans le monde grec. Sources épigraphiques sur la naissance d'un corps médical*, Genève, 2003.

sert à confirmer la sainteté de Basile et qui se prolonge par un exposé sur les miracles et les prophéties de Basile. La seconde partie contient le récit de la vision de Grégoire sur la Jérusalem céleste et sur le Jugement Dernier, qui couvre la plus grande partie du texte, qui s'achève par le récit des derniers jours de Basile, de sa mort et de son enterrement.

Si le contenu du texte nous permet de conjecturer l'époque quand le texte fut rédigé, sa date précise reste inconnue. Dans l'introduction (p. 7–11), les éditeurs reprennent l'examen de cette question qui préoccupa des chercheurs de plusieurs générations (notamment Henri Grégoire, Lennart Rydén et Christine Angelidi). Le texte contient des allusions à plusieurs personnages et événements historiques (par exemple le siège de Constantinople par les Rus' en 941) qui couvrent une période s'étendant du règne de Léon VI (886–912) à celui de Constantin Porphyrogénète (945–959) et qui permettent de placer sa rédaction à Constantinople, après 945. La mort de Basile est censée être intervenue le 26 mars au milieu du carême, ce qui indique l'année 944 ou 952, peut-être plutôt la première car, comme L. Rydén l'avait déjà remarqué, il n'y a pas d'événements postérieurs au règne de Romain Lécapène (920–944) qui soient évoqués dans la *Vie*. Grégoire aurait rédigé la *Vie* de son maître aussitôt après sa mort, mais ce détail n'aide pas beaucoup à la datation d'autant plus que la possibilité qu'autant Basile que son disciple ne soient que des personnages fictifs n'est pas à exclure. Le saint ne figure pas dans le *Synaxaire* de Constantinople, bien que cette absence puisse s'expliquer aussi par une rédaction du texte postérieure à la compilation du *Synaxaire*. Aucune icône du saint n'est connue et les renseignements sur son existence se limitent à sa biographie. Les éditeurs signalent pourtant (p. 15) que son tombeau a dû exister puisqu'il était vénéré vers 1200 comme en témoigne le pèlerin russe Antoine de Novgorod. Les points de convergence avec la *Vision du moine Cosmas* (datée 963) ne servent pas beaucoup à la datation, car on ne sait pas lequel des deux textes est antérieur, de même les parallèles nombreux et certains avec la *Vie d'André Salos*, un autre texte hagiographique constantinopolitain sans datation précise (peut-être aussi le milieu du X^e siècle) dont le héros est susceptible d'être un personnage fictif.

L'incertitude règne également en ce qui concerne l'auteur ou le patron de la *Vie*. Paul Magdalino a songé au *parakoimômenos* Basile Lécapène (ca. 925–985), alors que les auteurs de la présente édition penchent plutôt vers les frères Anastase et Constantin Gongylioi, personnages attachés au réseau des eunuques paphlagoniens de la cour dont faisait partie à l'époque aussi Joseph Bringas, le protecteur de Syméon le Nouveau Théologien et le grand rival de Basile Lécapène. Cette rivalité complique un peu les données du problème. J'avais déjà noté que Basile le Jeune était présenté par son biographe comme un « proche des eunuques Gongylioi » (dans *Visions, prophéties et pouvoir à Byzance. Étude sur l'hagiographie méso-byzantine (IX^e–XI^e s.)*, Paris, 2010, p. 325), tout en proposant un autre candidat, Nicéas le Paphlagonien, en raison d'un certain nombre de traits communs avec la *Vie de Basile le Jeune* (*ibid.*, p. 329–330): l'intérêt pour l'eschatologie et pour la critique du clergé, en particulier du patriarche Théophylacte (933–956), les liens de Basile et de Nicéas avec l'église constantinopolitaine de Sainte-Anastasia *Pharmakolytria*, leurs accointances paphlagoniennes, leur arrestation sous l'accusation d'espionnage et leur revendication d'une élection spirituelle en dehors des cadres de l'Église. J'avais peut-être tort lorsque j'évoquais aussi leur dévotion commune pour Jean Chrysostome, mais cet aspect seul ne devrait pas discréditer une hypothèse que je n'ai pas de fortes raisons d'abandonner, bien que, comme les deux autres (Basile Lécapène et les Gongylioi), elle reste, dans l'absence des preuves certaines – il faut bien l'avouer – assez spéculative.

Il faudrait ajouter peut-être que Basile est présenté par son biographe comme un ex-partisan de Constantin Doukas, l'auteur de la révolte manquée de 913. Il aurait fait partie de la faction de Doukas qui regroupait, entre autres, le patriarche Nicolas, le protovestiaire Michel, le patrice Constantin Éladikos, le patrice Léon Choïrosphaktès, Constantin Lips et l'*asèkrètis* Nicéas (cf. Skylitzès, éd. Thurn, p. 197–199). Qui plus est, en tant que tenant de Constantin Doukas, sa présence à la cour de Romain Lécapène n'est pas isolée. Nicéas Éladikos, parent du patrice qui avait pris partie au complot de Doukas (et que l'on peut identifier à Nicéas *magistros*), deviendra, en effet, le beau-père de l'empereur (cf. A. Timotin, *Visions...*, p. 323–324).

La *Vie de Basile le Jeune* a pu être vouée à un public monastique, comme semble l'indiquer la circulation du texte dans ce milieu, bien que les éditeurs aient sans doute raison de souligner que « the urban setting with references to familiar sites and famous people and locations in Constantinople

would be appreciated by an urban population » (p. 21), ce qui permet d'envisager la possibilité que l'auteur de la *Vie* visait (aussi) un public séculier. La *Vie* est en effet une source très précieuse pour la géographie et la vie sociale à Constantinople au X^e siècle. On retient, par exemple, les références aux maisons des frères Gongylioi et de Constantin Barbaros, dans le quartier Arkadianai (non loin du Grand Palais), et on remarque les parallèles notables avec la *Vie de Basile I^{er}* signalés déjà par P. Magdalino, qui avait noté que le parcours séculier de Basile le Jeune dans la ville de Constantinople, de la Porte d'Or vers le Grand Palais, présente les traits d'un *adventus* impérial.

La vision de la servante Théodora renferme une description circonstanciée des *telôneia*, des douanes célestes, en nombre de vingt-et-un, que l'âme doit traverser pour arriver aux portes du ciel. L'image des vingt-et-une douanes, qui connut aussi une transposition iconographique dans la peinture murale du nord de la Moldavie, a probablement son origine dans les vingt-et-une espèces de châtiments réservés aux pécheurs dans l'*Apocalypse de Pierre* (chap. 7–12). Le récit de la vision se clôt par la description des demeures célestes des saints (notamment de Basile) qui sont de véritables palais, en marbre, parés d'or et de pierres précieuses.

Le cœur du récit est représenté par l'ample vision de la Jérusalem céleste et du Jugement dernier. Unique par ses dimensions, la vision présente pourtant de nombreuses analogies avec d'autres visions présentes dans l'hagiographie méso-byzantine (notamment avec celles d'André *Salos* et du moine Cosmas) et avec l'iconographie du Jugement dernier. Sur les traces des analyses de Ch. Angelidi, L. Rydén et P. Magdalino, les éditeurs (p. 48–53) insistent à raison sur l'intertextualité et sur la préoccupation pour la représentation de l'au-delà et pour l'eschatologie qui caractérisent la *Vie de Basile le Jeune*, sans ignorer mon étude sur la polémique anti-juive dans cet écrit et dans d'autres textes contemporains.

Les quelques lignes sur les traductions de la *Vie* reflètent nos faibles connaissances en la matière. À la traduction en slavon (XIV^e siècle) et à celle arabe réalisée à Damas en 1693, il faudrait ajouter au moins la traduction roumaine (du slavon) du milieu du XVII^e siècle, éditée et étudiée par Maria Stanciu-Istrate (*Viața Sfântului Vasile cel Nou și Vămile văzduhului*, studiu filologic, studiu lingvistic, ediție și glosar, Bucarest, 2004). Une autre traduction roumaine d'après une version grecque, de quelques décennies plus tardive et préservée dans plusieurs manuscrits, est également attestée.

La *Vie de Basile le Jeune* représente sans aucun doute un des textes les plus fascinants de la littérature byzantine. En éditant, avec traduction et commentaire, ce récit difficile à classer et à interpréter, les trois éditeurs ont relevé un défi majeur de la philologie byzantine. Ils ont pleinement droit à nos félicitations et à notre reconnaissance.

Andrei Timotin

Paolo ODORICO, *Des textes et des contextes dans la littérature byzantine. Un recueil autobiographique d'articles*, édité par Roxana-Gabriela Curcă, București – Brăila, Editura Academiei Române – Muzeul Brăilei, Editura Istros, 2013, 480 p. [Florilegium magistrorum historiae archaeologiaeque Antiquitatis et Medii Aevi, XIII]

Paolo Odorico est une autorité reconnue dans le domaine de la byzantinologie, qui a renouvelé par ses travaux notre perspective sur la littérature byzantine. La publication en Roumanie, sur l'invitation de Victor Spinei, de ce recueil d'articles s'explique par les liens scientifiques et d'amitié qui lient l'auteur à la communauté académique roumaine, des liens qui débordent le cercle de ses anciens élèves parmi lesquels se range aussi l'auteur de ces lignes. Le recueil réunit vingt-et-une études publiées, en français et en italien, au long de trois décennies dans des ouvrages qui ne sont pas tous d'un accès facile, regroupées en cinq rubriques (*Gnomologika*, *Poietika*, *Anagnoseis*, *Eikones/Images*, *Thessalonika*) et précédées par un « portrait de l'auteur » dressé par Ioan-Aurel Pop.

Les études sont republiées sans modifications par rapport aux versions originales, mais sont précédées par d'instructives introductions qui en dégagent les enjeux et les replacent dans la

biographie de l'auteur. Le choix a été judicieux, puisque aucun des thèmes privilégiés des recherches de P. Odorico ne fait défaut de ce recueil.

Il s'ouvre logiquement par une étude, publiée en 1982, sur les florilèges (*gnomologia*) grecs médiévaux, en particulier sur le *Gnomologium byzantinum* du *Bibl. Nat. Athen.* 1070, un domaine encore peu exploré au moment où l'auteur lui consacrait son premier livre, l'édition du gnomologue de Jean Géorgidès (*Il prato e l'ape. Il sapere sentenzioso del monaco Giovanni*, Vienne, 1986). Depuis d'autres éditions des florilèges sont parues et, plus récemment, ils ont même fait l'objet de quelques colloques. Faisant œuvre de pionnier dans l'édition des gnomologes (à un moment où, il convient de le rappeler, le *Thesaurus Linguae Graecae* n'existait pas encore), P. Odorico s'est pourtant surtout intéressé à l'interprétation de ces recueils de sentences, à leur place dans la production littéraire byzantine. De cette réflexion est issue par exemple une étude programmatique comme *La cultura della sillogè* (BZ 83, 1990, p. 1–23).

L'intérêt pour les florilèges n'est pas sans relation avec celui pour les *marginalia*, des sentences, des notes, des lettres copiées dans un désordre apparent en marge des manuscrits. Une étude des *marginalia* du *Florilegium Marcianum*, qui est à la base du gnomologue de Jean Géorgidès, a été retenue dans ce recueil d'articles. L'étude approfondie des florilèges byzantins est liée aussi à l'intérêt de l'auteur pour l'épopée *Digénis Akritas*, dont il donna une traduction italienne pour la version de Grottaferrata (*Digenis Akritas. Poema anonimo bizantino*, Florence, 1995) suivie quelques années plus tard par la traduction française de la version de l'Escorial (*L'Akrite. L'Épopée byzantine de Digénis Akritas, suivi du Chant d'Amouris*, Toulouse, 2002). Un article reproduit dans ce volume traite des passages à contenu sentencieux de l'épopée byzantine (la version de Grottaferrata) et de leurs relations avec la tradition gnomologique.

Le *Digénis* fait partie, en même temps, d'un autre domaine de prédilection des recherches de l'auteur, la poésie byzantine. Le choix de P. Odorico s'est pourtant porté de préférence vers de petits poèmes ayant échappé à l'attention et à l'intérêt des byzantinistes. Une des études reproduites dans cet ouvrage porte, en effet, sur un poème mis en guise de préface d'un manuscrit de la Bibliothèque Marcienne à Venise, « l'un des plus beaux que la poésie byzantine ait produit ». Un véritable éloge consacre cette pièce jusqu'alors méconnue : « la richesse des mots, le mètre respectueux des normes, les images évocatrices, les associations d'idées font de lui un véritable joyau qui mériterait d'être connu au titre d'exemple de l'esthétique grecque au Moyen Âge ». Un autre article retenu porte sur une poésie dédiée à Romain II, le fils de Constantin Porphyrogénète, qui se trouve au bas de la page d'un autre manuscrit de la Marcienne. P. Odorico non seulement releva le défi d'éditer le texte, mais se lança aussi dans son interprétation, en formulant au passage l'hypothèse qu'il s'agisse d'un billet accompagnant un cadeau. Un troisième article de la même aire de préoccupations concerne trois petites poésies du *Parisinus Graecus* 1711 dont l'auteur a pu être Léon Tzikandélès, au XII^e siècle. P. Odorico s'interroge, ici encore, sur la signification immédiate de ces petites pièces littéraires, dont seule la deuxième évoque des événements historiques repérables comme la disparition cruelle de Romain IV Diogène.

Les chroniques représentent un autre domaine de recherche de l'auteur, en particulier la *Chronique* de Georges le Moine à laquelle il consacra un de ses premiers articles à partir d'un manuscrit méconnu de la Marcienne. Dans un article plus récent, reproduit également dans cet ouvrage, P. Odorico est revenu sur le sujet en étudiant dans le détail la composition de cette œuvre de compilation qui devait intéresser naturellement l'auteur de la « *Cultura della sillogè* ». Il montre ainsi que les variations introduites par Georges le Moine par rapport aux sources qu'il utilise trahissent ses propres préoccupations et ses partis pris politiques.

L'intérêt pour les chroniques est aussi lié à celui pour l'histoire de Thessalonique, ville à laquelle l'auteur porte un attachement de longue date. Les trois chroniques de la prise de la ville sont examinées par P. Odorico dans une étude qui complète la traduction qu'il donna en 2005 (*Thessalonique. Chroniques d'une ville prise*, textes présentés et traduits du grec par P. Odorico, Toulouse, 2005) : la chronique de Jean Caminiatès, sur la prise de la ville par les Arabes en 904, celle d'Eustathe de Thessalonique, sur le siège normand de 1185, et celle de Jean Anagnostès, relative à la conquête de la ville par les Ottomans en 1430. Une étude sur la topographie de Thessalonique, qui

avance l'hypothèse d'une acropole byzantine qui existait encore au XI^e siècle et une autre sur la *Vie de saint David de Thessalonique* sont également reproduites dans ce volume.

Le recueil contient aussi une étude d'histoire sociale et économique fondée sur les archives de Serrès (Macédoine), familières à l'auteur qui édita aux années 90 trois importants volumes des documents de ce précieux fond d'archive (*Mémoires d'une voix perdue. Le cartulaire de la métropole de Serrès*, Paris, 1994 ; *Conseils et Mémoires de Synadinos, prêtre de Serrès en Macédoine*, Paris, 1996 ; *Le Codex B du Monastère Saint-Jean-Prodrôme (Serrès)*, Paris, 1998). On trouvera également dans ce recueil des articles sur deux lettres de Théodore Daphnopatès, sur l'image de l'étranger et des Berbères dans la littérature byzantine et sur les *Miroirs des princes*, un genre littéraire dont la pertinence est ici remise en question, examiné dans le contexte plus général des textes byzantins qui contiennent des enseignements moraux et politiques (dont le *Stratégikon* de Kékauménos, par exemple).

P. Odorico, ainsi que tous ceux qui ont contribué à la réalisation de ce recueil ont rendu un grand service aux byzantinistes en leur mettant à disposition un choix représentatif d'une production scientifique multiforme dans une formule éditoriale heureuse qui parvient à lui restituer les fils conducteurs et l'unité de conception.

Andrei Timotin

Héritages de Byzance en Europe du Sud-Est à l'époque moderne et contemporaine, ouvrage édité par Olivier DELOUIS, Anne COUDERC et Petre GURAN, Athènes, École française d'Athènes, 2013, 522 p. [École française d'Athènes. Mondes méditerranéens et balkaniques, 4]

Ce volume réunit les actes d'un colloque organisé à École française d'Athènes en septembre 2008 par Olivier Delouis, Anne Couderc et Petre Guran, complétés par trois articles issus d'un autre colloque tenu deux ans plus tôt à l'université de Princeton ; au total, vingt-neuf contributions, précédées par une introduction des éditeurs et par une conférence d'Hélène Ahrweiler, prononcée à l'ouverture du colloque athénien. L'ouvrage envisage la dynamique de la réception de l'héritage byzantin dans le Sud-Est européen aux époques moderne et contemporaine. Il ne peut pas être question ici de discuter l'ensemble des contributions, on se contentera seulement de relever les principales directions de recherche et leurs points de convergence.

La référence à l'ouvrage classique de N. Iorga, *Byzance après Byzance*, revient souvent dans les contributions de ce volume et il n'est sans doute pas un hasard si plus d'un auteur prend l'époque « phanariote » comme point de repère de ses réflexions. Le pouvoir des princes « phanariotes », alloué à la fois par le sultan et par Dieu, est fondé sur un paradoxe, et ce paradoxe forme la matière d'une étude de R.G. Păun, qui examine les textes relatifs au couronnement des princes « phanariotes » à Constantinople. Les Phanariotes ont pu être regardés comme un facteur de continuité byzantine, mais toujours est-il que la connaissance historique de Byzance est restée assez limitée au XVIII^e siècle dans les pays roumains, comme le montre A. Pippidi, en se fondant sur la circulation des manuscrits et les catalogues des bibliothèques. L'intérêt des lecteurs, qui n'étaient pas, eux non plus, très nombreux, se portait, par exemple, sur des textes à contenu prophétique, religieux et/ou politique, byzantins ou d'inspiration byzantine, étudiés par A. Timotin, qui jouissent d'une certaine popularité aux XVII^e-XIX^e siècles. D.I. Mureşan se penche sur la réévaluation de la période ottomane dans l'histoire du patriarcat œcuménique dans les œuvres de M. Gédéon, N. Iorga et S. Runciman, alors que la redécouverte de Byzance par N. Iorga est prise en considération aussi par N.-S. Tanaşoca dans son étude « Byzance dans la conscience historique des Roumains ».

En passant au monde slave, P. Guran étudie l'image de la chute de Constantinople dans l'historiographie du XVI^e siècle, en particulier dans *Повесть о взятии Царьграда* de Nestor Iskander, et sa relation avec les écrits de Peresvetov. Les aléas de l'héritage byzantin en Russie sont analysés par G.P. Majeska, alors que les enjeux politiques de la référence à Byzance dans l'empire des tsars à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle font l'objet d'un article de D. Stamatopoulos.

L'image de Byzance dans l'historiographie bulgare moderne est examinée respectivement par Nadia Danova et par Dessislava Lilova.

Une place privilégiée est naturellement réservée au transfert des reliques. En explorant d'autres foyers de la légitimité impériale, Vera Tchentsova montre le poids de la translation de reliques liées à la dynastie des empereurs de Trébizonde dans l'idéologie politique des tsars, à partir d'une analyse de la correspondance des autorités russes avec l'Orient chrétien. Du côté serbe, Smilja Marjanović-Dušanić étudie la translation des reliques en Serbie et surtout la signification dont elles furent investies après la disparition de l'État serbe (XV^e-XIX^e s.).

En Grèce, l'héritage byzantin fut, peut-être plus qu'ailleurs, objet de controverse. Dans le nouveau Royaume, il fut d'abord banni furieusement. La destruction des monuments byzantins et post-byzantins à Athènes au XIX^e siècle est mise en évidence par E.F. Athanassopoulos. Mais le rejet du passé byzantin ne fut pas absolu, comme le montre M. Hatzopoulos, en décomptant les références aux empereurs byzantins et à la chute de Constantinople dans le discours politique de l'époque. Ensuite, l'idée de Byzance comme lien entre l'Antiquité classique et la nation grecque moderne se cristallise peu à peu dans la seconde moitié du XIX^e siècle, par exemple dans l'œuvre des historiens Skarlatos Vyzantios et Spyridon Zambelios, étudiés par Despina Christodoulou. L'argumentaire de la délégation grecque à la Conférence de la Paix à Paris en 1919 mêlera l'idée de l'État-nation construit sur le modèle occidental et la référence à l'Empire byzantin, comme le montre Anne Couderc. Enfin, Maria Kambouri-Vamvoukou s'attache au renouveau de l'intérêt pour l'architecture byzantine dans l'entre-deux-guerres et à l'émergence du style néo-byzantin en Grèce.

Dans le domaine des arts, Judith Soria s'intéresse au *Manuel* de peinture de Denys de Fournas, rédigé au mont Athos vers 1730, et à son rapport avec une des références essentielles du *Manuel*, les œuvres de Manuel Pansélinos (XIII^e s.).

Le droit ne manque, lui non plus, de ce recueil. D. Antoniou s'intéresse, dans cette perspective, à l'introduction du droit civil byzantin dans l'État grec au XIX^e siècle. En 1835, l'*Hexabible* de Constantin Harménopoulos, un texte byzantin du XIV^e siècle, devient, en effet, la loi civile du nouveau royaume et il le restera pendant presque un siècle.

Byzance n'est pas synonyme d'Orthodoxie, c'est pourquoi il a paru naturel aux éditeurs de s'intéresser aussi aux minorités religieuses à Byzance et hors de l'Empire byzantin. Katerina Seraïdari relève ainsi la place de Byzance dans le discours des catholiques des îles de Cyclades, en particulier de Syros et Tinos. Un cas intéressant et méconnu est étudié par O. Delouis, à savoir le monachisme d'inspiration stoudite de la Galicie à la fin du XIX^e siècle, illustré notamment par la figure du métropolite de Lviv Andrei Szeptyckyj.

Ne fut-ce qu'à travers cette sommaire présentation, on peut remarquer sans peine la richesse et la diversité des contributions réunies dans ce volume qui s'impose comme une référence incontournable pour tous ceux qui s'intéressent au rayonnement de Byzance dans l'Europe de l'Est.

Andrei Timotin

Catherine JOLIVET-LÉVY avec la collaboration de Nicole Lemaigre Demesnil, *La Cappadoce un siècle après G. de Jerphanion*, Paris, Geuthner, 2015, tome I – Texte, 78 p., tome II – Planches, 283 planches.

Dès la fin des années 90, Catherine Jolivet-Lévy avait souligné la nécessité de rééditer en l'actualisant l'ouvrage qui, soixante-dix ans plutôt, avait introduit de façon majestueuse la Cappadoce byzantine dans l'histoire occidentale de l'art. *Une nouvelle province de l'art byzantin. Les églises rupestres de Cappadoce*, fut publié à Paris par Guillaume de Jerphanion en quatre volumes parus de 1925 à 1942, à la *Librairie Orientaliste Paul Geuthner*. Les quatre volumes de textes accompagnés de trois volumes de planches, fournirent un témoignage visuel de première importance, en grande partie inédit et reposant sur une très riche documentation puisée *in situ*. L'analyse qui en était faite révélait

aux historiens de l'art le remarquable héritage artistique des communautés grecques d'Anatolie centrale au Moyen-Âge.

Catherine Jolivet-Lévy précisait, dans un texte annonçant le titre de son futur ouvrage "La Cappadoce après Jerphanion. Les monuments byzantins des X^e-XIII^e siècles" publié dans la collection des *Mélanges de l'École française de Rome, Moyen-Âge, Temps modernes* (T. 110, n. 2, 1998), que toute réédition du vaste travail de Guillaume de Jerphanion devrait nécessairement « faire état pour chaque monument décrit des compléments ou corrections éventuelles, mais aussi des destructions, et qui intégrerait – ne serait-ce que sous la forme de notices bibliographiques – les nouveaux monuments. » Dans son article « Byzantine Settlements and Monuments of Cappadocia: A Historiographic Review », paru dans *Eastern Christian Art* 9 (2012–2013), l'auteure a de nouveau fait le bilan de la recherche sur ce sujet en mettant l'accent sur les contributions les plus récentes parues dans le domaine.

L'ouvrage en deux volumes, récemment publié par Catherine Jolivet-Lévy avec la participation de Nicole Lemaigre Demesnil aux Éditions Geuthner, présente donc le résultat de plusieurs années de travail de synthèse, des résultats de sa propre recherche et de celle d'autres auteurs. Ces données nouvelles sont ici confrontées aux résultats exposés par Jerphanion il y a un peu moins d'un siècle. Il résulte de cette confrontation avec le travail pionnier de Jerphanion un nombre impressionnant de 250 nouveaux monuments découverts. Le premier volume est structuré comme un répertoire actualisé des monuments de la région explorée jadis par Jerphanion. Les notices des monuments sont accompagnées de commentaires et d'informations complémentaires. Le texte s'étend sur la structure de l'œuvre de référence, dont le groupement des monuments suit le critère topographique. Le corpus ne contient que des monuments byzantins de la région Ürgüp, répartis sur un territoire se prolongeant vers l'ouest jusqu'au Gökçetoprak, vers le sud jusqu'à Derinkuyu et Soğanlı, incluant le parc National de Göreme, situé au nord-ouest d'Ürgüp.

Le second volume de l'ouvrage est composé de photos prises sur les sites, auxquelles s'ajoutent un grand nombre de plans d'églises et de complexes rupestres, dessinés par Nicole Lemaigre Demesnil et Pierre Lucas, ainsi qu'un petit nombre des cartes de la région étudiée. La documentation photographique comprend des images sélectionnées par l'auteure dans l'intention explicite de combler les lacunes de la littérature consacrée à ce sujet, afin de donner un témoignage complémentaire par rapport aux collections d'images déjà publiées. En outre, la clé USB qui accompagne l'ouvrage garde la trace des quatre volumes de Jerphanion, y compris de sa documentation photographique, partiellement inédite, conservée sous forme de clichés dans la *Collection chrétienne et byzantine* (Photothèque Gabriel Millet) de l'École Pratique des Hautes Études.

L'intérêt des voyageurs et des chercheurs tant français que britanniques, allemands, russes et grecs pour la Cappadoce, réputée pour son paysage naturel spectaculaire et ses vestiges archéologiques, remonte au XIX^e siècle. Néanmoins, dès le début du XX^e siècle s'intensifie l'intérêt spécifique pour les établissements byzantins de Cappadoce. Jerphanion lui-même se déplaça pour la première fois en Cappadoce en compagnie du Père Joannès Gransault en 1907, pour y revenir en 1911, lorsqu'il passa plusieurs mois à se documenter sur les églises rupestres d'Ürgüp et ses environs. Ses voyages ont continué, y compris dans les années qui suivirent la publication du premier volume d'*Une nouvelle province de l'art byzantin*. Entre 1926 et 1927, il effectua des voyages en Asie Mineure qui durèrent plusieurs mois, et réussit ainsi à enrichir les résultats initiaux de sa recherche.

Le vaste projet du Père de Jerphanion constituait une véritable nouveauté également sur le plan méthodologique. Il a incontestablement ouvert la voie aux recherches menées sur une province byzantine périphérique jusqu'alors mal connue, alors même qu'elle était dépositaire d'un nombre inestimable de vestiges et de monuments remontant probablement à l'époque protobyzantine, et se prolongeant jusqu'à la conquête turque de la région, au XI^e siècle, et ultérieurement. Le répertoire des images que Jerphanion compléta s'est avéré utile pour l'étude de la peinture murale – servant à Gabriel Millet lui-même, qui l'exploita, grâce à sa collaboration amicale avec Jerphanion, ainsi que pour son travail sur l'iconographie de l'Évangile – autant que pour l'analyse de l'architecture des sites rupestres. À cause de la situation précaire dans laquelle se trouvent beaucoup des monuments dans la région, certaines de ces photographies ont acquis depuis le statut de témoignages uniques. En outre, le matériel documentaire que Jerphanion a réuni reste encore utile, non seulement pour l'histoire de

l'art, mais aussi dans les domaines de l'hagiographie et de l'épigraphie, cette dernière discipline l'intéressant particulièrement au cours de ses recherches.

La bibliographie qui accompagne le volume des textes publiés par Catherine Jolivet-Lévy, tout comme les commentaires critiques de l'auteure entourant le texte de Jerphanion montrent que le domaine des « études cappadociennes » s'est considérablement étoffé et a acquis une dimension interdisciplinaire. Bien que le travail de Jerphanion ait servi de base pour le développement de certaines directions de recherche, d'autres se sont imposées à la suite de nouvelles découvertes, qui semblent ne pas s'arrêter à la région proprement dite. Nicole Thierry, Marcel Restle, Annabel Wharton Epstein, Natalia Teteriatnikov, Catherine Jolivet-Lévy et bien d'autres, ont largement contribué à consolider ce domaine d'études. Les recherches iconographiques ont porté sur des sujets de plus en plus spécifiques, les études se penchant sur la chronologie des monuments cappadociens – sur laquelle les hypothèses de Jerphanion restent acceptées jusqu'à aujourd'hui par la plupart des chercheurs – se sont affinées. Quant aux études centrées sur l'architecture des églises et des chapelles rupestres, elles ont tenté de répondre aux questions concernant la pratique rituelle et les fonctions des diverses parties des établissements religieux. La vie monacale de la région attire toujours l'attention des chercheurs, tout comme l'architecture civile, avec ses établissements souterrains et ses installations agricoles. Les commanditaires des édifices religieux sont désormais mieux identifiés grâce à des inscriptions et des portraits muraux récemment mis au jour. Enfin, on compte maintenant des études de portée générale sur la société chrétienne pendant la domination byzantine et turque dans la région.

Un sujet qui reste toujours d'actualité, et qui fait écho à travers les pages du répertoire publié par Catherine Jolivet-Lévy, est la situation précaire des monuments rupestres et leur caractère fragile. Certaines églises que Jerphanion avait décrites précédemment n'existent plus, tandis que certaines autres sont maintenant inaccessibles, voire inidentifiables, comme Catherine Jolivet-Lévy le reconnaît elle-même. Les monuments sont répartis sur un vaste territoire, ce qui les rend inadmissibles correctement et rend insuffisants les efforts déployés. Les campagnes de restauration n'ont été effectuées que dans certaines églises conservant de précieux ensembles de peintures murales (tels que la chapelle d'El Nazar/ Goreme 1, Kılıçlar kilisesi /Goreme 29, Tokalı kilise/Goreme 7, Karanlık kilise, Goreme 23, église des Quarante-Martyrs près de Souvech etc.).

Les photos des fresques prises à différentes périodes et publiées par Jolivet-Lévy, montrent que les pertes sont irrécupérables et la dégradation de la peinture murale toujours plus avancée. Il en est de même des inscriptions, encore plus fragiles que le reste. Un grand nombre des celles-ci sont aujourd'hui beaucoup plus effacées, en comparaison avec leur état il y a seulement deux ou trois décennies. Certaines sont même complètement effacées par rapport à l'époque où Jerphanion prit des photos des sites. L'auteure renseigne minutieusement chaque fragment découvert par elle-même sur le terrain, et rapporte s'il est besoin des corrections aux transcriptions réalisées par Jerphanion, par elle-même ou par d'autres auteurs.

Le répertoire nouvellement édité par les auteurs français met en valeur tous les éléments spécifiques des monuments édifiés par les communautés chrétiennes de Cappadoce. Un aspect important de la recherche tient à la chronologie des monuments, qui couvre une période de plus de 700 ans, une partie de cet héritage remontant aux premiers siècles chrétiens. Le récent travail ajoute de nouvelles églises et chapelles datées du VI^e siècle environ, certaines d'entre elles conservant des traces d'une première décoration sculptée ou peinte, soit directement sur la surface de la roche, soit sur enduit (Avcılar 3, dans la ville de Göreme, où, à la suite de fouilles archéologiques, une inscription en pierre a été découverte permettant de dater la première phase du décor à l'ère paléochrétienne, Avcılar 9, avec un décor attribué au VI^e siècle, Hagios Basilios, conservant des restes de peinture sur enduit, attribués au VII^e siècle, etc.). Au total, uniquement pour les environs de Göreme (Maçan/Avcılar), et pour la région des églises à colonnes, ont été recensés et analysés par Jolivet-Lévy plus de cinquante monuments datables du VI^e au XI^e siècle.

Les typologies architecturales des monuments compris dans le répertoire (principalement des églises et des chapelles rupestres) reflètent par ailleurs la diversité des aspects concernant la vie religieuse des communautés cappadociennes, de leurs coutumes locales aussi bien que des influences extérieures qui les ont marquées au fil du temps. Cette diversité était déjà présente dans le travail de

Jerphanion qui avait décrit de nombreuses églises en croix grecque inscrite, à coupole centrale, en croix libre avec une à trois absides attachées, des salles voûtées en berceau, des basiliques, et même des types moins courants, telle que la triconque de Taghar (aujourd'hui église de Saint-Théodore de Yeşilöz) ou la triconque d'Orta Keuy. Les recherches ont continué à révéler un grand nombre d'ensembles rupestres des différentes fonctions et morphologies, enrichissant aujourd'hui le paysage architectural de la région: l'établissement complexe du Topuz Dağı (X^e siècle), à environ 3km à l'est d'Ürgüp, Yanık kaya kilise (« église de saint Luc ») dans la Vallée de Çat – qui est un ensemble creusé dans un groupe de roches coniques, composé de deux églises en croix libre unies l'une à l'autre, et d'une église superposée à laquelle la cellule d'un moine est reliée. Des établissements monastiques, comme celui d'Ören, près du village de Nar, mais aussi des églises au service de la population locale, telle que l'église monumentale répertoriée comme Akça 2 (XI^e siècle), aux environs de Nar – dont les dimensions indiquent que celle-ci avait été construite pour l'usage d'une communauté nombreuse – complètent la liste, qui reste toujours ouverte.

Le répertoire vient ainsi compléter le travail de Guillaume de Jerphanion, en donnant une place importante au patrimoine architectural de la région, appréhendé dans son ensemble. Il n'exclue ni les églises conservant uniquement de modestes fragments de peinture murale ni celles dépourvues de peinture murale. Il documente de plus systématiquement les dispositifs liturgiques conservés à l'intérieur des églises, qui révèlent les divers aspects liés à la pratique rituelle dans des fondations privées, des églises monastiques, des chapelles funéraires etc.

L'étude de la peinture murale reste l'un des sujets les plus courants de la littérature des études cappadociennes, à cause de la richesse du patrimoine visuel et épigraphique existant, et à la découverte de nouveaux monuments. L'iconographie de la peinture murale a aussi constitué le premier sujet d'intérêt de Jerphanion. La professeure Jolivet-Levy a fait remarquer encore une fois la durabilité qu'a connue la terminologie utilisée par Jerphanion à travers le temps. Le terme de «décoration archaïque» que Jerphanion proposa pour définir les programmes de peinture murale les plus cohérents de la région étudiée (à savoir celles datant des X^e-XI^e siècles) est encore en usage aujourd'hui, bien que dépourvu de son sens originel. Repérant l'image de la Theotokos dans l'abside principale de la Chapelle 6 de Göreme, Jerphanion ajoutait la mention "décor anormal", en rappelant le cas similaire de El Nazar. Aujourd'hui les connaissances du panorama artistique de la région se sont considérablement étoffées. La référence à l'héritage syro-palestinien qui avait donné son sens à l'expression utilisée par Jerphanion et pour lequel, par exemple, l'image du Christ en gloire est typique de la décoration de l'abside principale des églises, est considérée désormais comme l'un des termes de l'équation dans les analyses plus récentes de la peinture cappadocienne.

Le vieux différend portant sur la datation des peintures murales reste d'actualité. Les controverses sont principalement liées à la question de la datation des peintures murales des églises à colonnes de Göreme et des autres édifices tombant dans la même catégorie en termes d'iconographie et de style. L'école « allemande », selon la dénomination adoptée par Catherine Jolivet-Lévy, est représentée par Marcel Restle (auteur de *Die byzantinische Wandmalerei in Kleinasien*, 1967) et, plus récemment, par Hanna Wiemer-Enis et Rainer Warland. Ces auteurs soutiennent que la région avait connu le point culminant de son activité artistique au XIII^e siècle, datant par conséquent la nouvelle église du Tokali, tout comme les "églises à colonnes" de Göreme, de cette même époque. C. Jolivet-Lévy, dans la ligne de Jerphanion, est en désaccord avec cette théorie, et considère que ce même groupe de monuments remonte respectivement au X^e et au XI^e siècle, autrement dit, avant que la région ne soit intégrée au sultanat seldjoukide. Dans le même temps, l'auteure signale les nouvelles conclusions à propos de la peinture murale du XIII^e siècle, évoquant souvent dans son discours les études de Tolga B. Uyar. Ce dernier auteur a récemment soutenu une thèse de doctorat intitulée *Art et société en pays de Rûm : les peintures « byzantines » du XIII^e siècle en Cappadoce* (Université Paris I, 2011).

L'ouvrage publié en 2015 par Catherine Jolivet-Lévy aux éditions Geuthner se proposait de célébrer le centenaire de la parution de l'ouvrage de Guillaume de Jerphanion en accompagnant le texte de l'auteur d'un appareil critique montrant l'évolution de la recherche depuis l'époque de la publication du premier volume de son travail sur la Cappadoce byzantine. En poursuivant cet objectif de façon engagée et critique, et en rappelant systématiquement dans son propos l'histoire de la

recherche relative aux monuments cappadociens, l'auteure achève une étude dont l'appareil critique a fini par prendre la forme d'un ouvrage en soi. Ce travail représente ainsi une contribution de référence dans le domaine, venant d'une éminente spécialiste des églises rupestres de Cappadoce et des ensembles de peinture murale nourris de la tradition du monde byzantin et de la chrétienté orientale.

Oana Iacubovski

Il Commonwealth veneziano tra 1204 e la fine della Repubblica. Identità e peculiarità, a cura di Gherardo ORTALLI, Oliver Jens SCHMITT, Ermanno ORLANDO, Venezia, 2015, 526 p.

Sempre di più questi giorni si vedono pubblicati atti di convegni che promuovono nuove correnti storiografiche, o ricerche che additano tematiche nuove, una pratica che fa progredire il lavoro degli studiosi, ma, allo stesso tempo, rende difficile il compito di elaborare rendiconti, perché non deve essere trascurato nessuno della ventina di autori riuniti in tali imprese. L'esistenza del volume per il quale dobbiamo ringraziare l'Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti ha una notevole importanza per la presente condizione degli studi veneziani. L'iniziativa presa tre anni fa riunisce specialisti seminati non soltanto nel mondo europeo, ma anche negli Stati Uniti, a Gerusalemme e a Tel Aviv, il loro comune scopo essendo di rivedere e modificare le interpretazioni dello Stato marciano, fin'adesso divise da una „historiographical bipolarity” tra una visione positiva e un'altra negativa. Qui, invece, gli autori partecipano, secondo vari punti di vista, ad un atteggiamento tendenzialmente favorevole.

Dopo Gherardo Ortalli, il quale passa in rivista le impostazioni tradizionali che hanno preceduto questo dibattito, Gian Maria Varanini continua estendendo la riflessione sul rapporto tra Venezia e le città soggette che costituirono la Terra Ferma. Il soggetto è ripreso da Monique O'Connell che raccoglie esempi da Zara e da Corfù per riferirsi alla situazione dello Stato regionale nel Quattrocento. Gli secoli XI–XIII sono il periodo studiato dal professore David Jacoby per riconoscere le condizioni nelle quali il governo veneziano ha guadagnato gradualmente posizioni a Costantinopoli e in stati di crociata del Mediterraneo orientale. Analizzare l'organizzazione fiscale della Repubblica (Luciano Pezzoli) e la struttura burocratica veneziana tra XVI e XVIII secolo (Andrea Zannini) sono avanzamenti che devono essere valutati e proseguiti per il loro particolare interesse. Quando Benjamin Arbel s'impegna a definire lo Stato da Mar, rintraccia nel impero marittimo veneziano i tratti caratteristici delle colonie cosiddette „di sfruttamento” (meritano segnalati i riferimenti a storici quasi dimenticati oggi, Charles Verlinden e Moses Finley, che hanno recato contributi considerevoli al problema della politica coloniale nell'Antichità e nel Medio Evo). L'argomento di Egidio Ivetic è lo sviluppo degli territori di confine, terrestri e marittimi, del Stato veneziano. L'autore sottolinea l'importanza del confronto di Venezia con l'Impero ottomano: sette guerre per un totale di 71 anni. La relazione di Oliver Jens Schmitt richiama la nostra attenzione perché la storia della piccola isola dalmatina di Curzola vi è ricostituita sui documenti di un eccezionalmente ricco archivio locale; l'analisi della struttura sociale della società insulare contraddice la lettura marxista, consueta nella storiografia jugoslava. Simili casi sono quelli ripensati da Alessandra Rizzi, che segue la relazione dominante/dominati, e da Nicolas Karapidakis, la cui investigazione si è concentrata sull' archivio di Corfù.

Con Guillaume Saint-Guillain ci si trova nell' Egeo, dove, dal Duecento alla fine del Quattrocento, siamo testimoni di un'espansione dell'autorità veneziana per la quale non era sempre responsabile la politica del governo, ma piuttosto la migrazione spontanea e massiccia di una popolazione di origine latina/italiana. Il bellissimo saggio di Thierry Ganchou offre molto di più di due biografie, quelle di Giovanni Torcello e di Niccolò Polo, mercanti cretesi avvolti nei rapporti tra Costantinopoli e Venezia, ma anche Cetatea-Albă (Moncastro), Mistra e persino Roma. Non soltanto queste pagine si leggono come un romanzo, ma riescono un sondaggio convincente nella reazione di (almeno certi) Greci alla politica ambigua di Venezia verso gli Turchi, tanto prima quanto dopo la caduta di Costantinopoli. Al professore Serghei Karpov è scaduto il compito di testimoniare sulla posizione di Tana e Trebisonda nella politica veneziana riguardante al Mar Nero. Se qualche lettore

vorrebbe saperne di più sulle relazioni di rivalità e collaborazione di Venezia e Genova in quella regione, possiamo raccomandargli il libro di Șerban Papacostea *La Mer Noire, carrefour des grandes routes intercontinentales, 1204–1453*, Bucarest, 2006.

La questione dei movimenti migratori all'interno del *Commonwealth* veneziano, già presente in questo stesso volume, si ritrova nelle osservazioni di Ermanno Orlando sull'accoglienza e integrazione dei migranti a Venezia e sulle pratiche di coesistenza.

Eric Dursteler si rivolge al problema della nazione veneziana a Istanbul. La gente originaria di territori veneziani, caduta sotto dominazione turca sia nel 1453, sia per infortunati incidenti personali, sia avendo raggiunto il massimo centro economico del Sud-Est, può essere divisa in tre categorie: i banditi, gli schiavi e i Greci (venuti di Creta o di altre isole). Per tutti, Venezia si sforzava di controllare o di salvare i suoi sudditi. Un'argomentazione singolare è quella scelta da Paolo Preto: gli assassinati politici – pratica ufficiale, ma segreta. L'autore spesso citato, il studioso dell'Ottocento che ha frugato il primo negli archivi del Consiglio dei Dieci, Lamansky, non si chiamava Victor, ma Vladimir. Finalmente, Piero Del Negro, al quale si deve uno prezioso sguardo sull'esercito veneziano del Settecento, mette in rilievo i servizi che, senza dubbio, potrà rendere questo volume.

Andrei Pippidi

Matei CAZACU, *Au carrefour des Empires et des mers: Études d'histoire médiévale et moderne*, ed. Emanuel Constantin Antoche, Lidia Cotovanu, Editura Academiei Române – Editura Istros, București – Brăila, 2015, 476 p.

Ayant quitté la Roumanie depuis 1973, M. Cazacu, qui était déjà alors auteur de certains articles mémorables, dont deux sont reproduits ici, a continué en France ses travaux sur le Sud-Est européen des XV^e–XVI^e siècles, tandis qu'à Bucarest on s'efforçait de ne rien perdre de leur suite. On en retrouve à présent plus d'une vingtaine, lesquels concernent la Valachie et la Moldavie, mais aussi la Serbie, les héritages byzantins et les contacts avec les pays russes. Ce livre est divisé en cinq parties : on peut y chercher aussi bien l'histoire ecclésiastique, les croisades anti-ottomanes, les généalogies des princes ou des vezirs ou l'image du passé tel qu'on le reconstituait dans les Balkans. Toutes ces pages ont leur place dans une vision d'ensemble où la politique rejoint les faits culturels.

Ce don de synthèse est manifeste lorsqu'un sujet d'intérêt général était imposé par le projet d'un volume collectif, mais les textes qui nous renseignent le plus profondément sont ceux voulus par la curiosité de l'érudit ou par la découverte inattendue d'un nouveau témoignage. Telle l'étude qui envisage la carrière de Dimitrije Ljubavić, typographe et prétendant au trône de Valachie, dans un contexte qui comprend les débuts de l'imprimerie en slavon et la diffusion du protestantisme parmi les orthodoxes. Le même climat d'ambiguïté confessionnelle caractérise aussi la conversion à l'Islam du prince moldave Iliș (1551), évènement que raconte avec une belle richesse de détails un rapport des archives de Königsberg. Quand l'auteur revient à l'imprimerie serbe, c'est pour consacrer un article à la forte personnalité de Božidar Vuković, encore un qui concevait des projets pour libérer son peuple de la domination ottomane. Toujours appuyée sur des exemples et des détails concrets, la recherche sur les sources de l'autocratie russe invoque des influences introduites à Moscou de Valachie et de Moldavie. Pour quelqu'un qui, comme M. Cazacu, s'est longtemps occupé de Vlad Țepeș, il est facile de proposer que les récits sur le prince roumain, recueillis par Fedor Kuricyn, eussent inspiré les idées politiques d'Ivan IV ainsi que la cruauté des mesures par lesquelles celui-ci allait les appliquer. Il est également vraisemblable de considérer comme une source de la pensée du tsar les réflexions attribuées par Ivan Peresvetov à Petru Rareș qu'il avait connu en 1538, tant qu'il avait séjourné en Moldavie. La chronique moldavo-russe aurait-elle suggéré de rattacher à Rome l'origine de la dynastie de Moscou? Nous ne pouvons partager la confiance de l'auteur ; en revanche, ce qui confirme de façon éclatante son idée de mettre en valeur les contacts entre Russes et Roumains, c'est le plagiat des Conseils de Neagoe Basarab à son fils Théodose dans le manuscrit de Rome qui

substitue Basile III au prince valaque donneur d'avis. Cette découverte est due au slaviste italien Cesare G. de Michelis qui l'a annoncée dès 1990 (voir mon article dans la Revue des Etudes roumaines, XIX–XX, p. 239–244). Ce qui nous fait regretter l'absence d'un autre texte de M. Cazacu dans le recueil que nous signalons ici: *La place des „Enseignements du prince Neagoe Basarab à son fils Théodose” dans l'histoire des idées politiques*, paru dans le même volume de la RER, p. 217–226. De sorte que plusieurs témoignages viennent démontrer le rôle que la Valachie et la Moldavie ont eu comme intermédiaires au moment où l'idéologie impériale de tradition byzantine pénétrait dans le milieu aulique moscovite.

Les deux dernières sections du livre, IV. Croisade et commerce, et V. Prosopographie et généalogie, doivent être remarqués pour l'importance des contributions qu'elles apportent. Par exemple, sur une forteresse complètement méconnue, Czarnigrad sur le Dniestr, que Vitold de Lituanie avait fait élever en 1421, ou sur la tentative d'une grande flotte ottomane de s'emparer de Kilia en 1448. Ou encore sur la participation des Valaques à la bataille de Kossovo livrée en 1448 par Ioan de Hunedoara : tandis que Vladislav II combattait contre les Turcs, un rival se serait saisi de Târgoviște, un personnage que M. Cazacu a justement reconnu comme Vlad Țepeș, dont ce serait le premier règne, très bref. Vladislav II était, selon la reconstitution que j'ai essayée (*Studii și materiale de istorie medie*, XXXI, 2013) le fils de Dan IV et ce dernier a été confondu avec son cousin Dan III : les homonymes furent les chefs de deux partis implacablement opposés qui ont divisé la noblesse de Valachie pendant une dizaine d'années. Leur guerre désastreuse répondait à leurs choix pour la Hongrie ou pour l'Empire Ottoman qui s'efforçaient d'achever la presque conquête du pays. Le même problème se pose dans l'article suivant, qui tâche d'éclairer l'endroit et la date d'un affrontement des forces hongroises et turques dans le Banat.

L'analyse de la circulation monétaire en Valachie et en Moldavie dans la seconde moitié du XV^e siècle conduit à une interprétation de la politique des pays roumains lorsque le virage fut pris pour s'aligner à la monnaie ottomane. Ce travail déjà ancien demeure excellent. La longue série de parents byzantins du vezir Mahmoud pacha, minutieusement passée en revue, rend vraisemblable l'hypothèse que Laonikos Chalkokondyle eût eu des relations autour de ce grand dignitaire ottoman. Les dernières pages de ce recueil relèvent le rôle souvent décisif joué par les Cantacuzène à Constantinople et dans les pays roumains.

Somme toute, c'est un ouvrage à placer sur un rayon accessible de notre bibliothèque, en sachant que les occasions de l'employer ne manqueront pas.

Andrei Pippidi

Costin FENEȘAN, *Cavalerii teutoni în Banatul Severinului și la Dunărea de Jos în prima jumătate a secolului al XV-lea. Documente și extrase / Der Deutsche Orden im Severiner Banat und an der Niederen Donau in der ersten Hälfte des XV. Jahrhunderts. Urkunden und Auszüge*, Cosmopolitan-Art, Timișoara, 2015, 311 p.

Le volume que nous saluons ici a pour auteur un spécialiste de l'histoire du Banat, connu depuis longtemps comme éditeur de documents qui éclairent le Moyen-Âge de cette province. Quant au sujet auquel il s'est intéressé pour cet ouvrage, il a été plusieurs fois atteint par les chercheurs roumains depuis 1975, mais Feneșan en fait justice sans indulgence (pp. 64 et 124). Sa propre enquête dans les archives de Berlin (Dahlem) et Budapest remonte à 1980. Bien que les pièces réunies ici aient été déjà éditées – certaines en 1912 ou même en 1875 –, on peut voir maintenant le dossier complet de la question, offert pour la première fois en Roumanie. Du reste, à Bucarest les Archives Nationales possèdent les microfilms de la plupart. Un musée local, celui de Reșița, a prêté son appui à la publication.

Les quarante-huit documents qui figurent dans ce recueil, datant de 1412 à 1435, sont présentés avec chaque texte original, en latin ou en *Hoch Deutsch*, précédé par un résumé en roumain

et suivi par la traduction en roumain, dûment annotée. Un souci exagéré pour les lecteurs a fait que les mêmes résumés accompagnent des registes en allemand.

L'étude préliminaire, fondée sur une précieuse documentation, parcourt la route des efforts de Sigismond de Luxembourg de constituer une ligne défensive sur le bord du Bas-Danube. Afin de consolider cette défense contre les coups de boutoir des Turcs qui visaient la Transylvanie, le roi de Hongrie (empereur ensuite) a sollicité le soutien des chevaliers teutoniques: une alliance dans laquelle tous les deux partenaires étaient d'abord réservés. Dès le lendemain de la défaite de Nicopolis, Sigismond avait eu le projet d'attirer l'ordre teutonique pour coloniser un territoire dépendant du royaume de Hongrie. L'idée fut reprise en 1426 et, de plus en plus, il sera question de Severin, que les nouveaux venus plaçaient en Serbie. On n'avait pas oublié l'épisode des années 1211–1225, quand le roi André II avait invité les chevaliers à s'établir dans le Sud-Est de la Transylvanie, au „Burzenland”, expérience qui avait échoué. Les Teutoniques étaient appelés à combattre les Ottomans, mais, s'il fallait le faire en tant que vassaux de Sigismond, ils prenaient la précaution de se munir des documents officiels qui concernaient l'ancien différend. Cette fois encore, comme au XIIIe siècle, ils étaient chargés de surveiller la population orthodoxe. Les fortifications qu'ils devaient prendre en possession étaient délabrées ou ruinées, de sorte que, dès 1429, on entreprend l'inventaire des problèmes de la gestion et des dépenses nécessaires. La précision de ces données est extrêmement utile pour l'histoire de la région. Malgré l'avantage des pêcheries et la fertilité de la terre, qu'on disait supérieure aux conditions de la Prusse, les difficultés de planter un nouveau système économique et administratif allaient s'ensuivre et se compliquer avec les querelles surgies entre des officiers de l'ordre. Ces conflits internes vont amener la fin de l'entreprise. Il ne restera aux chevaliers qu'à partir, vers 1434.

Andrei Pippidi

Viviana NOSILIA, Marco PRANDONI (a cura di), *Trame contro luce / Backlighting Plots. Il patriarca, protestante” Cirillo Loukaris / The, Protestant’ Patriarch Cyril Loukaris*, Firenze University Press, 2015, 207 p.

Ecco il felice prodotto di un convegno tenutosi a Bologna e Padova nel 2013. Il dibattito gira intorno ad una figura affascinante, tale hanno dovuto riconoscerlo tutti i ricercatori che gli si sono avvicinati, Cirillo, patriarca di Alessandria, poi di Costantinopoli, l'unico di tutti i capi della Chiesa ortodossa, „ecumenici”, come sono chiamati, il quale ebbe un ruolo politico europeo mentre i suoi fedeli greci e balcanici erano sudditi del sultano ottomano. Benchè ci siano ancora molti scritti suoi inediti, una quantità enorme di documenti nei quali si tratta di lui è stata pubblicata e, grazie a loro, almeno una metà di sua biografia e, soprattutto, il contesto per inquadrarla sono già accessibili.

Un ottimo esempio appare all'inizio di questo volume: una predica in italiano che Cirillo pronunciò a Cairo per la festa di San Marco del 1610. Questo manoscritto autografo, editato qui per la prima volta da Ovidiu V. Olar, si trova a Atene nel codice MIIT 439. Di fronte al console veneto, il patriarca fa l'elogio del Buon Governo (quello di Venezia s'intende), accenna audacemente all'imperio degli infedeli e, nella sua retorica, servendosi di citazioni estratte da Marsilio Ficino, dal cronista Dandolo e persino da Jean Bodin, dimostra una cultura eccezionale.

Mentre l'atteggiamento politico del personaggio riceve una accurata spiegazione, colla quale viene Ettore Cafagna, che espone i vari interessi delle potenze occidentali (Venezia, Inghilterra, Olanda, Francia) verso l'Impero Ottomano, una ragione diversa è cercata da Vasileios Tzakiris. La complicata storia raccontata qui ci fa aspettare una prossima monografia: le proposte di un'alleanza tra l'Impero Ottomano e la Russia contro la Polonia, rinnovate molte volte (1611, 1621, 1627 1632), sarebbero connesse al progetto olandese e inglese tendendo a trasformare la Moldavia e la Valacchia in una terra di rifugio per protestanti la cui esistenza ho chiarito anni fa⁸. Loukaris, dopo essere stato

⁸ Andrei Pippidi, *Diplomație și ortodoxie. Moldova în proiectele propagandei calvine (1630)*, in *Aut viam inveniam aut faciam, In honorem Ștefan Andreescu*, Iași, 2012, p. 349–366.

favorevole all'Unione con Roma, era ormai ostile alla cattolica Polonia. Sempre a proposito delle relazioni del patriarca con Mosca si devono vedere le ricerche di Boris L. Fonkitch e Vasilij V. Kalugin. Si tratta di una analisi paleografica dei messaggi scambiati dal principe di Transilvania, insieme al diplomatico svedese Paul Strassburg, con gli ambasciatori russi presso la Sublime Porta. Nel 1629 Gabriel Bethlen raccomandava la missione di Charles de Talleyrand e Jacques Roussel: il principe intendeva, tramite questi inviati francesi, ottenere l'appoggio dello zar per iniziare una guerra contro la Polonia, l'alleata degli suoi nemici Asburgi, ciò che fosse gradito per diverse ragioni tanto al Richelieu quanto al Loukaris. Anche con la Transilvania Cirillo ebbe rapporti, conosciuti da molto tempo e di variabile interpretazione: Florina Ciure ha ragione di ritenere autentica la lettera del patriarca nella quale questo difendeva il diritto dei Romeni a conservare la religione ortodossa.

Invece, l'idea di un incontro di Cirillo con Michele il Bravo mi sembra fantasiosa.

Quanto agli principati romeni dove Loukaris si era recato abbastanza spesso (in Moldavia 1594, 1598, 1601, in Valacchia 1612, 1613–1615, 1620), Cristian Luca segue le testimonianze di questi soggiorni e delle loro conseguenze nella prassi ecclesiastica.

Un argomento di importanza maggiore è quello studiato da Albert de Lange: la collaborazione di Cirillo Loukaris con il pastore valdese Antoine Léger, presente a Costantinopoli dal 1628 al 1636 come delegato della Compagnia dei Pastori di Ginevra e attaccato all'ambasciata delle Provincie Unite. Sono esaminate la loro corrispondenza e le successive varianti della Confessione di fede. Cristiano Rocchio analizza la struttura di questi testi in confronto con le confessioni riformate per concludere alla conferma di un spirito calvinista. Quello che aggiunge Marco Prandoni può essere considerato come un rendiconto delle polemiche provocate dalla *Confessio* tra arminiani e gomaristi, una storia nella quale fu coinvolto intensamente Grotius. Ortodosso, ma convertito all'uniatismo, il teologo ruteno Meletius Smotrycki è messo in rilievo da Viviana Nosilia come un caso significativo dei tumulti spirituali che l'Ucraina ha vissuto dopo l'Unione di Brest. Anch'esso ha avuto contatti diretti con Loukaris, che finì per condannare come eretico. Finalmente, il volume si chiude coll'articolo di Enrico Morini, intitolato *La canonizzazione di Cirillo Loukaris da parte del Patriarcato di Alessandria*. Questa santificazione tardiva è successa nel 2009, malgrado le condanne del 1638 e del 1642, e la decisione fu presa soltanto a Alessandria, la sede evangelica occupata da Cirillo per una ventina di anni, come per accrescere il prestigio di quella Chiesa.

Andrei Pippidi

Cristian LUCA, Laurențiu RĂDVAN, Alexandru SIMON (eds.), *Social and Political Elites in Eastern and Central Europe (15th–18th Centuries)*, Foreword by Martyn RADY, UCL SSEES, London, 2015, 228 p.

We have here a rich collection of studies, reuniting the labours of Romanian, Polish and Greek researchers who, despite their still young age, have already made known their names. Their common interest may be located in the upper store of social history as the contributions they bring are concerning that superior position in the state or public life which is nowadays denominated *élite*. The editorial advice is very well presenting the specific circumstances that distinguish the region which was chosen.

Then, an introduction by Luca and Rădvan, conceived on a more detailed scale, shed light on every one of the following fourteen articles.

Yes, in each of them the reader learns a lot about the subject involved. For instance, what Cristian Nicolae Apetrei has done since 2006 on the typology of the noble residences in both Moldavia and Wallachia (with a book in Romanian already printed in 2009) is here reduced to a long list of monuments of the 14th–16th centuries: the comments suggest now an influence of East European civil architecture. The other theory, which identified origins in the local peasant dwelling-houses, does not find credit with this author, though there are some archeologists and architects who stick to it. According to Călin Hoinărescu, there is at the manor of Călinești/Botoșani a part under

ground level to be dated before 1600. A later situation, that of the residence and estate of a Moldavian great boyar at Buciulești/Neamț, is studied by Anișoara Ionașcu.

Alexandru Simon's attempt to describe the relationship between Stephen the Great and the Jews of Moldavia is interesting, but the figures he proposes, for population or sums of money need a careful verification. It is indeed a shame to find here, among references to colleagues he dislikes for scholarly reasons, a pointless accusation of antisemitism. Alongside the Jews, the Armenians were a numerous and very active ethnical and religious element of Moldavia's inhabitants. Their presence was strongly connected with the commercial route from Poland to the Ottoman Empire. Their sense of community and intellectual achievements in the great centre of Lviv are studied by Olga Kozubska-Andrusiv with affection and care. Lviv again is under observation in the article written by Alexander Osipian about the construction of historical identity among Polish and Armenian patricians. Both these latter authors have used the same source: the seventeenth-century chronicler Zimorowicz. Similar problems can be found in the pages consecrated to the merchants of Cracow by Szymon Kazusek.

The case of urban elites in Moldavia and Wallachia is treated here by Laurențiu Rădvan, after having published recently a crucial book on the subject of Romanian medieval towns.

In such enquiries, a comparison is always welcome. Therefore, the results reached by Gerassimos D. Pagnatis and Christina E. Papakosta are instructive. The first has been investigating in Venetian archives the career of a bourgeois family of Corfu, the second collected information on a legendary hero, a Vlach *armatolos* who fought the Turks in the last war between Venice and the Ottoman Empire. Another lucky finding in the archives, at the *Propaganda Fide* this time, served Rafael-Dorian Chelaru for studying the life of Franciscan missionaries in Bosnia and Albania, correlated with the local Catholics whose energy they stimulated.

Almost allways, researches on the Balkans point to Constantinople. In this volume too. Cristian Luca, who is jubilantly pursuing his work on Venetian documents, brings new biographical data on Hans Andersen Skovgaard, a Danish physician in the Ottoman capital, where his many connections to Moldavia as well as to drogman and Western diplomats rendered him famous. Any glimpse on this character is a reward for people who are familiar with the seventeenth-century Levant. Constantinople also is involved when Ștefan Aftodor is sketching the genealogy of the Caradja family (only for the first generations, before its emerging among the Phanariot magnates).

For the seventeenth and eighteenth centuries, economic activity in Wallachia is on display in the reliable contributions added by Gheorghe Lazăr, Marius Păduraru and Claudiu Neagoe.

Andrei Pippidi

Cronica lui Constantin Manasses, Partea I, Letopisețul Preaișteptului Manasses cuprinzând anii de la Facerea Lumii și ajungând până la domnia lui chir Nichifor Botaniates, traducere din slavona mediobulgară, note și indice de nume proprii de Maria Osman Zavera și Olga Stoicovici, ediție îngrijită de Dușița Ristin, Partea a II-a Versiunea în slavona mediobulgară, text de Ioan Bogdan, București, Editura Universității din București, 2015, 360 p.

La version slavonne de la chronique byzantine de Constantin Manassès fait l'objet d'un nouveau livre publié par les Éditions de l'Université de Bucarest. La *Χρονική σύννομις* de Manassès, rédigée en « vers politiques » vers la moitié du XII^e siècle était déjà très populaire au Byzance. Il s'agit d'une chronique universelle racontant les événements jusqu'au commencement du règne d'Alexis Comnène. Une paraphrase en langue populaire de la chronique, en prose, a joué un rôle important dans l'histoire des chronographes post-byzantins. Le texte, signalé par K. Prächter en 1895 (« Eine vulgargriechische Paraphrase der Chronik des Konstantinos Manasses », *Byzantinische Zeitschrift*, 4(1895), p. 272–313) est encore inédit.

C'est par la traduction faite sous le règne du tsar Ivan Alexandre (1331–1371) que la chronique de Manassès est diffusée dans l'espace de culture slavonne. Un des manuscrits de la version slavonne (le Vaticanus Slavicus 2) est un exemplaire de luxe sur parchemin, décoré par

dizaines de miniatures. La présence dans ces enluminures du portrait d'Ivan Alexandre atteste que le manuscrit a été commandé par le souverain bulgare lui-même, dont la titulature officielle était celle de tsar « des Bulgares et des Grecs ».

La traduction slavonne de l'ouvrage historique de Manassès a influencé aussi la culture roumaine. En Moldavie, Macaire, évêque de Roman, écrivait l'histoire de son pays pour la période 1504–1551 influencé par la tradition historiographique byzantine et surtout par la version slavonne de la chronique de Manassès.

Au commencement du XVII^e siècle, vers 1620, le moine Michel Moxa, du couvent de Bistritza en Valachie, traduisait pour la première fois en roumain la version slavonne de la chronique de Manassès, qu'il complétait aussi avec d'autres sources byzantino-slaves.

Le livre présenté ici offre aux chercheurs et au grand public une brève synthèse (6 pages) des questions concernant la version slavonne de la chronique de Manassès. Après cette introduction la première partie de l'ouvrage est une nouvelle traduction roumaine de la même chronique, réalisée par Maria Osman Zavera et Olga Stoicovici. La traduction rend accessible aux lecteurs un texte important pour la culture slavonne et roumaine médiévale. La traduction roumaine respecte le langage d'une chronique médiévale et on peut remarquer qu'elle a de véritables qualités littéraires.

La seconde partie du livre est celle qui rend l'ouvrage un véritable instrument de travail pour les chercheurs et aussi pour les étudiants. Il s'agit d'une reproduction de l'édition du texte slavon de la chronique de Manassès réalisée par le slaviste roumain Ioan Bogdan (*Cronica lui Constantin Manasses*, traducere mediobulgară făcută pe la 1350, text și glosar de Ioan Bogdan, București, 1922). De cette édition est publiée le texte intégral de la chronique mais sans le glossaire. La présence dans le volume du texte slavon associé à la traduction roumaine permet au lecteur le libre accès au texte original.

L'édition de Ioan Bogdan était basée sur le plus ancien manuscrit de la chronique, celui de Moscou (aujourd'hui le manuscrit 20/38 du Musée Historique de Moscou), collationné avec le manuscrit de Vatican et le fragment de la chronique dans un manuscrit découvert à Tulcea (aujourd'hui le manuscrit slavo-roumain 649 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine).

Dans l'édition de Bogdan la chronique est divisée en 127 chapitres chacun avec son titre. Les titres sont une addition du traducteur en slavon et n'existent pas dans la version grecque originale de Manassès. Autres additions de la version slavonne sont celles qui se réfèrent aux relations byzantino-bulgares et proviennent de la chronique byzantine de Jean Zonaras.

Le volume est complété par des références critiques sur la chronique de Manassès et son influence dans la culture slavo-roumaine et un index des noms propres de la traduction roumaine.

La nouvelle traduction de la version slavonne (medio-bulgare) de la chronique de Manassès complète la bibliographie des sources médiévales accessibles au lecteur roumain. En même temps la réimpression de l'édition critique de Ioan Bogdan facilite l'accès des slavistes au texte original.

Mihai Țipău

Andrei TIMOTIN, *Profeții bizantine și post-bizantine în Țările Române, secolele al XVII-lea – al XIX-lea* (Prophéties byzantines et post-byzantines dans les Pays Roumains aux XVII^e–XIX^e siècles), avec un avant-propos, introduction, études, édition des textes, glossaire, bibliographie, résumé français et 12 facsimiles, Bucarest, Éd. de l'Académie, 2015, 208 p.

Après avoir souligné, dans une étude concernant *L'eschatologie byzantine: historiographie et perspectives de recherche*, parue dans la RESEE, XLI, 2003, p. 241–252, la place à part qui revient aux visions dans le cadre des prophéties (genre littéraire ayant de fortes racines dans l'antiquité gréco-romaine et juive, et sur cette riche filière pénétrant dans le monde chrétien du Moyen Âge) durant la période byzantine et post-byzantine, dans ce livre l'auteur s'adonne à une analyse spécialement consacrée à certains écrits de cette catégorie, lesquels ont circulé dans le monde roumain aux XVII^e–XIX^e siècles. Il est donc normal de trouver la plupart des écrits étudiés ici dans le précieux fonds des manuscrits roumains de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine.

Après une courte et édifiante *Introduction* (p. 7–11), la première partie du livre (p. 13–82) contient cinq études consacrées chacune à une des cinq visions (ou prophéties) dont les textes roumains sont reproduits pour la première fois (pour la plupart d'entre eux) selon des manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest, mais aussi selon d'anciennes et rares éditions: il s'agit de la «*Vie des saints*» du métropolite Dosoftei de Moldavie, et de *Hrismos, adică prorocie a fericitului ieromonah Agatanghel*, parue à Jassy en 1818 et suivie par d'autres éditions, parues à Jassy, mais surtout à Bucarest.

Précédée par une *Note* concernant l'édition, la deuxième partie (p. 87–165) reproduit les textes, certains avec leurs variantes, exposés dans le même ordre que celui des cinq études trouvées dans la première partie. Suit un *Glossaire* (p. 167–172) des mots rares, grâce auquel nous pouvons remarquer la présence de la lettre «r» au lieu de «n» dans quelques mots comme *amărunt*, *amerințare*, ainsi que la persistance de la forme latine *arina*, du latin *arena*, *-ae*, à côté de l'actuel *nisip* (*arina mării* à la p. 93, au lieu de *nisipul mării*, p. 89, pour «le sable de la mer»), phénomène similaire au maintien des anthroponymes tels que *Pulheria* ou *Chisar*, témoignés par les actes de chancellerie, mais disparus aujourd'hui. Une riche *Bibliographie* (p. 173–184), un assez étendu *Résumé* français (p. 185–192) et 12 facsimiles closent le volume, très bien soigné, presque sans fautes d'impression (*alăctuiesc* à la p. 31, doit être *alcătuiesc*; je me demande aussi si le nom *Bou Rău* des pages 58 et 190 ne pourrait être plutôt *Bourău*, comme *Bounegru* ou *Calalb* de nos jours).

Le livre comble une lacune pleinement ressentie dans l'historiographie roumaine, durant les dernières décennies surtout. Bien plus, on peut le considérer une contribution originelle et remarquable à l'histoire culturelle de l'espace roumain des XVII^e–XIX^e siècles, qui, face au défi de l'Occident, voulait affirmer son orthodoxie militante aussi à travers ce genre de littérature oraculaire ou des prophéties, si fortement lié à la tradition byzantine et goûté par des couches larges de la population. Et il n'est point par hasard que l'une des créations «peu communes» et rédigée en roumain (1797) immédiatement après la mort de Païsie Velicikovski (1794) – il s'agit de la *Vision du moine Théodose du monastère de Neamț*, le troisième des textes mis en valeur par ce livre – présente le diable en «vêtements allemands», et les Autrichiens en tant qu'«instrument du diable». Cette renaissance de la mystique byzantine sous la forme de l'hésychasme palamite représentait donc, à l'époque, une réaction dirigée contre la modernité, contre la pénétration des structures, des institutions et des idées occidentales sur le sol roumain, qui voulait témoigner, de la sorte, de sa fidélité envers l'orthodoxie byzantine. Ses espérances de se libérer de la domination ottomane se dirigeaient vers la Russie, la grande puissance orthodoxe qui savait bien les entretenir et les modeler selon ses intérêts, aidée par ses succès constants contre l'Empire ottoman, surtout après l'époque de Pierre le Grand.

Mais ces espérances étaient nourries par tous les peuples orthodoxes des Balkans, les Grecs y compris. C'est dans le milieu néo-hellénique que furent forgés, en plein XVIII^e siècle, deux autres textes oraculaires: il s'agit tout d'abord de la *Prophétie du moine Agathangelos*, étudiée dans le dernier chapitre du livre et qui a été rédigée au milieu du XVIII^e siècle par Theoklētōs Polyeidēs (≈ 1690 – ≈ 1760), hiéromoine athonite envoyé par le Patriarcat œcuménique à Leipzig, où il a fondé la première église orthodoxe de cette ville.

Après avoir voyagé en Allemagne et en Russie, il est rentré au Mont Athos. Fruit de ses voyages, de ses expériences de vie, mais aussi de ses lectures byzantines, il a rédigé cette prophétie, en l'attribuant au moine basilien, donc de rite byzantin, Hiéronymos Agathangelos, qui l'aurait écrite en latin en 1279, dans la ville sicilienne de Messine. Imprimé à Vienne vers la fin du XVIII^e siècle (p. 65 et 68) – on doit corriger en ce sens l'inadvertance concernant la fin du XIX^e siècle dont on parle dans le résumé (p. 191) –, son texte s'est vite répandu dans le monde roumain dès le commencement du XIX^e siècle; on le trouve en grec et en roumain, sous forme manuscrite, mais aussi en plusieurs éditions roumaines, dont la première date de 1818. Étudiée dans le IV^e chapitre du livre, la *Vision de kyr Daniel*, ce deuxième texte paru dans le même milieu néo-hellénique du XVIII^e siècle est greffé sur la *Vie d'Anastase*, un paysan d'Épire tué en 1750 pour avoir refusé de passer à l'islam, comme la grande majorité des néo-martyrs grecs de la période ottomane. Fortement ému par le courage d'Anastase devant la mort, le fils du dignitaire ottoman qui a ordonné le supplice d'Anastase s'est converti ensuite au christianisme sous le nom de Daniel. Toutes les péripéties subies par lui, y compris sa vision, mettent en évidence le culte que les Grecs gardaient intact pour

l'ancienne Byzance, ainsi que l'espérance qu'ils nourrissaient pour sa future libération. À ce propos, le texte souligne le rôle de protecteur de la ville de Constantinople accordé à la Mère de Dieu dès la première période de l'histoire byzantine, à côté de l'épithète de «tyran» réservée au sultan ottoman à partir des derniers historiens de Byzance (ceux du XVe siècle), tandis que le rôle libérateur de la Russie, très évident dans la *Prophétie d'Agathangelos*, est plus effacé ici.

Les deux premiers chapitres du livre portent sur deux autres créations de caractère apocalyptique plus proches de la période byzantine et ayant un contenu parénétiq ue et moralisateur. La *Vision du moine Cosmas*, la première parmi ces «narrations profitables pour l'âme» (*diēgēseis psychōpheleis*), est la plus ancienne de toutes les cinq «visions» analysées dans ce livre, car elle date de la seconde moitié du Xe siècle, quand l'un des anciens dignitaires et proches de l'empereur Alexandre (911–913) avait pris l'habit de moine sous le nom de Cosmas, et il a eu cette vision. Dans sa vie laïque, il avait reçu une haute dignité liée à la chambre à coucher de l'empereur (*koitōnitēs*), notion que nous n'aurions pas traduite par *cămăraș* (p. 13 et 92, n. 3), car les attributions, plutôt fiscales, de cette fonction étaient bien différentes (voir, par exemple, *Instituții feudale în Țările Române. Dicționar*, coord. O. Sachelarie et N. Stoicescu, Bucarest, 1988, p. 82, s.v. *cămăraș*) par rapport à celles d'un *koitōnitēs*. Le dignitaire du Moyen Âge roumain dont la titre qui se rapproche le plus de celui-ci est le *postelnic* (v. en ce sens *Istoria Românilor*, t. IV, Bucarest, 1^e éd., 2001, p. 190, ou II^e éd., 2012, p. 196–197). D'ailleurs, même la version Dosoftei de cette *Vision* apporte la précision que Cosmas, avant de devenir moine, était «l'un de ceux qui surveillaient la literie de l'empereur Alexandre... et il se trouvait surtout parmi d'autres *postelniki* (*postelnicii*)» (p. 92).

Durant la période étudiée ici, le monde orthodoxe continuait d'utiliser le calendrier julien, tandis que d'autres pays chrétiens d'Occident adoptaient tour à tour le nouveau calendrier grégorien. Il est donc naturel que les travaux historiques concernant cette période utilisent la double datation et, chose tout à fait louable, notre livre témoigne le souci d'observer cette règle. Mais l'habitude, plus conforme d'ailleurs à la logique des choses, est d'indiquer tout d'abord la datation julienne, qui réglait réellement la vie quotidienne des peuples orthodoxes d'alors, et puis la datation actuelle, alors en vigueur dans certains pays occidentaux, et pas à rebours (comme à la p. 189, où on écrit 9 sept. /29 août, au lieu de 29 août/9 sept. 1769). Le Dimanche de l'Orthodoxie est le premier dimanche du carême, et cela est carrément affirmé aux p 56–57, mais par inadvertance dans le résumé (p. 189–190) il s'agit du «premier dimanche après les Pâques quand l'Église orientale fête le Dimanche de l'Orthodoxie». À la guerre «russo-turque des années 1735–1739» (p. 65) a pris part aussi l'Autriche, qui par la paix de Belgrade a perdu, entre autres, la Petite Valachie (l'Olténie).

L'analyse minutieuse des textes, associée à de pertinentes remarques historiques, permet à l'auteur d'apporter de très utiles précisions, telles que celle qui établit la rédaction de la *Vision de kyr Daniel* entre septembre 1769 et 1771 (p. 54). L'auteur prouve une compétence égale pour les textes grecs et roumains à la fois. Le fait que les manuscrits grecs de la *Prophétie d'Agathangelos* à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, que l'auteur connaît fort bien, soient moins utilisés, doit signifier qu'ils n'apportent rien de nouveau par rapport aux nombreuses éditions de ce texte.

À côté d'une excellente connaissance de la bibliographie, le livre est fortement ancré dans le terrain ferme des textes inédits, ou édités, dont quelques-uns assez récemment publiés. On doit retenir le recours, assez systématique dans certains cas, aux manuscrits grecs, même de l'étranger, comme le no. 680 (ou 480 à la p. 186) du monastère athonite de Saint-Pantéléemōn pour la *Vision de Sophianē*, qui date de la première moitié du XVII^e siècle. L'analyse de ce texte, édité aussi en roumain (par A. Timotin et Emanuela Timotin, Bucarest, 2002), dans le II^e chapitre du livre (p. 22–38), permet à l'auteur de le rattacher à la *Vision du moine Cosmas* et à l'iconographie post-byzantine du Jugement Dernier. Ces études lui permettent aussi la reconstitution de l'histoire des textes abordés, ainsi que d'importants aspects de notre histoire culturelle (par ex., sur la famille Sihleanu, sur Dora d'Istria, fille du ban Mihalache Ghica, ainsi que sur bon nombre de prélats ou de moines ayant de notables préoccupations culturelles). Il s'agit aussi de l'activité des copistes des manuscrits, tels que Vlad Grămăticul, Ioan (Ioachim) Bărbătescu, l'higoumène Gherasim du monastère Vintilă-Vodă ou Menedic, de Damaschin Dascălul, évêque de Buzău (1703–1708), puis de Râmnic (1708–1725), etc. Un index des noms propres aurait été souhaitable.

Le livre de M. Andrei Timotin est précieux pour l'histoire, mais surtout pour les mentalités du monde orthodoxe dans la période envisagée, avec une particulière référence aux croyances eschatologiques du monde orthodoxe, renforcées par les oracles byzantins, celles de Léon le Sage, par exemple, qui prophétisaient une future conquête de Constantinople par les «peuples blonds». La IV^e Croisade avait permis d'identifier ces peuples blonds aux Latins de l'Occident. Mais la Capitale byzantine a connu ensuite une restauration, de même que son empire. Après la conquête ottomane, les choses ont évolué plus lentement, car les victoires chrétiennes se sont faites sentir de façon plus soutenue seulement après Lépante (1571), au XVII^e siècle. C'est alors que les espérances des peuples orthodoxes conquis ou dominés par les Ottomans ont été encouragées par les succès chrétiens et surtout par l'ascension politique des Russes, grand peuple orthodoxe, mais aussi le nouveau «peuple blond» des anciens livres de prophéties, dont les victoires contre les Turcs justifiaient les espoirs de libération de ces peuples. Au XVII^e siècle déjà, le *Chrēsmos* de Païsios Ligaridis parlait de nouveau du peuple blond (*xanthon genos*) du Nord, dont la mission était de libérer la ville de Constantinople. Cette croyance eschatologique a dû exercer une grande influence sur l'action de Dimitrie Cantemir en tant que prince de Moldavie, mais aussi en qualité de penseur politique et d'écrivain.

On doit savoir gré à l'auteur de ce beau livre pour tant d'aspects d'histoire culturelle et pour l'édition des textes qu'il soumet à l'attention du lecteur et qu'il éclaircit en même temps, en suivant une direction de recherche assez actuelle, car c'est seulement durant les dernières décennies qu'elle a été amorcée de façon systématique.

Tudor Teoteoi

Anders INGRAM, *Writing the Turks. Turkish History in Early Modern England*, Palgrave, Mac Millan, 2015, 195 p.

It is difficult to see in this book many original ideas or new sources. The underlying structure can be said to exist, but it is basic and didactic. After about one hundred scholars who threw light on this field, with broader or minor contributions, Anders Ingram is attempting to discuss the English writings on the Turks since the end of the 15th century and till the 1690s, when the peace treaty of Karlowitz offers a convenient limit. The author has however restricted his inquest to works dealing with the origins and development of the Ottoman state, and therefore lent themselves well to a historical analysis. Of course, only a few pretended to write history. Most of them intended to offer explanations for military and political facts which attracted the attention of contemporaries. Others compiled or translated the works of their predecessors. The necessity of making to circulate news was everywhere, and even stronger when the invention of the print replaced the *avvisi*. The topic of the Turks could not lose interest as long as the Ottoman expansion in the Balkans threatened the Danube and imposed its rule on the routes outside Europe where the presence of English merchants was growing. Though absent from the bibliography of this volume, Carl Göllner's *Turcica* is indispensable, as it reflects the massive literature of news pamphlets.

A more consistent reaction to the Turkish victories starts in the 1520s, under the impact of the fall of Belgrade and up to the collapse of Hungary. The observations added by Ingram about some teams of printers specialized in this kind of subjects are useful. In the confrontation with the Ottoman Empire, Lepanto brought to the Christian camp the awareness of a possible success, and this will be spread further in the years 1593–1606, during the war in Wallachia, Transylvania and Hungary.

Here we have a really interesting figure of scholar active in collecting information about the Turks, Abraham Hartwell, who was the translator of Soranzo. The following pages are even more important, because they concern George Carey, Lord Hunsdon, to whom was dedicated an anonymous book which raised the question of *The Policy of the Turkish Empire* (1597). I must frankly recognize that I ignored a fact which Ingram signals, that the same Lord Hunsdon received also, one year earlier, the dedication of *The Historie of George Castriot*, from another writer. Is it not evidence for

thinking that Carey wanted to know more about the Turks? The authorship of *The Policy of the Turkish Empire* remains unknown, despite my suggestion that it may be attributed to Richard Knolles himself⁹. Knolles's *Generall Historie of the Turkes* is analysed in a whole chapter as it deserved. We should be grateful also for the pages on Edward Grimston, a continuator of Knolles and translator of major historical sources. Here (p. 96–97), Ingram provides some, until now, neglected details.

The last chapter, regarding the period from Vienna to Karlowitz, does not offer similar findings. For Rycout, the beautiful research by Sonia Anderson should have been remembered more. As for the introduction of the term 'oriental despotism', the works of Koebner and Lucette Valensi cannot be forgotten.

Andrei Pippidi

Mihai ȚIPĂU, *Ορθόδοξη συνείδηση και εθνική ταυτότητα στα Βαλκάνια (1700–1821)* [La conscience nationale et l'identité nationale dans les Balkans (1700–1821)], avant-propos par Paschalis M. Kitromilides, Thessalonique, Ekdoseis Epikentro, 2015, 273 p.

Le présent ouvrage constituait, à l'origine, une thèse de doctorat de notre collègue, Mihai Țipău, qui a été soutenue en 2004 à la Faculté des Sciences Politiques de l'Université d'Athènes. En qualité d'étudiant du doctorat en Sciences Politiques à la même Université, nous avons lu la thèse à la bibliothèque de la faculté avant sa publication. La plupart des thèmes dans ce livre ont déjà été publiés au fil des ans dans de divers volumes d'études.

Dans le premier chapitre, l'auteur fait quelques considérations sur la construction identitaire dans le cadre des communautés des orthodoxes des Balkans. La langue, facteur essentiel de cohésion de la nation moderne, a toujours été un vecteur de propagation d'une conscience identitaire commune. L'organisation juridique des communautés des chrétiens orthodoxes de l'Empire Ottoman (*Rummillet*) était réglémentée par le Patriarcat œcuménique de Constantinople. Pourtant, l'emploi de la langue grecque par les peuples balkaniques a été imposé par des nécessités d'ordre pratique et non à la suite d'une décision politique. En ce qui concerne l'héritage byzantin dans les pays roumains, il y a une bibliographie impressionnante. Le Byzance survit dans le domaine juridique, des arts, des sciences humanistes, mais aussi des sphères du pouvoir politique, au moins au niveau symbolique.

Le livre se propose de faire des investigations pour établir en quelle mesure l'historiographie et l'affirmation de la tradition juridique «post-byzantine» ont contribué à la solidification d'une identité «panorthodoxe» dans l'espace ottoman de l'Europe du sud-est. Cette démarche s'inscrit dans la direction tracée par Nicolae Iorga, «Byzance après Byzance». La dernière étape de manifestation de l'héritage byzantin s'identifie à la propagation de l'Illuminisme de l'Europe du Sud-Est, qui est associé d'une manière ou d'une autre à l'émergence des États nationaux. Ces faits sont étudiés dans les huit chapitres suivants.

Les deuxième et troisième chapitres sont une incursion dans la tradition historiographique de Valachie et Moldavie. Mihai Țipău, un sérieux connaisseur des sources historiques et de la langue grecque, tour à tour analyse la vie et l'œuvre de quatre historiens de l'époque phanariote qui ont écrit en grec (chapitre IV, V, VI et VII): Michel Cantacuzène (*Histoire de Valachie*), Daniel Philippidès (*L'Histoire de Roumounie* et *Le Geographikon de Roumounie*), Dionysios Photeinos (*Histoire de l'ancienne Dacie*) et Naum Râmniceanu. Les œuvres de ces coryphées de «l'historiographie gréco-roumaine» (Demostene Russo) sont parues durant la vie des auteurs aux grands centres commerciaux et culturels de la diaspora balkanique. Il y a une exception: l'œuvre de Naum Râmniceanu, *De l'origine des Roumains*, qui est restée longtemps en manuscrit. Les ouvrages de Cantacuzène, Philippidès et Photeinos ont été publiés à un intervalle de 13 ans (1806–1819).

⁹ Andrei Pippidi, *Visions of the Ottoman World in Renaissance Europe*, Columbia University Press, New York, 2014, p. 147–149, 173.

Quel est l'élément commun de ces historiens? En suivant la ligne tracée par les chroniqueurs du XVII^e siècle, les historiens des pays roumains des dernières années des règnes phanariotes abordent des thèmes fondamentaux comme l'unité et la continuité historique de l'espace géographique nord-danubien, l'origine dacique et romaine du peuple roumain. L'étude interdisciplinaire de l'histoire et de la géographie projette l'idée d'un destin commun des peuples de l'Europe de sud-est. La spécificité de l'histoire et de la géographie du lieu est intégrée dans l'espace sud-est européen. L'élément aroumain au sud du Danube n'est pas ignoré des constellations des ethnies qui peuplent cette aire géographique.

L'historiographie nationale n'a pas accordé l'attention méritée aux historiens « gréco-roumaine » des cours des principes phanariotes, en sautant des chroniqueurs du XVII^e siècle aux érudits de l'École Transylvaine. Tandis que les historiens de l'École Transylvaine insistent sur l'origine romaine du peuple roumain, sous l'impératif de la défense des droits nationaux devant les Magyars dans l'Empire habsbourgeois, les historiens des Principautés danubiennes ne sont pas conduits par de telles contraintes idéologiques. Ils n'acceptent pas les théories concernant l'extermination de l'élément dacique et l'abandon total de la Dacie par les Romains.

L'auteur essaie d'identifier les sources historiques des érudits des Lumières: les grands historiens de l'antiquité et les érudits contemporains. Il est possible que Philippidès ait connu l'œuvre de Petre Maior, l'auteur de *L'Histoire pour les commencements des Roumains en Dacie* (1812–1813) (p. 110). Il est certain que les historiens de l'époque citaient des œuvres sans mentionner la source. Faute d'autres données, le travail du chercheur est rendu plus difficile, c'est la raison pour laquelle les liaisons entre les érudits Moldovaques et ceux de Transylvanie ne sont pas élucidées dans ce livre. La démarche d'une recherche ample est imposée pour établir la circulation et l'échange des idées parmi des érudits transylvains et de la diaspora grecque et aroumaine de Vienne et Buda.

Les historiens «gréco-roumains» utilisent abondamment des toponymes et des ethnonymes antiques, mais ils introduisent aussi des termes modernes dans leurs traités d'histoire et de géographie. Au lieu de «Vlahos» la dénomination connue pour les Roumains en Europe, les historiens y discutés préfèrent le terme «Roman» (Cantacuzène et Photeinos), ou «Roumoun» (Philippidès). Dacia est l'aire géographique habitée par les Roumains pour Photeinos et «Roumanie» pour Philippidès). Par l'intermédiaire de ces nouveaux éléments les historiens chroniqueurs s'éloignent de la tradition byzantine; ils n'emploient pas la dénomination *Oungrovlachia* ou *Vlachia*.

Ces œuvres traitent non seulement des thèmes d'intérêt historiographique, mais aussi de nature sociale et politique. Par exemple, on n'aborde pas de choses importantes pour la société de cette époque-là, comme les capitulations, la réforme de Constantin Mavrocordatos et des rapports entre les boyards et les princes régnants.

Le huitième chapitre traite sur les textes juridiques de l'époque phanariote: le traité de Michel Photeinos, la législation des princes régnants Alexandre Ypsilanti et Jean Karadja. Et ici l'influence de la doctrine juridique moderne en matière civile modifie le contenu byzantin.

Le livre présente un débat historiographique sur l'identité, le patriotisme et l'orthodoxie pendant l'époque antérieure aux mouvements nationaux. Dans les pages de ce livre, Mihai Țipău surprend les dernières manifestations de l'Illuminisme sud-est européen, provenues par la filière grecque.

Le dernier chapitre projette l'impact de ces œuvres sur les contemporains, et plus tard, sur les représentations des historiographies nationales. En Grèce, les œuvres des historiens «gréco-roumains» ont été totalement ignorées parce qu'elles ne s'encadraient pas dans les exigences de l'historiographie nationale. *La géographie moderne* de Philippidès a été rééditée en Grèce, mais *L'Histoire* et *La Géographie de la Roumanie* restent inconnues pour le public grec. Probablement, c'est à cause du langage plein d'archaïsmes employé par Philippidès dans *L'Histoire* et *La Géographie de la Roumanie* que ces œuvres n'ont reçu ni une critique positive au moment de leur parution, ni une attention méritée des historiens de plus tard. Même en Roumanie cette génération d'historiens a été totalement ignorée. De tous les historiens discutés dans le livre, seulement Photeinos a eu le privilège d'être mieux traité.

En 1873, Kogalniceanu cite Photeinos dans sa synthèse d'histoire de 1837, mais en 1859 George Sion traduit en roumain *Histoire de l'ancienne Dacie*. L'auteur rappelle le problème d'éditer

et de rééditer les sources historiques sans lesquelles on ne peut pas comprendre entièrement le phénomène national du XIX^e siècle. Constantin Erbiceanu a été un pionnier des traductions en roumain des ouvrages fondamentaux de l'époque phanariote, mais à partir de ce moment-là et jusqu'au présent on a fait peu de démarches en cette direction. Mihai Țipău suit le chemin ouvert par les créateurs des études néo-helléniques en Roumanie. Nous rappelons ici l'édition critique de l'ouvrage du juriste Michel Photeinos, parue à Bucarest en 2015.

Ștefan Petrescu

Religion und Kultur im albanischsprachigen Südosteuropa. Herausgegeben von Oliver Jens SCHMITT, Redaktion: Andreas Rathberger. *Pro Oriente. Schriftenreihe der Kommission für südosteuropäische Geschichte*, herausgegeben von Alois Mosser, Band 4, Frankfurt am Main-Berlin-Bern-Bruxelles-New York-Oxford-Wien, Peter Lang, 2010, 260 p.

Réunissant les actes d'un colloque sur le sujet mentionné, le livre se propose d'offrir une interprétation des rapports entre le sentiment religieux et ses manifestations institutionnelles et la culture des albanophones du Sud-est de l'Europe. Ainsi qu'Oliver Jens Schmitt, le coordonateur du volume, le souligne dans son *Introduction*, l'intention en était de comprendre toutes les manifestations de l'élément religieux, tant dans le domaine de la culture écrite que dans celui de la vie et de la mentalité quotidienne. On peut constater, pourtant, l'absence d'un intérêt spécial pour le rôle de la religion dans une société majoritairement rurale, intérêt que le lecteur était, à notre avis, en droit d'attendre. Le volume s'arrête peu, aussi, sur la portée du syncrétisme religieux (exception, la contribution de Peter Bartl, p. 59–63). Un important but de la recherche, énoncé par Oliver J. Schmitt, mais pas assez illustré par les autres contributions, concerne les relations du monde albanais avec les milieux linguistiques et culturels grecs, sud-slaves et aroumains (le cas des contacts avec les Aroumains n'est presque jamais invoqué dans le reste du livre). Dans une étape ultérieure il serait profitable d'étudier d'une manière comparative, par exemple, comme un cas spécial, les rapports entre le christianisme et l'attitude envers l'islamisme chez les Albanais, d'un côté, et chez les Aroumains ou Monténégrins de l'autre. La nécessité de la comparaison est mentionnée par Oliver J. Schmitt (p. 9), mais rarement présente dans les autres contributions. Le cas des Albanais, partagés entre catholicisme, orthodoxie et islam (pour la plupart), est unique dans le Sud-Est européen et exige une explication. Les auteurs de ce livre considèrent la faiblesse du sentiment religieux, la tolérance ou, même, l'indifférence religieuse, invoquées d'habitude dans la littérature du problème, des mythes construits par les intellectuels albanais dans la période de la formation de la nation, avec une grande audience dans la société entière (p. 9). Mythique ou non, il est vrai que la tolérance semble s'être manifestée dans le cadre de la société albanaise (surtout comme un liant) et beaucoup moins envers les milieux allophones.

La plupart des contributions se proposent de poursuivre l'histoire de l'islamisation des Albanais, les facteurs qui l'ont déterminé, ainsi que l'importance de l'islam à l'époque actuelle. Dritan Egro dans la première étude du volume (*Islam in the Albanian lands. XVth–XVIIth Century*, p. 13–51) affirme, à juste titre, que la conversion majoritaire à l'islam est un processus essentiel de l'histoire des Albanais, en les séparant de l'Occident pour les attacher au monde oriental (p. 51). Ce processus commence assez tôt avec les représentants de la noblesse, continue avec la population des villes et se heurte, dans la période étudiée, à la résistance de la population rurale orthodoxe, résistance d'intensité différente selon la région, plus courte et plus faible, par exemple, dans la zone de Shkodra, plus longue dans Kosovo (où se trouvait la patriarchie de Peć; l'auteur ne nous dit pas si on pourrait supposer des différences selon l'appartenance ethnique) (p. 30–31). L'analyse de Dritan Egro est bien détaillée et s'évertue à trouver les éléments caractérisant l'islamisation dans le milieu catholique, présenté comme plus résistant, et celui orthodoxe, où les Albanais n'avaient pas leur propre organisation (p. 25). Il ne faut pourtant pas perdre de vue qu'à la veille de l'instauration du communisme la communauté catholique était moins nombreuse que celle orthodoxe. L'image générale, en partant des

cas particuliers, est celle d'une conversion dictée surtout par les bénéfices économiques, sociales, politiques. Le rythme est conditionné par plusieurs facteurs: urbain et rural, plaine et montagne, occupation (artisan, marchand ou agriculteur), participation ou non à la lutte menée par Skanderbeg, les discordes entre les orthodoxes et les catholiques qui ont facilité l'islamisation, etc. Ce processus compliqué explique l'apparition du crypto-christianisme (p. 49 et suiv.).

Alexandre Popovic (*Les confréries mystiques musulmanes dans l'espace albanophone. XIX^e-XX^e siècles*, p. 111-127) offre une vue d'ensemble sur toutes les confréries musulmanes dans le monde albanais, sujet peu abordé d'habitude, et évalue leur importance actuelle.

Eva Anne Frantz (*Religiös geprägte Lebenswelten im spätosmanischen Kosovo – Zur Bedeutung von religiösen Zugehörigkeiten, Eigen- und Fremdwahrnehmungen und Formen des Zusammenlebens bei albanischsprachigen Muslimen und Katholiken*, p. 127-149) essaie de présenter les événements des années 1876-1878 dans la perspective (voir la notion de *Lebenswelt*, expliquée dans la note 3) des Albanais musulmans et catholiques dans le nord de l'Albanie et en Kosovo, région des rivalités. L'auteur parle peu des oppositions entre les musulmans et les orthodoxes (p. 147), mais semble les considérer comme un argument contre le mythe de la tolérance et non pas une rivalité ethnique. La source principale des informations restent les notes de voyageurs occidentaux et, beaucoup moins, les mémoires des auteurs albanais, les sources choisies fournissant l'image d'une société dépourvue de tout sentiment religieux. L'idée de l'absence de la religiosité revient souvent dans les contributions de ce volume et on peut se demander pourquoi on n'a pas interrogé les données du lexique religieux. La richesse du lexique chrétien emprunté au latin, conservé pendant des centaines d'années, entré en partie dans le vocabulaire quotidien, devrait nuancer les conclusions tranchantes concernant la totale absence du sentiment religieux. Eva Anne Frantz a le mérite de mentionner le mélange des croyances populaires et le syncrétisme religieux (p. 144), sans pourtant s'en arrêter plus longuement.

Nathalie Clayer (*L'Islam sunnite dans l'espace albanophone. XIX^e-XXI^e siècle*, p. 151-163) fait une synthèse de ses recherches concernant les traits de l'islam chez les Albanais, ainsi qu'on le conçoit d'habitude, superficiel, hétérodoxe, particulier et spécifique, c'est-à-dire ayant peu de lien avec le reste du monde musulman. Tout comme Alexandre Popovic, Egin Ceka et Cecilie Endresen dans leurs contributions, Nathalie Clayer essaie de comprendre la portée réelle de l'islam, surtout après la chute du communisme avec son expérience du soi-disant athéisme d'État (voir surtout Egin Ceka, *Atheismus und Religionspolitik im kommunistischen Albanien*, p. 215-231), le revirement évident et son grand nombre d'adhérents par rapport aux autres religions et confessions. Dans ce contexte, il serait intéressant de savoir si on peut prêter foi à l'affirmation des années 1970 de l'orientaliste albanais de Kosovo, Hasan Kaleshi, selon lequel l'appartenance à l'islam était et reste l'unique voie de conservation de l'identité ethnique au milieu des chrétiens d'autre ethnicité; Kaleshi ne discutait pas la question de la possible identification avec le monde musulman.

Un problème assez peu discuté concerne les rapports actuels entre les musulmans, d'une part, et les catholiques et les orthodoxes, de l'autre, sauf dans l'enquête de Cecilie Endresen (« *Do not look to church and mosque* » ? *Albania's post Communist clergy on nation and religion*, p. 233-258), conduite parmi les représentants du clergé et non pas parmi les fidèles de tous les cultes (chose difficile, d'ailleurs, il faut le reconnaître, mais qui pourrait montrer quel milieu – catholique, orthodoxe, islamique – a réussi le mieux à transmettre sa propre tradition, après la cessation officielle imposée par le régime communiste). Le volume contient, en échange, deux travaux sur l'histoire, dans les contrées habitées par les Albanais, du catholicisme (Peter Bartl, *Die katholische Kirche im Mittelalter und unter osmanischer Herrschaft*, p. 53-68) et de l'Orthodoxie (Konstantinos Giakoumis, *The Orthodox Church in Albania under Ottoman Rule (15th-19th Century)*, p. 69-110). La contribution de Peter Bartl donne une utile esquisse de la christianisation des Albanais et de leur partage entre les deux confessions chrétiennes. On peut pourtant s'interroger sur les conditions de la deuxième christianisation des Albanais par les Bulgares (p. 53), vue l'absence de tout emprunt slave dans la terminologie chrétienne albanaise, restée latine jusqu'à présent. Un rôle important dans le passage à l'islam a joué le fait que les prélats catholiques étaient étrangers, ne savaient pas la langue du pays, étaient peu liés aux croyants, restés, de la sorte, peu renseignés sur leur propre religion (p. 58). Utile

systématisation des données historiques concernant l'église orthodoxe dans le sud de l'Albanie et en Epire, l'étude de Konstantinos Giakoumis accorde une importante attention aux conditions géographiques et à celles économiques à travers le temps. Giakoumis poursuit les étapes de l'islamisation, l'intensification du rythme, surtout à partir du XVIII^e siècle, sans faire des remarques sur l'appartenance ethnique des personnalités et des lieux mentionnés (voir, par exemple, les références à la ville de Voskopoja [Moscopole], p. 93 et à Nektarios Terpos [Nectarie Târpu], p. 85, 90, 95), probablement parce qu'à l'époque, dans l'Empire Ottoman, non plus, on ne faisait pas de telles distinctions, l'appartenance confessionnelle étant l'unique marque identitaire (p. 94).

Le volume comprend aussi deux contributions sur l'islam (Ali Musa Basha, *Muslim Communities unde Anti-Religious Regime in Albania*, 1945–1990, p. 163–172) et sur le catholicisme (Markus W.E. Peters, *Die Römisch-Katolische Kirche in Albanien nach 1944*, p. 173–213), mais par sur l'orthodoxie, pendant le régime communiste.

Ce livre s'avère très utile. Il pose la question de l'identité (des identités) religieuse(s) des Albanais dans le monde contemporain caractérisé par des multiples rivalités religieuses et culturelles. Les descriptions proposées concernent d'une part le processus de l'islamisation (qu'on pourrait comprendre, selon nous, comme une sorte d'adaptation aux conditions politiques par l'adoption de la religion du conquérant afin de conserver l'autonomie locale/les autonomies locales) et d'autre part l'état présent des choses, quand l'islam semble devenir, de plus en plus, une religion pratiquée plutôt par conviction.

Cătălina Vătăşescu

Paschalis M. KITROMILIDES, *Enlightenment and Revolution. The Making of Modern Greece*, Harvard University Press, 2013, 452 p.

This great book (also as dimensions) is the development of a long standing concern of a well-known historian of political thought. It originated in the mid-1970s when Kitromilides was working at his Harvard doctoral thesis. Although it is a book about Greece, a piece of research on the intellectual context of nation- building and the first attempts at modernization, the author strives to prove a broader point. The Enlightenment he explores is conceived as part of a unique and universal stream, and he consciously diverges from Pocock on this account. His is a contribution to intellectual history, and this is how it should be read. Less will be found here to explain current Greece and its troubles, except the overall understated conclusion that it was all over by mid- 19th century- a failed, not a successful attempt to create a modern liberal polity, despite glorious intellectual modernizers whose efforts to advance self-knowledge and self- understanding are chronicled in this book. The failure seems to have been with the rulers rather- although this is not the main story, but rather a narrative creeping in now and then.

The perfect synthesis of the author's vision can be found in the introduction to the American edition (2013). The geography covered ranges from the Danubian Principalities to the Western cities of Asia Minor. It is not, however, a "national" area, but, to use a term more adequate to the 18th century, either "regional" or "linguistic". The intellectual movement manifested here stretched itself out further, by cultural transfers. The internal unity of the phenomenon is demonstrated by comparisons which identify shared ideas and values as far as Scotland or Naples.

What Kitromilides calls "the long road to Enlightenment" is made to begin as early as the emergence of Neo-Hellenism at Nicea and Mistra. The opposition against any Western influence comes with the obtaining of a special status for the Orthodox Church by loyalty to the Ottoman domination. A philosophy without theology will be learned from Renaissance Padua, but the Corydaleus episode will be soon distorted. The following station of the road is represented by the Phanariots: Nicholas Mavrokordatos, with his ramified intellectual contacts directed to Germany and England, but also with his allegiance to the Ottoman government, was the contriver of a compromise imitated by some of his successors, enlightened despots of Moldavia and Wallachia. Towards his

subjects, he acted as a heir to the Byzantine political persuasion, while his library shows that he chose to be a spectator of the mechanistic innovations from the West. After a few minor cultural figures who were active in spreading the new philosophy, in Epirus or the Ionian islands, this perspective gives due weight to Eugene Voulgaris and to Nicephore Theotokis, founding fathers of the Enlightenment in Greek culture.

Two chapters are consecrated to the development of historiography and of geographical writing. In the first direction, beyond Dapontes's personality as chronicler, there are translators of French textbooks and of gazettes multiplying information about contemporary wars. The second category of works had a higher value: the background was offered by Chrysanthos Notaras and Meletios of Athens, but new critical views were brought by Phatzeas, Theotokis (again), Moisioudax, Constantas and Philippidis. Their approach is revolutionary, not only because it led the Greeks to an awareness of their own identity, but it projected in front of them the progresses achieved in West European countries where the social and political life had been reorganized. What was happening there was in most of cases created by enlightened despotism, whose successes in some quarters were counterbalanced by criticism in others. A whole chapter ponders the impact of instances that were discussed in the Greek milieu dreaming to the hope of change.

As such, the Russian experiment attracted attention (in Moldavia as well) and this is the explanation of Peter the Great's popularity. The memory of that hero reinforced the traditional Greek expectation of freedom through Russian intervention. Every time that a new Russo-Turkish war finished without the desired liberation, disappointment was expressed. It is remarkable that Moisioudax and Katartzis took pains to write for transmitting the strength of a new faith in the 1770s – 1780s. Both were representatives of the second generation of the Greek Enlightenment and the pages written by Kitromilides about them (here and elsewhere) may be considered among the best they have inspired. Moisioudax is also – the man and his work – considered as an edifying example in the chapter on the quarrel between ancients and moderns. Among the Greek contemporaries of the French Revolution, Korais, being an eye-witness of the battle which then raged in Paris, was carried forward to meditate on the relevance of those events, and one of the lessons he was ready to apply to the future of Greek society was the evil done by the power of the Church and by the Ottoman tyranny. The revolutionary message of Rhigas is then analysed, because his program conceived the Neohellenic revival as the stake of a general insurrection in imitation of the French Republic. A republican regime would have been the necessary opening towards the political and moral reconstruction expected by Korais, but, after his experiences in Paris, he had turned to another ideological guidance. The model he proposed was the system founded by the American Revolution. Korais invested thus, both intellectually and politically, in a modern secular culture.

While the most daring minds of the Greek Enlightenment were searching an alternative, several thinkers have been authors of several anonymous and strongly polemical writings which indicted the Ottoman rule, but also the Orthodox Church.

In Moldavia or Wallachia, the Phanariots were criticized through subversive libels and even, in 1802, a project was written for in storing a republic, one called "aristocratic and democratic".

Less known by foreign historiography, but of great importance through their number and aggressiveness, a lot of reactionary activists are submitted to an attentive observation. Most of them belonged to the clerical circles. They denounced the representatives of the modern philosophical thought as pseudo-patriots and heretics. The variety of positions and arguments gets from Kitromilides a very careful examination. Only the tendency to fight the French influence, which is supplied by the Moral Verses attributed to Alexander Kalphoglou, should benefit from additional research (see Cornelia Papacostea-Danielopolu, *Critique des mœurs et mentalité chez Alexandru Calphoglou, 1794, Cahiers roumains d'études littéraires*, 1984, 3, p. 124–135). In the epoch of the Crimean War, the oracular tradition trying to foresee the future fate of Greece knew again a broad diffusion (covered in the research of Andrei Timotin (see his book *Profeții bizantine și postbizantine în țările române (secolele al XVII-lea – al XIX-lea)*, București, 2015).

In the Westernized state that was produced by the Greek independence and was led by irredentist politicians, the concepts of unity and continuity became the ground for an arbitrage

between the two extremes of Enlightenment and Counterenlightenment. Thus, Zambelios and Paparrigopoulos, by their recovery of classical Greece and Byzantium, laid the foundations of the official final representation of Greek history, therefore of national identity. This conclusion comes at the end of a history of ideas, not of a sociological perspective (which would have enforced the similarities with Romania's pathology). However, the weakness of liberalism is well explained in this book by the particular evolution of the Greek middle class. Read in this key, it is understandable why the book does not cover policies of modernization, but highlights Greek thinkers such as Voulgaris and Korais, showing how these major figures influenced and converged with currents of the Enlightenment in the rest of Europe. Kitromilides does place Enlightenment into local context as he demonstrates how the confrontation between Enlightenment ideas and nationalist Orthodox ideology shaped the culture of present-day Greece. Perhaps an even better explanation could be particularise, which is very much a part of that failed modernization story. Nevertheless, the proper answers to the questions of interest to Kitromilides are given here, in this masterful work.

Andrei Pippidi

Violeta BARBU, Nikolaus NETZHAMMER (coord.), *Raymund Netzhammer în România. Pe urmele spiritului locului*, Editura Academiei Române, Bucarest, 2014, 278 p.

Le volume *Raymund Netzhammer în România. Pe urmele spiritului locului* (*Raymund Netzhammer en Roumanie. Sur les traces de l'esprit du lieu*), paru aux Éditions de l'Académie Roumaine, rend hommage à Raymund Netzhammer, professeur auprès du Séminaire Catholique de Bucarest, par la suite évêque et archevêque romain-catholique de Bucarest (1905–1924).

La préface, écrite par Dr. Violeta Barbu (Institut d'Histoire de l'Académie Roumaine, Bucarest), met en évidence les principaux aspects de la vie et de l'œuvre de cet érudit dont les préoccupations s'étendirent sur un vaste domaine. Par son activité il s'était inscrit dans le projet, promu avec pragmatisme et intelligence par le Pape Léon XIII, qui visait le rapprochement entre l'Orient et l'Occident. En même temps, il suivit le conseil du Pape, lors de sa désignation comme évêque de Bucarest, d'agir en tant que « bon Roumain ». Ainsi, Raymund Netzhammer comprit que la prémisse de ce rapprochement résidait dans la connaissance des cultures et civilisations des peuples de l'Est, parmi lesquels se trouvait aussi le peuple roumain. Les études et les mémoires qu'il rédigea témoignent de ses solides connaissances et de la manière objective dont il consigna les réalités religieuses, mais aussi celles de nature sociale et politique qu'il vécut soi-même.

Le volume est divisé en deux sections. La première, intitulée *Restitutio*, contient des études rédigées par Raymund Netzhammer vers le début du XX^e siècle, textes d'une grande valeur informative, qui traitent de l'histoire et de la vie sociale et culturelle de la Roumaine telles qu'il les a connues depuis le jour de son arrivée en terre roumaine. Ce sont des articles, la plupart rédigés en allemand, repris des périodiques roumains et étrangers où l'auteur les avait déjà publiés. Ils se trouvent à présent recueillis dans l'excellente traduction due au Dr. Georges Guțu, professeur à l'Université de Bucarest, auteur de l'étude qui les accompagne: *Ein Erzbischof in multikultureller Landschaft – Raymund Netzhammers Zigeunererlebnis*. Georges Guțu a également édité les traductions en roumain de plusieurs œuvres de Raymund Netzhammer, contribuant ainsi à la connaissance de son activité à Bucarest.

La description éloquentes des lieux de culte locaux du point de vue architectural et esthétique constitue le point de départ pour la présentation du statut de l'Église Orthodoxe en Roumanie. Par exemple, la Cathédrale de Curtea de Argeș est décrite comme modèle classique de la beauté des églises roumaines. Le lecteur découvre ensuite le déroulement du service divin, les règles d'organisation de l'église, les vêtements des prêtres; il est renseigné sur la situation économique des prêtres orthodoxes, le niveau d'instruction du clergé, qui l'apprécie comme très élevé: les prêtres connaissaient la langue et la littérature roumaines, ainsi que le grec, le slavon et le latin. Il y a des

références aux bibliothèques des membres du clergé, qui contiennent des livres en français, mais aussi en allemand, preuve que les orthodoxes ne sont pas dépourvus d'informations du côté catholique. Le degré d'implication du Saint Synode dans la vie religieuse est visible surtout dans l'organisation de l'enseignement dans les séminaires théologiques. En effet, les livres employés dans ces écoles avaient été choisis par une commission nommée par le Synode, qui était aussi responsable de l'impression des livres et de leur révision.

Avec le même enthousiasme, Netzhammer décrit les monastères et la vie monacale en Roumanie. Il présente leur bel emplacement géographique, surtout dans les Carpates, mais aussi le règlement rédigé par le Saint Synode concernant l'entrée dans la vie monacale, les lois qui organisaient la vie quotidienne des moines et moniales et autres aspects de l'administration des communautés monastiques. Ses descriptions sont aidées par des observations faites sur place, mais aussi par des données statistiques et par la lecture des documents qui réglaient le fonctionnement de L'Église Orthodoxe Roumaine.

La présentation de la situation de l'Église Catholique en Roumanie commence par la description de deux centres de Bucarest: la Cathédrale Saint Joseph et l'église Bărăție. Suit un exposé sur les évêchés latins de Bucarest et Iași, et particulièrement sur l'évolution du diocèse de Bucarest, sur l'ample programme d'instruction de son «*Seminarium Spiritu Sancti*», fondé en 1893. En s'appuyant sur une solide documentation, Raymund Netzhammer discute le problème des écoles paroissiales catholiques, dont l'existence était menacée par le nombre très réduit des croyants. Ensuite il passe à la question des écoles archiépiscopales pour garçons et aussi des écoles fondées à Bucarest, Craiova, Galați et Turnu-Severin par différents ordres, comme les Frères des Écoles Chrétiennes, les Religieuses Anglaises ou l'ordre Notre Dame de Sion. Après cette étude approfondie, Netzhammer note avec franchise que le nombre des élèves inscrits dans ces écoles était très limité, la plupart étant romains-catholiques ou de religion mosaïque. Leur présence était due à la conviction des parents de ces élèves que les écoles catholiques étaient capables d'offrir une éducation solide, ainsi que l'occasion d'apprendre une langue moderne (l'allemand, le français et l'italien).

Au sujet du culte de la Sainte Vierge chez les Roumains, un culte pratiqué depuis les temps les plus anciens, Raymund Netzhammer est impressionné par la participation des fidèles, en grand nombre, aux Liturgies dédiées à la Vierge Marie, ainsi que par leur dévotion. Il retient comme aspects principaux la position privilégiée de la Vierge au sein du rituel et dans les églises, ce qui renvoie sûrement au lien indissoluble entre Jésus Christ et la Mère de Dieu, l'édification de nombreuses églises dédiées à la Vierge Marie, l'existence d'icônes miraculeuses qui la représentent.

Le culte de saint Mina est également étudié, en raison de la dévotion qui lui est vouée par les Roumains orthodoxes. Pour l'église Vergu, qui est dédiée à saint Mina, on trouve ici une belle description de son intérieur et des grandes icônes en argent qui représentent le saint comme un jeune homme au visage auréolé, vêtu d'armure et de pèlerine, avec une lance à la main et une croix dans l'autre main. L'auteur a présenté l'Hymne Acatiste de saint Mina et d'autres icônes du saint se trouvant en Roumanie.

Les deux études qui achèvent la première section du volume reflètent l'admiration de Netzhammer envers Dimitrie A. Stourdza, homme politique libéral très influent. Homme d'une vaste culture et fervent chrétien, celui-ci considérait que l'Église Orthodoxe pouvait apprendre de l'Église Catholique, surtout en ce qui concerne son organisation.

Ces écrits témoignent aussi de l'amour de l'archevêque pour le sud de la Dobroudja, qu'il visita à plusieurs reprises. Ainsi, en 1918, de Silistra à Mangalia et Constanța, lorsqu'il a répondu à l'invitation du jeune architecte Ernst Grosemann.

La deuxième section du volume réunit les communications présentées au Colloque International *Vescovo latino di Bucarest (1905–1924): Universalismo e servizio alla società romana*, organisé à Rome, le 18 mai 2007, par le Pontificio Istituto Orientale et la Société Allemande-Roumaine «*Monseigneur Raymund Netzhammer*». Certaines de ces contributions sont dues à des professeurs de l'Université de Bucarest. Dr. Ana-Maria Botnaru s'occupe du journal de l'archevêque Netzhammer, qui n'était pas accessible pendant l'époque communiste. À partir des deux volumes de l'archevêque intitulés *Sur la Roumanie*, le Prof. dr. George Guțu revient à évoquer la personnalité de

Netzhammer et son attachement à la Roumanie; laquelle lui était devenue «une seconde patrie». Dr. Elena Siupiur traite de la mission culturelle et éducative de ce savant lettré, qui fut en même temps un véritable enseignant. Prof. dr. Alexandru Barnea souligne l'intérêt particulier de Raymund Netzhammer pour les ruines antiques de la Dobroudja et l'importance de ses travaux pour l'histoire de l'archéologie chrétienne. Il faut également signaler les contributions des autres participants au colloque: le Recteur de l'Institut Pontifical de Rome – Hector Vall Vilardell S.J., le Prof. dr. Ernst Christoph Suttner (Vienne), Reimund Haas (Münster), le P. Constantin Simon (Rome), le P. Philippe Luisier (Rome) et Dr. Cristina-Georgeta Alexandrescu (Bucarest).

Dans son ensemble, le volume mérite l'attention parce qu'il puise dans les écrits de Netzhammer une image séduisante de la société roumaine du début du XX^e siècle.

Cristina Dogaru
(Université de Bucarest)

Liviu ROTMAN, *The Romanian Kehillah: The Pulse, Character, and History of the Jewish Community in Romania*, The Goldstein – Goren Diaspora Reserch Center, Tel Aviv University, 2015, 259 p.

Après *Education as a reflection of society : the Jewish-Romanian school 1851–1914*, traduit en roumain sous le titre de *Școala israelito-română 1851–1914* et paru chez Hasefer en 1999, Liviu Rotman nous offre cette fois un volume de documents des archives roumaines, accompagnés d'une analyse très fine ; les documents et l'étude traitent de l'organisation des communautés juives – des immigrés dans les Principautés Roumaines durant la première moitié du XIX^e siècle jusqu'en 1862 ayant fui principalement l'Empire Russe et la Galicie ainsi que la Bucovine du Nord jointe à l'Empire des Habsbourg.

L'analyse aussi bien que les documents complètent une riche historiographie roumaine sur les grandes vagues de migration vers les Principautés Roumaines aux XVIII^e et XIX^e siècles – il s'agit de Grecs, Bulgares, Arméniens, Juifs, Polonais, Albanais, Hongrois, Allemands, Lipovènes (*staroverți* – vieux croyants)¹⁰ – et sur le processus d'intégration institutionnelle de ces migrants au sein de la société roumaine; l'intégration concerne l'adaptation au système institutionnel roumain de même que la construction d'un système institutionnel intérieur des communautés ethniques. C'est cette situation qui est mise en évidence par le livre de Liviu Rotman grâce à une recherche laborieuse dans les archives. Le processus d'institutionnalisation des communautés juives implique l'enregistrement de la communauté tout comme le système d'institutions internes (des conseils de direction de la communauté respective) ou publiques: des synagogues, cimetières, sociétés commerciales ou bancaires, écoles, publications périodiques, livres, imprimeries etc. Les documents de la période 1833–1863 comptent principalement des adresses, des adresses aux ou des mémoires de la direction des communautés juives, requêtes aux autorités roumaines – maires, préfets, la police de la ville, le Ministère de l'Intérieur, le Ministère des Cultes et de l'Instruction Publique; on y retrouve également des rapports officiels sur des investigations sur les cimetières, ateliers, agences commerciales, sur la construction des temples ou des synagogues; s'y ajoutent des adresses de la part des autorités roumaines à l'attention des consulats étrangers – principalement autrichiens – concernant leurs sujets juifs immigrés dans les Principautés où ils déroulent des activités économiques. Les adresses et les mémoires proviennent des villes et bourgs ayant une communauté juive nombreuse comme Iași, București, Dudești, Brăila, Buzău, Bacău, Dorohoi, Râmnicul Sărat. On y décrit toute une série de problèmes auxquels ces communautés sont confrontées, leur lutte afin d'obtenir certains droits ou pour fonder des écoles et synagogues, pour obtenir des terrains pour des cimetières ou pour avoir le droit de pratiquer de divers métiers et activités. A partir des centaines de documents on analysé un processus

¹⁰ Voir les études des auteurs Constantin N. Velichi, Vladimir Diculescu, Cornelia Papacostea Danielopolu, Olga Cicanci, Cătălina Vătășescu, Elena Siupiur ș.a.

intéressant l'intégration des communautés juives immigrées dans les Principautés; le phénomène concerne aussi autres communautés d'immigrés – il s'agit essentiellement des communautés balkaniques, mais aussi des communautés d'Europe Centrale ; toutefois, chez ces dernières, étant chrétiennes, l'intégration est beaucoup plus aisée malgré une lourde bureaucratie.

Organique (imposé par l'Empire Russe en 1831) en Valachie et en Moldavie, l'auteur met en évidence le dialogue entre les communautés et les différents ministères afin d'imposer leurs propres modèles d'organisation des communautés, d'élection des éphores (*epitropi*), des leaders (*hahambaşa*, *starosti*, rabbins) et pour acquérir le droit de fonder leurs hôpitaux, de faire construire des temples, synagogues et maisons de prière, le droit à des terrains pour leurs cimetières, le droit de constituer des associations charitables et d'assistance, des écoles propres, des ateliers d'artisans, un système de fiscalité interne, un système de taxes envers l'État etc. On peut voir au cours de l'adaptation des communautés juives et de leurs traditions au système d'organisation sociale de l'État roumain une évolution vers une relative modernisation; comme le dit Liviu Rotman, il s'agit d'une évolution de la *Kehillah* (communauté juive) vers une société civile juive. C'est un processus long et dramatique, souvent violent, durant lequel les Juifs apprennent à réclamer leurs droits en tant que communauté ethnique, confessionnelle, économique, intellectuelle et politique au sein d'une société roumaine qui s'efforce elle-même de devenir une société civile de type européen.

L'étude de Rotman est également un volume intéressant comme fait historiographique, elle complète au sein de l'école d'histoire roumaine l'image de l'intégration, de l'adaptation et, souvent, de l'assimilation des centaines de milliers d'immigrés appartenant à toutes les ethnies et confessions au système social, culturelle entre ajouté législatif roumain à travers le XIX^e siècle. Cela grâce aux nombreuses études qui ont contribué à éclairer ce que nous appelions à un moment donné *L'Émigration – condition humaine et politique dans le Sud-Est européen*¹¹.

Elena Siupiur

Dvivekovnijat pat na edno ponjatie. «Balkanskijat poluostrov» (1808–2008) (Le chemin de deux siècles d'une notion. «La Péninsule balkanique» (1808–2008). Éditeurs : Ivan Parvev, Marija Baramova, Sofia, Maison d'édition de l'Université «Saint Kliment Ohridski», 2014, 230 p.

À la fin de l'année 2008, à l'occasion de l'anniversaire de deux siècles depuis l'apparition du livre *«Gea. Versuch einer wissenschaftlichen Erdbeschreibung»* par August Zeune, l'Université de Sofia, avec l'appui de la Faculté d'Histoire et de la chaire «L'Histoire du Byzance et des peuples balkaniques» a organisé une Conférence scientifique internationale sur l'idée de la «Péninsule balkanique».

Après une brève «Introduction», le recueil est ouvert par l'étude de Ivan Parvev ayant le titre *«Une paternité inattendue. La voie de la vie de August Zeune et de sa Péninsule balkanique»* (pp.9–18). L'auteur nous offre les principaux repères de sa biographie – né à Wittenberg, le 12 mai 1778, mort à Berlin, le 14 novembre 1854–, les frontières de la Péninsule balkanique et leurs évolutions dans sa conception, dans la première édition du livre de 1808 et dans l'édition de 1830, mais aussi la présence de cet espace dans les autres travaux de Zeune.

La deuxième contribution, *«Les 45 années d'études balkaniques»* (pp. 19–25) est due à Vasilka Tapkova-Zaimova, qui nous avoue qu'elle nous raconte ses souvenirs puisqu'elle a fait partie de la première équipe qui a mis les fondements de ce domaine scientifique en Bulgarie pendant les années 60 du siècle passé. D'ailleurs le premier Congrès d'études balkaniques a eu lieu à Sofia en automne 1966, mais les prémisses furent posées à la première rencontre de Sinaïa, réunie à l'initiative de la Roumanie en 1962, qui a été suivie par la création de l'Association Internationale des Études du Sud-Est Européen. Les années 1963–1964 ont enregistré la fondation des instituts académiques et des comités nationaux dans tous les pays balkaniques.

¹¹ Elena Siupiur, Ed. Academiei, Bucureşti, 2009.

Maria Baramova est l'auteur de l'étude intitulée « *Terres et frontières. Le Sud-Est européen dans la cartographie européenne de la veille de l'époque moderne* » (pp. 27–36). Elle considère que dans cette période la reconnaissance des territoires européens de l'Empire ottoman suivait relativement strictement les changements dans la présentation du « Turc » – de l'ennemi des chrétiens jusqu'à « l'homme malade » du Bosphore. Dans son analyse, l'auteur met en relief premièrement les frontières de la Péninsule dans leur réalité géographique, politique, mais aussi culturelle-religieuse. D'autre part, elle croit que ce n'est pas un secret que jusqu'aujourd'hui la partie sud-est européenne du continent européen est associée principalement aux deux réalités géographiques – d'une part la Stara Planina, le maillon montagneux, passant par le territoire de la péninsule, et d'autre part – le Danube.

Le recueil comprend aussi la contribution d'Antoaneta Petkova – « *La cartographie dans la politique balkanique française. Les conseillers militaires français dans l'Empire ottoman et leurs cartes, 1784–1788* » (pp. 37–49). L'auteur précise dès le début que l'année 1783 fut significative dans les relations entre la France et l'Empire Ottoman envisageant la situation politique dans l'Europe. Des repères : en avril, la Russie a annexé la Crimée, et les Habsbourgs étaient préparés à la soutenir dans une éventuelle guerre avec les Turcs. Ce fait a provoqué des craintes à la Cour française puisque la perte des territoires par l'Empire ottoman mettait fortement en danger ses intérêts. Ce fut la raison qu'à Versailles on a élaboré des instructions spéciales pour le Comte de Choiseul-Gouffier, le nouvel ambassadeur à Constantinople. Des informations des Archives du Ministère français des Affaires étrangères ont été mises en valeur par l'auteur pour démontrer les préoccupations de la diplomatie parisienne dans ce sens.

Maria Šušarova nous offre l'étude « *Evlya Čelebi sur la géographie administrative* » dans la *Roumélie des ayans* » (pp. 51–82). On sait que pendant les années 1651–1668, Evlya Čelebi a fait, pour des raisons différentes, des voyages dans les provinces européennes de l'Empire Ottoman. Il a suivi les lignes principales des chemins des terres balkaniques, étant un précieux enregistreur de l'organisation de l'espace tant du réseau des habitats que des routes qui liaient les différents points de concentration de la population dans un système général. Dans ce contexte, il a présenté dans son journal de voyage la « géographie administrative » de la Roumélie où il a trouvé la plus large concentration des ayans, qui avaient une place plus significative dans la structure de l'empire.

La contribution intitulée « *Documents espagnols concernant la Turquie européenne de XIX^e siècle* » (pp. 83–93), signée par Nadja Manolova-Nikolova, met en valeur des informations tirées des Archives du Ministère des Affaires Étrangères de l'Espagne conservées dans des documents existant maintenant aussi aux Archives Centrales d'État de Sofia. L'auteur croit que celles-ci donnent la possibilité d'enrichir les images sur le passé des Balkans.

À son tour, Blagovest Njagulov nous offre l'ample étude « *La Roumanie et les Balkans /le Sud-Est européen : science, politique, terminologie* » (pp. 95–121). L'auteur commente dans l'*Introduction* les discussions sur l'appartenance ou non du pays à cet espace, donnant une réponse positive. Ensuite, il s'arrête sur *La vision de Nicolae Iorga : entre science et politique*, soulignant que sa théorie favorable à l'idée positive avait comme une des raisons l'existence du problème aroumain. En ce qui concerne *La vision de Victor Papacostea*, l'auteur apprécie qu'il s'agit « *de plus de science* ». À la fin de l'analyse, Blagovest Njagulov cherche nous convaincre que l'évolution des études Sud-Est européennes contemporaines a parcouru le chemin « *du diktat politique à la réhabilitation scientifique* ».

Dobrinka Paruševa reprend le thème géographique dans son étude « *Frontières balkaniques : espace pour l'histoire* » (pp. 123–132). Elle part de l'idée que très souvent les États nationaux pensent qu'ils appartiennent au passé, et la globalisation comme un signe fondamental du présent. À son avis cette conception n'envisage la grande importance et l'influence des macro-régions ou plutôt l'influence de l'appartenance aux certains de celles-ci dans l'évolution des sociétés contemporaines. Dans l'opinion de l'auteur, les Balkans peuvent être traités comme une telle région, mais pas du point de vue de l'évolution de l'État social comme il est le cas des trois régions classiques européennes : anglo-saxonnes, corporatives ou catholiques et social-démocratiques, selon la classification d'Esping-Andersen. Dans ce contexte, elle insiste sur la place de la Bulgarie dans le cadre urbain et de l'architecture européen.

« *Catena mundi. Southeastern Europe in the twenty-first century* » (pp. 133–137) est le titre de la brève contribution de Dimitris Michalopoulos. Selon son opinion, le Sud-Est européen est du point de vue stratégique et géopolitique, la plus importante partie de l'Europe, «catena mundi», «columna vertebralis» de cette partie du continent.

Jürgen Plöhn signe l'étude « *The Balkans viewed from Germany* » (pp. 139–154) où, après quelques «*Remarques préliminaires*», il s'arrête sur les frontières de «*La région*» avant d'analyser la signification politique et les connotations culturelles de cet espace dans les milieux allemands. Un autre aspect qui attire l'attention de l'auteur est représenté par «*les conséquences culturelles*», mais il analyse aussi «*l'impacte des guerres*» à travers l'histoire et «*les idées politiques associées aux Balkans*».

La contribution de František Šitek est intitulée «*Slavic South into Wild Balkans. Conceptualization of South Eastern Europe in Czech Society, 19th-21st Centuries*» (pp. 155–166). L'auteur s'occupe particulièrement des discours soutenus dans les milieux académiques, politiques et médias, de l'emploi des termes «*le Sud-Est européen*» et «*les Balkans*». La conclusion est que ces derniers termes ont été utilisés souvent comme synonymes.

Biser Banchev entame un sujet intéressant : «*How the Balkanization replaced the Lebanization during the fall of Yugoslavia*» (pp. 167–174). L'auteur part de l'idée que le terme *Balkanization* a les origines au début du XX^e siècle et il est revenu à l'attention de l'opinion publique après la fin de la Guerre froide. Le terme *Lebanization* (*Lebanonization*) est apparu dans le contexte des événements passés en ex-Yougoslavie après 1991, même s'ils aient été présentés parfois comme une forme de *Balkanization*. L'analyse cherche à démontrer que le dernier a gagné la compétition.

«*Les Balkans et le démembrement de la Yougoslavie vus par les Hollandais*» (pp. 175–185) est le titre de la contribution d'Ivajlo Načev. L'auteur croit que depuis beaucoup de temps pour les Hollandais les Balkans ne représentent pas seulement une dénomination géographique ordinaire, mais le terme est chargé pour la plupart des cas avec des significations plutôt négatives. Son écho positif est une exception. Après l'escalade du conflit en Yougoslavie au début des années 90 du siècle passé, les mots qui dominaient la presse furent «*l'isolation*» et «*la cruauté*».

Dimitar V. Atanasov signe l'étude «*Les Balkans et l'amour à la Tourgenieff. Notes préliminaires concernant la position de la région sur la carte intellectuelle de l'Europe*» (pp. 187–200). Dans son analyse, l'auteur part du fait que pendant les dernières trois décennies les thèmes abordant l'image de l'Autre sont devenus très actuels. D'ici il est né l'emploi bien large de l'idée de «*la géographie imaginaire*», dessinant une carte mentale du monde.

Une contribution bien intéressante nous offre Ekaterina Nikova, «*Les Balkans, les études balkaniques, la politique balkanique*» (pp. 201–215), qui commence son débat partant de l'idée que pendant les années 90 du siècle passé les Balkans se sont réjouis d'un intérêt insolite du point de vue académique, international, politique et social. La cause fut la guerre de la Yougoslavie et son choc immense provoqué dans le monde. Le message est qu'après cette période, les Balkans et les études balkaniques sont entrés dans des eaux plus calmes, donc il faut en profiter.

Dimitar Grigorov, à son tour, met une question : «*Une nation balkanique ? Essai de formuler la substance de la nation dans le Sud-Est européen*» (pp. 217–222). Pour donner une réponse, l'auteur nous invite d'envisager quelques repères : l'État, la langue, l'histoire et la religion.

«*Comment nous avons été de nouveau stigmatisés pour des sujets balkaniques obscures. Reflexions sur une carte mentale anglaise*» (pp. 223–226) est le titre de la contribution de Vojn Božinov qui achève ce volume. La conclusion est toujours une question : c'est le temps pour nous interroger comment sont représentés à l'Ouest le passé, le présent et l'avenir des Balkans ? «*Puisque si celle-ci est l'histoire qui enseigne à Oxford et à Cambridge, comment l'homme ne soit pas triste quant à l'historiographie soviétique, qui cependant a fait la différence entre la Bulgarie et la Hongrie.*»

Constantin Iordan

Petru NEIESCU, *Dicționarul dialectului istroromân*, vol. I. A-C, édité avec le concours de l'Autorité Nationale pour la Recherche Scientifique, București, Editura Academiei Române, 2011, 346 p. Vol. II. Č-K, sous l'égide de l'Institut de Linguistique et Histoire littéraire „Sextil Pușcariu”, édité avec le concours de la Société Roumaine de Dialectologie, București, Editura Academiei Române, 2015, 357 p.

Les dernières années, l'intérêt pour les dialectes roumains des Balkans a conduit à l'apparition d'un nombre remarquable d'atlas, dictionnaires et travaux concernant l'histoire et la description linguistique de l'aroumain, du megleno-roumain et de l'istro-roumain; parmi les nombreux auteurs: Petar Atanasov, Gr. Brâncuș, Vasile Frățilă, August Kovačec, Petru Neiescu, Nicolae Saramandu, Richard Sârbu, etc.

L'histoire et la place de l'istro-roumain parmi ces dialectes ont été et continuent d'être l'objet de nombreuses études. La bibliographie sur tous les domaines de la langue est riche¹² et le présent dictionnaire se propose de mettre à la portée de tous les spécialistes dans la linguistique sud-est européenne le matériel puisé dans toutes les sources lexicales existantes. L'auteur a parcouru les glossaires, les recueils de textes, les monographies du dialecte, les atlas linguistiques (du roumain, de l'italien), le matériel des atlas resté manuscrit. Il fait publier les résultats de ses propres enquêtes, menées il y a quelques décennies avec Emile Petrovici. Son enquête a continué ces dernières années par la correspondance, sur l'internet, avec des spécialistes de l'étranger et avec des locuteurs du dialecte, en vue d'éclairer certains faits. Une autre source de l'emploi contemporain de l'idiome est la littérature trouvée en ligne. Il résulte un véritable dictionnaire trésor et, en même temps, un travail qui fournit la totalité des informations grammaticales concernant le matériel lexical discuté. Un article de dictionnaire comprend un très grand nombre d'exemples illustratifs, les synonymes et l'étymologie. La variété assez grande des parlers ayant un nombre toujours plus réduit de locuteurs a déterminé le caractère spécial du dictionnaire: à l'instar du dictionnaire de l'aroumain de Tache Papahagi, il comprend tous les mots avec toutes leurs variantes lexicales et grammaticales attestées, dont on trouve indiquée la région d'emploi et la source¹³.

L'istro-roumain n'a pas été cultivé et normé. L'absence des règles d'orthographe a fait que chaque chercheur ait son propre système de noter les faits. Petru Neiescu a établi des normes cohérentes afin de rendre toutes les particularités. Il a pris comme base l'orthographe officielle du roumain, une série des signes utilisés dans la dialectologie et quelques caractères empruntés à l'alphabet croate. Tout en respectant les différences régionales, il simplifie la transcription, vu qu'il s'agit d'un travail surtout lexicographique.

Le dictionnaire s'adresse non seulement aux spécialistes, mais aussi aux locuteurs de l'istro-roumain en train d'apprendre le roumain littéraire. L'auteur définit son dictionnaire comme normatif, descriptif, synonymique et étymologique. Il met en évidence le caractère à la fois conservateur et innovateur du dialecte et le décrit comme exemple d'idiome soumis à l'extrême aux circonstances du contact avec les langues voisines, le croate et le dialecte vénitien.

Le dictionnaire du dialecte istro-roumain représente une source très importante pour les études lexicales, grammaticales, phraséologiques concernant l'espace Sud-Est européen. L'istro-roumain participe aux concordances linguistiques de la zone d'une manière significative.

Cătălina Vătășescu

¹² Elle commence, ainsi que les indications bibliographiques du dictionnaire le montrent, au XVIIe siècle, avec Irineo della Croce, et continue tout au long du XIXe et du XXe siècle: Ascoli, Bartoli, Burada, Byhan, Glavina, Ive, Ioan Maiorescu, Leca Morariu, Pușcariu, Pașca, Pop, Iosif Popovici, Weigand, Radu Flora. De nos jours, le dialecte est étudié par Antonio Danich, Goran Filipi, Kovačec, Pellis, Frățilă, Sârbu, Elena Scărlătoiu.

¹³ Une équipe de l'Institut de Linguistique de Bucarest, coordonnée par Nicolae Saramandu, est en train d'élaborer pour le megleno-roumain un dictionnaire conçu de la même manière, dont on a fait publier le matériel entre A et D.

Nicolae CHIFĂR, Ioan Ovidiu ABRUDAN, and Petre GURAN, eds. *Epoca lui Constantin Brâncoveanu în context sud-est european: biserică, societate, geopolitică. Simpozion (2014–Sibiu)* (Sibiu: Editura Andreiana/Editura ASTRA Museum, 2014), 377 p.

Constantin Brâncoveanu (1654–1714) was one of the most important figures in Romanian history, and, since the 19th century, a significant touchstone for Romanian historiographical disputes. Becoming Prince of Țara Românească (Muntenia) at a relatively young age in 1688, he ruled for more than quarter of a century. Located at a dangerous crossroads of South East Europe (a geopolitical focal point of Habsburg, Russian, Ottoman, Polish, Moldovan, and Transylvanian machinations) with warfare continuously swirling all around him, Brâncoveanu managed to steer clear of military confrontations after 1690 through an approach that emphasized caution and neutrality. At the same time, his era was noteworthy for achievements in religion, education, architecture, and printing, amounting to perhaps the most outstanding cultural epoch in pre-modern Romanian history. He was one of the richest of all medieval Romanian princes (apparently astonishing even his Ottoman overlords). The fiscal exactions that made possible his cultural largesse (which extended across South Eastern Europe) also explain why he was respected but not beloved.

In the end, Brâncoveanu was caught up in events set in motion by the schemes of Russia's Peter the Great in the early part of the 18th century. His attempts to stay above the fray coupled with strategic betrayals by foreign and domestic rivals led the Sultan to lose faith in him, and on his 60th birthday-following four months of enhanced interrogation and torture (primarily to get him to reveal where he had concealed his vast wealth in Western Europe and elsewhere) – he and his four sons were beheaded in Istanbul following a refusal to recant their Christian faith and convert to Islam. For the rest of the 18th and early 19th centuries, the Romanian principalities of Muntenia and Moldova fell under closer domination by the Ottomans through the direct appointment of Fanariot Greek princes.

Inevitably, Brâncoveanu was mythologized and enveloped in politicized historiographical controversy. Was he motivated by a sincere Christian faith and a Christian martyr or was he just a typical medieval ruler for whom religion was one more weapon in an arsenal of ruling techniques or was he some of each? Did he aspire to a restoration of the Byzantine *basileus* (he was the descendent of three Byzantine emperors), was he a synthesizer of the disparate threads of 17th century South East European circumstances, or was he something else? Was he a final manifestation of more or less autonomous Romanian development before the Romanian principalities were submerged in a century of Fanariot domination or was his era just a pre-Fanariot prelude? Brâncoveanu was also a key figure in the “Byzance après Byzance” interpretation of the period (celebrated in a 1935 book by that name by N. Iorga), and usually cropped up in discussions of the Romanian pantheon in the 20th century.

Because of the inherently religious nature of the man and his times, especially during the Communist era, he became a historiographical hot potato that was dealt with by secularizing the study of his life and work when it could not be avoided or shuffled off to the purview of church historians. In 1992, he was proclaimed a martyr/saint of the Romanian Orthodox Church.

This book is the product of an international colloquium held in 2014 to commemorate the three hundred years since Brâncoveanu's martyrdom, an event that also marked the hundredth anniversary of the founding of the original Institutul de Studii Sud-Est Europene in București. The colloquium, thus, provided an opportunity to reexamine the history, the South East European setting, and the ramifications of the Brâncoveanu era. The book's sections deal with the geopolitical and ideological context (the impact of Byzantine and post-Byzantine culture on Brâncoveanu's political options); the universe of ideas and religious life in the 17th and early 18th centuries; the political dimensions of culture in the Brâncoveanu era; and the reception of the Brâncovenesc cultural heritage.

The papers in this volume can be divided into three groups: three general issue-oriented studies with which we will begin, a series of more specific or topical essays, and a couple of survey pieces. The book opens with a balanced discussion by Nicolae Șerban Tanașoca of many of the primary issues related to Byzantine tradition, Ottoman realities, European modernity in the Brâncoveanu era, and the place of “Byzantinism” in the Romanian ethos. He points out that the Byzantines were not

exactly friendly to the Romanians and vice versa, and that an attenuated Byzantine tradition had its primary impact on Romanian civilization in the post-Byzantine period when the Romanian principalities became a primary refuge for Greeks and Greek culture. Secondly, on the issue of the role of the Byzantine political tradition in post-Byzantine Romanian political ideologies, he argues that Brâncoveanu and others were not really concerned with restoring a Byzantine polity as such (though they were a product of a Greek-Romanian symbiosis), but demurs from Andrei Pippidi's call for a wholesale reassessment of the meaning of Fanariot and Fanariotism. He contends that Brâncoveanu and Orthodox leaders of the period in general saw the Sultan as the heir of the Byzantine imperial paradigm, and that the Byzance after Byzance model was more the result of a synthesis with Ottoman elements, ranging from the way in which the Romanian princes were ceremonially subordinated to the Sultan to the fiscal obligations that they administered as part of the *vaqf*. Lastly, he raises a number of issues connected with the role played by Greek culture in Romanian civilization in the era and how this differed from the "Turcocratic" influence of the subsequent Fanariot period which irreparably compromised Greek culture in this region.

These matters are also considered by Paschalis Kitromilidis, in a much briefer essay, noteworthy for emphasizing that the attempt to incorporate Brâncoveanu into a "national teleology" is anachronistic (study of his "cultural monarchy" needs to be firmly anchored in his times) and that his cultural vision must be examined in the context of despotic Ottoman rule. He stresses that Brâncoveanu's "cultural baggage" was clearly based on post-Byzantine, Hellenic Greek culture, which showed in both his educational activities (the Academia Domnească in București) and his material support of ecclesiastic and monastic foundations in Muntenia, Transylvania, and the wider Eastern Orthodox world (including Mount Athos). The rest of his discussion focusses on two primary figures in Greek culture of the time: Patriarch Dositei of Jerusalem (who spent more time in the Romanian Principalities than in Jerusalem) and Sevastos Kiminitis (the moving force behind the Academia Domnească and synthesizer for Brâncoveanu of Hellenic Greek political thought). Both of these men contributed to the success of "Brâncoveanu's project of raising București to the rank of cultural capital of South-East Europe."

The third major issue oriented contribution is Petre Guran's concluding piece on "Constantin Brâncoveanu and national cultural style." He begins by describing the avalanche of work that has appeared since 1989 connected with Brâncoveanu, much of it inspired and initiated by the Romanian Orthodox Church in connection with its own political agenda and perceived role in post-Communist politics. Brâncoveanu's role in opposing Uniatism (the Greco-Catholic Church) and Western religious proselytism in his time also has contemporary relevance for a Romanian Orthodox Church which has aggressively promoted its own "national" character and leadership.

The Brâncoveanu revival has not only been historiographical and hagiographical, but also architectural (restorations at Stavropoleos and Colțea) and museographic. This has sparked discussion of the link between Brâncoveanu style, 19th and 20th century neo-Romanian style, and national style. Guran notes that G.M. Cantacuzino decades ago pointed out that much of what remained of Brâncoveanu style by the 1930s had been severely modified to the point that what we now have is at best a "new interpretation of old themes," and at worst a lack of style or even architectural kitsch. "What is tradition? What is Romanian? What constitutes a national style?" the author asks. In the end, neo-Romanian style (ironically) was a product of the French *École des Beaux-Arts*, Art Nouveau, and Orientalist exoticism on the artistic side, and German-influenced Junimist conservatism on the political/ideological side. However, he argues, G. M. Cantacuzino rescued the national style in the 1930s by promoting a clearer Brâncoveanu tradition that programmatically had and has the potential to contribute to the emergence of a real Romanian architecture, though this was stunted during the Communist era.

In Romanian historiography, Brâncoveanu was generally treated as a secular political national figure, though Iorga in the late 1930s cast him in a dual "cultural monarchy" and "Orthodox monarchy" mode. Later, Brâncoveanu became a central archetype for Romanian Orthodox nation (which Guran distinguishes from "Orthodox nationalism" and secular nationalism). Alexandru Duțu's influential 1989 piece on "The Brâncovenesc Cultural Model" posited him as an example of civic

humanism in a cosmopolitan, classical and post-Byzantine mode opposed to both anthropocentric, Western humanism and integral nationalism, and to obscurantist Eastern tyranny. The other seminal historical treatment emerged with Andrei Pippidi's work in the 1970s and after on Brâncoveanu, the Fanariots, and, especially, his book (1983, revised in 2001) on the Byzantine political tradition and modernization in the Romanian principalities. Guran concludes that the post-communist era has not succeeded in inspiring a national artistic style with true mass appeal, so that Brâncoveanu remains a symbol of an unresolved secular-religious, ideological, historiographical conflict.

We move on to more specialized studies in order of appearance. Cristina Feneșan is the author of a piece that deals in depth with the relationship between Ottoman legal practice and the execution of Brâncoveanu. Though the prince did not commit against his suzerain, the fact that he was negotiating with anti-Ottoman leaders (who were threatening the *Dar-al Islam*) was a violation of his oath of fealty to the Sultan for which the penalty was death and confiscation of all worldly goods. Further, by wiping out the entire male side of Brâncoveanu's family, the possibility of revenge from the Ottoman point of view, was preempted. Lastly, decapitation was the ultimate punishment for traitors since it destroyed bodily integrity, which in Islam had perverse consequences for the afterlife.

Ioan I. Ică, Jr.'s contribution concentrates on the work of Patriarch Dositei Notaras of Jerusalem and his connection with Brâncoveanu, particularly the flood of historical, theological, and apologetic works that poured forth from printing presses under the patronage of the Romanian prince. Dositei was especially concerned with refuting the errors of Calvinism (which had crept into the East through Cyril Lucaris), Roman Catholicism (which advanced with the Habsburg reaffirmation in Central and Eastern Europe following the final siege of Vienna in 1683 and the Treaty of Karlowitz in 1699), and Uniatism (which was promoted by the Habsburgs in Transylvania). A key publication was Dositei's 1699 edition of Petru Movilă's 1640 "Orthodox Confession of the Catholic and Apostolic Eastern Church," coupled with a massive commentary by Visarion Makris. (For a detailed discussion of this work, funded by Brâncoveanu and printed at Snagov, see Ioan I. Ică, Sr.'s contribution to the volume at hand.)

The political activity of Antim Ivireanu – Georgian émigré, master printer, Metropolitan of Ungrovlahiei, 1708–1716, and one of Brâncoveanu's principal collaborators – and the theory behind it is the subject of Dragoș Boicu's study. The issue here is simple: did Antim cross the line between his prophetic calling as a bishop and meddling in secular politics? His opting to support the anti-Ottoman side eventually led to personal disaster. Though Brâncoveanu accepted Antim's theological/political justification, Nicolae Mavrocordat, the first Fanariot prince in Muntenia, did not: he expelled Antim from his position. Subsequently, while en route to exile in Sinai, Antim was assassinated by Ottoman troops. In 1992, he was also sanctified as a martyr and saint. Interestingly, the author concludes that though Antim was in violation of Eastern Christian practice, from a Biblical point of view, he was not only correct, but a model for Orthodox reform in this respect.

Atanasia Văetiși's contribution is an innovative and revealing exploration of monastic life in București during the Brâncoveanu era. Innovative because it goes beyond simple description and architecture to show how much more can be rung out of traditional documentation. Revealing because it brings to light the economic, political, educational, cultural, informational, medical, and other "secular" roles played by monastic foundations in the city that went beyond the typically traditional ones fulfilled by rural monasteries.

This is followed by a series of even more specific studies: Lia Brad Chisacof's analysis of pedagogical literature relating to Brâncoveanu; Policarp Chițulescu's description of two works published in Venice with the financial support of Brâncoveanu; Ioana Feodorov's admirable piece on Brâncoveanu's patronage of the publication of books for Orthodox believers in Arab lands; Andrei Timotin's exploration of the study of historical geography in the period; Alexandr Kopirovski's essay on Byzantine and West European influences on Muscovite icons; Dorin Oancea's helpful but not entirely successful effort to define martyrdom in universal terms; Constantin Necula's apologetic effort to outline a contemporary Orthodox catechistic pedagogy focussed on Brâncoveanu's death, which needs to consider more carefully the boundary between religious education and religious

propaganda; and Mihai Țipău's collation of information concerning a dozen or so princely swords left behind by Brâncoveanu. There should be something of interest here to almost every reader.

A final series of papers are survey pieces whose contents are indicated by their titles: Nicolae Chifăr, "Central and Southeast Europe in the reign of the Martyr Prince Constantin Brâncoveanu," which places Brâncoveanu and his time in the context of European affairs between 1648 and 1716, a treatment vitiated by too many references to hagiographic and speculative writers such as I. Bădescu; and Paul Bruslanowski, "The Political and Confessional Situation in Transylvania in the Brâncoveanu Era," which has little to say directly about Brâncoveanu.

In general, the papers by Tanașoca, Kitromilidis, and Guran are excellent contributions to what one hopes will be a continuing dialogue, while the other contributions – both specialized and overviews – are usually worth reading. One surprising omission in this book is the lack of discussion of the Italian connection, the other major cultural influence on the period: Brâncoveanu was tutored by his uncle, Stolnicul Constantin Cantacuzino, possibly the leading Romanian intellectual of the 17th century who was educated at the University of Padova; his personal secretary was the Florentine Anton-Maria Del Chiaro; and Ioan Comnen, his doctor and a professor at the Academia Domnească, was also Italian educated. A discussion of the sources of Brâncoveanu's immense wealth as well as greater consideration of the social history of his era would also have been helpful.

The late Pompiliu Teodor spent much of the last decade of his life calling for the exploration of the religious history of Romania from the vantage point of the professional historian and for the avoidance of confessional polemic or apologetic when dealing with controverted issues of the Romanian past. This publication makes considerable progress in these areas, although some contributors still spent too much time on metahistorical concerns rather than historiographical ones.

It is also worth noting, in conclusion, the excellent graphic conditions with which this volume has been produced. In addition, Western scholars will be pleased to know that an abbreviated version of this book in French, English, and German has appeared as: Petre Guran, ed., *Constantin Brâncoveanu et le monde de l'Orthodoxie* (București: Editura Academiei Române, 2015).

Paul E. Michelson
(Huntington University)

VIE SCIENTIFIQUE
DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
2015

1. PROGRAMMES DE RECHERCHE

- 1) Mărturii românești peste hotare (Témoignages roumains à l'étranger)
- 2) Etnicitate și practici socio-economice în Balcani (Ethnicité et pratiques socio-économiques dans les Balkans)
- 3) Etnicitate, limbă, religie și identitate în Sud-Estul Europei (Ethnicité, langue, religion et identité dans le Sud-Est de l'Europe)
- 4) Documente și instrumente de lucru privind romanitatea balcanică (Documents et instruments de recherche concernant la romanité des Balkans)
- 5) Reintegrare europeană și modernizare în Sud-Estul Europei (secolele XVI–XX) (Réintégration européenne et modernisation dans le Sud-Est européen, XVI^e–XX^e siècles)
- 6) Politică și cultură în Europa de Sud-Est (secolele XIX–XX) (Politique et culture dans le Sud-Est de l'Europe, XIX^e–XX^e siècles)
- 7) Surse istorice, memorie și imaginar (cultural, politic, identitar) (Sources historiques, mémoire et imaginaire)
- 8) Instituții, religie și colonizare în cetățile grecești din Pontul de Vest. Memorie și identitate (Institutions, religion et colonisation dans l'espace colonial grec. Mémoire et identité)
- 9) Călători din Orient în Țările Române și Rusia (Les voyageurs orientaux dans les Pays Roumains et la Russie)

II. LIVRES PARUS

- N. Chifăr, I.O. Abrudan, P. Guran (éd.), *Epoca lui Constantin Brâncoveanu în context sud-est european. Biserică, societate, geopolitică. Simpozion, 2014, Sibiu*, Sibiu, Editura Andreiana, Editura Astra Museum, 2015, 382 p.
- Petre Guran (éd.), *Constantin Brâncoveanu et le monde de l'Orthodoxie*, București, Editura Academiei Române, 2015, 218 p.
- Simona Nicolae, *Manuel Paleologul, Sfaturi pentru educația împărătească*, étude, édition critique, traduction en roumain, București, Editura Academiei Române, 2015, 211 p.
- Andrei Pippidi, *N. Iorga, Cuvinte adevărate* (livre audio, CD), București, Editura Radio București, 2015
- Andrei Pippidi (éd.), *N. Iorga, Scritti veneziani*, Venezia, 2015.
- Viorel Stănilă, *Valeriu Papahagi, Viața culturală a aormânilor în secolul al XVIII-lea și în prima jumătate a celui de la XIX-lea*, București, Editura Institutului Cultural Român, 447 p.
- Andrei Timotin, *Profeții bizantine și postbizantine în Țările Române (secolele al XVII-lea – al XIX-lea)*, București, Editura Academiei Române, 2015, 208 p.
- Mihai Țipău, *Ορθόδοξη συνείδηση και εθνική ταυτότητα στα Βαλκάνια (1700–1821). Προλογος: Πασχάλης Μ. Κιτρομηλίδης* (Conștiință ortodoxă și identitate etnică în Balcani, 1700–1821), Atena-Thessalonice, Εκδόσεις Επίκεντρο Α.Ε., 2015, 273 p.

Rev. Études Sud-Est Europ., LIV, 1–4, p. 371–380, Bucarest, 2016

– Florin Țurcanu (éd.), *Francophilie et germanophilie en Europe sud-orientale à la veille et pendant la Première guerre mondiale*, Bucarest, Editions de l'Université de Bucarest/CEREFREA, 2015, 178 p.

– Cătălina Vătășescu (par le soin de), *Mélanges historiques publiés à l'occasion du XI^e Congrès de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen, Sofia, 31 août – 4 septembre 2015*, București, Editura Academiei Române, 2015, 189 p.

III. ÉTUDES ET ARTICLES PARUS DANS DES RECUEILS ET REVUES SCIENTIFIQUES

– Virginia Blînda, *Censorship and Written Culture in The South-East European Societies during The First Half of The XIXth Century*, in Iulian Boldea (coord.), *Debates on Globalization. Approaching National Identity through Intercultural Dialogue. The Proceedings of the International Conference Globalization, Intercultural Dialogue and National Identity. Section History and Cultural Mentalities*, Târgu Mureș: Arhipelag XXI Press, 2015, p. 715–727, <http://www.upm.ro/gidni2/GIDNI-02/Hst/Hst%2002%2068.pdf>

– Virginia Blînda, *L'impossible silence – la censure de l'imprimé dans le Sud-Est européen (première moitié du XIX^e siècle) – quelques considérations*, in RESEE, t. LIII, 2015, p. 237–248.

– Virginia Blînda, *Le temps des sanctions dans la culture écrite des sociétés sud-est européennes (première moitié du XIX^e siècle)*, in Cătălina Vătășescu (par le soin de), *Mélanges historiques publiés à l'occasion du XI^e Congrès de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen, Sofia, 31 août – 4 septembre 2015*, București, Editura Academiei Române, 2015, p. 55–67.

– Lia Chisacof, *Câte generații de filologi au existat în familia Pușcariu*, in Eugen Pavel, Nicolae Mocanu, Adrian Tudurachi (éd.), *Caietele Sextil Pușcariu, II. Actele Conferinței Internaționale „Zilele Sextil Pușcariu”, ediția a II-a, Cluj-Napoca, 10–11 septembrie 2015*, Cluj-Napoca, Editura Scriptor, 2015, p. 115–124.

– Lia Chisacof, *Copiii lungului secol al XVIII-lea românesc*, in Nicoleta Roman (éd.), *Copilăria românească între familie și societate (sec. XVII–XX)*, București, Editura Nemira, 2015, p. 159–189.

– Lia Brad Chisacof, *Teatru și medicină în lungul secol al XIX-lea sibian*, in Mihaela Grancea, Ioan Popa (éd.), *Viața cotidiană în Sibiu sec XIX–XX*, Sibiu, Astra Museum, 2015, p. 95–103.

– Lia Chisacof, *O piesă de teatru necunoscută sau cum se distrau refugiații munteni la Brașov în 1821*, in *Astra*, serie nouă, anul VI (XLIX), nr. 1–2 (341–342), Brașov, 2015, p. 26–37.

– Lia Chisacof, *The tragedy Domna. A Possible Perusal*, in Petre Guran (éd.), *Constantin Brâncoveanu et le monde de l'Orthodoxie*, București, Editura Academiei Române, 2015, p. 62–69.

– Lia Chisacof, *Tragedia Domna și semnificația ei printre celelalte scrieri dedicate domnitorului Constantin Brâncoveanu*, in N. Chifăr, I.O. Abrudan, P. Guran (éd.), *Epoca lui Constantin Brâncoveanu în context sud-est european. Biserică, societate, geopolitică. Simpozion, 2014, Sibiu*, Sibiu, Editura Andreiana, Editura Astra Museum, 2015, p. 225–238.

– Lia Chisacof, *The Princely Handbooks of the Romanian 18th cent*, in Cătălina Vătășescu (par le soin de), *Mélanges historiques publiés à l'occasion du XI^e Congrès de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen, Sofia, 31 août – 4 septembre 2015*, București, Editura Academiei Române, 2015, p. 25–39.

– Cristina Codarcea, *Quelques particularités dans les pèlerinages balkaniques du XVII^e siècle*, in Elena Koytcheva, Vasilka Aleksova, Penka Danova, Darina Mladenova (éd.), *Ethnicity, Language and Identity in Southeastern Europe (Studia Balcanica 29)*, Sofia oct. 2011, Sofia, Editura Academiei Bulgare, 2014, p. 107–118.

– Cristina Codarcea, *Paysages mouvants: le pèlerinage dans le monde catholique des Balkans au XVII^e siècle. Vision de l'Eglise et pratique communautaire dans l'organisation de l'espace sacré*, in *Etudes Balkaniques, Cahiers Pierre Belon*, Paris, 2015.

- Cristina Feneșan, *Derbendjii, categorie fiscală privilegiată din vilayetul Timișoara*, in *Anuarul Institutului de Cultură al Românilor din Vojvodina*, 2015, p. 72–102.
- Cristina Feneșan, *Condamnarea la moarte a Brâncovenilor în concepția juridică otomană*, in N. Chifăr, I.O. Abrudan, P. Guran (éd.), *Epoca lui Constantin Brâncoveanu în context sud-est european. Biserică, societate, geopolitică. Simpozion, 2014, Sibiu*, Sibiu, Editura Andreiana, Editura Astra Museum, 2015, p. 72–83.
- Cristina Feneșan, *La conception juridique ottomane sur la mise à mort des Brancovan*, in Petre Guran (éd.), *Constantin Brâncoveanu et le monde de l'Orthodoxie*, București, Editura Academiei Române, 2015, p. 105–115.
- Ioana Feodorov, *Sprijin duhovnicesc prin tipar pentru creștinii georgieni în vremea Domnului Constantin Brâncoveanu*, in *Spiritualitatea mărturisitoare a culturii românești în perioada Sfântului Martir Constantin Brâncoveanu*, Râmnicu-Vâlcea, Editura Praxis a Arhiepiscopiei Râmnicului, 2014, p. 47–61.
- Ioana Feodorov, *Divanul lui Dimitrie Cantemir tradus în arabă pentru creștinii din Siria otomană*, in *Academica*, nr. 11–12 (nov.–dec. 2014, XXIV, 289–290), 2015, p. 43–47.
- Ioana Feodorov, *Le Divan de Dimitrie Cantemir traduit en arabe pour les chrétiens de la Syrie ottomane*, in *Revue Roumaine d'Histoire*, t. LIII, 2015, p. 77–84.
- Ioana Feodorov, *Appellations de l'éclair et du tonnerre chez les Roumains et les Arabes*, in *Romano-Arabica* (Bucarest), XV, 2015, p. 237–246.
- Ioana Feodorov, *La Damasc, în căutarea unui prieten al României: Părintele Emil Murakade*, in *Tabor*, Cluj-Napoca, p. 74–81.
- Ioana Feodorov, *Tipărituri pentru ortodocșii arabi sub patronajul lui Constantin Brâncoveanu. Noi considerații*, in N. Chifăr, I.O. Abrudan, P. Guran (éd.), *Epoca lui Constantin Brâncoveanu în context sud-est european. Biserică, societate, geopolitică. Simpozion, 2014, Sibiu*, Sibiu, Editura Andreiana, Editura Astra Museum, 2015 p. 251–272.
- Ioana Feodorov, *Livres imprimés pour les chrétiens arabes sous le patronage de Constantin Brâncoveanu. Nouvelles considérations*, in Petre Guran (éd.), *Constantin Brâncoveanu et le monde de l'Orthodoxie*, București, Editura Academiei Române, 2015, p. 149–166.
- Petre Guran, *Constantin Brâncoveanu et le style national roumain*, in Petre Guran (éd.), *Constantin Brâncoveanu et le monde de l'Orthodoxie*, București, Editura Academiei Române, 2015, p. 186–216.
- Petre Guran, *Constantin Brâncoveanu și stilul cultural național*, in N. Chifăr, I.O. Abrudan, P. Guran (éd.), *Epoca lui Constantin Brâncoveanu în context sud-est european. Biserică, societate, geopolitică. Simpozion, 2014, Sibiu*, Sibiu, Editura Andreiana, Editura Astra Museum, 2015, p. 346–380.
- Oana Iacubovschi, *Christ Pantocrator surrounded by the symbols of the Evangelists: The place and the meaning of the image in Post-Byzantine Mural Painting. The case of Moldavian Cupolas (15th–16th centuries)*, in *RESEE*, t. LIII, 2015, p. 131–153.
- Constantin Iordan, *Roumains et Aroumains des Balkans dans l'historiographie bulgare post-communiste: les sources*, in *Balcania*, Serie nouă, nr. 2 (2014), Craiova, p. 176–185.
- Ligia Livadă-Cadeschi, *Medicină și politică în periodicul „Călăuza Sanitară și Igienică”*, București, 1899–1907, in *Studia Politica. Revista Română de Știință Politică*, XIV, 3, 2014, p. 539–557.
- Ligia Livadă-Cadeschi, *Nicolae Basilescu et la nouvelle Charité sociale. De l'amour du prochain à la solidarité moderne*, in Cătălina Vătășescu (par le soin de), *Mélanges historiques publiés à l'occasion du XIe Congrès de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen*, Sofia, 31 août – 4 septembre 2015, București, Editura Academiei Române, 2015, p. 121–136.
- Vasilica Lungu, *Paraphernalia for sacrificial practices in the Heroon T A95 of Orgame/ Argamum*, in *RESEE*, t. LIII, 2015, p. 15–24.
- Vasilica Lungu, A. Baralis, *Stratégies coloniales et réseaux d'occupation spatiale gètes sur le littoral de la Dobroudja du Nord: les acquis du Programme ANR Pont-Euxin*, in G. Tsatskheladze (coord.), *The Danubian Lands between the Black, Aegean and Adriatic Seas (7th Century BC–10th Century AD)*, *Proceedings of the 5th International congress on Black Sea Antiquities*, Belgrade, Oxford, 2015, p. 369–384.

- Vasilica Lungu, ... *Scripta manent. Grafeion and Graffiti in the Heroon at Orgame*, in Cătălina Vătășescu (par le soin de), *Mélanges historiques publiés à l'occasion du XI^e Congrès de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen, Sofia, 31 août – 4 septembre 2015*, București, Editura Academiei Române, 2015, p. 169–180.
- Zamfira Mihail, *Forme hibride de carte*, in Cristina Bogdan, Alexandru Ofrim (coord.), *Pentru o istorie culturală a cărții și a practicilor de lectură, Sesiunea Internațională a cărții, 7–8 noiembrie 2014, Universitatea București*, București, Editura Universității din București, 2015, p. 119–124.
- Zamfira Mihail, *Scrisul – martor al istoriei omenirii și al culturii poporului român*, in Luiza Marinescu (coord.), *Language and Literature: Modernization and Modernity / Limbă și literatură: modernizare și modernitate*, București, Editura Fundația România de Măine, 2015, p. 83–94.
- Zamfira Mihail, *Symboles populaires ex-voto de la reconnaissance dans le Sud-est Européen*, in Elena Koytcheva, Vasilka Aleksova, Penka Danova, Darina Mladenova (éd.), *Ethnicity, Language and Identity in Southeastern Europe* (Studia Balcanica 29), Sofia oct. 2011, Sofia, Editura Academiei Bulgare, 2014, p. 119–128.
- Zamfira Mihail, Paul Mihail, „Mărturii despre cultura românească în lume”, proiect continuu, in *Tabor*, Cluj-Napoca, IX, 2015, nr.5, p. 69–73.
- Zamfira Mihail, *La propagande des autocrates par l'intermédiaire de l'Église (XVIII^e – XIX^e siècles)*, in Cătălina Vătășescu (par le soin de), *Mélanges historiques publiés à l'occasion du XI^e Congrès de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen, Sofia, 31 août – 4 septembre 2015*, București, Editura Academiei Române, 2015, p. 39–54.
- Viorel Panaite, *Guerre (droit de la)*, in François Georgeon, Nicolas Vatin, Gilles Veinstein (sous la direction de), *Dictionnaire de l'empire Ottoman – XV^e–XX^e siècle*, Paris, Fayard, 2015.
- Ștefan Petrescu, *Η Οργάνωση και η λειτουργία του ελληνόφωνου κόσμου των Παραδουνάβιων ηγεμονιών στο πρώτο μισό του δέκατου ενάτου αιώνα*, 2014, in C.A. Dimadis (coord.), *Συνέχειες, ασυνέχειες, ρήξεις στον ελληνικόκόσμο (1204–2014): οικονομία, κοινωνία, ιστορία, λογοτεχνία/ Continuities, Discontinuities, Ruptures in the Greek World (1204–2014): Economy, Society, History, Literature. E' Ευρωπαϊκό Συνέδριο της Εταιρείας των Νεοελληνικών Σπουδών/ 5th European Congress of Modern Greek Studies of the European Society of Modern Greek Studies*, Thessaloniki, 2–5 October 2014, vol. I, Thessaloniki, 2015.
- Ștefan Petrescu, *The Greeks and Romania's minority policy*, in RESEE, t. LIII, 2015, p. 223–237.
- Ștefan Petrescu, *Orfelinatul agricol Ferdinand – Școala Regelui de la Zorleni (1898–1948)*, in *Studii și materiale de istorie modernă*, vol. XXVIII, 2015, p. 85–118.
- Ștefan Petrescu, *The Legal Status of the Greek Immigrants in the Danubian Principalities (1800–1850)*, in Cătălina Vătășescu (par le soin de), *Mélanges historiques publiés à l'occasion du XI^e Congrès de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen, Sofia, 31 août – 4 septembre 2015*, București, Editura Academiei Române, 2015, p. 69–95.
- Andrei Pippidi, *Părinți și copii în Geneva lui Töpffer*, in Nicoleta Roman (éd.), *Copilăria românească între familie și societate (sec. XVII–XX)*, București, Editura Nemira, 2015, p. 343–360.
- Andrei Pippidi, *Putere și cultură în epoca lui Brâncoveanu*, in Ioan Moldoveanu, Ion Andrei Țârlescu (éd.), *Constantin Brâncoveanu, 1688–1714*, București, 2015, p. 327–338.
- Andrei Pippidi, *Romania and the Legacy of the Cold War; The Retrospect is much clearer than the Prospect*, in Michael R. Fitzgerald, Allen Packwood (éd.), *Churchill Archives Centre*, Cambridge, 2013.
- Andrei Pippidi, *The Enlightenment and Orthodox Culture in the Romanian Principalities*, in Paschalis Kitromilides (éd.), *Enlightenment and Religion in the Orthodox World*, Oxford, 2015, p.157–174.
- Elena Siupiur, *Misiunea culturală și educativă a arhiepiscopului catolic Raymund Netzhammer în România ortodoxă*, in *Raymund Netzhammer în România. Pe urmele spiritului locului*, București, Editura Academiei Române, 2015, p. 216–225.
- Elena Siupiur, *Иван Д. Шишманов и началото на балканистиката в Югоизточна Европа*, in Petya Asenova, Romyana Stanceva, Vasilka Aleksova, Rusana Bejleri (éd.), *Балканските*

езици, литератури и култури. Дивергенция и конвергенция, Международна конференция, посветена на 20-годишнината от създаването на специалност „Балканистика”, София, 30–31 май 2014 г. / *Langues, littératures et cultures balkaniques. Divergence et convergence. [Conférence Internationale] dédiée au 20e Anniversaire de la Spécialité «Etudes Balkaniques» à la Faculté d'Études Slaves de l'Université de Sofia «St. Kliment Ohridski» Sofia, les 30 et 31 Mai 2014*, Sofia, Editura Universității Kl.Ohridski, 2015, p. 311–318.

– Elena Siupiur, *Statul medieval balcanic – model pentru statul modern în literatura politică a sec. al XIX-lea. Cazul bulgar*, in *Volum omagial Alexandru Barnea*, București, Editura Universității București, 2015, p. 571–581.

– Elena Siupiur, *Conflictetele secolului al XIX-lea în Balcani. Insurecții, proiecte naționale și imperiale*, in *Studii de istorie*, 2015.

– Stelu Șerban, *Hidden Identities in Southeast Europe. Aromanians in Romania*, in Petko Hristov, Anelia Kasabova, Evgenia Troeva and Dagnoslaw Demski (éd.), *Contextualising changes: Shifting Borders, Migrations and Identities*, Sofia, Paradigma Publishing House, 2015, p. 451–472.

– Nicolae Șerban Tanașoca, *Tradiție bizantină, realitate otomană și modernitate europeană în epoca brâncovenească*, in N. Chifăr, I.O. Abrudan, P. Guran (éd.), *Epoca lui Constantin Brâncoveanu în context sud-est european. Biserică, societate, geopolitică. Simpozion, 2014, Sibiu*, Sibiu, Editura Andreiana, Editura Astra Museum, 2015, p. 19–52.

– Tudor Teoteoi, *L'Empereur à cheval – un détail négligé du cérémonial byzantin*, in Elena Koytcheva, Vasilka Aleksova, Penka Danova, Darina Mladenova (éd.), *Ethnicity, Language and Identity in Southeastern Europe (Studia Balcanica 29)*, Sofia oct. 2011, Sofia, Editura Academiei Bulgare, 2014, p. 49–60.

– Andrei Timotin, *La réception d'Artemidore dans la tradition byzantine*, in Gregor Weber (éd.), *Artemidor von Daldis und die antike Traumdeutung. Texte – Kontexte – Rezeptionen*, Berlin, Akademie Verlag, 2015, p. 311–326.

– Andrei Timotin, *L'étude de la géographie historique dans les Pays Roumains au XVIII^e siècle*, in Petre Guran (éd.), *Constantin Brâncoveanu et le monde de l'Orthodoxie*, București, Editura Academiei Române, 2015, p. 69–78.

– Andrei Timotin, *Studiul geografiei istorice în epoca brâncovenească*, in N. Chifăr, I. O. Abrudan, P. Guran (éd.), *Epoca lui Constantin Brâncoveanu în context sud-est european: biserică, societate, geopolitică*, Sibiu, Editura Andreiana / Editura Astra Museum, 2015, p. 273–284.

– Andrei Timotin, *Contributions à l'étude des préoccupations roumaines d'histoire universelle au XVIII^e siècle*, in Cătălina Vătășescu (par le soin de), *Mélanges historiques publiés à l'occasion du XI^e Congrès de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen, Sofia, 31 août – 4 septembre 2015*, București, Editura Academiei Române, 2015, p. 11–24.

– Mihai Țipău, *Un document inédit sur les relations de monastère Saint-Jean de Bucarest avec l'école Gionmas de Jannina*, in RESEE, t. LIII, 2015, p. 213–222.

– Mihai Țipău, *Săbiile brâncovenești*, in N. Chifăr, I.O. Abrudan, P. Guran (éd.), *Epoca lui Constantin Brâncoveanu în context sud-est european. Biserică, societate, geopolitică. Simpozion, 2014, Sibiu*, Sibiu, Editura Andreiana, Editura Astra Museum, 2015, p. 335–345.

– Mihai Țipău, *Une conception «moderne» – L'histoire de Roumounie par Daniel Philippides*, in Cătălina Vătășescu (par le soin de), *Mélanges historiques publiés à l'occasion du XI^e Congrès de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen, Sofia, 31 août – 4 septembre 2015*, București, Editura Academiei Române, 2015, p. 95–120.

– Florin Țurcanu, *«Pourquoi nous aimons la France?». L'historien Nicolae Iorga ou du bon usage de la francophilie à l'époque de la neutralité roumaine (1914–1916)*, in Florin Țurcanu (éd.), *Francophilie et germanophilie en Europe sud-orientale à la veille et pendant la Première guerre mondiale*, Bucarest, Editions de l'Université de Bucarest / CEREFREA, 2015, p. 71–87.

– Florin Țurcanu, *«L'anomalie Cioran»*, in Cătălina Vătășescu (par le soin de), *Mélanges historiques publiés à l'occasion du XI^e Congrès de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen, Sofia, 31 août – 4 septembre 2015*, București, Editura Academiei Române, 2015, p. 157–167.

– Cătălina Vătășescu, *Păstrarea în română și în albaneză a substantivelor neutre din latină*, in Eugen Pavel, Nicolae Mocanu, Adrian Tudurachi (éd.), *Caietele Sextil Pușcariu*, II. *Actele Conferinței Internaționale „Zilele Sextil Pușcariu”*, ediția a II-a, Cluj-Napoca, 10–11 septembrie 2015, Cluj-Napoca, Editura Scriptor, 2015, p. 472–481.

– Cătălina Vătășescu, *Observații asupra contribuției lui Sextil Pușcariu la compararea românei cu albaneza*, in Eugen Pavel, Nicolae Mocanu (éd.), *Caietele Sextil Pușcariu*, I. *Actele Conferinței Internaționale „Zilele Sextil Pușcariu”*, ediția I, Cluj-Napoca, 12–13 septembrie 2013, Iași, Editura Universității „Al.I. Cuza”, 2015, p. 175–183.

– Cătălina Vătășescu, *La postérité du lat. **imperator** «empereur» en roumain et albanais*, in Elena Koytcheva, Vasilka Aleksova, Penka Danova, Darina Mldenova (éd.), *Ethnicity, Language and Identity in Southeastern Europe* (Studia Balcanica 29), Sofia, oct. 2011, Sofia, Editura Academiei Bulgare, 2014, p. 61–68.

– Cătălina Vătășescu, *Sur la postérité en albanais et roumain de la famille du lat. **magus***, in Petya Asenova, Romyana Stanceva, Vasilka Aleksova, Rusana Bejleri (éd.), *Балканските езици, литератури и култури. Дивергенция и конвергенция, Международна конференция, посветена на 20-годишнината от създаването на специалност „Балканистика”, София, 30–31 май 2014 г. / Langues, littératures et cultures balkaniques. Divergence et convergence. [Conférence Internationale] dédiée au 20e Anniversaire de la Spécialité «Etudes Balkaniques» à la Faculté d'Études Slaves de l'Université de Sofia «St. Kliment Ohridski» Sofia, les 30 et 31 Mai 2014*, Sofia, Universitetsko izdatelstvo „Sv. Kliment Ohridski”, 2015, p. 95–100.

– Cătălina Vătășescu, *Les descendants roumains et albanais des termes de la famille du lat. **miserere***, in RESEE, t. LIII, 2015, p. 25–31.

– Cătălina Vătășescu, *Elemente albaneze pe hărțile Atlasului lingvistic aromân*, in *Fonetică și dialectologie*, XXXIV, 2015, p. 254–259.

– Cătălina Vătășescu, *L'histoire des descendants roumains et albanais du lat. **pe(n)sum, pe(n)sare***, in Cătălina Vătășescu (par le soin de), *Mélanges historiques publiés à l'occasion du XIe Congrès de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen*, Sofia, 31 août – 4 septembre 2015, București, Editura Academiei Române, 2015, p. 181–189.

– Laurențiu Vlad, *Les Roumains parmi les étudiants étrangers des universités de Gand et de Liège (1918–1926). Quelques données statistiques d'un document belge inédit*, in Cătălina Vătășescu (par le soin de), *Mélanges historiques publiés à l'occasion du XIe Congrès de l'Association Internationale d'études du Sud-Est Européen*, Sofia, 31 août – 4 septembre 2015, București, Editura Academiei Române, 2015, p. 137–156.

IV. RÉUNIONS SCIENTIFIQUES (CONGRÈS, COLLOQUES, CONFÉRENCES, SYMPOSIUMS, TABLES RONDES)

– Virginia Blînda, *Controlul imprimatului în prima jumătate a secolului al XIX-lea în Principatele Române – calea bunei guvernări?*, Colloque *Democracy, Governance and Identity in Contemporary Politics / Democrație, guvernare și identitate în spațiul politic contemporan* (SCOPE 2015), Bucarest, 7–9 mai 2015

– Virginia Blînda, *Cenzură și cultură scrisă în sud-estul Europei (prima jumătate a secolului al XIX-lea)*, Colloque *Globalizare, dialog intercultural și identitate națională (Globalization, Intercultural Dialogue and National Identity, II)*, Târgu Mureș, 28 mai 2015

– Lia Brad Chisacof, *Comment on apprenait le français dans le 18^e siècle roumain*, Colloque *La Francophonie roumaine: passé, présent, avenir*, Bucarest, 27 mars 2015

– Lia Brad Chisacof, *Câte generații de filologi au existat în familia Pușcariu?*, Colloque *„Zilele Sextil Pușcariu”*, Cluj-Napoca, 10–11 sept. 2015

- Lia Brad Chisacof, *Consecințele permisivității alogote (codurile lingvistice folosite în companiile comerciale de la Sibiu și Brașov în sec. al XVIII-lea)*, Symposium organisé par l’Institut „Iorgu Iordan – Al. Rosetti”, Bucarest, 29–30 mai 2015
- Lia Brad Chisacof, *Locul literaturii de expresie grecească în cadrul literaturii române de la sfârșitul secolului al XVIII-lea*, Colloque Național de literatură română veche, 9–10 oct. 2015
- Lia Brad Chisacof, *How European was the Romanian 18th cent*, IX^e Congrès de l’Association Internationale d’Etudes Sud-Est Européennes, Sofia 31 août – 4 sept. 2015
- Lia Brad Chisacof, *Language Lenience in Transylvania: the Trade Companies of Sibiu and Brașov as Case-Studies*, XIV^e Congrès de la Société Internationale d’Etudes du XVIII^e siècle, Rotterdam 30 juillet 2015
- Cristina Feneșan, *Derbendjii, categorie fiscală privilegiată din vilayetul Timișoara*, Symposium international *Istorie și multiculturalitate în Banat*, Timișoara, 26–28 juin 2015
- Ioana Feodorov, *Mixed Terminology as a Feature of Middle Arabic in Paul of Aleppo’s Journal of his Travels between 1652 and 1659*, Colloque AIDA („Association Internationale de Dialectologie Arabe”), Bucarest, 25–27 mai 2015
- Petre Guran, *The Byzantine “Symphony” of State and Church and its Modern Development*, Symposium international *Stat și societate în Europa, simpozion științific internațional*, Craiova, 28–31 oct. 2015
- Petre Guran, *Matter and Time in the „Conferences” of John Cassian/Материя и время в „Собеседованиях” прп. Иоанна Кассиан*, Colloque *Saint John Cassian and Monastic Tradition of the Christian East and West*, Moscou 19–24 nov. 2015
- Mihail Hincu, *Мотивът на змея в житията на светуи Георги (Motivul balaurului în viața Sfântului Gheorghe)*, Colloque *Bulgarien im 21. Jahrhundert: Zwischen Tradition und Innovation. Historische Linien und aktuelle Probleme*, Vienne 3–5 déc. 2015
- Mihail Hincu, *Kronos, zeu primordial la orfici și la Pherekydes din Syros*, Colloque *Mitologie și folclor*, Bucarest, 17–18 oct. 2015
- Constantin Iordan, *Un important om politic bulgar – Ivan Evstratiev Gheșov – în audiență la prințul Moștenitor Ferdinand (1897)*, Colocviu național de Istorie și Istoria Artei, Bucarest, 28 mai 2015
- Constantin Iordan, *Les événements de Bulgarie du 9 juin 1923 vus par les historiens bulgares: des travaux généraux*, IX^e Congrès de l’Association Internationale d’Etudes Sud-Est Européennes, Sofia 31 août – 4 sept. 2015
- Ligia Livadă Cadeschi, *La problématique sociale et économique de la paysannerie dans les publications médicales périodiques roumaines « Le Guide Sanitaire et Hygiénique » (Călăuza sanitară și igienică) 1899–1907*, Colloque *The Malleable Peasant, the Audible Peasant: Case-Studies in Top-Down Perceptions of the Rural World, 1890–1940 / Panel Proposal for the Conference of the Society for Romanian Studies (SRS)*, Bucarest 17–19 juin 2015
- Ligia Livadă Cadeschi, *Le Guide Sanitaire et Hygiénique: Reflexions sur la presse et le marché médical roumain (1899–1907)*, Colloque *Les marchés de la santé en France et en Europe (XIX–XXe siècles)*, Journée d’études, Toulouse, 2 avril 2015
- Ligia Livadă Cadeschi, *La médicalisation des campagnes roumaines dans le Guide Sanitaire et Hygiénique (1899–1907)*, Colloque *Médecine et santé dans les campagnes du Moyen Âge à nos jours*, Clermont-Ferrand 14–16 oct. 2015
- Cristina Codarcea, *The Catholic church in the Balkans during the seventeenth century: between authority and control, compromise and survival*, Colloque, Université de Regensburg, juin 2015.
- Vasilica Lungu, *Apollo și primele emisiuni monetare din argint de la Histria. Metodă, tradiție și interpretare*, Session de communications *Metodă, teorie și practică în arheologia contemporană*, Bucarest 25–27 mars 2015
- Vasilica Lungu, *Histria, Iustinian și evreii*, Session de communications *Pontica*, Constanța, 6–7 oct. 2015
- Vasilica Lungu, *Les céramiques de Labraunda. Tableau général versus particularités régionales à l’époque hellénistique*, Colloque *Labraunda days*, Istanbul 11–13 janvier 2015
- Vasilica Lungu, *Anatolian « Black-on-Red » ware at Kelainai (Celaenae, Dinar, Turkey)*, Colloque Izmir, 3–5 juin 2015

- Vasilica Lungu, *Dionysos-anodos, une représentation inédite sur un cratère à figures rouges d'Orgamé-Argamum*, Colloque *Ionians in the East and West Ampurias*, Espagne 26–29 oct. 2015
- Viorel Panaite, *Watching over Neighboring Provinces in the Ottoman Empire. The Case of the Danubian Principalities in the 16th – 17th Centuries*, Colloque *The Place of the European Tributary States on the Periphery of the Ottoman Empire*, Budapest, 29–30 mai 2015
- Andrei Pippidi, *N. Iorga*, Conférence, Institut Culturel Roumain de Venise, Venise 12 déc. 2015
- Adrian Robu, présentation du livre *Mégare et les établissements mégariens de Sicile, de la Propontide et du Pont-Euxin. Histoire et institution*, Université Paris IV–Sorbonne, 16 mars 2015
- Elena Siupiur, *Cultura politică a emigrației bulgare în România în sec. al XIX-lea: Hristo Botev*, Session de communications organisée par l'Union Bulgare, Bucarest 15 janvier 2015
- Elena Siupiur, *Hristo Botev (1847/48–1876) i politiceskata kultura na Bălgarskoto Văzrajđane*, Conférence, BKI „Haus Wittgenstein”, Vienne, 2 juin 2015
- Nicolae Șerban Tanașoca, *La romanité balkanique et l'intégration européenne, IXe Congrès de l'Association Internationale d'Etudes Sud-Est Européennes*, Sofia, 31 août–4 sept. 2015
- Andrei Timotin, *Contributions à l'étude des préoccupations roumaines d'histoire universelle au XVIII^e siècle, IXe Congrès de l'Association Internationale d'Etudes Sud-Est Européennes*, Sofia, 31 août – 4 sept. 2015
- Andrei Timotin, *La biographie de Manouk-Bey, un projet d'Hagop Dj. Siruni. Notes et documents inédits du fond Siruni des Archives Nationales*, Colloque organisé à l'Académie roumaine en l'honneur d'Hagop Dj. Siruni, Bucarest, 15 oct. 2015
- Florin Țurcanu, *L'historien sous l'emprise de l'événement : l'Allemagne sous la plume de Nicolae Iorga pendant la Grande guerre*, Colloque *Sciences et guerre, sciences en guerre 1914–1920*, Bucarest, nov. 2015
- Florin Țurcanu, *La Première guerre mondiale dans la littérature roumaine*, Conférence, Universitaté de Stockholm, mars 2015
- Florin Țurcanu, *La mémoire franco-roumaine de la Grande Guerre*, Conférence, Institut Culturel Roumain, Stockholm, mars 2015
- Florin Țurcanu, *La mémoire franco-roumaine de la Grande Guerre*, Conférence, Institut Culturel français d'Oslo, Oslo, mars 2015
- Florin Țurcanu, *Du bannissement à la résurgence – la mémoire de la guerre roumano-hongroise (1919) – de l'époque stalinienne au post-communisme*, Conférence Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, mai 2015
- Cătălina Vătășescu, *Păstrarea în română și în albaneză a substantivelor neutre din latină*, Conférence internationale „Zilele Săptămânii Pușcariu”, II, Cluj-Napoca, 10–11 sept. 2015
- Cătălina Vătășescu, *Variante din secolul al XVI-lea ale rugăciunii Tatăl nostru în română și albaneză*, Colloque annuel de l'Institut de Linguistique „Iorgu Iordan – Al. Rosetti”, Bucarest, 29–30 mai 2015
- Laurențiu Vlad, *Political Readings of Prince Nicolae Șuțu / Lecturi politice ale principelui Nicolae Șuțu*, Colloque *Democracy, Governance and Identity in Contemporary Politics / Democrație, guvernare și identitate în spațiul politic contemporan* (SCOPE 2015), Bucarest, 7–9 mai 2015

V. RÉUNIONS SCIENTIFIQUES ORGANISÉES PAR L'INSTITUT: CONGRÈS, COLLOQUES, SESSIONS DE COMMUNICATIONS

ISSEE a organisé, en collaboration avec l'Institut d'Etudes Balkaniques et le Centre de Thracologie de Sofia le colloque *Ethnicité, langue, culture et contacts dans le Sud-est de l'Europe*, 29 sept. 2015). Des membres de l'Institut y ont présenté des communications:

- Simona Nicolae, *Demos-ul în discursurile parenetice bizantine*
- Vasilka Aleksova, dr. Zamfira Mihail, *Un manuscris inedit în limba bulgară cu litere latine (1779)*

- Cristina Feneșan, *Redjeb Agha, commandant d'Ada Kal'e: un chrétien d'Allah*
- Cătălina Vătășescu, *Jurnalele de călătorie ale Baronului von Nopcsa în nordul Albaniei în preajma anului 1912*
- Lia Brad Chisacof, *Slavismele din română: cazul secolului al XVIII-lea*
- Iulia Mărgărit, *Identitate și interferențe româno-bulgare în limba minoritarilor români din Bulgaria*

ISSEE a organizat, en collaboration avec l'Institut d'Etudes Orientales „A. E. Krymskiy” de l'Académie Nationale de Sciences de l'Ukraine et le Centre d'histoire et de civilisation de Byzance – UMR 8167 Orient et Méditerranée de Paris – le Colloque *In the Eyes of the Orient: Europe in Arabic Sources* (Kiev, 22–23 sept. 2015). Des membres de l'Institut y ont présenté des communications:

- Ioana Feodorov, *Information on the Romanian rulers and their foundations in Paul of Aleppo's Journal: how useful is it for historical research?*
- Mihai Țipău, *Le vocabulaire grec du Récit de voyage de Paul d'Alep*

ISSEE a organizat, en collaboration avec l'Institut d'Histoire et la Bibliothèque „Andrei Lupan” de l'Académie de Sciences de la Moldavie (Chișinău), le colloque *Cultură și istorie la est de Carpați în perspectivă sud-est europeană / sec. XVII–XX*, Chișinău, 30 mars 2015. Des membres de l'Institut y ont présenté des communications:

- Oana Iacubovschi, *O particularitate a iconografiei cupolelor bisericilor moldovenești în secolele XV–XVI: Pantocratorul în tetramorf*
- Constantin Iordan, *Istorie și istoriografie: tema „compensației” Basarabia meridională cu Dobrogea în 1918*
- Stelu Șerban, *Minorități naționale în perioada interbelică în Basarabia. Partide și programe politice*
- Nicolae Șerban Tanașoca, *George Murnu – propagandist al cauzei românești (Paris, 1917–1919) și proiectul constituirii unui stat aromânesc în Pind*
- Zamfira Mihail, *Considerațiile istoriografiei despre cultura română din Basarabia în sec. al XIX-lea. Ștefan Ciobanu*

ISSEE a organizat, en collaboration avec l'Institut d'Ethnologie et Folklore de l'Académie Bulgare de Sciences, le Colloque *Multimedial Representations of the Other and the Construction of the Reality: East-Central Europe, 1945–1980*, Sofia, 2–5 déc. 2015). Des membres de l'Institut y ont présenté des communications:

- Ștefan Dorondel, Stelu Șerban, *The Geopolitical Imagination of the Catastrophes: Floods Come from the Other Sid*

ISSEE a organizat, en collaboration avec l'Université de Bucarest, le Colloque *Elenismul, factor cultural și economic în Balcani (1453–2015): limbă, literatură, artă, societate* (Bucarest, 16–17 oct. 2015). Des membres de l'Institut y ont présenté des communications:

- Lia Brad Chisacof, *Μέθοδοι έρευνας, παρελθόν και μέλλον στις νεοελληνικές σπουδές*
- Ștefan Petrescu, *Οι Έλληνες και το ζήτ μα των Εβραίων τον δέκατο ένατο αιώνα*

ISSEE a organizat, en collaboration avec l'Académie Arménienne et l'Union des Arméniens de Roumanie, le Colloque *125 de ani de la nașterea lui Hagop Dj. Siruni, membru postmortem al Academiei Române* (Bucarest, 15 oct. 2015). Des membres de l'Institut y ont présenté des communications:

- Nicolae Șerban Tanașoca, *allocution introductive*
- Andrei Pippidi, *Datoria îndeplinită. Siruni față de Iorga*
- Andrei Timotin, *Biografia lui Manuc-bei, un proiect al Hagi Dj. Siruni. Note și documente inedite din fondul Siruni de la Arhivele Naționale*

ISSEE a organisé, en collaboration avec la Société culturelle byzantine, l'Union hellénique de Roumanie, le Centre d'Etudes Juives "Goldstein Goren" (Université de Bucarest), l'Ambassade de Grèce et l'Ambassade d'Israël, le Symposium "Statele france din Levant" (Bucarest, 7 mars 2015). Des membres de l'Institut y ont participé:

- Prof. Dr. Nicolae Șerban Tanașoca
- Prof. Dr. Tudor Teoteoi

ISSEE a organisé également une série des conférences:

- Viorel Stănilă, *Statutul actual al Aromanilor din Albania* (24 février 2015)
- Sergiu Iosipescu, *Biserica Bucur dincolo de legendă* (3 mars 2015)
- Emanuil Ineoan *Interesele regatului român în Albania. Misiunea diplomatică a ministrului plenipotențiar Mihail Burghela din anul 1914* (17 mars 2015)
- Cristina Codarcea, *Familie și societate în secolul al XVII-lea în Țara Românească* (24 mars 2015)
- Daniel Cain, *Mondenitate și rutină diplomatică: misiunea lui Simeon Radev la București (1913–1916)* (21 avril 2015)
- Sergiu Iosipescu, *Alte câteva ore la Snagov* (16 juin 2015)
- Ștefan Petrescu, *Războiul greco-turc din Asia Mică în viziunea publiciștilor greci din România (1919–1923)* (30 juin 2015)
- Lia Brad Chisacof, *Publicații grecești necunoscute din spațiul românesc (prima jumătate a sec. al XX-lea)* (30 juin 2015)
- Lorenzo Ciolfi, «*Mais cela soit laissé aux poètes et aux historiens*». *Le Bîoc de Vatatzès comme nouveau point de vue sur sa sainteté* (17 nov. 2015)
- Ioana Feodorov, *La Kiev, pe urmele mitropolitului Petru Movilă și ale arhidiaconului Paul din Alep* (24 nov. 2015)
- Mihail Hâncu, *Originea și semnificația imaginii luptei unor sfinți militari (Sf. Gheorghe, Sf. Teodor Tiron, Sf. Dumitru) cu balaurul* (déc. 2015).

Virginia Blînda

Livres reçus

- Agramonte y Cortijo, Francisco, *Grecia ante la I Guerra Mundial*, Centro de Estudios Bizantinos, Neogriegos y Cipriotas, Fuentes y Documentos 5; Granada, 2010, 100 p.
- Anca Irina Ionescu, *Omagiu la 70 de primăveri*, volum îngrijit de Octavia Nedelcu, București, Editura Lider International, 2016, 640 p.
- Arhivele Statului 1831–1990. Catalogul expoziției organizate la Arhivele Naționale ale României, cu ocazia desfășurării conferinței Internaționale “Arhive, Istorie și Politica in România secolelor XIX–XXI, București, 21–22 septembrie 2012*, București, 2012, 63 p.
- Alexandrescu, Vlad, *Croisées de la Modernité, hypostases de l'esprit et de l'individu au XVIIe siècle. Première Partie: La Modernité européenne au croisement des idées*, Bucharest, Zeta Books, 2012, 540p.
- Altermatt, Urs, *Le Catholicisme au défi de la modernité: l'histoire sociale des catholiques suisses aux XIX et XX siècles*, [s.l.]: Editions Payot Lausanne, 1994, 395p.
- Ball, Warwick, *Sultans of Rome. The Turkish World Expansion*, Interlink Publishing Group, Inc., 2013, 184 p.
- Bărbieru, Mihaela; Radu, Roxana; Dindirică Lucian (Coord.), *Biserca și societate. Paradigme, Interpretări, Implicții/ Church and Society. Paradigms, Interpretations, Implications*, Biblioteca Județeană Alexandru și Aristia Aman, Institutul de Cercetări Socio-Umane “C.S. Nicolăescu-Plopșor” Craiova, Târgoviște, Cetatea de Scaun, 2015, 203 p.
- Bărbulescu, Elena (ed.), *People and the State: Divergent Medical Discourses*, Cluj-Napoca, Ed. Mega, 2011, 204p.
- Born, Robert and Dziejwulski, Michał (Eds.) *The Ottoman Orient in Renaissance Culture. Papers from the International Conference at the National Museum in Krakow, June 26–27, 2015*, in collaboration with Kamilla Twardowska, Kraków, 2015, 256 p.
- Byzantine and Rus' Seals. Proceedings of the International Colloquium on Rus'- Byzantine Sigillography, Kyiv, Ukraine, 13–16 September 2013*, The Sheremetievs' Family Museum of Historical and Cultural Rarities, The Ukrainian National Committee for Byzantine Studies, Kiev, 2015, 335 p.
- Cazacu, Matei, *Au carrefour des Empires et des mers. Études d'histoire médiévale et moderne*, édité par Emanuel Constantin Antoche et Lidia Cotovanu, Institute of Archaeology of Iasi, București-Brăila, Editura Academiei Române, Muzeul Brăilei “Carol I”, Ed. Istros, 2015, 476 p.
- Ченцова, Вера Георгиевна, *Икона Иверской Богоматери (Очерки истории отношений Греческой церкви с Россией в середине XVII в. По документам Града)*, Москва, “Индрик”, 2010, 415 p.
- Ciocîltan, Alexandru, *Comunitățile germane la sud de Carpați în Evul Mediu (sec.XIII-XVIII)*, Brăila, Editura Istros a Muzeului Brăilei, 2015, 517 p
- Cotea, Lidia (ed.), *La Francophonie roumaine: passé, présent, avenir. Actes du Colloque international organisé par le Département de Langue et Littérature françaises de l'Université de Bucarest à l'occasion du centenaire Pompiliu Eliade (1869–1914)2015*, LCI-Limbi, Cultură, Identități, București, Editura Universității din București, 2015, 224 p.
- Dejan, Monica, *Elemente răsăritene în ținuturile extracarpatice (secolele VI–X)/ The Eastern Elements in the Extracarpethian Territories (the 6th–10th Centuries)*, Muzeul Bucovinei, Suceava, Editura Karl A. Romstorfer, 2015, 422 p.
- Rev. Études Sud-Est Europ., LIV, 1–4, p. 381–383, Bucarest, 2016

- Dindircă, Lucian; Ionicescu, Alexandru (coord.), *România în istoria Europei, Volumul II*, Fundația “Alexandru și Aristia Aman”, Biblioteca Județeană “Alexandru și Aristia Aman”, Dolj; Târgoviște, Ed. Cetatea de Scaun, 2015, 527 p.
- Ђурић-Миловановић, Александра, *Двоструке мањине у Србији, О посебностима у религији и етницитету Румуна у Војводини*, Посебна Издања 129, Балканолошки Институт, Српска Академија Наука и Уметности, Beograd, 2015, 346 p.
- Doneaud, Ernest, *Visul liniei*, București, Editura Istoria Artei, 2015, 301 p.
- Eșanu, Andrei; Iordan, Constantin, *Cultura și istorie la Est de Carpați în perspectiva sud-est europeană (sec. XV–XX). Materialele conferinței științifice internaționale din 30 martie 2015*, Ediția a V-a, Institutul de Istorie, Academia de Științe a Moldovei; Institutul de Studii Sud-Est Europene, Academia Română, Chișinău, Ed. Tehnica-Info, 2016, 205 p.
- Eșanu, Andrei (coord.), *Neamul Cantemireștilor. Bibliografie*, Academia de Științe a Moldovei, Institutul de Istorie, Stat și Drept, Chișinău, Ed. Pontos, 2010, 388 p.
- Gammer, Moshe(ed.), *Written Culture in Daghestan*, Humaniora 369, Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, Sastamala, Vammalan Kirjapaino Oy, 2015, 226 p.
- Gastgeber, Christian; Kresten, Otto, *Das Chartular des Paulos-Klosters am Berge Latros*, Kritische Edition, Übersetzung, Kommentar und Indices, Wiener Byzantinische Studien Band 30, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 2015, 318 p.
- Guzun, Vadim, *Indezirabilii. Aspecte mediatice, umanitare și de securitate privind emigrația din Uniunea Sovietică în România interbelică*, Academia Română, Institutul de Istorie “George Barițiu”, Cluj-Napoca, Ed. Argonaut, 2013, 489 p.
- Hristov, Petko; Kasabova, Anelia; Troeva, Evgenia; Demski, Dagnoslaw (Eds.), *Contextualizing Changes: Migrations, Shifting Borders and New Identities in Eastern Europe*, Institute of Ethnology and Folklore Studies with Ethnographic Museum, Bulgarian Academy of Sciences; Institute of Archaeology and Ethnology, Polish Academy of Science, Sofia, Paradigma Ltd., 2015, 584 p.
- Iațcu, Ioan, *Construcții religioase creștine în provincia Scythia: secolele IV-VI p. Chr.*, Brăila, Editura Istros a Muzeului Brăilei, 2012, 353 p. + pl.
- Ionescu, Anca Irina, *Literatura cehă veche, renașterea națională și romantismul*, Colecția Inter-Verba, București, Editura Oscar Print, 2011, 344 p.
- Ionescu, Mihail E.; Iosipescu, Sergiu, *Bizanț versus Bizanț. Introducere la o dezbatere privind devenirea românească*, Institutul pentru Studii Politice, de Apărare și Istorie Militară, București, Editura Militară, 2010, 245 p.
- Iorga, Nicolae, *Scritti veneziani*, a cura di Andrei Pippidi, traduzione di Corina Anton, Istituto Romeno di Cultura e Ricerca Umanistica di Venezia, Institutul Cultural Român, Venezia, 2015, 294 p.
- Κοντογιαννοπουλος, Αναστασια, *Τοπικά συμβόλια στις Βυζαντινές πόλεις. Παράδοση και εξέλιξη (13ος-15ος αι.)*, Ακαδημία Αθηνών, Αθήνα, 2015, 172 p.
- Kovács, Ilona Pálné; Scott, James; Gál, Zoltán, *Territorial Cohesion in Europe. For the 70th Anniversary of the Transdanubian Research Institute*, Institute for Regional Studies, Centre for Economic and Regional Studies, Hungarian Academy of Sciences, Pécs, 2013, 516 p.
- Λαμπρινος, Κωστας Ε., *Οι cittadini στη βενετική Κρήτη. Κοινωνικο-πολιτική και γραφειοκρατική εξέλιξη (15ος–17ος αι.)*, Ακαδημία Αθηνών, Κεντρον Ερευνας του Μεσαιωνικου και Νεου Ελληνισμού, Αθήνα, 2015, 188 p.
- Manuel Paleologul. Sfaturi pentru educația Împărătescă*, ediție critică și traducere de Simona Nicolae; Scriptorum Byzantini X; Academia Română, Institutul de Studii Sud-Est Europene, București, Editura Academiei Române, 2015, 210 p.
- Manucu-Adameșteanu, Gheorghe (coord.), *Mărturii brîncovenești*, Istoria Orașului București 5, Muzeul Municipiului București; București, Editura Agir, 2014, 471 p.
- Martinez, Maria, *La Murcia Andalusí (711–1243). Vida cotidiana*, Humaniora 373, Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, Sastamala, Vammalan Kirjapaino Oy, 2015, 190 p.

- Mélanges historiques publiés à l'occasion du XIe Congrès de L'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen, Sofia, 31 août – 4 septembre 2015*, volume paru par les soins de Cătălina Vătășescu, Institut d'Études Sud-Est Européennes, Academie Roumaine, București, Editura Academiei Române, 2015, 189 p.
- Mitu, Nicolae Răzvan, *Liberalismul din Serbia și Bulgaria pîna la sfîrșitul primului război mondial*, cu o prefață de Vladimir Osiac, Craiova, Aius PrintEd, 2009, 403 p.
- Móré Heitel, Suzana, *Începuturile artei medievale în bazinul inferior al Mureșului*, ediție îngrijită de Daniela Tănase și Daniela Marcu Istrate, cu un cuvânt înainte de acad. Răzvan Theodorescu, Timișoara, Ed. Excelsior Art, 2010, 278 p.
- Nistor, Ionuț (ed.) *Procesul titoismului în România (1950). Documente*, Iași, Ed. Universității "Alexandru I. Cuza", 2015, 271 p.
- Првата Светска Војна на Балканот. Интересите на големите сили и регионалните конфликти (од Берлин 1878 година до неј 1919/1920). Der 1. Weltkrieg auf dem Balkan. Großmachtinteressen und Regionalkonflikte (von Berlin 1878 bis Neuilly 1919/1920), Расправи Книга 3*, Македонска Академија на Науките и Уметностите, Leibnitz-Sozietät der Wissenschaften zu Berlin, Skopje, 2015, 387 p.
- Rădulescu, Mihai Sorin, *Francmasoneria româna în secolul al XIX-lea. După documente din arhivele Marelui Orient al Franței*, Centrul Național de Studii Francmasonice, București, Editura Nestor, 2015, 156 p.
- Râpeanu, Valeriu; Râpeanu, Sanda, *N. Iorga 1940–1947. Reconstituire cronologică*, ediția a II-a, revăzută și adăugită, cu o introducere de Valeriu Râpeanu, 2016, 711 p.
- Sarasti-Wilenius, Raija, *Dear Brother, Gracious Maecenas. Latin Letters of the Gyldenstolpe Brothers (1661–1680)*, Humaniora 374, Annales Academiae Scientiarum Fennicae, Sastamala, Vammalan Kirjapaino Oy, 2015, 457 p.
- Timotin, Andrei, *Profeții bizantine și postbizantine în Țările Române (secolele al XVII-lea – al XIX-lea)*, Academia Româna, Institutul de Studii Sud-Est Europene, București, 2015, 208 p.
- Timotin, Emanuela, *Paroles protectrices, paroles guérisseuses. La tradition manuscrite des charmes roumains (XVIIe–XIXe siècle)*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2015, 385 p.
- Zahariade, Mihail; Mărculeț, Vasile, *Byzantium-Constantinopolis. A city of a millenary history*, Brăila, Ed. Sfintul Ierarh Nicolae, 2015, 221 p.
- 100 години од Балканските војни. Прилози од научниот собир одржан на 3–4 декември 2012 година*, MANU, Skopje, 2013, 327 p.



„Proiectul nu reprezintă în mod necesar poziția Administrației Fondului Cultural Național. AFCN nu este responsabilă de conținutul proiectului sau de modul în care rezultatele proiectului pot fi folosite. Acestea sunt în întregime responsabilitatea beneficiarului finanțării.”